Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s3lalecture13pari

41 4967

LA LECTURE

ILLUSTRÉE

LA LECTURE ILLUSTRÉE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME TREIZIÈME

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
10, — RUE SAINT-JOSEPH — 10
PARIS

LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
L4
Ser. 3
t. 13

« C'est mon oiseau ! » dit-elle, en brandissant une mignonne cage.

L'OISEAU

C'était l'heure lente des rouges crépuscules. Les nuages, ainsi que des flammes, couraient sous le ciel, et l'incendie se reflétait dans les vitres des croisées qui brillaient, pareilles à des torches.

Dans sa mansarde, le père Thomas, un vieux au visage creusé de rides, à la rude barbe blanche, l'œil dilaté, les lèvres frémissantes, le corps crispé de joie, contemplait une cinquantaine de louis d'or emplissant un tiroir. Et par l'étroite tabatière percée dans l'ardoise, un dernier rayon de soleil glissait sa ligne lumineuse, se brisait, s'éclaboussait dans leur rutilance, donnant au métal une impression de vie.

Doucement, du bout de ses gros doigts noueux, qui pour frôler les pièces avaient des délicatesses de jeune fille, le vieux les flattait, bégayant :

— C'est à moi ! c'est à moi !... Ah ! si on le savait, personne ne me donnerait plus rien, la demoiselle me mettrait à la porte et je

serais obligé de vous dépenser, mes chéris. Mais on ne sait pas, et, à force de me priver, de me réduire, j'arrive encore à augmenter votre nombre.

Cherchant à prendre une voix douce, il continua :

— Ah! chéris, chéris, a-t-on jamais aimé comme je vous aime? Non, non, c'est impossible. Nul homme ne s'est donné aussi absolument, aussi complètement à la femme aimée que je me suis livré à vous... Dites, mes mignons, voulez-vous chanter sous cette dernière lueur?

Et le père Thomas, prenant ses louis d'or à poignées se mit à les faire retomber les uns sur les autres, ravi de leur musique. Tantôt il les jetait en masse et c'était un bruit de mitraille, tantôt, le bras levé, il les lâchait un par un, en procession, et il lui semblait entendre jaser un ruisselet.

Brusquement, des coups frappés du dehors vinrent le troubler en sa joie d'avare. Sa vieille face ravagée par les ans s'angoissa et cramponné à la table, inquiet qu'on eût pu surprendre son secret, de ses lèvres décolorées il balbutia :

— Qui est là ?

Une voix fraîche répondit :

— Moi, père Thomas.

Le visage du bonhomme se détendit et, sans se presser, d'un pas traînant, il se dirigea vers la porte disant :

— Je vous ouvre, Demoiselle, je vous ouvre!

Le verrou tiré, le battant disjoint, une mignonne jeune fille, blonde ainsi que les herbes mûres, aux yeux bleus pareils à un ciel d'été, s'avança, rieuse :

— C'est à croire que vous faites de la fausse monnaie, père Thomas... Vous vous cadenassez !...

Gêné, il riposta, en se frottant les mains pour se donner une contenance :

— Ah ! Demoiselle, c'est crainte des brigands... Paris est si peu sûr, et je suis si vieux pour me défendre.

— Ah ! ah! ah! mon pauvre père Thomas, que viendraient-ils faire chez vous, les voleurs?

— Ça, c'est bien vrai, Demoiselle; ils n'y trouveraient que ma vieille carcasse. Et dans quel état, la pauvre!... J'ai mal dans la tête, dans le corps, dans les jambes, je ne peux pour ainsi dire plus bouger, je suis bien malade, bien malade !

Compatissante, elle reprit :

— Ne vous inquiétez pas, père Thomas, nous vous soignerons et nous vous guérirons.

— Ce qui est usé est usé, on ne remet point de pièces.

— Vous vous faites de mauvaises idées à vivre ainsi tout seul, aussi je vous amène un compagnon qui vous égayera.

Le vieux se redressa, les sourcils froncés, la mine inquiète.

— Quelqu'un chez moi, je n'en veux pas!

Mais aussitôt il pallia

— A mon âge, on aime la solitude.

La petite éclata de rire :

— Ne vous tourmentez point, cet ami-là ne vous gênera guère : c'est mon oiseau!

— Votre oiseau ?

— Oui, dit-elle en brandissant une mignonne cage dans laquelle, effarouché, un bengali voletait. Nous nous absentons un grand jour et je désire que vous le gardiez afin qu'il ne s'ennuie pas tout seul.

Tranquillisé, il répondit :

— A votre disposition, Demoiselle. Vous êtes si bonne pour moi que je n'ai rien à vous refuser. Je le soignerai le mieux possible.

— Merci! père Thomas, et au revoir.

— Bonsoir, Demoiselle.

Et la fillette enfuie, à pas légers, dans un froufrou de soie, sur elle il referma précautionneusement la porte.

Le soleil entièrement disparu, le ciel débarrassé de ses incendiaires reflets semblait terne, décoloré, tout engrisaillé de fumée venue après les flammes. Dans la mansarde du père Thomas il faisait presque nuit, les choses flottaient indécises, déformées par l'ombre qui les enveloppait irrégulièrement.

D'un geste rude, le vieux prit la cage et la posa dans un coin, sur une chaise à trois pieds qui chancela sous la charge. Puis il regarda l'oiselet avec un hochement de tête, ennuyé de cette existence introduite chez lui.

— Si ce n'est pas pitié, bougonna-t-il, de dépenser de l'argent pour nourrir une bestiole grosse comme le pouce. Sûr qu'au bout de l'année, j'aurais bien vingt francs de plus, si la demoiselle me donnait ce qu'elle lui coûte. Vingt francs de plus!...

A la pensée de son trésor augmenté, le désir lui vint de le revoir avant que l'obscurité fût complète. Et abandonnant la cage, sur la pointe des pieds, inquiet de la résonance du bruit dans l'ombre, il revint vers la table.

Penché sur le tiroir ouvert, le cou tendu, les yeux écarquillés, hypnotisé presque par l'ineffable jouissance ressentie, il contemplait sans un mouvement les louis d'or qui, dans la nuit, avaient par instants, de phosphorescents éclats, quand soudain un fracas épouvantable retentit derrière lui. Sous une poussée, les meubles étaient jetés en avant.

D'un coup redressé, les mains crispées au tiroir, haletant, le père Thomas demeura, n'osant faire un geste pour ne pas attirer de son côté l'attention du voleur.

Mais de petits cris effarouchés succédant seuls à ce vacarme, haussant les épaules, il se retourna. C'était l'oiseau qui en voletant avait fait perdre l'équilibre à la chaise boiteuse.

— Sale bête! maugréa-t-il, elle peut se vanter de m'avoir fait une fameuse peur.

A tâtons, donnant des coups de pied dans les choses qui gémissaient sourdement, il releva la chaise et, l'accotant solidement contre la muraille, remit la cage en place.

— Si c'est pas malheureux, murmura-t-il, parce qu'on paye une petite chambre à un pauvre vieil homme de le forcer à troubler sa solitude.

L'accident réparé, montrant le point au bengali, pour lequel il éprouvait maintenant une haine aussi grande que la peur ressentie, il jeta encore :

— Hein! affreux, tâche de te tenir tranquille, ou sans cela...

Et les bras en avant pour ne point se heurter, il chercha un bout de chandelle, pris du besoin de dissiper l'inquiétude née de cet incident par la distinction des choses l'environnant.

Le suif allumé, dans un buffet privé de portes, le vieillard prit un morceau de pain et, attirant un escabeau, il se mit à manger sa maigre pitance.

Encore tourmenté sans qu'il sût pourquoi, tout en mordant dans sa miche rassise, il regardait les ombres étranges que projetait sur les murs la lueur mince de la chandelle. C'étaient des traînées claires bizarrement contournées, puis des noirs insondables: sa vieille veste, accrochée dans un angle, semblait gonflée par un être qu'il ne voyait que de dos, mais que pourtant il devinait, — même il bougeait et un coin de visage se dessinait. Et, quoiqu'il fût convaincu de cette erreur venue d'un jeu de lumière, l'illusion était si grande que le bonhomme fut obligé de se déranger pour aller voir. Il tapota sa guenille, toucha la muraille suintant l'humidité et,

vexé contre lui-même, donna un coup de pied dont le bruit encore augmenta son malaise. Ne voulant plus regarder les murs, les meubles, les choses qui pour lui s'animaient, semant en son esprit la peur, Thomas ouvrit son tiroir, sûr de puiser dans la contemplation de son or l'apaisement de toutes ses craintes, l'oubli de toutes ses inquiétudes et, ainsi que certains l'éprouvent lorsque après des heures d'attente ils retrouvent la maîtresse adorée, la détente complète de son être.

« Tiens! âme de vagabond! » dit-il en donnant de lourdes tapes sur la tête de l'oiseau.

Mais, dans la paix nocturne, il perçut à ses côtés un froissement, semblable à celui d'un être cherchant à avancer sans bruit, et un brusque sursaut épeuré le mit debout. Vite, il se raisonna. Personne ne pouvait pénétrer; le maudit oiseau encore l'effrayait.

Et le père Thomas regarda la bête qui, tombée de son bâton, voletait effarouchée. Alors, comparant la grande émotion éprouvée à la petitesse de la bestiole qui l'avait causée, une idée de fièvre passa en son esprit. Pour ainsi le troubler, ce pygmée dissimulait une âme, une âme venue le tourmenter, l'âme de quelque miséreux crevé de faim, tandis qu'à ses dépens il avait amassé son trésor.

Oui, là était la raison de l'extraordinaire inquiétude l'agitant. Et, pris d'un désir de mieux regarder cet être introduit chez lui, il s'approcha de la cage, près, tout près, et examina le bengali

effrayé, tassé à terre, les plumes ébouriffées, la tête dans le cou. Ses yeux étranges semblables à deux gouttelettes d'encre inintelligentes le frappèrent; il les voyait pleins d'expression, brillant d'un éclat mauvais, et, sans pouvoir détacher son regard de celui de l'oiseau, il s'avança, s'avança davantage jusqu'à ce que son front ridé fût collé aux barreaux de l'étroite prison. Là, pris d'une soudaine colère, il se mit à l'injurier à mi-voix.

— Affreux, affreux, tu es mort dans un coin, le ventre vide, c'est bien fait. Mais, moi, j'ai de l'or que je gagnais, tándis que tu te lamentais sous les porches d'église. Je vais te le montrer pour te faire enrager davantage.

Et, fébrile, se précipitant vers sa table, il prit dans ses mains deux poignées de louis qu'il tendit vers la cage, bégayant :

— Tiens, regarde, maudit, regarde !... Les vieux à tête de Napoléon, on me les a donnés alors que je faisais croire que j'étais idiot; ceux-là, frappés par la République, ce sont les aumônes accumulées d'imbéciles qui les jetaient dans mon chapeau pour nourrir des gosses que je n'ai jamais eus. Et ceux-ci, venant d'Angleterre, je les ai volés, oui volés, non sans peine...

L'oiseau épeuré se débattant dans sa cage, il continua souriant :

— Ah! tu rages... tu rages...

Net il s'interrompit, la voix étranglée dans sa gorge, des gouttelettes de sueur froide aux tempes : à force de les fixer, il voyait les yeux grandir, grandir démesurément, mangeant tout le corps de l'oiseau qui n'était plus que des yeux.. Alors, prenant vivement sa guenille accrochée au mur, il la jeta sur la cage pour ne plus voir l'âme du miséreux crevé de famine.

Revenu au milieu de la pièce, tranquillisé à l'idée que les yeux ne le suivraient plus, il se mit en devoir d'essuyer ses louis et de les ranger dans son tiroir par piles régulières. Mais, au tintement du métal, l'oiseau tout à fait réveillé, se mit à pousser de petits « piui, piui », dans lesquels le père Thomas devinait des insultes. Et tout en continuant sa besogne, il mâchonnait :

— Tais-toi, brigand, tais-toi !...

Mais l'oiseau excité par sa parole élevant le ton, le vieux, furieux, interrompit son travail. Cette bête maintenant le narguait, le compromettait; toute la maison allait entendre les « voleur! » les « canaille! » qu'elle prononçait distinctement. Et menaçant, le père Thomas répéta :

— Tais-toi, affreux, ou gare!

Un « piui-piui » plus vibrant lui répondit.

— Ah! tu te moques, ah! tu m'insultes, cria-t-il. Et bondissant vers la cage, il saisit malgré ses défenses le bengali, et à toute volée sur la petite tête émergeant seulement de son poing fermé, donna de lourdes tapes accompagnées de bégaiements : « Tiens, âme de vagabond! Tiens, âme de vagabond! »

La tête de l'oiseau retomba inerte. L'homme, sentant sous ses doigts le petit corps se détendre, desserra son étreinte, murmurant, un peu surpris :

— Ah! il est mort! Il est mort!

Impressionné, précipitamment il remit dans la cage l'oiselet rigide, dont enfin les yeux, ces yeux brillant malignement, s'étaient éteints. Et la petite bête, inanimée, ne semblait plus au père Thomas surnaturelle. C'était simplement un oiseau délicat et joli avec ses ailes d'aurore et son ventre d'azur. Aussi, hochant la tête, il murmura :

— Je crois que j'ai fait une bêtise... La demoiselle sera fâchée.

Le mendiant regardait la bestiole, ne s'expliquant pas le cauchemar né de l'impression éprouvée à sentir une existence à ses côtés, impression à ce point désagréable et vive qu'inconsciemment il avait tué pour empêcher la vie de se manifester. Encore il haussa les épaules.

— Dame! tant pis, ce n'était qu'un oiseau, la demoiselle se consolera.

Et tranquillisé, bien sûr maintenant qu'en sa chambre il était seul, le vieillard se coucha sur son grabat. Paisible, d'un sommeil sans fièvre, il reposa jusqu'à ce que le jour, un jour clair et vibrant d'été, un jour plein de soleil, vînt emplir la mansarde de sa brillante lumière.

Frais et dispos, le père Thomas se leva, n'ayant même plus en la mémoire la scène de la nuit, et il ne se souvint de l'oiseau mort que lorsque la mignonne jeune fille, blonde ainsi que les herbes mièvres, vint réclamer son gentil compagnon. Alors, la mine déconfite, des larmes plein la voix, tombant à genoux, le vieux gémit :

— Ah! Demoiselle, Demoiselle, malgré mes efforts, mes soins, mes prières, le bengali est mort. Ah! Demoiselle, jamais je ne me consolerai!...

DANIEL RICHE.

LES ANES

Leur poil est le poil gris qui sied aux philosophes.
Ce vêtement, pareil aux solides étoffes,
Luit convenablement sans tirer le regard.
Comme on les traite bien, ils n'ont pas l'air hagard
Des nôtres, malheureux et las, rendus cyniques.
Leurs grands yeux doux sont pleins de choses ironiques :
Mais après tout, ils sont des ânes, et leur dos
Doit porter le labeur honnête des fardeaux.
Seulement ce n'est pas l'herbe ni la farine
Dont l'odeur vaine excite et tente la narine;
Mais les figues, les fruits délicats et mielleux,
Les limons doux, l'amas des raisins merveilleux
Dont les coteaux soufrés cuisent la chair exquise.
La balance du bât est ajustée et mise
De sorte qu'elle soit pour eux un bercement.
Comme un pavillon d'or, brille joyeusement,
Faisant prisme et saillie entre les deux oreilles,
Le haut collier de cuivre aux teintes sans pareilles;
Et, de chaque côté du front pensif et gai
Qui penche à peine à terre et n'est pas fatigué,
Verts, et d'un juste accord rythmés au pas agile,
Tremblent des rameaux pris au laurier de Virgile.

ALBERT MÉRAT.

TRILBY [1]

(Suite.)

Cependant, Zouzou présenta Taffy à ces dames. A « l'homme de race » seulement cet honneur était réservé. Quant aux deux autres, il ne s'informa même pas de leur adresse, ni ne sollicita leur visite ; il se contenta d'exprimer tout le plaisir qu'il avait de les rencontrer. Mais quand Le Laird les eut rejoints ils apprirent que lui avait été invité par Mme la duchesse à dîner le lendemain avec les Hunks, dans un appartement meublé qu'elle avait loué place Vendôme, ayant mis son hôtel de la rue de Lille à la disposition de ces dames ; elle avait aussi dû offrir son château à M. Despoires (ou des Poires, d'après ses cartes de visite), le fameux fabricant de savon dont le fils unique était l'heureux fiancé de Mlle Jeanne-Adélaïde d'Amaury Brissac de Roncevaulx. Leur installation de la place Vendôme était des plus modestes — avait expliqué la douairière, mais après le double mariage les choses changeraient...

« L'homme qui épouse ça est un misérable », dit Little Bille.

Little Billee ne put contenir son indignation : comment un homme pouvait-il être assez vil pour se vendre à un pareil monstre !... Mais elle était difforme, cette miss Hunks, tout simplement !... elle louchait, elle boitait, avait l'air d'une idiote !... Mil-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

lions ou non, l'homme qui épouse ça, est un misérable — ni plus ni moins.— Tant qu'il y a des pierres à casser sur les routes, celui qui fait un pareil mariage se déshonore... insulte ses ancêtres et fait à ses descendants un tort irréparable : il les étouffe dans l'œuf, les voue à la honte... Aussi mérite t-il d'être fourré en prison... condamné aux travaux forcés à perpétuité... coupé, haché menu comme chair à pâté!... Et enfin, d'être précipité dans un enfer spécial inventé exprès pour lui, s'il y a une justice dans ce monde et dans l'autre!...

— Assez!... blasphémateur que tu es!... — interrompit Le Laird. Où iras-tu donc, toi-même avec des sentiments de cette nature? Et puis, que seraient, en somme, les duchés du XIIe siècle, leur douzaine de noms historiques et leurs cent mètres de façade vis-à-vis le Louvre, à ce compte-là?

— Zut pour les duchés du XIIe siècle! — fit Taffy avec son sérieux habituel, — Little Billee a raison, Zouzou me dégoûte. Voilà tout. Et si miss Hunks l'épouse, ça n'est pas pour ses charmes personnels, *particeps deliciæ*. Elle n'a pas le droit de se marier! Que la honte les écrase tous deux... avec Mme Mère par dessus le marché!... Elle me dégoûte aussi, voilà pourquoi j'ai refusé son invitation... Et maintenant allons dîner avec l'honnête Dodor... Du moins Mlle Ernestine ne l'épouse pas pour sa couronne ni même pour son « de », mais bien pour ses belles moustaches... Braves gens, va!...

Ils furent dépassés par Mme et miss Hunks passant en landau, la duchesse suivant en fiacre; puis venait Zouzou à cheval. Le Tout-Paris défila devant eux, mais ne leur en imposa point, et ils tombèrent d'accord que Hyde-Park pendant le *season* c'était bien une autre affaire!

Ils se trouvèrent sur la place de la Concorde à cette heure radieuse des belles soirées d'automne à Paris, où le jour disparaît à regret dans l'éblouissement des lueurs vespérales. Le coucher du soleil était magnifique. A l'est, la lune parmi les nuées pâles s'élevait lentement sur les Tuileries qu'elle inondait d'une clarté blanche.

Ils s'étaient arrêtés au bord du trottoir. Little Billee sur le devant, regardait la file ininterrompue d'équipages et de cavaliers, comme autrefois! Quand un huit-ressorts aux couleurs criardes et attelé d'un cheval harnaché d'assez mauvais goût, vint à passer. Au fond, majestueusement appuyés sur les coussins de soie, étaient

M. et Mme Svengali : lui, un cigare aux dents et coiffé d'un chapeau de feutre mou à large bord, vêtu d'une splendide pelisse de zibeline; elle, enveloppée de fourrure aussi, et portant un chapeau sombre qui faisait délicieusement ressortir l'or de sa lourde chevelure roulée en une seule et énorme torsade sur la nuque ronde et délicate. Elle était si belle qu'à sa vue il se fit un mouvement dans la foule.

Le cœur de Little Billee était remué jusqu'au fond.

La voiture, prise dans un encombrement, s'arrêta un moment. Little Billee vit Svengali le regarder et le désigner à sa femme qui le regarda aussi. Little Billee leva son chapeau, ils ne lui rendirent pas son salut et leur regard plein de dédain froid resta fixé sur lui avec une écrasante moquerie. Comme la voiture approchait, il les entendit ricaner; elle, d'un ricanement égrillard de fille.

Alors tout sembla tourner dans la tête de Little Billee.

Taffy et Le Laird avaient assisté à cette petite scène sans en rien perdre.

Le Laird déclara :

— Ça n'est pas Trilby, je le jurerais ! Trilby ne pourrait pas regarder de ces yeux-là... Ça n'est pas elle, je vous dis... d'ailleurs c'est un autre visage... j'en suis sûr...

Taffy restait ébranlé. Ils prirent Little Billee chacun par un bras et l'entraînèrent du côté des boulevards. Lui, anéanti, ne voulait plus aller dîner chez les Passefil, parlait de retourner tout de suite en Devonshire, pris d'un désir intense de se blottir dans les bras de sa mère : elle, du moins, le plaindrait, le dorloterait comme quand il était bébé. Tout son amour était revenu, pour sa mère, pour sa sœur, et pour le cher et vieux « home ».

Ils étaient rentrés à l'hôtel pour mettre leur habit, Dodor les ayant priés de se faire beaux afin d'épater sa belle-famille. Little Billee devint sombre et décidément intraitable. Ce ne fut qu'en lui promettant de partir le lendemain matin à l'aube avec lui pour le Devonshire et d'y rester, que Taffy obtint qu'il s'habillât et les accompagnât chez Dodor.

Taffy ne vivait que pour trois affections : Trilby, Le Laird et Little Billee. Or, Trilby était inaccessible, Le Laird était un fort et un indépendant; alors Taffy avait concentré ses sollicitudes et ses facultés protectrices sur Little Billee. Il était à la hauteur de toutes les charges et responsabilités de son rôle d'ange gardien.

* * *

Le dîner Passefil fut supportable. Il y avait toujours de la gaieté où se trouvait Dodor; les excentricités du parler de Le Laird étaient amusantes, et M. Passefil jetait une note comique avec ce facétieux badinage du petit bourgeois entre deux âges, quand il a réussi dans ses affaires (à moins qu'il ne tourne au pompeux; il peut être les deux quelquefois). Mme Passefil, elle, n'était pas facétieuse, mais impressionnée par la distinction de ses convives... Elle appelait Dodor M. de Lafarce, bien que le reste de la famille et tous les invités l'appelassent M. Théodore et qu'il fût officiellement

Au fond du huit ressorts, sur des coussins de soie, étaient M. et Mme Svengali.

connu sous le nom de Rigolot; et à chaque fois qu'elle donnait ainsi du Lafarce à son futur gendre, ou s'adressait à lui, très amusé, il ne pouvait se retenir de faire, de l'œil, un signe à ses camarades.

Mlle Ernestine était trop amoureuse pour rien dire ou rien comprendre. Elle ne quittait pas des yeux son fiancé, et quoi de plus naturel! Car c'était la première fois qu'elle le voyait en habit; il était très élégant ainsi, et pouvait jouer au duc tout comme Zouzou — pour ne pas dire mieux. La perspective de s'appeler Mme de Lafarce et de posséder un mari aussi brillant que celui-ci suffirait, je crois, à tourner la tête de toutes les Ernestines du monde.

Celle-ci n'était point jolie, mais bien faite, avec un visage d'ingénue fraichement échappée du couvent.

Qu'elle fût ornée de toutes les qualités et vertus désirables, cela ne pouvait faire le moindre doute; Dodor avait certainement mieux

entendu ses intérêts et ceux de sa race que M. le duc : les petits Dodor ne couraient aucun risque.

Après le diner, on passa dans le salon, jolie pièce dont les fenêtres ouvraient sur le boulevard.

Mlle Ernestine joua laborieusement les *Cloches du monastère* de M. Lefébure-Wély, si je ne me trompe), morceau bourgeois s'il en fût.

Puis Dodor chanta des romances à l'eau de rose dont il semblait avoir un répertoire sans fin :

« Petit enfant, j'aimais d'un amour tendre
Ma mère et Dieu. — Saintes affections! —
Puis mon amour aux fleurs se fit entendre,
Puis aux oiseaux, et puis aux papillons! »

et autres scies qui provoquèrent naturellement une vive émotion chez la belle-maman (qui retenait difficilement ses larmes) et amusèrent extrêmement Le Laird vers lequel le chanteur glissait des regards moqueurs, tandis que l'aimable Ernestine donnait consciencieusement un accompagnement vigoureux.

Ensuite on parla de la Svengali — c'était inévitable. — Mais nos amis ne crurent pas devoir trahir en elle la « grande Trilby », cela transpirerait tôt ou tard.

Mme Ernestine n'était pas jolie, mais bien faite.

* * *

En effet, avant que la semaine se fût écoulée les journaux ne parlaient plus d'autre chose :

« Mme Svengali, la grande Trilby, était la fille unique du révérend lord O'Ferral.

« Elle s'était enfuie des forêts primitives et des marais brumeux d'Irlande et s'en était allée vivre la vie joyeuse du quartier Latin.

« Elle était « blanche comme la neige des hivers » et avait un volcan dans le cœur.

« Il y avait un moule en albâtre de son pied, chez Brucciani, rue de la Souricière-Saint-Denis (Brucciani fit fortune).

« M. Ingres avait peint le pied gauche de l'artiste sur le mur d'un atelier de la place Saint-André-des-Arts et un excentrique

milord écossais — le comte de Laird — avait acheté cette maison, qu'il avait fait démolir, pour prendre la peinture et l'emporter dans son château d'Edimbourg (ceci était une altération évidente de la vérité, car à cause du matériel dont le mur était fait, il fut impossible de satisfaire au désir de Le Laird) ».

* * *

Le lendemain, les trois mousquetaires se préparèrent à quitter Paris, même Le Laird, auquel il tardait de reprendre son travail un Hari-Kari de Yokohama (il n'avait jamais été au Japon, ni personne d'ailleurs dans ce temps-là).

Leur déjeuner fini, ils s'assirent dans la cour de l'hôtel qui était encombrée de monde. Little Billee se rendit à la poste pour télégraphier son arrivée à sa mère.

Un hasard fit que Svengali s'y trouvait, écrivant sur une table. A l'exception des employés, ils étaient seuls dans le bureau. Little Billee levant les yeux aperçut l'autre et lui tendit instinctivement la main, mais il la retira vivement devant le regard de haine que l'Allemand lui lançait. Celui-ci se leva brusquement, rassembla ses lettres éparses et avançant tout contre Little Billee il l'appela *vertfluchter Schwenhund*, et lui cracha en plein visage.

Little Billee eut un instant de saisissement, puis il courut après Svengali, l'attrapa par le pan de sa redingote, juste au haut de l'escalier de marbre dans lequel il allait s'engager, lui administra une volée de coups de pieds et de poings et fit rouler par terre son chapeau et ses lettres. Svengali, rendu furieux, frappa Little Billee à la bouche, et fit couler son sang. Little Billee hors de lui essaya mais en vain de riposter : il ne pouvait atteindre la hauteur de six pieds de son adversaire. Déjà la foule était assemblée.

— Vite! un commissaire de police!... appelait-on de toutes parts.

Taffy s'élança criant :

— Bravo! petit homme!...

Puis fendant la foule grossissante, il rejoignit Little Billee qui lui dit suffoquant :

— Il m'a craché au visage... le salop! Je ne lui avais rien dit, parole d'honneur...

Svengali, qui ne s'attendait pas à trouver Taffy là, devint blême

en le voyant surgir. Celui-ci empoigna par le nez l'Allemand qui se cramponna à son poignet, et, après lui avoir secoué la tête en avant, en arrière, de droite à gauche, il le lâcha brusquement en lui appliquant un soufflet, — qui faillit le renverser, les yeux chavirés et les oreilles bourdonnantes.

Svengali haleta béant. Puis d'un ton glapissant :

— Lâche!... crand lâche!... che fous enverrai mes démoins !...

— A vos ordres, dit Taffy en excellent français, — et tirant de sa poche une carte il la tendit à Svengali avec une absolue correction. et ajouta : — Je serai ici jusqu'à demain midi, et voilà mon adresse à Londres pour le cas où je n'entendrais pas parler de vous avant mon départ. Je regrette cet incident, mais ça ne se fait pas, de cracher au nez des gens, voyez-vous... A quelque moment qu'il vous plaise de me faire signe, j'aurai l'avantage de me présenter... dussé-je venir de l'autre bout du monde.

— Très bien ! très bien !... fit un vieux monsieur à l'allure militaire, le général de la Tour-aux-Loups, qui se trouvait sur le lieu de la bataille, et donna sa carte à Taffy, se mettant à sa disposition au cas où il aurait besoin d'un témoin.

Le calme était rétabli quand le commissaire arriva. Svengali avait subrepticement filé dans un fiacre et Taffy se livra de bonne grâce à la police. On entra dans le bureau pour dresser procès-verbal ; le général et les employés durent déposer ce qu'ils avaient vu.

Tout ce que le commissaire requéra de Taffy pour le moment fut ses nom, prénoms, titres, adresse et nationalité.

— C'est une affaire qui s'arrangera autrement et autre part! dit le vieux monsieur.

Et ainsi finit la bagarre, sans scandale. Mais tout le reste du jour l'œil fier de Taffy jeta une flamme. Non qu'il souhaitât le moindre mal au mari de Trilby ni ne songeât à le pourfendre; mais il se glorifiait d'avoir vengé l'affront infligé à Little Billee.

La pensée que Svengali pût lui faire un mauvais parti ne lui vint pas ; d'ailleurs il ne croyait pas que son adversaire eût la moindre envie de se battre !... Mais il eut pendant plusieurs heures la sensation déplaisante de ce long vilain nez crochu pétri entre ses doigts, et celle du traitement qu'il lui avait fait subir. Cette dernière sensation, qui était exquise, il la rumina avec délices jusqu'au moment où la réflexion lui apporta des remords. Il s'en voulut, car il était le meilleur garçon du monde. C'était la

vue du sang de Little Billee versé par un adversaire beaucoup plus fort qui l'avait rendu féroce.

Nul ne vint de la part de Svengali s'entendre avec les témoins de Taffy ; et ni Dodor ni le Zouzou n'eurent à se déranger.

* * *

Les trois mousquetaires écœurés de Paris, mais sains et saufs, les mains pures de sang, quittèrent la capitale avec enthousiasme.

Little Billee retourna chez lui en compagnie de Taffy qui s'installa dans une auberge de village pour y rester jusqu'à la Noël.

Little Billee lui administra une volée de coups de pieds et de poings.

Le jour de leur arrivée, comme Mme Bagot prenait Taffy à part pour lui faire part de ses inquiétudes en voyant son fils si changé, il crut devoir lui conter les événements qui s'étaient passés à Paris, sans omettre la fatale rencontre avec Svengali. En apprenant cela, la bonne dame leva les bras au ciel jetant les hauts cris :

— Oh ! Monsieur Whyne ! pensez ! mon fils provoquant par jalousie le mari d'une femme dont il est amoureux !... Faut-il qu'il ait été dévoyé ! »

Taffy eut beau insister et dire que c'était Svengali le provocateur, la mère n'en resta pas moins attérée. Non ! non ! ce n'était plus son Willy qu'elle avait élevé elle-même et avec quels soins ! Une femme mariée !... Mais ces sirènes ne sont-elles pas la ruine du sens moral de leurs victimes !

Taffy dont les épais sourcils s'étaient rapprochés, fit remarquer que Trilby avait accepté le renoncement sur le premier mot qui lui en avait été dit, et Mme Bagot, bien qu'à contre-cœur, fut obligée de reconnaitre que la jeune fille n'avait guère agi en sirène.

Au bout de quelque temps Little Billee reprit sa bonne mine et sa belle humeur. Lui et Taffy faisaient des études de falaises, de mer et de montagnes.

On s'était réconcilié avec le pasteur. Une intimité s'établit entre lui et Taffy dont le cousin, sir Oscar Whyne, avait fait ses études avec le clergyman.

Taffy put se livrer à sa passion des sports, car l'aristocratie du voisinage se fit un plaisir de l'accueillir ; il avait su se faire bien voir de tout le monde. Et ainsi le temps passa agréablement pour chacun jusqu'à Noël. Mais alors Taffy retournant à Londres, Little Billee décida de l'y suivre. Il voulait peindre une toile pour l'Académie Royale.

Les dames Bagot restèrent seules, tristes et préoccupées. Il y eut des regrets aussi bien dans les châteaux que dans les chaumières au départ de ces deux artistes de génie qui, durant leur séjour, avaient apporté tant de gaieté au pays et en avaient fait de si belles peintures !

On entra dans le bureau pour dresser procès-verbal.

* * *

La Svengali est arrivée à Londres : Sa photographie, en différents costumes et poses, attire chaque jour devant la « Compagnie Stéréoscopique », à Regent Street, une foule de badauds curieux d'admirer cette noble tête à laquelle un diadème d'impératrice siérait mieux que la petite couronne d'étoiles d'or dont elle est coiffée.

Une de ces photographies représente la diva dans un costume classique, les mains nouées derrière le dos et le pied nu, mignonnement chaussé d'une sandale, posé bien en évidence sur un tabouret. Ce pied est si incomparable dans son absolue beauté, qu'un petit bonhomme qui, en compagnie de deux gaillards barbus, s'est fravé un chemin en se démenant comme un diable dans un bénitier s'écrie :

— Le pied ! regarde Sandy ! Doutes-tu encore ?...

Et, en vérité, si la femme eût pu être une autre, le pied ne pouétre que celui de Trilby.

Le Laird s'avoua convaincu. Ils entrèrent dans le magasin dont ils ressortirent les mains pleines.

La Svengali devait chanter la semaine suivante au concert de M. J... Ce concert eût déjà eu lieu s'il n'avait été ajourné à cause d'une querelle entre Svengali et son premier violon qui était un personnage important.

Voici ce qui s'était passé.

Svengali, depuis l'aventure de Paris, était sans cesse inquiet ; il y songeait continuellement, en était hanté et se croyait l'objet d'incessantes tentatives d'assassinat de la part d'un ennemi acharné, décidé à l'exterminer. Il avait complètement perdu le sommeil et l'appétit, il était devenu sombre, grincheux, irritable, surtout avec sa femme (si femme il y avait).

Ce soir-là il la faisait répéter à *Drury Lane*. Plusieurs fois il l'apostropha rudement, lui reprochant de chanter faux (ce qui était injuste ; elle chantait divinement *Home sweet home*).

A la fin, il la frappa brutalement sur les doigts avec son bâton et à plusieurs reprises. La douleur la fit tomber à genoux, suppliant.

— Oh ! Svengali ! ne me battez pas, mon ami... Je fais tout ce que je peux...

C'est alors que le petit Gecko, hors de lui, avait bondi sur Svengali, le frappant à son tour au cou avec un couteau qu'il tenait caché dans le creux de sa main. Le sang avait coulé en un mince filet rouge dont la vue avait fait perdre connaissance à Svengali.

Mme Svengali, étourdie, comme inconsciente, avait pris la tête du blessé sur ses genoux, et la regardait avec une mine farouche. Gecko avait été désarmé, et l'affaire fut étouffée pour éviter un scandale.

Le médecin déclara la blessure légère et la femme tout à fait imbécile. Mais elle n'avait pas quitté d'une seconde son mari et l'avait soigné avec un dévouement admirable. Lui, fut retenu à la chambre pendant une semaine, ce fut cet accident qui retarda le concert ; car Svengali ne voulait à aucun prix que sa femme chantât sans lui. Il ne la quittait pas des yeux en public, lui avait voué, tout en la traitant en esclave, une sorte d'attachement jaloux qui était pour lui une source de tourments, car Trilby ne lui cachait

pas l'image toujours présente en son cœur du petit peintre anglais...

Avant leur néfaste rencontre à Paris, les deux hommes ne s'étaient pas vus depuis cinq ans, depuis le réveillon place Saint-André des-Arts où ils avaient lutté et où Svengali avait eu le dessous ; mais ce n'était point pour cette raison qu'il haïssait Little Billee...

En l'apercevant du fond de sa voiture, place de la Concorde, il l'avait immédiatement reconnu et avait fait partager à sa femme la même expression méprisante dont il avait accablé Little Billee.

Le lendemain il l'avait rencontré au bureau de poste, pâle, fatigué, défait, semblant écrasé et apparemment seul et comme Svengali était un vilain juif allemand, il ne put résister à la tentation de l'insulter : c'était toujours ça puisqu'il ne pouvait pas le tuer!

Aussitôt que cette « sacrée andouille d'anglais » était intervenue, Svengali avait regretté sa violence ; car l'attitude méprisante et hautaine de Taffy envers lui, lui avait toujours rappelé celle des aristocrates de son pays qui rossent ceux de sa race comme des chiens.

Tout insensible qu'il fût au malheur des autres il était d'une susceptibilité outrée quand il s'agissait de lui-même : un paquet de nerfs... Les douleurs physiques le trouvaient sans force et dépourvu de tout courage. Le regard noir de l'homme du Nord qu'il abhorrait l'avait subitement maté, et, depuis, il sentait toujours le poids de cette main de fer peser sur son visage.

* * *

Quand le jour fixé pour le concert fut arrivé, le docteur permit à Svengali de s'y rendre, mais avec défense absolue d'y prendre part.

L'artiste était plus âgé qu'il ne le paraissait, il approchait de la cinquantaine. Sa vie avait été une lutte longue et difficile, et sa santé était loin d'être robuste. Cette défense du médecin l'affola. Il courut chez M. J... pour essayer de faire reculer le concert encore une fois, mais il le trouva intraitable. Ayant lui même, et avec succès, conduit l'orchestre aux répétitions pendant une semaine, M. J... entendait continuer. Les musiciens, d'ailleurs, connaissaient leur affaire et pouvaient presque se diriger eux-mêmes.

On trouva une combinaison : Svengali assisterait au concert dans une loge qui faisait face à l'estrade et de laquelle il pourrait voir sa femme. On convint, entre M. J.., les musiciens et Svengali, de certains signes qui permettraient à celui-ci d'intervenir dans le cas, peu probable, où quelque incident surviendrait. La veille, un dimanche, il y eut une répétition générale où tout alla à souhait; la Svengali chanta à ravir.

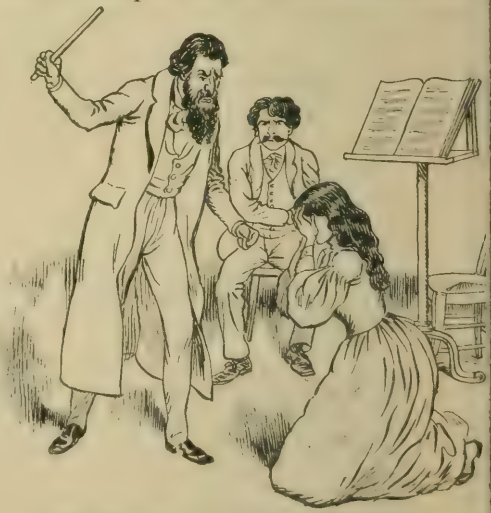
La photographie de la Svengali attire chaque jour une foule de badauds.

* * *

Nous sommes au concert. La salle est comble à l'exception de la grande loge située au milieu des gradins. Le parterre est transformé en stalles à une guinée; trois de ces stalles sont occupées par Taffy, Le Laird et Little Billee.

Les musiciens arrivent un par un et commencent à accorder leurs instruments.

Tous les yeux sont dirigés vers la loge vide, et on se demande à quel grand personnage elle est réservée.



« Oh ! Svengali, ne me battez pas, mon ami ».

M. J... prend sa place, salue le public et regarde la loge dans laquelle venait d'entrer Svengali.

Maigre, d'une pâleur cadavérique, il semble plus long encore. Taffy, qui regardait autour de lui, debout, le dos tourné à l'estrade, l'aperçut et leurs regards se croisèrent comme des épées. Alors une rage féroce contracta les traits de Svengali, ses prunelles se dilatèrent laissant voir le blanc de ses yeux qui restaient attachés sur les trois peintres avec une fixité effrayante ; la bouche tordue découvrait des dents serrées et pointues.

Leurs regards se croisèrent comme des épées.

Cependant la Svengali avait fait son entrée sous des acclamations chaleureuses et l'orchestre préludait l'accompagnement de *Ben Bolt*. Mais comme la cantatrice restait muette, il dut recommencer trois fois.

On put entendre M. J... dire d'une voix nerveuse :

— Mais chantez-donc, Madame !... pour l'amour de Dieu commencez, commencez donc... commencez !...

Un loustic du paradis rompit le silence.

Elle tourna vers lui un visage effaré de surprise et répliqua :

— Pourquoi donc voulez-vous que je chante ? Chanter quoi, alors ?

— Mais *Ben Bolt*, parbleu... Chantez !...

— Ah... *Ben Bolt* ! oui... je connais ça...

Elle ouvrit la bouche, mais la refermant aussitôt, elle eut un mouvement d'impatience :

— Comment voulez-vous que je chante avec tout le train qu'ils font, ces diables de musiciens !...

— Mais, mon Dieu, Madame... qu'est-ce que vous avez donc ?

— J'ai que j'aime mieux chanter toute seule, sans cette satanée musique, pardi!

— Sans musique alors... mais chantez .. chantez!

L'orchestre s'arrêta.

La salle entière était dans l'ahurissement le plus complet.

La Svengali promena autour d'elle un regard perdu, en roulant d'un air hébété les bouts d'une écharpe de soie flottante autour de ses doigts.

Elle commença :

« *Oh, don't you remember sweet Alice, Ben Bolt? Sweet Alice with hair so brown, who wept with delight when you gave her a smile* ».

Mais elle dut se taire, interrompue par les huées, les hurlements et les sifflets qui éclataient furieux.

S'avançant au bord de l'estrade, farouche, elle foudroya le public, en l'interpellant :

— Qu'est-ce que vous avez donc tous à brailler comme ça?... tas de vieilles pommes cuites que vous êtes! Est-ce qu'on a peur de vous? Pourquoi m'avez-vous amenée ici? c'est ce que je voudrais bien savoir!...

Puis agitant la main devant ses yeux comme pour en chasser un nuage, la face subitement bouleversée, elle s'avança plus près encore et embrassant la salle d'un long regard douloureux, la pauvre insultée eut ce gémissement profond :

— Qu'est-ce que je vous ai donc fait?...

Et cette plainte qui semblait venir d'un autre monde fit passer un frisson dans la foule.

Un grand silence se fit comme par magie, rompu quelques secondes après par un loustic qui glapit du paradis :

— Ben! vous êtes un' chanteuse s'pas?... Pourquoi qu'vous chantez faux à écorcher le tympan des gens, alors, dites?...

— Chanter faux!... Mais je ne veux pas chanter du tout... C'est ce monsieur-là, en gilet blanc qui m'y force... Je ne chanterai pas, na!...

Le vacarme recommença de plus belle. Il y eut un moment de brouhaha inexprimable. Le public commença de sortir réclamant son argent, pendant que M. J... d'un ton de voix strident, s'égosillait :

— Svengali! Svengali! qu'est-ce qu'elle a donc votre femme?... Elle est devenue folle!

C'est que Trilby avait chanté *Ben Bolt* comme elle le chantait au quartier Latin. C'était bien la même lamentable et burlesque exécution restée légendaire parmi les rapins et les étudiants.

— Svengali! Svengali! — répétait M. J... avec des grands gestes désordonnés.

Mais Svengali restait assis, immobile. Ses traits convulsés avaient une expression terrible et, dans la direction des peintres, son sourire de fantôme — un rictus de haine triomphante — semblait crier : « J'ai ma revanche maintenant, eh?... »

Le public oublia la jeune femme pour ne plus songer qu'au mari.

La Svengali semblait avoir pris son parti du tumulte et recommençait de sourire, le regard vague, errant au plafond, autour de la salle, sur M. J...

Celui-ci fit baisser le rideau, et, accompagné de plusieurs spectateurs entra dans la loge de Svengali.

Un quart d'heure plus tard il reparaissait sur l'estrade et annonçait que M. Svengali venait de mourir subitement dans sa loge, frappé d'apoplexie, et que sa femme, qui de la scène avait assisté à la catastrophe, avait perdu la raison.

Il ajouta que l'argent serait rendu à la caisse et pria l'auditoire de se retirer sans bruit.

* * *

Les trois peintres jouèrent des poings et arrivèrent non sans peine à l'entrée des artistes.

Le Laird donna sa carte au portier pour qu'elle fût remise à M. J... sans perdre un moment.

Le portier revint presqu'aussitôt et les fit entrer.

Ils passèrent devant une porte ouverte et aperçurent sur une table à l'intérieur, un corps étendu à demi dévêtu, au-dessus duquel plusieurs hommes se tenaient inclinés — les docteurs, sans doute. Ils ne devaient plus revoir Svengali.

On les conduisit à une autre pièce; à l'entrée se tenait M. J... les attendant.

Ils expliquèrent qu'ils étaient de vieux amis de Mme Svengali, et désiraient être introduits près d'elle, sur-le-champ. Ils furent immédiatement admis.

Assise dans un fauteuil, devant un feu clair, Trilby était entourée par plusieurs des musiciens de l'orchestre qui gesticulaient, s'exclamaient en toutes sortes de langues. Gecko, à genoux, cherchait à lui réchauffer les mains et les pieds par d'énergiques frictions. Elle semblait écrasée, mais à la vue de Taffy elle se leva toute droite et s'écria :

— Ah, c'est vous, cher Taffy! Qu'est-ce qui se passe donc?...

Puis apercevant Le Laird elle eut un cri et lui tomba dans les bras. Ils s'étaient assis près du feu, quand les yeux de Trilby tombèrent sur Little Billee. Tout son sang lui monta au visage. Sans parler, elle enveloppa le jeune homme d'un long regard de surprise et d'infinie tendresse.

Ils aperçurent sur une table un corps étendu.

Il lui tendit la main, et elle reprit, ses yeux ne le quittant pas :

— Comme vous êtes pâle et changé, cher Little Billee! Vous avez des moustaches, maintenant!... Mais qu'est-ce qu'il y a donc? Pourquoi êtes-vous tous en habit noir et cravate blanche? comme si vous alliez à un enterrement. Où est Svengali? Je voudrais rentrer.

— Rentrer où? demanda Taffy.

— A l'Hôtel de Normandie, au Haymarket.

— On va vous y conduire, Madame, dit M. J...

— Oui... c'est ça, merci, Hôtel de Normandie. Mais Svengali, où est-il donc?

— Hélas, Madame, il est bien malade!

— Malade! Qu'est-ce qu'il a?

Puis à Little Billee :

— Vous êtes drôle, avec vos moustaches, cher Little Billee! Mais comme vous êtes pâle! Êtes-vous malade aussi? J'espère que non!

Quel bonheur de vous retrouver! Vous ne pouvez vous imaginer combien ça me rend heureuse!... Mais c'est mal; j'ai promis à votre mère de ne plus vous revoir jamais... jamais!... Où sommes-nous ici, dites, cher Little Billee?

Cependant le désarroi augmentait.

M. J... ne savait plus où donner de la tête, allait et venait en tous sens, complètement affolé. Les musiciens se mirent en devoir de donner tous à la fois, en français, des explications impossibles à comprendre. Gecko s'était éclipsé. Bruit au dehors, bruit au dedans; partout le trépignement, le bourdonnement et les exclamations de la foule qui achevait de se dissiper sans aucun souci des recommandations du directeur de le faire avec calme.

Ses grands yeux câlins s'arrêtèrent sur les trois hommes.

Chacun se perdait en conjectures, criait après M. J..., Le Laird, Taffy, Little Billee, Trilby; l'orchestre, le personnel, les employés les sergents de ville, les pompiers, etc., etc. C'était à devenir fou.

Enfin Little Billee, qui de tous avait conservé le plus de sang-froid, proposa d'emmener Trilby chez lui, à Fitzroy-Square; l'idée fut trouvée bonne par les deux autres, et M. J... qui voyait que les amis de Mme Svengali étaient dignes de confiance, acquiesça avec empressement.

Little Billee et Taffy montèrent dans un fiacre et filèrent à fond de train prévenir la concierge de la charge qui allait lui être confiée. Celle-ci d'abord effrayée, se calma quand on lui expliqua que la malade rentrerait sans doute dans son bon sens après une nuit de repos, et partirait le lendemain. Au reste, lui dit on, elle était douce comme un agneau. Il fut décidé que Little Billee lui donnerait son lit et irait coucher chez Taffy, à Germyn Street.

Aussitôt que Trilby et Le Laird furent arrivés, les deux autres partirent à la recherche d'un médecin et d'une garde. Ils devaient aussi ramener Gecko et la femme de chambre de Trilby restée à l'hôtel.

Mais celle-ci, une vieille juive, parente de Svengali, ayant appris la nouvelle, était en toute hâte accourue au théâtre. Quant à Gecko il était écroué au dépôt. Les choses se compliquaient. Les trois amis durent se multiplier et restèrent debout une partie de la nuit.

Le lendemain matin ils se rendirent à Fitzroy-Square, Trilby témoigna une grande joie de les voir. Elle portait une robe de drap bleu foncé d'une élégante simplicité. Ses bagages avaient été envoyés de l'hôtel.

Une garde était près d'elle. Le docteur qui venait de partir avait dit que la malade souffrait des suites d'une violente secousse, diagnostic peu compromettant! Elle n'avait pas recouvré ses esprits et ne semblait aucunement se rendre compte de son état.

Frappant ses mains l'une contre l'autre, elle s'écria :

— C'est vous! Quel bonheur!... J'ai pensé à bien des choses heureuses, mais jamais à celle-ci! jamais! de chers et vieux amis, avec lesquels on peut parler anglais! Ça m'étonne que je me rappelle un seul mot d'anglais...

Sa voix tendre, exaltée, résonnait comme une belle romance. Ses grands yeux câlins s'arrêtaient sur les trois hommes tour à tour. Elle faisait pitié : une expression de souffrance endurée secrètement tirait son visage ravagé, miné par quelque mal caché et rongeur. Elle avait pris dans ses mains celles de Taffy qu'elle serrait étroitement.

Elle demanda :

— Qu'est-ce qui est arrivé à Svengali? Il doit être mort...

Les trois hommes se regardèrent perplexes.

Émue, elle continua :

— Il est mort! Je le vois à vos visages... Je suis bien fâchée, il était très bon pour moi... Pauvre Svengali!

— Oui, il est mort, dit Taffy.

— Et Gecko, est-il mort aussi ? Je l'ai vu hier soir, il me réchauffait les mains et les pieds... Où est il donc?

— On l'a emmené au poste. Il a frappé Svengali avec un couteau, vous savez bien? Ça s'est passé devant vous.

— Devant moi? non... Oh, attendez... il me semble que j'ai

rêvé quelque chose comme ça... Oui... Je voyais Gecko qui tenait un couteau et que l'on arrêtait... et Svengali couché à terre, ensanglanté... Juste avant sa maladie... Il s'était écorché à un clou rouillé, me dit-il; je me demande comment il avait pu faire. Gecko a eu tort; ils étaient si grands amis... Pourquoi donc l'a-t-il frappé ?

— Mais parce que Svengali vous avait fait pleurer en vous donnant des coups sur les doigts à une répétition. Ne vous en souvenez-vous pas?

— Svengali! me battre, me faire pleurer, à une répétition?... Qu'est-ce que vous racontez-là, cher Taffy!... Svengali ne m'a jamais battue, il était la bonté même... toujours!... Et qu'est-ce que j'aurais bien pu répéter, moi qui ne suis bonne à rien!...

— Ce que vous deviez chanter au théâtre, sans doute.

— Chanter au théâtre!... moi?... Mais ça ne m'est jamais arrivé qu'hier... si cette grande salle est un théâtre... Et ça n'a pas du tout eu l'air de plaire!... Il n'y a pas de danger que je recommence!... Ont-ils hurlé, hein? Et Svengali dans sa loge en face, qui se moquait de moi sans broncher... Pourquoi m'avait-il amenée là?... Et pourquoi ce drôle de petit Français en gilet blanc, s'acharnait-il à me faire chanter? Je sais bien que je n'ai pas une voix pour ces endroits-là... C'était comme un cauchemar... Que se passait-il donc?

— N'avez-vous pas chanté à Vienne, à Saint-Pétersbourg et dans beaucoup d'autres villes? Cherchez bien...

— Allons donc! Vous confondez... J'ai été à Vienne et à Saint-Pétersbourg, mais je n'ai jamais chanté nulle part... grand Dieu!...

Taffy eut un geste désespéré et resta sans plus parler.

Little Billee entendait à peine. Son esprit était ailleurs.

Il questionna :

— Dites-moi, Trilby, pourquoi m'avez-vous toisé avec dédain quand je vous ai saluée, place de la Concorde, le jour que vous passiez dans cette belle voiture avec Svengali ?

— Bon !... autre chose maintenant... Mais je n'ai jamais passé en voiture avec Svengali, place de la Concorde... Nous allions toujours en omnibus... Vous rêvez, cher Little Billee!... Vous me prenez pour une autre; et quant à vous avoir toisé, vous? Eh! mais j'aimerais mieux me couper en petits morceaux!...

— Où demeuriez-vous à Paris ?

— Je ne me rappelle plus... D'abord avons-nous été à Paris ?... Ah ! c'est vrai !... Hôtel Bertrand, place Vendôme...

« Pourquoi ce petit Français en gilet blanc, s'acharnait-il à me faire chanter ? »

— Combien y a-t-il de temps que vous voyagez avec Svengali ?

— Oh ! des mois... des années... je ne sais plus exactement. J'étais malade, il m'a guérie.

— Malade ? Qu'aviez-vous ?

— Oh ! c'était le chagrin de la mort de Jeannot et ma névralgie à l'œil... Je voulais me suicider à Vibraye... je m'imaginais n'avoir pas pris assez soin de mon petit frère... J'avais perdu la tête... Vous rappelez-vous, Taffy, m'avoir fait écrire par Angèle Boisse?... Une lettre si bonne !... Je la sais par cœur !... Et la vôtre aussi, Sandy...

Elle s'interrompit pour embrasser celui-ci. Puis songeuse :

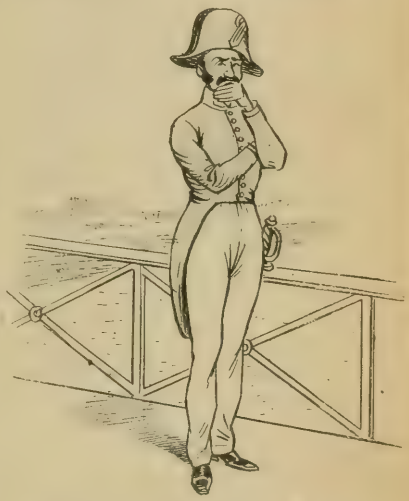
— Où donc sont-elles ces lettres?... Je ne possède rien en ce monde... rien... pas même ces précieuses lettres de Little Billee...et il y en avait tant... tant...

— Comment avez-vous rejoint Svengali ?...

— Il m'avait écrit, s'étant procuré mon adresse, je ne sais comment... Après la mort de Jeannot il a fallu que je quitte le pays... je ne pouvais plus rester dans les mêmes murs... Et puis je voulais échapper à Svengali qui avait écrit qu'il venait me chercher... Alors après l'enterrement je coupai mes cheveux courts, mis un costume d'ouvrier et partis à pied pour Paris sans rien dire à personne... Je ne voulais pas qu'on le sût, comptant me cacher là-bas... En route j'eus une affaire avec un charretier dans la campagne... Il croyait que j'étais un homme et me frappa avec le manche de son fouet comme je caressais son cheval et lui donnais une vieille carotte que

« Je mis un costume d'ouvrier et partis à pied pour Paris. »

je n'avais pu manger parce qu'elle était trop dure... Il devait être ivre... J'arrivai à Paris à 2 heures du matin ayant perdu tout mon argent — 30 francs — par un trou à la poche de ma blouse... Mon œil me faisait cruellement souffrir... Arrêtée sur le pont, appuyée au parapet je regardai la Seine et je pensais m'y jeter... Mais la vue de la Morgue qui se trouvait là me rendit lâche... Svengali disait toujours que j'y serais tôt ou tard... et qu'il viendrait y étudier mon corps... cette pensée me fit horreur... Je n'eus pas le courage, et démoralisée, hébétée, je repris ma marche vers la rue des Cloîtres-Sainte-Pétronille, chez Angèle Boisse, et j'attendis un instant à la porte; mais là encore je manquai de courage... j'avais honte de ma tenue, et m'éloignai sans sonner... Après, j'allai place Saint-André-des-Arts et y restai longtemps à regarder les fenêtres de l'atelier et à songer comme il y faisait bon, jadis, sur le canapé, près du poêle... J'allais frapper quand je me souvins que Little Billee était là, malade avec sa mère et sa sœur.. Je le savais; Angèle me l'avait écrit...



« Vous rappelez-vous un grand sergent de ville au visage marqué ? »

Elle se tut, murmura comme à elle-même, avec une tendre pitié :

— Pauvre Little Billee, qui était là... malade !...

— Et ensuite ? demanda Little Billee avec une inquiète curiosité.

— Je passai et marchai de long en large rue des Trois-Mauvais-Ladres, et redescendis rue de Seine, à la rivière... reprise du même désir de mourir... Mais non... décidément il fallait y renoncer... Je ne pouvais pas... D'ailleurs, un sergent de ville me guettait : un sergent de ville que j'ai reconnu, figurez vous... et qui ne me reconnaissait pas... Célestin Beaumollet, qui était si ivre la nuit de Noël... Vous rappelez-vous ? un grand, au visage marqué par la petite vérole... Ainsi je continuai à marcher jusqu'au matin... Mais j'étais épuisée... J'allai chez Svengali rue Tire Liard, il n'y habitait plus et il fallait redescendre rue des Saints Pères.

C'est singulier!... je ne voulais pas le voir, mais c'était plus fort que moi d'aller à lui...

« Il me reçut avec beaucoup de bonté, me guérit presque immédiatement et me fit apporter du café et du pain beurré... (le meilleur repas que j'aie jamais fait); et un bain chaud de chez Bidet Frères, rue Savonarole; puis sans rien sentir tant j'étais fatiguée, je dormis sans me réveiller pendant deux jours et deux nuits... C'était délicieux!.. Quand je m'éveillai, Svengali me déclara son amour, et me promit de me guérir toujours comme cette fois, de veiller sur moi toute sa vie et de m'épouser si je consentais à quitter Paris avec lui... Il prendrait une chambre pour moi près de la sienne... Et je restai là, avec lui, une semaine sans sortir ni voir personne, dormant le plus souvent et lisant — car il n'y avait plus que la lecture qui m'intéressât depuis que je vous avais perdus... Svengali obtint deux brillants engagements, et quand il eut l'argent nécessaire, nous partîmes ensemble pour l'Allemagne ainsi que c'était convenu...

(A suivre.)

GEORGES DU MAURIER.
(Adaptation de Th. Batbedat).

EN FÊTE [1]

(Suite.)

Andhrée, étonnée, un peu émue, serrant avec force le bras du marquis, s'était arrêtée à regarder un quadrille. Vêtus de noir, coiffés de chapeaux à bords plats, sérieux et graves comme des clercs d'huissiers dans l'accomplissement de leurs fonctions, deux jeunes hommes au teint plombé gigotaient, croisant tantôt leurs jambes en X, tantôt s'enlevant dans des ailes de pigeon. Deux demoiselles dépoitraillées, aux cheveux tombant en longues mèches le long des joues, faisaient vis-à-vis à ces gentilshommes. Le sourire figé sur des lèvres trop carminées, insolentes et grossières, elles se promenèrent d'abord, la main dans la main, en dévisageant la galerie, qui les regardait. Puis elles levèrent simultanément leurs pieds à la hauteur de l'œil, ponctuant, par instants, cet acte chorégraphique de réflexions qui faisaient rire quelques badauds. Enfin, après une nouvelle promenade, pendant laquelle elles firent saillir leurs croupes, l'une d'elles se détacha et, dans une envolée de linge fanfreluché, elle exécuta un cavalier seul fantaisiste qu'elle termina soudain en s'aplatissant sur le sol, dans un grand écart.

Des mains battirent; des voix crièrent : « Bis ! » Lilette, prodigieusement amusée, se tourna vers Andhrée : — « Hein ! crois-tu que c'est drôle ? »

Habituée à tous les spectacles parisiens, cherchant des excentricités et s'y complaisant, Mme de Ponthieux ressemblait à ces buveurs qui, pour obtenir une minute de griserie, ont recours aux alcools violents. La vue de cette basse débauche la divertissait sincèrement; devant l'exaltation de son amie, Andhrée comprit qu'il y avait, pour jouir de l'agrément de certains spectacles, toute une éducation à faire. Et le malaise qu'elle avait ressenti dès l'entrée dans le bal s'accentua quand elle fit le tour de la salle. Les gens

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 29 juillet.

qui la coudoyaient étaient trop bruyants ; parfois, dans une poussée soudaine, elle était serrée, presque à bout de souffle ; et elle se voyait dévisagée par des hommes qui la regardaient insolemment ou par des filles qui faisaient sur sa toilette et sur sa mine des réflexions à voix haute. Tout à coup, Lilette revint, radieuse; elle était restée seule, un instant : — « Ma chère, s'écria-t-elle, on vient de m'offrir un louis et un souper ! » Et elle se mit à pouffer, ravie de l'offre ; au moins, si elle tombait dans la misère, elle trouverait encore de quoi manger.

Cependant, au bout de trois quarts d'heure, ce fut elle-même qui demanda à ce qu'on s'en allât. Il ne fallait pas abuser de la chorégraphie et de l'éclat des trombones :

— On m'a parlé d'un cabaret très joyeux, le cabaret de la Mort.

Aucun de ces messieurs ne savait où il se trouvait :

— Bah! nous demanderons, fit-elle.

Quand Andhrée fut dehors, elle respira longuement. Jamais l'air ne lui avait semblé aussi pur.

— Vous ne vous amusez guère ? interrogea le marquis.

— Et vous ?

— Moi, je suis heureux parce que je me trouve avec vous.

Et, tout de suite, il confessa son mépris de la foule et de ce genre de plaisirs. Il fallait avoir, pour se plaire à de tels divertissements, une âme un peu grossière, un esprit qui manquât de délicatesse. Et Andhrée l'écoutait, charmée de l'entendre dire ce qu'elle pensait.

Quelques minutes après, Lilette, qui s'était renseignée, s'arrêta devant une boutique aux volets clos.

— Nous sommes arrivés. Voici le cabaret de la Mort !

« Que va-t-elle nous faire voir encore ? » pensa Andhrée.

VII

Déjà, Lilette avait frappé au volet qui fermait la porte d'entrée. Celle-ci s'ouvrit et la bande se trouva dans une salle basse toute tendue de noir, où étaient fixés aux murs des crânes et des tibias en croix. Des garçons vêtus de la livrée des croque-morts, pantalon noir, habit à queue de morue, chapeau de toile cirée, les accueillirent.

— Entrez, pécheurs, et vous aussi, nobles pécheresses !

Andhrée ouvrit de grands yeux :

— Où sommes-nous ?

Elle se serra contre d'Osmers, d'un mouvement instinctif de peur. Il lui prit la main, la regarda avec un sourire :

— Ne craignez rien. Votre dernière heure n'a pas sonné.

Elle savait bien qu'elle ne courait aucun danger ; mais, ce soir, dans ces milieux si nouveaux, elle ne pouvait commander à ses nerfs. Elle avait besoin, auprès d'elle, d'un appui. Quand elle fut assise, elle resta tout proche du marquis, comme les enfants qui, aux instants de péril, se blottissent contre ceux qui doivent les protéger.

Mais Lilette s'esclafait : elle trouvait l'endroit très drôle ; ici, les tables étaient remplacées par des cercueils renversés ; pour éclairer les assistants, un des croque-morts ficha dans une fente du cercueil de petits cierges omnicolores qu'il alluma, en demandant ce qu'il fallait servir à « ces candidats à la pourriture ». Et comme on avait commandé des cerises à l'eau-de-vie, il revint les apporter dans des récipients de porcelaine qui avaient la forme de crânes d'enfant.

— C'est vraiment très gai, dit Ponthieux ; hein ? Silvany, qu'en pensez-vous ?

De son ton indolent, le baron murmura :

— Je pensais qu'après la mort nous pourrions rester tranquilles... J'ai grand'peur maintenant de m'être trompé.

Soudain, son petit œil s'alluma. Il poussa du coude Ponthieux et fit signe à Rouvrée. En face d'eux, se trouvaient la Dubarry et la Pompadour.

Celles-ci, en effet, faisaient une petite débauche. Dès l'entrée, elles avaient aperçu leurs amis ; mais, les voyant en compagnie de femmes du monde, elles se tenaient très roides, très sérieuses, affectant de ne pas les connaître.

Tout à coup la porte de l'entrée s'ouvrit : trois jeunes gens s'engouffrèrent dans la salle, en se bousculant avec des exclamations bruyantes. Ils avaient la pâleur et la maigreur des voyous parisiens ; deux d'entre eux portaient des jaquettes serrées à la taille et des pantalons larges du bas ; sur des chemises de flanelle rayée étaient noués, au cou, des foulards rouges ; au-dessous de chapeaux à bords plats s'allongeaient en deux plaques noirs les cheveux coupés droits sur les tempes. Le dernier, de même mine que les

autres, portait l'uniforme des soldats d'infanterie de marine.

Ils s'assirent près du cercueil d'Andhrée et réclamèrent tout de suite à boire à grands cris. Un croque-mort s'approcha :

— Tas de macchabées, vous avez déjà arrosé suffisamment votre dalle !... Si vous ne vous taisez pas, je vais vous flanquer hors du caveau.

Ils ripostèrent par quelques plaisanteries d'où était bannie toute distinction ; néanmoins leur verbe finit par sonner moins haut et ils se contentèrent, afin de manifester la joie qu'ils éprouvaient, de se gratifier les uns les autres de solides coups de poing. Cependant l'un d'eux dit à voix haute :

— Regarde à ta droite, La Purée ; pige la gonzesse. All' est gironde !

Le soldat de l'infanterie de marine qui répondait au nom de « La Purée » suivit les conseils de son ami et fixa Andhrée ; il émit ensuite une réflexion qui eut le don de provoquer chez ses camarades la plus vive hilarité.

Mme d'Alvarays n'avait pas entendu ; mais le marquis comprit que les gentlemen s'occupaient de sa compagne. Il dévisagea le trio qui, devant le coup d'œil de d'Osmers, affecta de jouer avec les petits cierges allumés. L'un prit une bougie blanche, l'autre une bleue, le marsouin une rouge. « Vive la République ! » crièrent-ils. Et ils s'esclaffèrent. La Purée ajouta : « Vive la marine ! »

« Il exagère ! » pensa le marquis.

Cependant Ponthieux, en voyant la Dubarry et la Pompadour, n'avait pu s'empêcher de rire si bruyamment que sa femme lui demanda la cause de son hilarité. Il n'avait aucun préjugé ; il dit tout de suite la qualité de ces demoiselles : l'une avait des bontés pour Silvany ; quant à l'autre, elle serait peut-être clémente envers Rouvrée, si celui-ci lui faisait un joli rôle dans la prochaine revue, dont on avait parlé à table. Avec un tact qu'elle estimait supérieur, Lilette se tourna à demi, de façon à dévisager les deux femmes ; et aussitôt elle complimenta Silvany et Rouvrée. Ces fantaisistes étaient charmantes, particulièrement la Dubarry qui portait une toilette très simple. La Pompadour avait tort de porter des chapeaux à plumes si extravagants ; pourquoi aussi une bague à chaque doigt ? Était-ce pour se rappeler le nombre de ses amants ?

— Tu vas désoler Rouvrée, dit Ponthieux.

Rouvrée fit entendre son petit rire bête. Peu lui importaient les coiffures de la Pompadour !

— Après tout, dit Lilette, elle a peut-être mis ce chapeau-là exprès pour venir ici. Elle joue sans doute les chevaux de corbillard.

Ces demoiselles virent qu'on parlait d'elles. Aussitôt elles en profitèrent pour redresser davantage leurs bustes et se composer des visages sérieux. Elles devaient bien se conduire, puisque les dames du monde ne le savaient pas.

Peu à peu, Andhrée se remettait de l'étonnement qui l'avait saisie au début. A force d'entendre les chuchotements de madame de Ponthieux, elle fut intriguée; quand le marquis lui eut expliqué ce qui se passait, elle éprouva une certaine gêne devant l'attitude de Lilette. Celle-ci en effet continuait de parler de la Dubarry et de son amie, les lorgnant avec insistance, s'abandonnant à un laisser-aller choquant.

Mais la salle s'était remplie. Sur tous les cercueils, de petits cierges brûlaient; et soudain, de la porte située en face de l'entrée, une foule de gens qui venaient de voir le spectacle, se précipitèrent et gagnèrent la rue. Quand ceux-ci furent sortis, un croque-mort clama à voix haute :

— Macchabées futurs, vous avez suffisamment empli vos panses. A votre tour d'aller vous rendre compte de ce qui vous attend. Prenez chacun votre cierge et levez-vous!

Tout le monde se leva, et à travers un couloir tendu de noir, un couloir mystérieux, ce fut une procession de gens qui remirent chacun leur cierge à un croque-mort, à l'entrée d'une nouvelle salle. Lilette était partie en tête avec Ponthieux, suivie d'Andhrée et du marquis. Silvany et Rouvrée s'attardèrent exprès pour serrer les mains de la Dubarry et de la Pompadour.

Le baron, de sa voix tranquille, demanda à la Dubarry :

— Eh bien, ma chère amie, vous ne me trompez donc pas ce soir?

Elle garda son doux air innocent :

— Vous savez bien que je ne vous trompe jamais.

Et elle songea qu'il était heureux qu'Arthur, son délicieux coureur, fût fatigué par l'entraînement qu'il avait fait aujourd'hui; sans cela, il l'eût certainement accompagnée. Oh! elle n'eût pas été autrement gênée; Arthur aurait passé pour un ami de Pompadour. Mais il en fût peut-être résulté des histoires et elle n'aimait pas chagriner le baron, qui était si bon pour elle.

Dans la nouvelle salle, un employé du cabaret, habillé en moine,

avec la robe de bure à larges manches serrée à la taille par une cordelière, chaussé de sandales, levait les bras :

— Asseyez-vous, mes frères! L'instant est venu de vous repentir. Pécheurs, pécheresses, mes très chers frères et vous aussi, mes très chères sœurs, vous allez voir le néant de la vie. Vous vous rendrez compte dans un instant de ce que devient, après la mort, votre sale carcasse!

En face des assistants s'ouvrait une sorte de tunnel, exhaussé d'un mètre. Le moine demanda que l'un des spectateurs se dévouât pour montrer aux autres comment un homme vivant pouvait être réduit en quelques instants à l'état de squelette.

— On y va! cria La Purée.

Et, tandis que ses amis l'applaudissaient, le marsouin se leva, enjamba quelques bancs et s'en fut par une petite porte basse que le moine lui indiquait.

On le revit quelques minutes après, au fond du tunnel. Les mains allongées contre la couture du pantalon, la tête droite, dans la position du soldat sans armes, il grimaçait, louchait, tirait la langue, à la grande joie de ses camarades qui lui criaient :

— Tiens bon la rampe! On va te désosser.

Le moine reprit :

— Attention! mes frères; nous allons vous faire voir en effet les ossements de Monsieur.

Et aussitôt, grâce à un truc de glaces, le visage de la Purée devint très pâle, verdâtre, cadavérique : il disparut enfin pour faire place à une tête de mort, tandis que le corps, disparaissant peu à peu lui aussi, était remplacé à son tour par un squelette.

— C'est excellent pour la digestion, murmura Andhrée. Vraiment, Lilette a une façon de s'amuser toute particulière.

— Oui, dit le marquis, un de ces jours elle donnera une fête au Père-Lachaise. Mais comment vous trouvez-vous?

— Bien mieux...

— Vous étiez si pâle tout à l'heure! J'ai eu peur un instant...

Il parlait et il la regardait avec certaine tendresse, et Andhrée comprit que c'était cette tendresse du regard, cette douceur dans la voix qui la charmaient. Ah! les allures cassantes, le ton sec et bref de Gaston, cet air de maître qu'il prenait constamment! Il était donc des hommes qui avaient en horreur ces manières, des hommes délicats et câlins? Et comme d'Osmers ne lui disait

cune phrase susceptible de l'alarmer, elle le laissait se pencher rs elle, lui parler de très près.

La Purée avait repris sa forme naturelle; il revint, crâneur, ns la salle; ses amis lui firent un succès; il se crut alors obligé gesticuler si fort qu'en passant derrière Andhrée il la heurta utalement. Elle ne put retenir un petit cri.

D'Osmers se retourna vers le marsouin et, lui saisissant le poi- et, il le poussa de telle façon que La Purée tomba presque sur s camarades.

Aussitôt ceux-ci firent entendre des grognements. Qu'est-ce l'il avait, l'aristo, à pousser le monde ainsi? C'en étaient des anières! Parce que ça portait un habit à queue de pie et une urrure, ça faisait le fendant? La Purée déclara que les choses ne passeraient pas aussi facilement si on était dans la rue.

D'Osmers se retourna, très calme.

— Je vous engage à rester tranquille.

— Oh! je vous en prie, dit Andhrée, laissez-les!

Le marquis sourit, et tous deux regardèrent une « pécheresse » ui, dans le tunnel, substituée au soldat, était en train de se méta- orphoser en squelette. Mais, derrière eux, le trio continua de augréer, affirmant qu'on en avait assez des bourgeois et qu'il llait les « dégringoler ».

A ce commencement de discussion, madame d'Alvarays avait é reprise d'un léger malaise; elle fut enchantée quand, sur l'invi- tion du moine, tout le monde passa dans une troisième salle où on allait jouir d'un autre spectacle.

Ici, La Purée et ses amis se placèrent assez loin d'Andhrée et u marquis. Elle respira.

Le moine dit:

— Maintenant, mes frères, vous avez eu l'illusion de la Mort. ous allons vous montrer l'illusion de la Vie.

Il désigna une petite scène qui tenait le fond de la salle:

— C'est ici, mes frères, que vous allez voir ce que vous allez oir. Quelqu'un veut-il monter sur l'estrade?

Aussitôt Ponthieux, que tout cela amusait prodigieusement, oussa Rouvrée du coude:

— Allez-y donc, vous qui avez l'habitude des planches.

Rouvrée résista; mais il se trouvait si joli garçon que sur nsistance de Lilette, joignant ses prières à celles de son mari, il da; et, quelques instants après, il apparut sur la scène. Selon

le conseil du moine, il s'assit près d'une table placée à sa gaucl

Il conservait son doux air niais et sa raideur d'homme qui veut pas casser le plastron de sa chemise. Mais il paraissait guindé et si prétentieux, que la Dubarry et la Pompadour, plac derrière Lilette, se mirent à pouffer :

— Il a plutôt l'air bête, notre auteur, dit la Pompadour :

Lilette entendit la phrase ; sans se retourner, ce qui n'eût pas convenable, elle fit signe de la tête qu'elle partageait entièrem cet avis. Ponthieux renchérit :

— On dirait qu'il a avalé une asperge qui ne veut pas pass

De nouveau, la Pompadour et son amie s'esclafèrent ; elles i mulèrent d'autres remarques qui ne semblaient faites que p elles, en réalité lancées à voix assez haute pour que Mme de P thieux, son mari et Silvany les entendissent. Et, toujours sans retourner, ceux-ci répondaient de manière à être compris par deux femmes. Ainsi une sorte d'entente cordiale s'établissait ; était presque en famille.

De plus en plus, Andhrée s'étonnait de la liberté d'allures Lilette.

— Tout à l'heure, dit-elle, elle va s'en aller bras-dessus bi dessous avec ces demoiselles.

— La fusion des deux mondes, répondit le marquis.

Mais le spectacle commençait. Le moine demanda à Rouvr

— Qu'est-ce que vous aimez le mieux ? Ça doit être ceci.

— Sûrement ! s'écria Pompadour.

Une pluie d'or tombait sur la table, une pluie de pièces jau dont on n'entendait pas le bruissement métallique.

Rouvrée ne bougeait pas. Placé comme il l'était, il ne voy rien de ce qui se passait à sa gauche. De même que pour le sq lette, il s'agissait d'un truc de glaces qui reflétaient des obj placés dans la coulisse ; et seuls, les spectateurs pouvaient aper voir le reflet de ces objets. Rouvrée paraissait si ahuri que toute salle partit d'un fou rire, et ce rire s'accentua quand le moi ayant dit : « Nous allons vous faire voir ce que vous n'aimez pa un bonnet de nuit surmonté de deux cornes immenses se posa le chef du jeune homme.

— Deux cornes ! ce n'est pas assez ! murmura Pompadour.

Mais une autre apparition eut lieu : c'était une dame vê d'un simple peignoir qui venait en minaudant et en faisant gràces.

— Vous pouvez l'embrasser, dit le moine.

Rouvrée regardait autour de lui, sans toujours rien voir, cependant que la dame lui envoyait des baisers ou lui faisait de petits signes aguichants. Et le contraste était si drôle de la femme qui s'offrait et de Rouvrée qui, ahuri, n'y comprenait goutte, que les rires de la salle redoublèrent. Il fit le pantin, louchant, grimaçant, se contorsionnant, pareil à La Purée. Et il apparut tel qu'il était, infiniment grotesque.

Mais la dame venait de se débarrasser d'une partie de son peignoir ; les seins provocants, les bras nus, elle laissa tomber son vêtement ; puis elle dégrafa son corset, à la grande joie de l'assistance qui trépignait d'aise, devant la physionomie de plus en plus ahurie de Rouvrée ; enfin, après le corset, le jupon fut enlevé ; des jambes gantées de bas noirs frémirent sous une chemise ; à ce moment, la vision disparut et il ne resta plus sur l'estrade que Rouvrée qui se redressa, très fier, persuadé d'avoir mis lui-même la salle en joie par ses grimaces et ses contorsions.

La joie des spectateurs avait fini par gagner Andhrée ; et quand le moine clama : « Maintenant, tas de vermines ! le spectacle est terminé ; vous pouvez aller retrouver vos maîtresses ou vos amants ! » elle s'en alla, un léger sourire aux lèvres, plus légère et presque heureuse.

Dehors, Lilette fit part de son intention de continuer la fête. Il fallait souper. Mais Andhrée trouvait que, pour elle, la fête avait suffisamment duré ; une heure du matin allait sonner, elle désirait rentrer. C'était aussi l'avis du marquis. Ils prirent congé des Ponthieux, de Silvany et de Rouvrée, lequel, voyant l'occasion de souper gratuitement, préféra un bon repas aux gronderies de sa mère qui lui reprocherait le lendemain d'être rentré si tard.

D'Osmers et madame d'Alvarays étaient restés sur le trottoir.

— Vous avez votre voiture ? demanda celle-ci.

— Non.

— La mienne est là ; voulez-vous que je vous dépose en route ?

Comme il refusait, pour la forme, il vit deux femmes qui accouraient vers lui, avec des yeux agrandis de terreur. Il reconnut la Dubarry et son amie.

— Monsieur ! Monsieur ! Attention !

Et, du doigt, elle lui faisait signe de se retourner. Il obéit instinctivement. Et il aperçut, derrière lui, La Purée, suivi de ses deux amis, qui, le poing levé, allaient le frapper.

— Ah ! sale pante ! hurlait le marsouin.

— Au secours ! au secours ! clamèrent les femmes.

A cet appel, le cocher d'Andhrée, qui stationnait à quelques pas, sauta de son siège et arriva en courant, armé de son fouet.

Mais déjà, d'un bond de côté, d'Osmers avait évité l'attaque du soldat : il avait pris une position de boxeur, les poings fermés, le buste solidement assis sur les jambes ; et soudain l'un de ses poings s'abattit, terrible, sur le visage du marsouin qui hurla de douleur, en proférant un mot ordurier. Le sang giela des narines, couvrit la bouche, le menton, ruissela sur la capote. Mais dans les mains des amis de la Purée, le marquis vit luire tout à coup des lames de couteaux. Aussitôt il jeta à terre son chapeau et saisissant l'une des mains qui tenait un couteau, il fonça, tel un athlète de profession, la tête basse, sur l'individu qui se trouvait le plus près de lui. La tête enfonça une poitrine avec un bruit sourd de chose qu'on écrase. Un nouveau hurlement de douleur retentit ; et l'homme alla cogner, en trébuchant, contre un arbre près duquel il resta, courbé en deux, les mains tenant le ventre, comme assommé. D'un coup de manche de son fouet, asséné derrière la nuque, le cocher venait d'étourdir le troisième individu, qui chancela en vomissant un flot d'injures.

Le soldat, malgré le sang ruisselant sur la figure, avait repris courage ; il se jeta, comme une bête blessée, sur d'Osmers qu'il atteignit d'un coup de pied à la jambe. Celui-ci ne poussa pas un cri ; il se rua sur le bandit ; Andhrée le vit saisir le marsouin à la gorge, l'étouffer à demi, et du poing resté libre, il tapait, il tapait si férocement que, tout à coup, un œil sortit de l'orbite.

— Je vous en prie, assez ! cria Andhrée.

D'Osmers lâcha prise. L'homme porta les mains à son visage, sans faire entendre aucun cri, aucun juron.

— Je suis fadé, dit-il simplement.

Et il se mit en devoir de chercher son képi tombé dans la bagarre.

Des gens s'attroupaient ; le marquis ramassa vivement son chapeau. Et, tout en se coiffant, il regarda madame d'Alvarays avec un sourire. Elle avait eu une frayeur si vive qu'elle ne put rien dire, qu'elle ne trouva pas un mot pour le remercier ; s'il avait risqué de se faire tuer, n'était ce pas pour elle ? Presque défaillante, elle prit le bras qu'il lui offrait ; et quand, tous deux, ils furent dans le coupé, elle ne regretta qu'une chose : ce fut de ne pas pouvoir se jeter dans ses bras et de pleurer en lui disant toute sa gratitude ;

r les pleurs sont pour les femmes, souvent, une des formes de ır reconnaissance.

VIII

Lorsque, trois quarts d'heure après, Andhrée, dans sa chambre oucher, fut à demi déshabillée, elle s'enveloppa d'un saut-de-lit soie blanche, garni de dentelles et de mousseline, puis, congé-ée la domestique qui l'avait aidée à se dévêtir, elle s'assit dans fauteuil. Devant elle, le lit s'allongeait, avec les draps ouverts. ais, quoiqu'elle se sentit très lasse, un tel énervement la tenait 'elle ne pouvait se décider à se coucher. Elle était sûre de ne pas uvoir dormir maintenant.

Un malaise tout physique lui venait d'abord, au souvenir des droits où elle avait passé la fin de la soirée. Ah! ce bal avec ces les qui dansaient ou s'offraient au premier venu, ces odeurs ırdes ou violentes, cette atmosphère empestée de fumée et d'al-ol ! Elle entendait encore l'éclat des cymbales et le retentisse-ent de la grosse caisse. Et ceci déjà lui donnait un peu de graine. Mais au souvenir de ce cabaret où elle était allée ensuite, cet endroit à l'aspect sinistre, avec sa clientèle basse et ses gar ns grossiers, elle était prise d'un réel écœurement.

Ainsi, c'était là, la fête ! C'était cet acoquinement avec des filles des souteneurs pris de boisson, c'étaient ces promenades en de auvais lieux ! Elle eut, en y réfléchissant, un haut-le-cœur. omment des femmes de son monde pouvaient elles se complaire de tels endroits ? Il fallait, pour arriver à prendre goût à des aisirs pareils, ressembler à ces buveurs qui, intoxiqués d'alcool, laissent la fine champagne pour le tord-boyau. De ce passage ces milieux grossiers, elle se sentait presque souillée.

Et elle songea que, tout à l'heure, elle ne se coucherait pas sans oir pris un bain. Elle avait besoin d'eau, d'une eau calmante, une eau qui la purifierait.

Mais elle se revit sur le boulevard, avec le marquis. Dans du oir, elle apercevait celui-ci aux prises avec les bandits. Elle revi-it son épouvante. Puis soudain, c'était — dans le coupé qui les nportait — la voix de d'Osmers qui chantait à son oreille. Et un stant, elle revint à son rêve d'avoir le marquis comme ami, un

confident dévoué de ses peines. Il était si charmant à écouter renseigné sur toutes choses ! Et elle ressentait aussi une v admiration pour la bravoure avec laquelle il s'était défendu con les jeunes hommes au visage pâle; il prenait un peu à ses ye l'aspect de ces héros de romans qui risquent leur vie pour un s rire d'une femme qu'ils ont remarquée. Elle désira le revoir s vent.

Deux heures sonnèrent. Abandonnant sa rêverie, elle quitta fauteuil sur lequel elle s'était assise, fit quelques pas dans chambre et se dirigea vers le cabinet de toilette où elle prépara bain. Déjà, elle avait quitté le saut-de-lit, quand une pensée vint : Gaston était-il rentré?

Aussitôt l'état de quiétude heureuse où elle se trouvait, au s venir du marquis, l'abandonna. Elle fut reprise par la fièvre pendant tout ce long soir l'avait torturée. Elle se revêtit et, à de loup, se glissa jusqu'à la chambre de Gaston qui se trouvait fond du couloir, du côté opposé à la sienne. Là, elle appliqua oreille contre la porte. Dans la chambre, rien ne bougeait. curiosité, le besoin de savoir furent plus forts que la raison; entre-bâilla la porte, pénétra dans la pièce. Si son mari était s'il se réveillait, elle dirait qu'elle était souffrante, qu'elle av besoin d'un médecin. Elle tourna un bouton électrique. Le était vide.

Elle pressentait cette absence; et cependant elle eut une gra douleur. Le rendez-vous invoqué par Gaston était un menson Maintenant, il se trouvait chez sa maîtresse, couché auprès d'e lui disant peut-être qu'il l'aimait.

Elle s'en alla, les tempes battantes, le sang aux joues, laiss la porte grande ouverte.

Elle revint dans le cabinet de toilette. Jamais elle ne s'était se aussi seule, aussi désespérée! Autour d'elle tout s'écroulait. C tout à l'heure comme elle irait embrasser son Robert, son chéri, désormais l'unique but de son existence! Mais auparav elle voulait effacer de son visage et de son corps toute la souill que son passage à travers les mauvais lieux y avait mise.

Elle se plongea dans le bain et, quand elle en fut sortie, elle p fuma son corps, lava à grande eau son visage. Puis elle pén dans la chambre de Robert, située à côté de la sienne. A son entr la gouvernante, qui dormait dans la pièce voisine, se réveilla :

— Qui est là?

— C'est moi, Miss. Rendormez-vous.

Andhrée s'approcha du lit où reposait son fils. Elle l'embrassa doucement, mettant en ce baiser toute une passion éperdue.

L'enfant ne se réveilla pas; seulement, un instant, sa respiration s'arrêta; puis il se retourna, cachant sa tête sous le drap, de telle sorte que les yeux et le front seuls étaient visibles. Andhrée resta un instant à le contempler; et, soudain, une infinie tristesse réapparut sur son visage.

Jamais elle n'avait constaté une ressemblance aussi vive entre l'enfant et Gaston; c'était le même front têtu, les mêmes yeux volontaires. Et se rappelant certains goûts, certains petits traits de caractère de Robert, elle éprouva une nouvelle douleur en songeant qu'au moral le bambin, devenu homme, ressemblerait peut-être aussi à d'Alvarays.

Mais à peine eut-elle formulé cette pensée qu'elle se la reprocha ainsi qu'une mauvaise action; et, comme pour se faire pardonner, elle embrassa son fils d'un nouveau baiser passionné.

Cette fois l'enfant s'éveilla; dans le trouble du demi-sommeil, il reconnut sa mère.

— Laisse-moi donc, fit-il.

Et il enfouit sa tête de nouveau sous les draps.

Elle ne répondit rien et rentra de nouveau dans sa chambre. Mais avant de se mettre au lit elle retourna jusqu'au fond du corridor. Gaston était-il là ?

Tout de suite, elle fut fixée. La porte était restée grande ouverte.

Elle revint, fit quelques tours dans la chambre à coucher, s'arrêta devant une glace, où elle se regarda. Sous le léger vêtement dégrafé, recouvert d'une chemise qui laissait voir le haut de la gorge, le corps se dessinait, avec la taille fine, les hanches un peu fortes, assises sur des jambes au pur dessin. Les pieds nus mettaient dans les mules une blancheur un peu rosée aux talons. Et des dentelles du peignoir émergeait un cou long et flexible, attaché à des épaules harmonieusement arrondies. Quant au visage, avec ses yeux que la fièvre et la fatigue rendaient plus brillants, sa bouche à l'expression mélancolique, il avait une exquise beauté délicate. Andhrée semblait ainsi une grande fleur de charme et de mélancolie, une de ces délicieuses fleurs d'automne qui, sous leur apparence languide, portent en elles une fièvre de volupté.

Elle songea : « A quoi bon être restée belle puisque je ne suis

plus aimée? » Et cette fois, lasse, vaincue par l'insomnie, elle se débarrassa de son peignoir et se mit au lit.

Quand elle se réveilla, il faisait grand jour. Son sommeil avait été agité, traversé de rêves dans lesquels elle avait revu le Moulin-Rouge, le cabaret de la Mort, la lutte du marquis contre les souteneurs, tout cela dans un cauchemar terrible qui lui avait fait pousser des cris. Elle ressentit une singulière lourdeur de tête; quand elle s'étira, les bras lui firent mal. Mais, soudain, elle fut à bas du lit; et, quelques secondes après, elle se trouvait dans la chambre de Gaston.

Le lit était toujours vide, avec sa couverture préparée pour le coucher.

— Allons! pensa Andhrée, il ne se donne même pas la peine de sauver les apparences. C'est bien la fin.

DEUXIÈME PARTIE

I

Ce dimanche-là, la Princesse signifia à M. d'Alvarays qu'elle ne l'accompagnerait pas à Longchamps. En vain objecta-t-il que la Bacchante, sa fameuse pouliche, rétablie maintenant, devait fournir une course admirable. La Princesse déclara qu'il faisait un joli froid sec; le temps était délicieux pour monter à bicyclette. Elle téléphonerait à la Dubarry et toutes deux iraient à Colombes déjeuner chez sa mère, Mme Pâris.

— Je suis pour la famille aujourd'hui.

Gaston insistant, la Princesse se fâcha :

— Voilà une semaine que tu me traines sur tous les hippodromes... Auteuil, Saint Ouen, Longchamps, Maisons et Saint-Germain... J'en ai assez de m'habiller tous les jours et de voir constamment les mêmes têtes! Va où tu voudras; j'en ferai autant.

D'Alvarays s'étant résigné à la laisser libre, elle téléphona à son amie de venir la prendre.

Le rendez-vous était concerté d'avance; une demi-heure après, la Dubarry, dans un costume noir sur lequel tranchaient les blan-

cheurs des gants et d'un col d'homme, les jambes moulées par des bas de soie noire, chaussée de bottines de cuir de Russie à tiges hautes, arriva en tandem en compagnie d'Arthur, son ami, le délicieux coureur. Celui-ci, râblé comme un garçon boucher, possédait un visage qui rappelait le mufle d'un mouton. Ses yeux bleus à fleur de tête n'avaient aucune expression; au-dessus de sa bouche fendue jusqu'aux oreilles s'avançait le nez trop gros aux narines épatées; des cheveux frisés, luisants de pommade, bouffaient sous la casquette. Du maillot émergeait un cou nu, rond, fort, superbe, un cou de statue antique; et c'était ce cou que la Dubarry aimait particulièrement à contempler.

La Princesse donna un shake-hand à son amie, salua le coureur qu'elle ne connaissait pas encore et que la Dubarry lui présentait, puis tous trois montèrent sur leurs machines, vivement. Car il fallait se hâter. La scène avec Gaston avait mis tout le monde en retard.

Quand ils arrivèrent à Colombes, ils n'eurent pas besoin de sonner à la porte d'entrée de la maison paternelle.

Sur le seuil, M. Pàris, lui-même, se tenait fumant une grosse pipe, en rentier. A la vue du trio, il ne cacha pas son ravissement. Depuis un an, « oui, un an, Monsieur, » dit-il à Arthur, sa belle-fille lui promettait de venir déjeuner à la campagne; elle tenait sa promesse aujourd'hui seulement.

— C'est bon, c'est bon, fit la Princesse. Assez, beau-père; où est maman?

— A la cuisine. Elle fait une matelote. Et vous savez, la matelote, c'est sa spécialité. Elle veut être seule à l'apprêter.

Toute la bande fit quelques pas dans le jardin qui précédait la maison. Au milieu de ce jardin, grand comme un mouchoir de poche, s'arrondissait un léger monticule qui, couvert, en été d'un peu de gazon, tenait lieu de pelouse. A droite se dressait un kiosque construit par le maitre de céans. Au fond, précédée d'un perron que surmontait une légère marquise, se dressait une de ces maisonnettes à deux étages comme on en rencontre à chaque pas dans la banlieue parisienne et qui ressemblent à des joujoux.

Tout à coup Mme Pàris parut sur le perron. Elle poussa un cri de joie en voyant la Princesse :

— Ah! je me demandais quand vous arriveriez!... J'avais peur que la matelote ne fût trop cuite.

Elle descendit lestement les marches du perron, embrassa sa

fille, serra les mains de la Dubarry et de son amant qu'elle n'avait pas encore vus, ainsi qu'à de vieilles connaissances :

— Ah! mademoiselle Dubarry, j'ai entendu si souvent parler de vous! Comme c'est gentil d'être venue! Et M. Arthur aussi est bien aimable... Vite, vite... M. Pâris va vous montrer où il faut mettre vos machines... Et à table... à table!

Mais quand les machines furent remisées, Mme Pâris se rappela qu'elle avait des convives à présenter, deux petits voisins qu'elle invitait de temps en temps. Elle emmena tout le monde au salon où se trouvaient les autres hôtes :

— M. Henri Leclerc et Mlle Marguerite...

Un couple exquis de jeunesse et de fraicheur. Lui, vingt-trois ans à peine, avait un visage aux traits réguliers, éclairé de deux yeux malicieux ombragés de cils soyeux et longs comme des cils de femme. Une jolie bouche un peu moqueuse laissait, en s'entr'ouvrant, voir des dents blanches et petites. Une moustache légère frisait, se relevant, aux commissures des lèvres, en deux pointes fines qui donnaient à la physionomie un gentil air cavalier. Quant à sa compagne, une fillette de seize ans, elle avait ce teint mat particulier aux Parisiennes qui vivent dans les magasins. Des yeux couleur de tabac d'Espagne, vifs et rieurs, entourés d'un léger cerne bleuâtre, brillaient au-dessus d'un nez droit aux narines finement découpées. Des cheveux, de nuance châtain clair, laissant à découvert le front bombé et intelligent, tandis que des mèches folles, légères comme des flocons de soie, frisaient près des tempes. Grande et souple, le buste allongé, la taille mince, Mlle Marguerite possédait la délicatesse raffinée, la distinction naturelle à certaines ouvrières parisiennes. Et par les pieds qui étaient petits et les mains aux doigts allongés, des mains blanches veinées de bleu, de douces mains qui semblaient spirituelles, Mlle Marguerite avait de la race.

— Allons! maintenant, dit Mme Pâris, passons dans la salle à manger!

Mais son mari désigna des bouteilles disposées sur le guéridon.

— Eh bien! et l'apéritif? Est-ce qu'on pourrait manger, si on ne prenait pas l'apéritif! Je veux que vous goûtiez à mon madère.

C'était sa gloire, ce madère. Il l'avait acheté jadis, quand il exerçait la profession de marchand de vins. Les bouteilles étaient en cave depuis quinze ans; il fallait goûter à ce « nectar » qu'il réservait pour les grandes occasions.

Malgré les refus de la Princesse et de la Dubarry qui entendaient déjeuner tout de suite, il insista; il remplit les verres, tout le monde dut trinquer. Arthur, qui était connaisseur, lampa le madère, fit claquer sa langue contre le palais, puis, cognant le bord de son verre renversé contre l'ongle de son pouce gauche :

— Ah! fameux! s'exclama-t-il.

M. Pâris exulta :

— Ah! monsieur s'y connait. Monsieur s'entend aux bonnes choses. Parfait!... Vous allez en reprendre un peu ?

Il remplit de nouveau le verre d'Arthur ; il était enchanté de rencontrer un partenaire digne de lui. Et le coureur ayant encore vidé son verre d'un seul coup, il le força à en boire un troisième. Au moins, ce monsieur avait un bon estomac et, tout de suite, il fut pris d'une vive sympathie pour lui.

Maintenant, tout le monde était à table; un silence religieux s'établit, car la matelote, préparée par Mme Pâris, était délicieuse. Arthur en reprit quatre fois.

Devant ce magnifique appétit, M. Paris eut un nouvel accès d'enthousiasme:

— Voilà un homme au moins! Il sait faire honneur au déjeuner. A la bonne heure!... J'aime que mes convives soient ainsi. Maintenant, je vais lui faire goûter un peu de mon Saumur.

Le coureur, sans qu'on l'en priât, avait déjà goûté au vin blanc pétillant et mousseux. Une bouteille se trouvant devant lui, il l'avait vidée; néanmoins il ne se déroba pas à l'invitation si aimable de son hôte; il laissa remplir son verre, le vida d'un seul trait, selon son habitude, et quand il eut bu:

— Bon! le Saumur, fit-il laconiquement.

Arthur professait en effet pour les longs discours une profonde aversion. Ancien apprenti menuisier, devenu coureur par la force des circonstances et celle du hasard, il gardait ordinairement le silence du sage, à moins que la conversation ne roulât sur les difficultés de l'entrainement et la variété des records. Ce n'était pas seulement qu'il eût l'esprit paresseux ; à part la manœuvre du rabot et la pratique de la bicyclette, il ne connaissait pas autre chose. Aussi, une fois lâchée sa phrase, plongea-t-il de nouveau le nez dans son assiette, cependant que ses mâchoires mastiquaient, terriblement, des morceaux de carpe et d'anguille.

— Et toi, ma petite Margot, demanda Mme Pâris, en s'adressant à la jolie fillette aux cheveux qui frisaient sur les tempes, tu

ne veux pas de matelote? Il me semble que tu n'as rien pris.

Margot eut un joli sourire :

— Mais si, Madame, mais si, j'ai beaucoup mangé. Demandez plutôt à Henri.

Celui-ci la regarda avec des yeux emplis de tendresse amoureuse :

— Oui, oui... c'est vrai.

La Princesse intervint :

— Monsieur, je crois que vous vous faites complice d'un mensonge.

— Ah! répliqua Mme Pâris, si tu crois que Henri contrariera jamais Margot! Tu ne le connais pas. Il est vrai que je ne vous ai rien expliqué... Ce sont deux fiancés... Seulement, voilà, on ne veut pas qu'ils se marient encore.

— Pourquoi?

Henri soupira. Son père, qui avait été longtemps employé dans une banque à Paris, s'était retiré avec sa mère à Colombes, il possédait de toutes petites rentes; quant aux parents de Marguerite, après avoir tenu un magasin de nouveautés dans le quartier du Temple, ils avaient fait de mauvaises affaires, et maintenant ils végétaient aussi dans le même endroit.

— Or, continua Henri, comme je ne gagne que cent cinquante francs par mois dans une maison de coulisse et Margot soixante-quinze francs en qualité d'aide-vendeuse, chez une modiste de la rue de la Paix, nos parents trouvent que nous n'avons pas un budget suffisant pour nous mettre en ménage... Et il faut que nous attendions.

— Pauvres petits! fit la Dubarry, pleine de compassion.

Et tandis que l'on mangeait un poulet, elle confessa son admiration pour Margot. Comment celle-ci pouvait elle être assez patiente pour attendre?

— Moi, voyez-vous, j'ai eu mon premier caprice à quinze ans... Trois jours plus tard, j'avais fait mon plongeon dans l'abime.

— Oh! toi, dit la Princesse, tu étais une nature exceptionnelle!

La Dubarry prit son petit air innoncent:

— Tu crois?

Tout le monde se mit à rire. M. Pâris demanda à Arthur si son amie disait la vérité ; mais celui ci, occupé à dévorer une cuisse de poulet qu'il tenait à pleines mains, continua l'opération sans répondre. Cependant Henri et Margot se regardaient avec des yeux où brillait toute la joie qu'ils éprouvaient à être l'un près de

l'autre ; et cette joie était si vive, leur amour semblait si profond que la Princesse ne put s'empêcher de s'écrier :

— Mais, mes enfants, vous vous aimez trop... S'il faut que vous attendiez encore longtemps avant de vous marier, vous tomberez malades ou vous finirez par faire des bêtises.

Une rougeur légère colora les joues mates de Margot ; et d'une voix ferme, d'un accent convaincu qui contrastait avec son air timide, la fillette dit :

— Oh ! nous n'avons plus longtemps à attendre, chère Madame.

— Comment ?

— Pour que nos parents consentent à ce que nous nous épousions, il nous faut vingt mille francs. Nous les aurons bientôt.

— Vous comptez sur un héritage ?

Margot regarda du coin de l'œil son fiancé avec l'air de dire : « Faut-il raconter à la dame ? »

Mais, avant que Henri eût ouvert la bouche. Mme Pâris donna l'explication que sa fille réclamait. En ce moment, les petits basaient leur avenir sur des espérances chimériques. Depuis deux ans déjà, Henri cherchait un système pour gagner à la roulette et il disait l'avoir trouvé.

— Parfaitement ! affirmait le jeune homme. Et, avant la fin de l'hiver, nous serons riches. Il vient à ma maison de coulisse un client à qui j'ai montré mon système : il l'a essayé pendant quinze jours et il est convaincu comme moi qu'on ne peut pas sauter. Il partira bientôt pour Monte-Carlo. Et, afin de me récompenser de lui avoir donné ma martingale, il m'a promis de m'envoyer la grosse somme. A bientôt, la grande vie !

Il se pencha sur Margot, murmura en regardant les assistants :

— Vous permettez ?

Et, sans que personne eût donné la permission, il se pencha vers la fillette qui, toute rouge de plaisir, se laissa prendre un baiser en étreignant avec passion les mains de son fiancé. Autour d'eux s'élevait un murmure de compassion. Pauvres petits, pauvres êtres candides qui croyaient, par un moyen aussi aléatoire, arriver à la fortune et au bonheur !

Tout à coup la Princesse se rappela la visite du marquis. Ne lui avait-il pas dit qu'il tenait son système d'un petit employé à la Bourse ?

— Votre client ne s'appellerait-il pas M. d'Osmers ? Et n'êtes-vous pas chez M. Bourrelier ?

Henri regarda la Princesse avec étonnement.

— Oui, je suis chez M. Bourrelier... Et c'est à M. d'Osmers que j'ai confié mon système. Mais comment savez-vous? M. le marquis m'avait bien juré qu'il garderait le secret.

— Oh! à moi, il pouvait le confier! dit la Princesse en souriant.

Henri eut une seconde d'anxiété :

— Vous a-t-il expliqué la martingale? L'avez-vous dissuadé de l'essayer?

— Il ne m'a rien expliqué, et je vous avouerai que lorsque le marquis m'aura montré le système, je mettrai peut-être, moi aussi, de l'argent dans son jeu. Car je crois qu'on peut gagner à la roulette, en ne s'emballant pas.

Henri battit des mains, Margot aussi.

— Hein, madame Paris, hein? vous entendez?

Les deux petits, ravis de trouver une alliée, exultaient. L'allégresse incite aux abandons; ils s'embrassèrent encore, sans se soucier de leur nouvelle incorrection.

— Vous n'êtes pas pressée de rentrer à Paris? demanda Henri à la Princesse. Tout à l'heure, si vous voulez, je vous expliquerai mon système.

— Et je suis sûre que vous ne partirez pas sans être convaincue, dit Margot. Nous avons tellement travaillé! C'est merveilleux. Impossible que ça rate.

— Oui, je veux que vous me montriez la combinaison.

Et, pendant tout le reste du déjeuner, la Princesse et les petits accaparèrent la conversation. Il ne fut plus question que de permanences, de mises, de carrés, de pair et passe, impair et manque. Margot cita des coups de fortune extraordinaires. Une dame, qui venait se faire coiffer dans la maison où elle travaillait, avait gagné, en quatre heures, cent cinquante mille francs. Henri renchérit en nommant un boursier qui avait réalisé presque un demi-million de gain, et la Princesse parla de quelques-unes de ses amies qui n'avaient pas été moins heureuses. Quant à elle, elle avait vu, de ses propres yeux vu, un Anglais lever à la banque cent mille francs, en soixante minutes. Il est vrai qu'il les rendit le lendemain.

— Parce que c'était un joueur! s'écria Henri. Mais en limitant son gain, si l'on a la sagesse de s'arrêter, il est impossible de perdre.

En femme raisonnable, que le sang-froid ne quittait jamais, la Princesse approuva le jeune homme. Oui, oui, on pouvait gagner beaucoup. Et si le système était bon, nul mieux que le marquis ne le mettrait à profit, car elle le savait, au jeu, incapable d'un emballement, d'un moment de fièvre qui lui ferait perdre la tête. Et, dans son âpre désir du gain, elle continuait de parler, s'échauffant peu à peu, tandis que les deux petits se laissaient aller à leurs songes de richesse, des flammes dans les yeux, des sourires aux lèvres.

Pendant ce temps, M. Pâris faisait goûter de nouveaux vins au coureur. Loin de modérer la soif de son amant, la Dubarry l'encourageait; car le recordman, après quelques bonnes bouteilles, finissait par devenir un camarade presque loquace et même aimable. Et Mme Pâris, heureuse de voir ses convives bien manger et bien boire, enchantée de la joie générale, dodelinait de la tête, levant quelquefois les mains, comme pour une bénédiction suprême.

Après le déjeuner, après l'absorption du café et des liqueurs, M. Pâris proposa de faire un tour dans le jardin. Mais la Princesse déclina la proposition. Elle voulait connaître tout de suite le système de M. Henri. Le jeune homme portait toujours sur lui une roulette de poche. Il accepta de faire instantanément une démonstration. La Princesse et les deux petits passèrent alors au salon.

Tandis que sa femme retournait à la cuisine, M. Pâris, suivi d'Arthur et de la Dubarry, descendit au jardin. Il désirait leur montrer ses ruches; le coureur et sa maîtresse durent subir une longue conférence sur les abeilles. Mais dans l'endroit où, à cause du froid, les ruches étaient rentrées, M. Pâris avait caché des bouteilles d'hydromel.

— Vous allez goûter ça, Monsieur, dit-il à Arthur. Et vous m'en direz des nouvelles. Les Grecs n'en ont jamais eu de pareil!

Les vins blancs et rouges, le café, les diverses liqueurs prises afin d'activer la digestion, avaient décuplé les forces du coureur; l'absorption consécutive de plusieurs verres d'hydromel les centupla. Et, se sentant très en forme, il tint à remercier son hôte à sa façon. Il prit le tandem et exécuta, devant les yeux de M. Pâris plusieurs tours d'équilibre. Il monta sur l'arrière de la machine levant la roue du devant comme un cavalier qui force sa monture à se cabrer; il fit marcher ensuite le tandem à reculons, il le manœuvra en tous sens, avec un seul pied.

— Épatant, il est épatant! murmurait la Dubarry extasiée.

Pendant plus d'une demi heure le recordman tint ainsi les deux spectateurs sous le charme. A le voir si agile et si beau, la Dubarry perdait de sa tranquillité ordinaire et roulait des yeux blancs.

Avec un tact infini, M. Pâris conseilla aux deux amants d'aller dans le kiosque où l'on découvrait un horizon admirable; et, sous prétexte de donner une commission à Mme Pâris, il les laissa seuls.

II

Avant de remonter en bicyclette :

— Eh bien! mes enfants, dit la Princesse, je n'ai pas perdu ma journée. Le système est extraordinaire.

— Tant mieux! fit la Dubarry, je mettrai aussi de l'argent au jeu.

— Si tu veux; mais je ne dirai pas à d'Osmers que tu entres dans la combinaison. Il tient à ce qu'on n'en parle à personne. Pas un mot non plus à Silvany, hein?

La Dubarry inclina la tête en signe d'assentiment, puis elle se pencha à l'oreille d'Arthur : s'il se conduisait toujours aussi bien que cet après-midi, il aurait sa part de bénéfices.

— Bon! murmura le délicieux coureur sans plus s'étonner.

Devant eux, sur le trottoir, les Pâris et les petits amoureux se tenaient pour les voir partir.

— Où allons-nous? demanda la Dubarry.

La Princesse réfléchit un instant; si, avant de rentrer, on poussait une pointe au Bois, jusqu'au pavillon d'Armenonville?

— Moi, je veux bien. Mais, en revenant des courses, d'Alvarays pourrait s'arrêter. S'il te voyait là, un dimanche, en tenue de bicycliste, tu aurais une scène.

— Il n'y a pas de danger de le rencontrer ; nous serons là-bas à quatre heures moins le quart. Gaston ne viendra jamais à ce moment-là

La Princesse enfourcha sa machine; la Dubarry se mit en selle sur le tandem que le coureur, d'une secousse, fit démarrer, puis ce dernier s'enlevant avec légèreté, sans le secours des pédales, retomba assis derrière sa maîtresse. Trois gigotements de paires de jambes ; trois dos un peu courbés; et bientôt bicyclette et tandem

disparurent, tandis que les Petits, après avoir pris congé des Pâris s'en allaient, radieux, serrés l'un contre l'autre, évoquant la fortune et le moment où libres de s'adorer, ils seraient pour toujours réunis.

Le restaurant d'Armenonville était presque désert lorsque la Princesse et ses amis y pénétrèrent. Ils se mirent à l'entrée. De là ils voyaient, à travers les glaces, des massifs, des arbres dénudés, et le petit lac dont les eaux charriaient une boue jaune. Près du bord, s'allongeait une barque mélancolique. Des vapeurs flottaient au-dessus du lac. Et du ciel chargé de nuages lourds et noirs, la nuit qui commençait à descendre jetait sur ce coin de paysage une grisaille désolée qui faisait paraitre plus tristes encore les squelettes des arbres et les eaux boueuses dans lesquelles stagnait la barque vide de passagers.

— C'est pas drôle, ici! murmura la Dubarry. Ils ne feraient pas mal d'allumer.

Mais soudain, elle poussa le coude de la Princesse, en retenant un petit cri de surprise :

— Regarde donc, à notre droite... Madame d'Alvarays avec Ponthieux et sa femme.

La Princesse eut un clignement d'yeux curieux. La Dubarry ne s'était pas trompée.

— Je n'aurais peut-être pas reconnu tout de suite la femme de Gaston, dit-elle; je ne l'ai encore vue qu'une fois aux courses. Maintenant, je la remèts. Comment la trouves-tu?

— Ah! très bien... très distinguée.

Pendant quelques instants, la Princesse dévisagea madame d'Alvarays; elle finit par laisser tomber:

— Elle a un chapeau qui ne lui va pas.

— Tiens! fit la Dubarry; moi, je pensais le contraire.

Andhrée et ses amis revenaient de Longchamps. La Princesse le délaissant, Gaston avait emmené sa femme afin qu'elle vit la course de la Bacchante, laquelle était d'ailleurs arrivée première au poteau.

Après ce triomphe qui lui rapporta cent cinquante six francs au mutuel, Andhrée, trouvant qu'il faisait trop froid dans les tribunes, proposa aux Ponthieux de s'en aller. Ils abandonnèrent Gaston, qui, ayant de gros paris dans les deux dernières courses, tenait à rester.

Dès que madame d'Alvarays vit la Dubarry entrer dans le res-

taurant, elle la reconnut. Lilette fit de même. Mais celle ci, malgré son aplomb, eut un petit haut-le-corps en apercevant la Princesse et aussitôt elle échangea un clin d'œil significatif avec son mari. Aïe! aïe! qu'est-ce qui allait se passer? Mais aussitôt elle se mit à rire. Tiens! mademoiselle Dubarry délaissait aujourd'hui Silvany pour un autre personnage?

— C'est Arthur, le fameux coureur Arthur, dit Ponthieux dans un vaste accès de gaiété.

— Alors, ce pauvre baron?...

— Il est l'homme le plus trompé de la terre; mais il ne veut rien voir, rien savoir, et il est, au demeurant, le plus heureux du monde.

Cependant Andhrée s'étonna de la fixité avec laquelle la Princesse la dévisageait.

— Quelle est donc la personne qui se trouve avec mademoiselle Dubarry?

A cette question, Ponthieux, qui n'avait pas coutume de se troubler, fut un peu ému. Il sentit aux joues une légère cuisson. « Je ne peux cependant pas le lui dire », pensa-t-il. Et ce fut en toussant, pour dissimuler son embarras, qu'il répondit:

— Connais pas cette dame... Je l'ai vue quelquefois, mais j'ignore son nom et aussi sa naissance. Sans doute, elle aussi, sacrifie à Vénus.

Enchanté de sa dernière phrase, il asséna un coup de poing sur la table : comme on avait raison d'apprendre la mythologie ! Par la suite, on pouvait tout exprimer sans choquer les oreilles délicates.

Mais, à ce moment, deux jeunes gens qui, en arrivant dans la salle, avaient parlé haut et dévisagé, de façon à ce qu'on les regardât, les personnes présentes, vinrent jusqu'à la table voisine de celle qu'occupaient Andhrée et les Ponthieux. Ils étaient coiffés de chapeaux ronds très bas et vêtus de complets gris clair; des pardessus de nuance jaune avec d'innombrables piqûres aux manches, au col, au devant du vêtement, ornés de grandes poches sur les côtés, leur tombaient jusqu'aux talons. Ils portaient en sautoir de lourds étuis de jumelles. Mais leur affectation de chic britannique contrastait avec la vulgarité de leurs manières et il n'était pas difficile de reconnaître en ces sportsmen deux employés de magasins de nouveautés qui, le dimanche venu, mangeaient aux courses les gains de la semaine.

Ils s'assirent, en remuant violemment leurs chaises; ils frappèrent à grands coups de canne sur la table; et ils commandèrent, en faisant sonner les T pour être plus anglais, deux gin-cocktails. Ayant, d'un coup de main, rejeté leurs chapeaux en arrière, ils lissèrent leurs cheveux séparés depuis le haut du front jusqu'à la nuque par une raie trop correcte. Puis, comme un garçon venait de faire jouer la lumière électrique et qu'un flot de clarté emplissait le restaurant, ils contemplèrent les assistants afin de se rendre compte de l'effet qu'ils produisaient.

Comme l'effet était plutôt nul:

— Tu connais les femmes qui sont là-bas? demanda, à voix haute, l'un des sportsmen.

— Parbleu! Elles sont presque tous les dimanches au pesage... C'est la Dubarry et la Princesse.

— La Princesse de quoi?

Les sportsmen parlaient si haut que leurs phrases arrivaient distinctement aux oreilles d'Andhrée, de Lilette et de Ponthieux. « Sapristi! pensa ce dernier, ces gens-là vont dire des bêtises. Andhrée est capable de tout savoir. » Il prit un parti héroïque; un verre vide était devant lui; il le fit tomber, espérant que cette maladresse détournerait l'attention de madame d'Alvarays. Le verre se cassa en mille morceaux; une cuillère, qui se trouvait dedans, tinta longuement sur les dalles.

— Encore un lapin de gagné! dit un des gentlemen. Mais continue donc ton histoire... Qu'est-ce que c'est que la Princesse?

Andhrée, que la chute du verre n'avait pas émue, prêta l'oreille, distraitement, sans aucune curiosité.

L'autre répondit:

— C'est la maîtresse de d'Alvarays.

— D'Alvarays!... Celui qui a gagné aujourd'hui avec la Bacchante?

— Oui. Oh! il y a au moins quatre ans qu'ils sont ensemble... Il en pince ferme pour elle, à ce qu'il paraît...

A cette brusque révélation, Andhrée sentit comme la morsure d'une pince tenaillant le cœur; elle cessa une seconde de respirer. Son visage, devenu très pâle, s'empourpra tout à coup aux pommettes d'une poussée de sang, tandis que les yeux agrandis, d'une fixité brillante, pareils à ceux des aliénés, voyaient, en une sarabande folle, tournoyer les tables, les carreaux, les murs, le plafond.

Elle crut qu'elle allait s'évanouir. Puis le sang qui rougissait

les pommettes disparut soudain; dans le visage blême, les narines se pincèrent, les lèvres violettes se contractèrent en un plissement douloureux, les prunelles prirent une expression si hagarde, que Lilette, affolée, se précipita vers son amie:

— Andhrée! Andhrée!

Celle-ci ferma les yeux un instant, passa machinalement une main sur le front; enfin ses paupières se rouvrirent; elle murmura d'une voix étouffée:

— Laisse-moi, ma chère amie, ce n'est rien... Laisse-moi.

Ponthieux, plus effaré encore que sa femme, avait saisi une main d'Andhrée et il en tapotait la paume, en disant sur un ton courageux qui jurait avec son air affolé:

— Voyons... ma petite... ce n'est rien! Voyons... hardi! Du nerf!...

Enfin, Andhrée se redressa.

Son regard avait pris une expression de dureté qui frappa Lilette; les joues complètement blanches, elle demanda un peu d'eau, puis elle essaya de sourire.

Lilette fixa les deux gentlemen qui continuaient de parler de la Princesse.

— Oh! les imbéciles! fit-elle.

Andhrée hocha la tête. Pourquoi s'en prendre à ces jeunes gens? Est-ce qu'elle ne se doutait pas que son mari avait une maîtresse?

— Tu le savais?

— Oui. Seulement, je ne l'avais jamais vue; puis, je ne croyais pas que cette liaison était publique à ce point que j'en aurais connaissance par le premier venu.

Elle se tut, brusquement. Passé l'accès de défaillance auquel elle n'avait pu échapper, elle sentait en elle gronder la colère; une furieuse envie lui venait d'aller retrouver Gaston et d'avoir avec lui une explication décisive. Non, elle ne supporterait pas plus longtemps cette existence en partie double.

Il n'était pas nécessaire qu'Andhrée formulât à haute voix ses sentiments pour que Lilette comprît.

Celle-ci, d'un bras, ceintura la taille de son amie et, la regardant dans les yeux :

— Promets-moi que tu ne vas pas faire de bêtises.

De son air bonhomme, Ponthieux dit :

— Ma femme a raison... Allez... à Paris, le péché d'adultère

st si fréquent que les femmes comme les hommes ont toujours tort e s'en indigner.

Et Lilette, essayant de faire sourire Andhrée, ajouta, en désignant son mari :

— Crois-tu donc que, lui aussi, ne m'a pas trompée?

Mme d'Alvarays hocha la tête. Il se pouvait que M. de Ponnieux eût fait comme les autres, cédé à l'entraînement général; mais, certainement, il ne s'était jamais affiché. Hé oui! arrivée à n certain degré d'expérience, elle comprenait qu'un mari, après n dîner ou un souper joyeux, eût un moment de griserie et oubliât n instant ses devoirs. Elle ne poussait pas le rigorisme jusqu'à aire un crime d'une infidélité d'un instant. Le monde dans lequel ivait Gaston excusait bien des choses. Mais ce qu'elle ne pouvait pardonner, c'était une liaison continue, une liaison publique, affichée dans des endroits où elle-même elle pouvait se rouver.

— Il m'a rendue ridicule et, cela, je ne l'accepterai jamais. Puis, il y a notre fils, et je n'admets pas que mon mari aille traîner on nom dans des intérieurs de grues.

De sa bouche, les paroles s'échappaient, vives, nombreuses, enfiévrées. Elle répétait : — « Il y a notre fils... Il y a notre fils », oubliant sa propre douleur pour ne songer qu'à une chose : l'amour de Gaston pour la Princesse, c'était autant d'affection dont il sevrait l'enfant. Et les narines pincées, le front barré d'une ride, elle déchirait un de ses gants avec une fureur d'autant plus grande qu'en cet endroit, au milieu de tous ces gens susceptibles de l'entendre, elle devait se contenir.

La Princesse, à ce moment, se leva. Une bande de sportsmen venaient d'entrer ; les courses devaient être finies ; Gaston pouvait survenir d'un moment à l'autre. Engagée avec Arthur dans une conversation très intéressante sur la bicyclette et les différentes marques de fabrique, elle n'avait pas remarqué la scène qui venait de se passer entre Mme d'Alvarays et ses amis.

— Trottons-nous vite! dit-elle; si Gaston arrive, il ne s'ennuiera pas : il aura toujours sa femme.

Et elle sortit du restaurant, en piquant dans ses cheveux l'épingle de sa casquette qui menaçait de s'en aller.

Andhrée la regarda partir.

— Quand je pense que Gaston me trompe pour cette fille qui a des allures de gymnasiarque! Vous avez vu ses attaches? Elles

sont monstrueuses. Dites-moi, monsieur de Ponthieux, vous la connaissez?

Il eut son sourire indulgent :

— Certainement; nous ne connaissons pas toujours les femmes de nos amis, mais nous connaissons toujours leurs maîtresses. Et quant à celle-ci, elle n'est ni plus bête ni plus intelligente que les autres... Elle est un peu plus rosse, voilà tout.

Lilette intervint :

— Il me semble que maintenant, si Andhrée sait s'y prendre, elle pourra amener Gaston à une rupture. Tant qu'elle vivait à la campagne, c'était impossible. Mais à présent qu'elle habite Paris.

Ponthieux prit un air bébête afin de ne rien laisser transparaître de sa conviction intime.

Pour lui, il admirait la candeur de sa femme si elle pensait réellement que d'Alvarays allait, tout de go, abandonner la Princesse. Mais Gaston, selon une expression que Ponthieux aimait volontiers employer, avait sa maîtresse dans la peau! Il ne la quitterait jamais!

Néanmoins, il crut de son devoir de rendre un peu d'espérance à Mme d'Alvarays :

— Oui... oui... ma femme a raison... A présent, vous voilà tout à fait avec Gaston... Vous pouvez lutter... et finalement remporter la victoire.

Andhrée ne se trompa pas sur la valeur de ces paroles.

Lutter, vaincre, ramener à soi son mari? Mais elle n'était rentrée à Paris que dans cette intention. Et, depuis son retour, quels résultats avait-elle obtenus?

Gaston se conduisait exactement comme s'il était garçon. Il sortait, rentrait, repartait à sa guise, sans jamais prévenir personne. Les rares fois où il avait accompagné Andhrée, il s'était arrangé de façon à ce qu'il y eût là des amis, ne voulant pas se trouver seul avec elle, dans la crainte de s'ennuyer. Enfin, il passait dehors des nuits entières.

— Non, non, pensa-t-elle, il faut en finir. Qu'il aille retrouver cette fille! Moi, je vivrai de mon côté.

— Andhrée, dit Lilette, je vois à ton air que tu vas te disputer et faire quelque chose d'irréparable. Viens avec nous. Demain quand tu seras plus calme, tu parleras à ton mari.

Mme d'Alvarays s'était levée; elle arrangeait son manteau pour sortir :

— Ma chérie, je te remercie de tes bonnes paroles. Mais si tu étais à ma place, tu ne consulterais personne pour savoir ce que tu dois faire. Merci encore... Et au revoir!

III

Devant une glace, dans son cabinet de toilette, M. Gaston d'Alvarays, aidé de son valet de chambre, noue une cravate blanche. Tout en accomplissant cet acte avec un soin particulier, il siffle un air de chasse, car non seulement l'arrivée de la Bacchante, mais la réussite d'autres paris importants lui ont rapporté la forte somme; et rien ne prédispose à la gaieté et aux chansons comme les renseignements de course connus sous le nom de « tuyaux qui ne crèvent pas ». Aussi Gaston songe-t il, non sans un certain agrément, que dans dix minutes, une fois la cravate nouée et l'habit endossé, il ira prendre la Princesse pour, de là, filer dîner avec d'autres propriétaires, de ses amis.

Et de nouveau, il sifflote.

Mais soudain la porte de la pièce s'ouvre, un froufrou de robe trainant sur le parquet se fait entendre. Gaston se retourne et aperçoit sa femme :

— Tiens, c'est vous? Vous ne dînez donc pas ce soir chez les Turgys?

Et, sans regarder Andhrée, il continue d'arranger une pointe de la cravate qui dépasse un peu trop. Mme d'Alvarays le contemple un instant : il est frais, joyeux, bien pomponné; la perspective d'une soirée passée à s'amuser le rend tout jeunet. Elle pense alors à sa douleur et elle compare son état d'esprit à celui de son mari.

Comme elle ne parle toujours pas, il demande :

— Eh bien! que voulez-vous? Voyons, je vous écoute.

Elle répond d'une voix étranglée :

— Je parlerai quand nous serons seuls.

Il se retourne, étonné de l'altération de la voix de sa femme. Et sa surprise augmente en voyant la pâleur de son visage, les yeux creux et cernés, les narines pincées d'Andhrée.

— Qu'est-ce que vous avez?

Il fait un signe au valet de chambre qui sort; puis il se rapproche et tendant une main qu'elle ne prend pas :

— Êtes vous souffrante? Avez-vous eu froid aux courses?

— Non, il m'est arrivé une chose bien plus grave.

Il a perdu un peu de sa gaieté. Il rejette sur le lit l'habit qu'il allait endosser ; et les mains dans les poches, en bras de chemise, il reste devant Andhrée, l'air soucieux :

— Que se passe-t-il?

Un silence s'établit. Seuls, s'entendaient le tic tac d'une petite pendule et le sifflement du gaz allumé sous une bouillotte d'argent dont l'eau chantait.

Andhrée regarda son mari :

— Je savais que vous ne m'aimiez plus. L'insistance que vous mettiez à me tenir éloignée de vous, le ton indifférent sur lequel vous me parliez, vos absences prolongées, tout m'indiquait que vous vous étiez détaché de moi. Je n'ai pas eu besoin de faire une longue enquête pour apprendre que vous aviez une maitresse.

Il perdit un peu de son flegme ordinaire :

— Qui vous a raconté?

— Un de vos amis.

— Je voudrais bien savoir lequel.

Et la main crispée, comme s'il broyait un ennemi invisible, il envoya dans le vide un coup de poing.

Andhrée reprenait : peu importait le nom de l'ami; si celui là n'avait rien dit, elle l'aurait su autrement. Car il y avait une demi-heure à peine, elle avait appris tout ce qui lui restait à connaitre. Et vivement, en phrases hachées, elle dit l'arrivée de la Princesse à Armenonville, la conversation des deux sportsmen, son demi-évanouissement en entendant cette révélation que M. et Mme de Ponthieux n'avaient fait que confirmer.

— J'ai dit à Lilette, et je tiens à vous le répéter, que je vous aurais pardonné une liaison passagère. Mais à cause de mon fils, à cause de ma dignité d'épouse, je ne supporterai pas que vous vous affichiez avec cette fille...

(A suivre.) AUGUSTE GERMAIN

LES MONACH[1]

(Suite.)

Roger vit les yeux de la jeune fille, qui, par hasard tournés de son côté, semblaient lui rire, et sa bouche qui semblait lui parler.

Et doucement, en frappant du doigt?

« C'est moi, moi, Roger! » dit-il.

Les rideaux remuèrent. Puis la fenêtre s'entr'ouvrit avec précaution. Il prit la main qui cherchait la sienne, se souleva, enjamba l'appui, et il fut dans la chambre de sa fiancée, humble, repentant, à genoux devant elle.

Elle s'élança et serra ses deux bras autour du cou de Roger.

Après un moment de grande émotion :

— Pardonnez-moi! dit-il enfin.

— Roger, répondit-elle après un long silence et avec une empreinte de douceur et de mélancolie, qu'avons-nous fait?... Aurais-je dû vous ouvrir? N'est-ce pas à vous de me pardonner?

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

Ils restèrent longtemps sans se rien dire, la main dans la main, lui à ses pieds, elle un peu penchée vers lui. Ils se souriaient sans crainte et sans remords : ils étaient heureux et ne pensaient à rien qu'à eux-mêmes, quand la réflexion leur venait ; leur désir d'être l'un à l'autre s'augmentait d'un grand sentiment de quiétude.

Puis, la démarche de Roger était irrévocable, sa présence décisive. Que pouvaient maintenant contre eux les scrupules de la mère de Roger ? Que vaudraient les malédictions de la grand'mère de Lia ? Leur amour ne les avait-il pas mis au-dessus des préjugés et des convenances ordinaires ? Leur réunion en ce lieu, à cette heure, ne forçait-elle pas aussi bien les consentements que les aveux ? Ne s'étaient-ils pas épargné ainsi mille embarras, mille retards et les souffrances et les incertitudes ?

— Oh ! qui pourra maintenant nous séparer ? murmura Roger en se rapprochant encore d'elle.

— Si l'on pouvait nous voir ainsi ! » répondit Lia. Elle enhardissait son admiration.

Oh ! comme il fut timide et passionné, l'élan qui porta Roger vers elle en ce moment ! Son âme flottait autour d'elle, enveloppait sa beauté grave et resplendissante. Il avait peur de la toucher et devenait comme un petit enfant qui n'ose prendre les fruits à la portée de ses mains. Il la regardait, retenait son souffle, pressait ses mains avec précaution. Tout ce qu'il avait d'impétueux et de violent s'était retiré de lui. Son amour veillait et était tout prêt à la défendre contre lui-même. Un grand bien-être le pénétrait et courait dans ses veines comme un poison bienfaisant. Pour la première fois, il éprouvait ce sentiment que la pudeur est aussi une volupté, et de toutes la plus désirable. L'innocence subite de ses pensées le réconfortait, le rassurait, quand, cependant, poussé par une sorte de remords ou de vaine curiosité :

— O Lia ! dit-il, si vous saviez... si vous saviez combien je suis coupable envers vous !

Elle le regardait.

Il continua :

— Si vous saviez l'injure que je vous ai faite !...

— Taisez-vous, Roger, dit-elle en lui posant la main sur la bouche... je ne veux rien savoir, je ne veux rien entendre !

Puis d'un mouvement soudain, comme si son fiancé eût voulu se dérober à elle, ou que quelqu'un eût été sur le point de le lui arra-

cher, elle lui prit la tête, l'attira contre sa poitrine, lui baisa les cheveux, et le tenant ainsi embrassé :

— Aimez-moi comme je vous aime, Roger! Ne pensons qu'à nous,... à notre amour... Qu'importe le reste!...

Puis, se levant en même temps qu'il se relevait, serrant convulsivement ses deux mains, et les regards fixés dans ses yeux :

— Voyez mon visage et comme je vous aime, Roger! reprit-elle avec exaltation... Mon âme est attachée à vous, mon âme a soif de vous... Votre bonté vaut mieux que tout pour moi... Vous êtes mon refuge, ma force, mon secours, ma vie... Vous m'avez protégée contre l'ennemi que je craignais et qui me tendait des pièges...

Et, revoyant Courtaron bardé de fer et sanglant, elle reprit :

— O mon bien-aimé, comme ton regard brillait!... que tu étais beau, agile et fort!... Comme tu as frappé de grands coups!

Alors, ayant rejeté les deux mains qu'elle tenait, elle s'élança, lui serra ses deux bras autour du cou et le plia vers elle avec toutes les secousses de la passion.

— Lia, Lia, que faites-vous? s'écria Roger plus pâle que la mort.

Mais elle colla furieusement ses lèvres sur les siennes...

C'est donc ainsi qu'elle s'offrait!

Et, par comparaison, il sembla subitement à Roger que tout avait été possible entre elle et Courtaron.

La jalousie fut en ce moment plus forte en lui que l'amour. Sans se rien reprocher à lui-même, sans seulement penser que c'était lui qui était venu là et l'avait pour ainsi dire sollicitée et perdue, il ne trouva plus en son âme que colère et dégoût, s'arracha à cette étreinte, la repoussa brutalement.

Elle tendit les bras vers lui, mais la figure du jeune homme exprimait si bien sa pensée, qu'elle recula en voyant l'abîme qui s'était ouvert entre eux.

Lia, sans dire un mot, les yeux secs, les lèvres crispées par un sourire convulsif, s'éloigna, se laissa tomber sur le fauteuil, réunit les deux mains sur sa face pour cacher la honte, — la honte du refus, — et quand Roger la laissa, elle ne bougea pas.

Puis seule, en voyant la fenêtre ouverte et la boue de neige qui souillait le tapis, elle se redressa, aspira l'air en relevant fièrement la tête, et crispant ses mains jusqu'à enfoncer ses ongles dans ses chairs, en proie à toutes les fureurs de la vengeance, elle poussa un grand cri, qui, lancé à la poursuite de Roger, alla éveiller les échos de la nuit.

Au cri, sa mère était accourue. Elle l'interrogea, et Lia, en prononçant le nom de Roger, s'affaissa dans ses bras, raidie, glacée, sans connaissance.

XV

Réveillé au milieu de la nuit et averti brusquement par la mère, Monach refusa de voir son enfant, chassa sa femme de devant ses yeux.

Depuis l'aventure d'Oran où il avait failli périr, Monach n'avait pas encore éprouvé de plus cruelle angoisse. Pour la première fois de sa vie peut-être, ses yeux s'emplirent de larmes. Sa fierté saignait. Si l'attentat n'avait point été consommé, l'outrage était le même et, sans être perdue, sa fille était déshonorée. Il eut alors une sensation aiguë de la haine qu'il portait aux peuples et que la fréquentation du monde, l'ambition ou l'intérêt avaient émoussée en lui. Il était dépouillé, traité avec perfidie, devenu l'opprobre de ses voisins. Par un retour pieux, il supplia son Dieu de l'éclairer, de lui être favorable, de l'épargner. Il avait péché contre le Seigneur et il s'humilia.

Oui, il avait été fier de la recherche qu'on faisait de sa fille; il avait eu la pensée confuse d'unir sa fille à ce chrétien; il les avait laissés se voir, se parler, rire ensemble et s'aimer; il avait regardé à travers ses doigts, encouragé leurs rires et leur amour :

— Mais pas cela! pas cela! murmurait-il avec une sorte de frénésie, pas cela! Si vous me punissez, mon Dieu, que ce ne soit pas pour cela!

La douleur redonnait à ses traits la noblesse qu'ils avaient perdue au milieu des étrangers, effaçait la grimace qu'il promenait dans le monde. Il passa le reste de la nuit en bénédictions et se couvrit de ses prières comme d'un manteau. Quand le petit jour se montra, il murmura la prière qu'il disait à son lever quand il était enfant. « Béni sois-tu, Seigneur, notre Dieu, qui rends la vie aux morts, qui illumines les aveugles, qui étends la terre sur l'eau! »

Cependant, ayant repris un peu de calme et de sens, il fit appeler M. Deutz et le pria d'aller préparer sa mère à l'annonce d'un malheur. Puis, il demanda au jeune savant les nouvelles opinions de la synagogue sur les mariages entre juifs et chrétiens.

A quoi le sceptique M. Deutz, qui ne se doutait nullement du

cas qui se présentait, mais qui devinait bien la réponse qui serait agréable au baron, argua d'exemples contemporains pour approuver de tels mariages. Il conclut en insinuant avec un sourire :

« J'ai lu aussi le livre d'Esther et comment Mardochée parla pour son peuple... Croyez-moi bien, d'ailleurs, ajouta-t-il en s'en allant; on trouvera toujours quelque rabbin qui, malgré sa répugnance, dira, comme le pieux Nachoum, avec résignation ou même avec joie : *Gam zou letobath* ! (Ceci aussi est pour le bien.) »

Depuis la soirée qui s'était donnée chez son fils, la grand'mère, par pénitence et dévotion particulière, avait fait vœu de demeurer sans manger ni boire un jour sur deux, et priait que ses jeûnes lui tinssent lieu de sacrifice. Elle ajoutait aux prières des confessions et le récit de choses tristes, arrivées à pareil jour. Pendant de longues heures, elle s'abimait dans ses pensées, remontait le cours de sa vie, comparait le présent au passé. Elle songeait alors à son mari, dont elle avait cousu elle-même les caleçons mortuaires, à ses fils dispersés, à sa petite maison de Francfort, à l'existence respectée et digne qu'elle menait là, au soutien et aux exemples qu'elle recevait de ses voisins. Elle revoyait la vieille synagogue les arcades basses, la rosace, les voûtes ténébreuses, la lampe qui brillait, au fond, devant l'arche, comme une étoile rouge, et au milieu, la *Théba*, l'autel où s'élève le chandelier à sept branches. Elle écoutait la cantilène sans fin du chantre qui tirait les sons en se balançant d'avant en arrière; elle s'éveillait au son du *Schoffar*, du cor sacré creusé comme un vidrecome dans une corne de buffle, et ramenait son âme religieuse aux souvenirs du peuple de Dieu.

Ses prières et ses méditations la conduisaient souvent bien avant dans la nuit. Et quand, au milieu du silence, elle entendait le roulement de la voiture qui ramenait ses enfants souillés de contacts impurs, elle tressaillait, ses yeux s'illuminaient d'un feu sombre.

Toute la nuit, elle n'avait goûté que d'amères pensées, comme si elle eût prévu le coup qui menaçait sa maison. Elle ne montra aucune émotion à l'annonce que lui fit M. Deutz, le congédia d'un geste lent et attendit son fils.

Le petit salon carré où elle se tenait était tendu de drap vert et éclairé de vitraux sombres. Les murs nus n'avaient pour ornement qu'une gravure ancienne, Moïse avec son bâton, et qui portait les tables de la Loi. Aux battants des portes étaient attachés les petits tuyaux d'argent des *Mesousah*, qui renferment les versets du Deutéronome roulés sur parchemin. Sur une table, à une place

d'honneur, le chandelier et, à côté, un coffret de cèdre incrusté d'ivoire, où était le *Taleth* de son mari et, comme une relique, la Bible de l'aïeul Zacharie Itzig. Elle était assise sur un haut fauteuil de bois, les mains posées sur chacun des bras et donnait l'idée d'une figure hiératique.

En entrant, Monach toucha la *Mesousah* et baisa les doigts qui l'avaient touchée. Sa mère se leva. Les longs plis raides de sa robe de soie noire semblaient encore la grandir; les bandeaux juifs, pris dans son petit bonnet de perles, ajoutaient encore à la grande régularité de ses traits; elle imposa les mains à son fils et l'écouta.

Selon la coutume juive, Monach évita de s'exprimer en termes précis, afin de diminuer le mal présent et ne pas attirer un nouveau malheur; mais il ne cacha rien. A mesure qu'il parlait, sa mère refoulait ses larmes et ses plaintes, de peur d'offenser Dieu. Mais, quand il eut achevé :

« Tu as voulu sortir du chemin de tes pères, dit-elle en levant ses mains tremblantes; tu ne t'es pas réjoui de la joie d'Israël. Tu ne t'es pas rappelé la multitude des grâces du Seigneur. Tu n'as pas entendu ses paroles, ni cru à ses miracles, ni chanté ses louanges. Tu t'es mêlé aux autres nations, tu as appris leurs œuvres, tu as servi d'autres dieux que ton Dieu. Tu as trafiqué avec tes ennemis, tu es entré dans leur camp. Tu as cédé ta part d'héritage, et voilà que l'Éternel s'irrite contre toi, que l'impie qui nous hait domine sur toi et ta race. Va, va, maintenant; sacrifie aux idoles l'enfant que j'ai eue sur mes genoux, l'enfant que je bénissais comme ont été bénies Lia, Rachel et Rébecca, l'enfant qui devait perpétuer le nom de mes pères et qui m'a été ravie. Va, soutiens la muraille qui penche. Va réparer la ruine qui menace ta maison. Va, et laisse-moi. Mon âme est un temple de souvenirs maintenant désolé, parce que tu t'es enfui en emportant l'espérance ! »

Elle se servait, pour exprimer ces pensées religieuses, d'une espèce de patois allemand, mêlé de mots hébreux et slaves, qui donnait une âpreté sauvage à ses paroles. Elle fit signe à son fils de se retirer et, tournant sa face vers l'Orient, elle entra en prières.

Lorsque Roger se réveilla, un petit soleil roux, assez gai mais sans force, éclairait mollement sa chambre. Fourbu, la peau brûlante, il n'eut d'abord que le souvenir indistinct et pesant des événements de la nuit. Il se leva par habitude et se reprit à vivre d'un cœur endolori. Il était comme un homme descendu d'une haute

montagne, qui fait son repos et sa tranquillité de l'excès même de la fatigue et de ses efforts. Il venait de s'étendre sur son canapé et fumait sans penser à rien, lorsque son père entra, le chapeau sur la tête et l'air très agité :

— Eh bien ! dit-il tout de suite à son fils, en se hâtant comme un homme qui a pris un parti,... tu en fais de belles !

— Comment cela ? dit Roger, qui crut tout d'abord à la promptitude des Monach ?

— Il ne fait pas bon jouer avec toi ! continua le général, sans prendre garde à l'interruption !... Fichtre ! tu n'y vas pas de main morte !... Je comprends que l'on s'emporte, mais on n'a pas la main lourde à ce point, et ce n'est pas ainsi qu'on s'amuse. Hier, en sortant du cirque, j'ai été faire un tour au club : tu as été blâmé, fortement blâmé ; et ce matin, dans les journaux où l'on parle de l'accident d'hier, on te donne tort ; et moi aussi. je te donne tort, parbleu !... Pareille chose serait arrivée dans un de mes régiments que je vous aurais fait battre *illico*.

Puis, comme Roger ne répondait pas :

— Tu es là à te prélasser, reprit-il, sans t'inquiéter de rien... As-tu seulement pensé à faire prendre des nouvelles de Courtaron ?... Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! moi, j'y ai pensé. J'y suis allé ce matin moi-même ; j'ai trouvé là Frébault, le médecin et quelques autres. Ce n'est rien, heureusement ! D'ailleurs ça ne m'étonne pas. Un coup de sabre n'est jamais dangereux. Pendant la guerre, j'ai toujours recommandé à mes hommes de pointer.

Le général, qui était plutôt timide. malgré son air bourru, et point brave pour faire des réprimandes, disait tout cela à son fils, le dos tourné, regardant par la fenêtre. Il battait une marche sur la vitre, lorsque tout à coup :

— Tiens ! tiens ! voilà qui est singulier ! dit-il... Viens donc voir ça.

Roger s'approcha. Il vit ses pas marqués sur la neige et qui tachaient de grands trous noirs l'espace compris entre les deux pavillons.

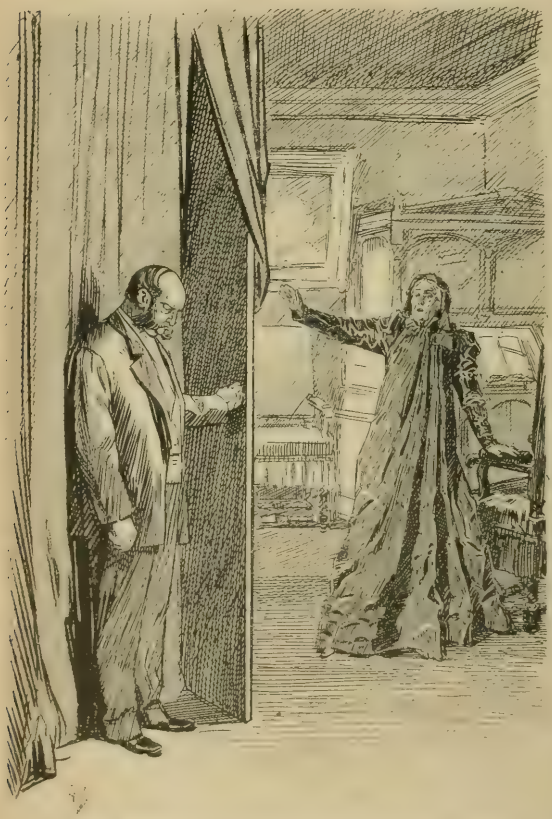
— C'est positif, reprit en riant le général, que les choses de l'amour ne rendaient point mélancolique, ces pas reviennent de chez notre belle Lia. Je voudrais bien savoir quel est le galant...

Roger n'avait point prévu cette nouvelle complication. Il ne sut plus que dire.

Il prit cependant son parti, avec de grandes précautions d'abord,

puis, avec une ardeur mêlée de soudains découragements, il raconta son amour, ses promesses, l'entrevue de la nuit.

Son père retenait son souffle pour mieux comprendre. Son visage exprimait une surprise effarée qui devenait presque comique. Enfin, en balbutiant :



« Tu as voulu sortir du chemin de tes pères », dit-elle.

— Mais tu es devenu tout à fait fou, mon pauvre enfant ! dit-il. Tout cela est inconcevable de ta part; l'amour n'excuse pas tout cela... A ton âge, je savais dompter mon tempérament, que diable !... Et je ne me fourrais pas de telles histoires sur le dos!

Après un moment de silence, il ajouta, en se croisant les bras.

— Que comptes-tu faire, à présent?

— Je n'en sais rien, dit Roger.

Et il reprit, sans trop penser à ce qu'il disait :

— Je voulais justement vous consulter, mon père.

— Diable que veux-tu que je te dise? Tu as tous les torts, et bien qu'il n'y ait rien eu... Ces Monach ont quelque droit de se plaindre... Enfin, dit-il après une longue pause, est-ce que tu penserais à l'épouser?

Ramené brusquement par cette demande à des réflexions qu'il avait rejetées confusément dans l'ombre, Roger revit alors les tris-

tesses de Lia aux Coqs, ses hésitations, l'assurance, l'audace impérieuse du marquis. Il se les figurait ensemble dans le vestibule de Luchon, qui se pressaient les mains, chuchotaient d'un air d'entente et de complot. Il imaginait les attaques de Courtaron les complaisances de Lia. Si ce coquin n'avait pas abusé d'elle, était-elle revenue sans tache, pure de baisers? Quel était leur secret? N'était-elle pas souillée en quelque chose? Et cette nuit, cette nuit, pourquoi lui avait-elle mis la main sur la bouche et l'avait-elle empêché de parler? Pourquoi avait-elle refusé de s'expliquer?

« Vengez-vous! » dit Lia au marquis.

Et il y pensait maintenant; tout, dans la chambre même de la jeune fille, n'était-il pas pour lui rappeler Courtaron? N'était-ce pas Courtaron qui avait conseillé le bleu de ces tentures et choisi pour elle ces bibelots? N'avait il pas pu entrer aussi chez elle, cet amant douteux? Et si, cette nuit, il avait fait de même, n'était-ce pas par une sorte d'imitation inconsciente, et pour ne pas se laisser jouer par un coup qu'il ignorait?

Il voyait Lia comme une femme de bruit, d'orgueil et de succès, habile et ardente plutôt que profondément émue. Était-ce donc là la femme à qui il allait donner son nom? Cette vision lui devint

très présente et, sur un ton assez ferme, il répondit au général, qui répétait sa question :

— Non, mon père.

— A la bonne heure! s'écria le général en soufflant d'aise.

Il développait déjà tout un plan de conduite :

— C'est bien simple, dit-il par saccades, debout, en se secouant les mains derrière le dos; tu iras voyager... Je leur donnerai congé, ils renverront leurs domestiques, et toutes les choses qui se font après de pareilles escapades.

Mais Roger, en voulant oublier Lia, ne faisait qu'y penser davantage; son amour s'embarrassait des réflexions qu'il faisait pour s'en défaire.

— Cependant, reprit-il, cette jeune fille est compromise par moi, mon père... Elle avait ma parole...

Et forçant ses pensées irrésolues dans un sens favorable à ses premiers projets, rêvant à la scène de la nuit et ne trouvant plus le rêve si choquant que la réalité, se reprochant d'avoir tout mené à mal, croyant à l'amour de Lia, à sa sincérité touchante, ému enfin d'une grande tendresse, il ajouta :

— Ne m'avez-vous pas dit, mon père, que j'avais tous les torts... et ne pensiez-vous pas vous-même, tout à l'heure, que les Monach eussent des droits ?

— Des droits ! des droits ! s'écria le général en colère... Est-ce que nous connaissons ces gens-là ?

Mais après cette explosion, le père de Roger sembla hésiter lui-même, et, songeant que dans la vie, en somme, les femmes voient mieux que les hommes où est le simple devoir, il conseilla à son fils de consulter sa mère. Puis, se figurant la peine qu'il aurait lui-même pour aborder ce sujet avec sa femme, il changea brusquement d'avis et conclut qu'il valait mieux ne rien dire, attendre, laisser venir, se régler sur la conduite que tiendraient les parents de Lia.

Et, comme s'il eût tout arrangé de cette façon, il embrassa son fils, qu'il quitta pour aller faire un tour aux écuries, en lui recommandant d'être exact au déjeuner.

Le matin était pour la générale l'heure la plus légère et la moins embarrassée de la journée. A table, elle demanda gaîment comment les choses avaient été au cirque et si l'on s'était amusé.

— Parfaitement, parfaitement, répondit le général en cherchant des biais.

Il se jeta en divers sujets, parla avec loquacité du ministère, de l'armée, de la chasse à courre et s'étourdit comme il put. Au dessert, il raconta ses campagnes, ce qui, chez lui, était le signe ordinaire d'une grande préoccupation. La générale ne fut qu'à moitié dupe de tant de bruit et d'effort; elle regarda Roger avec une vague inquiétude.

Le général commençait à respirer en pensant qu'il avait pu mener le déjeuner aussi loin sans rien dire qui le compromît, et il allait se retirer, assez satisfait de la force de sa dissimulation, lorsque le domestique lui remit une lettre urgente.

— Vous permettez, chère amie, dit-il.

Et après avoir lu la lettre, il devint extrêmement rouge...

— Nous y voilà ! s'écria-t-il malgré lui.

— Qu'avez-vous? reprit sa femme.

— Rien, rien...

— Mais encore !

— Oh ! mon Dieu... c'est... c'est... une note à payer, dit le général en bredouillant.

Il demanda la permission de se retirer.

C'était une lettre de l'abbé Glouvet : il voulait un rendez-vous immédiat « pour traiter une affaire de famille des plus graves, qui ne souffrait aucun retard ».

Arrivé dans son cabinet, le général se donna à tous les diables, se promenant de long en large, sans savoir quel parti prendre. Il se fit apporter du papier à lettres, des plumes neuves, de l'encre, s'installa péniblement devant sa table, le front en sueur, médita, souffla, écarquilla les yeux, écrivit un brouillon, puis deux, puis trois. Il n'en sortait pas.

Enfin, il recopia d'une grande écriture énergique :

« Ce mercredi, 20 décembre 1883.

« Monsieur l'abbé,

« Voyez en mon lieu et place ma femme, qui n'est avertie de « rien.

« Veuillez, monsieur l'abbé, agréer mes salutations.

« Général COMTE D'ÉPAGNES. »

Il alla communiquer la lettre et la réponse à son fils, qu'il trouva dans sa chambre. Et pendant que celui-ci lisait :

— La lettre de l'abbé est claire, n'est-ce pas? dit-il... Les Monach veulent faire du scandale, comme s'ils n'eussent pas mieux fait de se taire !... Enfin !... et que dis-tu de ma réponse ?...

Roger approuva.

Cependant Monach, après avoir envoyé à ses bureaux de la rue Louis-le-Grand quelques ordres écrits pour les affaires de la journée, s'était rendu chez l'abbé Glouvet le matin même, conseillé en cela par la baronne, qui, mieux au fait des usages, savait que les prêtres catholiques sont merveilleux pour les cas embarrassants. Ce père compromis estimait nécessaire ce mariage, conforme à ses secrets désirs. Il devait agir vite, faire prévenir les parents du jeune homme, les mettre en demeure et l'emporter. N'était-ce pas à celui qui souffrait le dommage de prendre les devants pour les conditions ?

Il exposa clairement les choses.

Tout en écoutant, l'abbé dressait ses plans, préparait ses réponses, faisait des signes d'acquiescement à tout ce que disait ce père offensé.

Tout s'éclaircissait pour lui ; Roger était encore venu le voir, l'avant-veille. Sans dépasser les convenances, le jeune homme lui avait pourtant montré tant de hâte et de vivacité que tout ce que Monach lui disait ne paraissait, hélas ! que trop naturel. Prêtant même un sens équivoque à certains mots passionnés qu'il se rappelait, il crut de bonne foi que Roger l'avait comme averti de sa dernière entreprise. Au fond de lui, l'abbé blâmait le fils du général, regrettait cette impétuosité ; mais cette action, malheureuse en soi, coupait court à tant de choses et rendait son intervention si nécessaire ! Il allait donc se mêler à toutes ces négociations qui le mettraient en évidence, avec le devoir d'y réussir et plus de certitude qu'auparavant.

Il donna raison à Monach sur tous les points, répéta à propos des dispenses ce qu'il avait dit à Roger ; il parla ensuite doctement des deux religions, de la juive et de la chrétienne, trouvant qu'elles sont unies dans une même pensée originelle, que le christianisme est la continuation des prophètes, que les israélites furent en somme les frères aînés de l'Église. Après quelques insinuations de cette sorte, il fit entrevoir que les choses n'en iraient que mieux si Mlle Monach avait la pensée de se convertir.

Mais Monach l'interrompit et refusa toute concession sur ce point, pensant à retenir le plus d'avantages qu'il pourrait de sa

situation d'offensé et qu'il ne serait temps de songer à cela qu'au cas de résistances trop obstinées. Il dit enfin à l'abbé qu'il entendait ne point mêler les femmes aux arrangements et préférait que l'affaire fût traitée directement avec le comte d'Épagnes.

L'abbé, renvoyé comme on sait par le général à sa femme, se présenta à l'hôtel dans l'après-midi.

Introduit dans le grand salon, il s'assit modestement sur une de ces petites chaises Louis XVI, que le général ne trouvait point solides et maniait si dangereusement.

Il lisait son bréviaire, quand la générale entra. La figure de Roger et de son père, les allées et venues de la matinée, avaient mis la pauvre femme en éveil. Elle pensait bien qu'on lui cachait quelque chose. La mine de l'abbé n'était point faite pour la rassurer; les mystères qu'il faisait lui donnaient l'air d'un homme qui apporte des consolations.

— Eh bien ! monsieur l'abbé, demanda-t-elle avec un certain tremblement dans la voix, dites-moi ce que vous avez à me dire?

— Je viens de puiser dans ce livre, répondit l'abbé en refermant son bréviaire, la force de dire à Mme la comtesse le cruel sujet qui m'amène et qui va retentir bien douloureusement dans son cœur de mère et de chrétienne.

— Je suis assez forte pour tout entendre, monsieur l'abbé.

Elle eut dans les yeux une émotion courageuse et se raidit un peu.

L'abbé alla droit au fait, tirant cependant quelques soupirs et baissant les yeux.

Quand il eut tout dit :

— Ce que vous me dites là n'est pas possible ! s'écria en interrompant la mère indignée... Mon fils est incapable d'une pareille action. On l'a calomnié.

L'abbé ne broncha pas ; pour mieux prouver ce qu'il avançait, il ne se contenta pas seulement de répéter ce que le baron était venu lui révéler ; il insista et dit qu'il avait reçu lui-même les confidences enflammées du jeune homme et que Monach n'avait pu le tromper, puisque M. Roger l'avait lui-même en quelque sorte prévenu de tout d'avance.

Il fut mal venu alors à parler de la Mère des Sept Douleurs et de l'exemple de résignation qu'elle donnait aux mères chrétiennes. Car, avec cette hauteur que donne une belle conscience et cette sévérité que les femmes vraiment pieuses montrent aux prêtres imprudents, la mère de Roger lui coupa la parole :

— Comptez-vous donc une mère pour rien ? monsieur l'abbé ? dit elle en se levant toute droite et le visage animé d'une sainte indignation. Ne deviez-vous point m'avertir de ce que vous prépariez ?...

Elle lui reprocha avec éclat l'encouragement, l'espèce de sanction que son caractère avait donnés aux projets de son fils, et, peu à peu, à force de douleur, elle en vint jusqu'à s'écrier qu'elle eût « mieux aimé voir son enfant mort que de le voir pris entre cette infâmie et cette nécessité ».

L'abbé ne se lassait pas.

Il parla de Dieu, de sa miséricorde, de la soumission à ses volontés, dit tout ce qu'il y avait à dire, évoqua des exemples, alla jusqu'à rappeler sainte Catherine de Sienne et la couronne d'épines que le Sauveur lui présenta en songe. Telle est la vertu des paroles pieuses que, même en cette bouche un peu banale, elles furent efficaces et apportèrent de véritables consolations à ce cœur affligé. Il vint à bout de tout; la pauvre femme accablée pencha la tête, s'accusa de sa faiblesse, de son aveuglement. Elle aussi avait manqué à ses devoirs, n'avait point assez redouté cette jeune fille trop belle, qui n'était pas chrétienne, et où elle aurait dû voir les malices du démon et toutes les séductions de la terre. Oh ! comme Mme de Gomerre avait eu raison !

Tout lui apparut clairement depuis le jour où elle avait vu Roger autour de Lia coupant les fleurs de sa robe.

Pendant que l'abbé était avec sa mère, Roger recevait la visite de Frébault.

Courtaron, à peu près remis de sa blessure, qui, tout bien vu, n'était qu'une forte contusion, voulait se battre dès le lendemain. Frébault, qui l'avait ficelé dans sa cuirasse et violenté, dut accepter d'être son témoin. Mais il comptait aisément arranger l'affaire. Georgette, d'ailleurs, qui trouvait Roger « très bel homme », avait fait jurer à son amant qu'on ne se battrait pas.

— Écoute, mon cher, dit-il à Roger d'un air ahuri et conciliant, ce duel ne peut avoir lieu... Tu dois bien au marquis un petit bout d'excuse.

— Cela ne se peut pas, répondit Roger très simplement.

— Allons, voyons... un bon mouvement !

— Je te dis que cela ne se peut pas..., reprit Roger avec plus de force.

— Allons donc !... Mon Dieu, je sais bien que vous aviez des histoires de femme sous roche, mais...

Roger le regarda avec surprise, et pensant à Lia :

— Est-ce que Courtaron t'aurait dit ?...

— Non... Mais j'ai deviné, pardieu !... c'est assez clair.

Mme de Tresmes, qui était impressionnable, était venue le matin même prendre des nouvelles du marquis ; Frébault, l'ayant rencontrée dans l'escalier, avait cru que tout était arrivé à cause d'elle.

Roger sourit quand Frébault eut nommé Mme de Tresmes.

— Mon bon Frébault, on ne peut rien te cacher, lui dit-il.

— C'est sûr... Mais vous n'allez au moins pas vous battre pour une femme !

— Pardon ! dit Roger...

— Vous ne pouvez pas vous battre...

— Allons, reprit Roger presque avec bonne humeur, mettons qu'on te prenne Georgette, que ferais-tu ?

— Georgette, c'est une autre affaire, répondit Frébault sans aucun embarras... c'est une artiste... Mais, dans le cas qui m'amène, je ne crois pas, sur mon honneur, qu'il y ait matière à rencontre...Tu t'es laissé emballer... voilà tout !... Je ne puis considérer la chose autrement que comme un accident... Il t'en coûterait si peu de reconnaitre que tu t'es laissé emballer... D'ailleurs ce duel peut couler le cirque et ferait le plus mauvais effet dans le public. Voyons, je t'en prie !...

Mais Roger secoua la tête et donna par écrit l'adresse de deux de ses anciens camarades du régiment.

Alors Frébault, désespéré, s'écria avec une sorte de fureur affectueuse :

— Mais sais-tu l'arme qu'il a choisie ?...

— Le pistolet, parbleu !

— Oui.

— C'était son droit.

— Mais songes-tu bien ?...

— Allons, mon bon Frébault, tu vas dire des bêtises, reprit Roger en l'emmenant vers la porte.

— Tu as raison, je perdais la tête.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main, mais, en s'en allant, Frébault dit à son ami :

— Quand je devrais être le plus incorrect des témoins, je vous jure bien que j'arrangerai l'affaire, mes beaux amis.

— Je ne crois pas, répliqua Roger en le congédiant.

Au milieu de son désarroi, ce duel ne lui déplaisait pas. C'était du moins jusqu'au lendemain un but certain où il pouvait occuper ses pensées.

En reconduisant Frébault, il rencontra justement dans le vestibule l'abbé Glouvet, qui sortait de chez la générale. L'abbé eut un sourire discret et fin, et lui dit tout bas, en lui serrant affectueusement les mains :

— Tout va bien, mon enfant.

Roger lui tourna le dos et rentra chez lui.

Le soir même, Courtaron, le bras gauche en écharpe et un peu pâli, alla aux Italiens.

Il se présenta dans la loge des Monach.

Lia, en robe blanche, avec un nœud d'épaule rouge et un serpent d'orfèvrerie dans les cheveux, regardait la pièce, où un traître en bottes molles chantait des airs connus.

Contrairement à son habitude, elle se renfonçait dans sa loge et semblait s'éloigner du spectacle et des spectateurs. Dans la confusion de ses pensées, elle se souvenait de l'institution Granet et de la petite Blanche qui lui disait : « Pauvre Lia! pauvre Lia! » Et puis plus loin, là-bas, là-bas, elle revoyait ses parents de Galicie honnis, opprimés, le cabaret de l'oncle Itzig, le soldat autrichien de l'enseigne... Puis, encore plus loin dans ses souvenirs, la rue de Francfort et les petites filles en tablier rouge, qui, le samedi, salissaient leur robe devant elle en signe de mépris, pour ne pas être confondues avec la juive...

Elle ne songeait qu'à l'affront de la nuit, se sentant déchue, méprisée, humiliée, le cœur rempli de haine et farouche. Un éclair fauve passa dans ses yeux.

Le marquis se mit derrière elle et, en se penchant, murmura doucement à son oreille :

— Je me bats demain pour vous, Lia... Ne me direz-vous rien?

Elle se recula d'abord avec horreur, puis se ravisant tout à coup :

— Si, dit-elle.

Et après une hésitation suprême, dans tout l'éclat de sa beauté tragique, elle ajouta d'une voix sourde :

— Vengez-vous!

(A suivre.) ROBERT DE BONNIÈRES.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp de Vaugirard, G. de Malherbe Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.

« Tiens ! Mademoiselle Jeanne », dit le collégien tout surpris.

LE COQUILLAGE ROSE

... J'ai posé mes lèvres sur les siennes,
Et puis je suis sorti, pleurant comme un enfant !

(A. DE MUSSET.)

I

— Pardon, Monsieur, est-ce ici que demeure le père Lécureuil?

— Le père Lécureuil?... Le patron de la *Fringante?* répondit le vieux marin en changeant sa chique de joue. Oui-dà, c'est ici.

Et il se remit à visiter ses filets.

Celui qui venait de s'enquérir de la maison du père Lécureuil était un beau jeune homme rosé, d'environ dix-huitans, de taille moyenne, brun et presque imberbe. Portant coquettement un complet de coutil gris, un large chapeau de grosse paille garni d'un ruban blanc, la main gauche gantée, tandis que la droite faisait

voltiger une badine de bambou, c'était la personnification du collégien dandy venant demander à la mer l'oubli de dix mois d pions et de captivité.

Car nous sommes dans un petit village de la côte normande Saint-Vair, à quelques lieues de Granville.

Saint-Vair n'est point ce que l'on appelle une plage parisienne c'est-à-dire un coin du boulevard, un morceau des quartiers high life transplanté sur le littoral. Si vous voulez des cercles « pschutt » des tirs grand genre, des habits noirs et des robes de bal, n'allez point à Saint-Vair.

Là, point de milliers de chalets plus aristocratiques les uns que les autres. Point de soirées dramatiques où l'on voit Coquelin Point de cercles où l'on joue aux petits-chevaux.

Non, non, point de tout cela.

Saint-Vair est une bonne petite plage de famille, bien retirée bien tranquille, s'épanouissant dans son isolement d'hommes à principes et sa placidité de marchands de bretelles. Et comme l'on y est bien, comme l'on se sent vivre, respirer, reposer, quand, sommeillant au soleil, on n'a que le beau ciel bleu au-dessus de sa tête, la grande mer verte devant soi, et la vaste nappe à la blancheur dorée à ses côtés.

Tandis que la marée montante jette dans ce grand silence sa note grave et mélancolique : hou... ou... ou! C'est Paris et ses boulevards incandescents qui disparaissent.

Hou... ou... ou! Ce sont les grands murs noircis du collège, les cheminées fumantes de la fabrique, les casiers où fleurissent les cartons verts, qui s'abiment sous les vagues.

Hou... ou... ou! C'est l'oubli du passé, c'est le sentiment plein, entier, indéfinissable, du farniente actuel, de la jouissance présente, de cette ataraxie parfaite où l'homme ne songe qu'il est sur la terre que pour penser au sentiment, on pourrait presque dire à la sensation de bien-être et de joie, qui semble lui remonter à la gorge et l'étouffer.

Voilà tout ce que l'on se dit à Saint-Vair, tout ce que l'on peut se dire, bien chez soi.

Bien à soi.

Saint-Vair est donc une petite plage recherchée par tous ceux qui veulent se reposer en présence de l'Océan, humer ses brises fraiches et réconfortantes, se griser de ce bon air pur, de cette vapeur de vie et de santé qu'on ne rencontre que là.

Mais n'allez pas vous imaginer que notre plage soit triste, que l'existence y soit monotone, que jamais l'on n'y entende que la conversation de l'écume des vagues et des galets du rivage. On s'amuse beaucoup à Saint-Vair, et l'on s'amuse bien; voyez plutôt...

Le jeune collégien en rupture d'uniforme que nous avons rencontré devant la maisonnette du père Lécureuil se promena quelque temps en réfléchissant: « *Voyons*, qui dois-je appeler ?... Mlle Constance, ou *elle*. *Elle*... je ne la connais pas assez pour me permettre... Il est vrai que je ne connais pas plus Mlle Constance... Mais enfin, c'est plus convenable. »

Et se plaçant devant les fenêtres du patron de la *Fringante*, il s'écria: « Mademoiselle Constance, nous allons partir... Il est tout à l'heure cinq heures. »

Mlle Constance avait probablement le sommeil aussi dur qu'un cœur de propriétaire le jour de l'échéance, car elle ne répondit pas.

Le jeune homme anxieux, presque inquiet, regardait attentivement la fenêtre du premier étage, car le père Lécureuil, louant ordinairement une partie de sa maison aux touristes, s'était payé le luxe d'un premier étage, quand cette fenêtre s'ouvrit, et une tête blonde et rieuse apparut.

— Tiens! Mademoiselle Jeanne, ne put s'empêcher de dire le collégien tout surpris... Et il ajouta, en enlevant prestement son chapeau: Bonjour, Mademoiselle!

— Ma tante ne vous a pas entendu, répondit Mlle Jeanne, trop occupée à maintenir sur ses épaules un grand châle écossais pour faire attention au bonjour qu'on lui adressait... Elle ne vous a pas entendu, mais je vais la réveiller. Nous serons à vous dans une petite demi-heure.

Et la fenêtre se referma.

Le messager, un peu désappointé de la brusque suspension de cet entretien, s'éloigna en murmurant: « C'est égal, elle est tout de même « rudement » jolie. »

Et après ce cri du cœur, formulé d'après les règles les plus sévères de l'argot des « bahuts », il remonta l'unique rue de Saint-Vair, et arriva sur la plage où une quinzaine de personnes, femmes, enfants, jeunes gens et jeunes filles, se trouvaient réunies.

— Eh bien! viennent-elles?

— Dans une demi-heure.

— Oh! une demi-heure!... quand nous devrions être partis

depuis longtemps, dit une grande dame jaune et sèche comme un diplôme. Et elle conclut d'un petit air pincé : Ah! Mlle Constance... toujours des façons!

En achevant ces mots, elle ferma si brusquement ses petites lèvres minces qu'on eût pu craindre de les voir se déchirer. Mais elles en avaient vu bien d'autres!

— Vous avez raison, ma sœur, renchérit une grosse boulotte rouge et suante, l'antithèse vivante de la dame jaune... Que vous ont-elles dit, Monsieur Jules?

— Mais elles m'ont dit, répondit un peu brusquement celui que l'on venait d'appeler M. Jules, elles m'ont dit... qu'elles viendraient dans une demi-heure, voilà tout!

Et, chiffonnant son gant avec dépit, il se dirigea rapidement vers un jeune lycéen, en murmurant :

— Voilà Mmes Perceval qui commencent!... Si l'on n'a plus le droit de se lever quand on veut, maintenant!

— Je vous reconnais bien là, beau chevalier errant, riposta en souriant son camarade qui l'avait entendu, ou plutôt deviné. Toujours défenseur, je ne dirai pas de la veuve et de l'orphelin, mais de la tante et de la nièce... surtout quand cette nièce s'appelle Mlle Jeanne.

— Georges, mon ami Georges... vous êtes trop méchant.

— Oh! non... trop perspicace, si tu veux!

— Ta... ta... ta! ce sont des calomnies, d'infâmes calomnies, dit Jules en baissant les yeux d'un petit air pudibond, satisfait au fond qu'on le traitât d'amoureux.

— Voyons, vas-tu avoir le front de soutenir que ce n'était pas pour être à côté d'elle que tu t'es précipité comme tu l'as fait hier, à l'hôtel?

— Le hasard!

— Oh! le hasard! A d'autres... Tiens, je parie cent contre un qu'aujourd'hui, pendant toute la promenade, tu seras sur ses talons pour lui dire : « Mademoiselle Jeanne, prenez garde, il y a de l'eau! » — « Faites attention, Mademoiselle, il y a une grosse pierre devant vous! » — « Oh! Mademoiselle, vous allez déchirer votre robe », etc. Le tout accompagné de soupirs, de crises de rougeur tout à fait drôles, mon cher, et de regards langoureux sur la chevelure ondulante et blonde...

— Ah! Monsieur Georges, dit en riant le nouvel Amadis, vous êtes bien observateur! Gare à vos oreilles!

Et une course furibonde commença sur la plage entre les deux amis.

Tout en maugréant contre les retardataires, la bande des touristes ne pouvait s'empêcher d'admirer le spectacle sublime qui se déroulait sous leurs yeux.

Le soleil brillant et splendide paraissait sortir de la nappe verte, immense prairie liquide qui s'étendait à perte de vue. Les premiers rayons se jouaient sur les flots et mettaient autant de raies d'or sur le gigantesque manteau d'émeraude. Les petites vagues vertes brodées d'argent semblaient, par moment, s'enflammer de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et le reflux entraînait autant de morceaux de diamants, s'écroulant, se reformant, pour s'anéantir encore, ou pour lancer de tous côtés leur poussière miroitante.

A l'horizon quelques voiles piquaient de leur blancheur l'azur du ciel, tandis que des mouettes rasaient en criant la surface des flots, et semblaient par instant s'arrêter sur des rochers d'écume.

— Les voilà, les voilà!...

Et un hourra formidable accueillit deux personnes qui apparaissaient sur la plage.

Nos deux collégiens s'arrêtèrent et revinrent au plus vite prendre place parmi la bande joyeuse.

Les nouvelles arrivantes n'étaient autres que Mlle Constance, plusieurs fois nommée, et sa jolie nièce, Mlle Jeanne.

La vieille tante, grande et anguleuse personne, portait avec une raideur qui n'était pas exempte de majesté, une formidable paire de lunettes qu'elle braquait toujours à droite, à gauche, en avant, en arrière, lorsque sa nièce n'était point à ses côtés.

Et ces deux verres-là, doublés de deux yeux malins et encore vifs devaient certes bien valoir les cinquante paires de feu Argus!

Drapée dans un grand manteau noir, la tête surmontée d'un chapeau qui avait dû voir toutes les plages de France, appuyée sur une ombrelle de proportions assez vastes pour mériter le nom de parapluie, Mlle Constance était prête à affronter tous les monstres marins, et il est probable que le cruel Adamastor lui-même eût perdu le peu de latin qu'il devait savoir, à essayer de l'épouvanter!

Près de la tante, la nièce : les extrêmes se toucheront toujours! Mlle Jeanne, que nous connaissons déjà, au moins par ouï dire, est une grande fillette d'environ quatorze ans, qui commence à se former, et au physique (son miroir et les soupirs des bons jeunes

gens le lui disent) et au moral (sa tante Constance l'a gravement déclaré le soir de la distribution). Mais Mlle Jeanne, malgré cette sérieuse confidence, n'en est pas moins restée encore dans la catégorie des fillettes. Et elle trouve infiniment plus amusant de le faire que de jouer à la dame, de prendre des airs rêveurs et mélancoliques, de lire des romans anglais, et de disserter doctement sur le Moi et le Non-Moi!

Elle porte ce jour-là un costume de coton écru rose et blanc, faisant admirablement ressortir sa poitrine déjà développée et serré à la taille par une éclatante ceinture grenat. Une toque rouge est crânement inclinée sur ses cheveux blonds flottants.

M. Jules ne la quitte pas des yeux, et au milieu des bonjours et des salutations du brouhaha de l'arrivée, il trouve moyen de s'approcher d'elle et de lui demander, aussi gauchement que peut le faire un rhétoricien parlant à une jolie fille, si elle et sa tante se portent bien.

— Partons-nous... *maintenant*, glapit la dame sèche en soulignant ce dernier mot d'une façon tellement significative, que les yeux de M. Jules lancent des éclairs.

Et la petite caravane se met en marche, pêle-mêle, causant de tout, riant de rien, heureuse, gaie, et par-dessus tout, à l'aise et sans façon.

Mlle Constance a commencé un entretien très profond avec une grosse maman bon enfant, sur l'éducation des jeunes filles.

La dame parchemin, sa sœur et l'une de leurs bonnes amies, sont en train de passer au crible les choses et les êtres de Saint-Vair, et elles s'y entendent.

Une bande de fillettes, de jeunes filles et de dames s'amuse à deviner des charades.

Enfin, fermant la marche, la partie masculine de la smala, traînant un âne chargé de provisions qui, lui, ne semble s'amuser que médiocrement.

Mais le plus embarrassé, c'est M. Jules. Il n'ose pas, et pour cause, se mêler aux robes qui flottent devant lui et semblent le narguer. D'un autre côté, il ne veut pas *la* quitter, il veut *la* voir toujours et toujours; aussi, sans être tout à fait sur ses talons, comme l'a prédit son ami Georges, marche-t-il quelques pas devant ses camarades, sans s'occuper de leurs rires irrévérencieux, et de leurs remarques d'une charité douteuse.

Cependant, les charades vont toujours leur train.

Tout à coup, Mlle Jeanne se retourne en riant :

— M. Jules, aidez-moi donc, je vous prie : la femme cherche mon premier en cachant mon dernier, pour arriver à mon entier, c'est mariage, n'est-ce pas?

— Mademoiselle, je... le... oui, oui, Mademoiselle, oui, s'écria Jules tout rougissant, sans savoir ce qu'il disait.

Puis, il baissa la tête, et resta tout pensif.

II

. . . . . .

— Ce déjeuner au milieu des roches a été vraiment délicieux, affirma tante Constance en grignotant un petit four.

— Oh! oui, charmant, reprit en chœur le reste des « excursionnistes ».

— Qu'allons-nous faire maintenant?

— Si nous jouions à cache-cache... nous le pourrions, je crois.

— Adopté ! cria le clan des garçons... adopté à l'unanimité.

Les jeunes filles, moins libres de leurs actions, car l'émancipation des femmes n'a pas encore été décidée, regardèrent leurs mamans qui accordèrent la permission, et tout le monde se réunit pour régler les conditions du jeu, pendant que les dames, et deux ou trois demoiselles à marier qui ne pouvaient, malgré toute leur bonne volonté jouer à cache-cache, s'occupaient à desservir le repas rustique, et à empiler linge et couverts dans les paniers de maître Aliboron,

— C'est Georges... c'est M. Georges crièrent les joueurs, et tout le monde se dispersa, chacun de son côté, pendant que Georges, qui avait promis l'honneur de regarder exclusivement durant trois minutes dans la direction de Jersey, restait immobile, rappelant vaguement de loin un poteau indicateur.

Il est certain que si quelque endroit a été créé et mis au monde pour voir jouer à cache-cache, c'est à coup sûr l'amas de la Roche-qui-Pleure.

Figurez-vous une masse de rochers, ou plutôt de rocs, d'énormes pierres, jetés sur la grève, où la marée montante vient lécher leurs bases, sur un espace d'environ deux cents mètres, couverts de mousses et d'herbes marines, crevés de grottes, de gorges en

miniature, de précipices en raccourci, assez en raccourci pour que la maman la plus nerveuse laisse jouer ses bébés sur leurs bords, enserrés sous un filet de granit dont les plis bondissent, s'écrasent pour rebondir plus loin, telle est la Roche-qui-Pleure.

M. Jules, notre vieille connaissance, bien moins préoccupé du jeu que de certaine image qui lui trottait dans la tête, s'abrita derrière la première anfractuosité qu'il trouva sur son passage, et se mit à murmurer à mi-voix, sans y penser, les vers de Musset :

Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore et qu'elle est blonde,
Comme les blés !

Puis, tout-à-coup, il tressaillit, ses yeux se voilèrent, et il pensa que près de lui peut-être, se trouvait celle qui était « blonde comme les blés », et son cœur fit entendre un battement plus précipité, une montée de sang empourpra ses joues, et en présence de l'immensité, les cheveux caressés par la brise, il ne put empêcher deux larmes de rouler sur sa joue.

— Allons, allons ! dit-il en secouant la tête, pas de folies !... C'est décidément bien bête, un amoureux !...

Et après cette réflexion aussi profonde que vraie, il se retourna pour se mettre plus à son aise : la chair reprenait le dessus, l'esprit pliait devant la matière, le sentiment devant la sensation. Oh ! hommes !...

Mais, en se retournant, Jules aperçut au fond de l'espèce de niche où il se trouvait, une ouverture béante. Mon Dieu, on accuse les femmes d'être curieuses, Gresset a dit :

Désir de femme est un feu qui dévore,

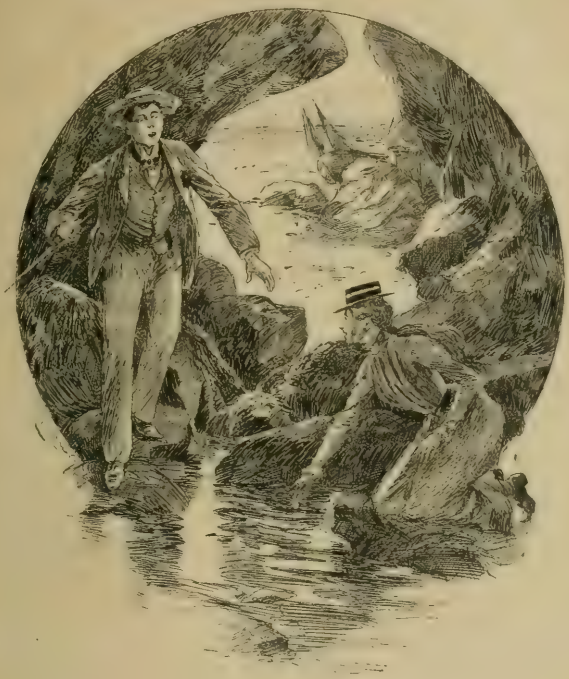
mais il eût certainement bien pu mettre : désir de collégien, et surtout de collégien romanesque.

M. Jules, qui tenait probablement à justifier son titre de chevalier errant, voulut voir ce qui se trouvait là, et, un peu craintif, il faut l'avouer, il avança la tête, puis, ne voyant ni dragon, ni goule, ni psylle d'aucune sorte, il se risqua tout entier, et se trouva dans un corridor étroit, mais assez haut et long d'une dizaine de mètres, au bout duquel se trouvait une issue semblable à celle qui venait de lui livrer passage.

Quand on prend du roman on n'en saurait trop prendre, et notre héros s'avança jusqu'au bout de la galerie.

Là, il ne put retenir un cri de stupéfaction.

Dans une petite grotte aux parois couvertes de mousses et d'algues auxquelles des gouttes d'eau suspendaient un collier d'argent, se trouvait... Mlle Jeanne, qui, tout essoufflée des recherches préci-



« Oh ! monsieur Jules ! » dit Jeanne, en rougissant bien fort.

pitées qu'elle avait dû faire pour trouver une aussi bonne cachette, appuyait ses deux mains sur sa poitrine qui sursautait.

Le pauvre petit rhétoricien resta quelques instants en extase. Il n'entendait rien que les battements de son cœur à elle, ne voyait qu'elle, toujours elle, attiré, fasciné par ces cheveux qui roulaient, blonds et souples sur ses épaules, par ces lèvres qui s'entr'ouvraient, rouges et inconsciemment sensuelles, découvrant la nacre éblouissante d'une rangée de perles.

Les premiers moments de surprise passés, il ne trouva que deux

partis à prendre, très simples d'ailleurs : rester ou s'en aller. Rester ! Il l'eût voulu, il le désirait de toutes les forces de son être, il eût donné tout le sang qui brûlait ses veines comme une coulée de lave, il fût demeuré là des années, des siècles ! Mais si Jeanne s'en apercevait, comme elle rirait de lui, comme elle serait fâchée peut-être, et si elle l'accusait de préméditation, si elle allait raconter à tout le monde les assiduités de M. Jules ! Il en mourait de honte, rien que d'y penser !

Il n'y avait donc pas à hésiter, il fallait abandonner la place...

Et pourtant...

Comme elle était jolie avec sa toque de travers, qui lui donnait un gentil petit air décidé, et ses cheveux que le vent avait dénoués, heureux vent ! Comme il aurait donné de grand cœur tout ce qu'il pouvait posséder au monde pour qu'elle sût qu'il était là et lui envoyât un pauvre petit sourire, et après, il s'en serait allé content.. Mais, non, il faut partir tout de suite... et sans faire de bruit encore !

M. Jules allait mettre son projet à exécution, en retenant de gros soupirs qui faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour sortir, quand Mlle Jeanne se baissa en s'écriant :

— Oh ! le joli coquillage rose !

Et ce disant, elle plongeait la main dans une sorte de petit aquarium naturel creusé au pied de la paroi moussue.

Mais elle se releva presque aussitôt en poussant un petit cri :

— Oh ! une bête !

Elle n'avait pas achevé ces mots qu'une voix vibrante d'émotion et d'enthousiasme s'écriait à ses côtés :

— Comment... Mademoiselle... qu'y a-t-il ?

— Oh ! Monsieur Jules, dit Jeanne en rougissant bien fort. Mais.. comment se fait-il ?...

— Je cherchais de ce côté, dit notre collégien en devenant pourpre... J'ai voulu voir... je suis venu et je.., enfin je suis arrivé au moment où je vous ai entendue crier...

— Oh ! Monsieur... ce n'était pas... vraiment pas... la peine. C'est en voulant prendre ce petit coquillage que je me suis effrayée... Quelque crabe probablement.

Mais déjà le galant collégien, suivant le regard de la jeune fille, avait plongé la main dans la flaque d'eau et s'efforçait d'en retirer le coquillage qui glissait entre ses doigts.

Mlle Jeanne, qui s'intéressait fort au succès de cette pêche, se baissa à son tour pour prêter aide et assistance.

Tout à coup elle tressaillit, comme au contact d'une pile électrique tandis que Jules passait du rouge au rouge-cerise : les deux mains venaient de se rencontrer sous l'eau.

Mais, au même moment, M. Jules qui commençait à ne plus savoir ce qu'il faisait, s'écria triomphalement : « Je le tiens ! »

— Voyons, voyons, et la jolie pêcheuse fit un si brusque mouvement que ses cheveux s'éparpillèrent sur l'épaule de son voisin, sur la joue duquel elle inclina malgré elle son front brûlant et moite. Sur le point de perdre l'équilibre, elle jeta instinctivement le bras en avant, et du même coup enlaça Jules au moment où celui-ci retournait la tête. Leurs souffles se confondirent, leurs lèvres se touchèrent, et dans la pureté de ce premier et involontaire embrassement, le jeune homme sentit comme s'envoler la moitié de son être.

Ils se relevèrent honteux, presque effrayés, sans mot dire, ne sachant quelle contenance tenir, et regardèrent vaguement devant eux.

C'était l'heure de la marée montante. Le soleil déclinait à l'horizon qu'il embrasait d'une lumière rose. Une chaleur lourde et enivrante tombait de ses rayons, tempérée seulement par la brise qui ridait timidement l'immense nappe verte s'étendant à leurs pieds. Et la mer montait, montait, montait, lentement, majestueusement, se retirait pour remonter encore, et les vagues frangées d'écume couraient, se heurtaient, se poursuivaient, puis venaient enfin, lasses de tant d'efforts, se briser sur la grève, vomissant des coquilles et des algues, et roulant des galets. On n'entendait que le bruit de la houle, thème sublime dans sa simplicité auquel le fracas de l'eau sur les rochers servait de variations, concert grandiose que la nature exécute sur le rythme de Dieu avec l'Univers pour spectateur !

Après s'être abîmés dans toute la majesté de ce spectacle, spontanément les deux enfants se regardèrent, le cœur bouillonnant débordant d'amour et d'amiration, et spontanément aussi ils se séparèrent, sans rien dire, de grosses larmes dans les yeux !

III

. . . . . .

Le contrat dûment signé et parafé, tout le monde passa dans le salon pour admirer la corbeille.

De toutes part s'élevèrent des cris d'admiration. Le fiancé avait royalement fait les choses. Les étoffes les plus soyeuses, les plus gracieuses parures, les petits riens les plus charmants, il n'avait rien oublié. Ah ! oui, elle était bien heureuse !

Lorsque les femmes eurent beaucoup admiré et un peu critiqué, rien qu'un peu, lorsque les hommes eurent un peu regardé et pas mal baillé, le salon se vida peu à peu, et, le beau-père étant sorti pour montrer à l'un de ses amis un narguilé magnifique offert par son gendre (oh ! hymen... oh ! hyménée !) la belle-mère pour donner à l'une de ses bonnes amies les derniers renseignements sur la dot, les fiancés se trouvèrent seuls.

Ils restèrent silencieux, sans oser se regarder, puis au bout d'un instant :

— M. Jules, vous savez... c'est trop magnifique !

— Oh ! Jeanne... oh ! Mademoiselle, reprit-il bien vite en balbutiant, rien de trop magnifique pour vous.

— Vilain flatteur, dit la jeune fille en riant.

Ils se rapprochèrent, et, de nouveau, considérèrent les objets épars sur la table.

M. Jules s'occupait à retourner assez gauchement entre ses doigts une fort jolie bague, quand tout à coup s'adressant à sa fiancée :

— Mademoiselle... je vous en prie... laissez-moi vous essayer cette bague... un moment...

— Mais, Monsieur... je ne puis... nous ne pouvons...

— Je ne sais pourquoi, je crains qu'elle ne vous aille pas très bien !

— Mais je l'ai mise devant vous l'autre jour !

— Oui... oui... mais, vous comprenez... il me semble que... d'ailleurs vous l'enlèverez immédiatement, puisque vous ne voulez pas encore porter mes couleurs, ajouta-t-il avec une moue comique.

Et sans attendre la réponse, il s'approcha, la bague en main.

La fiancée est décidément bien jolie : grande, svelte, ferme comme une statue de marbre, bien prise dans sa robe qui modèle merveilleusement le galbe élégant de ses formes, les yeux pétillants de jeunesse et de santé, la lèvre rouge retroussée par un joli sourire qui montre l'éclat de trente-deux dents, la main droite négligemment tendue en avant.

Cette main d'une blancheur d'ivoire où couraient, fines et gracieuses, de petites veines bleues, avait-elle donc une vertu particulière d'attraction ? Nul ne le pourrait dire, mais toujours est-il

que M. Jules ne se fut pas plutôt approché d'elle, que, sans rien dire, le voleur qu'il était, il y appliqua avec la rapidité de l'éclair deux lèvres qui attendaient cette occasion depuis bien des semaines, et qui, de la main sautèrent à la joue.

Jeanne poussa un petit cri de surprise, et se mit à rougir comme la cerise en juin, en disant d'un ton qu'elle voulait rendre sévère :

— Monsieur!

— Oh! Jeanne, c'est le premier, dit le pauvre Jules avec des larmes dans la voix.

La jeune fille sourit, ne répondit rien, et alla chercher sur une étagère quelque chose qu'elle tendit à son fiancé.

— Le coquillage rose!... Oh! cette fois-là, c'était sans le vouloir!...

PAUL PELTIER.

TRILBY [1]

(Suite.)

Comme Trilby ne disait plus rien, Little Billee possédé de l'idée fixe de « savoir » reprit :

— Vous a-t-il épousée là-bas?

Elle rougit, regardant dans l'âtre l'écroulement des braises.

Puis avec de l'hésitation dans la voix :

— Mon Dieu... non... il ne pouvait pas, le pauvre garçon!... Il était déjà marié, avait quatre enfants qui — prétendait-il, n'étaient pas de lui!... Sa femme demeure à Elberfeld, en Prusse, où elle tient une petite boutique de confiserie. Il s'était mal conduit envers elle — pas à cause de moi; il l'avait déjà abandonnée avant de me connaître; — mais il essayait depuis de réparer le mal, lui envoyait de l'argent quand il en avait : c'est moi qui le voulais ainsi; j'avais pitié d'elle... Svengali en parlait tout le temps, imitant la manière dont elle faisait ses prières et mangeait des concombres d'une main en tenant un verre de schnaps de l'autre pour gagner du temps!... Ça me faisait mourir de rire! Il était drôle, Svengali, quand il voulait... quoiqu'il fût Allemand... Un jour Gecko et Marta vinrent nous rejoindre...

— Qui, Marta?

— Sa tante... qui tenait notre ménage... Vous allez la voir tout à l'heure; elle m'a écrit de l'hôtel qu'elle arrivait... Elle était toute dévouée à Svengali... Pauvre Marta!... Pauvre Gecko!... Que vont-ils devenir sans lui?...

— Mais que faisait-il pour vivre?...

— Il jouait dans des concerts...

— L'avez-vous jamais entendu?

— Oui... Marta m'emmenait quelquefois dans les premiers temps... Il avait beaucoup de succès...

Little Billee qui ne quittait pas Trilby de ses yeux scrutateurs

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

ne put retenir les mots qui lui brûlaient les lèvres depuis le commencement de l'entretien.

D'une voix qui s'étranglait, il demanda :

— Et vous, Trilby, l'aimiez-vous?

Sans le moindre embarras, elle tourna ses grands yeux limpides vers lui :

— Comme un frère, oui... Mais je n'ai jamais pu l'aimer de la manière qu'il souhaitait... Ça me faisait trembler même d'y penser... Autrefois je le détestais, à Paris... vous rappelez-vous?... Cependant je faisais de mon mieux pour lui plaire, raccommodais ses vêtements et lui confectionnais de bons petits plats français... Il y avait des moments où il était très pauvre; nous changions de logement continuellement... mais dût-il se priver lui-même j'avais toujours les meilleurs morceaux... je me forçais à manger bien que n'ayant pas grand appétit, car autrement il se tourmentait. Et si je me tourmentais à mon tour et questionnais, tout de suite il disait : « Dors ma mignonne!... » et je m'endormais pour de longues heures... Et quand je m'éveillais, je le trouvais à mes côtés toujours bon et vigilant... Quelquefois aussi il y avait le docteur et j'étais si faible qu'il fallait me mettre au lit, bien malade... Mais jamais Svengali ne perdait patience... J'étais une charge et un nnui terribles pour lui...

Taffy interrogea :

— Qui vous a donné cette belle toilette que vous portiez au théâtre?

— Elle n'est pas à moi ni la pelisse de fourrure. C'est Marta qui me les a prêtées... Elle a une grande quantité de choses superbes, Marta : satin, soie, velours, dentelles et des bijoux magnifiques dont elle fait un commerce qui lui rapporte beaucoup d'argent... J'essaye souvent ses belles robes; la toilette me va, je suis si grande et si mince. Ce pauvre Svengali aimait tant à me voir parée! Il me baisait les mains et les pieds, disant que j'étais sa déesse adorée... et des choses que je ne voulais pas entendre et qui me faisaient fâcher... Alors il recommençait : « dors ma mignonne!... » De quoi est-il mort?... J'espère qu'il n'a pas souffert... »

— On nous a dit que c'était le cœur.

— Ah!... Je savais qu'il avait le cœur malade, il n'était pas très fort et fumait trop... Marta avait souvent des inquiétudes à son sujet...

Un bruit de porte la fit se taire.

Marta entra. C'était une femme de quarante-cinq ans, au corps gras et lourd, à l'aspect presque grotesque, aux traits juifs très accentués. Elle semblait accablée de douleur.

« Je lui confectionnais de bons petits plats français.

Trilby la serra dans ses bras, l'embrassa tendrement; puis elle lui ôta son chapeau et l'installa dans un fauteuil à côté d'elle en lui plaçant un tabouret sous les pieds.

Marta ne pouvait parler que le polonais et un peu l'allemand. Trilby avait appris quelques mots de cette dernière langue et avec l'aide de signes et sans doute, grâce à une intimité de tous les jours, elles se comprenaient parfaitement.

La pauvre femme, dont le visage bon, quoique très laid, trahissait une vive passion pour Trilby, était à ce moment gênée par la présence des trois étrangers. Ceux-ci durent partir. On apportait le déjeuner. Ils promirent de revenir dans la soirée.

Alors il recommençait : « Dors ma mignonne ! »

Ainsi « Trilby » ne savait rien des éclatants triomphes de « la Svengali » !...

Encore qu'inconsciente, elle était incontestablement sincère. La vérité, toute nue éclatait sur son visage d'une beauté d'inspirée...

Cette voix étonnante, venant des profondeurs de l'être, ne pouvait dire que la vérité! .. Qu'est-ce que cela voulait dire?... A part ce qui concernait son chant elle paraissait en possession de son bon sens. Mais comme elle était changée et vieillie! Sans rouge ni poudre, on lui eût donné plus de trente ans quand en réalité elle en comptait à peine vingt-trois.

Le Times mentionnait que Mme Svengali...

Ses mains étaient transparentes et blanches comme de la cire; de délicates petites rides entouraient ses yeux cerclés de noir, et de longs fils argentés couraient fins et soyeux parmi son opulente chevelure. Le choc qui avait détruit le talent de la pauvre enfant laissait une ruine complète.

Cependant elle était restée une de ces rares créatures douées d'un indéfinissable charme et dont le regard et la parole chargés de fluide magnétique éveillent les vagues et ardents sentiments qui dorment au fond de chacun de nous, hommes ou femmes. Et le charme était en elle toujours, grandi encore de cette inconscience douce et touchante. Telle qu'elle, cette nouvelle Trilby était la plus exquise, la plus irrésistible de toutes...

Trilby voulut s'arrêter pour parler à la patronne.

Son passé n'existait plus dans la mémoire des trois hommes. Et quoi que la destinée lui réservât, guérison, folie, maladie ou mort, leur unique et constante préoccupation allait être de la consoler, de la soigner et de l'aimer jusqu'à sa dernière minute.

Pendant le déjeuner ils lurent dans les journaux avec des détails plus ou moins fantaisistes les fatals événements qui venaient de frapper la grande cantatrice au milieu de sa gloire. *Le Times* mentionnait que Mme Svengali était sous le toit du peintre William Bagot, à Fitzroy-Square.

L'enquête poursuivait son cours. L'autopsie du corps de Svengali allait être faite, et l'interrogatoire de Gecko devait avoir lieu dans l'après-midi. Taffy obtint la permission de voir celui-ci qui, très troublé, fit de nombreuses questions au sujet de Trilby, mais resta absolument indifférent à ce qui le concernait personnellement.

Taffy ne put obtenir de lui aucun éclaircissement. Il était évident qu'il ne voulait point parler.

Ils apprirent le soir en arrivant à Fitzroy-Square, que Trilby avait écrit à Angèle Boisse à son ancienne adresse rue des Cloîtres Sainte-Pétronille, dans l'espoir qu'elle y fût encore. Prise d'une sorte de nostalgie de la France, elle voulait retourner à Paris chez son amie, et reprendre son coquet métier de blanchisseuse de fin.

Ils se gardèrent de contrarier ses projets, ils savaient qu'elle était pour le moment incapable d'entreprendre aucun travail.

Le médecin, lors de sa seconde visite, avait exprimé le désir d'une consultation. Little Billee, qui était lié avec la plupart des autorités médicales, écrivit tout de suite au docteur Calthorpe.

Ceci fait, ils s'assirent en cercle autour d'elle et l'on causa.

En dépit de son étrange et pénible situation elle se montra bonne enfant et gaie comme aux anciens jours; absolument sensée, excepté si l'on faisait allusion à son chant, ce qui semblait l'irriter, maintenant, ainsi qu'une plaisanterie qui a assez duré. Toute cette merveilleuse carrière et les circonstances qui en dépendaient étaient un néant.

Elle insista pour quitter l'appartement de Little Billee ne voulant pas l'en chasser plus longtemps.

Taffy, Le Laird et Little Billee partirent de bonne heure et promirent de chercher des chambres dès le lendemain.

Ils louèrent un logement rue Charlotte, et après qu'ils se furent assurés que tout y était confortable, les deux femmes s'y installèrent.

Sir Olivier, les docteurs Thorne et J. Jack Talboys vinrent aussi-

tôt visiter la malade. Le premier lui témoigna une grande sollicitude tant à cause d'elle qu'à cause de Little Billee dont il était l'ami.

Ils revinrent trois fois dans la semaine mais se déclarèrent incompétents. Tout ce qu'ils purent dire fut que la faiblesse et la prostration croissaient rapidement, mais étaient indépendantes de l'état mental de la malade, celle-ci maigrissait à vue d'œil, se mourait promptement et sûrement comme une fleur détachée de sa tige.

Sir Olivier emmenait souvent Trilby et Marta faire des promenades en voiture. Un jour qu'ils passaient devant une blanchisserie française où plusieurs jolies filles repassaient, Trilby voulut absolument s'arrêter.

— Je voudrais bien parler à la patronne, si ça ne la dérange pas? dit-elle.

Et quelle ne fut pas la surprise de celle-ci — une Parisienne accorte — d'entendre cette grande dame élégamment vêtue, lui demander humblement un emploi dans sa boutique, et montrer une connaissance approfondie du métier. Marta pendant ce temps-là réussit à attirer de son côté les yeux de la patronne et indiquant Trilby en se frappant le front, lui fit comprendre la situation. La brave créature entra obligeamment dans le rôle qui lui était assigné, et promit à la jeune femme le travail qu'elle désirait. Un emploi!... La pauvre Trilby eut à peine la force de retourner à la voiture, et cette sortie fut sa dernière.

Mais cette petite aventure la remplit d'espoir et de joie. Elle s'était désolée toute la semaine n'ayant pas eu de réponse d'Angèle Boisse (qui était à Marseille) et, de plus, elle commençait à se rendre compte que le quartier Latin sans les trois *angliches* et l'atelier de la place Saint-Anatole des Arts, pourrait bien manquer un peu de charme!

On ne lui permit plus de recevoir personne à l'exception de quelques intimes, et le docteur défendit expressément que l'on dît mot de son art, car cela provoquait chez elle une extrême agitation; elle disait à Marta :

— Faites-les taire!... Ils me prennent pour une autre, c'est fou... Ils veulent me tourner en ridicule!...

Et Marta alors, se mettait à trembler, semblait en proie à une grande terreur.

VIII

« La vie est vaine :
Un peu d'amour,
Un peu de haine...
Et puis... bonjour!

La vie est brève :
Un peu d'espoir,
Un peu de rêve...
Et puis... bonsoir! »

L'autopsie prouva que le coup de couteau que Svengali avait

Ces jours-là furent les plus heureux que Trilby eût vécus.

reçu était étranger à sa mort. Cependant Gecko fut conduit au Old Bailey pour y être jugé et il fut condamné à six mois de prison (cette sentence souleva de vives oppositions). Taffy qui retourna le voir le trouva aussi mystérieux que la première fois, au sujet des relations entre Svengali et sa femme, et du rôle qu'il avait joué entre eux deux.

En apprenant l'état lamentable dans lequel était Mme Svengali, il dit en pleurant :

— Ah! pauvrette! pauvrette! Je l'aimais tant! Il n'y en a pas deux comme elle! C'est un doux martyr, une sainte du Paradis!

On ne put lui tirer aucune autre parole.

Il se passa un certain temps avant que les affaires de Svengali, laissées par sa mort dans la plus grande confusion, fussent éclaircies. Il n'avait pas fait de testament. Sa mère et ses sœurs vinrent d'Allemagne, mais la soi-disant femme aux manières comiques, les quatre enfants et la confiserie d'Elberfeld étaient une invention humoristique de Svengali.

Des trois mille livres qu'il laissait et qui avaient été gagnées par Trilby (des sommes énormes avaient été dépensées), pas un centime ne revenait à celle-ci; elle n'eut que les bijoux et vêtements que Svengali lui avait donnés en grande abondance, et les dons magnifiques faits par les têtes couronnées, les grands personnages du monde entier et que Trilby attribuait à la générosité de Marta qui lui était dévouée corps et âme.

Taffy s'était institué le secrétaire de la Svengali.

Il devint bientôt évident que Trilby n'avait plus longtemps à vivre. Elle restait tout le jour sur sa chaise longue. Les peintres venaient passer auprès d'elle une partie de la journée, elle leur faisait du café, et ils fumaient, causaient, s'efforçaient de l'égayer, en dépit de la douleur qu'ils ressentaient eux-mêmes à la voir s'en aller si rapidement.

De jour en jour elle leur paraissait plus belle avec son visage émacié, à la chair pâle si pure et d'un ovale si admirable.

Les yeux avaient perdu leur expression hagarde et retrouvé tout leur éclat, et quand ils regardaient les trois hommes, ils trahissaient une telle tendresse pour eux et un besoin de vivre si éperdu, que ceux-ci en avaient le cœur navré.

Le souvenir de ce regard devait leur en rester toute leur vie.

Ses gestes prompts, quoiqu'affaiblis, étaient toujours ceux de la gamine impulsive et vigoureuse qu'ils avaient connue quelques années auparavant; ils leur faisaient monter au cœur de chaudes

bouffées d'affection, de regret et de pitié, et quand elle parlait ou riait, le timbre pénétrant de sa voix et de son rire les troublait plus délicieusement encore que lorsqu'elle chantait *Nussbaum* de Schumann, à la salle des Bachibouzoucks.

Lorrimer, Antony et le Grec venaient quelquefois. C'était une petite cour bohémienne agréable et empressée. Le Laird et Little Billee firent de Trilby des portraits au fusain et au crayon — tous ressemblants et cependant si différents les uns des autres ! — Trilby vue à travers quatre tempéraments.

Ces jours-là furent sans doute les plus heureux que Trilby eût vécus ; entourée de ceux qu'elle aimait, c'était sa jeunesse qui revenait avec le bon temps du quartier Latin : elle ne songeait point au lendemain. Mais dans la nuit, des réveils angoissés la faisaient se soulever sur son séant. La main glacée de la mort effleurait son corps frissonnant, la saisissait, lui donnait des envies de se lever, d'aller et venir dans sa chambre, et de crier dans les ténèbres qu'elle ne voulait point mourir, quitter à jamais la vie et ses affections. Mais elle s'efforçait de se calmer, se disant qu'elle ne devait pas réveiller Marta qui ronflait à ses côtés. A quoi bon — puisque la séparation était inévitable — la lui rendre plus pénible encore !

Alors le souffle de révolte désespérée faisait place à une résignation stoïque : baume béni qui ramenait à sa belle âme tout le courage dont elle était trempée. Et elle se rendormait jusqu'au moment où Marta lui apportait une tasse de café fumant en déposant sur son front un baiser maternel.

Malgré son excessive faiblesse et la destinée navrante à laquelle elle était fatalement vouée — et à bref délai — Trilby se sentait joyeuse à la perspective du jour qu'elle allait passer auprès de ses trois amis et leur souriait de ce sourire heureux qui, à la veille de s'éteindre, avait conservé toute sa lumière.

Un jour, avec surprise et émotion elle reçut la visite de Mme Bagot venue tout exprès du Devonshire à la requête pressante de son fils.

Trilby se leva pour aller au-devant de la petite dame pâle et tremblante qui s'avançait lui tendant la main d'un geste timide. Ni l'une ni l'autre ne pouvaient parler...

Mme Bagot restait immobile, suffoquée par l'effroyable changement qui rendait la jeune femme méconnaissable. Était-ce possible que le spectre en présence duquel elle se trouvait fût la fillette resplendissante de vie et de beauté qu'elle avait tant redoutée un jour !...

Trilby dit enfin en souriant :

— Je crains, Madame, de n'avoir pas tenu la promesse que je vous avais faite de ne plus « le voir... » Mais les événements ont changé la situation, et vous n'avez plus rien à craindre maintenant.

L'accent harmonieux et suave de Trilby allait à l'âme. Mme Bagot bouleversée tomba dans les bras de la jeune femme en s'écriant :

— Oh !... ma chère enfant, ma chère enfant !

Un flot de larmes lui coupa la parole et elle s'affaissa sur le sofa y entraînant Trilby qu'elle caressait et pressait sur son cœur comme une enfant chérie, longtemps perdue et enfin retrouvée.

Quand elle se fut un peu calmée, Trilby expliqua qu'elle n'avait jamais été la créature dangereuse que Mme Bagot l'avait soupçonné d'être. Elle n'aurait pas eu la hardiesse de s'élever au-dessus de sa condition. Cent fois elle avait refusé à Little Billee et le jour où elle avait cédé, ç'avait été dans une minute d'aberration dont elle n'avait pas été maîtresse.

Mais Mme Bagot ne voulait pas qu'elle s'accusât.

— Ne parlez pas ainsi, — supplia-t-elle. — Vous n'avez jamais été à blâmer... et je le savais bien au fond... Depuis j'ai toujours été importunée par le remords ; vous ne quittiez plus ma pensée. Il ne faut pas en vouloir à une pauvre mère torturée par la jalousie... Comme si un homme pouvait ne pas vous aimer !... ou n'importe qui d'ailleurs... Dites que vous me pardonnez ?

— Oh ! Madame ! C'est à vous à me pardonner... Ne parlons plus de tout ça... J'ai aimé votre fils autant qu'on peut aimer... Je l'aime encore mais d'une autre manière... Comme vous l'aimez vous-même, je m'imagine. Jamais nulle part je n'en ai rencontré un qui le vaille... Oh ! combien vous devez être fière d'être sa mère ! Il n'y a personne... personne digne de délier les cordons de ses souliers... Ma plus haute ambition avait été de devenir sa servante, mais il ne voulait pas en entendre parler... Il pensait toujours aux autres, avant de penser à lui-même. Et depuis, comme il est devenu riche et célèbre ! J'étais heureuse d'entendre parler de ses succès qui m'étaient plus chers que s'ils eussent été les miens.

Et c'était la *Svengali* qui parlait ainsi ! la Svengali dont la gloire triomphante, méconnue d'elle-même, retentissait aux acclamations universelles, et dont la maladie soudaine et la mort imminente jetaient le deuil dans toutes les capitales du monde civilisé qui attendaient dans une douloureuse et fiévreuse anxiété les bulletins de santé se succédant de jour en jour !

Mme Bagot savait tout cela. Mais on l'avait prévenue de l'état mental de la malade et elle acceptait sans mot dire cet éloge de son fils, fait sur un ton humble, par la plus grande cantatrice des temps modernes.

A Fitzroy-Square, elle avait vu Taffy qui, installé à une table encombrée de papiers, était occupé à y mettre de l'ordre, car il s'était institué le secrétaire de la Svengali, ce qui n'était point une sinécure! Chaque courrier apportait un nombre incalculable de condoléances signées de tous les noms illustres.

Puis des lettres d'obscurs artistes implorant l'appui d'en haut.

D'autres demandaient des interviews pour des *impresarios* prêts à franchir tous les obstacles et toutes les distances.

« Ah! la pauvre maman! » fit Trilby.

D'autres offraient des engagements ou des services désintéressés, etc., etc.

Cela dans toutes les langues du monde.

Pour cette raison, une partie de cette correspondance devait rester sans réponse.

Taffy prit un malin plaisir à étaler ces volumineux témoignages de sympathie et de confiance sous les yeux ébaubis de la maman Bagot.

Un roulement continu de voitures se faisait entendre au dehors devant la porte :

— Le lord Chief of justice désire savoir...

— Lord et lady Palmerston désirent savoir...

— Le dean of Westminster désire savoir..., etc.

Tout Londres est suspendu aux nouvelles de la Svengali.

Mme Bagot était une « petite » personne dont la vie s'était écoulée dans un « petit » village du Devonshire et dont la « petite » cervelle avait jusque-là été obstruée par l'image de Little Billee; et à présent qu'elle faisait cette découverte que William Bagot ne peuplait pas l'univers entier, elle en demeurait stupéfaite.

Et Mme Svengali! c'était cette innocente qu'elle avait, dans le fond de son cœur et durant des années, maudite sans appel et sans

erci! considérée comme un suppôt du diable, l'ennemie de sa aison, parce que... parce que quoi?...

Et le sang de la honte et du remords était aux joues de la pauvre mme qui s'humiliait dans la poussière, oubliant qu'elle avait ison quand même et que la *grande Trilby* n'était certainement s une femme pour son fils...

C'était dans ces dispositions qu'elle était allée vers Trilby. Et s regrets s'accrurent quand elle trouva une pauvre modeste créare qui s'excusait de... de quoi?... Une pauvre insensée qui avait plus l'intelligence de se rendre compte de sa propre leur, mais qui se uvenait avec conition avoir un jour, r pur amour, et rès des insistances des refus réitérés, ccombé à la tentaon et cédé aux supliques passionnées 'un personnage insinifiant, qui ne valait as plus qu'elle, un bscur rapin... mais fils de Mme Bagot!

« Vois-tu, Trilby, dit Durien, j'ai peur qu'il n'y ait pas de Bon Dieu. »

Et tout de suite Mme Bagot, qui avait nature spontanée et endre de Little Billee, tomba sous le charme du « beau lys blanc », omme elle appelait Trilby dont la beauté étrange, les manières nfantines, l'oubli absolu de soi-même, l'avaient ensorcelée; et ans l'atmosphère exquise que le beau lys dégageait, elle ne sonjeait plus dans quel sol ni parmi quelles vicissitudes il avait fleuri i blanc, si pur, si parfumé...

Et — comme tous les autres, grands seigneurs ou bohémiens — lle restait là fascinée par l'enchanteresse... « une blanchisseuse? n modèle!... et Dieu sait quoi encore!... » Cependant elle ne l'avait amais entendue chanter?

. . . . . .

Mme Bagot ne retourna pas en Devonshire. Elle resta chez son ils à Fitzroy-Square, passant tout son temps auprès de Trilby qu'elle

distrayait de mille manières et dont elle essayait de tourner les pensées vers la religion, vers Dieu.

Trilby avait une façon à elle de regarder et de dire « merci » qui donnait envie de faire n'importe quoi pour voir et entendre ce merci.

Et puis elle ne se lassait jamais d'écouter le récit des événements et incidents de la vie de Little Billee et comme Mme Bagot ne se lassait pas davantage de les raconter pour toutes deux le temps passait vite et délicieusement.

Un jour Mme Bagot trouva au fond d'un tiroir une miniature usée par la patine du temps et qui représentait une femme en bonnet de coton avec un visage si beau, si doux, si pur, si semblable à celui de Trilby qu'elle reconnut tout de suite la mère de celle-ci.

— Qui était votre mère ? — questionna-t-elle.

— Ah ! pauvre maman ! — fit Trilby en prenant des mains de Mme Bagot la miniature qu'elle regarda longuement. — Elle était bien plus jolie que ça ! Puis simplement :

— Maman était une *bar-maid* des *Montagnards Ecossais*, rue de Paradis-Poissonnière — un endroit où les hommes boivent et fument... C'est triste, n'est-ce pas ? Papa l'aimait beaucoup, bien qu'elle fût si au-dessous de lui...

Ses parents, eux, n'avaient jamais été mariés. Sa grand'mère était la petite-fille d'un batelier du Loch Ness, près de Drummadrochit ; mais son grand-père était l'honorable colonel Desmond, un officier distingué allié aux premières familles d'Angleterre et d'Irlande. Il avait agi comme un misérable envers sa maîtresse et leur unique enfant : les avait abandonnées dans la misère. Oui, c'était bien triste ! Trilby ne savait rien d'autre d'eux.

Sa vie à elle eût pu être heureuse sans la conduite du père, puis sa mort, puis la mort de la mère, puis celle de Jeanneot, puis... Mais là tout devenait vague dans sa pauvre tête meurtrie.

Mme Bagot apportait de bons livres qu'elle lisait à haute voix : *L'approche de l'autre Monde*, par le docteur Cumming et des petites brochures : *Le Progrès du Pèlerin*, etc., etc., destinés à adoucir les derniers moments de ceux qui s'en vont.

Trilby écoutait par reconnaissance et affection ; mais çà et là un sourire sceptique passait sur ses lèvres et elle laissait échapper l'exclamation des anciens jours :

— *Oh ! maï, aï !*

Alors Mme Bagot qui ne voulait pas l'importuner, la récompensait de sa docilité en lui lisant David Copperfield et cela enchantait Trilby. Mais ce qui lui plaisait par-dessus tout, c'était les *Pictures of life and character*, de Leech, qui venaient d'être publiés.

Elle ne connaissait de lui que les caricatures qu'elle avait vues dans des numéros du *Punch* qui traînaient à l'atelier, et elle aimait à apprendre de lui une foule de choses sur cette vie anglaise qu'elle aimait tant !

. . . . . .

— Pourquoi donc êtes-vous si bonne pour moi ? dit un jour Trilby à Mme Bagot.

Son passé tout à coup avait jailli de sa mémoire et la douleur qu'elle en ressentait était si vive qu'elle eut de la peine à empêcher ses larmes de couler. Elle continua d'une voix faible :

— Avez-vous donc oublié que je ne suis pas une honnête femme ?

— Oh ! ma chère enfant ! que dites-vous là !... Je ne veux savoir qu'une chose ; c'est que vous êtes *vous*... ma chère et douce patiente, plus victime que pécheresse... D'ailleurs, auriez-vous commis un crime que je vous garderais les mêmes sentiments... Je suis sûre que rien au monde ne pourrait me faire résister au charme de vous aimer. Avez-vous jamais rencontré quelqu'un qui ne vous ait pas aimée ?...

Trilby ferma à demi ses yeux dans lesquels des larmes de joie venaient de monter à ces douces paroles. Elle réfléchit un instant, et répondit :

— Je ne puis pas dire que oui, aucun nom ne me vient à la pensée pour le moment... Mais j'ai oublié bien des gens !...

Précisément ce jour-là Mme Bagot avait une proposition à faire à Trilby.

— Ma chère Trilby, mon beau-frère M. Thomas Bagot est ici et il m'a priée de vous faire part de son désir de vous voir.

— Le monsieur qui vous accompagnait à Paris ?

— Oui.

— Oh ! mais c'est un clergyman, n'est-ce pas ? Pourquoi veut-il me voir et qu'est-ce qu'il va me dire ?

— Ma pauvre enfant ! soupira Mme Bagot.

Trilby leva les yeux, semblant interroger un monde mystérieux, puis d'une voix mouillée :

— Alors, je vais mourir? murmura-t-elle très bas.

— Chacun de nous est entre les mains du Tout-Puissant, fi Mme Bagot d'un ton solennel.

Il y eut un silence.

Trilby la tête tournée vers la croisée regardait les nuées d'o qui balayaient le ciel.

Comme si le vieil homme se réveillait subitement, parlant fran çais, elle dit gouailleuse :

— Bah! c'est déjà pas si raide de claquer après tout! J'en a tant vus qui ont passé par là... Au bout du fossé, la culbute ma foi!...

— Que dites-vous là, Trilby? Votre français est si difficile à comprendre!

— Oh, pardonnez-moi, Madame. Je disais que ça n'est pas diffi cile de mourir. J'ai vu mourir des quantités de gens que j'avais soignés : papa, maman, Jeannot, la belle-mère d'Angèle Boisse e un pauvre casseur de pierres, — Colin Maigret, — qui demeurai dans l'impasse des Taupes-Saint-Germain ; il avait été renversé e écrasé par un omnibus rue de Vaugirard, et on avait dû lui couper les deux jambes juste au-dessus du genou. Aucun d'eux n'avait eu peur de mourir; moi non plus je n'aurai pas peur. Les pauvres ne craignent pas la mort; les riches ne le devraient pas. Les Chinois se pâment de rire et blaguent le bourreau jusqu'au moment où il leur coupe la tête. Nous sommes tous frères. Pourquoi donc les uns redouteraient-ils la mort plus que les autres?

— La mort, ce n'est pas tout, ma pauvre enfant! Etes-vous préparée à rencontrer ce qui la suit? à faire face au Créateur? Avez-vous jamais pensé à Dieu et au châtiment qu'il serait en droit de vous infliger si vous lui arriviez impénitente?

— Oh! mais je n'ai fait que de me repentir toute ma vie! Au reste, il n'y a de châtiment pour personne! ... pas même pour le pire d'entre nous... *Amnistie générale*... C'est papa qui me l'a dit et il était un clergyman comme M. Bagot, papa. J'aime beaucoup le bon Dieu... Il faut bien avoir un idéal en ce monde... dût-il être trop beau pour être vrai... Il y a des gens qui ne croient pas en Dieu, le père Martin, par exemple. Je sais bien qu'un chiffonnier ne compte pas... Mais Durien, le sculpteur qui compte, lui, et qui est honnête et intelligent, m'a dit une fois :

« Vois-tu, Trilby, j'ai bien peur qu'il n'y ait pas de bon Dieu, et je le regrette, car tout le temps que je travaille à une œuvre, je suis

possédé du désir qu'elle plaise au bon Dieu! » Et je comprends ce qu'il veut dire. Moi qui ne suis bonne à rien, un regret souvent me tourmente de ne pouvoir créer quelque grande chose : sculpture, peinture, musique ou poésie... pour l'offrir à Dieu!

Trilby que ces pensées avaient ramenée au quartier Latin, continua gaiment :

— Je me souviens d'un après-midi où nous étions toute une bande dans la cour de la boutique de la mère Martin, installés à boire du café et à dire des bêtises avec un invalide nommé Bastide Lendormi, un survivant de la vieille garde qui n'avait qu'une jambe, qu'un bras et qu'un œil, et que tout le monde aimait.

« Un modèle, Mimi la Salope, vint à passer, sortant du Mont-de-Piété d'en face. Le père Martin l'appela pour qu'elle prît une tasse de café et chantât quelque chose.

En entendant ça, Jeannot pousse de tels cris...

« Elle nous rejoignit et chanta une chanson de Béranger où il est question du Grand Napoléon :

Parlez-nous de lui grand'mère!
Grand'mère parlez-nous de lui!

« Ça devait être très joli, car le vieux Lendormi en pleura, et comme le père Martin se moquait de lui, il dit : « C'est égal, voyez-vous, mes enfants, chanter comme ça c'est prier! » Et depuis j'ai souvent pensé que j'aimerais à chanter comme Mimi la Salope, rien que pour prier. »

Avec une stupéfaction effarée, Mme Bagot allait se récrier :

— *Pouvoir chanter*, vous!...

Mais elle se souvint et se retint.

Elle reprit :

— Dites-moi ? Trilby, priez-vous quelquefois ?

— En paroles, à genoux et les mains jointes? Ma foi non, jamais... Mais il y a tant d'autres manières de prier : avoir des regrets d'une vilaine action accomplie ou de la joie de l'avoir évitée... jouir d'une belle journée de plaisirs innocents et en être reconnaissant... c'est prier cela. Et la plus belle de toutes les prières n'est-elle pas de subir sans murmurer la perte de tout ce qui vous est cher? Il y a des prières sans paroles... comme des romances; et Svengali disait que ces romances-là étaient les plus jolies... Ca semble si mesquin de toujours quémander! d'ailleurs à quoi bon puisqu'on ne peut rien obtenir!... Ce qui prouve que la prière sous cette forme est une erreur. La mère Martin passait son temps en oraisons, son mari à en rire et c'était toujours lui à qui la chance venait... J'ai fait une seule prière dans ma vie... pour garder Jeannot...

A ce moment elle se tut, la gorge serrée. Mme Bagot insista :

— Comment vous repentez-vous, ma pauvre enfant, si vous ne témoignez aucune humilité et n'implorez pas votre pardon à genoux?

Trilby allait protester, pensant combien elle avait été humble tout le long de sa misérable existence, mais elle se ravisa et dit :

— Écoutez, je vais vous raconter le plus gros péché de ma vie...

Sans prêter attention au geste de protestation de son interlocutrice, toute anxieuse, Trilby continua :

— C'était le dimanche des Rameaux, et j'avais promis à Jeannot de l'emmener à Saint-Philippe-du-Roule pour entendre l'abbé Bergamot. Mais Durien vint me demander de venir à Saint-Germain — où il y avait une foire, ou quelque chose comme ça — avec lui, Mathieu, un étudiant, et la maîtresse de celui-ci, une ouvrière en dentelle de la rue Sainte-Maritorne-la-Pocharde. J'acceptai et allai dire à Jeannot de ne pas compter sur moi. En entendant ça, il poussa de tels cris que je retournai dire aux autres qui m'attendaient au tournant de la rue dans une voiture, que je renonçais à les accompagner, mais à leur tour ils firent une scène et il me fallut aller avec eux. C'était Mathieu qui payait. Il avait loué une grande calèche découverte à deux chevaux, et Jeannot aurait pu grimper sur le siège à côté du cocher sans gêner nullement. Mais comme personne n'en parla, je n'osai pas le proposer moi-même et le pauvre petit resta là, tout seul, en larmes, sur le trottoir à nous regarder partir.

« Je n'eus même pas le courage de détourner la tête pour lui ire adieu, tant j'avais de chagrin. Et le pis est qu'en arrivant à aint-Germain, Durien dit tout à coup en voyant des enfants ouer dans l'herbe : « Quel malheur que nous n'ayons pas amené eannot? » et les autres eurent le même regret.

« Voilà six ou sept ans de cela et il n'y a pas de jour que je n'y ense, et alors c'est comme un coup de couteau qui me perce? Ah! e souvenir du dimanche des Rameaux!... Et quand mon Jeannot nourut... »

Elle eut un tressaillement qui souleva ses épaules étroites et jouta :

— Si ce n'est pas ça, le repentir, qu'est-ce que c'est, alors?...

— Oh, Trilby! quel enfantillage! Mais une négligence de la orte ne mérite pas considération! Je veux parler de choses gra- es... Quand vous posiez au quartier Latin... Jolie comme vous tes... sûrement...

— Je sais... je sais... c'est horrible! et j'en ai toujours comme ne honte... et puis c'est que ça ne m'amusait pas du tout, mais as du tout. Rien ne m'était sensible avant que je rencontre votre ils et les deux autres... Mais poser, voyez-vous, ça ne fait de mal à ersonne tandis que le pauvre Jeannot!... D'ailleurs les femmes ont punies de ces sortes de choses assez sévèrement sur la terre, à noins de s'appeler la Grande Catherine, George Sand ou Rachel. Mon Dieu, sans çà, vous auriez laissé votre fils m'épouser, bien que je ne fusse qu'une blanchisseuse, vous l'avez dit vous- même. Et j'aurais été une épouse digne de lui, j'en réponds. Il voulait se retirer à Barbizon et se vouer entièrement à la peinture, l détestait la société ; j'aurais été à la hauteur de cette vie-là. Il y des masses d'hommes dont les femmes sont blanchisseuses par à... et qui sont heureux tout de même sans que personne s'en nêle. Vous voyez que ma conduite a porté son châtiment en soi... t que j'ai été suffisamment punie.

— Vous avez fait votre première communion ?

— Je ne sais pas... Je ne crois pas...

— Grand Dieu !... N'avez-vous donc jamais entendu parler de a Passion de notre Sauveur et des mystères de la sainte reli- gion?

(A suivre.) GEORGES DU MAURIER.

(Adaptation de Th. Batbedat.)

EN FÊTE

(*Suite.*)

Tandis qu'elle parlait, il n'avait pas fait un mouvement, il n'avait pas répondu un mot. Seulement peu à peu sa physionomie si joyeuse tout à l'heure s'était transformée. Très pâle d'ordinaire, il était peut-être un peu plus pâle. Sa bouche se pinçait; ses yeux bleus prenaient une dureté métallique. Lorsque Andhrée eut lancé la dernière phrase il répliqua d'une voix vibrante :

— Et s'il me plaît de m'afficher encore, qu'est-ce que vous ferez?

— Je m'en irai.

Il arpenta le cabinet pendant quelques instants; il revint vers le lit, enfila son habit, s'assura de nouveau dans une glace de la correction de sa cravate et se plantant tout droit devant Andhrée :

— C'est le divorce que vous voulez?

— Une telle situation n'est plus possible. Puisque vous ne voulez pas rompre, oui, ce sera le divorce.

— Je vous ferai remarquer que dans notre monde beaucoup d'hommes ont des maîtresses.

Elle l'interrompit :

— Vous pourriez ajouter que leurs femmes ont des amants. Elles sont alors quittes envers leurs maris. Mais je n'ai jamais donné, moi, prise à la médisance; j'ai sans doute eu tort d'être aussi honnête. Mais aujourd'hui, j'ai le droit de parler haut et de réclamer mes droits.

Il s'inclina, en ricanant :

— Je ne le conteste pas. Mais puisque maintenant vous savez tout, puisque vous me mettez le marché en main, eh bien, ne discutons pas plus longtemps. J'ai horreur des paroles inutiles. J'ai pris des habitudes de liberté, j'entends les conserver. Vous ne

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 29 juillet.

admettez pas. Soit. Nous ferons comme vous le demandez. Nous ivorcerons.

— Alors, vous ne m'aimez plus?

— Si, comme une amie, une excellente amie.

Elle murmura d'une voix où sanglotait toute sa détresse :

— Gaston... Gaston...

Il se disposait à sonner le valet de chambre :

— Eh bien?

— Je vous en prie, réfléchissez... Vous avez un enfant...

Il retira la main qu'il allait appuyer sur le bouton électrique.

— Croyez-vous que si je divorce, je ne prendrai pas Robert vec moi?

— Ah! cela, jamais.

Il haussa les épaules.

— C'est ce que nous verrons.

— Oh! je sais que vous ferez agir des amis! Mais je vous jure ue jamais vous ne garderez mon fils. Cela, vous pouvez en être ûr.

Il lança :

— Alors si vous aimez votre enfant aussi fort que vous le dites, ivez pour lui seul, et acceptez le *statu quo*.

Elle se redressa, dans un violent mouvement d'indignation.

— Jamais... jamais je ne supporterai cela!

Il était redevenu très calme, très froid :

— Bien... Alors, ne discutons plus.

Il sonna.

Le domestique apparut :

— Mon pardessus et mon chapeau.

Il se coiffa, mit son paletot, et d'un petit coup de doigt sec au hapeau, saluant Andhrée, il s'en alla.

Celle-ci restait étourdie, les yeux fixes, la bouche ouverte, dans n mouvement de stupeur.

Ainsi, en quelques secondes, après de si brèves paroles, toute ne existence s'effondrait, Dans le coupé, en venant à la maison, lle prévoyait des pleurs, des cris, toute une scène de long et ragique désespoir. Elle espérait, oh! bien peu, mais elle espérait uand même que, lorsqu'elle aurait invoqué le nom de son ils, Gaston réfléchirait peut-être et ferait des concessions. Et lle s'était leurrée encore une fois! De cette lutte avec son mari, lle sortirait toujours vaincue. Aucune considération, aucun senti-

ment des devoirs, aucun rappel aux convenances ne fléchir l'égoïsme de cet homme. Il fallait rompre.

Pour se rendre à l'hôtel de la Princesse, Gaston jugea inut de prendre le coupé. Il le laisserait à sa femme qui en aurait bes puisqu'elle dînait là-bas, boulevard Saint-Germain, chez les Turg Il faisait sec, la nuit était étoilée, et dans le ciel très bleu et t limpide, la lune épanouie riait sur Paris. Par une nuit aussi pu il ferait bon marcher.

Jamais il ne s'était senti aussi léger. Il n'avait aucun remor combien de fois n'avait-il pas souhaité cette solution! Mais, aussi, il croyait que, lorsque Andhrée apprendrait qu'il ét l'amant de la Princesse, une scène terrible éclaterait entre eux. prévoyait des pleurs, des cris, un évanouissement tragique. Gâ par les romans et les pièces de théâtre qu'elle avait lus, sa fem émettrait peut-être l'intention de se tuer.

Et il aurait une bonne heure d'ennui.

Et voilà que toute sa conduite était connue, que l'explicati avait eu lieu et qu'aucune menace de drame ne surgissait! contraire, tout se passait avec la plus grande correction, se régl gentiment, à l'amiable, en cinq sec. Andhrée allait au devant son plus cher désir; elle lui rendait la liberté.

Il marchait la poitrine en avant, les épaules effacées, le chape un peu incliné sur l'oreille. Il était content : il jugea qu'il était peu plus que content; il se trouva parfaitement heureux.

Un instant, il s'arrêta pour allumer un cigare.

L'homme qui aime le cigare et qui est en pleine félicité d fumer, afin de jeter au ciel des bouffées de tabac qui ont l'air bulletins de victoires. Il envoya bruyamment d'énormes bouffé vers le firmament et il sourit à la lune, croyant voir dans cet grosse boule ronde un visage ami en concordance d'idées avec sien, un visage aux yeux farceurs qui l'encourageaient, à la bouc large et joviale qui lui disait : « Comme tu as raison ! »

Et déjà il s'imaginait l'étonnement, puis la joie de la Princess quand il lui raconterait la scène qui venait de se passer; depuis retour de sa femme, elle lui avait fait des scènes parce que pl sieurs fois, bien rarement cependant, il l'avait délaissée. Mên elle s'était montrée jalouse, oui jalouse! Eh bien! à présent, el aurait toujours une physionomie charmante, des yeux clairs heureux, car il ne serait plus qu'à elle, bien à elle. Pas un insta il ne la quitterait. Et déjà il vivait la minute exquise où, ravie

le posséder entièrement, elle le prendrait dans ses bras et, l'embrassant avec passion, elle lui dirait, dans l'écrasement des lèvres : « Oh ! Tonton, comme tu es gentil ! »

Sur quoi, il fit siffler sa canne, en un brusque mouvement de rotation. Ce mouvement et l'envoi de nombreuses bouffées de cigare vers le ciel dénotaient chez Gaston un état d'âme proche de l'extase.

IV

Au moment où d'Alvarays se trouva en face de la Princesse, celle-ci était déjà habillée. En compagnie de la Dubarry qui avait échangé aussi son costume de tandémiste pour une robe de soirée, car Gaston l'avait priée à dîner avec Silvany, elle se tirait les cartes dans le fumoir-bar. A l'entrée de son amant, elle inclina simplement la tête pour lui dire bonsoir ; elle était très occupée : la réussite ne s'annonçait pas brillante ; il y avait une dame de pique terrible, qui apportait de l'ennui et de la colère, et il fallait voir si par la suite elle ne trouverait pas une carte qui contrebalancerait l'influence de Pallas.

— Laisse donc cela, fit d'Alvarays ; j'ai quelque chose de sérieux à te raconter.

— Faut-il me retirer ? demanda la Dubarry.

— Non, car ce que je vais vous dire, vous l'apprendrez bientôt. Seulement, donnez-moi votre parole de ne rien répéter à personne, jusqu'au moment où je vous autoriserai à parler.

La Dubarry lança la main en avant :

— C'est juré.

Au ton sérieux de Gaston, la Princesse leva la tête :

— Que se passe-t-il ?

Et tout de suite, elle ajouta avec un rire, tout en continuant de regarder les cartes :

— Tiens ! j'ai vu ta femme aujourd'hui.

Il dit :

— C'est justement à cause d'elle que j'ai à te parler.

Elle abandonna la réussite, et fixant son amant :

— A cause de ta femme ? Qu'est-ce qu'il y a eu ?

— Tu ne t'en doutes pas ?

— Est-ce qu'elle saurait ?

— Tout.

— Zut !

La Princesse esquissa une grimace, ouvrit de grands yeux, resta quelques instants la bouche allongée en O, à la façon des clowns.

De sa voix douce, conservant toujours son air calme, la Dubarry murmura :

— Ah ! bouillie !

Comme Gaston, devant les exclamations diverses et les physionomies si différentes des deux femmes, se taisait :

— Voyons, sapristi ! raconte donc ce qui s'est passé ! dit la Princesse.

En quelques phrases, il narra l'aventure, puis, comme il arrivait à la conclusion, il eut un long soupir heureux de délivrance. Ouf ! le cauchemar était fini !

— Fini .. fini !... murmura la Princesse. Qu'est-ce que tu as l'intention de faire.

Il mit les pouces dans les poches de son gilet, se renversa, le ventre tendu en avant, le visage épanoui ; puis, après être resté quelques instants sans parler afin de préparer son effet, il regarda fixement sa maitresse, et, tout en faisant claquer légèrement le pouce contre le médius, il lança :

— Ce que je vais faire ? Tu le demandes ? Hé ! parbleu, je vais divorcer.

— Hein ?

Il s'avança vers sa maitresse, l'embrassa sur le front :

— Et toi ?

— Moi ? Quoi ?

— Tu ne m'embrasses pas à ton tour ?

— Si tu veux.

Elle lui donna un vague baiser, si froid qu'il en resta étonné. Comment ! elle ne lui sautait pas au cou ! Elle ne le saisissait pas dans ses bras, joyeuse et reconnaissante comme il l'avait espéré !

Il crut nécessaire de chauffer l'enthousiasme :

— Et le divorce ne sera pas long à obtenir, va ! J'ai des amis dans la magistrature. Ils s'occuperont activement de mon affaire. Avant trois mois, je serai tranquille.

Déjà, il se voyait garçon, libre, heureux. Il marchait à pas précipités dans le salon, poussant de nouveaux soupirs de délivrance. Il alluma un second cigare.

Tout à coup, il pirouetta sur les talons et revint vers la Princesse :

— Tu dois comprendre que j'en avais assez de cette vie, de ces continuels mensonges... Evidemment, je ne prenais guère de précautions... J'agissais à ma guise. Mais enfin, depuis le retour de ma femme, il fallait sortir quelquefois avec elle.

— C'est vrai.

— Et tu te rappelles la scène que tu m'as faite un soir quand j'ai dîné avec Andhrée et les Ponthieux? Aux courses, même, il m'est arrivé de ne pas pouvoir te dire bonjour parce que ma femme m'accompagnait... C'était assommant!...

— En effet.

— Heureusement, maintenant ça va changer.

Elle conservait sa physionomie dure, presque impassible.

— Alors à présent, je t'aurai toute seule?

— Parbleu!

— Nous passerons notre vie constamment ensemble, à nous bécotter, ainsi que deux petits poulets qui s'aiment?

— Parfaitement.

— Paul et Virginie, quoi?

— Tu l'as dit.

Il avança les lèvres dans un besoin de caresse, désireux de l'étreinte reconnaissante qu'il espérait si avidement depuis son arrivée.

Déjà, afin de se sentir enlacer et embrasser, il se penchait vers la Princesse; mais celle-ci, d'un coup brusque, se recula :

— Tu n'es pas fou... avec tes histoires?

Il chercha à la reprendre.

— Mais laisse-moi donc tranquille! fit-elle.

Il s'arrêta ébahi, ne comprenant pas. Comment! à l'annonce de cette bonne nouvelle, elle le recevait de cette façon; elle ne l'étreignait pas dans ses bras, en l'appelant son « Tonton chéri »; elle ne s'écriait pas : « Ah! quel bonheur! »

La Dubarry, qui regardait la scène, restait aussi un peu étonnée, devant l'air froid de la Princesse.

Celle-ci finit par dire :

— Tu veux divorcer... As-tu seulement réfléchi à la façon dont s'obtient le divorce? D'abord, qui le demandera? Ta femme ou toi?

Il fit un geste qui signifiait que ce détail lui était parfaitement indifférent :

— Si ma femme veut le demander, je ne m'y opposerai pas. Je ferai comme elle voudra. Pourvu que je redevienne garçon!

La Princesse, d'un coup de main, brouilla les cartes de la réussite et quitta la chaise sur laquelle elle était assise.

Elle eut un regard de pitié pour son amant; puis, frappant le plancher du bout de son pied chaussé de satin et ganté de soie blanche, un pied qui semblait frémir d'exaspération, elle s'adressa à la Dubarry :

— Tu l'entends? s'écria-t-elle. Tu l'entends? C'est sa femme qui demandera le divorce. Et après, qu'est-ce qui arrivera?

— Nous vivrons chacun de notre côté.

Elle eut un rire nerveux.

— Et tu t'imagines que, parce que Mme d'Alvarays aura demandé le divorce contre toi, elle l'obtiendra, tout de suite, au petit galop les mains basses?

L'ahurissement de Gaston devint de plus en plus profond.

Évidemment, déclara-t-il, le divorce serait prononcé quand il le voudrait. Combien de fois, dans les journaux, n'avait-il pas vu de cas analogues au sien, ou deux époux fatigués l'un de l'autre se séparaient par consentement mutuel! Et non seulement il avait lu cela dans les journaux, mais il en avait eu maints exemples dans des pièces, aux Variétés ou au Palais-Royal.

Encore une fois, le pied de la Princesse s'agita furieux, et celle qui possédait ce pied, ne put retenir cette exclamation :

— Poire, va!

Mais aussitôt elle comprit qu'en se servant de vocables aussi vulgaires elle perdait de son autorité. Gaston l'aimait parce qu'il la trouvait distinguée, non seulement dans ses manières, mais aussi dans le choix de ses expressions. Il déclarait à l'occasion que toutes les maitresses de ses amis étaient des grues; lui seul avait trouvé dans l'amour libre un type de femme d'une correction absolue.

Risquer au milieu d'une discussion aussi grave un mot malsonnant était donc une faute. Elle froissait Gaston dans son amour-propre et perdait de la force dans son argumentation.

Aussi continua-t-elle, en surveillant son langage :

— Tu ne le sais donc pas? Si ta femme veut demander le divorce contre toi, il faudra qu'elle donne des motifs. Il faudra qu'elle prouve que tu la trompes. Et pour cela que devra-t-elle faire? Elle enverra un commissaire qui nous surprendra ensemble.

— Et puis après? dit d'Alvarays, goguenard. Où serait le mal?

La Princesse eut un superbe élan d'indignation. Ah! monsieur acceptait cette hypothèse, sans émotion, sans colère? Il ne demandait pas mieux que de se résoudre à cette extrémité!

Eh bien! elle, — et elle le jurait! — jamais elle ne se prêterait à une pareille comédie! Oh! il pouvait lui promettre la forte somme, lui offrir tout ce qu'il voudrait. Elle n'avait qu'un nom; à cause de son genre de vie, elle ne le portait pas, mais ce nom ne serait pas taché, il n'irait pas devant les tribunaux.

Gaston, maintenant moins sûr de son effet, risqua :

— On n'est pas déshonoré pour un constat d'adultère.

Elle se mit droit devant lui, les bras croisés sur la poitrine :

— Et s'il prenait fantaisie à ta femme de me faire enfermer à Saint-Lazare? Si j'étais obligée de passer, à cause de toi, en correctionnelle? Tu trouverais cela comique, toi?

— Il n'y a pas de danger qu'Andhrée fasse cela.

— Je n'en sais rien. Je ne connais pas Mme d'Alvarays. Je ne sais pas ce dont elle est capable. Dans ces moments-là, les femmes les mieux élevées perdent la tête et veulent se venger. Eh bien! je n'ai pas envie de faire connaissance avec les religieuses de Saint-Lazare et les juges d'instruction... Je te le dis une fois pour toutes... tu pourras, si cela t'amuse et si tu tiens absolument à divorcer, te faire prendre en flagrant délit. Mais ce ne sera pas en ma compagnie, je te le jure!

Il la regardait d'un air morne, ne trouvant plus rien à répliquer.

Elle ajouta :

— Et dès maintenant il faut choisir. Toute cette histoire ridicule m'ennuie. Tu vas te remettre avec ta femme... Ou bien, c'est moi qui divorcerai avec toi.

Elle s'inclina d'un coup sec, tourna les talons, alla au bar et vida un verre de madère.

Aux premières paroles de son amant, en voyant son air heureux et dégagé, elle avait deviné le désir qu'il avait de divorcer. Et aussitôt s'était juré qu'elle ne le laisserait pas faire.

Quoi! elle vivait déjà très peu à sa guise. Elle, qui aimait sa liberté, devait, à chaque instant, céder aux caprices de Gaston Que serait-ce le jour où il se trouverait libre? Du matin au soir, elle l'aurait sur le dos. Quelle perspective enchanteresse! Oh! non! non! elle n'admettrait jamais une telle existence!

Pour mener la vie à deux, du moment où il s'agissait d'être tou-

jours avec quelqu'un qu'elle n'aimerait pas, n'était-il pas préférable de céder aux sollicitations de Bourrelier? Au moins, celui-ci l'épouserait.

Aussi se sentait-elle très forte : d'Alvarays pouvait prendre son chapeau et lui dire adieu, elle n'avait pas d'inquiétudes pour l'avenir.

Elle quitta le bar, se retourna. Elle vit son amant si désappointé, avec une mine si drôlement malheureuse, qu'elle eut envie de sourire.

Mais tout à coup son regard se porta sur la Dubarry qui toujours calme, avec son gentil visage impassible où se mouvaient seulement deux yeux amusés, écoutait, tranquille, que la discussion prît fin.

La Princesse jugea qu'il fallait faire donner son amie pour enlever la position.

Elle lui demanda :

— Trouves-tu que j'ai raison?

La Dubarry avait compris pourquoi la Princesse tenait tant à ce que Gaston ne divorçât pas. Elle crut de son devoir de la soutenir.

— Oh! parfaitement. Ça n'est jamais drôle d'aller devant les tribunaux.

Sous cette coalition, Gaston fléchit. Il contempla sa maîtresse, puis la Dubarry, d'un air hébété, les yeux vagues, comme un homme qui vient de recevoir un coup de poing sur la nuque.

La Princesse s'aperçut du désarroi de son amant.

Elle se rendit compte que, une fois encore, il céderait, que, une fois de plus, il serait vaincu. Allons! la rupture définitive n'arriverait pas ce soir!

Et, avec l'audace un peu insolente de la femme qui n'aime pas et se sent certaine de la victoire, elle lança le dernier argument qu'elle avait tenu soigneusement jusque-là en réserve.

— Et ton fils? demanda-t-elle. Si tu divorces, qu'en feras-tu?

En écho, la Dubarry répéta :

— C'est vrai... Il a un fils!

Et elle prit une mine attristée, un air apitoyé. Oh! c'était vilain d'abandonner son enfant!

L'émotion de la petite femme toucha Gaston.

Tout à l'heure, quand Andhrée avait jeté le nom de Robert au milieu de la discussion, à peine y avait-il pris garde. Il ne pensait qu'à sa liberté.

Maintenant, devant ces deux filles qui lui rappelaient ses devoirs paternels, il se trouvait gêné, presque confus.

Aussi, quand la Princesse lui demanda : « A qui reviendra la garde de Robert? » esquiva-t-il la réponse.

Étant donnés ses torts, cette garde reviendrait certainement à sa femme. Il pensa au jugement du monde, à celui de ses amis. Il pensa aussi enfin — combien de temps avait-il mis pour y arriver! — au triste avenir qu'il réservait à son fils. Et son émotion s'accrut, tandis que, les mains jointes, la Dubarry, cédant à une de ses soudaines crises d'attendrissement, propres aux hystériques, balbutiait :

— Faut pas qu'il abandonne son petit garçon... Faut pas... Ça lui porterait malheur.

Il s'avoua vaincu.

Le visage très pâle, le front barré d'une ride, il s'avança vers la Princesse :

— Tu me conseilles toujours de rester avec Andhrée? Tu y tiens absolument?

— Absolument.

La Dubarry se joignit à la Princesse. Oui, Gaston ne devait pas quitter sa femme, à cause de son enfant. Et elle lui prenait les mains, en le regardant avec de grands yeux noyés, suppliants.

— Eh bien! dit d'Alvarays à la Princesse, c'est fini; je ne divorcerai pas. Pour la peine, maintenant embrasse-moi.

Un bras passé autour du cou de Gaston, elle se fit féline et tendre comme si elle avait voulu ravir un nouvel amant; et doucement elle l'embrassa sous le menton, d'un baiser qu'elle savait irrésistible et qu'elle donnait seulement au marquis. D'Alvarays savoura longtemps la chaleur de ce baiser, puis il releva la tête : à travers les paupières mi-closes filtrait une joie voluptueuse. A son tour il embrassa longuement sa maîtresse.

— Tu fais de moi ce que tu veux.

Elle offrit sa poitrine qui du corsage émergeait, ronde, veinée d'un léger réseau bleu. De la chair nue montait l'odeur affolante qui grisait toujours Gaston. La Princesse attira son amant vers ce bouquet, et tandis qu'il se penchait pour en respirer le capiteux parfum :

— Mme d'Alvarays dîne chez elle ce soir? demanda-t-elle.

— Non.

— Alors, promets-moi que, après dîner, tu iras la prendre chez

les amis où elle se trouve. Tu rentreras avec elle à l'hôtel. Vou scellerez la paix.

Il dit oui ; et, sur la chair odorante, de nouveau ses lèvres cla quèrent passionnément.

V

Rue Crevaux, d'Osmers habitait un rez-de-chaussée compos d'un salon, d'une salle à manger donnant sur la rue, d'une chambr à coucher et d'une large et haute pièce servant de cabinet d travail.

Cette dernière pièce, d'Osmers l'affectionnait particulièremen à cause de sa simplicité et de son intimité reposante. Aux mur n'était suspendu aucun tableau. Seuls, autour du cabinet, s'allon geaient des rayons en bois de chêne, supportant des volumes reliés des brochures et des journaux. Au-dessus de la cheminée, un grande glace reflétait des épées, des sabres, des fusils, des revo vers, toute une panoplie d'armes anciennes accrochée en face. U bureau très large occupait le milieu du cabinet. Çà et là, se dres saient quelques chaises et des fauteuils. Mais le charme de cett pièce, c'était la large baie vitrée qui s'ouvrait sur un jardin plant de grands arbres et fleuri, en été, d'un immense parterre de rose bordé de pensées et de myosotis.

Assis devant sa table de travail, le marquis, cet après-midi, tra çait, avec un crayon, des chiffres sur du papier. Il s'arrêta un ins tant pour allumer une cigarette de tabac opiacé, puis il se mit réfléchir.

Il était rentré au petit jour, après une journée et une nuit d déveine persistante.

Hier, la malchance avait commencé de se manifester au coursés. Sauf la Bacchante, que Mme d'Alvarays lui avait indiquée il n'avait touché aucun cheval.

Pour rattraper les trois cents louis perdus dans l'après-midi d'Osmers se rendit le soir au Petit Cercle ; de là, après des alter natives de perte et de gain, après « n'avoir rien fait », il pouss jusqu'au club Franco-Russe. Ici, au début, la fortune daigna lu sourire. Mais, vers les deux heures du matin, Silvany arriva ; e Silvany, dont la guigne était légendaire, Silvany-la-Joie-des Pontes, eut des banques-rasoirs formidables. Toute la nuit, avec

un entrain prodigieux, il abattit des huit et des neuf, raflant les noises des deux tableaux, amenant à lui tout l'argent des joueurs qui s'entêtaient.

A l'aube, d'Osmers avait perdu trente mille francs; quand il entra, il réveilla son valet de chambre pour que celui-ci payât la voiture du cercle qu'il avait prise.

Maintenant, sa cigarette posée sur un cendrier, il continuait une addition.

Plusieurs fois il la recommença.

L'opération enfin terminée, d'Osmers se renversa dans son fauteuil et à voix haute, avec une certaine ironie amusée, il se dit:

— Eh bien, mon cher, tu dois à l'heure qu'il est cent soixante-quinze mille francs. Comment vas-tu les payer?

Machinalement, il fouilla dans la poche gauche de son pantalon. Il en retira une belle pièce de dix centimes qu'il fit sauter en l'air et reçut ensuite dans la main.

— Voilà ta seule fortune, ajouta-t-il. Il va falloir recommencer à travailler.

Aucune tristesse ne se peignait sur son visage; même, au coin de ses lèvres, se dessinait presque un pli, ameneur de sourire. Dans les yeux brillaient des lueurs de gaîté ironique.

Ce n'était pas la première fois qu'une aventure de ce genre arrivait à d'Osmers.

En une rapide évocation, il se revit à vingt ans, au moment de la mort de son père.

Celui-ci, un Anglais riche et fantasque, avait épousé une Italienne, en compagnie de laquelle, après avoir mangé sa fortune dans les divers casinos européens, il était parti en Amérique; là, il fit mille métiers, depuis l'élevage des chevaux à la Plata jusqu'au commerce des grains et des cafés à Chicago. Sa femme étant morte, il eut le spleen et décéda peu après.

Et, un matin, d'Osmers qui achevait ses études, d'Osmers habitué à un train de vie élégant, se trouva, comme aujourd'hui, dénué de toutes ressources, le défunt ne lui ayant laissé comme héritage qu'une jolie collection de dettes.

Il fallait vivre cependant: du côté paternel, il tenait la force et l'énergie anglaise; par sa mère, il avait la rapidité de conception, l'emballement et aussi la souplesse d'un Italien. Il ne crut pas déchoir quand un ami de son père, qui tenait un hôtel à New-

York, lui offrit une place d'interprète. Il courba l'échine, attendant les événements.

Peu de mois après, la fortune se présenta sous les traits d'une jeune Espagnole qui s'installait à l'hôtel, en compagnie d'un mari très vieux et de son fils, un gamin d'une douzaine d'années. D'Osmers était jeune, de physionomie distinguée, — deux qualités qui éveillent l'attention des femmes. L'Espagnole s'intéressa à l'interprète. Quand elle sut sa naissance, quand elle connut ses déboires, l'intérêt que le physique séduisant du jeune homme lui avait inspiré, se changea en compassion.

Elle jugea alors nécessaire de se renseigner davantage. Elle apprit que d'Osmers avait fait d'excellentes études, qu'il parlait couramment, outre l'espagnol et l'anglais, l'italien et le français.

Sans prendre conseil de son mari, lequel d'ailleurs n'avait auprès d'elle aucune autorité, elle décréta que le bel interprète ferait un excellent précepteur pour son fils. Et d'Osmers ayant accepté la proposition, il arriva très rapidement que le garçonnet eut un précepteur et, peu de temps après, la mère un amant.

L'Espagnole adorait la vie nomade. Pendant trois années consécutives, elle emmena tout son monde à travers l'Amérique. Puis on fit route vers l'Australie.

Installé à Melbourne, d'Osmers s'ennuyait considérablement dans cette ville, quand il fit la connaissance de la fille d'un marchand de moutons milliardaire. Jamais on ne la lui eût donnée en mariage. Mais la jeune miss trouvait le précepteur charmant; un jour, elle prit ses bijoux, quatre cents livres sterling dans le coffre-fort paternel et elle consentit à l'enlèvement que d'Osmers lui avait proposé. Ils partirent pour les Indes.

Il éprouvait une passion profonde pour celle qu'il avait ravie; les deux amants connurent des extases si vives qu'ils souhaitèrent parfois la mort pour s'éteindre ensemble dans des baisers. La Mort vint. Un soir, elle emporta l'amante, qu'une phtisie galopante avait terrassée. Devant cette perte, d'Osmers eut une crise de folie; il pleura, cria, sanglota, se déchira les joues avec les ongles, il fallut le garder pour qu'il ne se tuât pas. Enfin, un matin, il se réveilla, calmé; il lui sembla qu'il venait de vivre des années de cauchemars; autour de lui, il sentit le vide, un vide effrayant. Jamais plus, pensa-t-il, il ne pourrait aimer; les larmes que la passion pour la Morte lui avait fait verser seraient les dernières. Et les femmes ne lui apparurent plus que comme des

réatures de plaisir et d'élégance qu'il fallait posséder sans les aimer.

Il quitta précipitamment les Indes, revint à Chicago. Il n'avait plus qu'une idée en tête : faire fortune en spéculant. Spéculer c'est jouer ; et le jeu c'est l'oubli. Il lui restait cinquante mille francs, il risqua le tout dans une entreprise sur des grains qu'un courtier, rencontré par hasard, lui conseilla. Il réussit ; ce succès l'encouragea ; il continua ; la veine persista. Cependant, à cause de sa pâleur intéressante, quelques Européennes et aussi certaines Américaines le remarquèrent. Il se défendit d'abord, puis avec indolence, d'autant plus adoré qu'il était moins pris, il se laissa aimer par la femme d'un entrepreneur de chemins de fer. Cette dame habitait Boston ; elle l'y emmena ; dans la société élégante qui fréquente cette ville, il se vit très courtisé ; il condescendit à quelques faiblesses. Mais l'un de ces flirts lui attira un duel avec un Européen qui avait encore des préjugés sur les devoirs conjugaux. Il donna un coup d'épée, en reçut un ; si ces blessures ne rendirent pas l'honneur à l'inspiratrice du combat, toutefois, grâce à cette rencontre, les deux adversaires restèrent chacun en possession du leur.

A la longue, Boston parut insupportable à d'Osmers. Depuis longtemps, il caressait le rêve de venir à Paris et de s'y établir définitivement. Pour lui, c'était l'Éden féerique, la ville merveilleuse où toujours flambent les feux de joie, où nuit et jour passent des gaietés et des tendresses. Une seule chose l'effrayait. Pour vivre en cet endroit, il devait falloir posséder des millions et encore des millions. Et lui qui avait tant voyagé, n'avait encore osé se rendre à Paris, dans la crainte de ne pas pouvoir se donner le luxe qu'il désirait.

Néanmoins, la hantise devenait impérieuse. Grâce à ses spéculations, grâce aussi à la femme de l'entrepreneur de chemins de fer qui l'avait intéressé dans une affaire lancée par son mari, il se trouvait à la tête d'un chiffre important d'actions de sociétés aux fortunes diverses ; il réalisa le tout ; et sans prendre congé de ses relations, abandonnant, avec un dédain qui n'était pas sans l'amuser, les flirts nombreux et les passionnettes engagées, il prit le paquebot, un peu troublé, lui, si calme ! heureux comme un collégien qui se rendrait à un premier rendez-vous d'amour.

Débarqué à Paris, il changea d'abord son titre de baronnet contre celui de marquis, trouvant cela plus élégant. Et aussitôt il

loua un hôtel, fréquenta les restaurants en vogue, eut des maîtresses, les premières parmi les grands noms du turf ou du théâtre, se fit recevoir, en arrosant délicatement son parrainage, membre d'un cercle fermé, fréquenta les courses et les tripots, joua gros jeu et se vit honoré de l'estime des bijoutiers et de la confiance des bookmakers. En deux ans, le demi-million qu'il avait réalisé fut presque mangé. Cet événement n'enleva rien à la tranquillité de d'Osmers. Le côté yankee reparut; sans le sou, il ferait désormais des affaires.

Il se débarrassa de son hôtel pour habiter le rez-de-chaussée de la rue Crevaux. Avec le peu d'argent qui lui restait, il acheta trois chevaux de courses, des bêtes claquées qu'il fit raccommoder. Deux de ces « canards » ne lui rapportèrent que des déceptions; le troisième compensa ces déboires par des arrivées à des cotes fantastiques. D'Osmers obtint encore, d'une autre façon, de jolis bénéfices sur des chevaux adroitement achetés et plus adroitement revendus.

Entre temps, grâce à ses manières aimables, il avait fait la connaissance de lanceurs d'affaires, de financiers importants, auxquels, voyageur et polyglotte, il put donner des renseignements utiles. En revanche, ceux-ci l'intéressèrent dans des spéculations heureuses et lui indiquèrent quelques coups de Bourse avantageux. Et, de nouveau, il connut la vie facile.

De leur côté, les fournisseurs, auxquels il servait de réclame vivante, se pressaient pour obtenir sa pratique et ne l'ennuyaient guère pour le paiement de leurs créances.

Actuellement enfin, d'Osmers était en train de constituer une société pour l'exploitation d'une mine de cuivre, — une affaire qui, si elle se réalisait, lui donnerait du coup quatre cent mille francs, sans compter par la suite de prodigieux et incessants bénéfices.

Grâce à ces combinaisons qu'il tenait cachées, il passait, sinon pour riche, tout au moins pour un de ces gentlemen dont on dit à Paris : « Il a de l'argent », mot magique, qui ouvre tous les crédits.

Certains cependant n'avaient peut-être pas la même opinion : Silvany, par exemple ; car le marquis, par des emprunts successifs, était arrivé à lui devoir quatre-vingt mille francs. Un bookmaker avec lequel d'Osmers était « accroché » pour deux mille louis, avait les mêmes doutes, ainsi que Bourrelier, pour des raisons analogues.

Mais d'Osmers ne s'effrayait pas de ces dettes. Avec de la prudence et de l'habileté, il arrivait toujours à s'acquitter. Car, dissipé le moment de folie qu'il avait eu à son arrivée à Paris, il ne s'était plus engagé dans les aventures féminines qui coûtent cher. Les grands noms du turf et du théâtre, les célébrités galantes haut tarifées le faisaient sourire. Et n'étant pas amoureux, dans ce monde spécial où il vivait, il se mouvait à l'aise.

Au reste, de jeunes femmes, qui possédaient, avec des équipages somptueux, des amants fortunés, lui prouvaient, quand il y consentait, qu'elles le regardaient comme un être très beau, sans lui demander d'autre rémunération que des sourires et un peu d'amabilité. Mais ces aventures galantes se passaient discrètement, car il ne voulait pas éveiller la susceptibilité de la Princesse, dont la jalousie un peu calmée pouvait un jour se réveiller.

D'Osmers en était là de ses réflexions quand, tout à coup, l'image de Mme d'Alvarays passa devant ses yeux. Le sourire que l'évocation de ces petites femmes avait amené sur ses lèvres, s'éteignit brusquement.

Peut-être allait-il se laisser aller à la rêverie, quand son valet de chambre entra dans la pièce :

— M. Bourrelier demande si M. le marquis peut le recevoir ?

— Bourrelier ! répéta le marquis étonné ; qu'est-ce qu'il me veut ? C'est bien, introduisez-le.

Couvert d'une lourde pelisse garnie d'astrakan, Bourrelier s'avança, le visage souriant et les mains tendues :

— Vous ne vous attendiez pas à me voir, hein ? Surtout par un temps pareil... Fichu temps pour moi, d'ailleurs. Croyez-vous qu'à mon âge j'attrape encore des engelures ?

Il s'assit, sans gêne, mit une jambe sur l'autre et tirant de sa poche un étui à cigares qu'il ouvrit :

— Fumez-en un... Ça vient directement de la Havane. Vous me direz ce que vous en pensez.

Le marquis prit un cigare, considéra son interlocuteur :

— Voulez-vous m'expliquer la raison de votre visite ? Est-ce parce que je vous dois un peu d'argent ?

Bourrelier haussa les épaules :

— Voyons, mon petit, vous ai-je jamais ennuyé ? Qu'est ce que vous me devez ? Vingt mille ?

— Quarante.

— Je ne sais seulement pas le chiffre. Vous voyez que je ne suis

pas inquiet. Vous vous rattraperez un jour ou l'autre. Non, je suis venu pour vous demander un service.

— Ah !

Bourrelier toussa, puis il prit un air sérieux :

— Voilà... Vous avez des relations, vous êtes un homme adroit. Je n'ai pas l'habitude de faire des manières pour expliquer ma pensée. Je vais vous confier, en un mot, ce que j'attends de vous.

Il toussa encore un peu ; quoi qu'il en dit, il ressentait un léger embarras. Il laissa s'écouler quelques secondes ; il reprit :

— Certaines gens passent leur existence à vouloir se faire décorer. Je les comprends ; c'est une vanité comme une autre. Moi, je me moque de cela. Si j'y tenais, je ne prétends pas que je serais grand officier de la Légion d'honneur, mais j'aurais pu m'offrir trente-six ordres étrangers et porter toutes les couleurs de l'arc-en-ciel à ma boutonnière. Moi, mon ambition...

— C'est ?...

— De devenir noble.

La phrase lâchée, il tira aussitôt une bouffée de tabac qu'il renvoya bruyamment par la bouche et les narines. Il devina que d'Osmers se retenait pour ne pas sourire et il devint très rouge. Cependant, il respira avec satisfaction ; enfin, il était débarrassé de son secret.

Il songeait : « Ah ! s'il voulait s'anoblir, ce n'était pas pour satisfaire un simple besoin d'amour-propre personnel. Certes, quand il aurait la particule, il ne serait pas fâché d'entendre les domestiques l'appeler « monsieur le comte ». Mais avant tout, s'il tenait à un titre, c'est que toujours il désirait posséder la Princesse.

Or, pourquoi refusait-elle de l'épouser ? Parce qu'elle avait comme amant un personnage titré. Eh bien ! si lui, Bourrelier, s'anoblissait, il devenait l'égal de d'Alvarays. Les sentiments que la Princesse nourrissait à son égard pouvaient par cela même changer. Elle ne lui résisterait plus. Car, payé ou non, en voyage et même à Paris, un titre produit toujours son effet.

Renversé dans son fauteuil, tout en battant sur le bureau une marche avec un coupe-papier, le marquis demanda :

— Si j'ai bien compris, vous voulez acheter un titre ?

— Parfaitement.

— Français ou étranger ?

— Bah ! être comte romain me satisferait suffisamment.

Et aussitôt Bourrelier dit ce qu'il avait déjà fait en prévision de la réussite de son projet.

Il était arrivé à connaitre le curé de sa paroisse avec lequel il était dans les meilleurs termes; chaque dimanche, il allait, afin d'éviter les plaisanteries, à la messe de six heures, et il communiait. A Enghien, il rendait le pain bénit. Il avait même fait plusieurs pèlerinages. Enfin il s'était rendu acquéreur, en Bretagne, d'une propriété superbe dans laquelle il avait fait bâtir une petite chapelle.

D'Osmers réfléchissait. L'ambition de Bourrelier l'avait égayé d'abord ; mais, tout de suite, il comprit que cette ambition pourrait être, pour lui, une source de bénéfices. Et maintenant, parmi les gens qu'il avait connus ou qu'il connaissait, il cherchait celui qui le servirait dans cette entreprise, facilement réalisable. Tout à coup il poussa un petit cri de joie.

— J'ai votre affaire.

Il se rappelait avoir connu, à Monte-Carlo, un prélat italien, un monsignor charmant, enragé de jeu, qui venait, en habit de ville, à la roulette.

Bourrelier se mit à rire :

— Et il peut nous être utile?

— Beaucoup. Il jouait toujours la rouge, ça lui a porté bonheur ; il est au mieux avec la plupart des cardinaux.

Bourrelier rit de nouveau, très fort, tandis que le marquis ne bronchait pas.

Celui-ci continua de donner des explications. Avec ce prélat, il avait fait un voyage à Rome où il avait retrouvé quelques personnes de sa famille que, au besoin, il pourrait faire agir. Mais le plus bel atout, c'était le monsignor qu'il avait rencontré, l'an dernier, à Paris, et avec lequel il avait entretenu pendant un certain temps, une correspondance.

— Est-ce qu'il est resté joueur? demanda Bourrelier.

— Il ne va plus à Monte-Carlo, mais il adore les loteries.

— Alors, quoique dans les ordres, il est peut-être corruptible?

— Il n'est pas défendu d'offrir à un membre de l'Église des objets de piété, en or ou en diamant.

Les deux hommes se regardèrent, l'un épanoui, l'autre toujours flegmatique.

Bourrelier se leva :

— Marquis, vous vous occuperez le plus tôt possible de cette affaire, n'est-ce pas?

Et comme d'Osmers ne bronchait pas, il ajouta :

— Vous allez avoir de grands frais...

— Je serai obligé d'aller à Rome.

— Je sais ce que vaut notre temps... Je vous remercie à l'avance du service que vous me rendez... J'avais apporté, en prévision des premiers frais que vous pourriez avoir, une petite liasse... Faites-moi le plaisir de l'accepter.

Il déposa un paquet de billets de banque sur un coin du bureau, serra la main du marquis :

— Surtout, pas un mot de votre affaire à personne... J'ai votre parole?

— Vous l'avez.

Bourrelier remercia de nouveau le marquis avec une effusion reconnaissante; et les bras écartés, les pans de sa lourde pelisse lui battant dans les jambes, dans un grand déplacement d'air, il s'en alla ravi.

D'Osmers revint à son bureau et prit les billets qu'il compta lentement :

— Vingt mille francs! murmura-t-il. Allons, ce Bourrelier sait parfois se conduire galamment.

Il n'était ni très ému, ni très étonné. Toujours, dans les situations les plus désespérées, la fortune, qui semblait l'abandonner un instant, lui revenait douce et consolatrice. Les billets glissés dans sa poche, tout à fait rasséréné, il se dirigeait vers un rayon de la bibliothèque pour prendre un livre, quand la sonnerie du téléphone retentit.

— Allô! Allô! fit-il.

On répondit; il reconnut la voix de la Princesse. Celle-ci lui disait que, depuis deux jours, elle désirait venir le voir : mais son « singe », le terrible Gaston ne la quittait pas d'une minute.

— Allô! tu entends?

— Oui.

— Figure-toi que par hasard (je te raconterai cela en détail quand je te verrai), j'ai fait la connaissance du petit bonhomme qui t'a donné le système pour Monte-Carlo.

— Hein? fit le marquis désagréablement surpris.

— Ne crains rien; s'il a bavardé, c'est que je lui ai dit que je te connaissais.

— Et comment trouves-tu le système?

Dans le récepteur du téléphone, la voix de la Princesse résonna comme un chant de victoire : elle trouvait la martingale étonnante délirante, épatarouflante. Il y avait là une fortune à gagner. Elle mettrait au jeu les soixante mille francs que d'Osmers jugeait nécessaires pour entamer la lutte contre la banque.

— Viens demain sans faute ; j'ai besoin de te parler. Je t'attendrai à trois heures. Je serai libre.

— C'est entendu.

— Au revoir, mon chéri!

— Au revoir!

Le téléphone transmit aux oreilles du marquis le claquement d'un baiser. Puis ce fut un bruit grésillant de friture. D'Osmers raccrocha les récepteurs ; cette fois, il était tout à fait heureux.

Il prit les dix centimes qui lui restaient en poche, les lança en l'air, les reçut dans la main :

— Ils ont fait des petits depuis une heure, murmura-t-il. Mais les bonheurs ne viennent jamais par deux seulement... Quel sera le troisième ?

Il ouvrit une bourse en or mit les dix centimes dedans.

— Deux sous troués. Ils me porteront la veine.

Puis il fit quelques pas dans le cabinet, musa aux rayons de la bibliothèque, se demandant si maintenant il allait lire ou sortir. La troisième joie ne viendrait sans doute pas ici, il ferait mieux d'aller à sa recherche dehors.

Il se décida pour la sortie, et déjà il se disposait à sonner le valet de chambre, quand celui ci annonça que Mmes de Ponthieux et d'Alvarays étaient là qui demandaient si M. le marquis était visible.

Je crois bien ! fit d'Osmers. Vite, vite, introduisez ces dames !

IV

Après son explication avec Gaston, Andhrée était arrivée en pleurs chez les Turgys. Tout de suite, elle dit à ses amis les raisons de son désespoir ; énergiquement, elle manifesta son désir de divorcer. Elle en avait assez de cette vie, elle ne pouvait rester mariée dans de telles conditions ; une rupture s'imposait.

Cette déclaration faite, elle s'attendait à recevoir, de la part de Suzanne et de son mari, des encouragements. A sa grande surprise le chirurgien souleva des objections sur lesquelles sa femme renchérit. Tous deux, encore qu'ils ne fréquentassent pas le monde où vivait Gaston, étaient au courant de sa liaison avec la Princesse et ils avaient prévu la rupture que Mme d'Alvarays, ce soir, réclamait. Mais aussi, ils avaient réfléchi, et ils conseillaient à la jeune femme de réfléchir à son tour.

D'abord, leur amie obtiendrait-elle le divorce aussi facilement qu'elle le croyait? Il faudrait que Gaston se laissât prendre en flagrant délit; celui-ci consentirait-il? Mais en admettant qu'il ne fût pas nécessaire de recourir à ce moyen extrême, en supposant que, grâce à de hautes influences, le jugement désiré fût rendu, une autre question se posait très grave. Par le divorce quelle situation Andhrée allait-elle créer à son enfant? Celui-ci verrait quelquefois son père, une ou deux fois par mois, juste le temps suffisant pour arriver à le mépriser.

Enfin, où donc Andhrée se retirerait-elle en attendant le jugement?

La jeune femme fut sur le point de s'écrier :

— Mais chez vous... Je venais justement avec l'intention de vous le demander.

Elle ouvrit la bouche pour dire sa pensée; soudain, ses lèvres se refermèrent. Depuis une demi-heure déjà, la conversation durait; Suzanne et son mari, qui au début montraient des visages sincèrement attristés, s'étaient calmés; ils redevenaient très sereins, reprenant leur douce tranquillité d'êtres heureux. Le chirurgien, un coude au fauteuil sur lequel sa femme se tenait assise, penchait la tête afin de sentir près de sa tempe les frisons de Suzanne, et celle-ci de temps en temps le regardait, toujours ravie d'être si ardemment adorée.

Alors Andhrée, après la vanité de l'Amour, comprit toute la vanité de l'Amitié. Les deux êtres qui se trouvaient devant elle croyaient lui être sincèrement dévoués. Qu'elle eût éprouvé une catastrophe financière, ils l'eussent aidée de leur bourse. Mais si égoïstement amoureux, ils ne devaient pas arriver à concevoir l'entrée dans leur ménage d'une personne étrangère. Ils ne pourraient plus s'embrasser, se manger de caresses dans les petits coins. L'idée même qu'Andhrée avait eue de venir se réfugier chez eux, jamais cette idée n'avait dû un seul instant traverser leurs esprits.

Elle se sentait trop abattue pour avoir une révolte! Elle pensa seulement qu'il ne lui restait plus de parents, sauf, en province, une vieille cousine très pieuse qui non seulement ne la recevrait pas, mais au seul mot de divorce, la morigénerait et la repousserait. Aller demander un abri à d'autres amis? L'expérience qu'elle venait de faire auprès des Turgys suffisait.

Un seul endroit de retraite lui restait, le couvent.

Et, soudain, elle se vit au milieu de femmes pareilles à elle, des blessées de l'existence au front douloureux; elle se vit survenant au milieu d'elles, et, à vingt-huit ans, retrouvant des sensations analogues à celles éprouvées quand, fillette, elle débarquait à la pension. Elle serait « la nouvelle », objet de la banale compassion des religieuses, sujet de curiosité pour ses camarades d'infortune. Des visages se feraient compatissants afin de mieux savoir sa vie et connaître ses secrets. Et tout en se reprochant ce jugement qu'elle regardait comme irrévérencieux, car elle restait une croyante, elle compara mentalement ces couvents de femmes sur le point d'obtenir soit le divorce, soit la séparation de corps, à l'une de ces pensions de famille pour dames seules où, quoique les servantes soient celles de Dieu, l'esprit de charité n'entre pas toujours et où l'on continue, comme dans le monde, de se déchirer à belles dents.

Elle comprit l'horreur de son isolement : elle n'avait plus de parents, pas d'amis véritables. Elle saisit combien, en certains cas, est grande la force du mariage et combien ses liens se rompent difficilement. Et elle s'avoua vaincue.

Pendant le dîner, M. Turgys, aidé de sa femme, continua ses exhortations. Il parla du scandale, du nom des d'Alvarays jeté au public, traînant dans les rubriques des tribunaux, servant peut-être de prétexte à des chroniqueurs mondains. Il prêcha le calme et la résignation.

Au besoin, si elle l'y autorisait, il interviendrait auprès de Gaston.

Après dîner, le docteur, averti discrètement par un domestique, demanda la permission de s'absenter pendant quelques minutes pour recevoir dans son cabinet une personne qui le demandait. Un quart d'heure après, il rentra, rayonnant. Se conformant aux ordres de la Princesse, Gaston était venu chercher sa femme. Il avait causé avec le docteur et lui avait confié qu'il entendait ne plus divorcer.

— Vous voyez ce que je vous ai dit, fit M. Turgys; votre mari, sur le moment, a pu céder à un mouvement irréfléchi; maintenant, il s'est ressaisi et il vous revient. Allons, mon enfant, retournez avec lui. Son amourette se passera; il mettra désormais plus de discrétion à faire ses fredaines. Et, croyez-moi, un jour viendra où vous me remercierez des bons conseils que je vous ai donnés.

Suzanne fit chorus avec son mari; elle prit son amie dans ses bras, l'embrassa longuement :

— Le docteur a raison. Va, ma chérie, va, fais ce que nous te conseillons.

Un invisible ouvrier tapait sur la nuque d'Andhrée des coups de marteau qui ébranlaient tous ses nerfs. Dans la face blême de la jeune femme, les yeux gonflés se rapetissaient; l'arc de la bouche dessinait une mince ligne violette; dans les épaules, dans les reins, dans le ventre, elle ressentait des douleurs sourdes et, debout, elle se demandait comment elle pouvait se soutenir encore.

D'un mouvement de tête, elle fit signe qu'elle consentait à revoir son mari.

Quand Gaston reparut, elle le laissa prendre sa main moite de fièvre; ainsi que dans un rêve, elle le suivit, descendit l'escalier, monta dans le coupé. Lorsqu'ils furent sur le point d'arriver à l'hôtel, d'Alvarays, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, dit :

— Il reste bien entendu, n'est-ce pas, que, tout en habitant sous le même toit, nous mènerons chacun l'existence qu'il nous plaira?

Andhrée ne put répondre que ce seul mot :

— Oui.

Mais comme, le coupé arrêté, elle voulait descendre, elle poussa un cri, et Gaston, qui lui tendait la main pour l'aider, la reçut dans ses bras, évanouie.

Le lendemain, au réveil, elle retrouva son énergie morale. Elle restait lasse, courbaturée, ainsi qu'après un excès de fatigue physique. Mais elle éprouvait cette sorte de bien-être cérébral que donnent les situations nettes. A présent, par la conduite même de son mari, elle se trouvait libre de tous devoirs envers lui; elle était le seul juge, la seule maitresse de sa vie. Elle ne chercha même pas à savoir pourquoi Gaston, après avoir si fortement manifesté sa résolution de divorcer, était revenu sur cette détermination. Elle attribua ce changement d'idées à son orgueil; sans doute, il avait voulu affirmer une fois de plus qu'il était le maitre; peut-être aussi

avait-il craint le scandale ; enfin il se pouvait qu'il eût pensé à son fils.

Le même jour, vers deux heures de l'après-midi, Lilette, anxieuse de connaître le résultat de l'explication, arriva chez Mme d'Alvarays. Quand elle fut renseignée, elle eut son joli sourire ; puis elle se jeta au cou de son amie :

— Ah ! ma chérie, comme il vaut mieux que tout soit ainsi !

Andhrée sourit à son tour, mélancoliquement. Une fois de plus, quelqu'un se trouvait pour affirmer que cette situation était la meilleure de toutes. Maintenant, dans un certain monde, à Paris, l'infidélité conjugale ne comptait pas. Si l'hypocrisie salonnière n'allait pas jusqu'à blâmer ouvertement les femmes assez audacieuses pour se fâcher et ne pas craindre le scandale, du moins trouvait-elle que celles-ci agissaient mieux en ayant l'air de pardonner à l'époux coupable, en souffrant silencieusement, quitte à elles de rendre un jour la pareille à leurs maris.

Voyant Andhrée sourire, Lilette battit des mains. A la bonne heure ! son amie ne prenait pas la chose au tragique. Elle ne s'entêtait pas dans un désespoir farouche ; elle n'allait pas jouer les veuves de Malabar.

Tant mieux ! Les hommes ne valaient pas assez cher pour qu'on eût, à cause d'eux, une seule minute de chagrin.

— Qu'est-ce que tu fais, cet après-midi ? Rien... Eh bien ! viens avec moi. Si Gaston se distrait de son côté, il faut t'amuser du tien.

Et sans dire où elle allait, elle l'emmena chez le marquis.

A l'entrée des deux femmes, d'Osmers resta frappé de la beauté d'Andhrée. Sur une jupe de drap noir uni, celle-ci avait mis une veste d'astrakan, au col très haut ; et de ce col qui, derrière, montait jusqu'aux oreilles pour, sur le devant, encadrer le menton, de ce col sombre, émergeait, en son infinie délicatesse, le visage de Mme d'Alvarays avec son teint mat apâli encore par les récentes tristesses, éclairé de deux yeux que le cerne de bistre qui les entourait faisait briller comme des diamants noirs.

Et ainsi vêtue, si pâle, elle avait à présent l'air d'une grande fleur de Rêve ou de Mélancolie.

Mme de Ponthieux surprit le regard plein d'admiration du marquis. Elle n'avait jamais trompé son mari qu'une seule fois, avec un chanteur mondain qui portait des cheveux longs et montrait, au moment où il soupirait, en allemand, du Wagner, des dents

très blanches. C'était au lendemain d'une soirée où Ponthieux avait affirmé qu'il ne comprenait pas la musique qui n'était pas claire, avouant sans malice ses préférences pour Massenet. Ce soir-là, elle avait trouvé son époux abominablement stupide. Et à sa façon elle vengea l'Art.

Mais, satisfaite cette vengeance, le chanteur mondain, obligé de conserver sa voix, ne répondit plus aux aspirations de Lilette ; or il se trouva que Ponthieux, devenu amoureux d'une cantatrice qui débutait dans la *Valkyrie*, eut soudainement pour Wagner une admiration qui touchait à la frénésie. Du même coup, Lilette balaya le chanteur mondain et revint à Ponthieux ; et déçue dans ses idées d'adultère, se trouvant en conformité d'idées musicales avec son mari, elle jura que, désormais, elle ne récidiverait plus.

D'ailleurs pendant le mois où elle avait trompé Ponthieux, elle avait délaissé sa couturière et elle avait pu voir quelques-unes de ses amies lancer, avant elle, des robes nouvelles. Or, l'adultère ne lui avait pas donné des plaisirs suffisamment inattendus pour qu'elle préférât l'amour à un manque d'élégance. Elle se jura de ne plus recommencer.

Et, comme elle n'était pas sensuelle, elle put tenir sans angoisses son serment.

Mais une femme qui a eu un amant ne peut guère souffrir qu'autour d'elle d'autres femmes restent honnêtes. La vertu d'une amie lui pèse. Par remords? A peine; bien plus pour provoquer le plaisir des confidences et d'en faire : « Vous souffrez ma petite! Ah! je sais ce que c'est! » Et, quand on est sûr que les maris ne reviendront pas à l'improviste, quand on est seule à seule, dans le salon ou la chambre à coucher, quel délice de s'écrier : — « Vous avez un amant? Vous êtes jalouse? Confiez-moi vos chagrins. J'ai connu cela avant vous. Parlez, ma chère amie, parlez à cœur ouvert! »

Rien n'amusait Lilette comme ces confidences. Elle était bonne, charitable, dévouée : elle n'eût pas voulu qu'il existât sur terre un malheureux ; mais, revenue de l'amour, elle éprouvait un plaisir non pareil à le provoquer chez d'autres. Mieux encore, elle éprouvait une réelle joie à rapprocher deux êtres qui s'aimaient.

Et comme elle n'était pas sans avoir remarqué que le marquis plaisait à Andhrée, comme elle savait qu'il avait risqué de recevoir des coups de couteau pour son amie, aventure qui influe toujours

sur l'esprit d'une femme, elle s'était dit qu'au lendemain de la dispute de Mme d'Alvarays avec Gaston, il fallait amener celle-ci dans le rez-de-chaussée de la rue Crevaux. Elle se divertirait. Andhrée et le marquis lui donneraient la comédie de salon, bien plus curieuse que celle que pourrait imaginer Rouvrée.

En voyant les yeux d'Osmers qui, à l'apparition d'Andhrée, s'allumaient dans une flambée de joie, elle prit par la taille son amie, la poussa en avant et avec un joli rire :

— Vous savez, mon cher, qu'elle ne voulait pas venir!

D'Osmers s'avança vers Mme d'Alvarays et lui baisant la main :

— Ah! Madame! est-ce vrai?

Elle ne répondit pas.

Dans ce décor, au milieu de ce cabinet de travail, si simple, d'une intimité si reposante, avec ses meubles sombres, cette bibliothèque chargée de livres, le marquis, en son costume discret d'intérieur, lui apparaissait tel qu'elle l'avait rêvé. Lui aussi était pâle; lui aussi, il avait les yeux creux. Sans doute, il venait de songer longuement. A elle, peut-être?

Et à le voir si pâle, dans son déshabillé élégant, — de même qu'il l'avait trouvée belle, infiniment, elle le trouva superbe, captivant, ainsi qu'un héros échappé d'un roman ancien.

Échangées les banalités d'usage, Lilette dit :

— Vous savez, cher ami, j'ai amené Andhrée pour qu'elle voie un appartement de garçon. Vous allez nous montrer dans ses moindres détails votre rez-de-chaussée. Je ne suis d'ailleurs pas moins curieuse qu'elle. Il y a si longtemps que je voulais venir!

Le marquis s'inclina ; avec un sourire gentil et des mots heureux, il dépeignit d'abord le plaisir qu'il éprouvait à contempler le jardin situé en face de la bibliothèque. Même en hiver, ces arbres sans feuilles, ces pelouses dévastées, offraient un charme singulier. Par les temps de neige, lorsque les branches s'allongeaient ouatées de blanc, le jardin, sous le ciel bas et lourd, prenait un air d'endroit féerique. Là, en été, venaient pépier les pierrots, de petits oiseaux aux allures effrontées de gavroches qui savaient toujours trouver de quoi déjeuner ; car il leur faisait jeter chaque matin des miettes de pain et des graines. Un de ces pierrots qu'il avait surnommé Tic-Tac, à cause du battement incessant de sa queue, lorsque la baie était ouverte, entrait même quelquefois dans le cabinet de travail ; et pas du tout effrayé, gai, presque gouailleur, se trouvant

là comme chez soi, tout à fait apprivoisé, il venait, à un appel, sur le bureau du marquis, montait sur son épaule, se laissait prendre et caresser.

— Ah! que je voudrais le voir, ce Tic-Tac, dit Andhrée amusée.

— Depuis le commencement de l'hiver, il est disparu. Mais j'espère qu'il n'est pas mort et qu'il reviendra au printemps.

Le marquis fit passer les deux femmes dans la salle à manger où, tout de suite, Lilette s'extasia sur la façon ingénieuse dont d'Osmers avait fait disposer l'électricité. Au-dessus de la table, à peu de distance du plafond, grimaçaient des masques japonais qui, lorsqu'on tournait le bouton électrique, jetaient de la lumière par les yeux et par la bouche. Et ces visages en ivoire jauni s'harmonisaient avec les soies roses, les grandes bandes ouvragées et ramagées à la japonaise qui couvraient les murs et le plafond de la pièce. Mais Lilette ne cacha pas sa joie quand elle se trouva au salon. Le marquis n'avait pas cédé à l'anglomanie courante; ici, il s'était appliqué à réunir un meuble de chaque époque différente, depuis un fauteuil Renaissance jusqu'aux ouvrages fanfreluchés du dix-huitième siècle; et si l'on éprouvait à première vue devant ces meubles disparates une sensation d'étonnement, aussitôt qu'on les examinait de près, le même plaisir vous venait que si l'on eût visité un musée dans lequel il eût été permis de toucher aux objets.

— Continuons le tour du propriétaire, dit avec un petit rire le marquis. Mais je ne sais si je dois vous faire voir...

Et il désigna la chambre à coucher dont la porte était entr'ouverte.

— Le sanctuaire! fit Lilette en baissant les yeux et en joignant les mains. Tant pis pour vous si nous sommes damnées, vous rôtirez dans les enfers, en notre compagnie.

Elle entraîna son amie.

— La chambre à coucher, c'est ce qu'il y a de plus curieux dans l'appartement d'un garçon.

Dans cette pièce se retrouvait l'élégance discrète du marquis. Un lit de milieu très bas et très large, sans rideaux, s'étendait, portant entrelacées les initiales d'Osmers. Çà et là, simplement quelques chaises et deux fauteuils; et sur la cheminée, une femme de marbre, ouvrage d'un sculpteur italien de la Renaissance, dont le corps nu s'allongeait en une pose voluptueuse et lasse.

Le comique qui était le propre de Lilette se traduisit de cette façon. Elle étendit le bras vers le lit :

— Quand je pense que c'est ici que tant de vertus ont été sacrifiées !

Elle regarda d'Osmers et Andhrée qui ne sourcillèrent pas.

« Hé! hé! pensa Mme de Ponthieux, la plaisanterie ne me semble pas avoir réussi. »

Et elle fut entièrement fixée, lorsqu'ayant demandé à visiter le cabinet de toilette, elle vit cette demande repoussée catégoriquement par madame d'Alvarays, qui semblait très gênée.

— Provinciale, va ! chuchota Lilette à l'oreille de son amie.

Le trio retourna dans la bibliothèque où le marquis avait fait servir du thé, des fruits glacés et des bonbons au chocolat.

Au bout de quelques instants, Mme de Ponthieux trouva le moyen d'amener la conversation sur la fidélité des hommes et des femmes, sur l'amour qui n'était pas partagé et, avec une solide conviction, elle affirma à ce point de vue l'absolue égalité des sexes. Puis, comme elle voyait son amie et d'Osmers mordre à l'hameçon, elle se dit que le moment était venu de les laisser seuls ; et, sous le prétexte de revoir les masques japonais du salon, afin d'en commander de pareils, elle disparut, estimant avec une entière bonne foi que si deux êtres s'aiment, ils ont raison de se le dire et qu'on doit toujours aider à la félicité des autres.

Vaguement, avec l'instinct de l'homme qui a une certaine expérience des femmes, d'après quelques phrases échappées peut-être intentionnellement à Lilette, le marquis comprit qu'une discussion très vive avait dû éclater entre Gaston et Andhrée. Sur le front pâle, dans les yeux douloureux, sur les lèvres marquées aux commissures d'un léger pli, il lisait des angoisses que Mme d'Alvarays n'avouerait pas encore, mais qu'elle laisserait deviner. C'était une âme d'enfant qui se trouvait là, une âme, il s'en doutait bien, sur laquelle il avait déjà prise. Mais si candide et si droite, cette âme ; il savait qu'il ne fallait pas, par un mot malheureux, la brusquer ni l'effaroucher ; il devait être en quelque sorte l'écho de cette douleur, et ce fut avec une voix où défaillaient des tristesses qu'il demanda, continuant la conversation commencée :

— Alors, Madame, vous êtes comme tant d'épouses sincères et dévouées ; vous ne trouvez pas dans le mariage toutes les joies promises ?

— Oh ! dit Andhrée, j'en ai connu quelques-unes.

— Le mariage !

— Vous ne pouvez en parler, vous qui êtes célibataire.

Il sourit avec une mélancolie douce.

— Les célibataires peuvent recevoir des confidences... J'ai eu un de mes amis qui en est mort, du mariage.

— Comment?

— Mon ami avait rêvé, comme beaucoup d'hommes, de trouver dans celle qu'il épouserait un être qui serait en complet accord avec ses sentiments et ses goûts. Il avait pensé qu'une fois enterrée sa vie de garçon, une nouvelle existence allait s'ouvrir pour lui, très douce, faite de demi-mots vite compris, de tendresses qui finiraient par flamber en grande passion.

Intéressée, Andhrée rapprocha machinalement son fauteuil de celui du marquis. Elle interrogea :

— Et?

— Au lendemain de son mariage, mon ami comprit sa faute. Celle à qui il avait donné son nom, était une mondaine, n'ayant en tête que l'amour du plaisir et le souci de flirter avec ceux qui l'approchaient. Il passait son temps à vouloir la retenir ; il la suppliait de vivre pour lui d'abord : elle ne songeait qu'à déserter la maison.

— Ah! le malheureux!

— Oui il a été malheureux... Connaissez-vous cette abominable torture d'essayer de reprendre un être qui vous échappe... qui toujours vous échappe ! Vous le poursuivez... Vous croyez le retenir... Un bond... et il vous échappe encore. Ce fut l'histoire de mon ami... jusqu'au jour où il apprit que sa femme avait un amant... Il se battit, et comme le ciel est toujours juste il reçut un coup d'épée. Puis il partit pour une exploration, dans laquelle il se fit tuer par des nègres. C'était un rêveur, un être bien chimérique, puisqu'il croyait que l'amour est la base du mariage.

Il regarda Andhrée.

Les yeux perdus dans le vague d'une songerie, elle contemplait le paysage lointain.

Les nuages lourds qui flottaient lentement dans le ciel s'étaient dissipés ; une ombre légère, annonciatrice de la nuit, tombait, enveloppant les choses d'un voile de brume, noyant de vapeurs grises le sommet des maisons et les têtes des arbres.

Une fois encore, la Nature s'harmonisait avec les pensées douloureuses de la jeune femme.

Et celle-ci, tout en se souvenant de crépuscules pareils vus à la campagne, de ces crépuscules ternes où son âme éplorée fondait en une désolation infinie, songeait à l'anecdote que venait de lui conter le marquis : des hommes existaient donc, qui, en amour, pouvaient souffrir autant que certaines femmes ?

Pendant quelques instants, le marquis respecta le silence d'Andhrée; il devinait le sourd travail qui se faisait en elle.

Il finit par reprendre :

— Je ne sais pourquoi je vous ai raconté cette histoire... Un être qui meurt par amour, c'est bien peu moderne.

Elle l'interrompit vivement :

— Ne croyez pas cela. Ah ! aimer et être aimé, trouver comme le voulait votre ami, l'être à qui confier tout, joies ou tristesses, un être qui serait la moitié de nous-mêmes, celui à qui l'on se donnerait sincèrement, oui, c'est le rêve.

— Ce devrait être la vie.

— La vie est le contraire du rêve.

— Pourquoi ? fit le marquis avec emportement. Parce que nos lois et nos mœurs reposent sur le mariage, sur des conventions qu'il faudra arriver à rejeter. Tout bonheur régulier tue la passion et voilà pourquoi le mariage est incompatible avec l'amour.

Il se leva et, toujours en marchant, il continuait, emballé :

— Allons plus loin... Supposons qu'une femme soit mal mariée, son mari refuse de lui rendre sa liberté ; elle rencontre un homme qui lui plaira; elle est tenue à n'avoir aucune défaillance?

— Parfaitement.

— Et de quel droit? Est-ce qu'il n'y a pas au-dessus de nos conventions hypocrites, de notre morale absurde, de notre code grossier, une loi supérieure, une loi absolue, qui commande à l'humanité, celle de l'amour? Quoi! celui que vous avez aimé, vous aura fait souffrir, celui que vous avez adoré se sera dérobé à vos tendresses. Il aura toujours été le maître despote et arrogant. Et vous ne pourrez pas, vous, à un moment donné, élever la voix et crier : « Assez! j'ai été trop longtemps votre dupe. A mon tour d'être heureuse! »

Il s'arrêta, pour juger de l'effet de ses paroles sur Andhrée. Si une femme comme elle, ne l'avait pas interrompu dans sa tirade véhémente, c'est qu'elle détestait à présent son mari. Autrement, elle eût élevé la voix, elle eût essayé de le combattre, en faisant

entendre des paroles de protestation. Maintenant, il était certain que d'Alvarays ne tenait plus au cœur de sa femme.

Mais le marquis, en une réflexion rapide, s'interrogea avec étonnement : ces phrases qu'il venait de lancer, il les avait dites avec sincérité, avec un apitoiement et une fièvre réels. Lui, habitué à jouer la comédie de l'amour, lui qui, sans mépriser les femmes, les regardait simplement comme de jolis êtres de luxe, lui qui avait dédaigné tant d'épouses qui s'offraient, tant de charmantes personnes aux yeux rieurs, aux corps délicatement modelés, lui enfin, aventurier sceptique, se prenait au propre piège de ses paroles; il arrivait à croire ce qu'il disait, il avait cédé à un mouvement de véhémence passionnée dont il se jugeait auparavant incapable.

D'où venaient cette fièvre et cette sincérité d'accents? Ce n'était donc pas une idée de flirt, mais un sentiment d'amour vrai, qui le poussait vers Andhrée?

Son étonnement faisait place à un grand trouble, il sentait qu'il perdait de son assurance. En lui s'éveillait un désir brutal, impérieux, un désir de prendre Mme d'Alvarays dans ses bras et de lui cribler les joues de baisers.

Il sut, cependant, à force d'énergie, commander à ses désirs et rester maître de sa pensée.

Mais son trouble grandissait; et son inquiétude s'exaspérait de ce qu'il n'arrivait pas à comprendre pourquoi Andhrée exerçait sur son esprit et sur ses sens de telles séductions, quand, soudain, une image passa devant lui.

Et d'Osmers revit la jeune fille de Melbourne, celle qu'il avait enlevée, la Morte qu'il avait chérie avec tant de frénésie.

Les yeux de la Morte, le son de sa voix, Andhrée les possédait. Et c'était aussi la même finesse de traits, la même régularité de visage, la même ingénuité d'âme et la même bonté.

A dix ans de distance, l'Autre réapparaissait.

Malgré tout son scepticisme et son flegme apparent, d'Osmers fut ému.

Et à ce moment, sans que le marquis émît une parole, Andhrée comprit qu'elle était ardemment aimée.

A son tour, elle éprouva un trouble profond, et, d'une voix altérée, une voix où frissonnait de la peur :

— Ah! je ne sais pourquoi je vous ai laissé parler... Vos théories....

D'Osmers se redressa, les prunelles étincelantes, les mains frémissantes dans l'élan de la passion qui, soudain, l'emportait.

— Mes théories ! s'écria-t-il. Il n'y a pas de théories ; je dis la vérité.

Et comme elle faisait un geste pour protester :

— Mais, continua-t-il, je vous prends, vous, comme exemple. Vous êtes une créature exquise. Vous devriez être la femme la plus choyée de la terre... Et, cependant, vous êtes malheureuse... Pourquoi ? Parce que votre mari vous délaisse...

Elle eut un geste de reproche :

— Je vous en prie, ne parlez pas de lui.

Il eut l'air de ne pas l'avoir entendue ; il continua, tout à son idée, éloquent dans sa passion communicative : quoi ! elle était dans le plein épanouissement de sa jeunesse et de sa beauté ! Pour toucher sa main, pour respirer le doux et subtil parfum qui émanait d'elle, il connaissait des hommes capables de faire mille et mille folies. Elle méritait d'être adorée. Et lorsque celui à qui elle avait lié sa vie la délaissait, l'abandonnait, la trahissait, elle s'obstinerait à respecter quand même les serments faits jadis ?

Elle dit, en essayant de prendre un ton ferme :

— Quand une femme a juré fidélité, elle doit, non pour le monde, mais pour soi-même, tenir sa parole. Rien ne saurait excuser sa déchéance.

Il répliqua :

— Quand une femme a juré d'être fidèle, le mari, n'est-ce pas, a pris de son côté le même engagement ?

— Oui.

— Eh bien, si le mari fait faillite à ses engagements, pourquoi l'épouse respecterait-elle un pacte que son associé a déchiré ? C'est là une pure duperie. Et comment qualifier la conduite du mari quand non seulement il trompe sa femme, mais quand il va jusqu'à la priver de l'affection à laquelle elle a droit ?

Il parlait avec tant de véhémence, d'une voix maintenant si sincère et si chaude, qu'elle ne pouvait se défendre contre cette fièvre et cette ardeur. La nuit, peu à peu, envahissait la pièce, les objets devenaient imprécis ; les langueurs qu'un crépuscule d'hiver verse aux cœurs désabusés entraient avec la grisaille de ce fait douloureux, et sans force, troublée par l'amour si félin et si impérieux à la fois du marquis, défaillant au milieu de cette atmosphère

de langueurs et de tendresse voluptueuse, Andhrée ne put que balbutier :

— Assez... assez... Je ne veux plus vous écouter, je ne veux plus vous entendre!

Mais déjà, il lui avait pris une main ; elle sentit des doigts souples presser nerveusement les siens. Tout son sang afflua au cœur ; elle se mit debout, les yeux mi-clos, la poitrine haletante :

— Je vous en prie... Si Mme de Ponthieux entrait? Si elle venait?

Sans quitter la main d'Andhrée, penché vers elle, très bas, il lui disait près de l'oreille :

— Laissez-vous aimer... La vie ne vaut d'être vécue que si on la passe dans un bruit de baisers et des vols de caresses.

Comme il cherchait à la saisir, elle répondit :

— Non, non, finissez!

Mais il continuait, la bouche toujours près de l'oreille, si près qu'elle sentait son souffle :

— Ma voix éveille toutes les pensées confuses qui sont en vous, pensées que vous estimiez dangereuses, étant donnée la morale ordinaire, les seules vraies cependant parce qu'elles sont les seules humaines!

— Non, non... Au-dessus de l'Amour, il y a le Devoir...

— Le Devoir, c'est-à-dire le droit à l'abandon et à la tristesse... Ah! cédez à la loi naturelle. Laissez-vous aimer!

Elle tenta de résister ; mais elle avait tellement soif de tendresse et d'affection! Elle sentait tellement le besoin d'être consolée et protégée!

Elle fut sans forces quand, sur la main qu'il avait saisie, elle sentit la chaleur d'un baiser, un baiser long et doux, un baiser qui la fit tressaillir et l'obligea à clore les paupières. Comme elle ne disait rien, il lui prit l'autre main et ils restèrent, les yeux dans les yeux, à se contempler, tandis que dans leurs regards passait toute l'allégresse d'aimer qui chantait dans leurs cœurs.

La nuit était tout-à-fait tombée. Dans le ciel d'un bleu dur clignotèrent des étoiles.

Il murmura :

— Voici les verseuses de joie et de clarté, voici les verseuses d'infini... Mais comme leur lumière est faible auprès de l'éclat de vos yeux!

La sincérité du ton faisait disparaître la banalité de la méta-

phore. Andhrée contemplait toujours le marquis. Si câlin et si énergique à la fois, si charmeur et si éloquent, comme il répondait bien au type de l'amant, qu'elle s'était représenté souvent, en lisant des livres! Il n'avait pas les mots sceptiques et maladroits qui font qu'en de tels instants les hommes qui emploient ces mots rejettent la bien-aimée du haut de ses rêves dans la basse Réalité. Il était, comme elle, un Croyant.

Soudain, un bruit de pas retentit.

— Lilette! s'écria Andhrée.

Le marquis s'éloigna brusquement de Mme d'Alvarays. En une seconde, il fut au bouton électrique qu'il tourna; une clarté vive emplit le cabinet. Mais ils s'étaient trompés; les pas s'éloignaient; ce devait être le valet de chambre qui passait; personne n'entra dans la pièce.

Ils eurent le temps, lui, d'arranger sa cravate qui s'était déplacée; elle, de rejeter derrière l'oreille une mèche de cheveux qui frisottait à une place inaccoutumée, sur la joue. Et ils avaient l'air très sérieux, très corrects, « en visite », quand Lilette enfin reparut.

Néanmoins celle-ci remarqua que Mme d'Alvarays, si pâle à l'arrivée, avait maintenant les pommettes bien roses. Ses yeux, ainsi que ceux du marquis, brillaient très vifs, comme agrandis. Et ses lèvres jamais n'avaient été aussi rouges.

— Vous ne m'en voulez pas? demanda Mme de Ponthieux, de vous avoir laissés seuls si longtemps? Mais j'ai pris moi-même un croquis des masques japonais. Puis, vous avouerai-je tout? Je suis allé voir le cabinet de toilette que le marquis n'avait pas voulu nous montrer. Ah! mes compliments, mon cher ami; il y a, à côté du cabinet, une salle de douches à faire rêver tous les masseurs du monde, y compris les Turcs.

Elle tira sa montre, regarda l'heure et s'adressant à Andhrée :

— Maintenant, chérie, il faut nous en aller. M. de Ponthieux doit m'attendre. Je vais avec lui, ce soir, aux Variétés. Mais au fait, comment passes-tu ta soirée? Si tu venais avec nous?

— Volontiers. Je crois que mon mari ne rentrera pas dîner.

— Alors, dépêchons-nous, ma chérie.

Et elle emmena Andhrée, la couvant du regard, lui prodiguant les conseils et les recommandations. Qu'elle relevât très haut son col, qu'elle se couvrit bien, il faisait froid, on était dans la saison des rhumes.

Et c'était très vilain, les rhumes ; ils vous faisaient le bout du nez rouge.

VII

Harcelé par les incessantes réclamations de la Dubarry et de la Pompadour, avec l'aide d'un bohême de Montmartre qui, moyennant vingt-cinq louis, écrivit presque toute la pièce et ne signa pas, Rouvrée avait enfin terminé sa revue *Paris Cascade* dont la première représentation avait lieu ce soir.

Vers dix heures et quart, devant la Bodinière, décorée, à l'entrée, du velum des jours de gala, s'arrêtèrent des coupés et des fiacres d'où descendirent des femmes en robes de soirée et des hommes en habit. Les invités suivaient une longue galerie ornée de tableaux et arrivaient au pied de l'escalier qui conduit au théâtre. De chaque côté de l'escalier, deux buffets avaient été dressés, et déjà des hommes, venus seuls, buvaient du champagne, en attendant le commencement du spectacle.

En haut, dans le foyer qui précède le théâtre, des tziganes jouaient une valse, très douce, très lente. « Ne nous cassez pas les oreilles ! » avait recommandé Silvany.

Toujours en son immuable redingote noire, celui-ci se tenait à l'entrée de la salle de spectacle. Répondant au désir exprimé par la Dubarry, il avait consenti à présider la fête. Certes, il eût préféré aller au cercle ou travailler à son grand ouvrage sur Brahma. Mais s'il trouvait pour lui-même la vie abominable, s'il persistait dans son idée que toute agitation était vaine et puérile, il n'entendait pas priver sa maitresse d'un plaisir. Puisqu'il plaisait à celle-ci de jouer la comédie, il devait aider à la réussite. Et gentiment, de sa voix blanche, avec sa politesse raffinée de grand seigneur, il recevait ses invités, leur prodiguant les termes d'amitié, les remerciant du grand honneur qu'ils lui faisaient, en venant assister à cette petite représentation.

Le rideau devait se lever à dix heures et demie ; et déjà la salle était pleine. Aux fauteuils et dans les loges, des corsages décolletés laissaient voir des bras et des épaules nus ; des chevelures dans lesquelles brillaient des aigrettes, bouffaient ou s'aplatissaient en bandeaux au-dessus des visages aux yeux avivés par le kohl. Avec des lueurs d'éclairs scintillaient des boucles d'oreilles, de

lourds colliers de perles, des rivières de diamants, qui semblaient s'animer et vivre d'une vie factice sur le pâle satin des chairs. C'était un bruissement, un frou-frou de soie, de gaze, de tulle léger. Des bouquets ayant été déposés par les soins de Silvany devant chaque spectatrice, l'orchestre semblait jonché de fleurs rares, aux corolles épanouies. Et de ces fleurs montait une odeur lourde qui, se mariant aux parfums des mouchoirs et des robes de femmes, mettait déjà une griserie dans l'atmosphère.

Ponthieux, qui se trouvait assis près de d'Alvarays, lequel avait la Princesse à sa gauche, murmura :

— Nous avons une salle très chic... Toute la haute bicherie est là, mon bon.

Il se leva pour mieux voir ; face à son fauteuil, la canne appuyée sur le velours du siège, il salua d'abord des maitresses d'amis qu'il connaissait, et qui, graves et sérieuses, causaient avec leurs amants. Plus loin, il reconnut de jeunes personnes qu'il rencontrait tous les jours au Bois, des débutantes qui venaient dans des voitures de louage et devaient être ravies d'assister à cette soirée, puis çà et là, des femmes porteuses de grands noms qu'elles s'étaient libéralement offerts, de petites artistes, des théâtreuses célèbres, plus garnies de bijoux que les devantures des joailliers fameux. Il contempla encore deux coureuses de vélodromes qui devaient être des amies de la Dubarry, des patineuses distinguées et dans le fond, à gauche, tout un lot de fillettes, les unes d'un luxe trop éclatant, les autres d'une simplicité peut-être trop grande, des ballerines de l'Opéra, amies de la Pompadour, désireuses d'applaudir au succès où à l'échec de leur camarade et qui, venues sans cavaliers, en bande, jacassaient intarissablement.

Parmi les hommes, Ponthieux reconnut des cercleux, des propriétaires d'écurie, des joueurs fameux, des escrimeurs célèbres, des boursiers et un certain nombre d'anonymes qui, en ce genre de réunions, se trouvent toujours là, sans que l'on sache pourquoi. La plupart de ces gens semblaient se connaitre ; toutefois, de temps en temps, des présentations avaient lieu, cérémonieuses, tandis que les femmes se regardaient, s'épiaient, cherchant la tare d'une camarade ou le défaut de sa toilette.

(A suivre.) AUGUSTE GERMAIN.

LES MONACH [1]

(Suite et fin.)

XVI

C'était le premier hiver que les Gomerre passaient dans l'Orne. Ils vivaient dans leur solitude des Chênaies, trouvant une compensation d'amour-propre dans la considération qu'ils continuaient d'inspirer à la petite noblesse des environs. Bien que leur nom ne fût plus défendu par une grande fortune, leur état avait été tel à Paris et leur ruine était si récente, que le prestige durait encore. Ils en revenaient à cette vie des champs où leurs ancêtres, avant d'être à la cour, toujours en procès avec leurs fermiers, luttaient de ruses, attachés à la terre, à leur influence locale, à leurs privilèges, s'endurcissaient au rude contact des paysans, et hâlés, se fortifiaient pour le métier des armes.

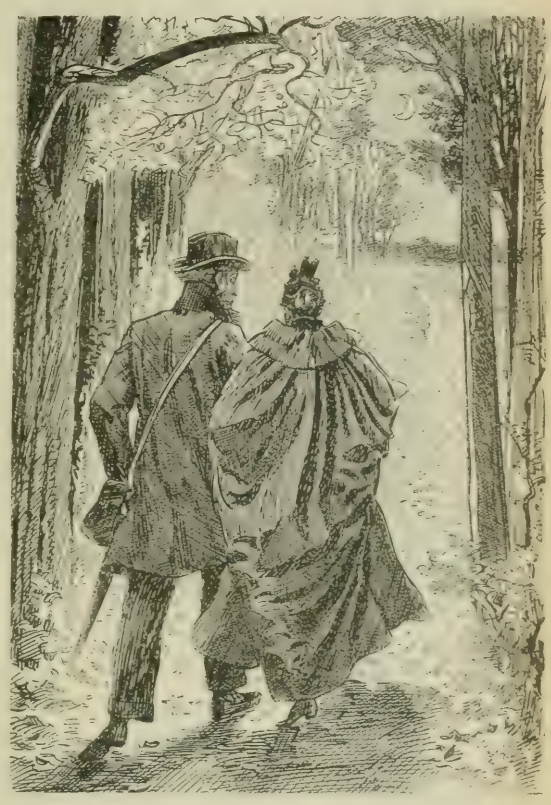
Depuis le retour des Tourettes, Mme de Gomerre s'était visiblement adoucie. Elle avait même des effusions que sa nature ne comportait guère, et elle ne tourmentait plus autant son mari. L'approbation de la comtesse d'Épagnes lui avait fait grand bien. Elle en était venue à entretenir habituellement sa fille d'espérances qui s'étaient changées en certitudes. La durée de ses illusions leur donnait tous les caractères de la réalité. En parlant librement de ses projets, elle s'enlevait aussi ses dernières craintes. Au printemps, elle devait mener Hélène à Paris, auprès de l'oncle qui la dotait, et tout allait s'arranger selon ses vœux.

L'espérance de ce voyage faisait vivre Hélène en une joie continuelle. Son esprit et son cœur allaient vers Roger, d'un mouvement si naturel, qu'elle n'imaginait pas qu'on pût être plus avancée qu'elle n'était. Quelquefois cependant elle songeait qu'en quittant les Tourettes, Roger ne lui avait point dit les mots qu'elle eût le mieux aimé entendre de sa bouche, et qu'il avait été bien distrait.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin

« Mais, se disait-elle, il sait mieux que moi ce qu'il faut faire, il est sans doute plus raisonnable ». Et elle reprenait bien vite sa gentille activité.

Elle faisait répéter à ses frères leurs leçons, s'employait dans la maison depuis la lingerie jusqu'à l'écurie, allait soigner les pauvres, leur portait du « linge doux ». Et le soir, dans sa chambre, elle s'endormait d'un bon sommeil, les bras croisés sur sa poitrine, en pensant à lui.



Ils cheminaient l'un contre l'autre.

Elle était depuis quelques jours fort occupée d'un arbre de Noël pour les enfants du village. C'était un pin, placé dans un hangar fermé, où elle suspendait des oranges, des lanternes, des poupées et des sabres ; mais les joujoux militaires lui plaisaient plus que d'autres. Elle ne les maniait pas sans un petit battement de cœur héroïque.

Cependant, l'avant-veille de la fête de Noël, qui était un dimanche, Mme de Gomerre parut, dès la matinée, préoccupée, contenue, presque douloureuse. Elle envoya un exprès à cheval à La Barroche, n'alla point aux vêpres et demeura enfermée dans son appartement.

Hélène eut un pressentiment.

Elle interrogea son père et fut si câline, si entêtée, qu'elle finit par lui arracher le secret qu'on voulait lui cacher.

Le journal arrivé le matin annonçait que Roger avait été blessé en duel. M. de Gomerre essaya d'atténuer la gravité d'une telle nouvelle et dit que, puisque la comtesse d'Epagnes ne leur avait pas écrit, il n'y avait point lieu de beaucoup s'inquiéter. Il raconta même des histoires de duel qui se terminaient par une piqûre au poignet ou une joue éraflée.

Mais Hélène jugea que tout était possible et que, si la mère de Roger n'avait pas écrit pour les rassurer, c'est qu'il y avait, au contraire, tout à craindre. L'enfant contint ses larmes par un violent effort, et son visage décidé prit un air rude. Elle ne laissa rien voir le reste de la journée, qui fut grise et neigeuse, et, au dîner, affecta un grand calme.

Sa résolution était prise.

Elle ne se coucha pas, souffla sa lumière et, à genoux au pied de son lit, elle veilla aussi dans l'obscurité jusqu'à onze heures du soir. Quand elle entendit l'heure sonner, elle se leva, alla prendre le chapeau et le manteau qu'elle avait préparés d'avance, et, à travers les corridors, se glissa comme une ombre jusqu'à la chambre de son père.

Elle ouvrit la porte avec précaution :

— Père ! père ! dit-elle tout bas.

M. de Gomerre se réveilla en sursaut et, sa première pensée étant pour sa fille :

— Hélène ! c'est toi ? dit-il.

— C'est moi...

— Qu'y a-t-il ?

— Habillez-vous, mon père, et partons, dit-elle.

— Où ? que veux-tu dire ?...

Elle lui expliqua alors tranquillement que sa place était auprès de Roger, blessé, mourant peut-être, et que rien ne pourrait changer sa détermination.

— Mais y songes-tu bien, mon enfant ?... Sais-tu si tu ne vas pas fâcher les parents de Roger en arrivant ainsi à l'improviste et sans être demandée ?

— Non ! non ! je sens qu'ils seront heureux de m'avoir auprès d'eux...

— Cependant, songe un peu, ma chère petite...

— Je suis sûre que ma présence ne les gênera pas.

— Et ta mère ?... Il faudrait pourtant...

— J'ai écrit pour elle cette lettre qui lui expliquera notre départ.

— Et quel train donc prendrons-nous ?

— Le train qui passe à une heure et demie à La Barroche.

M. de Gomerre revint sur ses objections, les développa, se débattit, résista le mieux qu'il put. Mais Hélène mit une telle sécurité en toutes ses réponses que le comte, malgré les craintes que lui inspirait sa femme, finit par être à peu près de son avis.

— Et comment irons-nous à la gare ? reprit-il en s'habillant.

— A pied, répondit-elle, pour ne déranger personne.

Liant déjà la courroie autour de la couverture de voyage, elle aida son père à mettre son pardessus, et ils descendirent sur la pointe des pieds.

Quand ils furent dans le parc, les chiens, lâchés dans la cour hurlèrent tous ensemble en entendant du bruit de l'autre côté du château.

Le père et la fille s'enfoncèrent dans les allées, réveillant à mesure quelques ramiers endormis dans les arbres, gagnèrent une petite porte qui donnait sur la campagne, et quand ils furent dehors :

— Allons ! dit M. de Gomerre en embrassant sa fille avec effusion, ne suis-je pas ton père, après tout ? et n'ai-je pas le droit de faire avec toi ce que bon me semble ?

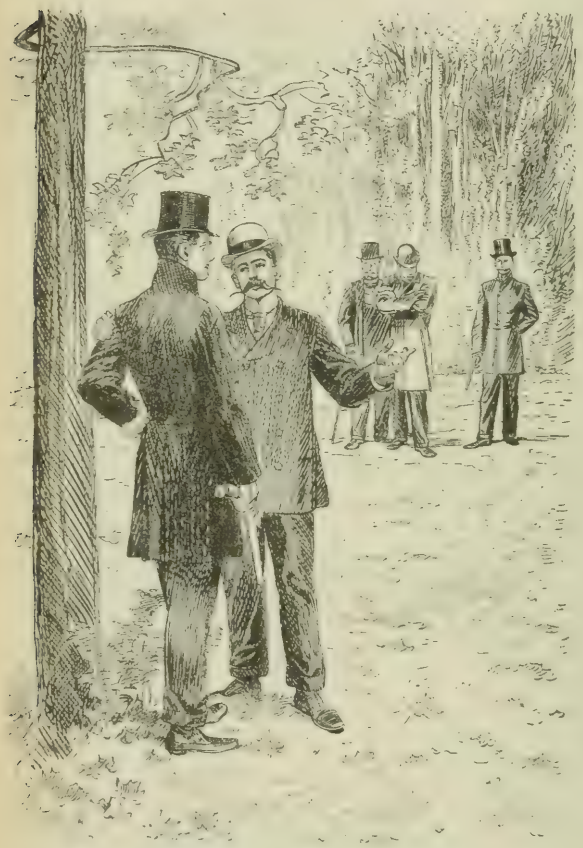
Ils rejoignirent la grande route par un sentier et cheminèrent serrés l'un contre l'autre.

Le ciel était obscur, la neige tournée en marécage, l'air doux, mais si bien saturé d'humidité, qu'il semblait qu'ils marchassent dans une pluie froide.

Cependant des vapeurs subtiles s'élevèrent peu à peu des vallées environnantes et la campagne silencieuse se couvrit de brouillards. Le pays leur parut alors bouleversé dans un chaos moelleux. Les arbres dressaient leur dos noir en masses brouillées, méconnaissables. Ils se perdirent. Hélène, triste jusqu'à l'angoisse, prit alors le parti d'aller toujours tout droit. Ils trouveraient bien une maison où se renseigner. Ils allaient, se tenant par la main, les yeux fixés sur les tas de cailloux élevés, de chaque côté de la route, comme des tertres funèbres.

Ils parvinrent ainsi à un carrefour. La lune se leva, comme une

auréole dont la lueur indécise perçait péniblement les vapeurs opaques. Au moment de s'y butter, ils virent la croix d'un calvaire. Hélène, dans un mouvement de détresse, embrassa la croix et pria Dieu de lui venir en aide. Ils s'aperçurent alors qu'ils s'étaient peu écartés du bon chemin, et forçant leur marche, s'arrachant aux haies épineuses, la sueur au front, la buée aux lèvres, ils atteignirent enfin La Barroche.



Frébault renouvela à Roger ses supplications, invoqua son amitié.

Il était temps. Cinq minutes plus tard, ils manquaient le train.

Dans le wagon, Hélène ramena ses jupes lourdes d'humidité, arrangea commodément son père dans la couverture, lui sourit avec reconnaissance, puis s'enfonça dans ses pensées.

Arriverait-elle à temps? La reconnaitrait-il? Il se mourait peut-être en ce moment? Elle ne le verrait plus! La terreur lui faisait trembler tout le corps. Mais non, elle sentait qu'il ne pouvait en être ainsi. S'il ne l'avait pas fait avertir, c'est que le mal n'était pas si grand qu'elle supposait, et l'espérance, comme une aurore,

renaissait dans son cœur et dissipait les ténèbres qui obscurcissaient son esprit.

Après avoir changé de train au Mans et s'être mis dans un wagon, où ils trouvèrent deux fabricants de sardines de Lorient, qui parlaient des pêches autour de Belle-Isle-en-Mer et de leurs clients anglais, ils arrivèrent à Paris, au milieu des sifflets stridents, du tohu-bohu et des embarras de la gare. Ils ne furent rendus à l'hôtel d'Épagnes que vers dix heures du matin.

« Allez ! allez ! mon père, vous trouverez pour votre fille un autre marquis, » dit Lia.

En entrant, Hélène fit un petit signe de tête amical au concierge, qui la salua avec déférence, mais elle n'osa pas l'interroger. Le cœur lui manquait. En traversant la cour, M. de Gomerre eut une tendance machinale à se diriger vers ses anciens appartements et ne s'arrêta qu'en voyant, sur le perron, un grand valet de pied, qui portait une autre livrée que la sienne.

A mesure cependant qu'elle se rapprochait de l'escalier, Hélène ralentissait le pas, prête à défaillir, dans l'attente d'un grand malheur. Elle ne reprit tout son courage que lorsqu'elle fut introduite auprès de la mère de Roger, qui ne parut point s'étonner de sa venue, sanglota, la pressa sur son cœur en murmurant :

— Mon enfant ! mon enfant ! Ma chère enfant !

Le duel avait eu lieu l'avant-veille, à quatre heures de l'après-midi, dans la forêt de Saint-Germain, en un quartier que Frébault connaissait bien pour y chasser de temps en temps avec quelques viveurs de ses amis.

Les deux voitures étaient arrivées au lieu du rendez-vous par des chemins différents et presque en même temps.

Frébault eut un colloque avec les autres témoins, qui lui laissèrent prendre toute la conduite de l'affaire.

Il s'avança alors vers Roger, avec une mine concentrée et grave, et faisant une dernière tentative auprès de lui, il renouvela ses supplications, invoqua son amitié, mais laissa trop voir qu'il craignait une fâcheuse issue pour Roger. Celui-ci le remercia un peu ironiquement de l'intérêt qu'il lui montrait, et refusa tout espèce d'arrangement.

Alors Frébault, qui fut bien le plus incorrect des témoins, comme il avait promis, trouva un argument inattendu. Il dit qu'il ne connaissait pas assez bien les motifs réels du duel pour autoriser la rencontre et prendre l'événement sous sa responsabilité, menaça de planter là le marquis et Roger s'ils ne s'expliquaient pas. Il allait de l'un à l'autre, par petits sauts, et, plus que jamais, il clignotait de l'œil gauche. Il voulait tout lâcher, s'en lavait les mains.

Pendant toute cette scène, le marquis se tenait à l'écart.

La parole de Lia lui avait gonflé le cœur d'orgueil. Il avait toutes les crédulités d'un amoureux. Lia lui était revenue tout entière ; le triomphe intérieur dont il jouissait détendit un moment les ressorts de sa volonté. D'ailleurs ce duel n'était plus une nécessité, deviendrait même plus nuisible qu'utile à ses intérêts. Il pensait à tout cela et approuvait la nouvelle tactique de Frébault.

Celui-ci cependant ne démordait pas de son dire et se disposait à se retirer, lorsque Roger, prenant soudain un parti, tira de sa poche le billet de Mme de Tresmes, qu'il lui passa avec un geste de colère en disant :

— Va... porte-lui ceci... et s'il dément les paroles qui sont écrites là, je verrai ce qu'il me reste à faire.

En faisant ceci, Roger n'était pas seulement poussé par l'idée d'exciter Courtaron et de le piquer davantage, mais aussi par un immense désir de savoir si Lia l'avait trompé, et si la réponse justifierait ses dégoûts incertains ou raffermirait ses résolutions. Il allait donc enfin connaitre la vérité et juger cette femme.

Courtaron prit la lettre et la lut.

Pendant qu'il lisait, il y eut un grand silence, où l'on n'entendit que le vent qui passait dans les arbres et les chevaux qui s'ébrouaient en grattant du pied non loin de là.

Sans deviner au juste ce qui s'était passé entre Roger et Lia, et la querelle d'amour qui s'était faite entre eux, Courtaron comprit qu'elle ne lui avait parlé que dans un premier mouvement et que c'était encore Roger qu'elle aimait. Cette lettre avait été le sujet de leur rupture. Il reconstruisit à peu près tout dans sa tête. Sa colère revenue, il sentit que la mort de Roger était son unique chance.

Il rendit la lettre à Frébault, et, d'un ton sec :

— On ne parle pas sur le terrain, dit-il.

Roger accepta cette parole comme un aveu. L'idée qu'il eût pu être dupe à ce point raidit sa fierté.

— Tu as fait jusqu'ici l'enfant, dit-il à Frébault en déchirant la lettre... A présent, fais ton devoir... ou va-t'en.

Frébault, voyant qu'il n'y avait plus rien à espérer, alla prendre toutes les dispositions qu'il fallait, compta les pas, tira les places et, quand les deux adversaires furent mis l'un en face de l'autre, il fit la demande et les commandements d'usage, d'une voix égale et ferme.

Les deux coups partirent en même temps, et Roger s'affaissa en portant la main à sa poitrine.

La balle de Courtaron avait traversé le poumon. La toux et les vomissements de sang commencèrent.

On adossa Roger à un arbre. Les chirurgiens examinèrent la blessure, renoncèrent à extraire la balle et, après un premier pansement, prirent leurs précautions pour faire faire au blessé le moins de mouvements possible.

Courtaron se tint éloigné. Dès qu'il put, il demanda à Frébault ce qu'il en était.

— Tu l'as tué, répondit celui-ci, ou du moins il n'en vaut guère mieux... Laisse-nous.

On emporta Roger doucement jusqu'à la voiture. Pendant tout le trajet, son unique préoccupation fut de savoir comment on annoncerait l'accident à sa mère. A chaque cahot, sa toux redoublait. La voiture entra enfin dans la cour de l'hôtel. Il descendit péniblement, les deux bras appuyés sur les épaules de ses amis.

Dans le vestibule, il s'arrêta épuisé et vit Lia debout sur le seuil de la porte.

Elle semblait l'attendre. Roger eut une terrible quinte et il lui vint au coin des lèvres une légère écume rose, du sang mêlé de bulles d'air. Lia recula en le voyant en cet état, et ne sut plus où porter ses regards. Cependant, comme si l'amour eût vaincu ses remords, elle revint vers lui, ouvrit la bouche pour parler, mais sa voix s'arrêta dans sa gorge.

Roger la regarda longtemps, ainsi qu'en un rêve, eut un mouvement vers elle:... mais il lui sembla alors que son amour s'en était allé avec ses forces.

Lentement, il se détourna, referma les yeux comme pour s'éloigner d'elle à jamais et passa. Lia eut une plainte sourde et se laissa tomber sur la banquette du vestibule. Elle aimait et haïssait en même temps, et souffrait cruellement sans comprendre que cela fût possible. Roger emportait avec lui tout ce qu'elle avait en elle d'amour et de sincérité. Deux larmes silencieuses coulèrent le long de ses joues; elle pleura sur elle et sur sa race.

Quand elle releva la tête, elle vit son père qui était debout devant elle.

— Que fais-tu là? lui dit-il, choqué de l'inconvenance d'une pareille posture.

— Rien, répondit Lia comme absente d'elle-même.

Depuis la veille, Monach s'était déjà occupé, au cas où le mariage aurait lieu, de ce que le général appelait « la cuisine des cérémonies ». Il venait de voir l'abbé Glouvet et de consulter M. Le Fiot, qui devait l'aboucher le lendemain avec le notaire du comte d'Épagnes. Il fut épouvanté en apprenant de la bouche même de Lia le résultat de ce duel imprévu, et il vit tout de suite ses espérances qui se dérobaient.

— Lève-toi, dit-il en serrant le poignet de sa fille, et parle!... parle!...

— Et que voulez-vous que je dise?

— Crois-tu qu'il mourra?

— Je crois qu'il mourra, mon père!...

— Cela n'est pas croyable! s'écria le baron, suffoqué.

Il songea cependant qu'il devait tout prévoir et prendre ses dispositions dans le cas où Roger viendrait à lui manquer. Il ne comptait guère Lia que pour ses plans, l'enveloppant elle-même dans le mépris où il tenait le reste des femmes. Il calcula qu'il ne lui fallait point perdre le pas qu'il avait su prendre sur sa mère, chercha immédiatement dans sa pensée le mariage qui pourrait se

substituer le plus aisément au mariage consenti, et dit en souriant d'un mauvais rire, guettant l'effet qu'auraient ses paroles :

— Le marquis ne refuserait pas ta main, je pense?

Cette fois, Lia ne put se contenir, et regardant son père avec une hardiesse qu'elle n'avait jamais eue auparavant, elle se révolta, prête à soutenir les malédictions qui frappent les enfants rebelles. Ses lèvres eurent un pli dédaigneux, un rire enragé, et de sa voix rauque et chantante :

« Maintenant, lui dit-il tout bas, ne me quitte plus. »

— Allez! allez! mon père, vous trouverez pour votre fille un autre marquis!

Monach, étonné d'une telle résistance, leva les bras comme pour maudire... mais il n'osa pas.

— Va! dit-il, fille indigne, rentre chez toi... attends mes ordres.

Et aussitôt, il monta chez le comte d'Épagnes.

Il s'introduisit avec un empressement familier dans les appartements pleins de désordre et de bruit, et dont les portes étaient ouvertes, il parvint en furetant jusqu'à la chambre de Roger.

Il se trouva à la porte en face du général, qui fit un geste terrible et le pria de n'avoir plus à s'occuper de « cette amourette ».

Comme Monach donnait des marques du plus vif intérêt et insistait avec une obséquiosité souriante :

— Sortez, Monsieur! s'écria le général, pris soudain d'une fureur sauvage... Comment! en un pareil moment, vous osez venir nous troubler!... Sortez. . sortez, vous dis-je, ou je vous chasse!

Sans son humble et prompte retraite, Monach n'eût pu, sans doute échapper aux brutalités du général.

Roger était étendu sur son lit, sans connaissance, et son père désespéré se répandait en paroles incohérentes. Il ne voulait pas croire que l'état de son fils fût aussi grave. Mais, quand il sut la vérité, il devint muet, fit dresser un lit de camp dans l'antichambre, et absorbé en lui-même, il rôda autour du malade, contemplant, avec une lourde fixité, tantôt son fils, tantôt sa femme.

La générale ne quitta plus son enfant. Elle garda pour lui son sourire et son calme; mais, au fond de l'âme, elle était déchirée et repentante. Le vœu imprudent fait devant l'abbé Glouvet s'était donc réalisé. Il était mourant, ce fils qu'elle eût mieux aimé voir mort que coupable. Elle avait tenté Dieu, et Dieu la punissait.

Depuis trois jours, Roger était entre la vie et la mort.

Sa faiblesse augmentait d'heure en heure, mais il conservait encore toutes ses facultés. Le matin du quatrième jour, sa mère lui demanda s'il ne désirait pas voir le curé de la paroisse. Il fit signe que oui. Le vieillard vint et fut conduit par la mère jusqu'au lit de son fils, tandis que le général examinait le prêtre avec timidité.

La mère se retira et se mit à genoux dans la pièce voisine.

— Prions!... dit-elle au général, qui se mit à genoux à côté d'elle.

Quand Roger fut seul avec le prêtre :

— Mon père, dit-il, j'ai un peu oublié mon catéchisme... Dites-moi ce que je dois faire.

— Mon fils, dit le vieillard, demandez à Dieu la grâce de bien connaître vos fautes, examinez votre vie et dites vos péchés simplement, autant que vous vous en souviendrez.

Il y eut un assez long silence.

Après que Roger se fût recueilli, il fit le signe de la croix et d'une voix entrecoupée :

— Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai beaucoup péché, dit-il.

Il récita le *Confiteor* en même temps que le prêtre, qui conduiait ses paroles, et confessa ses fautes.

— Voilà, dit-il en achevant, comment j'ai gâché ma vie.

Le vieillard leva la main et lui donna l'absolution de ses péchés.

Il l'embrassa ensuite et l'encouragea. Il ne parla pas d'extrêmenction de peur d'effrayer le malade, et il se retira, l'âme émue e voir ce grand garçon qui se mourait en pleine force et qui, omme il en voyait tant, avait vécu selon le monde, et suivi un emps médiocre et incertain.

Roger, fatigué par l'effort qu'il venait de faire, s'endormit d'un ommeil agité.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il vit Hélène installée à son chevet t souriante. Depuis une heure qu'elle était arrivée, elle s'était emparée de la maison, réglant tout avec une attention minutieuse et lonnant un dernier espoir aux parents consternés.

Il sembla à Roger aussi que sa présence était naturelle, et en ui souriant d'un air d'entente :

— Te voilà, Hélène ! dit-il, d'une voix qui tombait.

— Ne parlez pas, répondit-elle.

— Oh ! que je suis heureux de te voir... comme autrefois... là, lans le jardin...

Et il la revoyait, en effet, courant de la volière au kiosque, ses blonds cheveux étalés sur le dos...

— Chut ! dit-elle en posant le doigt sur ses lèvres.

Et comme il fallait renouveler l'appareil, Hélène prépara les gâteaux de charpie. Puis, tandis que la générale enroulait les bandes, en prenant garde de comprimer les côtes, la jeune fille soulevait le corps de Roger. Elle lui mit ensuite des oreillers derrière le dos. Assis sur son lit plutôt que couché, afin de prévenir es suffocations qui s'augmentaient d'instant en instant, Roger ui dit :

— Reste auprès de moi.

— Oh! vous vivrez, répondit-elle dans un élan de confiance; vous vivrez !

Le bonheur éclatait dans ses yeux; depuis qu'elle était là, elle ne croyait pas qu'il pût mourir,

En entendant ce cri de joie et d'amour, Roger comprit ce qui était en elle et qu'il était aimé.

Il avait de cette faiblesse de malade qu'un rien émeut, qu'un

rien fait comprendre ; sa sensibilité s'aiguisait. Les yeux devenaient clairs comme ceux des mourants. Il songea, en la voyant autour de lui, que son bonheur et sa vie eussent été avec elle. « Combien ai-je été fou ! se disait-il ; comme je me suis trompé ! comme les désirs me tournaient l'esprit ! Ai-je donc pu ainsi la méconnaitre et me méconnaitre moi-même ? C'est elle, elle qui m'aimait et que j'aimais. » Il revoyait les grands arbres et les cygnes des Chênaies, leur promenade à cheval, sous bois... Il sentait sur sa joue la fraicheur de son baiser innocent... Il n'avait plus d'autre pensée qu'elle ; son âme débarrassée se purifiait, se réfugiait en elle. Il goûtait à son dernier moment plus de bonheur véritable et de contentement qu'il n'en avait eu durant sa vie. Pour vivre, il n'eût pas donné la suavité de son agonie.

Il s'en allait sans effort ni résistance, mais sans pouvoir détacher ses yeux des siens.

Cependant sa respiration se ralentissait de plus en plus.

— Hélène ! Hélène ! murmura-t-il faiblement.

Selon la recommandation du médecin, Hélène alla ouvrir la fenêtre toute grande. Un rayon de soleil entra dans la chambre avec le bruit des cloches de midi, mises en branle à toute volée pour annoncer la fête du lendemain.

— Hélène ! Hélène ! répéta-t-il.

Elle revint aussitôt et se pencha sur lui en une tendresse inexprimable.

— J'ai soif..., dit-il.

Elle lui fit avaler un morceau de glace.

Il fit ensuite un grand effort pour parler :

— Donne-moi ta main, reprit-il d'une voix douce.

Il prit la main qu'elle lui donnait, la serra fortement sur son cœur, et, se tournant vers sa mère et le général, qui sanglotaient à genoux au pied du lit :

— Adieu ! dit-il... Aimez-la !

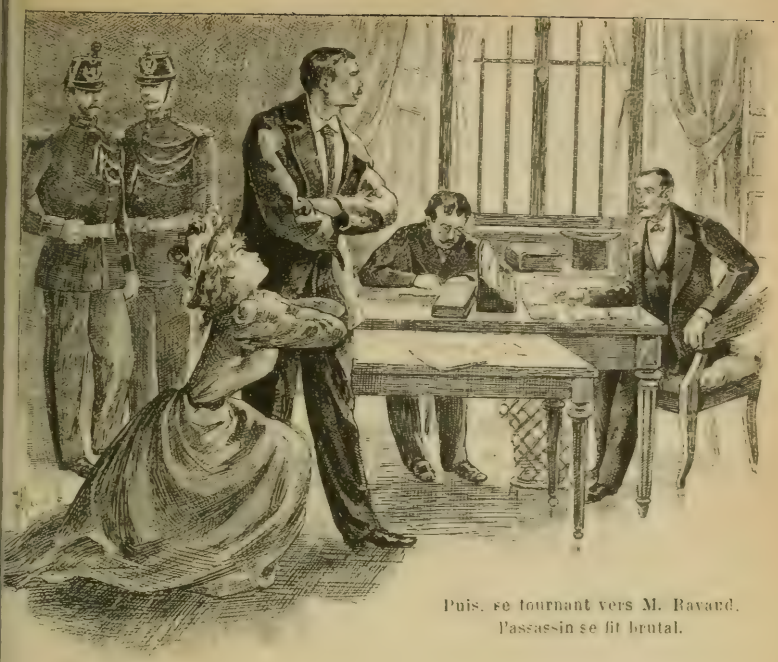
Puis, ne regardant plus qu'Hélène :

— Maintenant, lui dit il tout bas, en serrant sa main plus fort et en attirant son visage tout près du sien... ne me quitte plus.

Et son âme passa ainsi.

ROBERT DE BONNIÈRES.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris.



Puis, se tournant vers M. Ravaud, l'assassin se fit brutal.

L'AME DU JUGE

I

— Voyez-vous, Xavier, me répétait souvent mon « patron », M. le juge d'instruction, Léon Ravaud, qui daignait avoir quelque familiarité avec moi et qui aimait à m'interpeller par mon prénom — voyez-vous Xavier, plus que tout autre de mes honorables collègues je mérite d'obtenir un siège de conseiller à la Cour; mais, en vérité, je ne désire pas ce siège. — Ce qu'il me faudrait, ce que je souhaite c'est un crime... un beau crime dont on me confierait l'instruction.. un beau crime qui me permettrait de mettre en évidence toutes les qualités, toutes les ressources morales et physiques du juge enquêteur. — Ah! certes, je préfère

ce beau crime à un siège de conseiller à la Cour. Je n'y tiens même pas, à ce siège, et ne veux rester que juge d'instruction... juge d'instruction, c'est-à-dire l'observateur sincère, ému, de l'humanité dans ce qu'elle a de troublant et de tragique...

Lorsque M. Ravaud me parlait ainsi, je souriais, heureux, au fond de moi-même, des sentiments qu'il manifestait, comme si un peu de ces sentiments eussent dû rejaillir sur ma modeste personne et je répondais, invariablement :

— Monsieur le juge est un habile magistrat et les services qu'il a rendus à la Société, les vertus qu'il a montrées dans sa carrière, ne sont pas ignorées en haut lieu, seront récompensés, même, un jour, malgré sa modestie... Mais, je suis bien de son avis; un beau crime, dont l'instruction lui serait confiée, le satisferait davantage qu'un avancement hiérarchique, si mérité qu'il puisse être.

— Ah ! ce crime... ce beau crime, il ne se produira donc jamais? murmurait alors M. Ravaud, ce crime... ce beau crime, on ne me le donnera donc pas ?...

Devant ce regret, cette sorte de désespoir bien explicables chez un homme dont tous les désirs, toutes les jouissances, toute la vie, reposaient sur les erreurs, les défaillances, les forfaitures de ses semblables, je souriais plus encore et répliquais :

— Que monsieur le juge ne se désole pas... Il viendra, ce beau crime, il viendra... Et quoique monsieur le juge la dédaigne, la robe rouge de conseiller, aussi, viendra, à sa suite... Eh! eh! la robe rouge...

En m'entendant ainsi parler, M. Ravaud paraissait être plus confiant dans l'avenir et son regard, habituellement bas et sombre, se rayait comme d'une lueur.

— Que le ciel vous écoute, Xavier, me disait-il, car j'en ai assez de tous ces pauvres petits et insignifiants coupables que l'on m'amène, chaque jour, dont les méfaits ne sont réellement pas intéressants... Un vol par ci, un stupide assassinat par là... Que voulez vous qu'un homme comme moi fasse de cela ?

Sur ces mots, M. Ravaud et moi, nous nous remettions au travail et, tandis qu'il interrogeait quelque inculpé peu intéressant, selon son expression, c'est-à-dire impliqué en l'un de ces crimes

Ce récit d'un greffier est antérieur à la promulgation de la loi relative à la réforme de l'instruction criminelle — loi permettant à l'inculpé d'être assisté de son défenseur devant le juge d'instruction et, par conséquent, supprimant en partie cette torture abominable nommée *le Secret*.

vulgaires et courants, comme en relatent les faits divers ordinaires des journaux, je le surprenais à soupirer longuement. Et, comme M. Ravaud avait des bontés avec moi, je recueillais sa peine et le plaignais sincèrement.

Mon patron n'était pas toujours ainsi aimable, ainsi expansif avec moi. — Il m'arrivait, certaines après-midi, de fort mauvaise humeur; dans ces occasions, il ne me parlait plus du beau crime qu'il espérait et je me gardais d'agiter, devant son imagination, les pans de la robe rouge.

Il était terrible, alor, avec les inculpés et quand ceux-ci avaient la chance d'être simplement compromis dans une aventure dont les résultats judiciaires pouvaient être douteux, quand ceux-ci se refusaient, par conséquent, au moindre aveu, sa colère était épouvantable.

Cette colère était d'une nature toute spéciale et que je ne parvenais pas à définir. — Elle n'était pas bruyante, elle n'était pas brutale et les personnes qui n'auraient pas connu comme moi, intimement, M. Ravaud, eussent éprouvé beaucoup de difficulté à s'en apercevoir. Cette colère se manifestait, tout d'abord, par une sécheresse extraordinaire d'accent, par un étranglement des sons dans le gosier; ensuite, par un tremblement de tout l'être de M. Ravaud et par des grincements de dents, des craquements de mâchoires, plutôt, qui me donnaient le frisson, qui me faisaient songer au repas des fauves du Jardin des Plantes, au bris sinistre d'un os, sous la morsure d'une hyène.

Je me tenais coi et presque immobile, à ma place, alors, et clignant de l'œil vers le patient, le regardant en dessous, à la dérobée, je pensais :

— Toi, mon bonhomme, si tu ne tournes pas sept fois ta langue dans ta bouche, avant de répondre aux questions que l'on va t'adresser, ton affaire est claire... Coupable ou non coupable, niant ou avouant, pour toi ce sera « kif-kif »... On te collera un rapport qui ne sera point « dans un sac. »

Cette nervosité aiguë durait peu, cependant, chez M. Ravaud, et il ne tardait pas à reprendre son état naturel. Sa crise de colère se terminait par une petite toux sèche, répétée, et par un afflux de salive mousseuse et sanguinolente, sur les lèvres, qu'il essuyait vivement avec son mouchoir.

Il faisait emmener l'inculpé, après ces séances mouvementées, et, le plus souvent, demeurait seul, tout le reste de l'après-midi, avec moi.

Ces jours-là, lorsqu'il m'interpellait, il m'appelait « monsieur Maupin » — de mon nom de famille — et me quittait sans un salut — sans l'au-revoir cordial qu'il m'envoyait, régulièrement, après chacune de nos causeries sans façon.

J'avais trente ans, alors ; j'étais et je suis resté un gros garçon blond, rosé, formant un contraste presque comique avec la personne de M. Ravaud — un contraste évoquant, physiquement, les deux silhouettes inséparables de don Quichotte et de Sancho Pança.

Mon patron était, en effet, d'assez haute taille, maigre, bilieux, très brun, et portait une chevelure coupée ras ainsi qu'une moustache rude, à la manière des magistrats ou des avocats modernes. — Il avait quarante ans environ, était riche et grâce à des influences familiales — son père était un ancien Premier Président de la Cour d'appel — il avait obtenu d'être, presque au début de sa carrière, attaché au parquet d'où il était sorti pour occuper la fonction de juge d'instruction, au lendemain des scandales du Panama.

J'avais été le greffier de son prédécesseur. Il me garda auprès de lui, en prenant son emploi, et je dois confesser que je ne me félicitai que médiocrement, alors, de la faveur qu'ainsi il m'accordait.

Je connaissais, en effet, M. Ravaud, de réputation, déjà, et je savais qu'en les divers postes qu'il avait acceptés, au parquet, il s'était montré, envers tout inculpé, tout coupable du plus mince délit, même, férocement implacable.

C'était le type, trop commun, du magistrat qui n'a jamais tort, qui ne se trompe jamais, qui regarde l'homme, en général, comme une machine à crimes et le malheureux qui lui est présenté, en particulier, comme un « sujet » à emprisonner ou à guillotiner, pareil, dans cette conception de la justice, à ces médecins d'hôpitaux qui envisagent chaque malade ainsi qu'un paquet de chair et de nerfs à analyser.

Au Palais, il était de notoriété, il était admis, qu'un être confié aux « soins » de M. Ravaud, était un être perdu, condamné, et il n'était pas rare qu'un avocat hésitât à se charger d'une cause, lorsqu'elle avait été instruite, préparée par mon patron. Il répugnait, surtout, aux jeunes défenseurs de lutter contre les formidables rapports qu'il adressait à la chambre des mises en accusation et qui devaient, devant le tribunal ou devant la cour, former la base de l'affaire en suspens. — Ces rapports étaient

conçus de telle façon qu'ils décourageaient, à l'avance, les meilleures volontés, les éloquences les plus audacieuses.

De même que chez le Roi, jadis, il était exigé des familiers trente-deux quartiers de noblesse, de même, devant M. Ravaud, il fallait qu'un inculpé produisît dix preuves de son innocence, pour être libéré.

Je n'augurai rien de bon de mes relations forcées avec mon nouveau juge, et je me résignai au sort qui m'était échu, c'est-à-dire aux désagréments qu'il allait, sans doute, me créer. Mais, contrairement à mes prévisions, je n'eus point à regretter de travailler avec lui. Ma face poupine et sans malice apparente, lui plut-elle? — Je l'ignore. — Quoi qu'il en fût, il n'affecta point, avec moi, une attitude trop revêche, dès le début de notre collaboration, et, graduellement, abandonnant sa raideur habituelle, il voulut bien me traiter comme un confident plutôt que comme un employé.

Le jour où il m'appela « Xavier », tout court, je compris que je possédais sa confiance et, comme je suis d'une nature sentimentale qui paraitrait incompatible avec les humbles, mais pourtant terribles fonctions que j'exerçais, si la vie, dans ses contradictions, ne défendait point que l'on s'étonnât de quoi que ce fût — comme je suis d'une nature sentimentale, dis-je, le jour où M. Ravaud prononça familièrement mon prénom Xavier, non seulement je compris que je possédais sa confiance, mais je ressentis une joie sincère.

Je me souviens de ce jour comme de l'heure qui a précédé celle où je trace ces lignes.

C'était un soir d'été, vers sept heures et demie, au crépuscule. Dans les rougeoyantes lueurs du soleil qui s'éteignait, dans l'air chaud et calme, passaient et repassaient, rapides, des martinets dont le cri strident entrait par la fenêtre grande ouverte de notre cabinet.

Depuis une semaine, M. Ravaud instruisait une affaire très dramatique qui le trompa dans ses espérances, car il comptait beaucoup sur elle, pour sa nomination dans l'ordre national de la Légion d'honneur. — Hélas, il conduisit cette affaire avec une merveilleuse habileté, mais on ne le récompensa pas de ses peines par le don de la croix.

Depuis une semaine, donc, M. Ravaud avait en main le dossier criminel d'une cause retentissante.

Un certain Hartmann — sorte de rufian beau garçon, écumeur de cercles interlopes et d'alcôves galantes — était accusé d'avoir assassiné une demi-mondaine pour s'emparer de ses bijoux et d'une somme considérable, en billets de banque, que la malheureuse avait eu l'imprudence de conserver chez elle, dans une armoire.

L'homme, quoique indéniablement coupable, se défendait vaillamment et adroitement, invoquant, en sa faveur, un alibi décisif qui annihilait toute accusation contre lui ; affirmant avec la plus extrême énergie, qu'il ne pouvait être l'assassin que l'on voyait en lui, puisqu'il avait passé la nuit pendant laquelle le crime s'était accompli, avec sa maitresse, une petite bourgeoise très effarée de se trouver mêlée à une telle aventure.

La femme, interrogée, avait tout d'abord — devinant aux questions qui lui étaient faites, que la vie de son amant qu'elle adorait était à sa merci — répondu conformément aux déclarations du misérable. Mais, pressée, sollicitée par M. Ravaud, au nom même de son amour, de son honnêteté reconnue réelle, de dire la vérité, convaincue d'un généreux mensonge, dans une sorte de suggestion elle s'était troublée et avait enfin avoué que, dans la nuit terrible qui s'était écoulée, elle avait dormi seule, attendant vainement, anxieusement celui qu'elle chérissait.

Dès lors, M. Ravaud avait tenu son homme. Mais, dans une coquetterie de magistrat, il voulut, à lui aussi, arracher un aveu précis et comme il déséspérait de l'obtenir, malgré la déposition qu'il avait recueillie, par le seul procédé de l'interrogatoire, de la révélation qui lui avait été faite, il résolut de se servir de la maitresse même d'Hartmann, de l'influence qu'elle exerçait sur lui — car le malheureux l'aimait passionnément — pour lui faire crier son crime.

La scène qui eut lieu alors, reste en ma mémoire, comme l'une des plus tragiques auxquelles il m'ait été offert d'assister.

— Je vais vous confronter avec votre amant, dit M. Ravaud à son témoin. — Si vous aimez ce misérable, il faut que, dans son intérêt même, vous le confessiez devant moi. Il lui sera tenu compte de sa sincérité. — De son côté, Hartmann vous aime. Il faut que la passion qu'il éprouve pour vous, le conduise à un récit complet de son crime.

C'était là comme une sorte de suggestion, je le répète, qu'exerçait M. Ravaud sur la pauvre femme qui était devant lui, trem-

blante sous son regard, et elle se prêta docilement, inconsciemment peut-être, à ce que l'on exigeait d'elle.

Lorsque Hartmann, sur l'ordre du juge, entrant dans notre cabinet aperçut sa maitresse, il eut un mouvement de recul et pâlit affreusement.

Puis, comme on lui avait délié les mains, il passa l'une d'elles, à diverses reprises, sur ses yeux égarés. sur son front noyé de sueur et il murmura faiblement, en s'adressant à son amie :

— Toi... toi... ici... Est-ce possible?... Ah! malheureuse, qu'y viens-tu faire?

La femme, que M. Ravaud ne quittait pas une seconde de l'œil, chancela, en se retrouvant en présence de son amant et fut quelques instants comme sous l'influence d'une oppression qui l'empêchait de parler. — Mais, obéissant au commandement muet, magnétique, de mon patron, elle recouvra ses sens et s'avançant vers Hartmann, répondit :

— Oui c'est moi qui...

L'inculpé l'interrrompit, reprenant la phrase qu'il avait déjà prononcée :

— Que viens-tu faire ici?

La femme répliqua d'une voix plus assurée :

— Je viens te sauver.

A ces mots, un éclair de joie infinie illumina toute la face du misérable et, s'abusant des paroles qu'il venait d'entendre. il s'écria :

— Ah! tu es bonne... tu es bonne... Je savais bien, je disais à monsienr le juge que tu ne me laisserais pas accuser faussement... N'est-ce pas que je ne suis pas le meurtrier qu'il recherche. qu'il s'obstine à voir en moi? N'est-ce pas que je ne puis être ce meurtrier, puisque je me trouvais auprès de toi, à l'heure où le crime qu'il m'impute a été commis?

L'instant était solennel, et je me demandais, si, jusqu'au bout, la femme allait savoir jouer le rôle qui lui avait été imposé, allait d'une simple parole, même, annuler ses déclarations précédentes.

— Hartmann, fit-elle, je viens te sauver, c'est vrai, mais non pas de la façon que tu sembles croire... Je viens te sauver. c'est-à-dire te prier de ne plus mentir, afin de mériter, si possible, quelque indulgence de la part de ceux qui vont te juger...

L'inculpé devint blême, devant cette supplication, et fit presque un bond vers sa maitresse

— Comment... gronda-t-il, quoi... que veux-tu dire?

Doucement, la femme reprit :

— Oui, pourquoi mentir plus longtemps, Hartmann? Nul ne doute, maintenant, que tu ne sois l'assassin que l'on a tant recherché, et tu sais bien que, la nuit du crime, je l'ai passée, seule, à t'attendre... tu sais bien que tu n'es rentré à la maison que vers l'aube de ce jour et que t'ayant fait remarquer quelques taches de sang qui maculaient le plastron de ta chemise, tu m'as repoussée brutalement en balbutiant que tu t'étais blessé à la lèvre...

L'inculpé, comme fou, allait et venait dans le cabinet. — Tout à coup, il se tourna vers sa maîtresse et l'apostropha :

— Ce n'est pas vrai, ce que tu racontes là, non, ce n'est pas vrai et c'est toi qui mens atrocement... Mais, pourquoi mens-tu ainsi, pourquoi? — Ne devines-tu pas qu'en ce moment, tu me livres au bourreau?

La camériste aperçut sa maîtresse inanimée, glacée.

De sa même voix douce, la femme continua :

— Je te préserve du châtiment suprême, au contraire, de la mort... Tu sais combien je t'aime et tu ne peux penser, raisonnablement, que, par mes paroles, je contribuerais à te perdre... Monsieur le juge m'a promis que l'on sera pitoyable envers toi, malgré l'énormité de ta faute, si tu consens à avouer le crime que tu as commis... Je t'en prie, Hartmann, je t'en supplie, au nom de

l'affection que j'ai pour toi, au nom de tout l'amour que tu m'as donné... je t'en prie, je t'en supplie, avoue... avoue... Je ne veux pas, moi, que ta tête roule sur l'échafaud... je ne veux pas que l'on te tue... Avoue... et l'on te pardonnera ton forfait... et l'on t'enverra dans quelque colonie où j'irai te rejoindre... où nous vivrons, côte à côte, encore heureux... Si tu crois à mon amour, si tu m'aimes, avoue, Hartmann, afin que nous restions l'un à l'autre...

Un tel sentiment dramatique se dégageait de la scène qui se déroulait, alors, devant moi, que, par instants, les yeux fixés sur les acteurs de cette scène, j'oubliais de noter leurs paroles leurs attitudes. Mais, je me courbais bien vite sur mon papier et me remettais à écrire, dans la crainte que M. Ravaud dont le visage avait, par intervalles, des contractions nerveuses, ne me rappelât à mon devoir.

« Mme d'Erigny a été empoisonnée, Monsieur », dit le médecin.

En prononçant sa dernière phrase, la femme s'était jetée à genoux devant l'inculpé et s'était traînée jusqu'à lui, les mains jointes.

Hartmann, qui ne marchait plus dans le cabinet, avait abaissé vers elle son regard et, tristement, l'avait éloignée de lui.

— Pauvre inconsciente, dit-il, tu répètes, en ce moment, je le sens, une leçon que le juge t'a dictée et tu crois sincèrement me sauver en agissant comme tu le fais... Hélas, tu ne connais pas les juges... Tu me reproches de mentir et tu te sers d'un mensonge que l'on n'a pas hésité à te « souffler », pour m'envoyer à la guillotine... Car, sache-le, un aveu, au lieu de me valoir l'indulgence

en laquelle tu as foi, n'aura qu'un résultat, pour moi : la mort... Mais, tu m'aimes, pauvre femme; mais, surtout, je t'aime et je m'en voudrais, à cette heure suprême de ma vie, d'avoir brisé en toi l'espérance — une espérance qui te rend plus chère à mon cœur que tu ne l'as jamais été. Relève-toi donc et sois un peu heureuse en songeant que, là-bas, lorsque l'on m'aura condamné aux travaux forcés, nous nous retrouverons... Tu en as trop dit, d'ailleurs, pour que, innocent ou coupable, je me tire, désormais des griffes qui me tiennent... Va, ne pleure pas... Je te pardonne le mal que tu me fais...

Puis, se tournant vers M. Ravaud, il se fit brutal.

— Vous êtes content, hein? articula-t-il, Eh bien, soyez-le plus encore... J'avoue, oui, j'avoue que je suis l'assassin que vous recherchez... j'avoue que c'est moi qui ai tué la fille que vous savez...

Et, tombant comme à bout de forces, comme assommé, sur une chaise, Hartmann sanglota éperdument, bégayant des mots, les mêmes sans cesse, au travers de ses larmes :

— Ah! malheureuse... ah! malheureuse...

« Ça y était » : l'inculpé avait confessé son crime et l'instruction, débarrassée de l'obstacle de l'aveu à obtenir, allait, dorénavant, suivre un cours rapide.

J'ai dit que je suis un sentimental et quoique, dans le métier qui était le mien, on apprenne à ne plus s'émouvoir de grand'chose, la scène à laquelle je venais d'assister m'avait profondément bouleversé.

J'admirais, certes, l'habileté de dramaturge, de romancier, plutôt que de magistrat, dont avait fait preuve mon patron, en cette circonstance, l'insensibilité avec laquelle il avait machiné et observé toutes les phases de l'action qui venait d'être représentée devant nous; mais une sorte de malaise demeurait en moi, à la suite de cet incident, et si mes humbles fonctions me défendaient de critiquer la moralité du procédé qu'avait employé M. Ravaud, pour obtenir l'aveu tant désiré, je ne pouvais m'empêcher, intimement, de plaindre le misérable que l'on avait berné, dont le cœur, abominablement meurtri et pantelant, gisait, pour ainsi dire à nos pieds. — Cet homme me devenait presque sympathique, malgré le crime dont il était souillé, et la pauvre créature qui, sur une promesse fallacieuse du juge, sur la foi d'une espérance qui ne devait jamais se réaliser, l'avait vendu — inconsciente Da-

lila — m'apparaissait comme une victime plus pitoyable que cette fille qu'Hartmann avait égorgée.

Je sais bien que ce n'étaient point là des réflexions de la compétence d'un modeste greffier, que j'eusse dû, strictement, dans l'occurence, me contenter d'admirer le « doigté ». la finesse, la psychoogie de M. Ravaud, si j'avais eu une opinion à manifester ; mais peut-on être le maître absolu de sa pensée ?

Ce fut donc le soir de ce jour mémorable, après la confrontation d'Hartmann avec son amie, que M. Ravaud se montra franchement aimable avec moi et m'adressa la parole,en m'appelant, pour la première fois, par mon prénom.

Il ne faut pas rire de la joie que me fit éprouver cette familiarité. Cette joie était celle d'un honnête greffier, et nul n'ignore que les satisfactions que la vie apporte aux hommes sont importantes en raison directe ou de leurs désirs, ou de leur situation sociale.

Pourtant, ce ne fut point immédiatement après la sortie d'Hartmann et de sa maitresse que mon patron daigna, ce jour-là, me gratifier de ses bonnes grâces.

Après cette sortie, durant quelques minutes,il demeura muet et, comme, inquiet de son silence, je levai les yeux vers lui — il était assis devant un bureau faisant face au mien — je ressentis une grande émotion, une sorte d'effroi.

M. Ravaud, raide, devant sa table de travail, était agité comme d'une succession de secousses nerveuses et son regard — développé, fixé dans le vide, brillait ainsi que celui d'un chat, dans l'obscurité, et sa pupille, en vérité, me semblait prendre la forme allongée de l'œil de cet animal.

J'avais bien remarqué que le visage de M. Ravaud, pendant l'interrogatoire d'Hartmann et de sa maîtresse, avait paru se contracter violemment, par intermittences, mais je ne m'étais pas arrêté à cette particularité physique et passagère que j'attribuais à une exagération d'attention prêtée, par le juge, aux paroles qu'il recueillait.

Mais, cette fois, c'était plus que des contractions qui se produisaient sur la face et en tout l'être de mon patron, C'était comme une série de soubresauts qui couraient sur ses jambes, montaient le long de son corps, de ses reins, le bousculaient tout entier.

Le croyant malade, indisposé subitement, j'allais m'élancer pour le secourir, quand je m'arrêtai, plus effrayé encore : M. Ravaud, saisi comme par un spasme formidable, se tordait devant

moi et poussait de petits cris indistincts, comme ceux que l'on profère dans la sensation d'une forte douleur ou d'un intense plaisir. Puis, une mousse rosée jaillit de ses lèvres, et il eut un grand, un profond soupir.

Et alors, une phrase tomba, lente, basse, de sa bouche :

— Il avoue... il avoue...

Tout aussitôt après avoir murmuré ces paroles, M. Ravaud parut recouvrer son état normal ; comme il me vit, devant lui, un peu pâle, debout, tremblant, il sourit et me dit :

— Eh bien, Xavier, que faites vous là?... On dirait que vous voilà hypnotisé...

Je voulus rire, mais je ris mal.

— C'est que... c'est que... monsieur le juge, balbutiai-je, tout interloqué de la familiarité soudaine de mon patron, c'est que... je craignais que vous ne fussiez indisposé et...

M. Ravaud m'interrompit :

— Indisposé ?... Ah! ça êtes-vous fou, Xavier?... Pourquoi voulez-vous que je sois indisposé ?... Mais non, mais non, je n'ai rien, mon ami, si ce n'est beaucoup de contentement...

Mon patron m'appelait : « Xavier » — « mon ami » — Je ne saurais exprimer la stupéfaction, le bonheur que j'éprouvai devant cette manifestation non équivoque de sa sympathie.

— Monsieur le juge est content, dis-je. C'est sans doute d'avoir pu, enfin, arracher à ce misérable Hartmann la confession de son crime ?

M. Ravaud sourit de nouveau.

— Oui, fit-il, c'est cette confession qui cause ma joie, non point seulement parce qu'elle simplifie ma tâche, dans l'instruction que je poursuis, mais parce qu'elle a été obtenue passionnellement, si je puis ainsi m'exprimer...

Et il répéta :

— Passionnellement... comprenez-vous, ce que ce mot renferme d'intérêt au point de vue humain comme au point de vue judiciaire?

— Monsieur le juge fait allusion à l'amour qu'Hartmann éprouve pour sa maîtresse ?

— Justement.

Et M. Ravaud, se renversant dans son fauteuil, eut un murmure :

— Ah ! l'amour... l'amour dans le crime... le crime dans l'amour, par l'amour, pour l'amour.

Puis, il ajouta à voix haute :

— Ils me font rire, voyez-vous, Xavier, les romanciers, les psychologues, avec leurs histoires de cœur et de sens qu'ils ramassent je ne sais où... C'est ici qu'ils devraient venir les chercher, leurs histoires. .

— Eh! eh! fis je alors, pour placer une parole, pour dire quelque chose — car l'amabilité de mon patron m'étonnait de plus en plus, m'hébétait presque — eh ! eh ! l'amour, le crime... le crime, l'amour... oui, monsieur le juge a raison... c'est très beau...

M. Ravaud s'était levé comme je prononçais cette phrase à laquelle je n'attachais aucune importance et rangeait quelques papiers, comme se disposant à se retirer.

A peine avais-je dit ces mots : — « Le crime, l'amour, c'est très beau, » — qu'il me regarda fixement, presque durement, et me répondit ainsi qu'un écho :

— C'est très beau.

Et s'étant coiffé, m'ayant adressé un salut cordial, il sortit.

Lorsqu'à mon tour je fus dehors, ce soir-là, me dirigeant vers mon logis, je ne songeai qu'à la gentillesse de mon patron et comprenant, je le répète, que désormais je possédais sa confiance intime — car les juges ont deux sortes de confiance qu'ils accordent selon les individus et les circonstances — je m'endormis dans le bien-être d'une joie nouvelle — d'une joie qui suffisait à mes paisibles aspirations et, qu'en somme, j'avais bien méritée.

Et j'eus un rêve qui me fut une autre félicité — un rêve qui nous apportait, à mon patron et à moi, le beau crime tant souhaité, le beau crime qui devait, selon moi, teindre en rouge la robe noire de M. Ravaud, qui devait faire de moi, sans doute, le plus heureux des hommes, puisque du contentement de mon patron dépendaient tant de mes satisfactions.

II

Que l'on vienne donc me dire que les songes ne sont toujours que mensonges! — Celui qui, le premier, formula ce proverbe, eut plus l'intention, sans doute, d'assembler deux banales rimes que d'émettre une vérité.

Les songes ne sont pas toujours des mensonges, et la preuve de

cette affirmation est, tout entière, dans les événements qui su dèrent à l'heure où j'avais rêvé que M. Ravaud et moi posséd enfin, le beau crime que, depuis si longtemps, nous désirions

Un matin, je fus mandé en hâte par mon patron et, sans pré le temps, presque, de me livrer à la toilette méticuleuse à laqu chaque jour, je consacre de doux instants, je sortis de chez m'acheminant vers le Palais.

Lorsque je pénétrai dans le cabinet de M. Ravaud, je tro mon patron très agité, se promenant de long en large deva table de travail.

Dès qu'il m'aperçut, il s'arrêta dans sa marche et me dit :

— Ah! vous voilà, Xavier... Vite, vite, entrez...

La voix de M. Ravaud était saccadée, une rougeur fiév colorait les pommettes de ses joues et je compris qu'un fait important s'était produit auquel j'allais être initié.

— J'ai mis toute diligence pour me rendre à votre appel, sieur le juge, fis-je. Mais que se passe-t-il, mon Dieu, q passe-t-il pour que vous soyez aussi nerveux?

M. Ravaud me regarda, d'abord un peu durement, en presque aimablement.

— Il se passe... murmura-t-il, il se passe...

Je ne le laissai pas achever sa phrase.

— Quoi?... mais quoi donc, monsieur le juge?... Seriez nommé conseiller?... Seriez-vous...

M. Ravaud sourit ironiquement.

— Non, Xavier, non, je ne suis pas nommé conseiller et ne pas à l'être, vous le savez. Mais réjouissez-vous, car no tenons...

— Nous le tenons?... Qui ça, monsieur le juge?..

— Comment, vous ne devinez pas?

Je restai, une seconde, pensif, et tristement je levai les bras le ciel.

— J'avoue, balbutiai-je, que je ne vois pas bien qui nous vons tenir, en ce moment, si ce n'est ce coquin d'Hartmann.

M. Ravaud haussa les épaules.

— Il s'agit bien d'Hartmann, en vérité, dit-il. — Nous te notre beau crime, Xavier, le beau crime dont nous avons si vent parlé.

Je bondis presque jusque sur mon patron.

— Pas possible, m'écriai-je ; vrai, bien vrai, monsieur le

nous le tenons, enfin, notre beau crime, et ce n'est pas une fausse joie que vous vous amusez à me donner là ?

— Je ne plaisanterais pas avec des choses aussi graves, observa judicieusement M. Ravaud.

— Que monsieur le juge pardonne la liberté de ma question, fis je; mais, son excuse est dans l'étonnement que j'éprouve, en ce moment. Car, enfin, si nous possédons un beau crime, mon ignorance de ce crime est naturelle, puisque les journaux ne s'en sont point encore occupés.

— Les journaux ne savent pas tout, Xavier, déclara sentencieusement mon patron ; les journaux ne doivent pas tout savoir, même, et le crime qui va nous intéresser n'est point connu d'eux, encore, en effet.

— Hum... fis-je.

A ce « hum » M. Ravaud se redressa comme si je lui avais écrasé le pied.

— Pourquoi faites-vous : « hum, » Xavier? me demanda-t-il.

Je compris que le doute exprimé par cette exclamation avait déplu à mon patron. Ne sachant trop que lui répondre, je décidai de ne pas lui cacher ma pensée sur l'affaire dont il m'entretenait.

— J'ai fait : « hum, » monsieur le juge, lui dis-je, parce que d'ordinaire les feuilles parisiennes sont bien renseignées et que je redoute qu'un beau crime qui reste ignoré d'elles, ne soit point le beau crime que nous espérons.

Ayant ainsi et, franchement, exprimé mon opinion, j'attendis la réplique de M. Ravaud, résolu à subir son irritation ou sa colère.

Mais, contrairement à mon appréhension, mon patron ne parut pas être mécontent de ma remarque.

— Vous raisonnez justement, Xavier, prononça-t-il. Mais, dans la circonstance actuelle, votre logique est en défaut. Habituellement, oui, les journaux parisiens sont admirablement informés et servent, même, souvent, utilement, les enquêtes des juges. — S'ils ne le sont pas, cette fois, c'est qu'ils ne peuvent pas l'être.

Comme je demeurais, bouche bée, devant M. Ravaud, il voulut bien m'expliquer ses paroles énigmatiques.

— Un crime vient d'être commis, continua t-il, dont le secret appartient à cinq hommes, seuls, présentement — l'assassin, le médecin de l'état civil, un commissaire de police, le procureur de la République et moi. — Les journaux n'ont donc pu en instruire leurs lecteurs.

— Et ce crime? interrogeai-je.

M. Ravaud eut un geste presque tragique.

— Ce crime est superbe, déclara-t-il.

— Celui d'Hartmann, fis-je observer, n'était pas trop mal, non plus.

Mon patron posa sa main sur mon épaule et, dans ce rapprochement, je sentis son souffle un peu brûlant, passer sur mon visage.

— Le crime d'Hartmann n'était pas mal, évidemment, dit-il. Mais, il ne compte pas si on le compare à celui auquel je fais allusion. — Hartmann était un simple aventurier qui alla au meurtre pour voler, pour dévaliser une pauvre fille, et la psychologie dont j'ai enveloppé son « affaire » ne relève pas de son intelligence, de sa conscience, de son classement social. — Cette psychologie, c'est moi qui l'ai créée ; elle demeure indépendante et de l'homme et de son action. — Le crime dont nous allons nous occuper est bien différent; — bien différent d'Hartmann, aussi, est son auteur. — Ce crime est tout passionnel, ce qui lui procure un intérêt spécial; en outre, celui qui l'a commis est un homme du monde, ce qui nous offre, à nous, magistrats, un champ d'observation peu banal.

— Un crime passionnel commis par un homme du monde, m'écriai-je, mais, alors, cette affaire là va être retentissante!

M. Ravaud se frotta les mains, vivement, l'une contre l'autre, eut une rapide contraction nerveuse, articula deux ou trois petits cris pareils à ceux qu'il avait poussés après l'aveu d'Hartmann et, s'étant assis devant son bureau en me faisant signe de prendre place devant le mien, il me mit au courant des faits vraiment extraordinaires qui s'étaient produits.

Je dis que ces faits étaient extraordinaires et, quoique mon patron m'eût préparé à les considérer comme tels, ils l'étaient, en effet.

Selon l'expression de M. Ravaud, nous tenions, enfin, notre beau crime; et lorsque je m'imaginais qu'une cause de cette importance eût pu être confiée à un autre juge d'instruction, je ne pouvais me défendre d'un sincère sentiment d'affliction que je reportais, tout entier, sur la personne de mon patron.

Je me représentais la tristesse qu'il eût éprouvée, alors, et j'entendais presque les paroles de désespoir qu'il m'eût adressées, dans la familiarité à laquelle il m'avait habitué et dont je lui savais un gré infini.

— Ah! Xavier, Xavier, m'aurait-il dit, encore un beau crime

qui s'accomplit et ce crime n'est pas pour moi... Ah! Xavier, Xavier, je n'ai pas de chance, et Dieu sait, cependant, si j'aurais conduit habilement l'instruction de ce crime, si j'en aurais fait ma chose, mon œuvre, ma torture et ma jouissance, tout à la fois.

M. Ravaud avait des mots comme ceux-là, lorsqu'il parlait d'un cas qui l'émouvait; et quoique je ne devinasse pas très bien quelle

« Je suis ici, dit M. Ravaud, en qualité de juge d'instruction. »

torture, quelle jouissance il pouvait trouver dans l'instruction d'une cause criminelle, je me réjouissais de l'entendre ainsi s'exprimer et je l'admirais, même alors que je ne parvenais pas à lier ma pensée à la sienne.

Il fût mort de chagrin, sûrement, si le crime en question ne lui avait pas été offert à étudier; et quoiqu'aujourd'hui, lorsque je me rappelle ce crime et les incidents qui en furent les conséquences, je songe qu'il eût mieux valu, pour M. Ravaud, qu'il demeurât

étranger à cette aventure, je ne me sens pas encore le courage de souhaiter qu'on ne lui en eût pas confié l'analyse.

Le crime que mon patron me fit connaitre, alors, était donc extraordinaire et évoquait, en plus d'un point, une cause fameuse : l'affaire Lapommeraye.

Paris, la France, l'Europe même s'en emparèrent, le discutèrent avec passion ; et, en dépit de mon humeur paisible, je me trouvai, comme malgré moi, emporté pendant un long temps, dans les péripéties du drame qu'il représentait ainsi que dans l'effroi du drame qui en résulta.

Avenue de Messine — en plein parc Monceau — habitait, depuis quelques années, un ménage fort élégant, fort mondain — le comte et la comtesse Paul d'Erigny — fort riche, aussi, auquel la vie ne semblait devoir prodiguer que des félicités.

M. et Mme d'Erigny passaient, aimables, dans les salons de la haute Société parisienne, et ceux qui les fréquentaient enviaient, presque, le bonheur dont ils semblaient enveloppés.

La comtesse, âgée de trente ans environ, était prestigieusement jolie et avait su conserver, dans le monde, une réputation irréprochable. Sans enfant, elle paraissait aimer son mari et posséder, également, son affection.

Quant à M. d'Erigny, c'était un grand bel homme, à la chevelure et à la barbe — qu'il portait entière, coupée en pointe — rousses. Il comptait une quarantaine d'années, il était très jeune d'esprit ainsi que de corps et avait acquis un renom flatteur parmi les gens de sport.

Rien ne semblait donc devoir troubler la quiétude, le train d'existence de ce couple charmant et recherché dans tous les clans de l'aristocratie intellectuelle et de naissance de Paris, quand, soudain, on apprit — nous apprimes, plutôt, au Palais — qu'une catastrophe venait de bouleverser et ce train d'existence et cette quiétude.

Un matin — la veille même du jour où M. Ravaud m'avait précipitamment appelé auprès de lui — la camériste de Mme d'Erigny, en entrant dans la chambre de sa maitresse, avait aperçu cette dernière, couchée comme à son habitude, mais inanimée, mais glacée, la bouche un peu contractée, ayant toutes les apparences de la mort.

Effrayée, cette fille sortit, en hâte, de l'appartement de la jeune femme, courut vers la chambre de M. d'Erigny pour le mettre au

courant des faits qu'elle venait de constater et pour l'amener à secourir la comtesse, si un secours était encore, pour elle, de quelque efficacité.

M. d'Erigny qui venait de se lever, qui était occupé à sa toilette et qui avait — contrairement à ses habitudes — passé la soirée avec sa femme, parut effaré en apprenant l'état dans lequel celle-ci se trouvait.

Il se précipita vers sa chambre et, ayant rapidement examiné la comtesse, il ne put que se convaincre qu'elle n'était plus.

Comme la jeune femme n'était jamais malade, n'était atteinte d'aucune affection cardiaque ou pulmonaire susceptible d'entraîner sa fin subite, M. d'Erigny, tout en se livrant à la peine que lui créait la perte de sa compagne, essaya vainement de découvrir la cause de sa mort foudroyante, inexplicable.

Cette mort ne pouvait être attribuée qu'à une cause tout accidentelle, tout imprévue, comme un arrêt soudain du cœur, comme une embolie, et M. d'Erigny, désolé, stupéfait devant le deuil qui le frappait, se mit en mesure de rendre, à sa femme, les derniers devoirs ainsi que de faire, à l'autorité, les déclarations exigées par la loi, en pareil cas.

Il pensait que le médecin de l'état civil le renseignerait, assez exactement, sur la nature du mal qui avait tué la comtesse et il attendit la venue de ce fonctionnaire avec une certaine impatience.

Lorsqu'il se présenta, il le suivit jusqu'au lit de la morte et lui laissa toute latitude pour l'examiner.

Il allait même l'interroger, lorsque le docteur après s'être penché, anxieusement, sur le cadavre de la comtesse, se releva vivement et, se tournant vers M. d'Erigny, lui dit :

— Cette jeune femme, monsieur, est morte empoisonnée.

Le comte eut un sursaut.

— Empoisonnée!... s'écria-t-il. Que dites-vous là, Monsieur?

— Je dis, reprit le docteur, que Mme la comtesse d'Erigny est morte empoisonnée et qu'à mon grand regret, je ne puis vous délivrer le permis de son inhumation.

M. d'Erigny était devenu affreusement pâle en entendant ces paroles.

— Que dites-vous là, Monsieur? répéta-t-il... Ma femme, empoisonnée!... Mais, c'est de la folie... mais c'est impossible... Je l'ai quittée, hier, fort tard, dans la soirée... Comment et par qui aurait-elle été empoisonnée?

Le médecin, qui regardait attentivemeut son interlocuteur, eut un geste vague.

— Je ne saurais, évidemment, Monsieur, fit-il, déterminer les phases du drame qui vient de s'accomplir chez vous... Je ne saurais davantage indiquer, actuellement, le genre de toxique qui a occasionné la mort de Mme d'Erigny... Je ne puis que constater la nature violente de cette mort, laissant à la justice, s'il y a lieu, le soin de la fixer.

Le comte s'exclama :

— A la justice!...

Le médecin eut un sourire pincé.

— Oui, Monsieur, à la justice que j'ai le devoir absolu d'informer des faits qui se sont produits chez vous et qui, certainement, devant mon rapport, ordonnera l'autopsie de Mme d'Erigny.

Le comte, plus calme, comprit qu'il n'avait point à discuter avec les obligations légales du fonctionnaire qui se trouvait devant lui.

— Soit, Monsieur, conclut-il, tristement. Agissez selon votre conscience et selon le droit dont vous êtes investi. Mais, permettez-moi de croire, encore, que, malgré votre science, vous vous trompez sur les causes de la mort de ma femme. Mme d'Erigny ayant été empoisonnée n'aurait pu l'être que par elle-même, et je ne sache point qu'elle ait eu jamais la pensée du suicide.

Le médecin, un peu sèchement, répliqua :

— Mme d'Erigny a été empoisonnée, Monsieur, et je ne commets aucune erreur, quant à la nature de sa mort. Pour le reste, suicide ou .. crime, c'est aux magistrats qu'il appartiendra de décider.

Et comme, devant ce mot : « crime », le comte ébauchait un mouvement nerveux, le docteur ajouta :

— Je vous demande pardon, monsieur, de la brutale franchise de mes paroles. Mais, elles ne peuvent être que ce qu'elles sont, dans cette douloureuse, dans cette mystérieuse circonstance. — N'en soyez pas froissé et veuillez même m'autoriser à disposer de l'un de vos serviteurs, pour mander, ici, au plus vite, M. le commissaire de police de votre quartier qui, avant la visite de ces messieurs du Parquet, fera toute constatation et verbalisera, comme il est nécessaire.

Les choses se passèrent, alors, telles que le médecin de l'état civil les avait voulues. — Le commissaire de police se rendit au

domicile de M. d'Erigny, avisa d'urgence M. le procureur de la République de la mort énigmatique de la comtesse et, dès le soir même de cette mort, mon patron, M. Ravaud, recevait l'ordre d'instruire cette affaire.

A la suite de la visite du commissaire de police, M. d'Erigny avait été prié, par ce magistrat, de demeurer chez lui, à la disposition des autorités judiciaires et quoique rien, encore, ne démontrât qu'il pouvait être impliqué dans une poursuite criminelle, M. Ravaud « louchait » terriblement vers lui, quand, sur son pressant appel, je le rejoignis dans son cabinet. Il tenait son beau crime et il n'était pas homme, je le devinai, à le lâcher aisément, non seulement parce que l'éclat, le retentissement d'une telle affaire pouvaient lui valoir un avancement mérité, mais encore, mais surtout, parce qu'il était juge dans l'âme, c'est-à-dire un artiste, en son genre, et qu'une cause comme celle-là devait emplir son être de félicité, devait apporter à son esprit, à ses nerfs, les éléments de vitalité qui leur étaient familiers et qu'une longue pratique de la loi, un amour sincère, enthousiaste du « métier », leur avaient rendus indispensables.

Depuis que mon patron m'honorait de sa confiance, de sa cordialité, je m'apprenais à le comprendre, dans ses actes, dans ses paroles, comme aussi dans ses pensées et, chaque jour, je découvrais, en lui, une particularité intéressante, caractéristique.

Lorsqu'il m'eut mis brièvement, ainsi que je viens de le noter, au courant de l'affaire qui allait nous occuper, il se leva, prit son chapeau, endossa un chaud pardessus — on était en novembre — et m'annonça que nous allions nous rendre au domicile de M. d'Erigny.

Quand nous arrivâmes, avenue de Messine, le chef de la Sûreté, accompagné d'un médecin légiste et de plusieurs agents, nous attendait, en un salon très luxueusement meublé dont M. d'Erigny, appuyé à une cheminée monumentale, semblait, en vérité, faire les honneurs.

Après quelques saluts et paroles échangées avec ces messieurs, M. Ravaud qui n'était plus du tout le patron familier que j'avais la joie de connaître parfois, M. Ravaud qui paraissait se mouvoir ainsi qu'un automate, par saccades, qui paraissait articuler des sons aigus et secs, se dirigea vers le médecin légiste et l'interpella :

— Eh bien! docteur, dit il vous avez examiné la dépouille de Mme d'Erigny; quel est le résultat de vos observations ?

Le médecin s'inclina devant mon patron.

— Mon confrère de l'état civil a vu juste, dit-il. Mme d'Erigny a été empoisonnée et, autant qu'il m'est, en ce moment, possible d'établir une certitude, quant au toxique qui lui a été administré, je crois être en état d'affirmer que ce toxique est le chloroforme. Nous avons, en effet, trouvé dans son lit, à côté d'elle, un mouchoir imprégné de cette substance.

En cet instant, une scène bien curieuse, bien typiqne, qui dépeint mieux que des paroles le caractère de M. Ravaud, eut lieu. Comme le docteur venait de répondre à la question que mon patron lui avait adressée, M. d'Erigny quittant sa cheminée s'avança vers nous.

— Je ne me trompe pas, fit-il. C'est bien M. Ravaud que j'ai l'honneur de recevoir chez moi, en des circonstances trop pénibles ?

Mon patron répliqua :

— C'est bien M. Ravaud, en effet.

Le comte continua :

— Ne vous souvient il pas, Monsieur, que nous nous sommes plusieurs fois rencontrés dans le monde et me permettrez-vous de compter sur la sympathie lointaine, déjà, qui semblait exister entre nous, pour que l'enquête, un peu exagérée, qui est ordonnée au sujet de la fin soudaine de ma pauvre femme, soit vite close ?

M. Ravaud eut un regard très dur vers M. d'Erigny, et, après qu'une contraction rapide eût mis sur sa face comme une grimace il répondit :

— Excusez-moi, Monsieur, si, actuellement, je n'accueille qu'avec réserve le souvenir que vous évoquez. — Je ne suis point ici, en qualité d'homme du monde; j'y suis en celle de juge d'instruction.

M. d'Erigny esquissa un geste de colère qu'il réprima aussitôt.

— Je vous ai connu plus courtois, Monsieur, prononça-t-il, d'une voix un peu tremblée. En vérité, l'on dirait que vous me parlez comme vous parleriez à un inculpé.

M. Ravaud déclara brutalement :

— Je ne saurais, présentement, vous renseigner à cet égard, Monsieur. Mais si vous voulez bien vous soumettre à l'interrogatoire sommaire que nous sommes au regret de vous faire subir, je pourrai mieux, dans un moment, vous éclairer. Auparavant, vous voudrez bien consentir à ce que nous exercions une perquisition dans votre demeure, dans la chambre de Mme d'Erigny et dans la

vôtre, principalement. Un crime ou un suicide ayant eu lieu chez vous, il est nécessaire que nous établissions ou l'exactitude de ce crime ou la vraisemblance de ce suicide.

A ces mots, M. d'Erigny eut un éclat.

— Que ma femme soit morte empoisonnée, s'écria-t-il, soit. Jusqu'à nouvelle et plus précieuse information, je veux bien admettre cette déclaration des médecins qui ont examiné son cadavre. Mais ce que je ne puis permettre, c'est que l'on émette un doute sur la cause qui a amené sa mort. Voilà deux ou trois fois, depuis hier, que l'on prononce, devant moi, à ce sujet les mots : crime ou suicide. Or, de ces mots, il y en a un de trop. C'est le premier et je suis étonné qu'il revienne aussi souvent sur vos lèvres. Nul n'en voulait à la vie de Mme d'Erigny ; il ne saurait donc y avoir crime, dans sa fin soudaine. Ma femme n'était ni misanthrope, ni spleenique ; il ne saurait même y avoir suicide — tout ce qui la concerne m'en convainc, tout au moins — dans sa triste disparition.

Le chef de la Sûreté releva vivement et nettement cette sortie.

— Le médecin de l'état-civil et le médecin légiste, dit-il, s'accordent, dans la circonstance actuelle, pour déclarer qu'ils croient plus à la possibilité d'un crime qu'à celle d'un suicide. C'est pourquoi certain mot qui vous blesse, Monsieur, ne saurait être retiré de notre enquête.

Le comte répliqua :

— Qui ou quoi autorise ces hommes à penser ainsi ?

— Leur savoir, leur grande pratique des choses criminelles, et, à leur défaut de cette pratique, de ce savoir — leur conscience.

M. d'Erigny eut un rire nerveux.

— Les médecins légistes sont des fonctionnaires et non des savants. Ce sont des valets de bourreaux, des pourvoyeurs patentés de bagnes et d'échafauds... Leur conscience n'existe pas.

Le chef de la Sûreté se fit ironique :

— Souffrez, Monsieur que nous nous dérobions à toute discussion avec vous.

Et, ayant conféré avec les personnages qui l'entouraient, avec mon patron et le docteur, il s'apprêta à conduire la perquisition qui venait d'être annoncée.

Puis, M. d'Erigny fut invité à nous suivre sous la garde, à peine dissimulée, des deux agent.

Nous nous dirigâmes, alors, sous les regards de la domesticité épouvantée, vers la chambre de Mme d'Erigny.

La jeune femme paraissait reposer très calme, sur son lit et, seule, une légère déformation de sa bouche indiquait qu'elle avait sans doute souffert avant de mourir.

Lorsque nous fûmes entrés dans sa chambre, le docteur s'approcha d'elle, la découvrit et nous montra, près de sa hanche droite, le mouchoir tamponné dont il avait parlé quelques instants auparavant.

— De l'examen sommaire auquel je puis procéder, dès maintenant, dit-il, à la vue du cadavre de Mme d'Erigny, il résulte que la mort de cette jeune femme est due à un anesthésique — au chloroforme — et cette constatation se trouve confirmée par l'odeur particulière, *sui generis*, qui reste imprégnée dans le mouchoir que voici et que nous avons découvert à la place même qu'il occupe encore.

En entendant s'exprimer ainsi le médecin légiste, M. d'Erigny fit un mouvement comme s'il voulait lui répondre ; mais il n'eut pas le temps de formuler une réplique quelconque.

L'un des agents qui nous accompagnaient et qui, depuis quelques secondes, furetait dans la chambre, venait de pousser une exclamation qui nous surprit tous.

Nous nous tournâmes vers lui et l'aperçûmes, à genoux, près d'une sorte de chiffonier, tenant en sa main un petit flacon débouché.

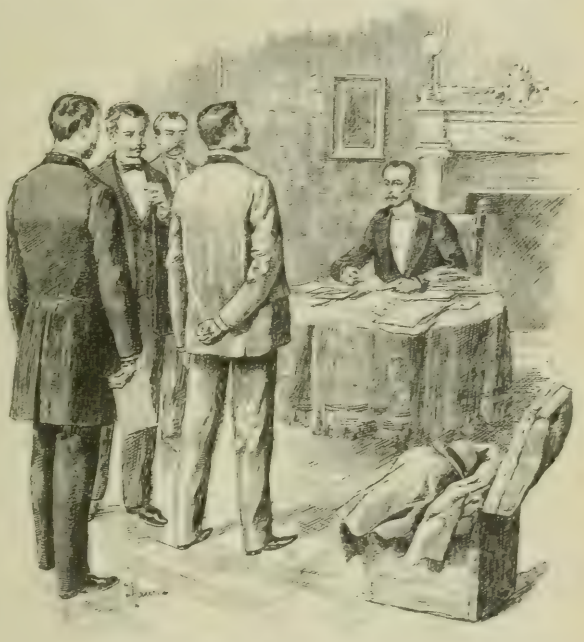
— M. le docteur a raison, observa-t-il, en tendant le flacon à M. Ravaud qui, spontanément, s'était élancé vers lui — M. le docteur a raison : c'est à l'aide du chloroforme que Mme d'Erigny a été empoisonnée, que le crime a été commis ; voici la bouteille qui le contenait. Je viens de la trouver sous ce meuble.

J'étais fort ému, en cette heure ; cependant, je conservais assez mon sang-froid pour qu'il me fût permis de noter ce qui se disait et ce qui se passait autour de moi.

Or, je remarquai, avec un étonnement non exempt de naïveté, étant donnée ma profession, que l'agent, en dénichant le flacon sur lequel, en effet, le mot : « chloroforme, » était inscrit, gravé dans le verre, n'avait pas eu, une minute, l'idée d'attribuer à un suicide l'emploi de cette substance, s'était, immédiatement et sans hésitation, appuyé sur la pensée d'un crime pour faire valoir sa découverte.

J'aurais dû me rappeler qu'il est de tradition, au Parquet, comme à la Sûreté, de n'envisager, dans une affaire, que le point de vue

riminel, de ne rapporter qu'au crime, tous les faits, tous les éléments qui enveloppent une cause. Il ne vient jamais à l'esprit des policiers ainsi qu'à celui des juges de se dire que tel détail, dans une aventure dramatique, pourrait aussi bien s'appliquer au bien — à l'innocence — qu'au mal — à la culpabilité. — Les policiers, les juges semblent être institués pour ne voir, dans les affaires qui sont soumises à leurs études, que des abominations, et ils croiraient manquer à leur mission, s'ils l'avisaient, dans un sentiment d'humaine générosité, de décharger un malheureux de fautes, que souvent — les policiers et les juges le savent — il n'a pas commises.



— Pourquoi la découverte de cette lettre me troublerait-elle ?

Je songeais ainsi pendant que l'agent remettait à M. Ravaud la petite fiole qu'il venait de ramasser sous un meuble, et mes réflexions furent interrompues par la voix de mon patron qui interpellait M. d'Erigny.

— Il n'y a plus à douter sur le genre de toxique qui a été administré à votre femme, dit-il. C'est bien là, en effet, le flacon qui a contenu le chloroforme ayant occasionné sa mort. Saviez-vous, Monsieur qu'il y eût chez vous, de cette substance en quantité suffisante pour tuer une personne ?

Quand l'agent s'était relevé, tenant à la main la petite fiole, le comte était devenu livide. Pourtant, rien dans son attitude géné-

rale, ne l'avait désigné à ceux qui le surveillaient, comme éprouvant un trouble, une inquiétude équivoques.

Ce fut, même, avec le calme le plus parfait, en apparence, qu'il répondit à la question de M. Ravaud.

— Je confesse sans difficulté, déclara-t-il, car je considère ce incident comme insignifiant, que je possède, chez moi, du chloroforme et que le flacon que vous venez de trouver dans la chambre de ma femme, fait partie d'une pharmacie, dite de « campagne, » que je conserve toujours dans mon appartement privé.

Et il ajouta :

— Comment ce flacon, par exemple, est-il ici, a-t-il pu se trouver entre les mains de Mme d'Erigny ?... C'est ce que je ne me charge pas, actuellement, d'expliquer.

M. Ravaud continua son interrogatoire.

— Mme d'Erigny savait-elle que vous possédiez une pharmacie de campagne ?

— J'ignore si elle était au courant de ce fait, ne l'en ayant jamais instruite. Elle n'a pu le connaître qu'en visitant, à Mon insu, durant l'une de mes absences, mon appartement.

— Mme d'Erigny ne se présentait donc jamais chez vous, Monsieur ?

Le comte eut une hésitation avant de parler. Pourtant, il répliqua :

— Jamais, Monsieur, du moins pendant que moi-même j'occupais ma chambre.

Les paupières de M. Ravaud battirent nerveusement.

— Voulez-vous, Monsieur, nous conduire vers cette chambre vers votre appartement particulier ? demanda-t-il.

Et, faisant signe à M. d'Erigny de passer devant lui, pour le guider, il nous entraîna tous à sa suite.

Le logement personnel du comte, séparé de celui de la jeune femme morte par un assez long couloir et par une pièce carrée formant vestibule, se composait d'un petit salon servant de cabine de travail, d'une vaste chambre à coucher et d'une salle de bain aménagée luxueusement, pour la toilette.

Dès que nous fûmes dans le salon, M. Ravaud reprit les questions qu'il adressait à M. d'Erigny.

— Vous nous avez parlé, Monsieur, d'une pharmacie de campagne qui doit se trouver ici, chez vous. — Je vous prierai de nous indiquer l'endroit où elle est placée.

— Cette pharmacie, dit le comte, est, a toujours été serrée dans armoire-lingerie de mon cabinet de toilette. Si vous voulez vous onner la peine de me suivre, je vais vous la montrer.

M. d'Erigny s'exprimait, nous conduisait, au travers de son ppartement, avec la plus absolue tranquillité, et je pensais, inti nement, qu'il n'avait point les manières d'un coupable ou que, 'il était coupable, il savait admirablement s'isoler des terribles réoccupations qui devaient l'assaillir.

Lorsque nous arrivâmes dans la salle de bain, il ouvrit l'ar- noire à laquelle il avait fait allusion et en tira une boîte assez olumineuse, qu'il déposa sur une table, devant nous.

M. Ravaud s'en approcha alors, en fit jouer le couvercle, et une harmacie des plus complètes nous apparut, en effet.

Tout à coup, mon patron qui s'était penché pour en examiner les acons, les compartiments et le contenu, se redressa, en indiquant u doigt une case vide en l'un de ses rayons. Puis, prenant, dans a poche, la fiole que lui avait remise l'agent, il la plaça dans cette ase, où elle s'encastra méticuleusement — pareille d'ailleurs, en ous points, à celles qui l'environnaient.

— Vous voyez, fit il, ce flacon s'adapte parfaitement ici et l'on e peut douter qu'il ait été retiré de cette pharmacie pour servir à n funeste dessein.

— C'est mon avis, Monsieur, approuva M. d'Erigny, toujours aisible et vous me permettrez de vous rappeler que, tout à l'heure ans la chambre de ma femme j'ai spontanément, déclaré que ce acon appartenait à cette boîte médicale.

— Vous supposez donc, poursuivit M. Ravaud, non sans ironie, ue Mme d'Erigny l'a découvert, s'en est emparée, à votre insu, et n a fait usage pour se donner la mort ?

Le comte eut un tressaillement,

— Je vous ai dit, je vous répète, Monsieur, fit-il, que jamais, amais ma femme n'a, dans ses paroles, laissé entendre qu'elle eût intention de se tuer. Cependant, des faits sont là qui vont, à cette gard, tragiquement surpendre tous ceux qui la connaissaient. — Quant à un crime...

M. Ravaud dressa la tête dans un mouvement brusque.

— Quant à un crime ?...

Energiquement, le comte conclut :

— Ce serait pure folie d'en admettre, même une seconde, l'hypo- hèse, la possibilité.

Mon patron eut un ricanement sinistre :

— Eh ! eh !... nous verrons cela...

M. d'Erigny ne voulut pas demeurer sous l'influence de l'insinuation renfermée en cette phrase.

— Je comprends, Monsieur, dit-il, un peu agressif, que votre métier étant de collectionner des criminels, il vous agrée d'en voir d'en saisir, même là où il n'y en a pas. — Dans la circonstance actuelle, par exemple, il ne vous déplairait pas de vous rencontrer face à face, avec quelque coupable et vous vous ingéniez à établir que ma pauvre femme a été victime d'un assassinat. Mais, voyons réfléchissez et convenez que votre raisonnement est bien faible, ne repose sur aucune base sérieuse. Mme d'Erigny est morte empoisonnée par du chloroforme et l'on retrouve, dans sa chambre, le mouchoir ayant été imbibé de cette substance ainsi que le flacon l'ayant contenue. Or, devant cette découverte, je vous renseigne, je vous apprends que ce flacon est à moi, que j'ignore comment Mme d'Erigny a pu, même, se l'être approprié. — Eh bien ! s'il y a un assassin ici, cet assassin — jouons carte sur table — ne peut être que moi. En vérité, pour mes débuts, dans le crime, je ne me montrerais guère habile — car, ayant tué ma femme, vous me ferez l'insigne honneur de croire que je n'eusse pas été assez inintelligent, assez maladroit pour laisser traîner, dans sa chambre, et le mouchoir et le flacon dont je me serais servi. — Il m'eût été aisé de brûler le premier et de remettre, en le remplissant ou non, le second à sa place, de faire disparaître, même, ma boîte pharmaceutique tout entière.

En écoutant ces paroles dont la logique était inattaquable, un murmure presque sympathique monta du groupe qui entourait M. Ravaud ; mais, mon patron, je le devinai, ne partagea point le sentiment qui animait ses auxiliaires.

Il ne répondit pas, tout d'abord, à M. d'Erigny ; il se raidit, ainsi qu'aux heures où il se trouvait devant les aveux réfractaires d'un inculpé, et le diabolique grincement de mâchoires qu'il faisait entendre, en ces occasions, se produisit, tandis que les commissures de ses lèvres se mouillaient d'un peu de salive mousseuse.

Puis, il se secoua, comme un chien que l'on a battu, et répliqua :

— Vous défendez bien, je le reconnais, le meurtrier de Mme d'Erigny, Monsieur, si meurtrier il y a — je dis comme vous, vous le voyez — en cette occurence. — Mais — permettez-moi un « mais » — le mouchoir, le flacon laissés dans la chambre de Mme

'Erigny peuvent tout autant prouver une culpabilité qu'une inno-
ence. Abandonnés auprès de la morte, ils indiquent un suicide, je le
eux bien ; mais n'indiquent-ils pas aussi une habileté de la part de
lui qui a pu les employer, pour exécuter ses desseins criminels ?

Ayant ainsi parlé, M. Ravaud poussa deux ou trois petits cris
u'il étouffa, vivement, avec sa main appliquée sur sa bouche et
gardant bien en face M. d'Erigny, après avoir mis sous scellés
boite pharmaceutique avec son contenu, le mouchoir ainsi
ue le flacon trouvés dans la chambre de la jeune femme, il com-
anda presque :

— Maintenant, Monsieur, veuillez nous ramener dans votre
partement et nous indiquer le meuble qui renferme vos papiers,
s lettres que vous recevez et conservez.

Le comte, à ces mots, eut une révolte.

— Comment, Monsieur, s'écria-t-il, que signifie ?...

M. Ravaud l'interrompit durement :

— Il faut obéir, Monsieur, sinon j'aurai le regret d'employer
force pour que la justice suive son cours.

M. d'Erigny parut agité comme par un tremblement de colère ;
ais, comprenant que toute tentative, pour entraver nos opéra-
ons, serait inutile, il se résigna à subir notre intrusion en son
timité et, revenu dans son salon, il nous désigna, de la main, une
rte de meuble-vitrine, un genre de coffre-fort élégant dont il fit
uer la serrure, en murmurant :

— Tous mes papiers personnels sont là. Bouleversez-les, puis-
ue vous semblez tant tenir à me torturer.

Et blême, il se retira un peu en arrière du groupe que nous for-
ions, attendant le résultat de la perquisition qui se produisait.

M. d'Erigny devait être un homme de beaucoup d'ordre, car les
piers et les lettres qu'il nous indiquait étaient symétriquement
ngés, dans son pseudo coffre-fort.

M. Ravaud les parcourait rapidement à mesure qu'ils passaient
tre ses mains et, soigneusement, car lui aussi était très méthodi-
ue, les reclassait dans l'arrangement qui leur avait été primitive-
ent donné.

Aucun de ces documents — comptes de fournisseurs, missives
amis ou de parents — ne paraissait devoir retenir l'attention de
on patron, quand, soudain, s'étant emparé d'une lettre non
compagnée de son enveloppe, il eut un mouvement nerveux et
ta un furtif, un vif regard vers M. d'Erigny.

— Eh! eh!... fit-il, alors, en s'adressant au comte, voici une le
tre qui, dans les circonstances actuelles, prend un caractère bie
étrange, Monsieur.

M. d'Erigny, directement interpellé, se rapprocha de M. Ravau

— De quelle lettre voulez-vous parler, Monsieur? demanda-t-

Mon patron tendit vers lui une feuille manuscrite, tout en év
tant de s'en dessaisir.

— De celle-ci, Monsieur.

Le comte se pencha un peu vers M. Ravaud, pour reconnaitre
document qui lui était présenté; mais, à peine l'eut-il aper
qu'il pâlit encore plus que tout à l'heure, s'il était possible, qu
chancela même visiblement.

Mon patron, qui surveillait ses moindres gestes, ses moindr
manifestations physiques et morales, observa:

— La découverte de cette lettre vous troublerait-elle, Monsieur

M. d'Erigny recouvra son assurance et objecta avec hauteu

— Pourquoi la découverte de cette lettre me troublerait-elle?-
Je suis, simplement, très contrarié, à un point de vue qui m'e
personnel, qui relève de mon intimité, de la voir entre vos mai
Monsieur.

M. Ravaud eut un sourire pincé.

— Cette lettre je le répète, poursuivit-il, est d'une importance co
sidérable dans les circonstances présentes. — Elle est d'une femn
et vous est adressée. Mais, l'enveloppe qui la contenait n'exis
pas et elle ne porte ni date, ni signature. — Vous plairait-i
Monsieur, de nous dire qu'est devenue l'enveloppe en question, e
quel temps et par qui ces lignes ont été tracées?

M. d'Erigny laissa tomber sur mon patron un regard d
suprême dédain.

—En vérité, Monsieur, gronda-t-il, je me demande, en vous écou
tant, pour qui vous me prenez... N'espérez pas que je vous di
jamais quand et par qui cette lettre m'a été envoyée. Le nom de
femme qui en est l'auteur ne vous regarde pas et il serait inutile
cet égard, de m'interroger, d'ordonner même une enquête. — Quan
à l'enveloppe, je puis vous éclairer: je l'ai détruite, je l'ai brûlé

Sous ces phrases méprisantes et ironiques, M. Ravaud s
redressa comme s'il eût été touché par un fer rouge.

— Surveillez votre attitude, Monsieur, prononça-t-il. — Vous n
paraissez pas vous douter que vous êtes en ce moment, dans un
situation très délicate, très périlleuse...

M. d'Erigny l'interrompit.

— L'incident qui vient de briser ma vie, déclara-t-il avec émo-on et avec une grande noblesse d'accent, me rend très malheu-eux. Mais, comme je suis étranger à cet incident, je n'ai rien à douter et n'ai point à avoir souci de la délicatesse, du péril de a situation.

M. Ravaud parut renoncer, alors, à s'entretenir, à discuter avec comte, et, se tournant vers le chef de la Sûreté, il lui dit :

— La découverte du mouchoir imbibé de chloroforme et celle du acon ayant contenu ce toxique suffisaient, largement, à une accu-ation. — La lettre que nous venons de saisir confirme cette accu-ation, tout simplement. — Voulez-vous, qu'avant de la placer ous scellé, je vous la fasse connaître ?

— Certes, répondit le fonctionnaire.

M. Ravaud m'invita, alors, à le rejoindre, et m'ayant remis la ttre incriminée, me commanda, en me nommant « monsieur Mau-in, » comme il le faisait toujours dans les occasions solennelles et evant des magistrats, de lire à voix basse la fameuse missive.

Et je la lus, cette missive que, depuis cette heure j'ai lue encore relue, jusqu'à la savoir par cœur. Elle était ainsi conçue :

« Ami bien cher, vous me quittez à peine et j'éprouve, encore, le esoin de me retrouver avec vous, en imagination, en souvenir. 'est pourquoi, tout comme une pensionnaire enamourée de quel-ue petit cousin, je vous écris ces mots qui, demain matin, vous urprendront à votre réveil, me ramèneront vers vous... auprès de oi, ainsi que j'y étais il n'y a que peu d'instants.

« Et puis, n'ai-je pas en mes oreilles, encore, la tendresse des aroles que vous m'avez fait entendre ? — Et ne dois-je pas me épéter ces paroles, désormais, sans cesse, pour me prouver que ous m'aimez, que je vous aime... que peut être, un jour, nous ous aimerons autrement qu'en secret ?...

« — Ah, pourquoi ne nous sommes-nous pas connus plus tôt ? n'avez vous dit. Pourquoi le destin a-t-il mis, entre nous, un obs-acle presque impossible à abattre ? Pourquoi Dieu — si Dieu xiste — a-t-il mis l'erreur en mon cœur et la nuit sur mes yeux ? ourquoi ne vous ai-je pas chérie avant d'enchaîner ma vie, ne vous i-je pas aperçue, venant à ma rencontre sur le chemin de l'existence ?

« Oh, ces paroles... ces paroles d'infinie tristesse, d'exquise ffection, je me les répète, oui, et plus je me les répète, plus je me ens à vous, toute à vous...

« Je vous en remercie, parce qu'elles signifient que je vous offr un peu de bonheur et que je suis heureuse par vous, pour vous.

« Je vous en remercie — je t'en remercie, mon bien-aimé Paul — parce qu'elles nous apportent, à tous deux, j'en veux avoir la fo l'espérance d'une liberté à reconquérir, ainsi que la presque certi tude d'une félicité plus prochaine que nous ne la croyons, d'un union que rien ne saurait détruire.

« Ah ! si, enfin, j'apprenais que plus rien ne nous sépare...

« Mais c'est rêver, peut-être, cela... Qu'importe... Je garde mo rêve, dût-il ne se réaliser jamais ou que dans un très lointain aveni

« Des baisers, des baisers, des baisers... »

Lorsque j'eus terminé, à mi-voix, la lecture de cette lettre bie étrange, en effet, d'un sens bien tragique, dans les circonstance où nous la découvrions, M. Ravaud, après deux ou trois petit cri faiblement articulés, interpella le chef de la Sûreté :

— Eh bien ! lui demanda-t-il, que pensez-vous de cette épitre

Le fonctionnaire, très fermement, déclara :

— Je pense qu'elle est concluante dans la cause qui nous occup et qu'elle vous autorise à agir, en tout et pour tout, selon que vou le jugerez nécessaire.

— C'est mon avis, murmura mon patron.

Et, s'étant assis devant une table — devant la table même qui ser vait de bureau à M. d'Erigny — il pria celui-ci de s'approcher de lui

Alors, un interrogatoire sommaire, quoique plus complet qu celui qui venait d'avoir lieu, s'établit entre M. Ravaud et le comte

— Vous connaissez, Monsieur, commença mon patron, la teneu de la lettre que nous venons de saisir chez vous, et vous ne pouve vous dissimuler qu'elle représente contre vous, devant la mort tra gique, devant la disparition soudaine de Mme d'Erigny, un charge accablante, terrible.

Le comte eut un tressaillement.

— Je ne me dissimule pas, en effet, répondit-il, que la mort, l suicide de ma femme vont me susciter de cruels ennuis. Quant à l lettre que vous dressez devant moi comme un élément d'accusatio il vous est loisible, également, de l'interpréter contre moi. Il m serait facile, peut-être, de dissiper les soupçons qu'elle fait naitre en vous livrant le nom de la personne qui l'a écrite. Mais je vou l'ai déclaré : jamais je ne révélerai ce nom.

(*A suivre*). PIERRE DE LANO.

DÉCOUVERTE

J'étais enfant. J'aimais les grands combats,
Les Chevaliers et leur pesante armure,
Et tous les preux qui tombèrent là-bas
Pour racheter la Sainte Sépulture.

L'anglais Richard faisait battre mon cœur,
Et je l'aimais, quand après ses conquêtes
Il revenait, et que son bras vainqueur
Avait coupé tout un collier de têtes.

D'une Beauté je prenais les couleurs.
Une baguette était mon cimeterre;
Puis je partais à la guerre des fleurs
Et des bourgeons dont je jonchais la terre.

Je possédais au vent libre des cieux
Un banc de mousse où s'élevait mon trône.
Je méprisais les rois ambitieux,
Des rameaux verts j'avais fait ma couronne.

J'étais heureux et ravi. Mais un jour
Je vis venir une jeune compagne.
J'offris mon cœur, mon royaume et ma cour,
Et les châteaux que j'avais en Espagne.

Elle s'assit sous les marronniers verts;
Or, je crus voir, tant je la trouvais belle,
Dans ses yeux bleus comme un autre univers,
Et je restai tout songeur auprès d'elle.

Pourquoi laisser mon rêve et ma gaieté
En regardant cette fillette blonde?
Pourquoi Colomb fut-il si tourmenté
Quand, dans la brume, il entrevit un monde?

GUY DE MAUPASSANT.

EN FÊTE [1]

(Suite.)

Soudain, Ponthieux se mit à rire :

— Tiens, Rouvrée a amené sa mère!

— Allons donc! fit la Princesse.

— Regardez là-bas.

Et, de la main, il désignait, dans une loge du fond, une gros dame, aux yeux en boule de loto, à la face congestionnée, à la po trine massive débordant d'un corsage de soie noire, qui, avec s brillants trop gros aux oreilles, ses doigts boudinés, chargés d bagues, personnifiait le type de la bourgeoise parisienne, ce qu'el était d'ailleurs.

— Rouvrée ne lui a donc pas dit que c'était une soirée po nous autres, les cocottes?

— Si. Mais qu'est-ce que ça lui fait à elle? Le spectacle ne coû rien.

Et Ponthieux continua d'examiner la salle. Comme toutes c dames se tenaient bien! Comme elles causaient entre elles av politesse! Elles minaudaient, prenaient même quelquefois des ai précieux, de petites mines effarouchées qu'elles dissimulaient de rière l'éventail, gentiment, en femmes du monde. Des rires n'éc taient pas, bruyants; des cris ne retentissaient pas; c'étaient d conversations à voix basse, des chuchotements légers, tout un b billage discret; seule, quelquefois, une note disparate venait de qu'une de ces personnes, possédant un visage d'ange, faisait e tendre une voix enrouée, contrastant avec ses airs séraphiques.

Mais c'était là l'exception.

— Ces demoiselles sont bien tranquilles, pensa Ponthieux; voit qu'elles ont encore peur de chiffonner leurs toilettes et de fai tomber leurs ondulations. Tant de sagesse ne durera pas.

A peine avait-il formulé cette réflexion qu'un chuchotement co rut aux premiers fauteuils d'orchestre, gagna les autres places,

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 29 juillet.

hangea en un murmure plus violent ; Ponthieux entendit le bruissement des robes de femmes qui se levaient pour regarder du côté de l'entrée.

Un nom vola de bouche en bouche :

— Jehan sans Peur !

Ponthieux reconnut alors un dompteur célèbre qui s'était fait bourer les cuisses et la poitrine par les griffes d'une lionne, l'été précédent, à la fête de Neuilly.

Très brun, le visage bronzé, d'énormes yeux de méridional sous les sourcils embroussaillés, le belluaire, qui mesurait un mètre quatre-vingt-dix, avançait, roulant des épaules qu'il avait très larges, les bras ballants. Au plastron de sa chemise, orné d'un jabot, scintillaient des diamants, gros comme des œufs de pigeon ; l'index et au petit doigt de la main gauche brillaient des bagues de prix.

Sa bravoure qu'il prouvait dans le surnom qu'il avait modestement choisi, ses yeux noirs, sa carrure d'athlète, joints à l'affectation qu'il montrait d'être toujours impeccablement vêtu, lui attiraient beaucoup de sympathies féminines. Toutes les curiosités convergèrent vers lui. Il passa, un peu méprisant, pour gagner sa place au premier rang des fauteuils d'orchestre, suivi de sa maîtresse, une dame d'un certain âge qui, ayant perdu son mari, avait de cette façon son veuvage. Petite, mince, laide, elle s'habillait mal. Mais elle était millionnaire.

Jehan sans Peur venait de s'asseoir quand d'Osmers se montra à l'entrée : aussitôt la Princesse l'appela et lui fit signe de venir près d'elle. Il obéit nonchalamment. Après avoir serré les mains de Gaston et de Ponthieux, il regarda un instant la salle. La Princesse, à son tour, se mit debout et l'imita ; et, soudain, ils souriaient, très amusés. Au premier rang des fauteuils de galeries, ils venaient d'apercevoir Henri et Margot, les deux petits amoureux qui fondaient tant d'espérances sur le succès de la martingale. La Princesse se faisait coiffer à présent chez la modiste où Margot travaillait ; elle avait donné à la fillette deux entrées pour la Bodinière ; et Margot, dans une robe haut montante qui moulait ses jeunes souples et fines, coiffée d'un chapeau Polichinelle qui donnait à son visage de la gaieté et une cranerie légère, apparaissait délicieuse avec ses yeux éveillés, sa bouche aux lèvres spirituelles qui semblaient toujours sourire, tandis que, à ses côtés, Henri, en habit, ganté de blanc, ressemblait à un jeune fils de famille très

chic. La Princesse leur ayant fait un petit signe, ils l'aperçurent; ils s'inclinèrent profondément, très rouges, très flattés et, d'un même élan, ils se serrèrent les mains, pour se dire leur mutuel contentement.

Comme d'Alvarays causait avec Ponthieux, la Princesse confia tout bas au marquis :

— J'ai fait vendre des titres. Tu auras tes soixante mille francs demain.

Il inclina la tête, d'un petit mouvement sec.

— Bien, merci.

Il gardait une indifférence qui contrastait singulièrement avec ses pensées. Violemment amoureux de Mme d'Alvarays, partout où il allait, il ne pensait qu'à elle. Après cette scène où il l'avait tenue palpitante, il croyait qu'elle ne se ressaisirait plus et que, désormais, elle le reverrait avec plaisir.

Or, voici qui le déroutait. Depuis ce jour, c'est-à-dire depuis plus d'un mois, il ne l'avait rencontrée que rarement. Et chaque fois, il n'avait pu échanger avec elle que des phrases banales. Toujours accompagnée de Lilette, elle se dérobait à un entretien particulier.

Lui rendait-il visite, elle ne le recevait que s'il y avait du monde dans le salon. L'accueil était poli, aimable, sans plus. Certainement, une fois passé le moment de folie qui l'avait empêchée de repousser d'Osmers, elle avait réfléchi, et elle entendait se dérober à toute occasion qui la remettrait en face de lui, seul à seule, dans la crainte de succomber de nouveau.

Et le marquis, tout en sachant que c'est là une tactique commune aux femmes mariées, n'en souffrait pas moins très vivement, passant de longues journées mélancoliques et des nuits horribles avec des sommeils traversés de cauchemars.

Sa pâleur, ses yeux où brillaient toujours de la fièvre, son air las et ennuyé avaient-ils donné à d'Osmers une beauté nouvelle? Sans doute; car, tandis qu'il avait, pendant quelques après-midi démontré son fameux système de roulette à la Princesse, celle-ci s'était prise d'un brusque regain de passion pour lui. A chaque instant, si elle pouvait quitter Gaston, elle téléphonait à d'Osmers de venir la retrouver. En d'autres moments, il eût répondu par une fin de non recevoir. Mais la Princesse, sans lui dire que la Dubarry entrait pour dix mille francs dans la combinaison, lui avait promis soixante mille francs de commandite, et il lui devait bien en retour quelques amabilités.

Cependant, jamais il n'avait trouvé sa maîtresse aussi sotte et aussi vulgaire. Mais il s'excusait de se laisser aller à cette liaison, en se donnant comme excuse qu'il ne voulait redevenir riche que pour paraître plus brillant aux yeux de Mme d'Alvarays. « L'amour, pensait-il, fait souvent taire l'amour-propre. »

Soudain, il vit la Princesse adresser un petit salut très aimable à Bourrelier qui, plastronnant, suant, soufflant, gagnait péniblement son fauteuil situé au milieu de l'orchestre.

La familiarité avec laquelle le financier rendait le salut à son amie, le frappa. Il se rappela en quels termes chaleureux celle-ci s'exprimait parfois au sujet de Bourrelier. Par une rapide associaciation d'idées, il établit une concordance entre le désir du coulissier d'être comte romain et l'ambition qu'il avait peut-être de devenir un jour l'amant de la Princesse.

— Si je servais à un tel rapprochement, pensa-t-il, ce serait vraiment délicieux.

Et, malgré son chagrin, il goûta pendant deux minutes le plaisir voluptueux de regarder avec ironie des gens qui lui donnaient un spectacle aussi gai.

Maintenant, toutes les places étaient occupées et des invités arrivaient encore. Avec la libéralité qui lui était naturelle, la Dubarry avait distribué des billets sans compter, et les ouvreuses perdaient la tête devant le flot grossissant des spectateurs qui ne trouvaient plus un seul fauteuil libre. Des discussions, des disputes s'élevaient de tous côtés. A l'entrée du vomitoire, donnant sur la salle, des hommes et des femmes, rangés sur plusieurs files, s'écrasaient.

Un jeune homme, gros, joufflu, qu'on voyait à toutes les fêtes de ce genre et qui était connu particulièrement sous le nom de « Rigolo », cria :

— Passez les petits bancs qu'on s'assoie dessus !

Aussitôt d'autres voix répondirent ; un brouhaha s'éleva. On entendit des exclamations : « Assis ! assis ! chapeau ! chapeau ! » les cannes frappèrent le plancher ; un spectateur imita le coq, un autre poussa un hi-han, hi-han d'âne. Des rires fusèrent, couvrant les murmures de la valse que jouaient doucement, si doucement, les tziganes.

— A la bonne heure ! fit Ponthieux en se rasseyant, ça marche; on va s'amuser.

Puis, une femme ayant crié : « Comme il fait soif ! Si qu'on boirait en attendant que le rideau se lève ? » des gens se détachèrent,

allèrent au buffet, en revinrent avec des bouteilles de champagne et des coupes. Des bouchons sautèrent ; les verres de cristal tintèrent, choqués les uns contre les autres. Des cris et rires retentirent. Onze heures allaient sonner : on réclama le lever du rideau sur l'air des Lampions, dans un bruit de cannes, de bottines frappant le plancher, au milieu de blagues lancées à haute voix et de clameurs assourdissantes.

Devant le flot grossissant des invités, Silvany, qui n'avait ni la poigne d'un gendarme ni l'âme d'un contrôleur, s'était retiré dans les coulisses, peu désireux d'être en butte à d'ennuyeuses réclamations. Il s'y rendit de son pas tranquille, non sans une certaine mélancolie, en songeant que c'était le moment de la grande partie et que là-bas, dans des cercles, d'autres que lui abattaient des neuf ou tiraient des bûches. Mais il fallait avant tout être poli et satisfaire les caprices des dames ; et cette fête était charmante puisqu'elle amusait la Dubarry. Toutefois, quand il voulut pénétrer dans la loge de son amie, elle le consigna à la porte.

— N'entre pas, mon chéri, c'est très important ce que je fais maintenant.

Son costume, un costume fantaisiste de bohémienne, avec un chapeau de feutre cabossé comme par un coup de poing, l'habillait avec grâce ; mais au moment où elle se disposait à entrer en scène, la Pompadour l'avait arrêtée. Seigneur Dieu ! comment avait-elle mis son blanc ? Et elle était verte ; elle ressemblait à un de ces messieurs de la Morgue.

Il fallut rentrer dans la loge ; la Pompadour procéda elle-même au maquillage de son amie.

Cependant Rouvrée, en habit lilas, gilet blanc, culotte de soie noire, — un costume que sa mère lui avait commandé de façon à ce qu'il pût servir d'autres fois aux soirées de têtes dans le monde, accourait, un peu fiévreux :

— Dépêchez-vous... Ils vont casser les banquettes... Heureusement, ils boivent du champagne... Sans ça !

— Comment ! ils boivent du champagne dans la salle ? interrogea Silvany.

— Oui... oui... on leur en passe du buffet.

— Ah ! très bien... très bien... J'en suis ravi.

Le baron fit venir un machiniste et lui recommanda d'aller dire aux maîtres d'hôtel qui étaient au buffet d'envoyer le plus de champagne qu'ils pourraient. De cette façon, les invités s'impa-

tienteraient moins et la Dubarry aurait le temps de prendre ses aises.

Celle-ci sortit enfin de sa loge.

— Avez-vous peur? demanda le baron.

Elle le regarda, toujours calme.

— Peur? De quoi? On ne me mangera pas.

Et elle se dirigea vers la scène, suivie de la Pompadour qui, en camelot, dans le rôle de la Tomate, avec une veste de soie rouge ouverte sur une chemise blanche, une cravate lâche au cou, un pantalon de soie noire tombant sur des souliers vernis, avait un petit air déluré, accentué par la façon crâne dont sa casquette était posée sur le côté, à la « mal content ».

Vivement la Dubarry alla au rideau et regarda par le trou qui donnait sur la salle. Elle ne chercha pas à voir tous les assistants; elle fit signe seulement à la Pompadour de venir. Et elle lui glissa à l'oreille :

— Il est là.

— Qui?

— Jehan sans Peur. .

Elle quitta le rideau.

— Comme il est fort... hein?

— Est-ce que tu as plaqué Arthur, ton délicieux coureur?

— Ah? ma chère! heureusement, oui, c'est fini, il était insupportable! Tant qu'il n'a pas bu douze litres de vin, on ne peut pas lui parler. Alors, j'ai fait la connaissance de Jehan, l'autre jour, au Bois, et je crains de succomber; figure-toi que lui aussi veut se suicider si...

Elle se disposait à continuer ses confidences, entièrement prise par son nouveau caprice, indifférente au vacarme de la salle qui trépignait et hurlait, quand la Pompadour l'interrompit.

— Je te trouve admirable, toi! Tu penses à ces choses-là quand, dans deux minutes, la toile va se lever et que nous allons peut-être à un four.

— Eh bien, après? Quand nous l'aurions, le four. Ça te ferait quelque chose?

— Sûr.

— Moi, je m'en laverais joliment les patoches.

— Pas moi; j'ai, d'ailleurs, un de ces tracs!

Dans le décor représentant l'intérieur d'une tireuse de cartes, avec des hiboux cloués, les ailes ouvertes au-dessus des portes, des

crocodiles et des lézards suspendus au plafond, les machinistes avaient disposé les derniers accessoires.

A ce moment, dans la salle, des cris éclatèrent, si violents, le tapage des cannes, le bruit des souliers frappant le plancher fut si formidable, que Silvany lui-même, dit :

— Peut-être ferait-on bien de commencer.

— Vous êtes prête? demanda Rouvrée à la Dubarry.

— Oui.

— Alors que Mademoiselle de Pompadour rentre dans la coulisse... Et à nous.

Puis il lança :

— Au rideau !

Trois coups de bâton, rudement assénés sur le plancher, résonnèrent. Des « ah! ah! » de satisfaction retentirent dans la salle.

Le rideau se leva.

Le thème de la pièce, comme l'esprit de son auteur, était simple. Rouvrée personnifiait un gentleman qui, ayant des peines de cœur, venait demander à la Dubarry, laquelle incarnait une tireuse de cartes, de lui dévoiler l'avenir.

— Parfaitement, répondait la Dubarry, mais pour vous prouver que je suis capable de lire l'avenir je vais d'abord vous dire quelques mots du passé.

Là-dessus, elle entonna des couplets où il était fait allusion à des événements récents et très boulevardiers.

La voix de l'Enfant Candide était frêle et menue, une de ces voix acides qui semblaient marinées dans le vinaigre. La cantatrice lançait chaque vers sans s'inquiéter du sens, insoucieuse du débit et des nuances, ainsi qu'une fillette qui récite une leçon.

Quand, à la fin d'un couplet, il fallut élever la voix, attaquer les notes hautes, la Dubarry détonna hardiment et fit entendre un couac superbe.

— « Couac ! Couac ! » ricana le Rigolo.

D'autres voix répétèrent : « Couac ! Couac ! »

De tous les coins de la salle, des rires s'élevèrent.

Sans se fâcher, la Dubarry regarda tranquillement les spectateurs qui se tordaient et elle se mit à rire à son tour, enchantée de l'incident.

Après tout, elle ne prétendait pas être une grande artiste. Elle donnait la comédie pour se distraire et divertir ses amis; elle n'avait pas d'autre ambition; et comme des invités criaient : « Bis »,

elle recommença le dernier couplet. Si elle détonnait de nouveau, ce serait très drôle. Mais, cette fois, elle arriva à la fin, heureusement, en lançant une note presque juste. Alors les bravos éclatèrent. Le Rigolo cria : « Hourra ! Un ban d'honneur pour la chanteuse ? — Oui, oui », répondirent des voix. Le Rigolo donna le signal et aussitôt trois salves d'applaudissements claquèrent, suivies d'une salve finale, arrêtée net.

La Dubarry profita de cet intermède pour envoyer de petits bonjours à la Princesse, à Gaston, à Ponthieux et à d'Osmers qu'elle avait aperçus depuis son entrée en scène ; puis elle remercia le public d'un salut gentil, en jetant un coup d'œil à Jehan sans Peur dont les applaudissements, grâce aux battoirs qu'il possédait, dominaient tous les autres.

Rouvrée, inquiet quand sa partenaire avait émis le fameux couac, rassuré maintenant, envoya la réplique. Il avait souvent joué la comédie de salon et, avec son aplomb imperturbable, il montrait de l'aisance dans le geste et presque de l'intelligence dans le débit. On l'écouta ; quand il eut chanté un rondeau sur le thème éternel des odeurs de Paris, il obtint un réel succès, grâce à une jolie voix de baryton dont il usait avec habileté.

— Il m'étonne, murmura Ponthieux ; je ne l'aurais jamais cru capable de s'en tirer aussi bien.

— Moi aussi, fit d'Alvarays.

— Sa mère doit être bien heureuse.

Il se retourna pour juger de l'effet que produisait sur « Madame Mère », comme il l'appelait, la vue de son fils. Celle-ci montrait une face épanouie, de plus en plus congestionnée. Penchée à l'oreille d'une amie, elle contait que le costume de son enfant lui revenait à trois cent soixante-quinze francs, que c'était une folie, mais il fallait bien laisser les jeunes gens s'amuser. Puis elle vanta la voix de sa progéniture. Si les artistes n'étaient pas des gens bizarres, elle eût engagé son fils à se faire chanteur ; il eût gagné cent mille francs par an.

Mais un murmure d'admiration s'élevait dans la salle. La Pompadour venait de faire son entrée, si jolie, avec la chevelure rousse ébouriffée, si curieusement gamine en son travesti que les bravos éclatèrent. Ses amies de l'Opéra, debout, l'applaudirent à tout rompre.

— Demandez, criait la Pompadour, après le passé, le présent.

— Tu connais le présent ? interrompit Rouvrée.

— Oui, M'sieu... J'm'appelle la Tomate. J'suis camelot... Et je vends les journaux... C'est eux qui disent le présent.

Elle chanta d'une voix aigrelette des couplets sur les journaux.

Pendant ce temps, la Princesse qui voyait d'Alvarays intéressé par le spectacle, cherchait à saisir, pour la presser amoureusement, la main du marquis ; mais il affectait de ne pas comprendre le désir de son amie, et comme celle-ci avançait un pied, il retira le sien. Elle finit par dire, agacée :

— Tu n'es vraiment pas aimable, ce soir.

Il répondit qu'ils devaient faire attention; tant de personnes pouvaient surprendre un geste maladroit de leur part, un mouvement susceptible de les compromettre!

Elle ne répliqua rien et, vexée, se mit à bouder.

A la longue, Gaston s'aperçut de l'air maussade de sa maîtresse; qu'avait-elle encore? Tout à l'heure, elle était très gaie; comme il lui demandait la raison de ce brusque changement d'humeur, elle déclara que la chaleur de la salle lui était insupportable, qu'elle souffrait d'une violente névralgie.

— Mais tu ne te plaignais de rien, après dîner?

— Ça vient de me prendre.

Elle resta, le visage fermé, lèvres closes, fixant, sans la voir, la Dubarry. Cette dernière, qui n'avait pas de répliques à lancer en ce moment, ne détournait plus les yeux de Jehan sans Peur; même sans se soucier de la galerie, elle honora de plusieurs sourires le belluaire, à la grande inquiétude de la veuve millionnaire qui venait de s'apercevoir du manège.

Pendant quelques instants, les spectateurs conservèrent un calme relatif; mais tout à coup la Pompadour attaqua une scie sur l'air de : « Il était un petit navire »; le Rigolo entonna l'air à son tour, d'autres voix se joignirent à la sienne et toute la salle partit à la remorque, chantant à tue-tête, rythmant la scie à coup de cannes et de talons, tandis que la Pompadour, jugeant inutile de se fatiguer, se contentait de battre la mesure d'une main.

Et la revue continua d'aller ainsi, entrecoupée de rires et de réflexions du public. De temps en temps, quand le tapage était sur le point de cesser, le Rigolo criait : « Couac! couac! » Tout le monde en cœur reprenait : « Couac! couac! » Les spectateurs imitaient encore des cris d'animaux. Puis, quelqu'un ayant apostrophé la Dubarry, celle-ci répondit; des colloques s'engagèrent entre les artistes et les invités; des femmes envoyèrent leurs bou-

quets sur la scène; la Dubarry et la Pompadour les jetèrent à leur tour sur le public; pendant quelques minutes, ce fut une véritable bataille de fleurs.

— Ça va bien, ça va bien, hurlait Ponthieux qui venait d'atteindre en pleine poitrine la Pompadour, d'une énorme botte de lilas. On s'amuse...

Mais le quadrille final venait :

— La gigue! La gigue! réclamèrent les petites ballerines de l'Opéra.

— Oui, oui, la gigue! dit le Rigolo.

— Si vous voulez venir la danser avec moi? demanda la Pompadour, en lui faisant signe de monter sur le théâtre.

— Parfaitement.

Et, au milieu des bravos qui l'encourageaient, le « Rigolo » escalada la scène, parut aux côtés de la Pompadour. Dans les bars, il avait cette spécialité d'exécuter, après souper, la gigue. Le chapeau en arrière, l'air crâne, il croisa les bras sur la poitrine, mit les jambes en X, puis, stimulant du geste et de la voix la Pompadour, il partit dans des gigotements et des trémoussements; et ce fut, de la part des deux danseurs, une gigue furieuse, cocasse, endiablée, une gigue d'une fantaisie inouïe qui enleva la salle, la fit crouler en applaudissements, et le délire toucha au paroxysme quand le « Rigolo » ayant pris la Pompadour sur ses épaules, termina ce chahut dans un éperdu cavalier seul.

On rappela l'auteur, on rappela les artistes; des femmes, pâmées de rire, envoyèrent sur la scène leurs gants, leurs éventails, leurs mouchoirs; et la joie devint frénétique lorsque, le bruit s'étant un peu calmé, Silvany s'avança jusqu'au trou du souffleur et dit :

— Mesdames et Messieurs, mes chers amis, veuillez vous rendre au buffet; dans un quart d'heure, on dansera.

Personne ne s'attendait à cette surprise; des hommes escaladèrent la scène, saisirent le baron et, malgré ses protestations, le portèrent en triomphe.

Au son de la musique des tziganes qui maintenant attaquaient une czarda enragée, les invités quittèrent la salle, se répandirent dans la galerie, se dirigèrent vers le buffet.

C'était à présent un laisser-aller plein de grâce. Les femmes ne s'inquiétaient plus de savoir si leurs toilettes seraient ou non chiffonnées; elles allaient, nonchalantes, au bras des hommes. Des gorges s'offraient dans le décolleté des corsages; des tailles se lais-

saient facilement enlacer. Des tutoiements se faisaient entendre

Ponthieu, qui regardait toute cette cohue frémissante, murmura.

— Allons, parfait! on est entre frères à présent.

Seuls, au milieu des cris, des rires, des appels, la Princesse et le marquis gardaient chacun une attitude lasse, un peu ennuyée, au grand désespoir de Gaston qui semblait décidé à s'amuser.

Mais la Princesse, affectant une lassitude extrême, mûrissait un plan audacieux.

Tout à coup, elle dit à son amant :

— J'ai horriblement soif... Va donc me chercher du champagne.

Gaston obéit.

Aussitôt qu'il eut tourné les talons, elle prit le bras du marquis, et serrée contre lui, si fort qu'il sentait la chaleur de la cuisse de la jeune femme contre la sienne, elle demanda, quittant son air maussade pour redevenir subitement câline :

— Dis, chéri, qu'as-tu ce soir? Pourquoi ne parles-tu pas?

Il fit sèchement :

— Je t'ai déjà répondu... Je n'ai rien... Je ne parle pas parce que je n'ai rien à raconter.

Elle le regarda, inquiète :

— Tu ne m'aimes plus?

De son ton las, il laissa tomber :

— Si... mais si...

— Alors, prouve-le-moi.

— Comment?

— Je vais dire à Gaston que ma névralgie me fait de plus en plus souffrir et que j'entends rentrer seule à la maison. Toi, tu partiras, avant moi. Tu prendras un fiacre et je te rejoindrai près de la Trinité, au coin de la rue Saint-Lazare. Ça va?

De la tête, il fit signe que non. Puis il s'expliqua. Il était pris par un rendez-vous au Franco-Russe; il devrait s'y rendre tout à l'heure.

Cette fois, la Princesse répliqua avec moins de gentillesse. La résistance du marquis l'irritait ; jamais elle n'avait éprouvé, comme ce soir, une flambée d'amour aussi violente.

— Tu ne vas pas me faire croire que tu es comme Silvany... que tu donnes des rendez-vous à tes amis à 3 heures du matin? Si tu es pris, c'est par une femme.

Il ne broncha pas, et toujours flegmatique :

— Il y a des soirs où vos qualités intuitives sont en défaut.

Elle haussa les épaules : oh ! qu'il ne fît pas de grandes phrases. Ça ne prenait pas. Elle était sûre d'avoir deviné juste. Seulement, elle lui conseillait de ne pas mettre à exécution son projet.

— Pourquoi?

— Parce que je plaque Gaston, je te suis et j'arrache les yeux de ma rivale.

Sa rivale! Ce mot ramena la pensée du marquis vers Mme d'Alvarays. Il songea : « Pauvre, chère et tendre amie, comme elle le serait peut-être si elle apprenait qu'une fille avait le droit de la jalouser ! » Il se reprochait maintenant de s'être laissé aller à cette liaison avec la Princesse. Mais, au moment où celle ci s'était éprise de lui, pouvait-il prévoir les événements qui se dérouleraient ensuite? La vie, songeait-il, n'est qu'une succession de faits d'ordre contradictoire et toute joie nous prépare un remords.

— Eh bien? fit la Princesse, impatientée de le voir avec un regard que la rêverie rendait terne.

Comme il ne répondait pas, elle fut persuadée qu'il ne voulait rien avouer, qu'il allait la quitter pour une autre femme.

Elle prit un ton menaçant :

— Tu sais, si tu ne m'accompagnes pas... Eh bien, tu peux dire adieu aux soixante mille francs que je t'ai promis pour la roulette... Tu ne les auras jamais.

Il se dressa très pâle, comme si un coup de fouet venait de le cingler en plein visage. Ses narines se pincèrent ; ses yeux si doux prirent une expression terrible :

— Qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce que vous dites?

A son tour, il eut un air tellement menaçant qu'elle prit peur. Elle songea que s'ils s'étaient trouvés seuls, il l'eût peut-être frappée. Habituée à sa constante douceur féline, elle fut stupéfaite de cette révolte inattendue ; et, de le voir si beau ainsi, dans son frémissement de colère, elle sentit grandir encore la folie d'adoration qui la tenait :

— C'était une plaisanterie, mon chéri ; ne te fâche pas.

— C'est la dernière que vous vous permettrez vis-à-vis de moi.

Certes, s'il voulait exploiter son système de roulette, il avait grand besoin de l'argent de la Princesse. Mais qu'une fille lui mît ainsi le marché en main, qu'elle eût l'air de l'acheter ! En ce moment, il oublait certaines imprudences, des faiblesses qui eussent pu être exploitées contre lui. Dix mille francs empruntés un jour de gêne à la Princesse, rendus seulement très longtemps après,

des cadeaux superbes faits par la jeune femme auxquels il avait répondu par de simples envois de bouquets ; mais, devant le mot maladroit de son amie, toute sa fierté enfin réapparaissait.

Il fit un pas en avant, comme s'il fût décidé à partir.

Elle s'accrocha à son bras, le retint de toutes ses forces :

— Mon chéri, pardonne-moi, je t'en prie ! Tu sais bien que je n'ai pas voulu te faire de la peine, encore moins te blesser.

Elle se faisait douce, suppliante; son visage prenait une expression de véritable douleur, une buée humide — cette buée qui annonce les larmes — obscurcissait ses prunelles. Ce n'était plus la créature hautaine et arrogante qui faisait trembler d'Avarays ; transformée subitement, elle n'était plus qu'une femme, une malheureuse vaincue, dévorée d'amour.

— Dis, tu viendras ?

Il n'éprouva aucun sentiment de pitié; si un instant il avait pu se laisser aller par un léger caprice pour la Princesse, depuis longtemps elle lui était indifférente; et aucun être n'est plus cruel et moins accessible à la pitié que celui qui n'aime plus.

Mais l'égoïsme de l'homme s'épanouit tout à coup. Il avait eu raison de céder à un mouvement de révolte ; mais il devait penser à l'avenir qui, sans exploitation du système, devenait bien noir : puis il songea aux horribles nuits qu'il passait, rêvant à Andhrée. Oh ! les brusques réveils lorsque, dans la chambre, un meuble craquait, les réveils pleins d'épouvante ! Oh ! les cauchemars où il voyait à la fois Madame d'Alvareys et l'autre, la Morte !

Déjà il avait eu envie d'emmener une femme quelconque, ramassée dans un concert ou dans un bal, une créature qu'il paierait sans lui donner une seule caresse, afin de ne pas être seul, la nuit, en son épouvante des ténèbres.

Il ne l'avait pas fait par dégoût, par crainte aussi des questions et des réflexions bêtes que de telles femmes émettraient : « Tu ne me trouves pas à ton goût ? Pourtant j'ai beaucoup d'amis qui disent que je suis bien faite. »

Encore moins eut-il le désir de convoquer chez lui d'autres personnes plus raffinées, de ton plus élégant, jeunes femmes entretenues ou petites artistes qui n'eussent pas mieux demandé que de consoler sa détresse. Mais, pour ce, il eût fallut leur sourire et il sentait que son courage n'irait pas jusque-là.

Cependant, ce soir, il était à bout de force. Il songea qu'il serait trop heureux s'il rentrait chez lui ; en accompagnant la Princesse,

il supprimait la solitude. Ses cauchemars seraient moins terribles. « Si jamais Andhrée savait que je suis résolu à cette lâcheté, pensait-il, parce que je l'aime profondément, elle m'en voudrait et me détesterait peut-être. Et cependant !... Il y a des choses que les femmes ne comprendront jamais. »

Il se tourna vers la Princesse, qui attendait anxieuse :

— Je serai place de la Trinité à l'heure indiquée.

— Oh ! merci... Que tu es gentil !

Elle prononça ces mots dans une explosion de joie ; et, dans son ardeur reconnaissante, elle s'approchait si près de lui qu'elle semblait vouloir l'embrasser.

Soudain, elle reprit son air calme. La voyant sans Gaston, Bourrelier arrivait pour la saluer. Elle lui dit un petit bonsoir négligemment, du bout des lèvres, et tout de suite, elle fit comprendre qu'il pouvait se retirer.

Elle venait d'apercevoir Margot et Henri qui accouraient pour la remercier des invitations qu'elle leur avait données. Prunelles brillantes, rouges de plaisir, les deux petits se tenaient étroitement par le bras. Ils arrivèrent jusqu'à la Princesse, un peu essoufflés.

— Eh bien ! demanda la Princesse. Etes-vous contents ?

Avec un cri d'enthousiasme, Margot lança :

— Oh ! oui, Madame ! Comme nous vous remercions de vos bontés. Ce qu'on s'amuse !

— La revue était bien drôle, ajouta Henri.

— Vous allez danser, j'espère ?

Les deux petits s'interrogèrent du regard ; puis, dans un mouvement qui les rapprocha encore plus près l'un de l'autre, ils s'écrièrent :

— Oh ! oui alors ! on va valser.

Mais tout à coup, Margot pouffa, en désignant une grosse dame qui passait :

— En voilà une caricature !

C'était madame Mère qui, au bras de Rouvrée, effectuait sa sortie, majestueuse et solennelle, sous le feu des regards étonnés des hommes et des sourires ironiques des femmes. Elle avait condescendu à assister à la représentation, à cause de son fils d'abord, ensuite parce qu'une loge lui était réservée. Mais, maintenant, on allait danser ; peut-être se passerait-il des choses qu'elle ne devrait pas voir. Et, tout de même un peu marrie de ne pas les voir ces choses (quelle bourgeoise n'a pas rêvé d'assister à une orgie ?)

elle s'en allait, obéissant à ce que lui commandait sa dignité.

Les deux petits prirent congé de la Princesse puis souriants et joyeux, avec des grimaces comiques, bras dessus bras dessous, ils suivirent madame Mère comme ils auraient accompagné le bœuf gras, aiguillonnés par leur naturel désir de plaisanter et de rire, en vrais moineaux parisiens qu'ils étaient.

D'Alvarays revenait enfin avec un verre de champagne à la main.

La Princesse le complimenta ironiquement sur la rapidité avec laquelle il avait accompli sa mission. Il y avait bien une demi-heure qu'il était parti. Elle croyait qu'on ne le reverrait plus.

— J'aurais voulu que tu fusses à ma place... On s'écrase au buffet... Ce que j'ai donné et reçu de coups de coude dans l'estomac!

Sans lui répondre, elle prit le verre de champague et le vida à petites gorgées.

Il demanda d'un ton inquiet :

— Ça va mieux?

— Non, je filerai dans un instant.

— Oh! fit-il avec ennui... Enfin, nous nous en irons quand tu voudras.

Mais elle déclara qu'elle n'avait aucun besoin de lui. Il savait combien elle était détestable quand ses névralgies la prenaient. Elle ne désirait qu'une chose : le repos et la solitude. Puisque Gaston semblait s'amuser, il pouvait rester au bal. Elle rentrerait seule à la maison.

D'Alvarays se rendit :

— Bien, je resterai avec Ponthieux. Il veut que nous soupions ensemble.

La Princesse échangea un coup d'œil avec d'Osmers, et, très gracieuse, elle lança à Gaston :

— Soit, mon chéri, divertis-toi.

Les tziganes avaient pris possession de la scène du théâtre; des sonorités d'instruments qui s'accordent se faisaient entendre; vers la salle vide de fauteuils, les invités se dirigeaient pour danser.

— Avant de partir, viens voir le bal un instant, dit Gaston à la Princesse.

— C'est cela, fit une voix gamine. Ouvrons le bal ensemble.

C'était la Pompadour qui, toujours costumée en camelot, la

casquette à la main, faisait cette prière; Rouvrée, qui avait « embarqué » madame Mère, lui donnait le bras, plastronnant, ravi de son succès et aussi de celui de la Pompadour: car, cette dernière, dans sa joie d'avoir été vivement applaudie, tenait sa promesse. Elle souperait avec Rouvrée; et ensuite? Eh bien, ensuite, elle l'autoriserait à venir prendre vers les 5 heures du matin, en son propre appartement, une boisson légère, aux fraises, qu'elle savait préparer avec une dextérité sans pareille.

— Au fait, dit la Princesse, je n'ai pas encore félicité la Dubarry; je voudrais bien lui serrer la main avant de m'en aller. Où est-elle?

Déjà elle se dirigeait vers l'entrée des coulisses, quand elle fut attirée par le bruit d'une discussion. Deux voix de femmes éclataient sur le mode aigu. Et tout à coup, elle entendit le claquement retentissant d'une paire de gifles.

Elle se précipita vers l'endroit de la dispute. Là, elle vit la Dubarry qui ramassait tranquillement, avec un petit sourire aux lèvres, son chapeau de bohémienne tombé à terre.

Puis, devant la Princesse, passa la veuve millionnaire qui entraînait Jehan sans Peur, en lui criant:

— Ah! tu te laisses embrasser par des femmes, sous mon nez... Eh bien, tu verras... Et qu'elle y vienne, ta Dubarry! Une autre fois, je lui réglerai son compte.

Le belluaire filait, très doux, sous les cris de sa maîtresse furieuse, qui continuait de se répandre en invectives.

— Que s'est-il passé? demanda la Princesse.

La Dubarry daigna raconter. Bah! l'affaire était simple. Elle avait eu le tort, à un instant où elle croyait que personne ne la voyait, de donner un baiser à Jehan sans Peur. Malheureusement la veuve était survenue tout à coup: elle avait surpris l'embrassade; d'un coup de main elle fit tomber le chapeau de la Dubarry; puis d'une poigne solide, elle gifla, comme il convenait, le dompteur.

La jeune femme remit tout à fait en place son chapeau, fit, d'un coup de doigt, bouffer un frison, remonta un peu son corsage, et, de son air toujours tranquille:

— Si elle croit, la vieille, que je ne l'aurai pas, quand et comment il me plaira, son dompteur! Ce sera vraiment difficile. Je n'ai qu'à payer à Jehan une ménagerie toute neuve, avec des lions tout neufs et des singes, des vrais singes qui n'ont jamais servi.

— Et un ours, pas? dit la Pompadour.

— Oui, un ours tout blanc, avec un ventre comme celui de Ponthieux.

— Qui dira papa, maman?

— Et ma petite sœur.

— On en fera des recettes!

Dans le cercle qui s'était formé autour de la Dubarry, des rires se firent entendre. A ce moment Silvany arriva, dolent. Selon son habitude, il ignorait ce qui venait de se passer.

— Tu ne sais pas? dit la Dubarry en lui prenant le bras; la maitresse de Jehan sans Peur qui vient de me faire une scène parce qu'elle croyait que je voulais lui lever son amant.

Il garda son calme:

— Oh! quelle idée! fit-il de sa voix douce.

— Il faut qu'elle soit folle... Moi, te tromper avec un homme qui doit manger de la viande crue à tous ses repas? Tu vois ça d'ici?

Dans la salle, des violons enlevaient frénétiquement une mazurka, mariant leurs sons vibrants à ceux plus aigres de la flûte de Pan et aux sonneries retentissantes du cymbalum. Déjà, des couples tournoyaient, des froissements de traînes bruissaient sur le parquet.

La Dubarry prit le bras de Silvany:

— Viens danser!

Et maternelle:

— Tu ne sais pas bien; mais ça ne fait rien, mon petit loup, je t'apprendrai.

Une demi-heure après, dans le même fiacre, la Princesse et d'Osmers filaient ensemble: celui-ci songeant toujours à Andhrée, celle-là se disant que le marquis étant réellement amoureux d'une autre femme, l'affaire n'irait pas seule. Sa rivale ferait bien de prendre des précautions.

VIII

Le lendemain, toujours à la Bodinière, avait lieu une nouvelle représentation de *Paris-Cascade*, représentation réservée, ainsi qu'il était dit dans les notes communiquées aux journaux, aux femmes du monde.

Ainsi que la veille, Silvany, toujours en redingote, recevait ses invités. Seulement, ce soir, le baron, sevré de cartes la nuit précédente, s'était engagé vers 9 heures, au cercle, dans une formidable partie de baccara. Si l'un de ses amis ne lui avait pas rappelé, au moment précis où il perdait deux cents louis, qu'il devait présider *Paris-Cascade*, il eût certainement oublié la représentation. Cette perte n'avait cependant pas influé sur son humeur, et c'était avec les mines aimables et les mots charmants dont il avait toujours le secret qu'il saluait ses invités.

Au milieu des fauteuils d'orchestre, près de Ponthieux et de Lilette, Mme d'Alvarays était assise à côté de son mari qui, par déférence envers Silvany, avait consenti à l'accompagner. Déjà, la salle était pleine. Ponthieux, que le manque de largeur des fauteuils incommodait beaucoup, restait debout, le chapeau incliné sur la tête, les lèvres mordillant la pomme de sa canne. Et, tandis qu'il regardait les invités, il laissait libre cours à son humeur narquoise.

Si ce soir le public féminin différait de celui de la veille, le public masculin était à peu près le même : un certain nombre de gentlemen, venus hier avec leurs maîtresses, se montraient aujourd'hui, en compagnie de celles qui avaient l'honneur de porter leurs noms.

Beaucoup même se piquaient d'avoir assisté à la représentation précédente, donnaient à leurs femmes et à leurs amies des renseignements sur les « numéros » les plus réussis de la revue, en omettant toutefois de parler du bal où plusieurs danseuses avaient exécuté des entrechats et des cavaliers seuls, exagérés peut-être. Les amies de la Pompadour, des petites ballerines de l'Opéra, s'étaient, à ce point de vue, particulièrement distinguées. En compagnie de plusieurs abonnés de l'Académie nationale de musique, elles se livrèrent à des variations chorégraphiques qui eussent sans doute étonné leurs professeurs.

Mais le bruit de la dispute survenue entre la Dubarry et la maîtresse de Jehan sans Peur, s'était répandu, et l'incident, pendant quelques minutes, défraya les conversations. Quelques dames, un peu naïves, se moquèrent de la crédulité de ce pauvre M. de Silvany; d'autres, mieux renseignées, affirmèrent que le baron savait tout; seulement celui-ci, par une indifférence supérieure et un mépris profond des faiblesses de l'humanité, dans la crainte aussi d'histoires qui eussent troublé sa sérénité, affectait de ne

rien voir, persuadé que les femmes auxquelles il pourrait s'adresser, se ressemblaient toutes et qu'il valait mieux ne pas s'exposer à de nouvelles mésaventures.

Ponthieux remarqua encore que si, parmi les mondaines, il en était montrant de purs profils, ayant des manières distinguées, voire aristocratiques, habillées avec sobriété, ainsi qu'Andhrée, il s'en trouvait de bien laides, en toilettes extravagantes, aux formes amusantes à contempler pour l'œil exercé d'un caricaturiste. Il y avait là des baronnes, des duchesses, des comtesses, les unes pourvues de poitrines plates, d'épaules pointues comme des os de seiches, les autres avec des doubles mentons dégringolant sur des gorges énormes qui, aux moindres mouvements de leurs propriétaires, tremblotaient comme une mouvante gelée. Dans des perruques, des faux cheveux, en des postiches invraisemblables, se dressaient des aigrettes hautes comme des plumets de lanciers, s'arrondissaient des diadèmes insolents. Plus les dames étaient âgées, plus elles étaient décolletées; ce qui laissait voir des bras ronds comme des jambonneaux, des poitrines qu'un géant seul eût pu serrer dans ses bras.

En apercevant madame Mère qui trônait dans une loge, madame Mère en toilette de chez le bon faiseur, diamants dans les cheveux, perles aux oreilles, rivière de diamants au cou, madame Mère épanouie de se trouver dans un tel milieu, Ponthieux pensa que celle-ci n'était pas plus ridicule que les autres, les vieilles dames peintes et fardées qui se trouvaient là. Puisque, grâce à l'argent, les parvenues pouvaient se faire habiller partout, se faufiler partout, que restait-il de l'aristocratie ?

Une autre chose encore, sans qu'il pensât un seul instant que sa remarque pût s'appliquer à Lilette, le frappa. Ce fut le ton élevé auquel atteignirent tout de suite les conversations, la façon absolue et tranchante avec laquelle les observations étaient émises. Certainement, hier, au début de la représentation, le ton était plus discret.

Comme il allait se rasseoir, il vit sa femme se pencher vers Andhrée, en lui disant :

— Tiens, ma chère, voici le marquis.

Mme d'Alvarays tourna la tête du côté de l'entrée et aperçut, en effet, d'Osmers qui semblait chercher une place.

Du bout de son éventail, Lilette appela le marquis ; il fit signe qu'il avait compris. Il se dirigea vers les deux femmes.

Quand il fut près d'elles et qu'il les eut saluées :

— Nous vous avons gardé un fauteuil, dit Mme de Ponthieux. Vous vous mettrez entre Andhrée et moi.

Et elle ajouta avec son petit rire habituel :

— Nous sommes toutes les deux avec nos maris. Vous devez comprendre que pour nous divertir, nous avons besoin d'un autre cavalier. N'est-ce pas, Andhrée?

Celle-ci murmura quelques mots, si bas que personne ne put en comprendre le sens.

Lilette regarda, d'un air surpris, son amie.

Elle était étonnée, et un peu dépitée aussi, de n'avoir pas encore reçu de confidences. Après la visite que les deux femmes avaient faite à d'Osmers, après avoir constaté que le marquis et Mme d'Alvarays s'entendaient à merveille, elle avait cru qu'elle allait assister à un flirt supérieur. Elle s'attendait à des scènes de comédie amoureuse au plus haut point amusantes. Et voici que, contrairement à ses prévisions, Andhrée ne racontait rien. Elle semblait même éviter de parler du marquis ; bien plus, un jour, Lilette, en compagnie de Mme d'Alvarays avait rencontré d'Osmers, et comme elle voulait descendre de voiture pour lui parler : « Non, non », avait dit vivement Andhrée. Que se passait-il? Le flirt était-il déjà fini?

Le marquis s'était assis ; la conversation s'engagea, banale, sur les modes nouvelles, sur une soirée de patinage qui aurait lieu si un dégel malencontreux ne survenait, sur les prochains débuts d'une cantatrice américaine à l'Opéra.

Son coude frôlant celui d'Andhrée, son visage si proche de celui de la jeune femme, d'Osmers sentait monter en lui un peu de félicité.

D'abord, il avait en poche les soixante billets de mille francs de la Princesse ; ceux-ci ajoutés à quarante autres d'égale valeur, les vingt premiers venant de Bourrelier, les autres empruntés à Silvany, formeraient la somme nécessaire à la mise en pratique de sa martingale, cette infaillible martingale qui devait, encore une fois, lui donner la fortune.

Et d'Osmers songeait que s'il est bien porté, après de fins soupers, de mépriser l'argent, celui-ci, en amour comme en tant d'autres choses, est un levier nécessaire.

Il ne se reprochait plus maintenant de devoir une partie de son gain futur à la Princesse. Il pensait simplement que si la réalité

correspondait à son désir, il pourrait, au retour de Monte-Carlo, quitter le rez-de-chaussée de la rue Crevaux pour reprendre un hôtel dans le genre de celui qu'il avait loué à son arrivée à Paris; il posséderait les derniers attelages, il lancerait des automobiles d'un modèle inconnu; il donnerait des fêtes curieuses, composées non d'après les programmes ordinaires, mais d'après ses idées personnelles, des fêtes où ne paraitraient pas les artistes habituels et spéciaux à ce genre de plaisirs; et, son imagination vagabondant, il se voyait dans un milieu de luxe éclatant : il redeviendrait superbe et fastueux; encore une fois, on le citerait pour son élégance. Et il bénissait l'Argent qui aide à réaliser des folies.

Soudain, ce rêve, qu'il faisait éveillé, s'écroula. Il se revit près d'Andhrée qui se tenait près de lui, le buste raide, sans parler. Et il enragea. Elle venait de se montrer vis-à-vis de lui presque aimable; elle lui avait lancé quelques phrases amicales; mais il sentait en elle une contrainte, même une froideur, peut-être feinte, inquiétante toutefois. Et sa tristesse le reprit. Devait-il dire adieu à tous ses songes?

A ce moment, les trois coups furent frappés. Le rideau se leva.

Les spectateurs commencèrent d'écouter la pièce avec, parfois, de légers rires, des applaudissements discrets, la politesse courtoise des salons.

Cependant le marquis n'avait qu'une idée : tout à l'heure, après le baisser du rideau, quand les invités, avant de se retirer, — car il savait que ce soir on ne danserait pas. — resteraient quelques instants à papoter dans la galerie, il ferait en sorte d'emmener Mme d'Alvarays à l'écart, de causer avec elle, d'avoir enfin une explication décisive,

Paris-Cascade lui sembla deux fois plus long que la veille : la Dubarry et la Pompadour, ainsi que Rouvrée, avaient d'ailleurs dansé jusqu'à 8 heures du matin et le jeu des artistes se ressentait de ces excès chorégraphiques.

Au milieu d'un couplet, la Dubarry resta coi. La Pompadour manqua son entrée. Rouvrée, qui la veille avait si bien chanté, émit un couac, au grand désespoir de madame Mère.

Si Rouvrée éprouva de cet échec un vif ennui, ses partenaires ressentirent seulement quelque surprise, en n'entendant pas des exclamations ironiquement joyeuses. Quoi! on ne reprenait pas au refrain! On n'imitait plus les cris des animaux! On ne s'envoyait plus de fleurs à la tête? Les spectateurs se contentaient de sourire:

is quelques chuchotements coururent: des bâillements s'étouf-
ent. Ce soir, les invités savaient s'ennuyer avec politesse. A ce
ueillement froid la Dubarry eût préféré un peu de chahut.
Enfin, le rideau tomba.
Après les bravos obligatoires, tout le monde se leva. Aussitôt,
nme Lilette demandait à aller au buffet, le marquis s'offrit pour
conduire, ainsi que Mme d'Alvarays si celle-ci y consentait.
— Volontiers, dit Mme de Ponthieux.
Et, d'une voix compatissante, elle ajouta :
— Donnez le bras a Andhrée ; moi, je préfère marcher seule.
En voyant leurs femmes sous la protection du marquis, Pon-
eux et Gaston se dérobèrent pour aller serrer des mains amies.
sur une remarque de Ponthieux déclarant que d'Osmers était
homme précieux, qu'on en rencontrait peu pour savoir, comme
, s'ennuyer avec les épouses des autres, d'Alvarays fit chorus.
Au bout de quelques instants Lilette s'arrangea de façon à lais-
le marquis seul avec Andhrée.
Aussitôt celui-ci dit à sa compagne :
— Permettez-moi, Madame, de vous adresser une demande.
Elle répondit, sans le regarder :
— Une demande : Que voulez-vous ?
— Je ne reviendrai pas sur ce qui s'est passé entre nous. Mais
herche en vain à m'expliquer l'indifférence, encore aimable je
veux bien, indifférence quand même, que vous me témoignez.
je fait quelque chose, ai-je eu un mot qui vous ait déplu ?
l sentit le bras d'Andhrée frissonner sur le sien ; toujours en
tant son regard, elle répondit :
— Je n'ai rien contre vous... je vous l'assure...
— Alors, dites-moi...
— Taisez-vous ; ici... au milieu de tout ce monde !...
Des personnes, que Mme d'Alvarays connaissait, passèrent
ant eux ; ils durent les saluer, émettre des explications sur
ris-Cascade, échanger des banalités et d'odieux compliments.
marquis, tout en parlant, mordillait nerveusement sa moustache.
Enfin, il put entrainer sa compagne dans le foyer situé à droite,
s de l'entrée de la salle. Ici, il y avait peu de monde ; les gens
s'y trouvaient, ne les connaissaient pas.
D'Osmers brusqua l'attaque :
— Je vous en prie, il faut que je vous voie une fois seul à seule.
nnez-moi cette permission.

— Pourquoi?

— Pour que nous ayons une explication. Je ne peux plus vivre ainsi, je suis trop malheureux.

En entendant la dernière phrase, prononcée d'une voix sourde, elle leva enfin les yeux sur lui et elle le vit si pâle, avec un air de tristesse si réelle, qu'elle devint à son tour très pâle, le cœur serré d'angoisse.

Elle abandonna le bras du marquis. Afin de se donner une contenance, du bout des doigts, machinalement, elle pluma la dentelle de son éventail. Et tandis que, à cause des personnes qui pouvaient la voir, elle s'efforçait à montrer un visage presque souriant, comme si elle eût écouté des propos quelconques, elle dit :

— Une explication? Non. J'allais au contraire, vous adresser une prière.

— Laquelle?

— Vous demander d'en rester là, de ne plus me voir, de cesser vos visites.

Il hésita un instant. Cette demande était-elle sincère? Était-ce vraiment un congé qu'elle lui donnait?

Mais, au ton, à l'air si peu impérieux d'Andhrée, il comprit qu'elle luttait contre son désir, que ses paroles masquaient son véritable sentiment.

— Non! non! murmura-t-il suppliant. Ne me demandez pas cela. Jamais je ne vous obéirai.

Et avec un accent où frissonnait toute sa tendresse :

— Jamais je n'ai souffert comme vous m'avez fait souffrir pendant tout le mois, si long, qui vient de s'écouler.

Tant de sincérité éclatait dans la façon dont la phrase était dite que Mme d'Alvarays ne put commander à sa volonté. Elle laissa transparaître toute l'émotion qui l'agitait.

A ce moment, Mme de Ponthieux, qui jugeait que l'entretien avait suffisamment duré, entrait dans le foyer. Elle feignit une vive surprise :

— Tiens! Vous êtes donc là? Depuis dix minutes, je vous cherche.

D'Osmers, vivement, lança à Andhrée :

— Je vous en supplie! Quand pourrai-je vous voir?

Les lèvres cachées par l'éventail, à voix basse, elle répondit :

— Demain... 4 heures.

— Où?

— Chez moi.

Elle reprit le bras du marquis et, accompagnée de Lilette, qui déclarait que la conception et l'exécution de *Paris-Cascade* n'avaient pas dû beaucoup fatiguer le cerveau de Rouvrée, ils revinrent dans la galerie. Là, Gaston qui les attendait, remercia vivement d'Osmers d'avoir bien voulu se faire si galamment le cavalier de ces dames. Et tous, ils s'en allèrent, suivant le flot nombreux des invités, tandis que l'orchestre des tziganes violonait, flûtait, cymbalait une retentissante retraite.

IX

Le lendemain, à 4 heures précises, le domestique introduisit le marquis dans le salon de Mme d'Alvarays.

Un délicieux costume de nuance havane habillait d'Osmers. Le buste mince et allongé se dessinait, moulé par une jaquette dont les pans, coupés droits, tombaient jusqu'aux jarrets. Un pantalon un peu large flottait sur des souliers vernis emprisonnant les pieds qui étaient petits. Au-dessus de la jaquette, laissant voir le simple liséré blanc du faux-col, se nouait, par devant, une cravate à double tour aux nuances vertes et jaunes, d'une teinte amortie.

A peine d'Osmers était-il assis qu'une porte s'ouvrit ; Mme d'Alvarays, en blanche robe d'intérieur, s'avança vers lui, les mains tendues.

Il se leva, prit ces doigts si fins qu'il voulut baiser.

Elle les retira :

— Non.

— Oh ! déjà !

— J'ai consenti à vous recevoir... Mais à une condition... Quoi que je fasse et quoi que je dise, vous me promettez d'être sage ? Vous obéirez à la prière que je vous adresserai ?

Il dit oui, se réservant cependant de ne prendre un engagement définitif que lorsqu'il saurait ce qu'elle attendait de lui.

Ils étaient debout, l'un en face de l'autre, devant la cheminée. Un instant, ils contemplèrent les flammes jaunes et bleues dansant sur les bûches rouges qui, parfois, s'écroulaient dans un feu d'artifice d'étincelles crépitantes.

Tandis qu'ils restaient toujours ainsi, il confessa la joie qu'il

éprouvait à se retrouver près d'Andhrée, il espérait pouvoir causer avec elle pendant quelques instants sans qu'on vînt les déranger.

Elle répondit :

— Mon mari est à Maisons-Laffitte...Il est allé,je crois, voir un entraîneur... Je n'attends personne... Nous serons seuls. Mais ne vous réjouissez pas trop; tout à l'heure, peut-être, regretterez-vous d'être venu.

Il la regarda un peu inquiet :

— Pourquoi ?

Elle lui fit signe de prendre un siège. Ils s'assirent. Elle le pria alors de lui dire pourquoi il tenait tellement à la revoir.

— Vous me faites peur, dit-il et c'est à peine si maintenant j'ose parler.

Néanmoins,sur un geste d'encouragement d'Andhrée,il conta toutes les douleurs endurées depuis l'instant où elle semblait l'éviter. Pourquoi, après les espérances qu'elle avait fait naître en lui, s'était elle aussi vivement reprise, aussi constamment dérobée ? Certaines femmes, en jouant un tel jeu, cherchent, soit par perversité, soit par rouerie, à rendre de cette façon plus amoureux ceux qui ont le tort de se laisser aller à les chérir. Mais elle, — il le savait bien, — n'était ni méchante ni coquette. Pourquoi affecter autant d'indifférence après tant d'abandon ?

Il se leva, fit un pas vers elle.

D'un mouvement de la main, Andhrée l'arrêta :

— J'ai eu l'autre jour, chez vous, un moment de folie... J'entends que vous oubliiez tout ce qui s'est passé entre nous, ce jour-là, et que vous n'y fassiez jamais allusion.

Sur un ton plaintif d'enfant blessé, il gémit :

— Vous ne m'aimez pas... Vous vous êtes jouée de moi.

Tant de détresse, tant d'affection vraie se révélaient en ces paroles que Mme d'Alvarays ne put garder le visage indifférent qu'elle s'était composé.

Elle se leva à son tour.

Inutilité du Verbe quand la passion tient deux êtres. Seul, le regard a une puissance infinie! Bien mieux que les lèvres, les yeux parlent, révélant les tendresses, les doutes, les enthousiasmes, les désespoirs, chantant, avec les nuances les plus délicates et les plus subtiles, toute la gamme de la passion.

Mme d'Alvarays restait sans parler; mais à la tendresse cares-

sante qui luisait en ses prunelles, d'Osmers vit bien qu'elle ne le détestait pas.

Pendant quelques secondes, ils se contemplèrent; elle dit:

— Oui, vous avez raison de ne pas me croire coquette. Mais écoutez-moi. L'après-midi où, en compagnie de Lilette, je suis allée vous rendre visite, j'arrivais avec cette seule pensée de trouver peut-être en vous un ami, un confident discret. Vous me sembliez supérieur aux autres hommes. A certaines de vos phrases, j'avais deviné toute la délicatesse de votre âme et la finesse de vos goûts. Je venais chez vous, persuadée que nous aurions simplement une causerie amicale, une conversation au cours de laquelle je vous aurais peut-être, si vous m'aviez un peu sollicitée, confié certaines de mes peines... Mais...

— Mais? répéta-t-il.

Elle reprit d'une voix lente, interrompue parfois par de soudaines timidités:

— J'ai pu comprendre par la suite que l'amitié d'un homme et d'une femme est un rêve impossible à réaliser.

Il se récria:

— Et pourquoi?

Elle hocha tristement la tête:

— Non... Maintenant je suis bien convaincue de ce que j'avance.

Le salon s'était empli d'ombre, la nuit montait, mettant dans la pièce une tristesse qui ajoutait à l'angoisse de ces âmes torturées par un même désir, séparées par la loi des conventions mondaines.

Jamais Andhrée n'avait autant souffert. Mais tout à coup, devant ses yeux, passa l'image de son fils, de ce Robert auquel elle avait désormais voué sa vie. A cause de l'enfant, elle ne devait pas avoir de faiblesses.

(A suivre.) AUGUSTE GERMAIN.

DILETTANTISME

Quand il eut épuisé toute la gamme des sensations exceptionnelles, susceptibles de tenter un esprit raffiné, Georges Derouet résolut de tâter du suicide. Non point par dégoût de la vie et pour s'en débarrasser ainsi que d'une chose dont il avait trop largement usé — abusé même — car, par une étrange complexité de tempérament, ce dilettante de l'audace qui jouait avec le danger comme les enfants avec le feu poussait l'instinct de la conservation jusqu'à ses dernières limites : mais, parce que, tourmenté d'un irrésistible besoin d'émotions nouvelles, toujours en quête d'inconnu, il cherchait à faire passer dans ses nerfs le seul frisson dont ils n'eussent point encore tressailli.

Le but était de ceux que l'on atteint malaisément. Il fallait, en effet, pour que les épreuves combinées par Derouet fussent entièrement conformes à ses desseins, qu'elles eussent en elles de quoi satisfaire à la fois sa soif de jouissances inédites et son amour de vivre, c'est-à-dire, qu'elles lui donnassent l'illusion de la mort avec la quasi-certitude d'y échapper, laissant à quelques risques inévitables, le soin de procurer à son « moi » l'ébranlement suprême, les angoisses dont personne ne peut se défendre en face d'un trépas seulement *possible*.

Élaborer quelques tentatives de suicides extravagants fut pour l'imagination de Derouet, l'affaire d'un moment. A peine les eut-il conçues qu'il se mit en devoir de les réaliser.

C'est alors qu'il se lança dans une série d'aventures dont le récit défraya durant plusieurs semaines les conversations du boulevard.

Un matin de mars, il passait vers midi sur le pont des Saints-Pères. La Seine, grosse des pluies récentes, coulait à pleins bords, menaçant d'emporter les quais devenus trop étroits. Le niveau des eaux tumultueuses s'élevait jusqu'à la voûte arrondie des arches contre lesquelles, soulevées par un vent furieux, elles venaient se

briser avec une force inquiétante. La violence des chocs, jointe au travail sournois des remous, faisait craindre un effondrement général. Aussi, les gens se hâtaient-ils, pressant le pas, dans la crainte de sentir le sol se dérober tout à coup sous leurs pieds.

Seuls, quelques gavroches fanfarons se tenaient accoudés au parapet, sourds aux admonestations d'un gardien de la paix chargé l'empêcher les stationnements.

Derouet que rien n'obligeait à prendre ce chemin, se dirigea vers le milieu du pont et, s'adressant à l'agent : « Il y a du danger, n'est-ce pas, demanda-t-il, à séjourner ici ? »

Pour toute réponse, l'agent braqua sur lui deux prunelles démesurées et de sa bouche à demi cachée sous les broussailles d'une épaisse moustache, un grognement sourd s'échappa, suivi de jurons bien accentués : « Circulez! » cria-t-il ensuite d'une voix de stentor.

— C'est bien!... C'est bien!... reprit Derouet... Ne vous fâchez pas... On va circuler.

Et d'un bond, enjambant le parapet, il s'élança dans le vide.

Un petit homme trapu, qui se trouvait à quelques pas de là, le vit et voulut appeler : « Au secours! » Mais l'imminence du danger lui conseillant un remède plus immédiat, il se débarrassa de ses vêtements et se précipita dans le fleuve.

Pendant près d'une minute, il fut impossible aux témoins de cette scène de suivre la trace de ces malheureux qui venaient de s'enfoncer dans le gouffre, et l'on crut que les flots s'étaient à jamais refermés sur leur corps. Mais soudain, une tête émergea, puis une autre, toutes deux pâles, grelottantes, les cheveux collés aux tempes, ruisselant d'une eau bourbeuse et saumâtre, et l'on vit quatre bras nerveux lutter avec énergie contre le courant.

— Bravo, bravo, criait-on de toutes parts. Les voici! Les voici!

En effet les deux nageurs avançaient vers la rive, lentement, par soubresauts, car la résistance était vive.

Un instant, ils furent sur le point de disparaître : une brasse vigoureuse les dégagea, ils étaient sauvés.

Quand ils eurent escaladé la berge, soutenus par des bras généreux, on les questionna sur leur équipée. Georges seul eut la force de répondre. Il raconta tranquillement, avec le plus grand calme, comment il avait eu l'idée de se jeter à l'eau « par curiosité... pour voir ; » sans intention de pousser jusqu'au bout une simple tentative qui pouvait, il est vrai, tourner à sa perte, mais qui avait

également, en raison de certaines précautions sur lesquelles il glissa, bien des chances d'avorter. « Je n'en suis pas moins reconnaissant, ajouta-t-il, au brave homme qui a failli se noyer pour moi et je le récompenserai, comme il convient, de son courage. »

Puis, ayant pris le nom de son sauveur, et remercié les quelques personnes qui l'avaient aidé à remonter le quai, il sauta dans un fiacre et partit, répétant tout le long du trajet : « Oh! la bonne journée!... Je ne donnerais pas mon bain de cinq minutes pour le portefeuille d'un ministre... Quelle ineffable volupté dans cet avant-goût de la mort!... Cette expérience m'a mis en appétit... Je recommencerai. »

A quelques jours d'intervalle, il renouvela ses « essais », toujours avec le même succès, tantôt braquant sur son cœur des revolvers complaisants qui *auraient pu* partir, mais qui rataient invariablement; tantôt absorbant des poisons inoffensifs et qu'il s'efforçait de croire violents; tantôt enfin s'enfermant dans une chambre hermétiquement close, près d'un poêle d'où sortaient des vapeurs délétères qui l'auraient infailliblement asphyxié, si, par un miracle prévu et habilement préparé, elles n'avaient trouvé, au moment décisif, une issue favorable.

Mais bientôt, à force de multiplier ces folles expériences, il ne lui resta plus qu'un genre de mort à connaitre.

Il s'agissait de se jeter par la fenêtre de sa chambre, située au troisième étage, sur la cour — une cour pavée de petits cailloux pointus.

Il donna, dans ce but, quelques instructions à son domestique, mit ses papiers en ordre, comme il en avait l'habitude avant chaque épreuve, et se prépara tranquillement à subir ce nouvel assaut. Puis, le moment venu, il se retira dans le fond de sa chambre, prit son élan, franchit la balustrade de fer, et, poussant un petit cri, qui avait tout l'air d'un signal convenu, se précipita dans l'espace.

Une seconde après, un spectacle épouvantable s'offrit aux regards des voisins attirés dans la cour par le bruit de cette chute.

Le corps de Derouet gisait, étendu sur une dalle de pierre baigné dans une mare de sang : la tête était fendue et par la blessure entr'ouverte, un flot rouge avait jailli, retombant en gouttes larges comme des crachats sur les joues tuméfiées et striées d'ecchymoses.

Quand on s'approcha, on constata qu'il respirait encore.

Il eut même la force de tourner les yeux du côté de la porte où enait d'apparaître un valet de chambre, trainant derrière lui un ros matelas soigneusement rembourré.

A cette vue, le moribond eut un rictus horrible, qui détendit les iuscles de son visage, et sa bouche s'efforça d'articuler quelques iots dont trois ou quatre seulement arrivèrent aux oreilles des ssistants : « Le matelas!... Le matelas!... Trop tard!... C'est ni! »

Puis un souffle léger, à peine perceptible, et ce fut tout... Le ernier suicide avait réussi. Cette fois, Derouet était bien *définiti-ement* mort.

HENRY COUTANT.

TRILBY [1]

(Suite et Fin.)

— Oh! si!... autrefois. Maman tenait à ce que j'apprisse le catéchisme le dimanche. C'était si embrouillé, je me rappelle. Papa me disait de ne pas me casser la tête à ça et de ne pas écouter les curés... comme il en avait été un lui-même, il s'y connaissait! Il me disait de penser aux autres et pas à moi-même (comme le font Taffy, Le Laird et Little Billee), d'être sage, de ne jamais mentir et que pour le reste Dieu s'en chargerait. C'était raisonnable n'est-ce pas? Si je n'ai pas toujours été sage, ça n'est point sa faute mais la mienne et celle de maman, et je m'en suis assez repentie. J'ai confiance dans les paroles de papa; il était si bon, si généreux. Il disait aussi qu'il était responsable pour moi, et ses parents pour lui, et ses grands-parents pour ses parents, et ainsi de suite jusqu'à Noé, plus loin encore jusqu'à Dieu même qui Lui, était responsable pour l'humanité toute entière...

« Quelquefois il me semble que je suis contente de mourir... S'il y a un autre monde, l'idée d'y partir n'a rien qui m'effraie... S'il n'y en pas, c'est encore plus simple!... »

A ce flux d'hérésies, Mme Bagot consternée reprit qu'elle n'était pas apte à y répondre, mais que son frère...

Trilby l'interrompit d'un geste lassé. Tous les clergymen du monde, et le pape par-dessus le marché, seraient impuissants à ébranler sa foi en son père et à lui faire croire à un châtiment plus grand que celui qu'elle avait subi sur la terre. Elle était sûre que Taffy pensait comme son père, elle le lui demanderait.

En effet, quand Taffy fut invité à donner son opinion sur cette importante question, il se trouva qu'il pensait comme le révérend Patrick Michael O'Ferral... et aussi Le Laird et — au grand effarement de Mme Bagot — aussi Little Billee!...

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

Et ainsi pensèrent sir Olivier Calthorpe... sir Jack Talboys... le docteur Thorne... Antony... Lorrimer le Grec... Et — hélas ! — bien des années après, quand la douleur lui eut tordu, déchiré le cœur, que l'âge et le temps eurent cautérisé la blessure et que rien ne resta dans son âme morte que le souvenir de ce qu'avait été un jour l'horreur et la profondeur de cette blessure, ainsi pensa... Mme Bagot elle-même.

* * *

Trilby plus pâle que sa robe blanche est étendue sur le sofa auprès du feu. Elle dicte son testament à Taffy qui écrit assis sur une chaise devant une table chargée d'objets de toute sorte.

Plus pâle que sa robe blanche. Trilby est étendue sur un sofa.

C'était un testament très simple que celui-ci, bien qu'il contînt quantité d'objets de valeur : une vraie fortune ! présents des admirateurs du talent de Svengali.

Elle les a tous passés en revue avec la fidèle Marta à la générosité de laquelle elle croit toujours les tenir, à l'exception de quelques-uns qu'elle se souvient avoir reçus de Svengali. Ceux-ci seront pour Marta.

Pour les *Angliches*, il y a trois belles bagues qui devront être portées par leurs femmes, s'ils se marient et si celles-ci y consentent... Pour Mme Bagot et Miss Blanche un collier de perles et la petite couronne d'étoiles d'or.

Pour les docteurs qui refusent d'accepter des honoraires, se considérant grassement payés par l'honneur de soigner la grande artiste, des bijoux de prix.

Pour Antony, Lorrimer le Grec, Dodor et Zouzou, des épingles de cravate et des boutons de manchettes.

Pour Durien une chevalière.

Pour Carnégie une petite aigrette de diamants qui avait appartenu à lord Witlow.

Pour Gecko une magnifique montre d'or avec sa chaîne et cent livres — tout ce que Trilby possède d'argent.

Pour les Boisse et les Vinard, des objets de moindre valeur.

Le document dûment signé fut confié à Taffy qui retenait à grand'peine les larmes qui le gagnaient.

Trilby ne bougea plus. Elle ne souffrait pas, jouissait intérieurement des moments courts et précieux qui lui restaient à vivre ainsi entourée de tout ce qu'elle aimait.

Les autres étaient entrés, apportant les nouvelles du dehors, bavardaient maintenant, contents de se trouver réunis. Marta, ses lunettes sur le nez, tricotait dans un coin, des mitaines de laine noires, et Mme Bagot décorait la pièce de belles fleurs qu'elle avait achetées sur son chemin.

Trilby écoutait la conversation, s'y joignait à de rares intervalles, riait faiblement, ses grands yeux de fièvre démesurément agrandis ; sur ses lèvres toujours souriantes, errait une tendresse mélancolique, surhumaine qui les remuait au plus profond de leur être.

On entendit une voiture s'arrêter à la porte.

La servante entra, tenant dans les mains une petite caisse soigneusement ficelée adressée à Mme Svengali.

On l'ouvrit. C'était un grand cadre contenant une photographie de Svengali dans l'uniforme hongrois qu'il avait porté jusqu'au moment de sa venue à Paris avec la Svengali. Il se tenait près d'un pupitre, tournant une feuille de musique de la main gauche et, dans la droite, son bâton de chef d'orchestre. C'était une superbe photographie dont la ressemblance était frappante, le regard, surtout, plein d'autorité, était réel à troubler la vue de qui l'apercevait. Le portrait vivait littéralement et sortait du cadre.

Marta était devenue livide.

Trilby dit n'avoir jamais vu aucune photographie de Svengali.

Nul message n'accompagnait cet envoi inattendu. On retourna le paquet en tous sens. Il était couvert de timbres et de cachets de la poste indiquant qu'il avait parcouru toute l'Europe.

Trilby posa le cadre debout devant elle, l'appuyant au pied du sofa et l'examina longuement avec une excessive attention et faisant de temps à autre quelques remarques. Il était très beau,

Svengali!... Son uniforme lui allait bien; mais pourquoi donc le portait-il sur cette photographie?...

Et Trilby immobile regardait toujours le portrait.

Maintenant ses yeux s'étaient dilatés et une lumière singulière y brillait.

Mme Bagot qui connaissait le goût de Trilby pour les fleurs, et espérant ainsi détourner son attention, lui tendit une rose magnifique en disant :

— Tenez, Trilby, placez ça dans vos cheveux.

Mais Trilby souriante et les yeux fixes ne répondit pas.

Elle était comme pétrifiée. Tous, alarmés, se levèrent vivement. Marta se précipita sur la photographie, voulut l'enlever, mais on l'en empêcha. Savait-on quelles conséquences pouvaient en résulter!

Taffy voulut donner des ordres pour qu'on allât prévenir le docteur Thorne qui demeurait à deux pas.

Enfin Trilby dit lentement en français :

— Encore une fois? bon! je veux bien! Avec la voix blanche alors, n'est-ce pas? et puis grave, au milieu. Et pas trop vite en commençant! Battez bien la mesure, Svengali... que je puisse voir... car il fait déjà nuit! c'est ça! Allons, Gecko, donne-moi le ton!

Puis elle sourit et balançant gracieusement sa tête de droite à gauche suivant la mesure, ses yeux toujours rivés sur Svengali, elle se mit à vocaliser l'*Impromptu* de Chopin en la bémol.

D'abord elle semblait respirer à peine, mais quand elle arriva au moment accéléré après l'*adagio,* sa voix s'éleva, s'accentua, puis s'éteignit, brusquement dans un souffle tiède; alors ce fut une dernière gamme chromatique, *pianissimo* qui monta en s'éteignant jusqu'au diapason le plus élevé : cette variante finale avait sans doute été introduite par Svengali, car aucune indication n'existe dans le morceau original. Jamais encore le génie de la virtuose n'avait procuré à son auditoire des sensations aussi aiguës que celles-ci qui a cette minute suprême était la dernière et la plus tendre caresse de Trilby à ceux qu'elle aimait.

Et en l'écoutant ce n'était pas une voix humaine qu'on entendait, mais celle d'une âme qui donnait un dernier sourire à la terre avant de la quitter.

Les spectateurs de cette scène poignante attendaient en grande stupeur, à l'exception de Marta qui se précipita en dehors de la pièce s'écriant :

— *Gott in Himmel!*

***

Quand Trilby eut fini, elle dit :

— Ça y est, cette fois, Svengali. Ah! tant mieux, à la fin! C'est pas malheureux! Et maintenant, mon ami, je suis fatiguée... bonsoir!

Sa tête retomba sur les oreillers. Trilby restait immobile, comme morte.

Sa tête retomba sur les oreillers: elle était immobile comme morte.

Mme Bagot retourna sans bruit le portrait. LittleBillee s'agenouilla contre le sofa, prit la main de Trilby, voulut lui tâter le pouls mais ne le trouva pas... Il approcha l'oreille des lèvres de Trilby, mais il ne s'en échappa aucune haleine... Il posa la main sur le cœur de Trilby, mais il ne battait pas.

Alors d'une voix étranglée d'angoisse il appela : — Trilby!... Trilby!... Trilby!...

Elle eut un sursaut, croisa ses mains diaphanes sur sa poitrine creuse puis d'une voix blanche!

— Svengali!... Svengali!!... Svengali!!!...

Il y eut un silence solennel, écrasant,

Little Billee prit leurs mains qu'il unit.

que nul n'osa rompre Le docteur entra et après un court examen, se tournant vers l'assistance suspendue à ses lèvres : — « Tout est fini, » — déclara-t-il gravement.

***

Vingt ans après : Porthos (*alias* Taffy Wynne) et sa femme déjeunent ensemble, dans ce même vaste caravansérail du Grand-Hôtel où nous l'avons trouvé en compagnie de d'Artagnan et d'Aramis il y a plus de vingt ans — époque de l'aventure survenue au nez de Svengali...

Ils commandèrent un petit souper fin.

L'aspect de ce coin de Paris n'a point changé : même monde cosmopolite avec, peut-être, un accroissement de l'élément Américain ; même va-et-vient d'équipages, de fiacres, de cabs et d'omnibus et même temps radieux.

« Pour le soleil et les vitrines des magasins, il n'y en a pas comme les Français ! » disait Le Laird (qui a fait en Écosse un bon mariage de raison).

Taffy porte une barbe grisonnante, ses yeux, sous les paupières un peu alourdies, ont conservé leur franchise avenante.

Il paraît plongé dans une sorte de béatitude heureuse et paresseuse.

Mme Wynne, miss Blanche Bagot, est une petite brunette à la taille svelte, aux cheveux ondulés du plus beau noir, aux attaches d'une extrême délicatesse. Vive, intelligente, instruite, elle s'inté-

resse à tout ce qui se passe autour d'elle avec curiosité et bavarde en riant d'un rire de jolie femme.

C'est à l'atelier de la place Saint-André-des-Arts que la mignonne Blanche Bagot s'éprit de l'herculéen Taffy, il y a plus d'un quart de siècle, lors de la première grande maladie du pauvre Little Billee. Mais elle n'en avait rien dit à personne : « Tout vient à point à qui sait attendre ». C'est un joli proverbe qui est vrai quelquefois. Il le fut, en tout cas, pour Blanche Bagot.

Mais, bien que ce soit triste — oh! si triste — il nous faut jeter un coup d'œil en arrière pour savoir ce qu'est devenu le cher Little Billee.

L'enterrement de la Svengali, auquel Durien était venu pour conduire le deuil, fut une démonstration dont les échos de Londres retentirent longtemps : une cérémonie grandiose digne clôture de la brève et glorieuse carrière de la plus grande artiste qui fût jamais.

Au retour du cimetière de Kensal-Green à Gernuyn Street, Taffy se laissa tomber sur son lit courbaturé d'émotion et de fatigue, quand un bruit venant de l'antichambre le fit se redresser brusquement.

C'était Little Billee encore. Mais il était facile de voir au masque qui lui couvrait la face que cette visite serait la dernière...

Little Billee était frappé à mort.

— Il n'eut point de crise! Il n'en eût pas eu la force. Mais combien étaient plus impressionnantes encore les lamentations déchirantes de ce vaincu de la vie! Ainsi donc *elle* était morte avec, sur ses lèvres adorées, le nom de ce misérable et son dernier souvenir avait été pour *lui*!...

Il semblait qu'il l'eût appelée du fond de sa tombe!... Et elle avait recouvré ses sens dès l'instant qu'il s'était montré à ses yeux!... Elle l'aimait à ce point qu'elle avait pour *lui* oublié tous les autres... Elle était sûrement allée tout droit à *lui*, dans quelqu'autre monde inconnu, y vivre une autre vie!... S'y exténuer pour *lui* et y faire avec *lui* leur musique machiavélique... Oh! misère et ironie des choses, pourtant!...

***

Il n'y a eu que trop de tristesses dans cette histoire, aussi n'insisterai-je pas sur la longue maladie de Little Billee, sa convales-

cence si longue et si incomplète qu'elle ne lui rendit jamais ses facultés d'artiste, son dépérissement rapide et enfin sa mort : mort bienfaisante qui fut une délivrance.

Bien que sa jeune vie pleine de promesses ait été à l'abri de toute tache, sa fin grande de résignation, fut plus belle encore. Elle ébranla fortement l'infaillibilité d'un certain clergyman de notre connaissance... Et quand, au désespoir, celui-ci s'inclina pour baiser le front intelligent et pur du pauvre enfant qu'il avait vu naître, il versa une larme plus amère que celles que Little Billee (si prodigue de larmes amères) eût jamais versées.

Au chevet du mourant, la fleur d'amour déjà éclose dans le cœur des deux zélés gardes-malades — Taffy et Blanche Bagot — grandit et fleurit. Les deux jeunes gens s'aimèrent et Little Billee un jour, prit leurs mains qu'il unit.

Elles ne devaient plus se désunir.

D'abord, ce fut elle qui fut le plus ardemment éprise de ce couple bien assorti. Elle enveloppait son mari d'une lueur chaude qui éclaire les yeux de toutes les femmes amoureuses et qui faisait déborder le cœur de Taffy de reconnaissance et aussi de honte, tant il s'en sentait peu digne. Mais bientôt il arriva un gros garçon sur lequel alors tomba le regard de la mère et, quand le père le saisissait au passage il en concevait une jalousie qui n'en était pas moins pénible pour être ridicule. Puis l'amour paternel finit par s'éveiller dans l'âme de Taffy, et de ce jour le parfait bonheur régna sous le toit du jeune ménage.

Ils ne sont pas riches.

Taffy a toujours été meilleur sportsman que peintre. S'il ne vend pas ses toiles, la faute n'en est point au goût des acheteurs et il n'a aucune illusion à ce sujet (sa femme en a). Il est le barbouilleur le plus modeste que j'aie jamais connu... Et j'en ai connu de pires que lui !

Mais si les Wynne ne sont pas très riches, ils le sont assez pour être venus à Paris en voyage de noce (la première fois avec Le Laird) et y revenir de temps en temps, et même, y descendre au Grand Hôtel.

Cette fois, ils ont été au quartier Latin et ont pu visiter l'atelier, grâce à la complaisance de la concierge (qui n'est plus Mme Vinard).

Il est habité par deux Américains qui les reçoivent avec une politesse froide sans dissimuler l'ennui qu'ils éprouvent à être dérangés dans leur travail. Le petit mausolée du pied de Trilby a

disparu pour faire place à une bibliothèque. Les nouveaux concierges ne savent rien de Trilby ni des Vinard, si ce n'est que ceux-ci se sont retirés enrichis dans le midi de la France. « Que Dieu les bénisse. C'étaient de braves gens ».

Ils ont été faire le tour du Bois, puis se sont rendus à Saint-Cloud, à Versailles où ils ont déjeuné à l'Hôtel des Réservoirs... Parlez-moi de ça ! et à Saint-Germain, à la *loge du garde champêtre* (nouveau modèle) ils ont dîné avec les Dodor à leur charmante villa d'Asnières, avec les Zouzou dans l'hôtel de la Rochemartel et avec les Durien dans leur hôtel, au parc Monceau.

Taffy lui remplit son verre.

C'était le dîner des Dodor le meilleur et celui des Zouzou le pire ; chez Durien, la société est si agréable et la conversation si intéressante qu'on oublie ce qu'on y mange.

Disons en passant que les petits Dodor sont *All right* ainsi que les petits Durien. Il n'y a pas de petits Zouzou (pour cause, disent les mauvaises langues) et c'est tant mieux.

Ils ont été aux Variétés voir jouer Céline Chaumont, aux Français voir Sarah Bernhardt, Coquelin et Delaunay, et à l'Opéra entendre Lassalle.

Ils passèrent leur dernière journée à flâner sur les boulevards, et à faire des emplettes. Ils ont déjeuné n'importe où, sur le pouce et dîné de bonne heure chez Durand ou Bignon (ou au café des Ambassadeurs) et ils ont fini une journée si bien employée aux Mouches d'Espagne — le nouveau théâtre du boulevard Poissonnière, voir Mme Cantharini dans *Petits bonheurs de contrebande* : — une pièce charmante, leur dit-on (drôle sans être vulgaire). C'est Dodor qui la leur a indiquée. Il y avait conduit son Ernestine plusieurs fois.

Mme Cantharini — comme chacun sait — est une femme douée d'une grande intelligence, d'une non moins grande laideur, d'une voix cassée et d'une réputation intacte. Elle est l'irréprochable mère d'enfants tous élevés dans la perfection par ses tendres soins. Aucun d'eux (pas même les garçons) n'a la permission de voir jouer la mère (ou la grand'mère). M. Cantharini qui est aussi bon père que bon mari, est inexorable sur ce sujet.

Dans la vie privée l'actrice est la femme la plus correcte de Paris, mais sur la scène *Well*! Allez la voir et vous comprendrez pourquoi elle est l'idole des Parisiens... Elle est la personnification de cet esprit gaulois qui ferait se trémousser dans sa tombe Rabelais lui-même comme une bonne sœur des Bénédictines.

Et, en vérité, Mme Cantharini mérite l'amour et la reconnaissance de ses chers Parisiens qu'elle amusa tant sous le second Empire. Elle fut le rayon de soleil de « l'année terrible ».

« Moi, avec mon violon... »

Mme Taffy ignore le français (et beaucoup d'autres choses nécessaires pour comprendre le jeu de Mme Cantharini) ! Mais l'actrice fait de si drôles de mines et de gestes que chaque fois qu'elle apparaît sur la scène Mme Taffy éclate d'un rire si convaincu que son voisin se retourne vers sa femme en faisant cette remarque : « V'là une jolie p'tite Anglaise qui n'est pas bégueule, au moins ! Et le gros monsieur avec des yeux en boules de loto... c'est son mari sans doute ! il n'a pas l'air trop content, par exemple, celui-là ! »

C'est que Taffy (qui comprend très bien le français) est scandalisé, et furieux après Dodor qui les a ainsi fourvoyés en les envoyant à cette pièce (vulgaire sans être drôle).

Quand le premier acte sera fini, il emmènera sa femme.

Tandis qu'il attend avec quelque impatience le moment de filer, ses yeux rencontrent à l'orchestre un violoniste à cheveux blancs dont les épaules semblent lui être familières. Il accompagne Mme Cantharini qui chante une chanson comique. Il joue en maître et les bravos sont pour lui autant que pour la chanteuse. Il tourne tout à coup la tête et Taffy, qui le voit de profil, le reconnaît.

Après avoir réfléchi cinq minutes, après lesquelles il déchire une feuille d'un carnet qu'il a tiré de sa poche, il écrit :

« *Dear* Gecko.

« Vous n'avez sans doute pas oublié Taffy Wynne, *Littlebili* et la sœur de celui-ci qui est maintenant Mme Wynne. Nous quittons Paris demain et serions heureux de vous serrer la main avant notre départ.

« Voulez-vous venir nous trouver au café Anglais après le spectacle ? Si vous acceptez, regardez-moi (ici explication de la place où il se trouve) et faites-moi signe de votre siège. »

Taffy donna ce billet à l'huissier de service pour être remis au premier violon.

Il vit Gecko le lire, rester un instant songeur, puis lui faire un signe avec son mouchoir.

Quand la toile tomba les Wynne quittèrent la salle ; lui avec dignité, elle avec empressement, car, sans savoir pourquoi, elle commençait à se sentir mal à l'aise en regardant la grivoise Mme Cantharini.

Ils allèrent au café Anglais, avisèrent un cabinet libre à l'entresol, sur les boulevards et commandèrent un petit souper fin : salmis de quelque chose d'exquis, homard à la mayonnaise, un ou deux autres plats plus choisis encore et du Chambertin le meilleur. Taffy aimait la bonne chère (et en profusion) ainsi que le bon vin et dépensait sans compter quand il était en vacance.

A onze heures et demie Gecko arriva, se faisant tout petit. Il était vieux, voûté, et paraissait plus que son âge, ayant sur son visage l'expression servile d'une créature qui aurait été toute sa vie maltraitée et opprimée.

Un genou en terre, il baisa respectueusement la main de Mme Taffy et eût désiré en faire autant à Taffy lui-même. Il leur dit avec des larmes dans les yeux qu'il était heureux de les revoir et honoré de leur invitation.

Il avait conservé ses manières caressantes et craintives de chien battu et toujours fidèle.

Il pouvait à peine manger tant sa gêne et son émotion étaient grandes ; mais le bon exemple de Taffy, la cordialité simple de sa femme (et deux verres de Chambertin) le mirent promptement à l'aise et stimulèrent son appétit qui était très grand d'ordinaire, et pas toujours satisfait, pauvre diable !

Taffy lui raconta la mort émouvante de Little Billee ; ce récit émut profondément le musicien. Puis on parla de Trilby ; alors Gecko tira de son gousset la montre qui avait été sa part d'héritage, il y posa ses lèvres avec ferveur et dit : — Ah ! c'était un ange du Paradis ! j'en sais quelque chose, moi qui ai vécu avec elle pendant cinq ans ! Oh ! son cœur ! *Ach ! Dio ! Dio Maria !* Du matin au soir : « Gecko par-ci !... Gecko par-là !... Pauvre Gecko ! comment va votre mal de dents ?... Gecko comme vous êtes pâle !... Je ne veux pas que vous vous fatiguiez ainsi ! Laissez-moi donc vous faire de la tisane ?... Gecko vous aimez les artichauts à la barigoule, je vous l'ai entendu dire l'autre jour. Je connais une boutique où il y a de superbes artichauts et je sais très bien les cuire à la barigoule ; vous en aurez ce soir... demain... toute la semaine ! » Et elle le faisait comme elle le disait. Et ainsi pour chacun : Svengali, la vieille Marta, sans arrêter ! quand c'était elle qui avait besoin de soins... Elle était toujours souffrante, toujours !... Et c'était elle, rien qu'elle qui nous entretenait tous... dans le luxe et les splendeurs quelquefois...

— Et quel génie ! — fit Taffy.

— Oh, oui ! mais « ça » c'était Svengali, voyez-vous. Il était le plus grand artiste qui ait jamais vécu, Monsieur. Il était un démon, un magicien ! Je le considérais comme un Dieu. Il me sauva de la rue où je jouais pour quelques sous, il était mon seul ami et mon unique professeur... Cependant il n'aurait pas pu jouer de mon instrument !... Et maintenant qu'il est mort j'ai oublié tout ce que je savais ! La prison m'a démoralisé, à jamais ruiné ! Quel enfer, nom de D.... (pardon Madame) ! Tout ce que je puis faire c'est de jouer le *obbligato* aux « Mouches d'Espagne » pour accompagner la vieille Cantharini quand elle chante : « V'là mon mari qui me r'garde, prends garde, ne m'chatouille plus ! » Une chanson si belle et si noble ne demande guère d'*obbligato*, hein ?

Noble ou non, tout Paris la chante en ce moment ; ce même Paris qui acclama Trilby chantant *Nussbaum* de Schumann, à la salle des Bachibouzoucks...

— Pourquoi avez-vous frappé Svengali d'un coup de couteau? questionna Taffy.

— Ah! Monsieur, il y avait longtemps que je devais le faire. Il faisait travailler Trilby trop durement; c'est lui qui l'a tuée. Et sur la fin, il la maltraitait, l'insultait, l'appelait de noms horribles... horribles... Alors à Londres, quand je le vis la frapper et elle tomber à genoux en pleurant, je n'ai pas pu m'empêcher de me jeter sur lui. J'aurais défendu Trilby contre une locomotive lancée à toute vitesse... contre mon propre père... contre l'empereur d'Autriche... contre le pape! et je suis catholique... bon catholique, Monsieur.. J'aurais été à l'échafaud pour elle et au diable après!

Il se tut pour faire le signe de la croix.

— Est-ce qu'il ne l'aimait pas? demanda Mme Taffy toute tremblante.

— Oh, si! Madame. Quant à ça, passionnément! Mais elle aimait *Litrebili* et l'avouait à Svengali... *Litrebili*, votre frère, Madame... Oh! avec toute l'immensité d'amour qui était en elle! Il n'a jamais su ce qu'il avait manqué, votre frère! L'amour de Trilby était aussi vaste que sa voix et tout plein de la même douceur céleste! Elle me confiait tout cela! Ce pauvre *Litrebili* ce qu'il a perdu! Svengali devenait de jour en jour plus jaloux... jaloux jusqu'à la fureur. Son caractère empira visiblement quand nous arrivâmes à Paris. Peut-être Paris lui rappelait-il *Litrebili*... et le rappelait-il à Trilby aussi...

— Comment diable Svengali put-il arriver à la faire chanter? fit Taffy. Son absence absolue d'oreille l'empêchait d'entendre une note quand nous l'avons connue au quartier Latin.

La tête baissée comme un criminel, Gecko resta sans répondre.

Taffy remplit son verre, lui donna un cigare qu'il alluma lui-même et renouvela sa question.

— C'est vrai Monsieur, qu'elle n'avait pas d'oreille, acquiesça Gecko. Mais elle avait une voix miraculeuse et Svengali le savait. Il l'avait découverte depuis longtemps. Un jour il entendit Litolff dire à Meyerbeer que la plus belle voix qui existât en Europe appartenait à une grisette qui posait pour des sculpteurs du quartier Latin et à qui son absence totale d'oreille empêchait de distinguer une note. Vous pouvez vous imaginer la joie de Svengali! Je le vois encore!

« Eh bien, nous l'avons tous deux dressée, pendant trois ans... matin, après-midi et soir. Ça me déchirait le cœur de la voir

s'exténuer comme ça ! Nous prenions sa voix note par note... des notes sans fin... toutes plus belles les unes que les autres : velours, or, fleurs, fruits, perles, pierreries, miel et gouttes de rosée !... En veux-tu, en voilà !... Tous les parfums et toutes les teintes de l'Eden ! Svengali avec son flageolet, moi avec mon violon, nous lui avons appris à reconnaître les sons... ensuite à les rendre. Elle était un phénomène, pouvait prendre une note et la faire passer par toutes les nuances de l'arc-en-ciel... selon la manière dont Svengali la regardait. Cette note vous faisait rire ou pleurer... mais rire ou larmes, c'était une mélodie suave sortant d'une poitrine humaine. Et chacune de ses notes avait autant de son que le carillon de Notre-Dame. Trilby pouvait monter et descendre les gammes chromatiques plus vite, plus légèrement et plus merveilleusement que Svengali sur le piano et plus « dans le ton » que l'instrument lui-même. Elle était le premier contralto en même temps que le premier soprano du monde; elle n'a jamais eu sa rivale et ne l'aura jamais. Cependant elle n'avait chanté en public que deux ans ! Ah ! ces arrêts, ces élans à la Paganini ! ces brusques sauts des ténèbres à la lumière... de la terre au ciel !... ces éclats lugubres, lents et sourds, puis gradués et bruyants et les fugues semblables à un vol d'hirondelles ! *C'était Svengali...* il était un magicien !

Gecko prit la main de Mme Taffy qu'il baisa.

« Et son regard, tandis qu'elle chantait ! vous rappelez-vous ? Ses mains derrière le dos... son adorable pied menu sur un tabouret... ses longs cheveux lui couvrant les épaules et son sourire de madona ! *Act Bel dio Dio*. C'était à vous faire pleurer d'amour, rien que de la voir ! *C'était Trilby* ! un rossignol sous l'enveloppe d'un ange !

— C'est étrange, remarqua Taffy, qu'elle ait si soudainement perdu la raison et ait à ce point tout oublié !

Et il fit le récit des circonstances bizarres qui avaient entouré la mort de Trilby, le chant du cygne qu'il croyait encore entendre. Mais Gecko savait tout cela par Marta qui était morte depuis peu.

Gecko médita un instant replié sur lui-même et repris de mutisme. Puis semblant après quelque effort prendre une résolution énergique il dit :

— Trilby n'a pas cessé une seule minute d'être en possession de toute sa tête.

— Comment ! Voulez-vous dire qu'elle nous a tous joués ?

— Elle était incapable de jouer qui que ce fût. *Elle avait oublié...* Voilà tout.

Taffy eut un mouvement d'épaules.

— Mais, mon brave, dit-il, on n'oublie pas ces choses...

— Écoutez, Monsieur, interrompit Gecko : elle est morte... Marta est morte... Svengali est mort... et moi j'ai une bonne petite maladie qui me tuera avant longtemps. *Gott sei dank...* et sans trop de souffrance... Je vais vous dire un secret. Il y avait deux Trilby parfaitement distinctes : la Trilby que vous avez connue qui n'était pas plus capable de chanter un air que moi de courir un steeple-chasse à la Croix de Berny... tout d'un coup p. r. r. r ! presto ! *augenblick !...* une passe de la main de Svengali devant les yeux de Trilby, un mot la métamorphosait en une autre Trilby, sa Trilby... et lui faisait faire tout ce qu'il voulait... Il n'avait qu'à dire : « Dors » et elle devenait immédiatement une Trilby inconsciente, en marbre, qui pouvait chanter ce qu'il avait dans la tête (mais rien d'autre), penser ce qu'il pensait, désirer ce qu'il désirait... et l'aimer quand il le lui ordonnait. Mais c'était un amour factice et de commande, l'amour de Svengali pour lui-même, reflété sur lui comme venant d'un miroir... un écho, un simulacre, quoi ! Mais pas autre chose !... rien qui méritât la jalousie. C'est alors qu'il lui apprenait à chanter... avec mon aide (que le Dieu du ciel me le pardonne) ! Et elle était un instrument, un orgue duquel Svengali jouait... un stradivarius... un flageolet de chair et de sang... Elle possédait la voix, lui la dirigeait, de sorte qu'en l'écoutant c'était Svengali que vous entendiez chanter avec la voix de la Svengali ; comme vous entendez Joachim jouer une *chaconne* de J. S. Bach sur son violon... Qu'est-ce que le violon de Herr Joachin sait de Bach, je vous le demande? et quant aux chaconnes il s'en moque pas mal ce fameux violon !... Eh bien, Trilby qu'est-ce qu'elle savait de Schumann et de Chopin...

rien du tout !... Ils la faisaient bâiller à se démantibuler la mâchoire !... Mais elle était profondément endormie : mieux que ça, morte, quand elle chantait (ou semblait chanter).

« Ah ! Monsieur, j'ai assisté à ces concerts donnés aux rois et aux empereurs dans les palais d'État. J'ai vu les princes et les grands-ducs lui baiser les mains et leurs femmes la serrer dans leurs bras !... J'ai vu son traîneau dételé et enlevé en triomphe par les nobles jusque chez elle avec des torches et au milieu des hurrahs et des vivats tout le long du chemin... J'ai entendu des sérénades sous ses fenêtres des nuits durant !... Mais elle n'en savait rien... n'entendait rien... ne voyait rien !... tandis qu'elle s'inclinait, souriait autour d'elle comme une jeune déesse ! Je l'ai accompagnée quand elle chantait dans les rues, dans les foires, dans les kermesses où les gens la suivaient en longue procession... *Ach !* quelle existence ! Quels enivrements ! quelles aventures !... des choses à remplir des douzaines et des douzaines de volumes...

« Ces cinq années et ces *deux* femmes, quels souvenirs !... Je ne puis penser à autre chose... même quand je joue pour la vieille Cantharini. *Ach !* accompagner la Svengali c'était vivre... et ensuite rentrer à la maison pour y trouver Trilby !... *Gott sei dank ! Ich habe geliebt und gelebet ! geliebt und gelebet ! Cristo dio Dio...* Douce bien-aimée qui repose au ciel... O Dieu de misère, ayez pitié de nous... »

La violence de pareils souvenirs et peut-être aussi le chambertin suffoquaient le petit Gecko. Il ne trouvait plus un mot. Les paupières battantes de lassitude, vaincu, il laissa tomber sa tête sur ses bras et se mit à marmoter dans sa langue natale (le polonais, je crois) des mots inintelligibles, qui ressemblaient à une prière.

Taffy et sa femme se levèrent, saisis de cette révélation qui les avait bouleversés. Ils allèrent respirer l'air devant la fenêtre ouverte et y restèrent les yeux fixés sur les boulevards fourmillants de monde. Le ciel sombre et piqué d'étoiles lumineuses apparaissait au travers des feuilles des sycomores qu'une brise parfumée balançait. Ils restaient sans parler, sentant un grand froid leur envelopper le corps et l'âme. Ils pensaient qu'un séjour d'une semaine à Paris était suffisant et qu'il ferait bon se retrouver là-bas en Angleterre, dans la maison de campagne que trois gros garçons remplissaient de leurs rires et de leurs friponneries...

Taffy héla un fiacre qui maraudait. Le cocher qui chantonnait répondit : « V'là, M'sieur ! » et s'arrêta devant le café.

Taffy sonna et demanda l'addition. Quand il eut payé il s'aperçut que Gecko dormait les poings fermés. Il le secoua doucement, lui disant qu'il était tard, qu'il leur fallait partir. Le pauvre Gecko leva sur lui une face égarée et endormie qui le faisait paraître plus vieux encore. Taffy lui mit son pardessus et le conduisit jusqu'au pied de l'escalier, lui disant qu'il était heureux de renouveler connaissance avec lui et promettant de lui écrire d'Angleterre (promesse qu'il tint certainement).

A la porte, Gecko découvrit sa tête blanche et crépue, prit la main de Mme Taffy qu'il baisa de nouveau.

Taffy dut presque le porter dans la voiture.

Le joyeux cocher dit goguenard :

— Ah ! bon... connais bien, celui-là ; vous savez... c'est lui qui joue du violon aux *Mouches d'Espagne* ! Il a soupé, l'bourgeois ; n'est-ce pas, M'sieur ? *Petits bonheurs de contrebande*, hein ?... Ayez pas peur ! on aura soin de lui, il joue joliment bien, M'sieur ; n'est-ce pas ?

Taffy serra chaleureusement la main de l'artise et lui demanda :

— Où demeurez-vous ?

— 48, rue des Pousse-Cailloux, au cinquième.

— Tiens, c'est précisément là que demeurait la malheureuse Trilby... la même maison... le même étage !...

— Oui, oui, — répliqua Gecko secouant sa torpeur. — C'est dans l'ancienne mansarde de Trilby que je me suis installé il y a douze ans — *j'y suis, j'y reste...*

Et il se mit à ricaner de sa plaisanterie.

Taffy donna l'adresse au cocher en lui glissant une pièce de cinq francs dans la main.

— Merci, M'sieur ! C'est de l'aut'côté de l'eau... près de la Sorbonne, s'pas ? On vous aura soin du bourgeois ! soyez tranquille... ayez pas peur ! 48 ; on y va. Bonsoir, Monsieur et Dame !

Et il fit claquer son fouet fredonnant :

« V'là mon mari qui r'garde...
Prends garde !
Ne m'chatouill' plus ! »

GEORGES DU MAURIER.
(Adaptation de Thérèse Batbedat.)

Le gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.

Le Ragunky, voiture sibérienne.

LA SIBÉRIE RUSSE

Pour moins bruyant que son impérial cousin d'Allemagne, l'Empereur de Russie ne reste pas inactif. Ce philanthrope couronné vient de faire annoncer par la presse officieuse que la Sibérie, cet enfer russe, cesse d'être un lieu de déportation pour les condamnés politiques.

Adieu! légendes polonaises dont les chapitres larmoyants se déroulaient dans les solitudes sibériennes! Adieu littérature sentimentale où flambaient à chaque phrase : Isvoschik, proscrit; Troïka, zouave de la mort; Poniatowski, Vodka, Caviar et revanche... la Sibérie politique est morte; d'un coup de plume le Tsar blanc l'a biffée de la carte pénitentiaire.

Cette résolution, comme d'aucuns l'on prétendu, est-elle dictée par des sentiments élevés ? Est-ce vraiment pour donner à ses sujets un gage de la sincérité de son amour pour l'humanité, que l'autocrate russien se prive d'un formidable moyen de répression? Pourquoi pas, après tout? Depuis le début de son règne l'empereur Nicolas n'a-t-il pas donné maintes preuves de son habileté, et de son esprit de justice. Cette résolution qui lui vaut l'approbation du monde civilisé peut bien être dictée par le cœur... sans nuire pour cela à son intéret.

Si, en Russie, la crainte de la Sibérie est le commencement de la sagesse, c'est aussi la cause d'un ferment dangereux qui se développe dans le sein des universités. Ceux qui vont là-bas dans la steppe désolée gardent des amis qui se souviennent, des mères qui pleurent, et des frères qui songent peut-être à les venger.....

Ensuite n'est-il pas utile pour l'avenir de ce pays, venu si tard à la civilisation, d'ouvrir de vastes régions aux colons libres, et de créer ainsi une sorte d'exutoire à l'activité des jeunes russes comprimés par les lois de fer des autorités moscovites ?

C'est d'ailleurs ce qui ressort de la note communiquée à la presse russe, et que nous demandons la permission de reproduire parce qu'elle constitue un document historique qui marque une étape nouvelle dans l'évolution vers la liberté, du grand empire de l'Europe orientale.

Après une délibération en conseil spécial, sous la présidence de l'empereur au sujet des questions de la déportation et des travaux forcés, Sa Majesté a pris les résolutions suivantes :

« La loi russe n'établit aucune différence entre les condamnés politiques et les criminels de droit commun. Il existe encore en Sibérie cinq catégories de forçats : ceux qui y sont pour la vie; ceux qui ont à purger une peine n'excédant pas vingt ans, ceux qui sont condamnés à la transportation pour douze ans, ceux qui font de six à huit ans et enfin de quatre à six ans. La hiérarchie russe s'exerce dans les honneurs comme dans la répression. Si un gouverneur laisse échapper un criminel, il en est rendu responsable et peut être puni en conséquence. A son tour, il fait supporter à ses subordonnés tout le poids de sa colère : cette organisation consacrée par la loi et l'usage, rend les évasions difficiles et dangereuses.

« Soldats, gardes-chiourme n'hésitent pas à casser la tête à quiconque cherche à se soustraire aux conséquences de la sentence qui l'a frappé.

« Pour toutes ces raisons, le séjour des étrangers en Sibérie est pénible ; alors qu'en tout autre pays, un sauf conduit, un passeport, une simple lettre de créance, sont des documents devant lesquels les fonctionnaires s'inclinent et les portes s'ouvrent ; dans la Sibérie russe, ils ne vous soustraient point à l'inquisition des hôteliers et des concierges, et souvent, vous désignent à la rigueur des enquêtes et des interrogatoires.

« La déportation des criminels en Sibérie, pratiquée depuis le

dix-septième siècle, se trouve être, depuis la colonisation libre de ce pays, non seulement inutile, mais nuisible pour cette province.

« Par suite de l'amélioration des voies de communication et des progrès de la culture en Sibérie, la déportation y a perdu graduellement son caractère pénal, tandis que le mal causé à cette province par l'importation des criminels va croissant chaque année.

« L'abolition de la déportation et des travaux forcés en Sibérie a fait le souci des empereurs Alexandre II et Alexandre III.

« Acceptant cette sollicitude comme une tendance de ses ancêtres et reconnaissant que la déportation est pour la Sibérie un lourd fardeau pour son développement, l'empereur Nicolas II a ordonné, le 18 mai, qu'une commission soit créée sous la présidence du ministre de la justice en vue d'élaborer un projet de la déportation par d'autres peines. »

De ce document se dégage une idée principale, celle de mettre en valeur de vastes territoires qu'une fiction politique stérilisait depuis le règne d'Ivan le Terrible.

Dans un excellent travail qui a pour titre : *Émigration in Russia,* un écrivain anglais a condensé de précieux renseignements auxquels nous ferons quelques emprunts.

L'exode vers la Sibérie, des paysans originaires des districts encombrés du sud de la Russie, date du commencement du siècle dernier.

L'émigration fut d'abord timide à cause des lois qui enchainaient le serf à la glèbe ; mais après l'abolition du servage, le mouvement devint plus actif. Les premières lignes des transsibériens donnèrent un essor nouveau à cette expansion d'un peuple cherchant dans une contrée neuve des moyens d'existence.

Le transsibérien sera un des moyens les plus puissants de colonisation ; sa construction s'est poursuivie avec la plus grande rapidité.

Il a fallu vaincre d'immenses obstacles pour rapprocher ces énormes distances, car il ne faut pas oublier que la compagnie n'avait à tabler ni sur les chemins tracés ni sur les routes utilisables. De plus, la rigueur du climat était un facteur avec lequel il a fallu souvent compter.

La longueur de la voie ferrée du transsibérien est la plus grande du monde, elle est désignée sur les documents officiels comme mesurant 9.876 verstes ou 10.500 kilomètres.

Ce travail a été divisé en cinq zones ou sections de construction. L'une d'elle court tout le long de l'*Amour.*

Les condamnés politiques ont fourni la plus grande partie du personnel employé à la construction de cette voie gigantesque.

De gré ou de force, il a fallu que les malheureux exilés contribuassent, non pas dans la mesure de leurs forces, mais au gré de leurs tortionnaires, à l'œuvre qui doit libérer leurs descendants car c'est dans le progrès que se trouve le remède aux pires tyrannies.

Entre l'Oural et le Pacifique, le gouvernement russe a concédé aux moujicks, chaque jour plus nombreux, des terrains vierges propres à la culture. Pour rendre les transactions plus faciles, et assurer aux exploitations agricoles en formation, la main-d'œuvre nécessaire, des tarifs spéciaux comprenant le transport des

Kabarowka, village sibérien.

ouvriers et des instruments aratoires ont été homologués dans les parcours de tous les points de la Russie, à Irkoust, Yakoust et Transbackalia.

Les règlements sur le contrôle de l'émigration sont peu nombreux et de la plus grande simplicité : Un certificat autorise l'émigrant à quitter la Russie d'Europe, en lui imposant cependant, après l'obtention, un délai qui permettra à ses créanciers, s'il en a, de ne pas le laisser partir sans avoir payé ses dettes.

Aussitôt sa situation réglée, l'émigrant est transporté par voie ferrée à Tchelyabinsk ville frontière de la Sibérie orientale où des terres lui sont remises en toute propriété.

L'étendue des concessions varie selon la richesse du sol et la compétence de ceux qui les sollicitent.

La population indigène de la Sibérie comprend une grande diversité de races : on y trouve des Samoyèdes dans le nord ; des

Kirghiz à l'ouest ; des Mogols au sud ; des Aïnos et des Kormkes au nord-est.

Ce vaste territoire est divisé en deux gouvernements généraux : la Sibérie occidentale et la Sibérie orientale.

La ville importante, on peut même dire la plus importante par sa situation politique et son commerce est Irkoutsk ; Kratka ne doit pas être oubliée non plus, parce qu'elle est un centre intéressant et actif.

L'étranger qui visite la Sibérie est frappé du mélange bizarre d'ancien et de moderne, d'auberges sordides et d'hôtels confortables, de chemins de fer et de moyens de locomotion légués par les siècles passés.

Stephen Boutal quia visité la Sibérie orientale et qui a recueilli

Maison et bureau du gouverneur de la province de « l'Amour ».

sur les émigrants russes des renseignements intéressants décrit ainsi un véhicule sibérien le *ragunky* :

Qu'on s'imagine une sorte de haquet assez semblable à ceux qu'on utilise pour transporter le bois, avec cette différence qu'au lieu d'avoir deux montants parallèles reposant sur les roues, le ragunky se compose tout simplement d'une poutre centrale reposant sur les axes des essieux. Cette poutre est quelquefois rembourrée pour les voyageurs épris de confortable.

Nous sommes loin, on le voit, de l'élégante droshki de Michel Strogoff.

Notre auteur, qui donne sur les hôtels russes des aperçus plutôt ironiques a visité Iman, trou à rats, qui ne fait pas mauvaise

figure dans l'ensemble des villes mornes de cette partie du monde.

D'Iman son voyage s'est continué par Khabarowka, qui mérite une description particulière.

Khabarowka est un port d'une certaine importance d'où partent des steamers qui desservent les rivières sibériennes. Si, comme nous le pensons, l'acte du Tsar a pour conséquence de donner au commerce du pays un essor nouveau, Khabarowka aura, dans l'avenir, l'importance de Saint-Louis, aux États-Unis.

La population de ce port est plus vigoureuse, plus *débrouillarde* — qu'on me passe le mot, mais il rend exactement ma pensée — que celle des villes voisines.

Le commerce et l'industrie naissante l'ont transformée, si bien qu'on croirait avoir sous les yeux une colonie européenne transplantée dans cette contrée lointaine.

Et le jour où l'administration Russe qui abuse des gouverneurs généraux jusqu'à en imposer aux loups des forêts sibériennes, cessera d'exercer sa fâcheuse inquisition sur les allées et venues des colons, ces *settlements* ou campements de moujicks jouiront de la plus grande prospérité.

Le colon russe, malgré la différence ethnique qu'il présente avec l'Anglo Saxon, a de ce dernier surtout le détachement du sol; il quitte aisément la mère-patrie sans espoir de retour. De là une grande force d'action, une application constante de toutes les énergies, vers un but déterminé.

Alors que nous comprenons en France la colonisation comme un moyen rapide de parvenir à la fortune, fortune dont nous reviendrons jouir dans le pays d'origine, le moujick oublie la terre natale, et fonde sur le sol sibérien une Russie nouvelle.

L'acte du Tsar, comme nous le disions en commençant, est donc aussi honorable qu'habile, il allége les souffrances des exilés, diminue les causes de mécontentemet et augmente la richesse économique de la Russie.

J. Carmant.

EN FÊTE

(*Suite.*)

Et cependant, elle rougissait de cette pensée, elle la regardait comme un crime, mais pouvait-elle commander à son imagination? — Robert ne lui réserverait-il pas des déceptions? Physiquement, il ressemblait à son père, il avait les mêmes traits, les mêmes yeux durs, la même bouche mince; il parlait d'un ton sec et autoritaire, comme Gaston. Tant qu'elle l'avait eu près d'elle à Enghien, elle avait pu le retenir un peu. Mais à Paris, sous l'influence de son mari qui, désireux d'en faire un sportsman comme lui, le forçait à monter à cheval, lui donnait maîtres d'armes et de boxe, l'entraînait dans des exercices violents, Robert échappait aux soins de sa mère, et à certains de ses goûts, à certaines de ses réflexions, il s'affirmait déjà comme tenant bien plus du côté paternel que du côté maternel. Et Andhrée souffrait de voir l'enfant ne plus toujours lui obéir. Non seulement elle n'avait plus l'amour du père, mais encore un jour arriverait peut-être où elle serait dépossédée de l'affection du fils.

Néanmoins, elle espérait qu'elle se trompait; elle cherchait à se convaincre que c'était une imagination absurde. Et, se gourmandant d'avoir de telles idées, elle revenait de plus en plus tendre et affectueuse vers son enfant.

Le marquis dit :

— Alors, Madame, c'est un congé?

— Non, pas un congé; je vous demande simplement, pour moi, pour moi seule, vous entendez, de rester désormais quelques mois sans nous voir.

Alors, devant l'anéantissement de son rêve, devant l'écroulement de son bonheur, d'Osmers éprouva une telle douleur que lui, si fort et si hautain, lui qui narguait la Destinée, lui qui croyait ne

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 29 juillet.

plus pouvoir aimer et avait, soudainement, senti refleurir en soi un suprême amour, il jeta bas le masque d'homme indifférent qu'il conservait si précieusement. Sous le coup de fouet du Désir, toute fausse honte disparut ; il se montra l'être que la passion rendait ingénu et naïf, et si tendre aussi. Et il ne retint pas les larmes qui, perlant de ses yeux, tombèrent en grosses gouttes le long de son visage.

En voyant ces pleurs, cette physionomie contractée, cette douleur vivante, les yeux d'Andhrée se voilèrent d'une buée humide. Un désespoir horrible s'empara de la jeune femme, lui contractant la gorge à ce point que la respiration cessa. Tout son amour s'exaltait dans un immense élan de pitié. Elle eût voulu se jeter au cou du marquis, boire ces larmes précieuses, ces larmes qui continuaient de tomber à cause d'elle. Jamais elle n'avait ressenti, avec autant d'angoisses, de telles délices.

Il la vit émue, bouleversée. Il saisit ses mains qu'elle n'eut pas la force de dégager, l'attira vers lui.

Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule du marquis :

— Jurez-moi que vous serez seulement mon ami ?

Être seulement un ami ! Phrase qu'il avait souvent entendue dans des circonstances analogues, phrase qui signifiait : « Moi aussi, je vous veux près de moi... Moi aussi, je ne ne veux pas vous perdre... »

Doucement, très doucement, il murmura :

— Oui, je vous le jure !

— Vous m'aimez donc ?

— Pouvez-vous en douter ?

Et sur leurs visages bouleversés, dans leurs yeux où des commencements de sourires se mêlaient aux larmes, ainsi que des rayons de soleil dans ces nuages lourds et noirs, éclatait cette volupté de souffrir qui augmente l'intensité de l'amour.

Lentement, Mme d'Alvarays s'était dégagée des bras qui l'enserraient ; d'un fin mouchoir de batiste qu'elle tenait à la main, elle essuya les yeux de d'Osmers, puis ses joues. Et, à son tour, elle sécha ses paupières.

— C'est juré ; vous ne serez que mon ami ; jamais vous ne demanderez autre chose ?

— Je le jure !

Leurs mains s'étreignirent pour sceller le serment. Ils étaient las, presque courbaturés, tellement vive avait été leur souffrance ;

mais cette fatigue, amenée par la détente des nerfs, leur semblait adorablement douce, et ils en jouissaient comme lorsque, après une longue et douloureuse maladie, la convalescence apporte le calme physique et le repos moral aux corps abattus.

— Je pars dans quelques jours pour Monte-Carlo, dit le marquis; me permettez-vous de vous écrire ?

— Je vous le permets.

Et Andhrée, qui venait de nier la possibilité de l'amitié entre un homme et une femme, se laissa entraîner par d'Osmers dans une longue conversation, formant avec lui mille projets chimériques, escomptant l'avenir et la volupté des confidences. Elle pensait que le marquis, l'aimant au point de pleurer devant elle, — ce qui indique toujours une certaine faiblesse, — n'oserait jamais aller plus loin, qu'il s'arrêterait, au moindre geste, au plus petit reproche, si par hasard la passion l'entrainait. D'ailleurs ne voyait-on pas des exemples d'homme et de femme qui s'étaient aimés d'un amour purement immatériel, dans une sainte et chaste union des esprits ? Elle se remémora Pétrarque et l'immortelle Laure.

Elle oubliait sa jeunesse, les dédains de Gaston et la beauté de d'Osmers.

TROISIÈME PARTIE

I

A peine la Princesse venait-elle de franchir la porte du salon de mode où Margot était employée en qualité d'aide-vendeuse que celle-ci se précipita à sa rencontre :

— Ah ! Madame, que je suis contente de vous voir !

— En effet, dit la Princesse, la dernière fois que je suis venue, vous n'étiez pas là. Que devenez-vous donc ?

Margot avait été souffrante : un mal de gorge attrapé dans le train, un soir, en rentrant à Colombes. Elle avait dû garder la chambre pendant un mois. Et cela, au moment où il lui arrivait une grande joie, la plus grande peut-être de toute son existence.

Elle allait s'expliquer quand une vendeuse survint. La petite souffla très bas à sa cliente :

— Je vous dirai cela tout à l'heure... Mais au fait, peut-être le savez-vous déjà.

La vendeuse s'empressait auprès de la Princesse. Qu'est-ce que madame désirait ? Chapeau de sortie ou de soirée ?

Dans la grande pièce au parquet brillant comme un miroir, au plafond blanc très élevé, des rangées de champignons en bois noir se dressaient, portant des chapeaux, les uns sérieux et graves comme des douairières, les autres d'une distinction élégante, certains chiffonnés et cascadeurs ainsi que des pierrettes à la sortie d'un bal. Toutes les couleurs chantaient dans les nuances des fleurs et des rubans, tandis que des ailes d'oiseaux et des plumes se redressaient victorieusement, conquérantes comme des moustaches de mousquetaires.

Au bout d'un quart d'heure, la Princesse, qui avait fait choix de plusieurs chapeaux, se disposa à les essayer. Déjà, assise devant une console de marbre blanc qui supportait une glace à main et des pelotes à épingles, elle venait de se décoiffer quand elle sentit sur son épaule le petit coup sec d'un manche de parapluie. Elle se retourna. C'était la Dubarry.

— Tiens, te voilà !

— Oui, je viens me faire empanacher.

— Empanacher ?

L'Enfant Candide expliqua pourquoi elle employait ce terme. Depuis quinze jours, Jehan sans Peur l'honorait de ses faveurs. Dernièrement, il avait dompté des lions dans un théâtre des boulevards qui donnait une pièce à grand spectacle. Après son algarade avec la maîtresse du belluaire, la Dubarry avait pensé qu'il valait mieux ne pas s'exposer à de nouvelles mésaventures.

Mais en revoyant Jehan sans Peur sur la scène, — telles des feuilles au souffle de la brise, — s'en allèrent ses bonnes résolutions. Il était si beau, ce dompteur ; il avait les épaules si larges ! Et il savait si bien s'habiller ! Il ne portait pas, ma chère, les vestes à brandebourgs, les pantalons blancs et les bottes à l'écuyère de ses prédécesseurs ; il dédaignait aussi l'habit noir, pour apparaître dans des smokings bleu de ciel ou gorge de pigeon, en culotte courte, avec des bas de soie et des souliers à boucles d'argent. Et il fallait le voir quand il fixait ses lions ! D'un seul regard, il les forçait à se coucher. Ah ! c'était un gaillard, celui-là !

— Est-ce que tu l'as meublé ? demanda la Princesse.

La Dubarry eut un petit sourire, satisfait. Non, elle ne l'avait

pas meublé, mais elle se réservait pour quelque chose de mieux; et, de plus, il y aurait un de ces jours une surprise qui étonnerait bien des gens.

— Et Silvany, qu'est-ce qu'il pense de tout cela ?

— Lui, il continue de trouver la vie abominable et de prendre les culottes au cercle. Mais il a son grand ouvrage sur Brahma qui le console de tout. J'ai dû subir aujourd'hui une conférence sur la *Trimourti*. Tu connais la *Trimourti?*

— C'est un animal ?

— Non, c'est la Trinité indienne. Il m'amuse beaucoup, le baron, avec ses histoires sur Vichnou, Siva et Brahma. Quand j'ai passé une heure avec lui, je peux me coucher; je te promets que le sommeil vient vite.

La Dubarry s'interrompit un instant; puis elle reprit:

— Ce n'est pas tout ça... Je bavarde et je ne m'empanache pas.

— Voyons, qu'est-ce que signifie ce terme ?

— Tu n'as pas encore compris? Eh bien, Jehan sans Peur adore les chapeaux à plumes. Plus il y a de plumes, plus il trouve l'objet épatant. Alors, j'en fourre, j'en fourre... Un de ces jours, on m'appellera l'Autruche.

En voyant les deux femmes causer ensemble, à voix basse, la vendeuse les avait quittées un instant pour servir une autre cliente. A quelques pas d'elles, se tenait Margot en observation.

La Dubarry se tourna vers la petite :

— Mademoiselle, voulez-vous me montrer des chapeaux avec des plumes ?

La Princesse intervint:

— Attends un peu, mademoiselle Marguerite a quelque chose à me dire.

La jeune fille s'approcha, et tout de suite, les yeux pétillants de gaieté, en se frottant les mains, elle donna les raisons de sa joie. Le marquis avait envoyé à son fiancé, Henri, vingt mille francs pour le remercier de lui avoir donné le système. La Princesse savait que c'était le chiffre fixé par les parents pour accorder leur consentement au mariage des deux petits. Alors elle devait comprendre combien ils étaient heureux maintenant! Bientôt, la noce aurait lieu; on banqueterait chez Marguery et l'on irait se ballader au Bois, dans les landaus, comme des princes.

— Oh! Madame, conclut Margot, vous ne savez pas quelle

reconnaissance j'aurai toute ma vie pour M. d'Osmers. Il peut me demander la Lune, j'essaierai de la décrocher.

Mais, au lieu du sourire de contentement qu'elle espérait voir se dessiner sur les lèvres de la Princesse, Margot fut très étonnée de constater que celle-ci prenait un air dépité.

— Combien y a-t-il de temps que M. d'Osmers vous a envoyé cette somme?

— Mais quelques jours après son arrivée à Monte-Carlo.

— Ah! c'est ça!

La Princesse se tut un instant, piqua nerveusement une épingle dans l'une des pelotes qui se trouvaient sur la console. Puis, à travers les dents à peine desserrées, elle dit :

— Eh bien! vous avez plus de chance que moi, ma petite!

— Est-ce que d'Osmers a perdu? demanda la Dubarry.

— Il m'a écrit qu'en effet il avait gagné beaucoup au commencement; puis il a rendu à la fin toute la galette.

La Dubarry eut une moue comiquement attristée :

— Alors les dix milles balles que j'avais mises dans son jeu?

— Dans le lac, à présent.

Les bras levés au ciel, aucunement émue d'ailleurs, la Dubarry murmura :

— Ça ne m'étonne pas... Jamais un homme ne m'enrichira.

Sans plus insister, elle se dirigea vers les chapeaux, suivie de Margot, toute déconfite et très ennuyée de son impair.

A son arrivée à Monte-Carlo, d'Osmers avait gagné en effet. Plein de calme et de flegme, il suivit consciencieusement son système, limitant son gain et empochant chaque jour des bénéfices raisonnables. Dès une heure, il venait s'asseoir aux tables de roulette, ponctuel comme un employé qui va à son bureau. A la tombée de la nuit, il se levait, glissait dans son portefeuille les quelques billets bleus gagnés l'après-midi, puis, après une flânerie dans les jardins du Casino ou à la terrasse d'un café, il s'en allait dîner, satisfait du résultat de la journée, en homme qui a bien travaillé. Les gains tombaient si régulièrement, la martingale semblait tellement infaillible, qu'un soir, après un de ces fins dîners où le champagne mélangé au claret, lui avait mis des idées généreuses en tête, il jugea gentil d'envoyer tout de suite à l'inventeur du système les vingt mille francs promis. Quelle joie il allait causer! Comme les deux petits seraient heureux!

Il hésita toutefois pendant quelques minutes, s'arrêtant à un

scrupule de joueur. N'avait-il pas tort de retirer ainsi son argent de son gain quand il ne possédait pas encore toute la somme qu'il s'était fixée? Cet envoi qu'il allait faire ne serait il pas une cause de déveine? Mais il songea qu'en ce moment il ne jouait pas; il suivait un système, il ne luttait pas contre la chance, témérairement, comme le ponte qui joue au hasard.

En outre, il pensait que Margot et Henri étaient deux amoureux; et comme lui-même souffrait d'aimer, il devenait compatissant, il s'attendrissait sur le sort de ces enfants qu'une seule question d'argent empêchait de se réunir. Non, cet envoi, loin de lui porter malheur, serait une chance de plus pour la réussite finale. Et même, — car l'amour porte à la croyance en une divinité, — s'il se trouvait là-haut un être céleste, celui-ci tiendrait-il compte de cette bonne action; il favoriserait la passion du marquis.

Et il continua de jouer avec prudence.

Entre temps, il usait de la permission d'écrire qu'Andhrée lui avait donnée. Chaque jour, il envoyait une lettre dans laquelle, crépitant comme des fusées d'un feu d'artifice, éclataient les épithètes passionnées. Il s'était bien gardé de dire à Mme d'Alvarays le but réel de son voyage; il avait parlé d'une affaire importante, d'Anglais très riches qu'il était obligé de voir, se tenant dans les généralités et les termes vagues. Et jamais, dans ses lettres, il ne faisait allusion aux choses vulgaires qu'il devait accomplir. D'un côté, la réalité; de l'autre, l'idéal.

Mais il dépeignait en des phrases sincères toutes les souffrances qu'il éprouvait à être loin d'Andhrée. Que faisait elle? Comment se distrayait-elle? Lui s'ennuyait mortellement dans cette ville qu'on disait si joyeuse. Et à décrire longuement ses tristesses, à raconter combien il se désolait de se trouver si loin d'elle, il arrivait que son ennui grandissait de jour en jour et que le besoin de revoir l'Aimée devenait de plus en plus impérieux.

Elle, de son côté, en des missives courtes d'abord, puis très longues, — car il lui semblait que, tout en écrivant, d'Osmers était là, — elle, aussi, répondait en écho. C'étaient deux tristesses qui se parlaient.

Et peu à peu, expectants tous deux au début, ils sortaient de leur réserve. Ils se lançaient dans des théories, ils se posaient mutuellement des problèmes, des points d'interrogation où, sous toutes ses faces, était exposée la casuistique de l'amitié. Ils cherchaient à savoir leursgoûts, leurs préférences qréciproues, ils expliquaient

leur caractère. Et il se trouvait — ô chose imprévue! — que toujours ils avaient les mêmes goûts et des caractères identiques. Alors ils entonnaient des chants de triomphe, ils faisaient allusion aux sots, aux imbéciles, à tous ces gens vulgaires qui ne pensent qu'à s'adonner aux joies de la chair et ne comprennent pas la volupté de souffrir, en s'enfouissant dans une amitié délicieuse et éthérée.

Et ceci était peut-être dit pour M. d'Alvarays.

Néanmoins d'Osmers, pour calmer ses souffrances et rendre ses nuits exemptes de cauchemars, invita à souper, certains soirs, quelques jolies filles.

Malgré ces faiblesses, le marquis éprouvait de jour en jour le besoin de revoir Andhrée. Par l'absence, grandissent le charme et la beauté de l'être aimé. Il se disait qu'il ne pouvait plus vivre loin d'elle; il crut comprendre dans certains passages des lettres d'Andhrée qu'elle le rappelait à Paris.

Il jugea qu'il fallait en finir vite.

Un soir, après avoir bu un peu plus que d'habitude du champagne mélangé au claret, il fut convaincu qu'il aurait la grande veine. Dans l'après-midi, il avait réalisé en deux heures le gain qu'il mettait ordinairement quatre heures à obtenir. En sortant du Casino, il avait jeté un louis sur un numéro. Il avait gagné. C'était là une indication.

Au reste, — le bourgogne uni au champagne a de ces traîtrises, — il finissait par trouver que son système ne lui donnait pas un bénéfice assez considérable. Que rêvait-il? Rentrer à Paris avec une grosse somme, qui lui permettrait d'attendre la réalisation de l'affaire de mine dont il s'occupait. Mais pour atteindre un gros chiffre, en suivant péniblement un système, il faudrait des jours et des jours. Pourquoi ne pas tâter la veine avec l'argent qu'il avait gagné? Il avait tellement confiance en lui qu'il n'hésita pas, il se leva et courut au Casino.

Désireux de jouer gros jeu, il abandonna la roulette pour le trente-et-quarante. La destinée fut ironique. En une heure, il perdit tout ce qu'il avait mis de si longues après-midi à réaliser.

Troublé par cet échec, voyant que sa rentrée à Paris était encore reculée, il jura de prendre sa revanche. Le lendemain, il revenait au trente-et-quarante. Cette fois, la destinée fut aimable; d'Osmers quitta la salle avec cinquante mille francs de gain.

En s'en allant, il éprouva une véritable joie. Oh! il le sentait, « ça allait marcher, il était dans la bonne passe ». Et il pensait:

« Dix coups comme celui que je viens de faire aujourd'hui... et j'ai un demi-million. » Ses espérances se changèrent en certitude quand, à la sortie du Casino, il tomba à la fois sur un cheval blanc, un bossu et un militaire. Quoi de plus sûr pour porter la veine que la rencontre d'un pareil trio?

Mais le bossu était peut-être un faux bossu ou le militaire un civil déguisé; car, deux jours après, le marquis rendit à la banque non seulement tout son gain, mais, avec son propre argent, celui de la Princesse.

Du coup, s'il continua de plastronner, il se sentit inquiet, très ennuyé. Il eut envie de télégraphier à son amie de lui envoyer de l'argent; mais il réfléchit qu'à distance il perdrait son autorité; il n'obtiendrait probablement pas un nouveau prêt.

Chose plus grave: il devait se rendre à Rome pour servir les intérêts de Bourrelier, obtenir le titre de comte romain que celui-ci attendait avec tant d'impatience. Comment partir?

Il savait où trouver cent louis, au besoin. Il rencontrait assez de gens de connaissance pour user de quelques légers tapages. Mais toutes ces personnes il ne les connaissait pas assez intimement pour pouvoir les faire attendre. Il pouvait seulement leur dire: « Cher ami, je viens de me faire décaver. Je ne veux pas rentrer à l'hôtel. Prêtez-moi donc tant. Je vous remettrai ça demain. » Et le lendemain il faudrait qu'il renvoyât la somme.

Or, il lui eût été très difficile de s'exécuter, pour cette excellente raison qu'il n'avait plus, ni à Monte-Carlo, ni à Paris, un sou vaillant. Le décavage était royal.

Que devenaient alors tous ses rêves, toutes ses espérances de vie brillante et élégante destinées à séduire davantage Mme d'Alvarays? Cette fois, tout craquait; il rentrerait à Paris plus pauvre qu'il n'en était parti. Et là, comment vivre?

C'était la première fois qu'il se sentait ainsi désemparé par le manque d'argent. Il eut toute une journée d'angoisses.

Mais vers le soir, après avoir dîné, il se ressaisit.

— Voyons, pensa-t-il, je m'affole comme un collégien qui aurait pris vingt francs dans la bourse paternelle et les aurait dissipés en compagnie d'une jeune ouvrière. Est-ce que Bourrelier n'est pas là, notre excellent Bourrelier? Je vais lui écrire que je suis en détresse et que j'ai besoin de dix mille francs pour faire le voyage de Rome et offrir un objet de piété au monsignor dont la protection nous est nécessaire.

Sur-le-champ, il demanda de l'encre, du papier, une plume et écrivit au coulissier.

Celui-ci répondit télégraphiquement. Il avisait d'Osmers qu'il souscrivait à sa demande; mais en homme avisé, sachant le marquis joueur, il ne lui envoyait que cinquante louis à Monte-Carlo; les neuf mille francs restant dus, d'Osmers les trouverait à son arrivée à Rome, à l'hôtel où il descendrait.

Le marquis fit la grimace. Il s'était dit que sur les dix mille francs, il en mettrait cinq au jeu, espérant se refaire, rattraper la somme perdue. Avec cinquante louis, il avait tout juste de quoi payer son hôtel. Il fallait dire encore une fois adieu aux rêves de fortune.

La dépêche de Bourrelier lui était arrivée vers 1 heure de l'après-midi. D'Osmers consulta un indicateur. Le rapide pour Rome ne partait qu'à 9 heures du soir. Il avait donc toute une journée devant lui. Que faire, sinon aller au Casino?

Il s'y rendit, machinalement, décidé à risquer simplement quelques louis. Il s'assit, joua un numéro plein, le 26. Le numéro sortit trois fois de suite. Alors d'Osmers pensa qu'il tentait la veine, qu'il ne devait pas la laisser s'échapper. Il ponta avec acharnement. Devant lui, peu à peu, s'entassaient des louis et des billets de banque. Il put jouer le maximum. Il gagna; il recommença; sa veine ne se démentit pas. Déjà une galerie s'était formée qui suivait ses coups avec une curiosité cupide. Il entendait des gens s'écrier derrière lui : « Oh! il a encore passé! » Et un murmure montait, fait d'admiration et d'envie.

Cependant, tout en poussant ses billets sur la table, il ne ressentait ni fièvre ni émotion. Il pensait que c'était maintenant « son jour », qu'il devait fatalement gagner. Il avait cette assurance du joueur sûr d'être en pleine chance; et il risquait les coups les plus audacieux, avec cette sérénité et ce beau flegme qui lui étaient habituels.

Deux heures après, il avait cent mille francs en poche. Il se leva et s'en alla.

Dehors, il se demanda : « Vais-je rester et continuer la série? » Mais la journée d'angoisse qu'il avait passée la veille l'avait calmé. S'acharner à courir après le demi-million, c'était risquer de tout reperdre. Or, avec la somme qu'il avait maintenant sur lui, il pouvait vivre pendant quelques mois. Il ne louerait pas d'hôtel; il resterait rue Crevaux.

Mais, tout à coup, il songea : « Et les soixante mille francs de la Princesse? » Il fut pendant quelques instants très perplexe. S'il rendait cet argent, il allait être encore gêné; il faudrait qu'il retournât au Casino. Cette perspective ne lui souriait plus. « Bah! pensa-t-il, elle m'a confié son argent pour suivre un système; je ne me suis pas conformé aux instructions reçues, il est vrai, mais j'ai risqué le tout honnêtement. Si j'avais gagné, je lui aurais donné sa part de bénéfices. J'ai été malheureux, tant pis pour elle comme pour moi! A présent, elle sait que j'ai tout perdu. » Et ses scrupules ainsi calmés, — d'Osmers les calmait vite, — il ne pensa plus qu'à partir.

Le même soir, il filait à destination de Rome, avec le seul désir d'arranger au plus vite l'affaire de Bourrelier et de rentrer à Paris.

Leurs chapeaux essayés, la Princesse et la Dubarry se disposaient à s'en aller quand toutes les deux poussèrent un même cri : « Ah! la Pompadour en compagnie de Rouvrée! »

Ce fut des bonjours, des salutations, des : « Qu'est-ce que vous faites-donc? On ne vous voit plus, ni l'un, ni l'autre. Alors, c'est les grandes amours! »

Les deux femmes s'extasièrent sur la robe de la Pompadour. Quel chic, madame! Délicieux, ce corsage qui, par derrière, avait des pans d'habit d'homme. Et cette jupe qui tombait droite sans un pli. Le costume sortait de chez un grand faiseur? Car le corsage était divin. Il moulait le buste de la Pompadour ainsi qu'un maillot. Et cette jupe aussi, cette jupe! Oh! vite, qu'elle donnât l'adresse de son couturier! On irait.

La Pompadour dit où elle se faisait habiller maintenant; dans une maison anglaise qui venait de se lancer et ne livrait aucune robe à moins de cinquante louis.

— Peste, ma chère! tu ne t'embêtes pas! dit la Princesse.

Derrière elle, Rouvrée écoutait, ravi, la bouche ouverte, les yeux noyés d'extase. Il dit avec son éternel air bête :

— N'est-ce pas qu'elle est bien?

La Pompadour lui donna une petite tape amicale sur la joue.

— Oui, mon chéri, oui, va me choisir des chapeaux.

Une vendeuse était là aux ordres :

— Si Monsieur veut venir voir?

Rouvrée, docilement, obéit.

Aussitôt la Princesse et la Dubarry chambrèrent la Pompadour.

Que se passait-il? Quoi? Est-ce que, par hasard, c'était Rouvrée qui avait payé la robe?

— Oui, mes enfants, dit la Pompadour avec un petit rire. Oui, il marche!

— Pas possible!

La Princesse et la Dubarry se rapprochèrent encore de leur amie. Oh! qu'elle contât, et vite! Rouvrée offrait maintenant des choses! Alors, il fallait s'attendre à un cataclysme. Désormais, la Tour Eiffel tiendrait sur sa pointe!

La Pompadour, voyant Rouvrée occupé, pouffa. La comédie devenait drôle, en effet. Est-ce que Rouvrée n'était pas tombé amoureux d'elle? Ah! elles allaient s'écrier : « Pas possible! » Si, si, elle disait la pure vérité, la vraie, celle qui sort du puits, toute blanche, sans peignoir, quoi! Et il se passait des drames. Rouvrée, à présent, trouvait que madame Mère ne lui donnait pas suffisamment d'argent; il faisait des scènes à la Régente. Il voulait avoir son fauteuil d'abonné à l'Opéra, pour voir la Pompadour dans les ballets. Et madame Mère refusait. D'où des disputes quotidiennes. Ça devenait divin.

— Et la passion date de quand?

— De la première de *Paris-Cascade*. Il tenait absolument à venir boire une boisson aux fraises chez moi après le bal. J'avais eu du succès dans la revue; je l'ai emmené.

— Il paraît qu'il l'a trouvée bonne, ta boisson?

La petite danseuse esquissa un simulacre de pirouette. Puis :

— Vous allez voir.

Elle appela :

— Mon ami?

Rouvrée se tourna vers elle :

— Vous désirez?

— Quels chapeaux choisissez-vous?

Il balbutia :

— Mais des chapeaux de sortie...

— Et de soirée... Vous entendez, de soirée.

Il s'inclina :

— Très bien.

La ballerine se tourna vers ses amis :

— Vous voyez comme c'est dressé déjà!

Les trois femmes eurent de petits sourires réjouis. Un instant, elles contemplèrent Rouvrée qui, en arrêt devant les chapeaux,

les regardait en connaisseur, s'informant toutefois du prix avant d'arrêter son choix. Et, sans parler, elles se comprirent toutes. On finissait donc par le dompter, celui-là. On l'amenait aussi à la fête. Il entrait dans la grande danse où les écus de madame Mère tinteraient joyeusement comme les sonnailles d'un tambour de basque. Il fallait les faire valser, ces écus; qu'on vît leur couleur et qu'on entendît leur bruit. Assez longtemps Rouvrée avait berné des débutantes, qui ne connaissaient rien à la vie de Paris et se donnaient à lui parce que, en sa qualité d'auteur, il leur promettait des rôles dans les salons, se targuant de les faire entrer, plus tard, dans de grands théâtres, citant des noms de directeurs qu'il n'avait jamais vus, affichant des relations avec des critiques qu'il ne connaissait pas. C'était la revanche; et sans que ses amies eussent parlé, Pompadour comprit qu'elles la félicitaient.

La Princesse, ravie d'apprendre l'aventure, se disposait à prendre congé de la danseuse; déjà elle lui tendait la main; tout à coup, elle s'écria :

— Ah! bien! Ça n'est pas malheureux! Il y a assez longtemps que je t'attendais.

Apparut d'Alvarays, très piteux, agitant des bras qui faisaient des excuses. Certes, il était en retard; il le reconnaissait. Il avait promis de venir prendre sa maîtresse chez la modiste à 4 heures et il était 5 heures. Mais il demandait à plaider les circonstances atténuantes.

— Et pourquoi ?

— J'ai rencontré un de mes amis avec lequel j'ai causé longuement.

La Princesse regarda la Dubarry et la Pompadour! Combien de fois, elles aussi, n'avaient-elles pas entendu cette phrase-là, hein? Les hommes étaient étonnants avec leurs amis. Quand ils disaient ce mot : « Mon ami, mon ami », ils en avaient plein la bouche. Ah! l'on pouvait parler des femmes qui étaient bavardes! A ce point de vue, ces messieurs leur étaient vraiment supérieurs.

Elle interrogea, en appuyant sur les mots, d'un ton dédaigneux :

— Et quel était cet ami ?

D'Alvarays répondit

— D'Osmers. :

Elle ne put réprimer un geste de surprise :

— Quoi! il est revenu ?

L'étonnement de la princesse étonna Gaston. Oui, d'Osmers était

revenu de Monte-Carlo. Et depuis huit jours encore. En quoi ce retour était-il extraordinaire ?

Elle répondit vivement :

— Ça n'a rien d'extraordinaire en effet. Mais ce qui me surprend, c'est de ne pas l'avoir rencontré, le marquis. Où l'as-tu vu?

Sur un ton bon enfant, il répliqua :

— Chez ma femme.

Les lèvres pincées, la Princesse demanda :

— Et le marquis va bien ?

— Très bien.

La Princesse serra les mains de la Dubarry et de la Pompadour. Elle souhaita à celle-ci bonne chance ; que Rouvrée lui achetât beaucoup d'affaires.

La ballerine se contenta de montrer du doigt la vendeuse qui disait à Margot : « Vous allez mettre ces chapeaux avec ceux-là, Madame les essaiera tout à l'heure. »

II

Par cette fin de mars où le soleil riait et pleurait tour à tour, — gouttes d'or et gouttes de pluie, — le bois frémissait d'une vie nouvelle. Aux branches des arbres, encore noircies par le froid, pointaient des bourgeons nouveaux ; sur les pelouses, s'étendaient des plaques vertes de gazon. Et de l'allée latérale à l'avenue des Acacias, dans laquelle marchaient Lilette et Andhrée, une bonne odeur montait, l'odeur de la terre mouillée, en proie au sourd et vivifiant travail du printemps qui allait naitre ; des vols d'oiseaux filaient, allègres, s'élevant vers le ciel, dans lequel des nuages couraient, montaient les uns sur les autres, se confondaient, s'escaladaient, capricieux comme la nature, légers comme des dentelles, des nuages gamins qui avaient l'air de ouer à saut-de-mouton. Et une brise soufflait, charriant de délicats parfums dans l'air subtil.

Les deux femmes, débarrassées de leurs fourrures, en de simples vestes de drap noir, allaient côte à côte, piquant de temps en temps du bout de leurs ombrelles le sable fin de l'allée.

— Alors tu es heureuse ? demanda Lilette.

— Oui.

— Ça se voit d'ailleurs à ta mine

En effet, le visage de Mme d'Alvarays n'avait plus cet air las et ennuyé qui l'avait rendu, si longtemps, douloureusement grave. Il semblait que les traits contractés s'étaient tout à coup détendus, faisant moins saillir les pommettes, rendant aux joues leur plénitude, donnant à toute la physionomie une expression nouvelle de eunesse et de contentement.

Les yeux, pendant tant d'années mélancoliques, brillaient, lumineux, parfois avec des reflets de gaieté; et au coin des lèvres qui maintenant s'ouvraient pour le sourire, s'effaçaient les deux petites rides, nettes comme des coups d'ongles, qui marquaient jadis les souffrances de la jeune femme. La démarche aussi n'était plus la même. Au lieu d'arrondir les épaules, Andhrée se redressait, portait la tête haute, montrait dans l'allure et dans le geste une décision qu'elle n'avait jamais eue. Sa voix elle-même sonnait plus fort, ne laissant pas tomber les mots comme autrefois, les lançant avec netteté, par instants, avec volubilité.

— Je suis rudement contente de te voir heureuse, reprit Lilette. Tu ne l'as pas volé!

Elle était devenue enfin la confidente d'Andhrée Celle-ci, pendant l'absence du marquis, afin de vivre tranquillement son rêve, de ne pas laisser échapper son secret, avait résolu d'abord de ne sortir qu'avec une amie, Mme Turgys. Au milieu de son existence honnête et rangée, Suzanne, incapable d'une pensée adultère, ne la soupçonnerait pas un seul instant d'avoir un flirt. Si elle voyait Andhrée inquiète, elle attribuerait l'agitation de son amie aux douleurs que lui faisait endurer la conduite de Gaston. Sa perspicacité n'irait pas plus loin.

Mais Andhrée s'aperçut bientôt que les relations d'amitié parisiennes diffèrent de celles que l'on peut avoir à la campagne. Pendant tout le temps qu'elle habitait Enghien, l'été, Mme Turgys venait voir Mme d'Alvarays, enchantée de trouver quelqu'un avec qui elle pût passer les après-midi, jusqu'au moment du diner, heure à laquelle son mari, retenu par ses consultations, ou par ses visites, revenait de Paris.

Maintenant, il n'en allait plus de même. Le chirurgien, déjà pourvu d'un nombre considérable de croix, entendait devenir commandeur de la Légion d'honneur. Et, désireuse de seconder son mari dans une affaire aussi grave, Suzanne se dépensait en visites, en diners et en soirées. Elle avait retrouvé dans le monde une de ses anciennes amies de couvent, la fille d'un épicier très riche

qu'elle ne tutoyait pas alors que toutes deux étaient dans la même classe. Mais cette représentante de l'Épicerie moderne était devenue la femme d'un ministre qui jouissait d'une grande influence dans le conseil. En revoyant son ancienne camarade de classe, Suzanne s'était jetée à son cou, l'avait tutoyée. A présent, les deux femmes ne se quittaient plus.

Déjà un peu désabusée sur l'amitié que lui portait Mme Turgys, Andhrée comprit qu'elle ne trouverait pas, en son ancienne compagne, une relation de tous les instants. De guerre lasse, elle se rejeta sur Lilette.

Celle-ci, d'ailleurs, tous les jours, lui téléphonait, s'informant de sa santé, la pressant de venir avec elle, soit aux courses, soit au théâtre, ou à des parties auxquelles elle était conviée. Car Mme de Ponthieux était persuadée qu'il y avait flirt entre Mme d'Alvarays et le marquis, et elle entendait absolument être la première à recevoir les confidences. A quoi bon, sans cela, avoir provoqué le rapprochement?

Elle plaignait son amie, lui donnait des conseils, lui posait des questions; et toujours, comme par hasard, le nom du marquis survenait brusquement dans ses phrases; elle savait, disait-elle, par Ponthieux, que d'Osmers était à Nice; celui-ci écrivait-il parfois à Gaston? Elle aurait voulu qu'il revînt vite; car elle le trouvait un compagnon de plaisir charmant; et son absence finissait par l'ennuyer. Et, tout en parlant, tout en vantant les qualités du marquis, elle regardait Andhrée qui, gênée, se défendait mal, se troublait et n'arrivait pas parfois à cacher son embarras.

Enfin, un jour, Mme de Ponthieux survint au moment où Andhrée était encore sous le charme d'une lettre de d'Osmers. Cette lettre, débordante de tendresse et de lyrisme, lui avait procuré une sorte d'extase, elle l'avait lue et relue; elle en savait presque tous les mots par cœur. Oh! ne pouvoir confier sa joie, ne pouvoir dire tout son bonheur! Elle se sentit incapable de résister plus longtemps.

Et soudain, à Lilette qui, ce jour-là, ne s'y attendait pas, elle révéla tout.

La confession achevée, Mme de Ponthieux, charmée, objecta : Andhrée croyait-elle vraiment qu'elle pourrait rester seulement l'amie du marquis, que celui-ci se contenterait d'un doux platonisme? Ils étaient rares, les hommes capables d'un pareil sacrifice. On en trouvait encore quelques exemples dans l'antiquité.

Mais peut-être poètes, critiques et historiens se moquaient-ils du monde en racontant la vie de ces héros si chastes.

Comme Andhrée se récriait, affirmant que jamais entre elle et le marquis il n'y aurait rien de plus qu'un échange de confidences réciproques, Mme de Ponthieux n'insista pas. Elle se contenta de féliciter son amie. Celle-ci agissait de la bonne façon. Pourquoi se gêner avec un être comme Gaston, qui la trompait ouvertement, rentrait ou ne rentrait pas, menait enfin une vie de bâton de chaise? et encore rougissait-elle d'employer cette expression, car on n'avait jamais vu des bâtons de chaise faire la fête. Andhrée était vraiment trop bonne. Si elle, Lilette, se fût trouvée à la place de son amie, il y aurait longtemps que Gaston eût possédé une collection de paires de cornes à pouvoir orner toutes les salles à manger de l'univers.

— Non, dit Andhrée, jamais, tant que je porterai le nom de mon mari, je ne ferai cela.

— Bien, ma petite, bien; c'est ton affaire.

Le soir même, Lilette raconta toute la conversation à son mari. Le ventre de ce dernier se souleva tempêtueusement, secoué par un rire énorme, tandis que la bouche laissait s'échapper de petits cris réjouis. Ah! ah! l'aventure devenait trop drôle! Andhrée glissait aussi sur la pente savonnée? Et c'était le marquis qui l'entraînait, le marquis, l'ami de d'Alvarays.

— Rigolo, ça! s'exclama-t-il en se frappant sur le ventre. Très rigolo.

Mais Lilette lui fit jurer que devant Andhrée et le marquis il aurait l'air d'ignorer tout. Car, si Mme d'Alvarays s'apercevait qu'il était au courant du flirt, elle se tiendrait sur la réserve et ne raconterait plus rien. Ponthieux donna toutes ses paroles d'honneur, la grande, la petite et la moyenne : il pouvait se passer devant lui des choses extraordinaires. Il serait aveugle, pis encore, il serait sourd.

Et les deux époux finirent par conclure qu'il faudrait inviter le plus souvent possible Andhrée et d'Osmers ensemble. Ils suivraient avec intérêt les divers incidents de ce tournoi platonique. Comment se trouvait-il à Paris des gens qui pouvaient s'ennuyer? Chaque jour amenait des distractions nouvelles.

Le lendemain même de son arrivée, le marquis se présenta chez Mme d'Alvarays. Elle l'avait prévenu qu'ils seraient seuls.

Quand d'Osmers entra, elle eut un mouvement de surprise. Elle

le retrouvait plus mince et plus affiné qu'à son départ. La caresse de ses yeux était aussi plus languissante. Jamais tant de charme n'était émané de lui.

Si, pendant un instant, ils ressentirent cette sorte de gène provoquée par l'examen mutuel que font toujours l'une de l'autre deux personnes qui ne se sont pas vues depuis longtemps, ils se ressaisirent vite. Le marquis s'était bien promis, dans cette première entrevue, de se conformer scrupuleusement à la promesse faite. Il baisa galamment la main d'Andhrée, et il s'assit assez loin d'elle. Comme elle lui demandait des nouvelles de son voyage, il conta des anecdotes, d'un ton enjoué, passant sous silence toutes les affres douloureuses que lui avait fait endurer la mise en pratique de la martingale. Pas une fois il ne chercha à se rapprocher d'elle; pas une fois il ne sortit de la réserve qu'il s'était imposée. Il ne fit aucune allusion aux moments de folie qu'il avait eus.

Il se contentait de parler avec un peu plus de familiarité qu'auparavant, avec plus de liberté dans les mouvements et dans les gestes, ainsi qu'il est permis de le faire entre amis.

Et Andhrée, maintenant rassurée, enchantée de le voir si discret, tenant si bien la parole qu'il lui avait donnée, regrettait que Lilette ne fût pas là. Elle qui niait la possibilité de l'amitié entre un homme et une femme eût peut être été convaincue. Seulement, tout dépendait des êtres : il fallait savoir choisir. Or, non sans un certain orgueil intime, Mme d'Alvarays se félicitait de sa rare perspicacité. Elle avait rencontré l'Idéal.

Ils allaient se quitter, ravis de leur première entrevue, elle, songeant qu'elle n'avait rien à craindre de d'Osmers, lui pensant que peu à peu, avec de l'habileté et une certaine patience, par un travail lent et continu, il amènerait bien cette amitié à subir certaines modifications, quand elle feignit tout à coup de se rappeler une chose qu'elle semblait avoir complètement oubliée.

— Ah! dit-elle, j'ai une commission à vous faire de la part de Mme de Ponthieux.

— Laquelle?

— Pendant votre absence, elle m'a beaucoup parlé de vous. Elle veut vous avoir à dîner, dès votre retour.

Le marquis demanda si Andhrée serait de la partie.

— Certainement.

— Alors je passerai chez Mme de Ponthieux, le plus tôt possible.

Le lendemain, d'Osmers revint rapporter la réponse. Il avait vu les Ponthieux ; il avait pris date avec eux.

Ce fut cette fois-là qu'en sonnant à la grille de l'hôtel il tomba sur Gaston, lequel tint absolument à faire avec lui un bout de causette dans le salon.

D'Osmers avait remarqué que les Ponthieux avaient parlé d'avoir à dîner Andhrée seulement. Il devina que Mme d'Alvarays n'avait pu s'empêcher de faire des confidences à Lilette ; celle ci sans doute et son mari entendaient protéger le flirt. Il eut aussitôt beaucoup d'estime pour des personnes d'un naturel aussi charitable.

Aussi se garda t-il de faire allusion au dîner devant Gaston ; il attendit que ce dernier fût parti pour dire à Mme d'Alvarays que tout était convenu, qu'on se réunirait autour de la table des Ponthieux, le jeudi suivant.

Et c'était ce soir qu'il devait avoir lieu, ce dîner.

Dans l'allée du Bois où le printemps mettait aux arbres des gouttelettes d'or et d'eau, Andhrée et Mme de Ponthieux continuaient de marcher en bavardant. Tout à coup, elles entendirent le halètement saccadé d'une automobile, puis une voix cria :

— Hep! Hep!

En se retournant, elles virent descendre du véhicule Ponthieux et le marquis.

Ponthieux s'approcha, et prenant le bras de son ami, il raconta qu'il avait rencontré celui-ci au commencement de l'avenue du Bois ; il l'avait forcé à monter dans sa voiture, tenant à ce qu'il vît ces dames ; car, il fallait se concerter sérieusement. Ce soir, on allait à Montmartre ; et Ponthieux entendait ne pas recommencer une partie semblable à celle que l'on avait faite la première fois. Par la faute de d'Alvarays, on avait dîné à une heure impossible, et l'on n'avait rien pu voir. Aujourd'hui, il fallait se mettre à table à 7 heures au plus tard ; puis tout le monde irait dans une boîte nouvelle, un petit cabaret qui venait de s'ouvrir, *Pierrot-Théâtre*, où l'on entendrait des chansonniers.

Pour terminer la fête, on courrait d'autres cabarets et l'on souperait par là.

Au souvenir de la mauvaise soirée qu'elle avait passée à Montmartre, Andhrée esquissa une moue remarquée par Mme de Ponthieux. Celle ci aussitôt déclara que son amie n'allait pas faire la mijaurée ; oui, la première fois, en débarquant d'Enghien, elle

avait pu trouver tous ces divertissements un peu extraordinaires; mais, à présent, elle devait être redevenue assez Parisienne pour ne plus s'étonner de rien. Au surplus, il fallait voir et connaître tout; c'était la devise de Lilette qui entendait la voir accepter maintenant par Mme d'Alvarays.

Le dîner se passa gaiement. Lilette avait commandé des plats corsés, entre autres : un homard à l'américaine, un kari indien où le poivre rouge faisait rage, un râble de lièvre arrosé d'une marinade terrible, une salade de légumes, capable, selon le dire de Ponthieux, de « faire marcher une pyramide ». Les estomacs, incendiés par ce menu, réclamaient des boissons généreuses. Le champagne, le corton, voire un chambertin que Lilette ne donnait que dans les grandes occasions, tous ces vins furent suivis de l'absorption de petits verres d'une fine champagne qui datait de 1815.

Andhrée, toute à son contentement, avait causé beaucoup. Elle, très sobre d'ordinaire, céda, sans y faire attention, aux besoins de l'estomac qui, pour apaiser l'incendie développé par les mets, demandait les caresses du vin. En se levant de table, elle se sentit légère, plus fiévreuse, d'allures plus décidées. Aux plaisanteries habituelles de Ponthieux, plaisanteries qui quelquefois, lorsqu'elle était de sang-froid, l'étonnaient un peu, elle répondait délibérément, avec esprit et à-propos. Et dans le visage aux pommettes soudainement enflammées, comme si deux pétales de roses s'y fussent collés, les yeux brillaient, gais, presque rieurs.

Lilette, qui avait remarqué la métamorphose de son amie, s'adressa au marquis :

— Croyez-vous qu'Andhrée est jolie, ce soir!

— Oh! ce soir? Que faites-vous des autres jours.

Et par un regard ravi, d'Osmers dit toute son admiration.

Devant ce regard, Andhrée sentit sa joie s'exalter jusqu'au ravissement. Elle était donc vraiment belle et désirable? Un homme comme le marquis pouvait être fier d'avoir une amie comme elle? Une glace était là, à sa gauche, elle se retourna pour y jeter un coup d'œil. D'un sourire satisfait, elle remercia la glace.

Entre une boutique de marchand de vin et une fruiterie dont les volets clos mettaient à cet endroit de la rue Duperré une large tache noire, s'allongeait un corridor étroit, à l'entrée duquel flambaient, en lettres de gaz, ces deux mots : « Pierrot-Théâtre ». Ponthieux et sa suite pénétrèrent dans le corridor tapissé d'affiches

représentant les divers succès de l'endroit. Après avoir fait quelques mètres dans ce boyau mal éclairé, ils arrivèrent à une sorte de comptoir derrière lequel se tenaient deux messieurs en habits défraîchis. L'un sévère et barbu, chauve comme une feuille de papier, le contrôleur en chef, était en train de gourmander avec véhémence son collègue, un petit blond, au nez pointu surmonté d'un binocle, qui venait de commettre une impardonnable erreur. Celui-ci avait en effet donné à des porteurs de billets de faveur des places auxquelles ils n'avaient pas droit.

Ponthieux dut attendre quelques minutes, afin que ces messieurs pussent achever leur conversation. Enfin l'homme chauve et barbu consentit à lui demander ce qu'il désirait.

— Une loge.

Aussitôt le contrôleur en chef fit signe à son collègue. Le binocle de ce dernier se fixa sur une feuille de papier où, entre des lignes noires, se dessinaient des numéros barrés à certains endroits de coups de crayon rouge. Cette opération prit encore un certain temps. Après un examen consciencieux, l'homme au binocle redressa la tête et dit à son supérieur :

— Il n'y a plus de loges.

Ce dernier eut un regard méprisant; il s'empara brusquement de la feuille, la consulta d'un côté, la regarda de l'autre; puis avec l'orgueil de la victoire :

— Et le 4 ?

L'autre gémit : le 4 était réservé pour un des auteurs.

Le contrôleur haussa cette fois les épaules, jeta d'un geste dédaigneux la feuille à son collègue, à ce naïf qui ne comprenait pas qu'un auteur préfère cent fois la vente d'une loge à l'agrément de s'y pavaner. Ah! son collègue pouvait être le cousin du directeur, il n'en personnifiait pas moins le crétinisme en toute sa beauté.

Et cette fois, très aimable, souriant presque, le contrôleur se leva, lança plusieurs fois son crâne en avant, ce qui était sa façon de saluer, et il remit un carton à Ponthieux, en indiquant qu'il fallait faire un petit crochet à gauche, ensuite prendre à droite, et l'on était arrivé.

— Sapristi! s'écria Ponthieux, c'est plus commode d'aller à l'Opéra.

A l'entrée dans la loge, un problème se posa. Comment s'asseoir? La loge était de cinq places et Ponthieux avait dû payer les cinq au contrôle. Mais, à la vérité, l'endroit était si resserré que deux

personnes seulement, de taille moyenne, auraient tenu à l'aise; et il fallait s'empiler à quatre! Avec la bonne volonté qui caractérise les Parisiens, tout le monde finit quand même par se caser, les femmes devant, les hommes derrière elles. Ponthieux se donna une claque formidable sur le ventre et, avec un gros rire, en désignant son abdomen :

— C'est ce pauvre enfant que je plains... Il est bien entré... Comment sortira-t-il?

Il pouffa encore, en regardant la salle, un ancien atelier de sculpteur transformé pour la circonstance en salle de spectacle. Là, devaient s'entasser deux cents personnes. Mais les sièges étaient si étroits, les rangées de fauteuils si proches les unes des autres, que les spectateurs semblaient encaqués.

— Vous verrez, dit encore Ponthieux, qu'un de ces jours il se trouvera un impresario assez intelligent pour donner des représentations dans un microscope.

Puis, comme il apercevait, fixée contre une cloison, une boite en métal qui, moyennant une pièce de cinquante centimes, laissait échapper une boite de bonbons, il mit dix sous dans une fente *ad hoc*, reçut un paquet dans la main, le défit, goûta les bonbons :

— Pas trop mauvais ; ils sont un peu aigres. Ça ne fera sans doute pas contraste avec la voix des chanteurs.

Et il en offrit à ses invités.

Loin de se plaindre de l'étroitesse de la loge, Andhrée éprouvait un certain contentement. Le marquis s'était placé derrière elle, et quand il lui parlait, elle sentait dans ses cheveux la caresse de son souffle. La voix d'Osmers la pénétrait aussi, toujours si douce et si charmeuse. Et elle regretta qu'un musicien, orné d'un système capillaire trop luxuriant, à coups de poings enragés, renforcés de coups de pédale non moins féroces, préludât sur un piano, annonçant ainsi que le spectacle allait commencer. N'avait-elle pas, elle, près de soi, sa musique?

Le piano cessa de rugir. Sur la scène, pourvue d'un seul décor, minuscule comme celle d'un guignol, apparut une pierrette, en costume de satin blanc ; très gauche en ces mouvements de débutante, voulant se donner un air dégagé qu'elle devait mettre encore un certain temps à acquérir, elle débita, d'une forte voix éraillée de Bellevilloise, un prologue en vers dans lequel étaient célébrés les mérites des artistes qu'on allait entendre.

Tandis que de rares applaudissements éclataient, Andhrée

regarda la petite artiste qui s'en allait, se trémoussant, avec des déhanchements qui faisaient saillir la croupe. Le marquis se pencha à l'oreille de Mme d'Alvarays : « Croyez-vous que cette jeune personne ait plus de talent que Mlle Dubarry ? » Elle se retourna vers le marquis, heureuse de pouvoir le regarder : « Elle a peut-être autant de talent ; mais elle n'a sûrement pas un ami aussi généreux que Silvany ; car son costume aurait besoin d'être renouvelé. »

Ils se sourirent ; peu leur importait ce qu'ils disaient ; leurs paroles, autant de prétextes pour se dévisager !

Mais un homme de taille haute, au visage inspiré, encadré d'une longue barbe brune, surmonté d'une lourde tignasse frisée, qui se tenait près du pianiste, annonçait d'une voix profonde :

— Seigneurs et dames, notre bon camarade, le chansonnier Lhotel, va nous faire entendre quelques-unes de ses nouvelles chansons.

Andhrée se retourna pour voir le bon chansonnier Lhotel qui s'avançait. C'était un être tout petit, mince comme un porte-plume, dont les yeux de souris effarouchée se mouvaient avec inquiétude. Au bout de ses manches d'habit trop longues pendaient des mains énormes ; les pieds, dont la longueur et la largeur correspondaient à celles des mains, semblaient tenir, dans l'exiguïté du décor, la moitié de la scène. Lhotel, d'une petite voix plaintive, tremblota deux chansons de café concert, d'un comique triste à faire pleurer. Il s'acquitta rapidement de sa tâche et, dès qu'il eut fini, il rentra dans la coulisse, sans attendre les bravos, en homme qui savait combien cette attente eût été inutile.

Une dame lui succéda : elle portait des bandeaux qui lui cachaient les oreilles ; un corsage de nuance héliotrope, découpé en carré, garni d'extraordinaires galons d'or, laissait voir une poitrine qui réclamait impérieusement l'usage du corset. Une jupe rouge, moulant les cuisses ainsi qu'un fourreau de parapluie, ajoutait à l'agrément de la toilette.

Le visage figé, les yeux fixés sur le fond de la salle, elle soupira des mélodies bretonnes. Ensuite, elle chanta une chanson méridionale : « Et zon, zon... c'est le grillon ! Et tin tin... c'est le tambourin. » La dame était un peu âgée : la gorge, malgré son opulence, n'enflammait pas les cœurs. Les spectateurs laissèrent partir l'artiste sans un bravo. Néanmoins, pour sa satisfaction personnelle, elle revint saluer.

Lilette, grondeuse, s'adressa à ses amis : on avait eu tort de précipiter le dîner ; ils tombaient sur de la « roustissure ». Et tout de suite elle déclara que si le programme, dans un quart d'heure, n'avait pas plus d'agrément, elle prendrait ses petits clics pour s'en aller avec ses petits clacs vers d'autres rives. Idiot, ce qu'on chantait ! Dans les moindres bouibouis, au Point-du-Jour, même dans les derniers bastringues, — elle les connaissait, puisqu'elle avait tout vu, — on n'aurait pas osé débiter des âneries pareilles. Son mari mit le holà. Dans ce cabaret, comme en tout autre établissement, il y avait des numéros sacrifiés ; certainement, ils auraient pu arriver plus tard ; mais il avait lu dans les journaux que le Pierrot-Théâtre faisait des salles combles et c'est pourquoi il avait tenu à être là de bonne heure. Pour calmer sa femme, il lui offrit des bonbons, puis il passa la boîte à d'Osmers afin qu'il la présentât à Andhrée. Celle-ci, de nouveau, se retourna, heureuse, vers le marquis : elle mit un certain temps à se décider. Il y avait des bonbons au citron et à l'orange. Lesquels choisir ?

— Orange, dit le marquis.

— Vous en prendrez aussi ?

— Oui.

— Alors je vous imite.

Elle plongea les doigts dans la boîte.

— Et moi, dit d'Osmers, vous ne voulez pas m'en donner un ?

— Comment donc ?

Elle lui tendit un bonbon ; il le prit, le mit dans sa bouche.

— Divin !

Lilette poussa du coude son amie :

— Ma chère, tu le gâtes.

— Bah ! répliqua Andhrée, on ne fait pas tous les jours la fête.

Elle avait un petit air éveillé tout à fait amusant. Ses prunelles semblaient élargies, ses lèvres gaies et moqueuses. Elle se façonnait un peu, tournait à la « Lilette ». Un instant, tout en arrangeant sa jupe, sa main frôla celle du marquis. Choc électrique. Ce fut en elle une sensation nerveuse que décuplaient le champagne, le bourgogne et la fine champagne de 1815. Elle voulut retirer ses doigts, mais déjà ceux du marquis les emprisonnaient.

Comme les yeux, les mains de deux êtres qui s'aiment ont leur langage. Par une pression tendre et rapide, le marquis sembla

demander : « Êtes-vous près de mon cœur comme je suis près du vôtre ?... » Malgré un effort pour résister, elle répondit par une pression : « Oui. »

Mais aussitôt, elle fut inquiète. Eh quoi ! elle se laissait aller à de telles faiblesses !

Cependant elle réfléchit : Était-ce si grave, ce qu'elle faisait là ? D'Osmers et elle s'étaient juré une vive amitié. Ne pouvait-elle pas laisser ses doigts dans ceux de son bon et fidèle ami ?

Les derniers globules de champagne pétillaient encore en sa cervelle. Elle s'affirma mentalement que si le marquis — et, si près d'elle, il eût put le faire facilement — eût seulement embrassé la mèche qui frisait, là, tout à côté, sur l'oreille, elle ne lui aurait plus adressé la parole. Non, jamais elle ne l'aurait revu : et il aurait pu vouloir lui parler, elle ne lui eût même pas répondu. Mais il ne fallait pas non plus se montrer trop rigide !

Et elle laissa sa main.

Toute à ses réflexions, elle n'avait pas écouté quelques artistes qui s'étaient succédé sur la scène. Elle sursauta, comme s'éveillant d'un rêve, quand elle entendit Lilette crier :

— Ah ! non, c'est à mourir d'ennui dans cette boite ! Allons-nous-en !

Instantanément, Ponthieux calma sa femme. Il répéta que, ici, comme dans tous les théâtres et café-concerts, la direction venait de montrer les numéros ordinaires. A présent, on arrivait au moment intéressant de la soirée, à l'apparition des chansonniers connus. Il indiqua, montrant le programme :

— Tiens, à présent, c'est Gonzalès.

Lilette chercha un instant : Gonzalès ? Quel était cet hidalgo ? Elle mit l'index de la main droite sur le milieu du front, fronça les sourcils. Et, subitement, elle se rappela. Oh ! oui, Gonzalès ! Est-ce qu'il n'avait pas été autrefois au Chat-Noir ?

— Parfaitement, dit Ponthieux.

— Voyons le phénomène.

Boutonnant sa redingote d'un geste noble, le bonisseur à barbe brune clamait :

— Seigneurs et dames, la parole est à notre bon camarade, le poète Gonzalès.

L'attention de Mme d'Alvarays se porta sur le nouvel arrivant. Il avait un masque comique, des yeux de Japonais et une barbiche de chasseur à pied ; il s'avança, les mains dans les poches de son

veston, très grave, sans un jeu de physionomie. Et, d'une voix timbrée de méridional, il conta les mésaventures d'un caleçon de bains; puis, vinrent une ode aux vieux chapeaux et un sonnet sur les petites bonnes de chez Duval. Il disait ces œuvres d'une acuité de pince-sans-rire, d'un tour d'esprit original, en conservant toujours le même air impassible, comme s'il eût récité les litanies des morts. Et le comique des choses comiques qu'il contait contrastant avec la gravité de ce visage, dont aucun trait ne bougeait, finit par dégeler les spectateurs. Mme d'Alvarays pressa la main du marquis joyeusement, indiquant qu'elle s'amusait. Lilette applaudit le poète en disant : « Enfin, voilà donc un homme qui a de l'esprit! »

Ce fut le tour d'un chansonnier, un homme mince, de taille moyenne, à la physionomie expressive; celui-ci chantait, en ramenant sur le sommet de la tête, d'un geste machinal, une longue mèche de cheveux, qui retombait à toute minute sur les yeux. A l'entendre, Andhrée éprouva quelque mélancolie. Sur un rythme lent, d'une voix courte mais habilement maniée, articulant avec netteté, l'artiste disait l'éternel lamento de l'amour malheureux, la romance de l'amant qui aime follement sa maîtresse, se sait trahi, veut tuer celle qui l'a trompé, puis qui revient vers elle, ne pouvant se passer de ses caresses et de ses baisers, et meurt lentement de tristesse et de désespoir. Une musique discrète, par instants poignante, enveloppait ce petit drame touchant en sa banalité, nuancé par le chanteur avec délicatesse.

Pendant toute la romance, la main de Mme d'Alvarays trembla un peu dans celle du marquis.

Mais Andhrée redevint vivement gaie. D'autres chansonniers se succédaient qui, dans leur répertoire, blaguaient le gouvernement, les ministres, les députés. Ils parlaient volontiers du président de la République, de ses guêtres et de son monocle. Sa Majesté la reine d'Angleterre prêtait aussi matière aux plaisanteries. Enfin les crimes retentissants, les assassinats célèbres fournissaient encore des thèmes de scies très réjouissantes. Ponthieux se pâma à l'audition d'une complainte où l'auteur racontait sur le mode divertissant comment un individu avait lardé de douze coups de poignard une vieille concierge de la rue Pigalle pour lui voler simplement une pièce de cinq francs qui était fausse, particularité qui amenait l'arrestation du coupable :

Si vous volez, n'prenez pas d'plomb!
Car c'est comm' ça que vot' têt' fond.

A la fin de la première partie du programme, Lilette se leva. Elle trouvait les chansonniers amusants; mais ces messieurs ne variaient peut-être pas assez leur répertoire. Si, ce soir, elle avait écouté quelques chansons nouvelles, elle en avait entendu aussi un certain nombre qu'elle connaissait depuis longtemps. Elle admettait que, lorsqu'on a commis des chefs-d'œuvre, on a toujours le droit de les présenter, en liberté; seulement, il ne faut pas abuser de la permission.

— Parfaitement, dit Andhrée; mais moi qui ne connaissais rien de tout cela, je me suis beaucoup divertie.

— Tant mieux; je demande seulement qu'à présent nous brûlions la politesse à la petite nièce qui termine la représentation. Si l'on s'en allait?

Avec regret, Andhrée retira sa main de celle du marquis. Elle venait de passer deux heures exquises. Sans qu'elle eût parlé à d'Osmers, elle avait senti, par le seul frémissement des doigts, qu'aux passages où elle était émue le marquis l'était aussi. Un mot spirituel, une ironie légère, se glissaient-ils dans la chanson, elle devinait que, si elle souriait, il avait, lui, un sourire identique; et elle était vraiment délicieuse, cette communion de leurs esprits. Ainsi entendue et pratiquée, l'Amitié était le sentiment le plus rare au monde, de même qu'il était le plus réconfortant.

Une salle haute, violemment éclairée; aux murs, des tableaux représentant des corps de femmes nues, des paysages, des couchers de soleil sur la mer, ou encore des Parisiennes provocantes, dans des envolées de robes légères. Assis près des tables de marbre, des peintres, en costume de velours ou en veste de drap bleu, boutonnées jusqu'au col, moulant le buste, ainsi que des dolmans d'officiers, en pantalons flottant sur les cuisses, serrés aux chevilles; des esthètes aux grands yeux enthousiastes dans des faces pâles, encadrées de longs cheveux frisés, pourvus de feutres ronds et portant sur les épaules des limousines de bergers; des modèles coiffés de chapeaux plantés à la va te faire fiche, vêtus de robes qui ne semblent pas vouloir tenir à leurs corps; quelques artistes de théâtre à côté, certaines avec de jolis yeux éveillés dans des visages maquillés, les autres graves et sérieuses, sous de longs bandeaux plats; deux jeunes gens en habit, avec leurs maitresses en corsages décolletés, sous des manteaux de zibeline; des bourgeois fumant des pipes, avec des poses veules et abandonnées; une famille de petits commerçants ravis de voir de près des artistes, une famille

dont le chef gourmande à chaque instant sa fillette, une gamine de cinq ans, laquelle ne veut pas tenir en place et « ennuie les messieurs » ; un marchand d'olives, qui va de table en table, offrant sa marchandise. Des conversations bruyantes, des cris aigus de femmes, parfois le choc d'un poing qui s'abat sur une table, le tintement d'une cuillère contre un verre, des résonnances de monnaie jetée par un garçon sur le comptoir de la caissière, puis des rires, les appels d'hommes qui sont en pays de connaissance et se retrouvent. Un incessant va-et-vient de gens qui entrent, qui demandent à d'autres : « Tu n'as pas vu Un Tel? » et qui, selon la réponse, s'assoient ou s'en vont. Et tout cela, dans une atmosphère lourde où se confond avec l'odeur de la fumée celle de la bière et des alcools, une atmosphère où l'on sent l'ivresse qui pointe.

Andhrée demanda à Ponthieux :

— Comment s'appelle cet établissement ?

— Le Cabaret montmartrois.

— C'est gentil.

Ah ! ce soir, elle n'avait plus, comme la première fois où elle était venue à Montmartre, son air timide et cette continuelle peur qui l'angoissait. La lourdeur de l'atmosphère, le bruit des conversations ne la gênaient pas. Elle regardait avec curiosité tout ce monde qu'elle découvrait. Là encore, il lui semblait être au spectacle. Elle ne s'étonnait pas de la congestion des visages ; elle ne se détournait plus des pipes qui fumaient avec un parfum un peu trop fort ; un mot de Ponthieux : « Je vous mène voir des artistes », avait suffi pour qu'elle consentit à venir en cet endroit. Et elle regardait, très intéressée, les personnages et le décor.

C'était l'heure où, échauffés par le dîner et les discussions entrecoupées d'alcool, les peintres décrivaient, avec des zigzags de pouces, les ébauches de leurs tableaux, où les esthètes, si charmants et si convaincus, laissaient flamber dans leurs prunelles larges ouvertes tout l'enthousiasme de leurs jeunes rêves et les modèles allaient d'une table à l'autre, apportant la joie de leurs sourires, se pendaient au cou des maîtres de demain avec l'impudeur naïve de la jeunesse, cependant que les artistes des théâtres à côté, avec leur maquillage un peu trop osé sans doute, critiquaient les critiques et débinaient ou exaltaient les auteurs. Les bourgeois, béats et heureux, reprenaient des bocks.

Onze heures et demie sonnèrent.

A ce moment, Andhrée, qui avait vu s'ouvrir et se fermer une

porte par laquelle venaient des éclats de voix retentissants, se tourna vers Ponthieux :

— Qu'est-ce qu'on fait par là ?

Il avait le nez plongé dans un « demi ». Il absorba toute la bière, puis :

— On chante.

— Ici aussi ?

Il eut un gros rire. Évidemment, parbleu ! Est-ce que Montmartre n'était pas la joie ? N'était-ce pas aussi la chanson ? Oui, dans le quartier, on trouvait encore des boutiques de bouchers et de fruitiers. Mais, dans un avenir prochain, toutes les maisons seraient transformées en lieux de plaisir ; de chacune d'elles s'échapperaient des refrains et des flons-flons. On chanterait dans les caves, on jouerait la comédie dans les cours, on boirait sur les toits jusqu'au moment où devant le pullulement incessant des boîtes et des brasseries nouvelles, se produirait un krach qui balaierait tout.

Aux demandes intéressées d'Andhrée, Ponthieux se frottait les mains. Sa bonhomie de fêtard en goguette se réjouissait. Hé ! elle y venait, la petite dame ; elle s'intéressait à ces choses !

Andhrée, conseillée par Lilette, avait bu un verre de kummel. Ses joues s'enflammaient. La gaieté faisait place à la nervosité. Fébrile, serrant un peu trop fort la manche de Ponthieux, elle dit :

— On chante ! Oh ! je voudrais entendre...

Elle interrogea le marquis :

— Voulez-vous ?

Il l'avait observée, et, en homme que les bons diners et les liqueurs ne troublaient guère, il avait constaté que peu à peu, selon les temps et les milieux, l'humeur de son amie changeait. Si réservée au début, lorsqu'on s'était mis à table, Andhrée maintenant devenait de plus en plus frémissante, parlait avec volubilité, avait parfois des éclats de rire sonores ; elle se divertissait franchement, curieuse de ces nouveautés, posant à chaque minute des interrogations, voulant tout savoir et tout connaître.

Ce fut elle qui entraina ses amis dans la salle où l'on chantait. L'installation de ce concert était primitive. Quatre planches figuraient une estrade au bas de laquelle s'allongeait un piano.

Si quelques artistes, quelques élégants accompagnés, comme les gentlemen de la première salle, de demoiselles en toilettes somp-

tueuses, se trouvaient là, le public se composait surtout de petits rentiers, d'employés et de commerçants qui écoutaient avidement les chanteurs. Andhrée ne retrouvait plus ici l'air de blague et d'ironie spéciale du Pierrot-Théâtre. Les spectateurs, d'un esprit déjà plus élevé que la masse ordinaire qui fréquente le café-concert, ne se haussaient pas encore jusqu'à la simple ironie ; ils restaient crédules, désireux d'être fortement égayés ou sincèrement émus, montrant toutefois un vague instinct des choses artistiques.

Il était tard, Mme d'Alvarays assista seulement à l'apparition d'un chanteur et d'une chanteuse, les favoris du lieu. Le premier en habit, une large cravate blanche aux plis flottants sur le plastron, avait une physionomie d'inspiré. Les joues creuses, le front dénudé, il remuait furieusement une crinière de vieux lion, tandis que les yeux roulaient, terribles, dans leur orbite. D'une voix de tonnerre, tout en gesticulant, les poings lancés dans le vide ou frappant à coups redoublés la poitrine, il chantait les méfaits de l'absinthe ou la beauté des moissonneurs et les splendeurs de la la nature. Et toute l'âme du populaire passait en ses poèmes dont il composait la musique d'un souffle violent et original.

Avec une certaine émotion, Andhrée l'écouta; toute la soirée, elle n'avait guère entendu que des choses plaisantes, légères comme des chroniques de boulevardiers, d'un tour d'esprit à peu près toujours pareil; maintenant il lui semblait que ce vieil artiste aux allures romantiques, aux prunelles ardentes et aux gestes fous, faisait entrer, dans cette salle enfumée, de l'air, du ciel, la senteur des blés murs. Et l'émotion d'Andhrée s'accrut quand elle vit s'avancer sur l'estrade, traînant les pieds, avec la démarche incertaine des faubouriennes, une femme d'une cinquantaine d'années, à la face boursouflée, aux pommettes cramoisies, au nez trognonnant, dont le chef s'ornait de mèches rebelles, retombant parfois sur un front labouré de rides. Elle était habillée en pierreuse, un nœud rouge dans les cheveux, une cravate rose au cou, un tablier bleu sur un ventre qui bombait; et ainsi vêtue, avec sa trogne rouge, sa chevelure hirsute, sa démarche de bête harassée, elle incarnait toute l'abjection de la Misère humaine.

Triste et dolente, ou riant avec le rire désolé de ceux qui ne mangent pas tous les jours, sanglotant parfois, rugissant à d'autres instants des cris de colère et des férocités de révoltée, faisant passer dans le bleu foncé de ses yeux ses rages et ses ivresses, jouant avec une effrayante intensité d'accent comme si elle-même

elle eût souffert tout ce qu'elle disait, pleurant presque, elle chantait d'une voix poignante, aux accents canailles, toute l'horreur de la vie des filles, leurs accouplements avec les rôdeurs qui le soir, dans la solitude des quartiers noirs, jouent du couteau, toute la funèbre chevauchée des seigneurs destinés à peupler un jour l'abbaye de Monte-à-Regret.

A cette évocation, Mme d'Alvarays se sentait prise d'un grand trouble. Elle croyait voir tout ce défilé de rôdeuses, aux prunelles de louves, partant bras dessus, bras dessous, en compagnie des gentilshommes à casquette haute, manger dans les assommoirs, dans les bibines à devantures rouges, l'argent gagné ou volé aux hommes abêtis par l'alcool. Elle apercevait des murs de prison, des giclements de sang sous le coup net et froid de l'acier des guillotines. Et ce qui ajoutait encore à son trouble, c'étaient ces mots d'argot dont elle ne comprenait pas toujours le sens, ces mots qui revêtaient comme d'un vêtement plus sordide encore l'horreur des récits. Elle tombait de nouveau dans un monde inconnu qu'elle devinait, mais dont on lui révélait aujourd'hui seulement toute la lugubre et sinistre existence.

Auprès d'elle, Lilette, ravie de l'audition de ces truandailles, s'ingéniait surtout à saisir les mots d'argot au passage, trouvant en général tout de suite leur signification précise, se penchant, quand elle ne comprenait pas, vers son mari, afin qu'il lui expliquât. Elle poussa Andhrée du coude :

— Curieux, hein, ce répertoire? Tu n'entendais pas ça autrefois, à Enghien?

Par un brusque retour de pensée, Mme d'Alvarays se revit là-bas, dans sa paisible demeure. Si on lui avait dit alors qu'elle viendrait un soir dans un tel cabaret et qu'elle trouverait un certain plaisir à écouter de pareilles chansons!

Mais le marquis se penchait vers elle :

— Préféreriez-vous par hasard le passé au présent?

Elle ne répondit rien; elle se contenta de le regarder de côté.

Il savait bien que non, le joli traître.

Tout de même, l'horreur de ces chansons avait rafraichi la bonne humeur d'Andhrée; et elle ne fut pas fâchée de se retrouver sur la place Pigalle où ils étaient tous venus à pied.

Quoique minuit fût sonné déjà depuis un certain temps, la place ruissait de mouvement et de vie. De l'autre côté du boulevard, les zincs de mastroquets, un bureau de tabac, des charcuteries

flambaient, tous gaz allumés. Sur la place, le rond de la vasque du bassin se découpait comme en plein jour; assises sur le rebord, des bouquetières arrangeaient les fleurs qui restaient dans leur panier; près d'elles, des gamins et des mendiants musaient, dans l'espoir d'une aubaine; des fiacres, des voitures de maîtres arrivaient, déversant des gens; et tandis que les portières des voitures claquaient sec, les chevaux repartaient, trottinant ou galopant. Sur les trottoirs, on voyait un instant, auprès des pantalons de nuance sombre des hommes, des retroussis de jupes aux volants fanfreluchés, des éclairs de bas de couleur assortis aux robes ou les luisances des bas de soie noirs, des reflets brillants de souliers vernis; puis, au milieu de l'affairement des chasseurs courant et criant, pantalons et jupons s'engouffraient dans les cafés qui étaient là, jetant sur la chaussée des nappes de lumière, raccrochant les passants comme ces lampes qui, en été, brûlant dans un jardin, attirent à elles les phalènes. Aux terrasses, malgré la fraîcheur de la nuit, des gens buvaient; quelquefois, le bruit d'une dispute s'élevait, couvert par les clameurs d'étudiants en bombe, s'égosillant à chanter des refrains de la Butte ou conspuant on ne savait jamais qui; et ces lumières trop vives, ce peuple de noctambules en liesse, ce bruit de voitures roulant continuellement, ces ébrouements des chevaux dont les fers sonnaient sur le pavé, tout cela faisait songer au commencement d'une nuit d'ivresse, à une ruée de désirs vers des folies d'orgie.

Il semblait à Andhrée qu'elle entrait maintenant dans la ronde, dans une sarabande éperdue où les meneurs de la danse ne devaient jamais connaître le sommeil, ni les repos, ni les fatigues. Sous la clarté jaune des gaz et les limpidités blanches de l'électricité, dans l'excitation causée par le pétillement du champagne et les coups de fouet des alcools, elle songea que des existences devaient se passer, joyeuses, dédaigneuses des petites misères et des grands soucis de la vie. Et Andhrée envia presque ces existences qui, la réflexion abolie, ignoraient sans doute avec les grandes passions les profonds désespoirs.

Toute la bande pénétra dans un café-restaurant que Ponthieux et Lisette connaissaient, et qu'ils tenaient à faire connaître à Andhrée. On y mangeait des pommes de terre frites, jaunes comme de l'or, qui croquaient délicieusement sous la dent. Mais déjà les places étaient prises; tout un monde de femmes et d'hommes s'accoudaient aux tables, mangeant et buvant, parmi de

grands éclats de voix ou des chocs de verres. Rapides, les garçons filaient; Andhrée qui se tenait dans un passage, entre deux tables où les consommateurs s'empilaient, entendit tout à coup à son oreille un terrible « Boum! attention! » lancé à pleine voix par un garçon qui se précipitait avec un plat de frites à la main. Elle sursauta. Hein? quoi? est-ce qu'on tirait le canon?

Mais déjà le garçon était loin; elle se mit à rire de son émotion. Était-ce bête d'être aussi nerveuse?

Cependant le passage du plat avait laissé une bonne odeur de friture chaude.

— Oh! j'ai faim!

— Moi aussi, fit Lilette qui se mit à plaisanter un peu son amie.

Que disait, en effet celle-ci, autrefois? Elle ne pouvait pas comprendre les personnes qui soupaient; elle les trouvait extraordinaires. Avouait-elle maintenant ses torts? Quand on a dîné de bonne heure, il faut toujours réchauffer l'estomac après minuit.

— C'est vrai, j'ai beaucoup mangé et je me sens encore appétit. C'est peut-être la vue des pommes de terre frites.

Ponthieux, qui était allé avec le marquis jusqu'au fond de la salle, revenait. En entendant la phrase d'Andhrée, il dit :

— Il faut perdre l'espoir de souper ici.

— Pourquoi?

— Il n'y a plus une seule place.

Le marquis confirma le dire de Ponthieux. En vain tous deux avaient-ils usé de leur influence auprès d'un maître d'hôtel qui les avait servis longtemps au buffet du pesage à Longchamps. Celui-ci, malgré son bon vouloir, n'avait pu les contenter.

— Ah! c'est malheureux, fit Andhrée; j'aurais tant voulu goûter ces frites.

Lilette eut un geste dégagé. Bah! on n'allait pas se faire de bile pour si peu de chose. Ils n'avaient qu'à se rendre dans un autre établissement qui se trouvait à côté.

Dans la première salle de ce restaurant, ils constatèrent que là, encore, tout était occupé. Cependant, le service avait plus grand air. Beaucoup de soupeurs étaient en habit; des blancheurs de cravates se confondaient avec celles des plastrons. Dans le décolleté des corsages féminins luisaient des satinements de peau; et Andhrée retrouvait toujours la même animation, le même brouhaha et la même fièvre de plaisir, tandis qu'un orchestre de tzi-

ganes déchaînait une tempête de sons qui n'interrompaient pas les conversations. Seulement, parfois, sur un ton aigu, perçait la voix d'une femme qui, prise d'un soudain enthousiasme, accompagnait à tue-tête les musiciens.

Ils s'avancèrent jusqu'au seuil d'une autre salle, garnie de papiers jouant les tapisseries anciennes, ornée de vitraux treillisés de plomb. Aux tables en bois massif étaient assis des consommateurs moins élégants; là aussi, devant des bocks non encore payés, attendaient des demoiselles aux yeux carminés en des visages trop blanchis sous des chapeaux garnis, soit de nombreuses plumes, soit de rubans aux couleurs éclatantes, vêtues de robes d'un pourpre rutilant ou d'un bleu féroce. D'autres circulaient, ne perdant pas un pouce de leur taille, faisant saillir leur gorge, dévisagean hardiment les hommes; quelques-unes étaient seules; certaines allaient deux par deux, bras dessus, bras dessous. L'éventail à la main, faisant le tour des tables, lançant leurs réflexions à voix haute, elles tutoyaient sans aucune fausse honte des gentlemen qui ne leur avaient jamais été présentés et qui s'affalaient en des poses abandonnées. Des ripostes un peu grasses répondaient aux tutoiements; un pochard frappait avec obstination sur une table avec un porte-allumettes pour appeler un garçon qui s'entêtait à ne pas venir, tandis qu'en réponse à ce tapage, la caissière donnait des coups de timbre désespérés.

Le marquis et Ponthieux déclarèrent qu'on ne pouvait pas souper en cet endroit.

D'Osmers proposa:

— Pourquoi n'irions-nous pas au boulevard?

Mais Lilette répondit non. Ils étaient à Montmartre; il fallait rester à Montmartre. Quand on commence à faire la fête d'une certaine façon, on doit la continuer de même. D'ailleurs Andhrée n'avait pas l'air de s'ennuyer par ici.

— N'est-ce pas, Andhrée?

— Oui.

Tout ce bruit, en effet, amusait de plus en plus Mme d'Alvarays. La chaleur des endroits qu'elle avait traversés entretenait sa fièvre. Elle avait envie de rire sans savoir pourquoi.

— Pourvu qu'on soupe, dit-elle, c'est tout ce que je demande.

— Alors, allons au premier.

(A suivre.) AUGUSTE GERMAIN.

LE PIQUE-NOTES

Deux heures du matin. Sous les lourds cylindres de métal, le journal *The Morning Planet* roulait. Toute la rédaction était partie, à l'exception de deux reporters, du teneur de copie et d'un groom.

L'un des reporters, vaincu par la fatigue sans doute, s'allongea sur une large table, puis s'étant fait un oreiller d'un vénérable dictionnaire très poussiéreux, il s'assoupit.

L'autre reporter Elkins, jouait aux dés avec le teneur de copie, tandis que le groom qui avait des prétentions à la calligraphie se livraît à de savants exercices de plume.

La lumière blanche d'une poire électrique piquait son feu incertain dans les grandes balayures d'ombres qui envahissaient la salle.

Tout le bruit de la Cité s'était éteint dans un murmure à peine perceptible, par instants, cependant, le roulement sonore des roues d'un cab ou d'une voiture maraichère ébranlait les vitres.

— Vous allez faire huit, Brewer! s'écria Elkins, pendant que le teneur de copie secouait violemment les dés qui dansaient dans le cornet de cuir.

Brewer fit un geste d'assentiment et répéta comme un écho : huit! Je vais faire huit!

La partie se continuait tranquillement lorsque Elkins en allu-

mant sa cigarette dit à son compagnon en désignant le dormeur :

— Hereward est mort pour le monde.

— Le meurtre de Schenck l'a obligé de travailler comme un nègre la nuit dernière... et il est éreinté.

— Le rédacteur en chef se moque bien du mal qu'on se donne ! grogna Elkins en froissant du pied les papiers épars sur le sol.

— J'ai six ! ajouta-t-il à voix basse pour ne pas éveiller le dormeur.

— Quatre et deux, c'est le nombre qu'il me faut. Je suis ennuyé pour Hereward, ça n'a pas l'air de marcher pour lui.

— Ni pour personne.

— Hereward est pourtant un des meilleurs reporters que je connaisse ; malheureusement, depuis que le nouveau rédacteur en chef est en fonction, il a la guigne. Aussi n'est-il plus en odeur de sainteté ici. S'il ne se tire pas de l'affaire Schenck, j'ai bien peur qu'il ne fasse pas de vieux os au *Morning Planet*.

Le *meurtre de Schenck*, de tous les crimes célèbres depuis l'affaire Carlyle Harris, était certainement celui qui occupait le plus l'opinion publique.

Otto Schenck, riche financier de *Wall Street*, qui habitait avec ses parents dans *Madison Avenue*, avait été trouvé mort, assassiné dans le vestibule de sa maison, il y avait une dizaine de jours.

La porte d'entrée qui portait des traces d'effraction était restée ouverte, une certaine quantité de vaisselle plate avait été dérobée.

La police qui ne se met jamais en frais d'imagination avait trouvé le mobile du crime : le vol, naturellement.

Un voleur s'était introduit dans l'hôtel, et après avoir fait main basse sur les objets de valeur, se disposait à s'éloigner lorsque surgit le propriétaire du lieu qui s'élança sur lui. Une courte lutte s'ensuivit au cours de laquelle le malheureux Otto fut tué.

Cette version facile ne satisfaisait pas tout le monde. Un côté du crime restait mystérieux, inexplicable...

La seule marque de violence découverte sur le cadavre du banquier par le médecin légiste, consistait en une piqûre à peine perceptible, au-dessous du sein gauche. Les lèvres de cette plaie minuscule, étaient légèrement noircies, comme si l'aiguille dont s'était servi le meurtrier avait été rongée par la rouille.

La blessure n'était pas commune, l'instrument qui l'avait faite ne l'était pas non plus.

On ne poursuivit pas plus loin les investigations.

Les parents d'Otto Schenck déclarèrent qu'ils dormaient profondément pendant que le crime s'était accompli.

La mère Schenck, depuis cet épouvantable événement était en proie à une invincible prostration, tandis que son mari gardait une attitude triste, mais résignée. Cependant en quelques jours il avait vieilli de dix ans.

Et c'était cette affaire dont était chargé le reporter du *Morning Planet* M. Jack Hereward.

Il avait procédé comme les reporters des journaux concurrents. Après s'être inspiré des rapports de police, il avait tartiné copieusement à la manière d'un Gaboriau yankee, mais sans donner satisfaction à ses chefs.

A cette heure, il dormait à poings fermés, vaincu par la fatigue et les longues journées d'impatience; son sommeil, jusqu'à présent tranquille fut sans doute troublé par une vision sortie de son cerveau enfiévré car il fit un mouvement si brusque qu'il faillit rouler sur le parquet. Pour se rattraper il étendit le bras... le mouvement irréfléchi, tout instinctif, fut violent... il poussa tout à coup un cri de douleur auquel répondit une exclamation d'effroi poussée par Brewer et Elkins.

La main du reporter avait rencontré une de ces grosses aiguilles qui servent à retenir les copies utilisées. La pointe d'acier entrée par la paume était ressortie par la voûte du poignet.

— Courez chez le pharmacien! s'écria Brewer, faites vous panser... je crains le tétanos.

Mais Hereward au lieu de suivre le conseil de son ami, et malgré une très vive souffrance, ne faisait pas un mouvement et contemplait en silence sa main blessée.

— Qu'attendez-vous? questionna Elkins qui avait ouvert la porte pour faciliter le passage de son ami.

Hereward répondit brièvement :

— Je n'attends rien, venez!

Croyant le précéder, les deux hommes entrèrent chez le pharmacien...

— Où est Hereward? demanda Brewer en jetant un coup-d'œil autour de lui.

Le reporter avait disparu.

. . . . . .

Franchissant lentement le seuil, Hereward avait gagné la rue. Sa main le faisait atrocement souffrir... il l'enveloppa dans

son mouchoir serrant les dents et se raidissant contre la douleur.

Deux minutes après il se faisait conduire à la troisième avenue.

Il était 3 heures 30 minutes du matin lorsque le père d'Otto Schenck, que l'insomnie tourmentait, entendit un pas rapide frapper le pavé tranquille de la rue, puis s'arrêter devant la porte de l'hôtel. Bientôt la sonnerie stridente du timbre rompit le silence de la nuit. Surpris, le vieillard sauta hors du lit, revêtit un costume sommaire et alla ouvrir au visiteur nocturne.

— Qui est là ? interrogea-t-il.

— Hereward, reporter au journal *Le Morning Planet*. Ouvrez-moi, je suis sur une piste sérieuse, et, avant de la communiquer à la police, je tiens à vous en faire part... Désolé de vous déranger, continua le reporter tandis que M. Schenck l'introduisait, mais comme vous avez offert une récompense de 5.000 dollars à celui qui vous mettrait sur les traces de l'assassin de votre enfant, j'ai cru que la chose avait assez d'intérêt pour me permettre de vous réveiller à cette heure indue.

— Je ne dormais pas... veuillez me suivre dans mon cabinet de travail...

Le vieillard passa, suivi d'Hereward, dans une pièce spacieuse qu'il éclaira en appuyant sur un bouton électrique.

— Maintenant, Mister Hereward... mais qu'avez-vous donc ? vous êtes pâle comme un mort... et vous tremblez.

— J'ai été victime d'un léger accident, repartit brièvement le reporter en désignant sa main blessée... La souffrance est par moment intolérable... mais parlons de ce qui nous intéresse.

— Un verre de whisky vous remettra en selle, dit aimablement M. Schenck, attendez un instant... j'ai là un vieux flacon...

Pendant que le veillard ouvrait une petite armoire japonaise dans lequelle se trouvaient, rangées méthodiquement, différentes liqueurs, le reporter jetait les yeux sur une table de travail qui meublait la pièce et sur laquelle des piles de notes et de papiers s'amoncelaient éparses... cette table, il l'avait vue plus de vingt fois, et cependant il ne la quittait plus du regard...

— Vous irez mieux après avoir pris quelque chose, dit Schenck en levant la bouteille à la hauteur de l'œil pour remplir les deux verres qu'il venait de placer devant lui.

Ce mouvement très simple fut suivi avec attention par Hereward qui pensa :

« Quelle poigne pour un homme de cet âge... mais pourquoi

ne me laisse-t-il pas remplir mon verre ? » Le reporter était respectueux de l'étiquette.

Cependant le geste de Schenck avait quelque chose d'emprunté. Un examen plus approfondi révéla au reporter que le bonhomme se servait de la main gauche.

Au moment où Hereward allait prendre son verre sur la table, ses doigts rencontrèrent une longue aiguille d'acier, sorte de pique-notes d'un usage assez répandu.

« Vous l'avez tué avec ça, n'est-ce pas ? »

Il l'examina curieusement et découvrit que l'aiguille, à sa base, était noircie par la rouille.

Ce fut un trait de lumière. Et s'adressant à Schenck :

— Vous l'avez tué avec ça, n'est-ce pas ?

La question fit balle.

Le vieillard sursauta et lança à Hereward un regard indigné.

Le reporter soutint le regard avec une superbe indifférence. Un silence poignant s'ensuivit.

— C'est la piste dont je vous parlais, goguenarda Hereward.

... Et défaisant le mouchoir qui servait d'appareil à sa blessure, il poursuivit :

— Voilà les blessures que fait cette arme... vous voyez qu'il est inutile de nier... C'est ce pique-notes qui a frappé votre fils au cœur...

Schenck s'effondra dans le fauteuil qui était derrière lui. Il se cacha la figure dans ses mains et ne répondit pas. Hereward insista :

— Pourquoi avez-vous commis ce crime ?

— Il était ivre... ivre comme d'habitude... gémit le vieillard. Souvent, la frayeur qu'il m'inspirait me tenait éveillé... Ce soir-là, j'entendais ses pas irréguliers... il titubait quand je lui ouvris, il m'accabla d'invectives... Oh ! la terrible scène... Il menaça sa mère et nous dit qu'il allait nous jeter sur le pavé... nous laisser mourir de faim... et comme je baissais la tête sans répondre... il leva la main sur moi...

Schenck s'arrêta secoué par les sanglots qui l'étranglaient, puis au milieu d'une crise de larmes, il continua :

— Il me saisit à la gorge... lui, mon fils... il était d'une force peu commune, son étreinte me faisait un mal horrible... Je me défendais de mon mieux... dans la lutte la table tomba... Je sentis le pique-notes me glisser dans les doigts... instinctivement je m'en fis une arme... vous savez le reste.

— Je comprends, dit le reporter comme se parlant à lui-même, le crime accompli, si on peut appeler un crime l'acte de légitime défense auquel vous vous êtes livré, vous avez simulé un vol en faisant disparaître quelques pièces d'argenterie.

— Vous comprenez heureusement, vous, Monsieur, qu'il me fallait donner le change à la police... Ces gens-là s'expliqueraient difficilement ce qui s'est passé... et ce serait pour moi l'électrocution... Mais je n'ai rien à craindre de vous, n'est-ce pas, M. Hereward, supplia le vieillard, en joignant les mains et en s'écrasant sur le parquet.

Et comme le reporter ne répondait pas tout de suite, Schenck se ravisa :

— Promettez-moi seulement de ne pas me livrer tout de suite... et je vais vous signer ma confession.

Le devoir professionnel l'emportait sur la pitié dont le cœur d'Hereward était envahi; avec un flegme plus apparent que réel, le reporter attendit le précieux papier, qu'il reçut enfin des mains tremblantes du pauvre vieux criminel.

Sans prononcer un mot, serrant le document dans son porte-euille, le représentant de *la Planète*, sortit précipitamment de 'hôtel et s'élança dans la direction de son journal.

Après une course échevelée, Hereward arriva, suant, soufflant, et ouffrant surtout, dans les bureaux du *Morning Planet*.

. . . . . .

Quelques minutes après tous les typos disponibles composaient es lignes du supplément consacré au *Schenck murder*, à l'assassi nat de M. Schenck.

— Quel type ce Hereward ! disait Elkins avec admiration, il n'y que lui pour faire des papiers comme celui-là.

— Je l'avais bien jugé, répondit le nouveau rédacteur en chef, bligé de se mettre au diapason des autres.

Le jour allait poindre quand les news boys, (gamins qui vendent es journaux) se répandirent dans les rues en criant *l'extra* (sup-lément) du *Morning Planet*, sur la manchette duquel s'étalait en ros caractère ce titre sensationnel :

l a tué son fils. — Amos Schenck avoue son crime. — Il prétend s'être trouvé en cas de légitime défense. — Son arme : un pique-notes. — Le mystère éclairci par un reporter du *Morning Planet*. — Sa confession *écrite spécialement* pour le *Morning Planet*.

. . . . . .

Qu'est-ce que devient l'affaire Schenck ? demanda le lendemain Brewer à Elkins.

— Hereward a été augmenté.

— Et le vieux Schenck ?

— Il s'est pendu.

A. Payson Terhune.

SOIR D'ÉTÉ

Le soleil lentement s'incline,
Empourprant le ciel, la colline :
Quel beau décor !
Un vent très doux qu'on sent à peine,
Caresse de sa chaude haleine
Les épis d'or.

L'oiseau craintif quittant la branche
D'où s'envolait joyeuse et franche,
Une chanson,
Silencieusement, dans l'ombre,
Cherche l'endroit profond, bien sombre,
D'un gros buisson.

Et l'on entend, dans les ramures,
Des froufrous, de vagues murmures,
Des bruits légers ;
Le rôdeur aux serres cruelles
S'abat, d'un lourd battement d'ailes,
Dans les vergers.

Un calme ému saisit la terre,
Lui donnant un air de mystère
Très pénétrant ;
Du clocher de la vieille église,
L'Angelus, porté par la brise,
Monte en mourant.

Au milieu d'un complet silence,
Qui paraît être une indolence
Du sol très las,
On entend, traversant l'espace,
Un chant qui doucement s'efface
Au loin là-bas...

Sur les côteaux, dans les vallées,
Sur les grands bois, dans les allées
L'ombre descend ;
Chaque objet perd son apparence...
Et de la nuit le voile immense
Partout s'étend.

Bientôt sur la terre endormie,
Dans la bienfaisante accalmie
D'un soir charmant,
Rayonne une clarté mystique,
Si chère à l'âme poétique,
Au cœur aimant.

La vie amère, désolée,
Se trouve un instant consolée,
Grâce au sommeil :
Les plaisirs, les douleurs font trêve ;
Le malheureux fait un beau rêve
Jusqu'au réveil.

O Dieu de majesté puissante,
Qui planez, flamme éblouissante,
Dans l'infini.
Vous dont la sagesse éternelle
Fit la nuit si bonne, si belle,
Soyez béni !

GUSTAVE HAREL.

L'AME DU JUGE

(Suite.)

M. Ravaud reprit, tandis qu'à côté de lui je notais rapidemen les propos qui s'échangeaient :

— Nous analyserons, plus tard, le texte de cette lettre. Mais d'ores et déjà, on peut affirmer que l'obstacle auquel elle fait allu sion et qui vous séparait de son auteur, était votre femme ; que, pou répondre aux vœux de votre maîtresse et aux vôtres propres, vou avez résolu de supprimer cet obstacle, espérant que l'on attribue rait à un suicide la disparition imprévue de Mme d'Erigny. — Tou cela est très clair. — En outre, vous nous avez fait savoir qu jamais votre femme n'entrait dans votre appartement. Observiez vous la même réserve vis-à-vis d'elle?

M. d'Erigny hésita un peu avant de parler.

— Je pourrais, dit-il, cependant, refuser de vous renseigner cet égard, car j'estime que mon intimité, que l'intimité surtout d Mme d'Erigny ne doivent point être mêlées à ce débat. Pourtant j vous satisferai : je ne me présentais que très rarement chez m femme.

— Un désaccord était-il donc entre vous?

— Oui.

— De quelle nature était cette mésentente?

— Oh, cette mésentente n'avait rien de violent, de dramatiqu de maussade, même. J'ai quarante ans, Mme d'Erigny en ava trente. — Nous étions mariés depuis dix années, et depuis cin environ, toute relation passionnelle avait cessé d'être entre nou Nous ne nous comprenions pas, et notre mariage fut, ainsi que j le disais à l'auteur de la lettre que vous avez saisie, une erreur.

— Mme d'Erigny savait-elle que vous eussiez une maîtresse?

— J'ignore qu'elle était l'édification de ma femme à ce propos.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 26 août.

— Vous n'avez jamais eu, ensemble, de discussions, de querelles?

— Jamais.

— Quelle était la forme apparente du caractère de Mme d'Erigny?

— Ma femme était douce, sentimentale, même; mais très réservée, très froide, elle ne laissait que rarement deviner sa pensée.

— Quand, pour la dernière fois, vous êtes-vous rencontré avec elle, lui avez-vous parlé?

— Le soir même de sa mort.

— Comment!

— Oui, contrairement à nos habitudes réciproques, nous nous sommes réunis, ce soir-là.

— Où celà?

— Dans sa chambre; mais non point dans la joie d'une réconciliation : simplement pour nous entretenir d'affaires concernant nos intérêts communs.

— Et ces affaires consistaient?...

— Dans la conclusion d'un accord qui devait avoir pour résultat l'obtention d'un divorce dont j'abandonnais tout le bénéfice à ma femme.

— Et Mme d'Erigny repoussa, sans doute, cette proposition?

— Elle l'agréa, au contraire.

— Elle ne peut plus, hélas, vous démentir. Mais les faits parlent pour elle. Ne réussissant pas à la persuader, vous l'avez empoisonnée.

— Monsieur!

Sans prêter attention à la révolte du comte, M. Ravaud poursuivit :

— Oui, vous l'avez empoisonnée. Et il est aisé, vraiment, de reconstituer la scène qui a succédé à l'entrevue que vous avez eue avec votre femme. — Désespérant de vaincre sa résistance à vos projets, vous l'avez quittée, vous avez attendu qu'elle fût endormie et, vous glissant dans sa chambre pendant son sommeil, vous lui avez administré, à l'aide d'un mouchoir tamponné et placé sur sa bouche, sous ses narines, le toxique qui l'a tuée, disposant tout, autour d'elle, pour que l'on crût à un suicide...

Puis, se levant, il conclut :

— Nous sommes assez éclairés, maintenant, pour accepter la responsabilité du pénible devoir qui s'impose à nous...

Et, étendant la main vers M. d'Erigny, il prononça :

— M. le comte d'Erigny, les faits que nous venons de relever tendent à prouver que vous vous êtes rendu coupable du crime d'assassinat, sur la personne de votre femme... Au nom de la loi je vous arrête.

A ces mots, le comte voulut bondir, comme pour se jeter à la gorge de M. Ravaud. Mais, les deux agents qui nous accompagnaient, s'étant déjà placés à droite et à gauche de lui, l'empêchèrent d'exécuter son mouvement, sa menace.

Il redevint calme, d'ailleurs, presqu'aussitôt, et, s'adressant à mon patron, il lui dit :

— Je suis votre prisonnier, Monsieur, soit. — Je n'aurai pas de peine, je l'espère, à me disculper de l'horrible accusation que vous avez imaginée contre moi. Présentement, je me contenterai de vous prier de permettre à mon valet de chambre de me préparer du linge, ainsi que des effets, pour le temps de mon absence hors de ma maison.

M. Ravaud consentit à satisfaire M. d'Erigny. Mais il n'avait pas prévu le coup de théâtre que ce dernier, en formulant sa requête, en recherchant, avant d'être emmené, le contact de son valet de chambre, lui ménageait.

Dès que celui-ci, en effet, parut dans le salon pour recevoir les ordres de son maître, le comte, très vivement lui cria :

— Félix, tu m'es dévoué, n'est-ce pas ? — Eh bien, dès aujourd'hui, après mon départ, va dans les journaux, dans tous les journaux, et, de ma part, dis bien que jamais, jamais, je ne révélerai le nom de la personne qui m'a écrit certaine lettre saisie chez moi comme une preuve d'un crime que je n'ai pas commis; dis bien que cette femme peut avoir confiance dans mon énergie, dans ma résolution — quoi qu'il arrive — de ne jamais livrer son nom et qu'elle demeure ignorée, toujours, même si elle pensait que son intervention pût m'être utile. Et, maintenant, va, mon vieux.

Le valet de chambre — un vieillard — sans qu'on pût arrêter son geste, s'élança alors vers son maître et, sanglotant, lui prit les deux mains.

— Monsieur le comte sera obéi, déclara-t-il. Il peut compter sur moi.

M. Ravaud, furieux d'avoir été joué par son prisonnier, car il espérait sans doute, à l'aide d'informations dont il avait le secret envoyées adroitement à la presse, obtenir, se procurer le nom de l'auteur de la fameuse lettre — M. Ravaud parut être pris par

'une de ces crises de colère mystérieuse qui, lorqu'il était en échec lans un débat, s'emparaient de lui. Il eut un hoquet, un craquement de mâchoires, un étranglement de la voix ; mais il recouvra vite son calme et, après avoir fait empaqueter les objets recueillis au cours de la perquisition, sortit avec M. d'Erigny.

Il était tard, déjà, lorsque nous fûmes sur le trottoir de l'avenue de Messine et, hâtivement, nous nous jetâmes en des fiacres pour retourner au Palais.

La journée avait été émouvante et je confesse que, pour ma part, n'ayant rien mangé, je me sentais défaillir physiquement en même temps que, dans mon cerveau, une sorte de bourdonnement confus se produisait, comme si je m'étais trouvé dans une épouvante, comme je me rappelai en avoir éprouvé, à l'audition de quelque drame, à l'Ambigu, au moment où tout s'écroule autour d'un malheureux, où la vie dégringole sur lui, sous la forme d'une succession de désastres immérités.

Et je pensai :

« Evidemment, M. le comte d'Erigny doit être coupable, puisque M. Ravaud, qui ne se trompe jamais, le considère comme tel. Mais, tout de même, il n'a point l'air d'un assassin... Si M. Ravaud, qui ne se trompe jamais, se trompait, cependant... »

Mais, je repoussai bientôt cette réflexion, terrifié, presque, de me surprendre à douter de la science, de l'habileté — de la sincérité même de mon patron.

II

Une semaine s'était écoulée depuis l'arrestation de M. d'Erigny qui, sur l'ordre de M. Ravaud, avait été mis au secret le plus rigoureux.

Le secret... Nul ne peut savoir, s'il n'a étudié le monde judiciaire, ce que ce mot laisse entendre de tristesse, de désespoir, de torture, d'épouvante, de folie, pouvant naître, tout d'un coup, dans l'esprit et dans la chair d'un homme devenu le sujet d'analyse des magistrats.

Je me souviens que, petit enfant, on me racontait des histoires du temps jadis en lesquelles il y avait de pauvres gens que l'on faisait vivants en des trous noirs et sans air que l'on nommait des oubliettes.

Le secret, appliqué aux accusés d'aujourd'hui — coupables ou innocents — évoque en moi toute l'horreur des oubliettes d'antan.

Le prisonnier, enfermé dans une étroite et sombre cellule, demeure, pendant de longs jours, à la merci du juge d'instruction et, séparé absolument de l'humanité, ignorant tout de la vie, les choses qui le concernent comme celles qui lui sont étrangères — le prisonnier, dis-je, s'abêtit, si je puis ainsi parler, devient pareil à un animal soudainement poussé en une cage, s'affole, pleure, se lamente, se révolte, rugit, montre les dents à la nuit ainsi qu'un fauve enragé et tombe, enfin, dans la lassitude d'une agitation stérile, dans l'appel d'une agonie qui le délivrerait de ses maux, sans âme, désormais, navrante épave humaine dont la bouche desséchée et tuméfiée, est prête à tous les aveux — même mensonges — dont le cerveau est prêt à toutes les complaisances exigées par la volonté du juge, pourvu qu'on la sorte de sa fosse, pourvu qu'un peu de lumière glisse sur elle, pourvu qu'un être la frôle, dans une grimace ou dans un sourire, lui adresse un mot, une phrase, de pitié ou d'injure.

M. Ravaud était un fervent admirateur des procédés juridiques de la trop fameuse Inquisition et le secret, très attaqué par des avocats éloquents, par des magistrats, même, trouvait en lui l'un de ses défenseurs, l'un de ses partisans les plus ardents.

— On conte que je suis cruel, me disait-il, parfois, parce que je soutiens la nécessité du secret, en matière d'instruction criminelle. — Croyez-vous, Xavier, que je sois si cruel que cela? — Que deviendrait une instruction, en vérité, si le juge n'avait point, à sa disposition, le secret... le secret qui, seul, le plus souvent, lui donne la faculté de briser la perversité, l'astuce du coupable?... Retenez bien ceci, Xavier : le secret est la base du dogme de la Justice. Lorsqu'on le supprimera, comme je le redoute, les juges seront à la merci des criminels.

— Monsieur le juge a raison, répondais-je alors. Mais il sait que je suis un brave homme sentimental qu'épouvantent toujours un peu les rigueurs nécessaires de la justice, et je ne puis me défendre de frémir en me représentant toutes les affres du secret. Je songe, aussi, qu'un innocent peut en être victime et...

Le jour où je prononçai cette phrase, M. Ravaud me regarda avec colère.

— Que dites-vous donc, « monsieur Maupin? » fit-il en m'interrompant; que parlez-vous de victime innocente?... N'oublie-

amais, je vous prie, que, en matière de philosophie judiciaire, il n'y a pas d'innocents.

Un petit frisson courut le long de mon échine, en entendant ainsi s'exprimer M. Ravaud; et comme je ne voulais pas maintenir, entre lui et moi, le « monsieur Maupin » des heures tourmentées, je me hâtai de révoquer ma sensibilité — tout au moins en apparence.

— Oh! murmurai-je, en souriant — et je sentis qu'alors je devais avoir l'air très niais, sous mon sourire forcé — oh! je n'ai aucune endresse pour les criminels et je n'ignore pas que les accusés nnocents ne se rencontrent pas sous les pieds des chevaux...

Ces paroles étaient abominablement grotesques; mais elles parurent contenter M. Ravaud; et comme c'était là tout ce que je emandais, je n'en regrettai pas la sottise — l'incommensurable ottise. — Eh! eh! ma place seule me faisait vivre et je tenais à ma lace que mon patron eût été bien capable de me retirer, si je avais contrarié.

Il y avait donc une semaine environ que M. d'Erigny avait été rrêté et relégué au secret le plus strict, et M. Ravaud n'avait point ncore décidé de reprendre avec lui quelque interrogatoire que ce ût.

L'intérêt dramatique et passionnel de l'affaire n'était point, d'ailurs, alors, dans le cabinet du juge d'instruction; il résidait tout ntier dans le public, dans le monde auquel appartenait M. d'Erigny et dans la presse.

Je n'eusse pu dire pourquoi l'aventure qui concernait le comte ccaparait mon attention, ma curiosité plus que la plupart des auses dont l'examen était confié à mon patron. Un fait était cerin dont j'éprouvais comme un étonnement : l'affaire d'Erigny llicitait ma pensée, me communiquait presque une impression e fièvre.

Elle représentait, il est vrai, à mes yeux ainsi qu'à ceux de . Ravaud, le beau crime que nous souhaitions de posséder, et était là, sans doute, la raison du sentiment qui m'animait.

Quoi qu'il en fût de cette raison et de ce sentiment, mon patron 'ayant chargé de dépouiller les journaux qui entretenaient les cteurs de l'affaire d'Erigny, je les dépouillais avec conscience, coupant et recueillant minutieusement les articles relatifs au crime de l'avenue de Messine, » lisant avec une sorte de frénésie, ut ce qui se rattachait à ce crime.

Les impressions de la société élégante, du clan aristocratique dont faisait partie M. le comte d'Erigny furent, alors, très intéressantes à noter.

Alors que dans le grand, le vulgaire public, deux opinions bien définies — l'une en faveur, l'autre en défaveur du comte — se dressaient l'une contre l'autre ; alors que, dans la masse bourgeoise et populaire, deux camps bien distincts se formaient prêts à se ruer l'un contre l'autre, sur le nom de M. d'Erigny, la société aristocratique de Paris demeurait neutre dans l'expression de ses sentiments.

Elle paraissait comme terrifiée par l'arrestation de l'un des siens accusé d'avoir assassiné sa femme ; et si une émotion se dégageait d'elle, cette émotion prenait le caractère d'un effarement inexplicable, d'un effroi même, comme si elle eût été responsable ou solidaire du scandale qui venait de se produire. — Elle feignit d'ignorer l'affaire d'Erigny et sembla affecter d'abandonner le comte à son destin.

Cette attitude de la société élégante fut jugée diversement — approuvée et blâmée. Pour ma part, intimement je la condamnai énergiquement. J'eusse été heureux d'entendre une voix s'élever dans les salons parisiens, pour défendre M. d'Erigny, j'eusse été heureux de constater, devant son désastre injuste ou mérité, le frémissement d'un cœur généreux.

Mais, ce qu'on appelle le « monde » ne bougea pas, ne parla pas, se renferma, en cette circonstance comme en tant d'autres, dans la platitude d'une indifférence snobique, dans la vilenie d'une immense lâcheté.

Je n'étais qu'un pauvre homme, qu'un pauvre diable de greffier qui — je l'ai déjà dit — n'aurait pas dû avoir d'opinion sur les choses ou sur les êtres. Mais, si humble, si timide, si petite que soit mon âme, je sens cette âme vibrer en moi, parfois, et je n'ai pas le pouvoir de l'empêcher de s'attrister devant la manifestation d'une laideur, de se réjouir devant un mot ou une action chevaleresque.

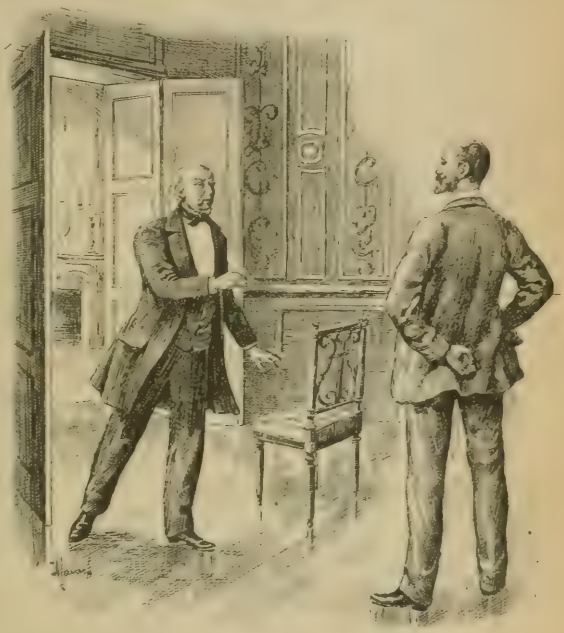
C'est ainsi que la conduite du valet de chambre de M. d'Erigny, par exemple, de ce vieux Félix à qui il avait adressé des adieux si dramatiques, m'émut profondément, dans cette occasion.

Dès le soir même de l'incarcération de son maître, obéissant aux ordres, à la prière, plutôt, qu'il avait reçue, ce dévoué s'était rendu dans tous les grands journaux de Paris, et allant au-devant d'une

interview, leur avait rapporté les paroles solennelles du comte au sujet de la fameuse lettre qui avait été saisie dans son coffre-fort.

Toute la presse ayant reproduit ces paroles, la personne qui avait écrit la lettre en question avait ainsi, forcément, recueilli la pensée de son complice — si toutefois ce qualificatif peut être employé ici — et savait non seulement que le comte ne révélerait jamais son nom, que ce nom resterait toujours ignoré, puisque nulle signature n'était apposée au bas de la missive, mais quelle résolution, quelle attitude elle devrait adopter dans les débats qui allaient s'engager.

M. Ravaud ne se dissimulait pas que le coup qui était ainsi porté à son instruction, était sérieux. Mais, comme il n'avait pu le parer, il se résigna à le consigner, purement et simplement, dans la vague espérance qu'un incident, peut-être, viendrait ou en détruire les conséquences, ou en atténuer la gravité. Les journaux, pendant plusieurs jours, à la suite des déclarations du vieux Félix, s'emparèrent de lui et chroniquèrent, à l'envi, sur le côté romanesque qui caractérisait ces déclarations.



« Félix, tu m'es dévoué, n'est-ce pas ?

Il y eut la légende de « la Dame à la lettre » autour de laquelle s'établirent des histoires merveilleuses d'amour concernant M. d'Érigny : et le brave Félix lui-même devint comme une figure un peu étrange de serviteur fidèle, comme l'une de ces silhouettes de héros mystérieux que certains auteurs excellent à placer dans leurs drames ou dans leurs feuilletons.

Cette partie de la cause qui nous occupait, n'en était pas la moins suggestive, en effet, et dans l'énigme qu'elle offrait, était bien faite pour passionner le public.

J'avoue que je me laissai facilement emporter par le charme qu'elle dégageait et que je fus, alors, l'un de ceux que « la Dame à la lettre » troubla.

Je fus tiré, un après-midi, de mes intimes et, sans doute, trop légères réflexions, par un événement qui, dans mon existence modeste, prit d'importantes proportions.

Comme j'étais assis devant mon bureau, rangeant quelques dossiers relatifs à des affaires courantes, M. Ravaud qui, depuis de longs instants, me passait des papiers sans parler, me demanda tout à coup :

— Avez-vous un habit, Xavier?

Ne comprenant pas très bien l'interrogation de mon patron, je rélevai la tête et murmurai :

— Un habit... quel habit, monsieur le juge?

M. Ravaud sourit et exprima un peu de gaîté.

— Ah! ah!... fit-il, brave Xavier...naïf Xavier... Oui,un habit... un habit de soirée, de cérémonie... Quoi... en avez-vous un?

Il se trouvait que je possédais ce que le commun nomme une « queue de pie. »

Mais, ne saisissant pas du tout l'intérêt que M. Ravaud pouvait avoir à ce que je possédasse cette queue de pie, je restai, une seconde, stupéfait, la bouche à demi-ouverte, sans répondre.

Pourtant, je me décidai à renseigner mon patron.

— Oui, monsieur le juge, dis-je, j'ai un habit. Mais je ne vois pas...

M. Ravaud me coupa la parole.

— Eh bien! il faudra le mettre, votre habit, demain, pour venir chez moi, vers 9 heures. Je donne à quelques amis, une petite soirée, et je vous invite.

Ma stupéfaction, à ces mots, n'eut plus de limites et j'eus un tel sursaut que le porte-plume que j'avais glissé entre mon oreille droite et mon crâne, roula sur le parquet.

— Comment... murmurai-je, monsieur le juge me fait l'honneur... Mais je ne suis pas un homme du monde, moi, et je craindrais...

— Bah! bah!... déclara M. Ravaud, en m'interrompant encore. Vous êtes un brave garçon, Xavier, un bon serviteur de l'État et

je tiens à vous marquer particulièrement mon estime en vous recevant chez moi. Puisque vous avez un habit, tout est bien... vous serez dès nôtres.

Je n'avais aucune objection à opposer au désir de mon patron; très ému, je balbutiai un remerciement, et je sentis qu'une chaleur d'orgueil montant à mes joues, les rosait.

Le lendemain, donc, entre 9 heures 1/2 et 10 heures, je me présentai chez mon patron qui habitait, rue Saint-Louis-en-l'Isle, un vieil hôtel, avec sa femme et son père — un grand et beau vieillard, type de l'ancien magistrat, qui portait allègrement ses soixante-dix ans.

M. Ravaud, père, était un ex-Premier Président de la Cour d'appel et avait la réputation, dans le monde judiciaire ainsi que dans le public qui le connaissait pour lui avoir vu diriger plusieurs causes célèbres, d'être un homme parfaitement honnête, de la plus stricte intégrité.

Il semblait beaucoup aimer son fils sur qui, sans doute, il reposait tant de chères espérances.

Mon patron qui, décidément, me comblait d'amabilités, voulut bien me nommer à lui, et je n'oublierai jamais l'accueil que j'en reçus.

— Mon fils, me dit-il, m'a souvent parlé de vous, mon ami, avec éloge. Vous êtes un travailleur consciencieux et vous lui êtes très dévoué. J'éprouve du plaisir à vous connaître.

Je ne savais trop quelle contenance observer devant ce haut magistrat dont les paroles flatteuses tombaient en mes oreilles comme une exquise musique. Je me sentis rougir, pâlir, tour à tour, et comme il fallait bien que je répondisse quelque chose au compliment qui m'était adressé, je balbutiai de vagues phrases.

— Je ne fais que mon devoir... monsieur le Premier Président est bien bon... Je suis très fier de...

Je crois que je n'achevai point ma réplique, que je profitai d'une arrivée d'invités pour m'esquiver et me perdre dans la foule qui emplissait déjà les salons.

Je n'avais jamais été dans le monde, jusqu'en cette heure de ma vie, et je ne cache pas que j'éprouvai un trouble profond en me trouvant, subitement, transporté de mon modeste logis dans cette société élégante. Je n'étais pas rassuré, surtout, quant à l'attitude que je devais avoir, et il me semblait que je devais paraître grotesque à tous ces gens qui allaient, venaient, avec une jolie aisance, dans l'hôtel.

Ma toilette, principalement, m'inquiétait. Je l'avais méticuleusement préparée, cependant, et n'en avais omis aucune des complications. En me regardant, plus de dix fois, avant de sortir de chez moi, dans la glace de mon armoire, je ne m'étais pas vu en trop mal. Mais, là, dans ces salons, au milieu de ces hommes, de ces femmes habitués à un tas de mondanités, j'étais pris comme d'une appréhension, je m'imaginais que j'avais un petit air démodé et vieillot dont chacun devait rire.

Mon pauvre habit — ma pauvre « queue de pie... » — je ne l'avais peut-être pas endossé quatre fois dans mon existence et il datait de loin déjà... Je l'avais acheté, huit ans auparavant, dans un magasin de confection, pour le mariage de ma sœur, et depuis, je ne l'avais plus sorti de son enveloppe que pour assister à quelques cérémonies officielles.

Mais, comme, après tout, M. Ravaud et son illustre père consentaient à m'accepter, chez eux, tel que j'étais, je ne me préoccupai pas davantage des moqueries que je pouvais provoquer et me familiarisai un peu avec le milieu en lequel je me trouvais.

Bientôt, même, je ne regrettai plus d'être venu à la soirée que donnait mon patron, car j'y mis à profit cet esprit d'observation — je n'ose dire cet esprit critique — dont la nature m'a doué en naissant et que l'on ne pouvait soupçonner en moi, car je n'étais qu'un misérable greffier dont nul ne se souciait et qui eût soulevé bien des railleries, bien des dédains, s'il s'était avisé de montrer que, dans son infime situation, il s'attardait quelquefois en des pensées dont la nature eût été considérée comme illogique avec ses fonctions, avec son état social.

Les gens du monde, en raisonnant ainsi, auraient eu tort, comme ils ont tort, souvent, de s'en rapporter à l'aspect de ceux qui leur sont inférieurs par la fortune — par le bonheur — pour les juger, pour définir ou nier leur âme.

Le vagabond, le loqueteux qui passe dans la rue, glissant ainsi qu'une ombre honteuse et lamentable, le long des murailles, possède un cœur, une âme, des nerfs, un cerveau, au même degré que le plus arrogant des mondains, et il arrive même que les rêves, les aspirations qui emplissent l'être du loqueteux sont plus nobles, plus généreux, que les aspirations et les rêves qui s'échappent de l'âme, du cœur du mondain.

Si M. Ravaud avait pu deviner que je songeais ainsi, il m'aurait désapprouvé, certainement, et m'aurait dit de sa voix de juge :

— Monsieur Maupin, il n'est point bon que ceux qui n'ont pas d'argent, qui sont obligés de travailler pour vivre, se laissent bercer par des idées fausses, par des billevesées... Ces idées, ces billevesées leur apprennent à haïr les riches, les maitres, et celui qui n'a pas de pain assuré doit ignorer la haine, ne doit s'étudier qu'à reconnaitre la bienveillance de qui l'emploie...

M. Ravaud m'eût parlé ainsi, oui, s'il avait su que je m'égarais en des réflexions pareilles sur la Société, sur l'humanité ; et comme il était riche, comme il occupait un rang dans ce que l'on appelle les classes dirigeantes, il aurait eu raison de me houspiller.

Mais, moi aussi, j'avais raison de donner, à ma pensée de petit fonctionnaire, la liberté qu'elle demandait, et je sentais que, dans l'expression de mes sentiments plutôt humains que révolutionnaires — ah, Dieu, non, pas révolutionnaires ! — je me rapprochais de la vérité théorique et pratique des choses.

Donc, je ne tardai pas à être intéressé, chez M. Ravaud, par ce que j'y voyais et entendais, et je m'y amusai comme un spectateur placé devant un cinématographe auquel serait adjoint un phonographe enregistreur des paroles des personnages qui, sur le transparent, défileraient sous ses yeux.

Tout d'abord, comme la chaleur des salons m'avait fort altéré et comme après une hésitation que l'on comprendra, je m'étais décidé à aller demander un verre de sirop, avec de l'eau, à l'un des maitres d'hôtel qui présidaient au buffet, je me rencontrai devant la longue table prodigieusement chargée de friandises, de sandwichs, de boissons diverses, avec un jeune homme fort élégant, mais très affranchi d'allures, que je sus être, un moment plus tard, le fils d'un conseiller à la Cour.

Ce jeune homme me parut moins guindé, moins « manche à balai » que la plupart de ceux qui, dans leurs habits de coupe sévère, plastronnaient autour de moi.

Il avait l'air bon enfant, réjoui, « fétard, » comme l'on dit chez les artistes, et il me fit l'effet, parmi les invités masculins de M. Ravaud, d'un joli oiseau égaré dans une bande de sombres corbeaux.

Comme je le frôlai légèrement, du coude, pour prendre le verre de sirop que j'avais réclamé et que me tendait le maitre d'hôtel, il se retourna vers moi, me regarda avec attention puis, souriant, m'adressa la parole :

— Vous êtes avocat, Monsieur ? interrogea-t-il.

A ces mots, j'eus un intime étonnement. — Comment... Un monsieur que je n'avais jamais vu, me demandait si j'étais avocat... C'était donc que je ne « marquais » pas trop mal, chez mon patron, que les craintes que j'avais eues, sur mon attitude, avaient été exagérées. Cette méprise me flatta; j'aurais bien souhaité de pouvoir répondre à mon questionneur que j'étais avocat, mais je ne sus jamais mentir et je ne mentis pas dans cette circonstance.

— Non, Monsieur, dis je, non, je ne suis pas avocat. Je suis, simplement, le greffier de M. Ravaud.

Le jeune homme eut un geste indifférent.

— Oh! fit-il, avocat ou greffier, c'est « kif-kif, » à peu près... Ça se « colle, » quoi...

Et comme je réprimais de la stupéfaction devant les expressions d'argot boulevardier qu'il employait, il ajouta :

— Eh bien! si vous êtes le greffier de M. Ravaud, vous ne devez pas vous embêter, actuellement.

Je m'inclinai un peu et esquissai une contraction de lèvres pour paraître aimable, pour ne point sembler trop sot à mon interlocuteur, surtout, car je ne saisissais nullement le sens de ses paroles.

— Oh! murmurai-je, je ne m'ennuie jamais, Monsieur, avec M. Ravaud. Mais, je ne vois pas pourquoi, actuellement...

— Vous vous embêteriez moins que d'habitude, interrompit le jeune homme. — C'est bien simple, pourtant... C'est vous qui avez le crime de l'avenue de Messine, n'est-ce pas?... Pour un beau crime, c'est un beau crime, ça, hein?... Ce que vous devez en boire, un lait, en dépouillant ce dossier-là...

Ne sachant trop où mon causeur voulait en venir, avec moi, je me retranchai dans une prudente réserve.

— Oui, oui, bégayai-je, le crime de l'avenue de Messine est un beau crime... un fameux crime... un crime...

Le jeune homme eut un rire bruyant.

— Je vous crois!... s'écria-t-il. — Et la preuve que ce n'est pas un crime ordinaire, un crime en « toc, » c'est que M. Ravaud donne une soirée tout exprès pour célébrer la joie qu'il a ressentie à être chargé de son instruction.

Je me départis un peu de ma réserve, devant cette singulière affirmation et je me laissai aller à la curiosité que mon esprit d'observation mettait en moi.

— Comment... dis-je, M. Ravaud donne une soirée parce qu'il est chargé d'instruire l'affaire d'Erigny?

— Parfaitement, assura mon interlocuteur. — Voyons, vous êtes le greffier de M. Ravaud et vous ignorez le bonheur que lui a procuré le crime du comte d'Erigny?... Ça n'est pas possible... Tout le monde, au Palais, s'entretient de ce bonheur, et personne ne doute que M. Ravaud, qui n'a jamais organisé de réunion chez lui, n'ait, ce soir, réuni tant de gens, que pour fêter son beau crime... On se tord, à ce sujet, au Palais, mon cher monsieur, et le crime de l'avenue de Messine n'est plus désigné que par cette phrase : « le beau crime de M. Ravaud ».

Le persiflage, « la blague » que mon interlocuteur dirigeait contre mon patron, me gênaient un peu ; mais, attiré par l'étrangeté de ses discours, je ne cherchai pas à me dérober à l'entretien que j'avais avec lui.

Je ne voulus pas sembler trop insignifiant, à ses yeux, en feignant d'ignorer les sentiments de M. Ravaud à l'égard de l'affaire d'Erigny.

— Certes, dis-je, je connais le contentement que M. Ravaud a éprouvé, lorsque le dossier de l'affaire d'Erigny lui a été confié, car cette affaire est très importante, exige des aptitudes d'instruction spéciales que M. Ravaud possède au plus haut degré... Mais je n'aurais jamais pensé qu'il donnât une soirée pour témoigner ce contentement.

Le jeune homme parut avoir épuisé, sur le beau crime de M. Ravaud, selon l'expression dont il s'était servi, sa verve un peu méchante et, sans répondre à ma dernière phrase, s'avançant vers le buffet, il le parcourut d'un rapide coup d'œil.

Alors, silencieux, toujours, pendant que je dégustais un second verre de sirop, il se mit à manger un nombre incalculable de sandwichs et de gâteaux, auxquels succédèrent quatre ou cinq coupes de champagne qu'il avala chacune d'un trait.

Quand il eut achevé ce travail d'engloutissement, travail que je contemplais, effaré, il se tourna de nouveau vers moi et reprit la conversation un instant interrompue.

— Eh! eh! fit-il, avec un gros rire et comme devinant la pensée ahurie que m'inspirait son appétit, eh! eh! il faut bien se caler les joues... On n'y boulottera peut-être pas de si tôt, chez M. Ravaud, et il faut de l'occasion profiter.

Puis, se retirant un peu à l'écart, dans la salle à manger, et m'entraînant avec lui, en un geste arrondi, comme enveloppant la foule des invités qui commençaient à se presser autour de la table, il prononça :

— Quels types, mon cher Monsieur... quels types il y a ici, ce soir... Un vrai musée des horreurs, quoi, comme une sorte de cabinet secret de la mère Tussaud, à Londres.

Et comme je restais devant lui, en l'entendant ainsi parler, ëbahi, il continua :

— Ça vous étonne, ça vous offusque, ce que je dis là?

Au lieu de répondre à cette question qui m'embarrassait, je l'interrogeai :

— Vous n'appartenez pas, sans doute, au monde judiciaire?

— Pardon, fit-il, je suis le fils d'un conseiller à la Cour, M. Firmin Desplaces, et c'est, justement, parce que je connais à fond le monde en question que je me permets de le qualifier avec quelque irrévérence.

Et, après une légère pause, il poursuivit :

— Je le connais, allez, ce monde, oui, je le sais par cœur... Cela vous surprend, je le vois, que je le blague... Rien d'épatant à ça, pourtant... Moi, voyez vous, je me suis libéré des contraintes, des mensonges, des hypocrisies, des sottises qu'il inspire à tous ceux qui, de près ou de loin — je ne dis pas cela pour vous, naturellement — ont quelque contact que ce soit avec lui. Et ce m'est une réelle, une intense jouissance de l'observer, de le noter, comme un collectionneur observe et note des pièces rares qu'il serre en ses vitrines.

— Vous organisez votre musée des horreurs, votre cabinet secret, à l'instar de celui de Mme Tussaud, insinuai-je.

— Précisément, et je vous prie de croire qu'on ne s'y embête pas plus que dans le bureau de M. Ravaud, en mon musée.

— Cependant, objectai-je, les gens qui sont ici, ce soir, et qui, sans doute, figurent dans votre musée, ne m'apparaissent pas aussi laids que vous semblez les voir.

Le jeune homme eut un rire très sec.

— Ces gens-là — hommes ou femmes — répliqua-t-il, sont, en effet, physiquement, fabriqués comme tous les autres gens — ni plus mal, ni mieux qu'eux. Mais ce n'est point de leur aspect corporel, mon cher monsieur, que je veux parler ; — c'est à leur âme que je fais allusion — c'est leur âme que je collectionne, et cette âme... non, vous ne pouvez savoir ce qu'elle est...

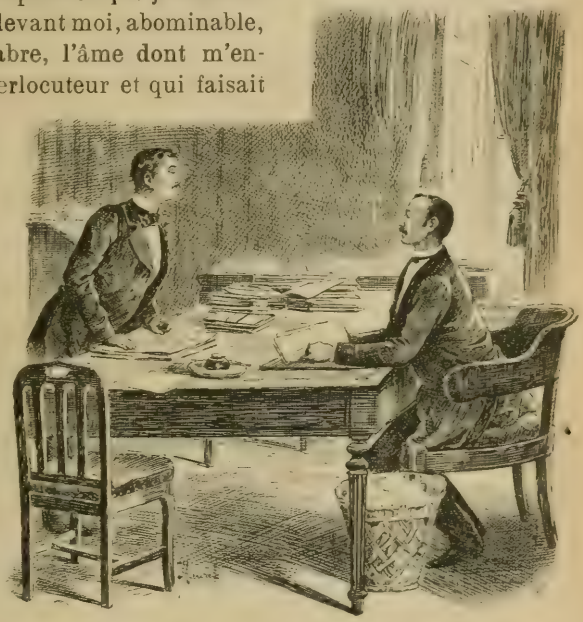
Et il murmura :

— Je ne blague plus, je vous le jure, en ce moment.

Décidément, les propos tantôt plaisants, tantôt sérieux de

M. Desplaces m'intéressaient vivement et j'allais le prier de m'expliquer l'âme de ceux ou de celles qui, ce soir-là, étaient chez M. Ravaud, lorsque près de nous, un groupe de jeunes femmes et de jeunes filles, tout en dévorant des amoncellements de sandwichs et de friandises, tout en buvant abondamment, se mirent à caqueter.

M. Desplaces m'imposa silence d'un geste et, sans paraitre indiscret, tendit l'oreille vers leurs lèvres; alors, je l'imitai et il me parut que, des paroles que je recueillis, s'échappait, devant moi, abominable, hystérique, macabre, l'âme dont m'entretenait mon interlocuteur et qui faisait l'objet de sa sollicitude de philosophe-collectionneur.



« Avez-vous un habit, Xavier? »

Les personnes qui se trouvaient près de nous étaient toutes très gracieusement, très luxueusement toilettées et jolies. L'une d'elles, principalement, presqu'une enfant encore, blonde, mignonne, ainsi qu'un pastel du dix-huitième siècle, ainsi que l'un de ces pastels que l'on admire au Louvre, avait attiré mon regard et une pensée d'intime joie me visitait en la contemplant.

Je me disais que celui qu'elle épouserait serait, sans doute, heureux, car de tout elle se dégageaient un charme, une exquise séduction qui me semblaient faits pour les pures félicités d'un foyer familial.

Ce fut, cependant, de la bouche de cette jeune fille, dont le père, m'apprit M. Desplaces, était président de Chambre que, tout

d'abord l'âme terrible qui me préoccupait, surgit, comme, aux temps évangéliques, surgissaient, à la voix du Christ, des démons de la bouche des possédés.

Je ne saurais trop noter à quelle phrase, prononcée par l'une des femmes qui l'entouraient, cette jeune fille répliqua tout à coup; mais elle eut un rire un peu nerveux et elle articula, nettement, légèrement frémissante, des mots qui me firent tressaillir.

— Oh, moi, fit-elle, je me suis bien promis que, la première fois que l'on guillotinera sur la place de la Roquette, dès que je serai mariée, j'assisterai à l'exécution. J'ai vu la guillotine, un soir, à l'Ambigu et, une après-midi, au musée Grévin... J'ai compris alors, qu'en la voyant, « pour de vrai, » on doit éprouver d'étranges sensations.

L'une des femmes qui nous frôlaient, tout en mordant dans un sandwich approuva la réflexion de la jeune fille.

— On ressent, en effet, une sensation que l'on ne peut définir... J'étais à l'exécution d'Hartmann dernièrement et, lorsque sa tête est tombée, il m'a semblé que des vapeurs tièdes et douces m'enveloppaient... Pourtant, j'avoue que tout ce sang qui, après la chute du couperet, jaillit du corps du supplicié, éclaboussant le sol, m'écœura... Tout ce sang, voyez-vous, c'est le côté inélégant de la guillotine...

Une voix s'éleva, dans le petit groupe féminin, précédée et suivie d'un gentil rire :

— Ah! ah!.. le côté inélégant de la guillotine... Charmant, votre mot, ma chère, charmant... Ah! ah!...

Mais, la jeune fille dont les yeux brillaient d'un singulier éclat dont les narines palpitaient, battaient, comme sous l'influence d'un parfum énervant, interrompit ce compliment et déclara :

— Pourquoi la vue du sang d'un criminel serait-elle plus insupportable que celle du sang d'un animal quelconque? — Est-ce que, tous les jours, nous ne rencontrons pas, dans la rue, des flaques rouges provenant de blessures faites à de pauvres chevaux! et je ne sache pas que nous tombions en pâmoison, devant ce spectacle.

— Mais, ma chère petite, objecta la femme qui déplorait l'inélégance de la guillotine, le sang d'une bête ne peut être comparé à celui d'un homme... On dirait que celui-ci renferme un je ne sais quoi de plus répugnant, de plus...

— Bah! bah! interrompit encore la jeune fille, le sang, qu'il appartienne à un animal ou à un homme, est toujours même chose

allez... Je suis bien certaine que je n'éprouverais pas plus d'émotion devant celui d'un criminel que l'on guillotine, que devant celui d'un canard à qui l'on coupe le cou et qui, pendant quelques instants après sa décapitation, court si drôlement, sans tête, dans un jardin.

Et elle ajouta :

— D'ailleurs, moi, j'aime le rouge... le beau rouge... Et tant, et tant, imaginez-vous, que je me suis amusée à confectionner un album composé de dessins fantastiques faits à l'aide de têtes de mouches écrasées, avec le revers de l'ongle, entre les plis de feuilles de papier...

— Mais, elle est sadique, cette petite, s'exclama l'une des femmes qui écoutaient ces propos.

La jeune fille savait-elle ce que le mot « sadique » signifiait de maladive horreur, de démente perversion ? — On pourrait le croire à la réplique qu'elle formula :

— Pas du tout, fit-elle. Je n'ai point de sensiblerie, voilà tout.

— Eh bien ! ma chère mignonne, dit une autre femme, si votre père, le Président, ne possède pas plus que vous de sentimentalité, je plains les pauvres diables d'accusés qui passent devant lui.

La chère mignonne eut un rire plein de fraîcheur.

— Oh ! conclut-elle, un peu étourdiment, papa n'admet aucune indulgence envers un coupable, et il a bien raison... Mais, si vous saviez comme il est bon, comme il me gâte... Chaque fois qu'il a prononcé une belle condamnation, il m'apporte un cadeau... J'ai pris note de tous ceux qu'il m'a, ainsi, offerts jusqu'à présent... Devinez ce qu'ils représentent, au criminel, comme disent ces messieurs du Palais... Plus de quatre cents ans de prison... oui, plus de quatre cents ans... Ce n'est pas banal, hein, cela ?

— A propos de crimes, de condamnations, minauda une petite poulotte qui, jusqu'alors, n'avait pas articulé un mot, je lisais, récemment, sur les supplices en usage au temps de...

En ce moment, un remous de foule se produisit autour de nous qui, nous éloignant du groupe féminin dont nous écoutions la conversation, nous empêcha d'entendre la suite de la phrase commencée et l'énumération de supplices qui, certainement, ne doivent pas être vulgaires.

J'avoue que je ne fus pas fâché d'être délivré de l'abominable promiscuité de ces femmes et du cauchemar qui, naissant de leur entretien, commençait à me torturer.

Une sueur glacée, en effet, perlait à mon front et j'éprouvais comme un malaise contre lequel je me mis en devoir de réagir.

M. Desplaces, soudain, me toucha du coude, légèrement, et sa voix me rendit à moi-même.

— Vous avez entendu, hein ?... fit-il.— Et, j'ai vu ça — ne niez pas — vous avez eu le petit frisson...

J'aurais été incapable, en cette minute, alors même que je l'eusse voulu, de dissimuler ma pensée.

— Oui, dis-je, j'ai eu et j'ai encore le frisson, sous l'influence des paroles atroces que je viens d'écouter. Mais est-il possible que ces dames se soient exprimées sérieusement ? N'est-ce pas, plutôt, là, de leur part, un jeu d'esprit, malsain, cynique, je le veux bien, mais un jeu, un simple jeu ?

M. Desplaces secoua négativement, tristement la tête.

— Non, déclara-t-il, ce n'est point là un jeu et ces dames ont parlé très sérieusement. — Elles nous ont montré, sans s'en douter, un peu de leur belle âme — de cette âme qui est celle de tous ceux, et de toutes celles, je le répète, qui sont ici, ce soir, et qui est l'une des pièces les plus curieuses de mon musée.

Et, brusquement, me regardant en face, il ajouta :

— Plus besoin de vous expliquer cette âme, maintenant. Vous la connaissez aussi bien que moi.

Malgré moi, je ne pouvais croire, encore, à tant d'épouvante s'élevant d'un monde qui m'apparaissait pareil à tous les mondes composant ce qu'on appelle la Société parisienne, qui m'apparaissait même, étant données les traditions, les fonctions qui le spécialisent, comme devant être moralement placé au-dessus du niveau des intelligences et des sentiments communs à l'humanité.

— Quoiqu'appartenant au monde de la magistrature, observai-je à mon interlocuteur, vous me semblez être très hostile à ce monde pour des raisons que je n'ai pas à rechercher. N'exagérez-vous pas votre appréciation, par conséquent, en ce qui le concerne ; ne vous laissez-vous pas entraîner, par votre opinion, hors des limites d'une saine discussion ? Les femmes qui viennent de s'éloigner de nous ont tenu des propos horribles ; mais, ces femmes ne forment-elles point d'indignes, de maladives exceptions parmi toutes celles qu'elles fréquentent habituellement ?

M. Desplaces me saisit le bras et sortit avec moi de la salle à manger.

— Vous êtes un naïf, un grand, un admirable naïf, mon cher

monsieur, me dit-il, tout en marchant ; permettez-moi de vous qualifier ainsi et croyez surtout que je ne mets, dans mes expressions aucune intention blessante. Vous êtes naïf et l'emploi que vous exercez vous oblige à être tel. Vous voyez, dans l'intimité de la maison, pour la première fois, ce soir, le monde judiciaire et, naturellement, il vous apparait beau, laid, élégant, ridicule, selon que la nature a fait les types divers dont il se compose. Vous n'en voyez qu'un morceau, qu'un infime morceau, tous les jours, dans l'ombre, dans le silence, dans la moisissure de votre cabinet d'instruction ; et ce que vous en apercevez, lorsque vous traversez les couloirs du Palais, pour vous rendre à votre bureau, passe devant vous dans une neutralité de foule grouillante et confuse. — Vous ne pouvez donc l'apprécier. — Pour moi, c'est différent. J'ai été élevé dans ce monde ; j'en ai souffert, dans les joies de mon enfance, comme j'en souffrirais encore dans mes joies d'homme si je ne m'étais libéré des ses tares. Je le connais donc, à fond, et je n'ai d'autre haine contre lui que celle qui résulte des iniquités, des mensonges, dont il est fait, que j'étais destiné à « cultiver », comme tant de mes camarades, fils de magistrats et que, dans un instinct naturel assez bizarre où l'atavisme pourrait avoir une influence, j'ai repoussés, auxquels je me suis trouvé réfractaire. — Cela établi, et pour vous et pour moi voulez-vous que, brièvement, je vous initie à la psychologie des gens que nous coudoyons, ici, ce soir, et qui est celle de tous ceux — hommes et femmes — qui forment le monde judicaire ? — Vous la comprendrez vite, cette psychologie, car elle est peu compliquée, dans son analyse. En une phrase, comme en dix, comme en vingt, sachez que ces hommes et ces femmes vivant dans une atmosphère spéciale qui est étrangère, par ses atomes intellectuels, si je puis ainsi dire, à l'air ambiant en lequel l'humanité vulgaire s'agite, ne peuvent penser et agir comme les autres hommes, comme les autres femmes. — Le monde judiciaire vit à l'écart de l'humanité — se dresse, de par ses mœurs, ses dégoûts, ses inspirations, contre cette humanité ainsi qu'un perpétuel ennemi et puise, dans le contact du crime, en ses prétoires, dans la relation, dans la préoccupation du crime qu'il apporte en ses foyers, une vision déformée des êtres et des choses — une insensibilité de nerfs, une insensibilité d'âme qui le conduisent à une sorte d'hystérie morale que l'on retrouve dans ses attitudes vis-à-vis de quiconque, témoin ou accusé, se traîne devant lui ; dans ses décisions, dans ses arrêts — comme on la retrouverait

dans l'application des peines — si la torture pouvait encore être ordonnée et pratiquée. — Voilà, mon cher monsieur, ce qui vous explique comment un juge comme M. Ravaud, se réjouit d'un beau crime, en donnant une soirée ; comment des femmes et des filles de juges ont des hallucinations de guillotine, ainsi que vous avez pu, il n'y a qu'un instant, le constater, se complaisent à des paroles de sang, à se gargariser la bouche avec du sang, à vomir du sang, en leurs propos, comme si tout le sang de leur cœur crevait leurs gorges et affluait à leurs lèvres.

A mesure que M. Desplaces s'exprimait, il me semblait qu'un étourdissement, produit par une sorte d'ivresse, s'emparait de moi et que j'allais tituber, m'affaler sur le parquet de M. Ravaud, mon patron. Il me semblait, aussi, que je subissais une métamorphose ; que j'avais été très longtemps aveugle ; que, soudain, un habile chirurgien arrachait le voile, la taie qui recouvrait mes yeux, et que de la lumière, beaucoup de lumière entrait en moi, inondant, baignant mon cerveau et mon âme. Il me semblait que des souvenirs auxquels, jusqu'alors, je n'avais pas pensé, se levaient en mon être — des souvenirs d'accusés se roulant, éperdus, aux pieds des juges ; de pères, de femmes, d'enfants implorant la pitié des juges — une pitié qu'on leur refusait, sans cesse, toujours, une pitié à laquelle, eux, les malheureux, les misérables, croyaient, mais qui n'existait pas, qui n'avait jamais existé.

— Eh quoi ! songeais-je, c'est donc là, pauvre niais, le monde dans lequel tu vis ta banale vie d'humble greffier ; le monde que tu as appris à honorer, à admirer ; le monde auquel tu apportes, pauvre niais, pauvre inconscient, ton concours, ton appui, si modestes que soient cet appui, ce concours ; le monde dont l'élévation sociale, faite de mensonges, d'hypocrisies, d'iniquités, d'épouvante, selon M. Desplaces, t'enorgueillissait ?

— Oui, oui, répondait en moi, une voix lointaine, très lointaine — c'est là ce monde auquel, dans ta douce humilité de petit employé, tu avais donné ta foi... Oui, oui, c'est là ce monde devant lequel les lamentations des pauvres vaincus de l'existence déferlent et se brisent, comme des vagues impuissantes devant de hautes falaises... Mais, ne dis rien des sentiments nouveaux qui t'envahissent et te troublent, ne dis rien des choses que tu vois et entends, ce soir... car, tu es sans pain, car tu n'es pas un indépendant, comme M. Desplaces, et si ta bouche laissait échapper un écho de ta pensée, ta bouche, demain, crierait la soif et la faim...

Tu serais révoqué de tes minces fonctions et jeté à la rue...

Ayant ainsi raisonné, je recouvrai un peu de calme, et, comme je ne pouvais laisser sans réponse le discours de M. Desplaces, je murmurai :

— Hum... Hum... Vous êtes très dur pour le monde judiciaire... Cependant, on y rencontre bien des honnêtes gens.

M. Desplaces eut un petit rire.

— Oui, fit-il, le monde judicaire renferme des honnêtes gens... comme, dans un bagne, se trouvent, parbleu, des innocents... Je vous accorde cela, volontiers, et je vous citerais même des noms si vous y tenez... M. le Premier Président Ravaud, par exemple, est un grand, un parfait honnête homme, un magistrat n'ayant jamais transigé avec sa conscience... Mon père, aussi, est un honnête homme... Et c'est parce qu'il est un honnête homme qu'il ne m'a pas infligé la douleur d'entrer dans la « carrière, » comme on dit chez les officiels... mais...

J'interrompis mon interlocuteur.

— Et M. Ravaud fils, M. Ravaud, mon juge, mon patron, demandai-je avec une sorte d'effroi, dans l'appréhension des paroles que je provoquais; et M. Ravaud fils, qu'en pensez-vous ?

M. Desplaces me fixa ironiquement.

— Celui-là, déclara-t-il, est l'un des plus merveilleux types de mon musée, section du cabinet secret... C'est un monstre...

Je crus que j'allais m'effondrer, en entendant ces mots, et je sentis qu'un tremblement convulsif secouait ma poitrine. .

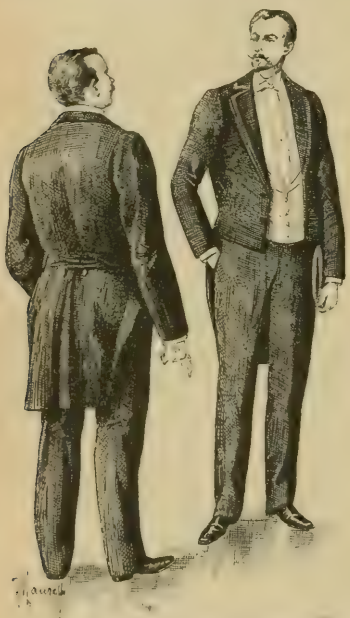
M. Ravaud, mon patron, un monstre!... M. Ravaud, dont l'amabilité, la familiarité m'étaient si précieuses, l'une des pièces du musée de M. Desplaces! — Non, non, je ne pouvais admettre cela et je me disposais, cette fois, à combattre l'opinion de mon interlocuteur, quand un incident se produisit qui m'empêcha de formuler ma critique et sollicita, derechef, mon intérêt.

Comme nous traversions, M. Desplaces et moi, un salon menant à une sorte de galerie formant serre ou fumoir, nous nous trouvâmes, tout à coup, en face d'un individu sinistre, à mine de valet hypocrite et infidèle ou d'agent d'affaires véreuses, rendu plus sinistre encore par l'habit noir. Cet individu, en apercevant mon compagnon, ébaucha un sourire ressemblant à une grimace, et s'avança vers lui, la main tendue, une sorte de grognement. bas, obséquieux, aux lèvres.

— Bonsoir, mon cher monsieur Desplaces, commença-t-il. Comme je suis heureux de...

L'homme ne termina pas sa phrase.

M. Desplaces, en le voyant venir à lui, s'était arrêté, l'avait comme attendu. Mais, quand il fut au milieu de son compliment débité d'une voix de charretier qui singerait un mondain, il le regarda bien dans les yeux, et, ironique, suprêmement méprisant, il lui tourna le dos, le laissant avec ses paroles inachevées et sa main humblement tendue. Et nous continuâmes notre promenade, dans l'hôtel, au travers des groupes causant, de ci, de là, et des couples de danseurs qui tournoyaient aux sons de quelque valse.



« Vous êtes avocat, Monsieur? » interrogea-t-il.

L'individu à mine de valet sinistre et infidèle à qui M. Desplaces venait d'infliger un affront public, resta, une seconde, immobile, après que nous lui eûmes montré nos talons, puis il affecta un air indifférent et, paisiblement, ou plutôt sournoisement, s'éloignant, il sortit de la pièce dans laquelle nous étions.

Très intrigué par la scène muette dont je venais d'être le témoin, par l'accueil très spécial, surtout, que M. Desplaces — un bien charmant garçon, pourtant, qui ne me paraissait pas devoir s'embarrasser de haines ou de colères puériles, dans la vie — avait fait à l'individu qui s'était présenté à lui, je ne pus résister au désir de satisfaire ma curiosité, à cet égard, et j'interrogeai nettement mon aimable compagnon.

— Je vous demande pardon si je suis indiscret, lui dis-je. Mais vous ne me semblez pas beaucoup aimer le monsieur qui a tenté de vous parler, il n'y a qu'un instant; vous l'avez reçu de la belle façon... Bigre... Je crois, en vérité, qu'une affaire...

M. Desplaces m'interrompit.

— Vous n'êtes pas du tout indiscret, fit-il, et vous devinez juste : je n'aime pas, ou plutôt je méprise souverainement l'homme que vous venez de voir... Je lui ai rentré, d'un simple regard, son boniment dans la gorge... Mais, rassurez-vous, le quidam ne me demandera aucune réparation de l'injure que je lui ai faite... Ce

« Vous avez entendu, hein ! » fit-il.

quidam-là, est aussi laid, aussi lâche, avec des gens comme moi, avec des gens qui, d'un revers de main, le « ficheraient » par terre, qu'il est insolent et méchant avec ceux qu'il croit plus faibles que lui, physiquement.

Et il ajouta :

— C'est encore là, l'une des pièces de mon musée. — Cet individu est Ulysse Barrière, le chroniqueur judiciaire.

— Ulysse Barrière ?... répétai-je. Je connaissais ce monsieur de

nom et pour avoir lu dans les journaux ses articles. Il est fiéleux, fourbe, en effet, car il se complaît à diffamer et à mentir; je m'en suis aperçu lors de certaines causes dont il rendait compte. N'est-il pas même quelque peu pornographe et certain livre de lui...

M. Desplaces compléta ma pensée :

— Est une ordure, oui, une ordure que les plus bas polissons d'entre tous les polissons de lettres qui pullulent, en certains coins parisiens, refuseraient de signer.

— Et ce personnage, demandai-je à mon compagnon, vous a, sans doute, été désagréable en quelque circonstance?

M. Desplaces se récria :

— Lui!... Oh! nullement... Il ne s'est jamais attaqué à moi, directement ou indirectement, et il ne s'y attaquera jamais, vous pouvez en être assuré... Il n'ignore pas les sentiments qu'il m'inspire, il n'ignore pas que je le méprise profondément, car je ne cesse de crier, sur lui, ma pensée, quand je trouve l'occasion de la faire connaître à ceux qui seraient tentés de se laisser duper par ses manières de plat coquin ou qui lui accordent cette indulgence stupide que l'on ne rencontre qu'à Paris. Eh bien! quoiqu'il n'ignore rien de mes sentiments à son égard, il n'a pas hésité à venir à moi, ce soir, vous l'avez vu. C'est un lâche... un misérable lâche; je vous dis qu'il ne mérite pas le coup de pied au derrière qu'il a, pourtant, l'habitude de collectionner.

— Le fait est, repris-je, que ce Barrière a une vilaine tête — une tête de traitre de mélodrame — et si le proverbe qui affirme que le moral d'un être se reflète sur sa face est vrai, le moral de ce monsieur ne doit pas être d'excellente qualité. Mais, ne venez-vous pas de déclarer qu'il ne se contente pas d'être... ce qu'il est... ne venez-vous pas de déclarer qu'il est, en outre, un coquin?

M. Desplaces resta un instant silencieux, puis, comme pesant chacun de ses mots, répliqua :

— Un coquin!... Certes, mon cher monsieur, Ulysse Barrière en est un. C'est le plus vil, le plus abject des coquins, même, car il exerce son banditisme sous le couvert d'un talent littéraire que l'on ne saurait lui dénier, et en des journaux où, sous des pseudonymes qui lui servent de paravents, il se dérobe, lorsque, las de ses diffamations, de ses outrages, ceux qu'il essaie de salir, de tuer de son encre, qui est de la bave vénimeuse, marchent sur lui, la trique haute. — C'est le plus vil, le plus abject des coquins, cet Ulysse Barrière, car, dans la hideuse envie qui le ronge, comme

une plaie honteuse, il n'épargne personne, il calomnie hommes et femmes, il crache sur tous et sur toutes. Qu'un homme de talent, écrivain ou artiste, succombe sous les coups d'un désastre immérité, il s'en réjouit. Qu'une infortune atteigne un homme d'honneur et de courage, il s'en réjouit. Qu'un scandale frappe une femme, il s'en réjouit. Et tout, pour lui, est sujet à outrages, à mensonges, à fripouilleries. Sa plume ne vit que d'outrages, de mensonges, de fripouilleries. Mais il ne guerroie ainsi que contre les humbles ou ceux qui, luttant pour l'existence, n'ont ni le temps, ni les moyens, ni le désir, même, de le châtier. Taré, pourvoyeur de geôles et de guillotine, par les dénonciations abominables, par les méchancetés atroces qu'il sème en ses articles, très lus au Palais où il est craint, c'est une bête immonde, comme une sorte de reptile sorti, un vilain matin, on ne sait comment, des pourritures du Dépôt et de la Cour d'assises — de l'Enfer judiciaire.

Et M. Desplaces ajouta :

— Je m'étais rencontré, avec lui, un après-midi, dans un groupe d'avocats, et l'un d'eux me l'avait présenté. — En m'apercevant, tout à l'heure, il s'est souvenu de cet incident et il a voulu lui donner la consécration d'une familiarité... Il ne se frottera plus à moi, je l'espère.

Comme M. Desplaces achevait cette phrase, Ulysse Barrière reparut devant nous. Mais, en nous revoyant, il fit demi-tour et, lourdement, le dos voûté, l'œil errant sur le parquet comme à la recherche d'une chose innomable, en silhouette grotesque et hypocrite de croquemort cynique, il se perdit dans la foule des invités.

Je ne suis pas élégant, certes, et peut-être suis-je mal fondé à critiquer la physionomie de cet Ulysse Barrière ; mais, tout de même, sans me vanter, je crois que ma face poupine de brave garçon était mieux à sa place, ce soir-là, au-dessus d'un habit noir, de confection et démodé, que le visage flétri de rôdeur faubourien de ce drôle ne l'était au-dessus du frac bien coupé qu'il portait.

Je connaissais de nom et de réputation beaucoup de magistrats célèbres, mais je ne les avais jamais vus, ne quittant guère le cabinet de mon juge d'instruction et n'ayant que peu le goût, d'ailleurs, à mes minutes de loisir, de vagabonder dans les couloirs ou dans les salles d'audience du Palais.

M. Desplaces qui, en vérité, était charmant, et pour qui je commençais à me prendre d'une réelle sympathie, voulut bien m'en montrer quelques-uns.

Ce fut ainsi que je contemplai la figure rasée — telle celle d'un acteur — de M. Joseph Garnier, le procureur général fameux par les attaques qu'une certaine presse s'amusait à diriger contre lui, fameux, surtout, par le rôle politique qu'il avait tenu, en diverses phases de son existence judiciaire.

Ce fut ainsi, également, que je notai les traits de M. Ouvrard-Jourdieu, le conseiller à la Cour, président ordinaire des assises parisiennes, très à la mode dans le public, comme dans le monde des belles dames, pour la façon si particulière avec laquelle il menait les débats d'une cause criminelle — d'une cause passionnelle, principalement.

M. Ouvrard-Jourdieu était un homme de cinquante-cinq ans qui affectait une grande élégance dans toute sa personne. Il avait l'œil souriant, les joues rosées, et portait, traditionnellement, des favoris pour lesquels — on le devinait — il avait des soins spéciaux.

Je n'ai pas besoin de dire que, déjà, on le désignait comme devant présider l'audience lors du procès d'Erigny.

Au fur et à mesure que ces messieurs passaient près de nous, M. Desplaces me les nommait, sans s'attarder à les décrire. Mais il n'en fut pas de même pour M. le conseiller Ouvrard-Jourdieu. Il reprit, à son sujet, et à ma grande satisfaction, notre conversation un peu interrompue.

— Un type, encore, celui-là, fit-il, lorsque nous eûmes croisé M. Ouvrard-Jourdieu. Mais pas un mauvais, pas un vilain type. Je l'ai classé, à part, dans mon musée. Il y occupe une bonne petite place de famille... C'est un « je menfichiste, » un « rigolo, » qui recherche les états d'âme des criminels de marque, des criminels d'amour, surtout, et qui en compose à ceux qui n'en ont pas. Il est bien malheureux qu'il soit magistrat, cet homme-là... Il aurait fait un très suggestif romancier... Un romancier pour dames.

— Prenez garde! dis-je, en riant, à M. Desplaces. Vous avez commencé par caresser M. Ouvrard-Jourdieu et voilà que vous l'égratignez!

— Non, non, protesta mon compagnon, je ne veux aucun mal à M. Ouvrard-Jourdieu. Ce n'est pas un méchant homme. C'est, je le répète, un « jemenfichiste, » un « rigolo, » dont les idées, sous bien des rapports, seraient aisément d'accord avec les miennes... Et, alors, vous comprenez qu'il me soit sympathique.

— M. Ouvrard-Jourdieu s'est créé une spécialité, parmi les

conseillers qui dirigent les débats d'assises. Il s'est donné, pour mission, d'étudier, de noter, de conduire les affaires passionnelles. C'est le président psychologue de notre ordre judiciaire. — Nul ne sait, comme lui, débrouiller les complications de cœur des héros de haut et bas étages qui défilent devant lui, et il a des indulgences exquises pour les petites femmes qui vitriolent leurs amants, ainsi que pour les braves garçons qui revolvérisent leurs maîtresses. La pensée qui a visité la petite femme ou le brave garçon, au moment où ils se disposaient à accomplir leur crime, l'intéresse plus que ce crime même. Il la dissèque, cette pensée, il la coupe en cent morceaux pour bien voir ce qu'elle contenait et quand ce qu'elle contenait ou plutôt ce qu'elle était censé contenir, est conforme à ses propres déductions, on peut être assuré qu'il mènera les débats de façon attachante — c'est-à-dire en romancier, en dramaturge qui a trouvé un beau sujet et qui aime à le commenter, devant un public de choix; car, retenez bien ceci : le public qui assiste aux audiences présidées par M. Ouvrard-Jourdieu, est toujours de choix.

— Le croquis que vous tracez de M. Ouvrard-Jourdieu, est amusant, fis-je. Je savais, en effet, qu'il est doué d'aptitudes psychologiques et qu'il aime à en faire étalage lorsqu'il préside les Assises. Mais je me suis toujours demandé ce que peuvent bien comprendre les jurés à cette manière de procéder.

M. Desplaces eut un grand éclat de gaîté.

— Les jurés! s'exclama-t-il, les jurés!... Ah, mon cher monsieur, ils n'y comprennent rien, sans doute, aux procédés de M. Ouvrard-Jourdieu, pas plus, d'ailleurs, qu'à toute la comédie de procédure que l'on joue devant eux, sous prétexte de juger un malheureux bonhomme quelconque. — Les jurés!... Ah, décidément, vous êtes naïf... Est-ce que ces messieurs de la Cour ou du Parquet se sont jamais inquiétés, même, de constater, s'ils comprennent quoi que ce soit à leurs propos, à leurs attitudes?

En vérité, oui, en vérité, la conversation de M. Desplaces était instructive et, devant toutes les révélations qu'elle m'apportait, je ne pus me défendre de remarquer que ce don d'observation que je croyais exister en moi, était bien faible si je le comparais à toute la science mondaine et sociale de mon interlocuteur.

Il me semblait qu'avant d'entrer chez M. Ravaud, qu'avant de me mêler à ses invités, d'entendre, de voir tout ce que, ce soir-là, j'avais vu et entendu, je ne savais rien des êtres et des choses, j'étais un ignorant — un pauvre ignorant que tout abuse.

Et comment n'eussé-je point été cet ignorant? — Je vivais, durant toute l'année, enfermé dans mon bureau, dans le cabinet d'instruction de mon juge, et je n'en sortais que pour retourner à mon logis où après un frugal repas, je me couchais, ayant parcouru quelque journal, quelque livre qui, seuls, m'offraient une impression de la vie en dehors de laquelle j'exécutais mes fonctions naturelles de bête humaine.

Oui, j'étais un ignorant avant d'entrer chez M. Ravaud et, maintenant, comme un enfant qui fait sa première lecture, qui apprend, pour la première fois, quelque conte de fée, quelque histoire merveilleuse, je sentais que je n'étais plus cet ignorant, qu'une vision plus nette des hommes et des choses entrait dans mon esprit, et que, désormais, j'allais regarder ces hommes, ces choses, d'un œil différent de celui que je possédais, il n'y avait encore qu'un instant.

J'éprouvai, alors, une grande satisfaction d'être venu chez M. Ravaud; d'y avoir aperçu des silhouettes ou grotesques ou sinistres; d'y avoir écouté des lèvres de femmes paraissant faites pour l'amour, pour les baisers, parler de crimes et de sang; d'y avoir contemplé, si ce mot peut être employé ici, la lâcheté, la scélératesse, dans tout ce que la lâcheté et la scélératesse ont de bas, en la personne de cet Ulysse Barrière; d'y avoir rencontré, surtout, M. Desplaces, un sceptique, un cynique, un blagueur, sans doute, mais un galant homme qui avait bien voulu me remarquer, moi, pauvre et infime comparse du monde judiciaire, parmi tant de gens illustres, et qui n'avait pas dédaigné de me prendre pour le confident de ses réflexions.

Il était tard. — J'eusse bien souhaité de demeurer encore quelques heures, chez M Ravaud, afin d'y recueillir de nouvelles impressions, bonnes ou mauvaises, sur les gens qui s'y pressaient, mais, je songeai que je n'avais point l'habitude des veillées, qu'il me fallait être à mon bureau de grand matin, et comme je craignais une fatigue résultant d'un manque de sommeil, je me disposai à me retirer.

Je fis part de ma résolution à M. Desplaces.

— Vous partez ? me dit-il. Eh bien, vrai, cela me contrarie, car je me plaisais en votre compagnie et vais me trouver seul à tourner, stupidement, autour de tous ces gens que je n'aime pas.

Quoique le compliment de mon compagnon ne dissimulât point un certain égoïsme, j'en fus flatté et l'en remerciai.

Alors, M. Desplaces me reconduisit jusqu'au vestiaire et, là, il me tendit la main.

— Puisque nous avons fait connaissance, prononça-t-il, continuons-la. — Venez donc chez moi, quand vous aurez quelque loisir. Je vous reverrai avec plaisir.

Et, sur une étreinte cordiale, après un échange de cartes, nous nous quittâmes.

Mais, comme j'allais disparaître, il me rappela et me cria :

— Venez me voir, n'est-ce pas ?... Et, vous savez, j'habite seul... On ne nous dérangera pas.

Dans la rue, j'aspirai une bouffée d'air sec et froid et je marchai vite, tout en essayant de penser aux choses troublantes qu'un hasard avait mises en contact avec moi, durant les quelques heures qui venaient de s'écouler.

Mais, pensai-je vraiment à ces choses, pensai-je vraiment à quoi que ce fût ?

Je crois qu'en cet instant un grand vide se fit dans mon cerveau, qu'une grande détresse s'empara de moi, sous l'influence des surprises et des émotions que je venais de subir ; je crois que je rentrai chez moi, instinctivement, machinalement, que je me déshabillai, dans la vague notion de tout sentiment, de toute impression, que je m'endormis comme assommé par la lassitude et par le confus effroi d'une humanité hideuse, cruelle, d'une humanité grouillant, pareille à une larve monstrueuse, dans du sang.

Et, fermant les yeux, il me sembla que les âmes terribles, les âmes tragiques du musée de M. Desplaces voltigeaient autour de moi et m'éventaient, sous les battements de leurs ailes — des ailes diaboliques de chauve-souris.

IV

Le lendemain, je m'éveillai péniblement, éreinté, fourbu, comme si j'avais fait une longue route, comme si j'avais accompli une sorte de marche forcée.

Je procédai, cependant, ainsi que j'en avais coutume, à ma toilette, très méticuleusement, et m'étant, largement, baigné la tête en de l'eau fraiche, il me sembla que la fatigue ressentie, au saut du lit, se dissipait, il me sembla que mon esprit redevenait plus léger, plus lucide.

J'allais me rendre à mon bureau, revoir M. Ravaud, et j'aurais bien voulu ne plus songer à tout ce que j'avais vu et entendu, chez lui, la veille ; j'aurais bien voulu rejeter, de ma mémoire, les paroles de M. Desplaces ainsi que la vision de son musée des horreurs — comme il disait ironiquement. — Mais, tout en m'habillant, le souvenir de ma soirée s'accentuait en moi et plus je m'efforçais à m'en dégager, plus il s'emparait de moi.

Je dus renoncer à me débarrasser de cette obsession et me résigner au tourment, à l'inquiétude qu'elle m'infligeait.

D'ordinaire, lorsque j'arrivais à mon bureau, je me mettais immédiatement au travail. Il n'en fut pas de même ce matin-là. — M'étant assis devant ma table, je feuilletai et refeuilletai mes dossiers sans trop me rendre compte de ce que je faisais, sans trop avoir la conscience de leur valeur et du temps qui s'écoulait ainsi, dans l'inaction. — Je me surpris, même, à souhaiter que M. Ravaud fût empêché, alors, de paraître à son cabinet et ne se présentât point devant moi, durant la journée qui commençait.

Mais je ne devais pas être plus satisfait dans ce désir que dans celui de chasser de mon esprit le cauchemar qui, depuis quelques heures, le torturait. M. Ravaud se montra, au Palais, aussi régulièrement qu'il en avait l'habitude, et après m'avoir adressé un bonjour amical, s'installa devant ses papiers.

Comme il ne me paraissait pas causeur, ce jour-là, je m'abstins de lui parler de la soirée à laquelle il m'avait convié et me contraignis à ne plus m'occuper que de ma besogne, attendant qu'il voulût bien m'interpeller. Mais, il continua de garder le silence, et, malgré moi, alors, tandis qu'il dépouillait une volumineuse correspondance, je l'observai.

— Celui-là!... oh! celui-là... m'avait dit M. Desplaces, en désignant mon patron, c'est un monstre...

Cette phrase, à mesure que je regardais M. Ravaud, bourdonnait en mes oreilles, et, quoi que je fisse pour me dégager de son énervante suggestion, elle se répétait, en moi, comme si elle y eût trouvé cent échos.

(A suivre.) PIERRE DE LANO.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp de Vaugirard. G. de Malherbe Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.

Elle choisit un modeste bouquet de violettes.

LE BOUQUET DE VIOLETTES

En ce jour de février, le soleil était radieux comme en un aimable printemps. Une gaie lumière dorait les toits des maisons, faisait scintiller les vitres et mettait dans les yeux des passants des étincelles de gaieté et de bonheur.

L'atmosphère était chargée d'une clémente tiédeur qui engourdissait délicieusement les membres et, avec la surprise d'une température si agréablement anormale, on goûtait l'ivresse fugitive d'un renouveau superficiel et qu'on sentait passager, avec une béatitude dans laquelle on s'attardait.

Près du Luxembourg, on voyait des promeneurs se diriger doucement vers le grand jardin hospitalier et l'on devinait qu'ils allaient s'asseoir sur les bancs innombrables, le corps et la tête dans la gloire des rayons solaires.

Parmi ceux-ci se trouvait Jean Sauval, le grand peintre. Il était bien reconnaissable à son grand feutre cabossé et aux bords

excentriques, à sa longue barbe rousse en pointe qui lui donnait l'air d'un reître allemand de légende, à son accoutrement de velours très ample et se terminant en entonnoir, serré à la cheville, comme le costume des charpentiers.

Toute la matinée, dans son atelier clair et gai du boulevard Montparnasse, il avait lutté contre la paresse qui s'infiltrait, insidieuse, dans son cerveau et dans ses doigts, devant cette magnificence de la nature et cette douceur climatérique.

En vain, il avait tenté de travailler, changeant de toile, changeant de sujet; en vain, il s'était sermonné et s'était représenté la nécessité dans laquelle il se trouvait de produire, rien n'avait pu l'arrêter sur le penchant où il glissait si complaisamment.

Les artistes savent qu'ils ne doivent ni ne peuvent violenter les dispositions physiologiques, sous peine de choir dans la médiocrité, et Jean ne se faisait pas faute de se combler d'excuses à ce sujet.

Maintenant, complètement vaincu par ce que, dans son langage franc, il appelait la *flemme*, après le modeste déjeuner qu'il venait de prendre dans un restaurant non moins modeste, il vaguait, la pipe aux dents, la joie au cœur et la... dèche en poche, car il avait constaté amèrement qu'il ne lui restait plus qu'une pièce neuve de dix centimes.

Le long des grilles du Luxembourg, il allait, rêveur et badaud, s'arrêtant parfois pour voir un effet de ciel, ou pour regarder les manœuvres ingénues des oiseaux familiers, ou pour contempler les grâces naïves des enfantelets qui s'en donnaient à cœur joie sous les yeux de leurs nourrices ou de leurs mamans.

En passant devant la boutique improvisée d'une fleuriste, il s'arrêta, machinalement, pour admirer les tons si chauds et si riches des fleurs vivaces qui, au milieu de l'insipide paysage citadin, sont une véritable joie des yeux.

Une dame, élégamment mise, jeune, jolie, avec des frissons d'or auréolant le front, pleine de frous-frous d'étoffe soyeuse et ramagée de motifs de passementerie, enveloppée d'un parfum capiteux mais discret, qui la suivait servilement et lui faisait un odorant sillage, une dame s'arrêta également devant la boutique de la fleuriste.

Des yeux, elle fit une investigation à travers la flore étagée sur des gradins et, dédaignant d'autres fleurs plus magnifiques et plus superbes, elle choisit un modeste bouquet de violettes dans le petit tas que surmontait l'écriteau indiquant le prix.

Elle le respira longuement avec des pâmoisons voluptueuses et gourmandes de ses beaux yeux aux cils dorés, et elle le planta d'un geste élégant et hardi dans sa ceinture.

Mais, par un joli mouvement d'habitude, élevant sa main où se trouvait un minuscule porte-cartes en cuir mauve, elle eut un geste de surprise et un cri de désappointement :

— Sotte que je suis! .. J'ai oublié mon porte monnaie!

Et, rougissant un peu, elle retira le petit bouquet de sa ceinture, le remit sur le tas où elle l'avait pris, fit un gracieux sourire à la marchande et dit :

— Excusez-moi, Madame.

Puis elle prit le parti de continuer sa route, avec un imperceptible pli de contrariété au front.

Cependant, Jean Sauval, dont l'attention n'avait pas tout d'abord été attirée par la présence de la jolie et élégante personne, était toutefois sorti de sa contemplation à l'exquise odeur qui lui avait pris d'assaut les narines.

Et il regardait, maintenant, cette Parisienne, car il ne doutait pas qu'elle ne fût Parisienne, faire son achat.

Quand il vit que celle-ci restituait son bouquet, il eut aussi un geste de surprise et demeura cloué sur place sans se rendre compte exactement de l'incident.

Soudain, une idée lui passa par la tête et il fit quelques pas vers l'inconnue qui s'en allait déjà, morfondue et comme honteuse d'avoir pu paraître ridicule et pauvre.

— Madame, appela-t-il, Madame?

L'interpellée se retourna. Quand elle vit ce type un peu étrange qui lui parlait, elle eut une expression étonnée et comme narquoise.

Peut-être ne crut-elle pas, même, que l'appel s'adressait à elle ou peut-être eut-elle peur que ce ne fut qu'une plaisanterie déplacée; elle fit mine de continuer son chemin.

Mais le peintre insista :

— Madame?... Madame?

Elle s'arrêta et demanda :

— Que me voulez-vous, Monsieur?

— Oh! la moindre des choses, Madame... Vous offrir ces fleurs que vous ne... pouvez pas emporter.

La jeune dame eut un mouvement d'indécision; regardant tour à tour les violettes, qui non loin d'elles offraient leur délicat

velours, et Jean Sauval, elle ne semblait pas savoir exactement que conclure du troublant problème qui se posait devant elle.

— Je vous remercie, Monsieur... Vous êtes très aimable... mais, je puis très bien m'en passer... J'en achèterai une autre fois, dit-elle avec un charmant hochement de tête qui remerciait le galant homme.

— Une autre fois, reprit Jean Sauval, je ne serai pas là... Et une autre fois les fleurs ne vous feront sans doute pas autant de plaisir qu'aujourd'hui... Vous les regardiez avec une affection vraiment touchante.

— Vous avez vu cela, Monsieur?

— Avec autant de plaisir que je vous vois, Madame.

— Mais, vraiment... je ne puis accepter que, au hasard, vous m'offriez des fleurs...

— Permettez-moi d'insister...

— Je devrais mais je ne puis, certes, vous en empêcher...

— Et laissez-moi vous prier de faire abstraction, momentanément, de certaines lois de l'étiquette et des usages, afin de ne pas gâter le plaisir que j'ai à vous offrir ce modeste petit bouquet et le plaisir que vous aurez à retrouver les fleurs que vous croyiez déjà les vôtres.

« Vous offrir ces fleurs que vous ne... pouvez pas emporter. »

— Allons, j'accepte!

Et le peintre, gravement, sortit ses derniers deux sous de sa poche, les tendit magistralement à la fleuriste, prit le bouquet de violettes et l'offrit avec toute la grâce dont il était susceptible à la jolie inconnue.

Celle-ci eut un regard chargé de reconnaissance, elle respira de

nouveau le parfum des violettes, les mit à l'endroit de sa ceinture d'où elle venait tout à l'heure de les ôter avec tant de regret et dit simplement, mais gentiment :

— Merci, Monsieur.

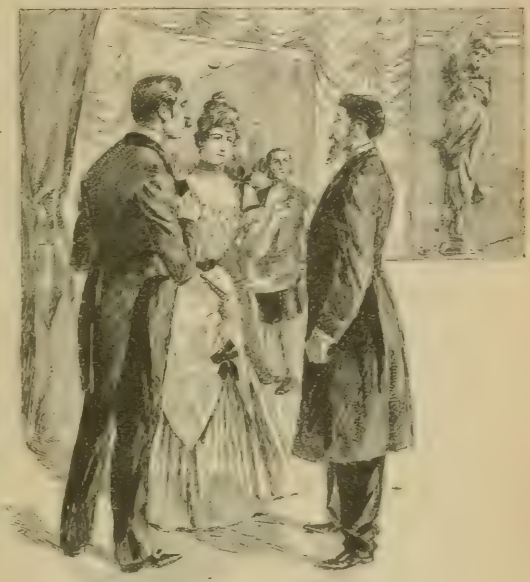
Puis, elle reprit sa promenade.

Jean Sauval fit quelques pas à côté d'elle, muet, timide et comme émotionné de l'incident bien simple qui venait de se passer.

Il la regardait et une grande inquiétude le tourmentait : qu'allait-il lui dire maintenant?

Enfin, il put trouver une phrase qui, à défaut d'originalité, avait au moins le mérite de la sincérité et était l'ébauche d'une conversation :

— Vous ne sauriez croire, Madame, combien vous m'avez rendu heureux en voulant bien accepter mon petit bouquet!



« Voyons! franchement quels sont vos prix? »

La jeune dame, avant de répondre, sembla, elle aussi, chercher ce qu'elle dirait bien et elle ne put trouver qu'une banale interjection :

— Vraiment, Monsieur?

— Vous avez eu un si joli geste de désappointement en constatant l'absence de votre porte monnaie que, vraiment, c'eût été un crime de vous laisser partir ainsi.

— Le malheur n'était pas irréparable!

— La preuve!... Vous aimez les fleurs?

— Beaucoup!

— Oh! comme je comprends la sympathie ardente et curieuse

des femmes pour les fleurs, comme cela rentre bien dans leur caractère de grâce et de préciosité, comme leur union est bien une des plus jolies choses qu'il soit possible de voir sur la terre... surtout quand la beauté des unes est une émulation à la grande beauté des autres, comme c'est le cas en la circonstance!

— Vous êtes artiste, Monsieur?

— Il serait inutile de vous le dissimuler... Mon extériorité l'indique suffisamment.

— Vous êtes aussi flatteur?

— Oui... mais sincère.

— Si vous le voulez bien, nous laisserons là les galanteries qui sont indignes de vous et de moi... et nous nous séparerons, car j'ai une visite à faire...

— Comment, vous m'oubliez déjà?

— Non pas, Monsieur!... Mais, voulant profiter du beau temps, je suis venue à pied et me suis mise en retard... Aussi ai-je besoin de marcher un peu plus vite pour arriver à temps dans la maison où je dois me rendre.

— Voilà qui gâte mon bonheur!

— Vous devez bien savoir, pourtant, qu'il n'est pas éternel...

— Oh! une éternité de cinq minutes.

— Eh bien! laissez-moi votre nom... La pensée que je le connaitrai et qu'il me rappellera votre bonne et délicate action vous consolera peut-être de la rigueur que le temps me fait vous imposer.

— Voici ma carte.

Jean Sauval tira de son portefeuille une carte de visite qui n'était sans doute pas l'immaculée blancheur elle-même, mais elle n'en portait pas moins son nom et son adresse.

La jeune femme prit le petit carré de bristol, le mit dans un mignon porte-cartes, puis, tendant sa petite main gantée de blanc au peintre, elle lui dit :

— Allons, au revoir, Monsieur... monsieur Jean Sauval!

Celui-ci prit la fine menotte, la pressa à peine, de peur de la froisser, et dit à son tour :

— Au revoir, Madame... madame?

Elle comprit le désir qu'avait le peintre de voir la réciproque de la confiance, mais, pour échapper à cette obligation, elle se débarrassa de l'étreinte de Jean Sauval et se mit à trottiner légèrement.

Avec une pointe de déception, il la regarda partir dans la grande lumière qui inondait la chaussée, et bientôt il perdit de vue, à tra-

vers les voitures et les passants, sa fine silhouette où des pans d'étoffe semblaient mettre des ailes.

***

Quelques jours après, repris par la fièvre du travail, Jean Sauval ne pensait déjà plus à cette trop simple aventure, lorsque son concierge lui monta une lettre dont le parfum qui s'en dégageait lui rappela immédiatement l'élégante inconnue.

Les quelques minutes qu'il avait passées près d'elle lui revinrent à la mémoire, comme un délicieux mirage dans le paysage des souvenirs, et il resta un instant à rêver, le pli parfumé dans la main.

Déjà des idées étranges commençaient à cavalcader dans son cerveau, une intrigue d'un romantisme enfantin s'ébauchait dans son esprit.

En tremblant d'émotion, il ouvrit la lettre et lut :

« *Rue de l'Université.*

« Monsieur,

« Voudriez-vous me faire le grand plaisir de venir prendre le thé chez moi, demain, entre 5 et 6 heures ?

« En l'attente de votre aimable visite, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

« COMTESSE DE BLANCVILLE. »

Comtesse! ce titre l'effraya. Son tendre objet de dévotion devenait une idole majestueuse haut perchée sur un piédestal monumental.

Il se demanda s'il allait pouvoir, maintenant, lui causer. Cependant, surmontant sa timidité, il résolut de se rendre à l'invitation.

Ayant endossé sa redingote encore assez neuve et son chapeau haut de forme privé de quelques reflets, à l'heure dite il prit le chemin de la rue de l'Université.

Après avoir monté un escalier large et antique, traversé des antichambres spacieuses, il fut introduit dans un grand salon où se trouvaient quelques personnes.

La crainte de paraître déplacé et mal habillé dans ce milieu aristocratique et élégant lui procura cette étrange sensation qui fait croire que le cœur s'arrête de battre; mais il était trop tard pour

reculer et, comme tous les timides, il se lança témérairement dans le flot des convives.

Une jeune femme qu'il reconnut de suite, autant pour sa beauté que pour le bouquet de violettes qu'elle portait encore à la ceinture, pour la dame de l'avant-veille, vint au-devant de lui et le présenta d'abord à un homme d'une haute stature et d'une attitude un peu compassée, et qui n'était autre que le comte de Blancville.

Après les présentations et les banalités d'usage, le comte de Blancville, qui avait autant de rudesse dans l'accent que dans l'attitude, s'adressa à Jean Sauval.

— Monsieur, j'ai beaucoup entendu vanter votre talent... Je ne m'y connais guère en peinture, mais je me repose sur certains jugements que je crois compétents... Vous n'ignorez point, à part l'honneur que vous nous faites, pourquoi nous vous avons prié de venir à ce thé?... Voyons, franchement, quels sont vos prix?

Le peintre, que ces questions posées sans assez de ménagement, gênaient un peu, resta tout interloqué. La comtesse de Blancville vint à son secours :

— Vos prix, monsieur Jean Sauval, pour mon portrait, vous savez bien ?... Ce portrait dans le genre de celui que vous aviez l'année dernière au Salon... J'ai déjà trouvé le titre, on l'appellerait la *Dame aux violettes*.

Les pensées, les réflexions tourbillonnaient dans la tête de Jean Sauval, il ne savait que répondre, au hasard il dit un chiffre.

— C'est bien, accepta le comte. Mme de Blancville ira poser quand vous voudrez.

Et il rejoignit ses autres invités.

Quand Jean Sauval prit congé de la charmante femme qu'il allait avoir bientôt pour modèle, celle-ci lui dit tout bas, avec un petit rire adorable.

— Vous voyez, Monsieur, qu'un bienfait n'est jamais perdu... Je crois vous avoir ainsi remboursé votre bouquet.

— Oh! Madame, protesta le peintre, j'étais déjà amplement payé, vous le savez, par la grâce que vous m'aviez faite.

Mais, en s'en allant, l'artiste se disait que ce qui lui semblait le plus merveilleux de cette aventure c'est qu'il aurait souvent et longtemps la « Dame aux violettes » dans son atelier.

Et il reprenait mentalement l'ébauche d'un roman... romanesque

EDMOND CHAR.

PEURS DE FEMME

Le vent ouvrait son aile entre deux branches prise;
La voile près du bord glissait comme un oiseau,
« Viens voguer sur l'étang, lui dis-je, avec la brise. »
Elle me répondit qu'elle avait peur de l'eau.

Dans le ciel indécis Avril venait d'éclore;
L'air était déjà tiède à l'horizon étroit.
« Viens courir dans les champs, lui dis-je, avec l'aurore. »
Elle me répondit qu'elle avait peur du froid.

Sous le dôme des bois la campagne était sombre;
Les clairières dormaient; l'eau s'éloignait sans bruit.
« Viens t'asseoir dans les prés, lui dis-je, avec la nuit. »
Elle me répondit qu'elle avait peur de l'ombre.

L'amour pressait mon cœur, troublé d'un vague émoi :
Un doute m'obsédait, que j'augmentais moi-même.
« Oh ! viens partout, lui dis-je, avec celui qui t'aime. »
Elle me répondit qu'elle avait peur de moi.

ANTONY VALABRÈGUE.

EN FÊTE [1]

(*Suite.*)

Dans l'escalier, ils tombèrent sur des gens, les uns montant, les autres descendant. Des femmes criaient parce qu'on les chatouillait ; des hommes faisaient entendre de gros rires. Ils durent passer dans une bousculade, une tempête d'exclamations. Comme ils arrivaient dans le couloir du premier étage, Mme de Ponthieux poussa le coude de son amie. Oh ! oh ! qu'est-ce qu'on voyait dans un cabinet dont la porte était entrebâillée ? Elle s'avança, mais la porte se referma d'un coup brusque.

Lilette se tordit. A moins qu'elle n'eût la berlue, elle avait cru apercevoir une jeune personne aux cheveux blonds qui, sans doute incommodée par la chaleur, retirait son corset. Elle ne lui en voulait pas ; mais, la malheureuse, ce qu'elle avait les bras maigres ! Andhrée partagea l'hilarité de son amie ; seulement, comme Ponthieux voulait savoir, Lilette coupa court tout de suite à cette demande. Ceci ne regardait pas les hommes.

Ils étaient assis enfin dans un cabinet, — le cabinet particulier des restaurants de second ordre, avec sa table étroite, son canapé et ses chaises, ses doubles rideaux de couleur claire, avec, fixée au mur, une glace rayée par les diamants des soupeuses, et portant tous les prénoms du calendrier.

Andhrée, qui n'avait jamais connu pareille fringale, dévorait des frites, délicieuses, mais lourdes à digérer. Aussi, sans y faire attention, buvait-elle plus de champagne que de raison. Au bout de trois quarts d'heure, elle se sentit très forte, tout à fait gaillarde. Des cuissons aux joues, les mains chiffonnant la nappe nerveusement, elle regarda le cabinet, le déclara très gentil, malgré sa banalité, puis elle se leva, désireuse de lire les inscriptions de la glace.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 29 juillet.

Le marquis la suivit, et tous deux déchiffrèrent les noms. Il y en avait d'entrelacés : Anatole et Clémentine, avec une date. Ils en découvrirent d'autres : Jean et Jeanne ; au-dessous, on avait essayé de tracer un cœur, mais la main faiblissante n'avait pas achevé son ouvrage.

Au reste, si le marquis et Andhrée déchiffraient les noms, peut-être se regardaient-ils davantage.

Ils revinrent s'asseoir, rappelés par Ponthieux qui leur demandait si, eux aussi, ils allaient graver leurs initiales sur la glace.

A cette demande, Mme d'Alvarays eut un instant de réflexion rapide. Dans sa gaieté, s'était-elle laissé aller à un abandon trop visible avec d'Osmers ? Ponthieux se serait-il aperçu de quelque chose ?

Elle voulut redevenir calme, reprendre son air habituel ; mais le champagne chantait en sa tête ; une pointe de griserie commençait à la travailler qui l'empêchait de mettre à exécution une aussi bonne pensée. Non, certainement, Ponthieux n'avait rien vu ; il était comme elle, tout à la joie de cette partie.

Et elle se laissa reprendre par cette ivresse inconnue, riant aux moindres mots que Lilette, très en train elle aussi, semait à profusion. Jamais elle n'avait éprouvé pareil bien-être ; elle se divertissait comme une enfant. D'Osmers, allumé comme les autres, avait fini par se mêler à la gaieté générale ; il risquait aussi des plaisanteries heureuses. Et elle le trouvait encore plus charmant sous ce nouvel aspect. Il n'était pas toujours mélancolique ? il se mettait à l'unisson quand l'heure était joyeuse ? Quel adorable ami elle avait là ! Toujours ses sentiments concordaient avec les siens.

Et les bavardages de continuer d'aller leur train. Tous, maintenant, ils avaient des clartés dans les yeux et du rose aux pommettes.

De temps en temps, Ponthieux sonnait le sommelier : « Du champagne ? » Et le sommelier, vivement, obéissait.

Tout à coup, Lilette prit une assiette, la posa sur l'index gauche, et lui imprimant un vif mouvement, elle la fit tourner, la tenant en équilibre sur son doigt.

— Faites-en donc autant ! dit-elle.

Chacun voulut essayer ; des assiettes se posèrent sur les index, culbutèrent, cassèrent des verres. Et, Lilette ayant fait tenir une fourchette sur son menton, sur les autres mentons se dressèrent

d'autres fourchettes qui dégringolèrent, tintèrent par terre. Ce fut du bruit, de la joie, des cris et encore des rires.

Ponthieux voulut faire mieux : il essaya de jongler avec des couteaux, puis avec des plats en métal : il les laissa tomber, les bossela, tenta de les redresser à coups de poing. Et pendant tout ce tapage, au milieu de ces jongleries, les mains d'Andhrée et du marquis se retrouvaient toujours et se serraient, chaudes et frissonnantes, cependant que Ponthieux qui suivait le manège et, malgré le champagne et l'alcool, n'avait pas perdu le don d'observation, se disait : « Ma femme avait raison... Ça marche, ça marche... »

A 5 heures du matin, Andhrée se retrouva dans son lit. Il lui semblait qu'une petite calotte de plomb était posée sur sa tête; malgré elle, ses paupières, si lourdes, se fermaient. Elle avait si chaud qu'elle rejeta le couvre-pied au bout du lit.

Elle ferma tout à fait les yeux, vit d'abord des points lumineux, puis des ronds qui allaient s'agrandissant et se rapetissant. Et ce fut enfin un visage qui remplaça toutes ces lumières.

Alors sa chair, lasse et enfiévrée, eut un frémissement. Dans la torpeur qui commençait à l'envahir, Andhrée apercevait le marquis, les bras tendus vers elle, les lèvres offertes. Le sommeil l'écrasait, et cependant sa bouche s'ouvrit comme pour un suprême baiser. L'adoré, l'adoré, comme il était beau!

Quand elle fut tout à fait endormie, elle vit des bonnets blancs qui, accrochés à des ailes de moulins rouges, tournoyaient, tournoyaient...

III

Dans le fumoir-bar de la Princesse, M. Pâris attendait, son chapeau entre les jambes, les mains gantées de noir, allongées sur les cuisses. Tout en contemplant successivement les boiseries de chêne, un tableau qui représentait une chasse à courre et une glace qui tenait tout un panneau de la pièce, il se demandait pourquoi la Princesse, par une lettre pressante, l'avait mandé aujourd'hui.

Dans cette lettre, elle lui recommandait de venir seul. Qu'est-ce que sa belle-fille pouvait vouloir ? Aurait il par hasard commis inconsciemment quelque sottise pour laquelle il allait être pris à partie?

Il était inquiet, si inquiet qu'il quitta son fauteuil pour déam-

er. La marche calme l'agitation des nerfs, et ceux du digne nme étaient grandement surexcités.

l se promenait ainsi depuis un quart d'heure, le front moite, stomac oppressé, regrettant, combien vivement! son tranquille dinet de Colombes et ses abeilles, quand la Princesse apparut. En la dévisageant, il fut loin d'être rassuré. Sa belle-fille avait la ne des mauvais jours. Diable! ça allait chauffer!

Après l'avoir saluée, d'un air gêné, il se mit à tousser, comme si e arête se fût soudain logée dans son gosier; à son grand étonnent, elle répondit de façon aimable, lui tendit même la main 'invita gracieusement à s'asseoir. Il reprit le fauteuil qu'il avait itté et, du coin de l'œil, continua d'examiner sa belle-fille, très nné. Que se passait-il? elle se faisait douce, presque bienveilnte.

Il respira plus facilement; et, déposant à ses pieds le chapeau i le gênait, il attendit que la Princesse commençât de parler. is celle-ci rapprocha son fauteuil de celui de M. Pâris; et l'étonnent de ce dernier se changea en stupéfaction quand il sentit belle-fille lui serrer fortement la main, tandis qu'elle lui disait :

— J'ai un grand service à vous demander, beau-père. Jurez-moi e vous me le rendrez et que jamais vous ne raconterez, sauf à ma re dont je suis sûre, ce qui va se passer entre nous.

Un service? Lui, Pâris, rendre un service à sa belle-fille! Lui, enir le confident d'un secret! L'orgueil l'envahit. Mentalement, e compara à ces diplomates qui sont appelés à de brusques et spérées fortunes. Ses gros yeux roulant dans l'orbite, le visage inoui, le buste droit, il jura que, sans savoir encore de quoi il gissait, son concours était acquis à la Princesse et que jamais. t-il se couper la langue, il ne révélerait un mot de l'entretien ils allaient avoir.

Elle le remercia d'un petit battement de paupières, et, tout de te, arriva au fait : Sans doute il savait qu'elle avait eu des faisses pour le marquis d'Osmers?

Il n'ignorait rien; au moment où la Princesse avait eu sa prière grande passion pour le marquis, elle s'en était ouverte à me Pâris qui s'empressa de tout raconter à son mari; le couple ait même longtemps tremblé à la pensée que M. d'Alvarays pout apprendre cette liaison dangereuse. Souvent, en effet, beaup de jeunes femmes, qui ont toutes les chances de réussir, dent ainsi, par inconduite, leur position.

Néanmoins, il fit semblant d'être peu au courant de l'histoi

— Oui, ma femme, je crois, m'a parlé dans le temps de quelc chose comme ça.

— Vous le connaissez de vue, le marquis ?

Oh! parfaitement ; M. Pâris l'avait aperçu plusieurs fois ; à c mètres, il le reconnaîtrait.

— Et lui, croyez-vous qu'il vous reconnaisse ?

M. Pâris fit signe que non. Un jour où il venait rendre visit la Princesse, il s'était trouvé nez à nez avec d'Osmers; celui-ci l'avait même pas regardé.

— Vous aviez un grand dîner. Il a dû me prendre pour un ma d'hôtel.

— Bien; alors, maintenant, écoutez-moi.

Elle ne cacherait pas que, récemment encore, elle avait eu regain de passion pour son amant. Si bien que sachant d'Osm toujours à court d'argent, elle lui avait confié soixante mille fra pour qu'il pût mettre à profit une martingale qu'on lui avait donn

— Ah! la martingale dont vous avez parlé quand vous é venue déjeuner à la maison! s'écria M. Pâris. Mais le marqu gagné, puisqu'il a envoyé à Henri vingt mille francs?

Elle prit son air sec; elle n'était pas encore consolée d'avoir les « Petits » heureux, à son détriment:

— Ne m'interrompez pas ou sans cela nous n'en finirons jama

Il se mordit les lèvres, donna un coup de pied à son chape comme pour le faire rester tranquille, et continua d'écouter belle-fille. Celle-ci racontait que le marquis avait tout perdu. elle ne lui en eût pas voulu de ce manque de chance, s'il n conduisait pas maintenant, à son égard, d'une indigne façon.

— Savez-vous, depuis deux mois qu'il est rentré, combien fois il est venu me voir?

M. Pâris sembla calculer mentalement, puis il déclara qu'il savait pas.

— Trois fois, dit-elle, furieuse.

Et en vain téléphonait-elle aux heures où il devait se trou chez lui; toujours le domestique répondait que monsieur é absent. Pure frime, car elle savait ce que d'Osmers faisait!

— Il passe sa vie avec les Ponthieux et Mme d'Alvarays.

M. Pâris aspira l'air fortement, en un « huf! huf! » retentiss comme s'il venait de se brûler. Il ne put, malgré la défense d Princesse, retenir sa langue:

— Mme d'Alvarays?... la femme de votre ami?

— Oui... oui... elle-même.

Pour dissimuler son étonnement, M. Pâris toussa. Aïe! aïe! 'il comprenait bien, ça chauffait.

La Princesse continua: le matin, avec les Ponthieux qui leur ervaient de chaperons, on voyait Mme d'Alvarays et le marquis au ois; ils se retrouvaient tous à Armenonville; l'après-midi, ils isaient des promenades en automobile ou bien ils se rendaient ux courses. Et Mme d'Alvarays, entraînée par le marquis et ilette, pontait cher maintenant! Ce renseignement, elle le tenait 'un book. Puis, c'étaient des dîners dans des restaurants élégants; n allait au théâtre: on soupait ensuite; elle avait même appris u'ils avaient passé toute une soirée à Montmartre. Etait-ce là un ıdroit où devait aller Mme d'Alvarays? D'autres fois, ils se faisaient ıviter à des soirées dans des maisons où ils savaient se rencontrer. t il fallait voir à présent l'élégance d'Andhrée! A son retour d'Enıien, elle était presque toujours en noir, elle portait des mises lutôt sévères. Maintenant, elle arborait des toilettes claires, des ıapeaux étonnants. Chaque jour, toilette et coiffure étaient renouelées. Un journaliste même l'avait citée dans un écho, en l'apelant l'élégante Mme d'Alvarays.

Pourquoi tout ce luxe, si elle n'avait pas le désir de plaire à uelqu'un, c'est-à-dire à d'Osmers? Celui-ci aussi devenait d'un nic étourdissant. Il avait cinq chevaux à l'écurie, il venait d'aneter une automobile; toutes les deux heures, il portait un cosıme nouveau; et il avait engagé Fredy, le premier valet de hambre parisien, qui, jusqu'ici, n'avait habillé que des Altesses t un Empereur, Fredy qui avait refusé de servir chez le président e la République, ne voulant pas déchoir. Enfin, d'Osmers jouait ros jeu, aux courses surtout; car il avait renoncé au cercle depuis u'il passait ses soirées en si charmante compagnie.

Elle disait tout cela d'une voix sifflante, les sourcils froncés, en emme qui, devant son beau-père, n'avait pas besoin de jouer la omédie et ne cachait pas son dépit.

Elle se leva, fit quelques pas pour, ainsi que M. Pâris tout à heure, calmer ses nerfs. Elle souffrait d'une douleur réelle. A arler ainsi de son ancien amant, elle se rappelait les bonnes eures passées ensemble, les mots d'amour qu'il lui avait dits; elle voquait les rendez-vous furtifs où elle tremblait, à cause de l'apréhension qu'elle avait de voir soudain arriver Gaston, toutes

les prévenances et les gentillesses dont la comblait alors d'Osmers.

Et maintenant, il la délaissait, il l'abandonnait, comme il avait dû le faire pour tant d'autres!

Sans doute, pendant leur liaison, il ne s'était probablement pas gêné pour la tromper, mais il s'était caché, elle avait tout ignoré, tandis qu'aujourd'hui il flirtait avec Mme d'Alvarays, ouvertement, cavalièrement.

Les yeux de la Princesse flambaient de colère. Toute sa rosserie se changeait en haine; et elle enrageait, à cause de sa liaison avec Gaston, de ne pouvoir, comme les filles de bas étage, injurier le marquis, lui dire ce qu'elle pensait de lui, le souffleter en plein public.

Elle revint vers M. Pâris qui, s'étant composé une figure de circonstance, semblait suivre un enterrement; elle se planta devant lui, et les bras croisés :

— Et ce que je me demande, c'est où il a pris l'argent qui lui permet de mener un train pareil. Quand il est parti à Monte-Carlo, il avait juste de quoi compléter la somme que je lui confiais. Donc, s'il a tout perdu...

Elle eut un ricanement. Mais non, elle était trop sotte de croire cela! D'Osmers lui avait monté un « mât de cocagne »; il s'était joué d'elle; il avait gagné là-bas. Oui, gagné. Ses pertes étaient imaginaires. Sur son dos, à elle, il avait réalisé les bénéfices qu'il mangeait à présent avec tant de désinvolture. Ah! le bandit! il était capable de tout.

Et sa haine s'accroissait du dépit d'avoir été roulée en même temps que ses instincts de femme cupide réapparaissant, elle songeait à son argent disparu, envolé dans les poches de l'autre qui se moquait si bien d'elle. Insoucieuse de toute correction, heureuse de pouvoir enfin dire tout ce qu'elle pensait, elle s'emporta alors, vomit un flot d'injures.

Quand elle fut un peu calmée, M. Pâris, timidement, osa interroger :

— Et M. d'Alvarays? Il ne se doute de rien?

Elle haussa les épaules :

— Gaston? Il s'occupe bien de sa femme! Quand il n'est pas avec moi, il ne pense qu'à ses chevaux. En ce moment, il trouve qu'il engraisse... Pour se faire maigrir, est-ce qu'il ne s'est pas mis en tête de courir en steeple?... Tous les matins, il saute des haies. Un de ces jours, il se fera casser la figure...

Et tranchant l'air d'un coup de main horizontal :

— C'est aussi sûr que nous sommes là.

Elle se remit à marcher. M. Pâris la regardait avec des prunelles fixes, tellement élargies que le blanc des yeux était à peine visible. Son cerveau ne fonctionnait plus très bien ; toutefois il retrouva assez de force pour se demander dans quel but sa belle-fille l'avait appelé. Si c'était simplement pour lui conter cette histoire, elle eût mieux fait de s'adresser à sa mère.

Il jugea cependant de son devoir d'adresser sinon quelques paroles de consolation, de glisser tout au moins un doute dans l'esprit de la jeune femme.

— Vous avez peut-être tort de vous emporter aussi vite.... On a pu vous rapporter des choses inexactes... Êtes-vous certaine que M. d'Osmers soit l'amant de Mme d'Alvarays ?

Elle s'arrêta, prit un air sérieux : hé! non, elle n'en était pas sûre ; et même pour la galerie, le marquis et Mme d'Alvarays se tenaient si bien qu'ils ne devaient pas prêter aux commérages ; mais elle connaissait d'Osmers et sa façon de procéder. Quand elle l'avait aimé, est-ce que quelqu'un s'était douté de leur liaison ?

— Aussi, dit-elle, voilà, beau-père, pourquoi je vous ai fait venir ; et voici le service que j'attends de vous.

Il dressa l'oreille, écarquilla les yeux, toussa, se moucha. Ah ! enfin, ça y était ; il allait savoir.

Elle expliqua : son dessein était de se venger du marquis. Dent pour dent, œil pour œil. D'abord, afin d'empoisonner le bonheur de Mme d'Alvarays, elle avait songé à lui envoyer des lettres anonymes dans lesquelles elle aurait dit ce que valait d'Osmers. Mais la lettre anonyme, moyen bien usé.

— Non, je préfère me venger autrement. Seulement, il faut que j'aie la certitude absolue que Mme d'Alvarays est la maîtresse du marquis ; et c'est en cela que vous allez m'aider.

M. Pâris, immobile, écoutait, la bouche ouverte, comme s'il eût bu les paroles d'une pythonisse.

Elle vint tout à fait près de lui : Si Mme d'Alvarays était la maîtresse du marquis, ils devaient se donner des rendez-vous ; peut-être même — les femmes mariées ont tellement d'audace ! — allait-elle chez lui. En tout cas, on pouvait les surprendre ensemble et être sûrs de leur liaison. Pour cela il fallait les suivre.

— Alors j'ai pensé à vous : d'Osmers ne vous connaît pas. Vous pouvez me servir utilement.

Il ne bougea pas. Il songeait avec terreur que, lorsqu'il était secrétaire-adjoint d'un comité radical, il avait fortement tonitrué dans les réunions publiques contre la police et les mouchards; il avait déclaré odieuses les filatures. Et voilà qu'on lui demandait de renier tout un passé!

Il semblait tellement ahuri que la Princesse lui demanda :

— Vous avez compris?

— Oui, oui, fit-il avec empressement.

— Vous serez forcé de prendre des voitures; vous serez sans doute obligé de diner dans de grands restaurants à côté de d'Osmers et de Mme d'Alvarays... Dans les restaurants, on surprend beaucoup de choses... Comme je veux que vous n'ayez pas l'air d'un mendiant, vous irez chez un tailleur dont je vais vous donner l'adresse... Vous vous commanderez un costume de ville et un habit... Quant à l'argent de poche, tout à l'heure vous en aurez.

Jusqu'ici, M. Paris était resté hésitant. Avant d'accepter le rôle déshonorant que sa belle-fille voulait lui faire jouer, avant de renier toutes les idées qui avaient dominé son existence, il fallait peser le pour et le contre. Il avait envie de demander quarante-huit heures afin de réfléchir et de consulter sa femme. On ne passe pas mouchard en cinq minutes.

Mais quand il l'entendit lui promettre des vêtements sortant de chez le grand faiseur, quand il se vit capable de rouler dans des équipages aux roues caoutchoutées, avec des louis bien dorés dans le gousset, subitement son état d'esprit changea. Certes, sa femme était généreuse; s'il voulait aller faire la petite partie au café, elle ne lui refusait pas une belle pièce de cinq francs. Mais comme ils étaient mesquins, ces plaisirs, auprès de ceux qu'il pourrait connaître! Dans sa jeunesse, souvent il avait songé avec amertume qu'il aurait pu faire, s'il était né dans un autre milieu, un seigneur élégant et fastueux. Combien aussi, au temps de ses bonnes fortunes, de jolies femmes de chambre ou des commerçantes qui savaient apprécier ses qualités ne lui avaient elles pas dit : « Toi, tu as l'air d'un baron ! » Et maintenant, il pouvait réaliser ses rêves? Ça durerait ce que ça durerait. Mais enfin, il ne mourrait pas sans avoir connu le grand luxe.

Tous ses instincts de vieux farceur et de coureur enragé reprirent le dessus. Il « pivoina »; ses yeux flambèrent de joie; et, dans un épanouissement suprême, il dit :

— Ma chère belle-fille, tout à votre service. Vous savez combien je vous ai été toujours dévoué... Je ne demande qu'à vous le prouver une fois de plus.

Elle lui tendit les bras. Il s'y précipita.

Délicieux instant d'émotion! La Princesse se laissa aller jusqu'à embrasser son beau-père; et celui-ci, regardant de côté, dans la glace, sa belle-fille suspendue à son cou, songeait : — « Jamais, même au jour de l'an, elle ne m'a serré aussi fort. »

Terminée l'effusion, la Princesse fit monter M. Pâris au premier étage dans sa chambre à coucher. Là, elle lui donna l'adresse du marquis, le signalement de madame d'Alvarays, toutes les instructions nécessaires. Il ne devait commencer sa filature que dans quatre jours, dès qu'il aurait ses vêtements neufs. Chaque matin, il viendrait la voir, au rapport, ou bien il lui téléphonerait. C'était compris?

— Oui, oui.

Et il se demandait avec angoisse : « Et la galette! »

Il vit sa belle-fille se diriger vers l'armoire à glace et en tirer un portefeuille. Oh! oh! ça venait. Le nid était ouvert; il ne put s'empêcher de respirer bruyamment, dans un soupir de satisfaction.

Elle lui remit trois billets de cent francs.

En les prenant, il eut envie de rire et de pleurer à la fois, tellement l'aubaine lui semblait extraordinaire, tellement il était heureux. Et ce bonheur, il eût voulu le crier, le manifester par des embrassades, voire par des entrechats. Tout son sang bouillonnait, ses tempes battaient à éclater; la peau de son visage prenait des teintes de tomate mûre.

Par un suprême effort de volonté, il retrouva assez d'énergie pour ne pas se laisser aller, devant la Princesse, à une manifestation compromettante; d'une main qui tremblait, il serra dans la poche intérieure de sa redingote, les quinze louis et tout en balbutiant de vagues paroles, il prit congé de sa belle-fille.

Mais quand il fut dehors, quand il fut certain que la Princesse ne pouvait plus le voir, il partit d'un éclat de rire nerveux; il se tint les côtes, bondit, dansa; puis, après avoir déboutonné sa redingote, après s'être épongé le front, — il avait eu si chaud! — il héla un fiacre, donna l'ordre au cocher de le mener au bureau télégraphique le plus proche, et il expédia à sa femme une dépêche dans laquelle il annonçait que retenu à Paris pour affaires urgentes, il rentrerait seulement par le dernier train.

Ce soir-là, M. Pâris se paya, aux frais de la Princesse, un dîner copieux. Après quoi, il se rendit au Casino de Paris où — ivresses qui lui rappelaient celles d'un nommé Sardanapale — il offrit du champagne à des dames aux yeux charbonnés, qui lui caressaient les joues du bout de leurs éventails, en l'appelant « mon oncle ».

IV

Son café bu, en achevant un cigare, d'Alvarays, d'un air qui signifiait que la réponse lui était tout à fait indifférente, demanda à sa femme :

— Qu'est-ce que vous faites aujourd'hui?

— Je ne sais pas... Je crois que Mme de Ponthieux viendra me chercher.

— Bon.

Ordinairement, ils ne déjeunaient pas ensemble. Aujourd'hui, cependant, Andhrée, rentrée un peu tard du Bois, avait fait exception à la règle.

Après un silence, Gaston reprit :

— Vous vous amusez avec les Ponthieux?

— Beaucoup; ce sont de charmantes gens.

— Quand je vous le disais!

Andhrée ne répondit pas. Si près l'un de l'autre, vivant toujours sous le même toit, il semblait qu'il n'y eût plus rien de commun entre eux. Au lendemain de leur explication, ils éprouvèrent une gêne très vive, quand ils furent obligés de s'adresser des paroles; ils évitèrent de se regarder; leurs gestes furent secs, leurs mouvements compassés.

Peu à peu, l'embarras se changea en froideur, en indifférence polie. Ils s'habituèrent à se parler, nettement, avec des mots brefs, sans jamais se lancer dans des conversations inutiles. D'un commun accord, ils étaient arrivés à ne pas faire une réflexion qui eût trait soit à ce qui s'était passé, soit à la situation établie. A présent, si enjouée et si gaie au dehors, Mme d'Alvarays reprenait, en présence de son mari, une physionomie hautaine, un peu dédaigneuse. Lui, affectait volontiers un air préoccupé. Entre eux, s'était élevée une invisible barrière qui les empêchait de ressentir, ne fût-ce qu'une minute, une sensation identique, d'avoir, même sur les

choses indifférentes, une opinion semblable. Pour ne pas entrer dans des discussions dont elle ne voulait pas, jugeant que le fait de discuter est encore une façon de se rapprocher, Andhrée ne répliquait jamais aux réflexions que son mari pouvait émettre; mais si elle se fût laissée aller à son penchant, elle l'eût toujours contredit, dans un besoin instinctif de ne pas être, même par la pensée, en communication directe avec lui.

Toutefois, elle n'avait pas de haine contre Gaston, elle le regardait maintenant comme une sorte de polichinelle, au cerveau étroit, aux idées courtes, qui ne pouvait être autrement qu'il n'était. Ah! quand elle le comparait au Marquis si renseigné, si curieux à écouter lorsqu'il racontait ses voyages, si épris de tout ce qui était artistique et raffiné, comme il lui semblait inférieur, son cher mari! Aussi jugeait-elle que lui témoigner de la haine eût été un peu naïf. Le mépriser suffisait.

Quant à Gaston, il savait surtout gré à sa femme de ne pas lui faire des scènes. Elle eût pu se contenir, affecter pendant quelques jours du calme et de l'indifférence, pour, au bout d'un certain temps, éclater en reproches et en récriminations. Même, sans aller si loin, sans se conduire en petite bourgeoise incapable de dissimuler ses sentiments, il lui eût été facile de prendre un ton de persiflage, voire d'ironie, user quelquefois à son égard d'allusions voilées qui l'auraient considérablement agacé.

Au contraire, elle restait tranquille, un peu froide, ainsi qu'il convenait, gardant une réserve très digne; et, à la voir ainsi, il avait comme un vague sentiment de reconnaissance.

Cette reconnaissance, elle s'étendait franchement jusqu'aux Ponthieux. Ceux-là étaient vraiment de bons amis qui s'employaient à distraire Andhrée, qui l'emmenaient en promenades ou en soirées. Sans eux, Mme d'Alvarays se fût certainement ennuyée; elle eût passé de longues journées à lire encore, à rêvasser sans doute, des journées vides qui l'eussent énervée; et malgré tout l'empire qu'elle peut avoir sur soi-même, une femme qui s'ennuie finit par éclater en reproches et avoir des mots amers.

Aussi, chaque fois que le nom des Ponthieux était prononcé, jugeait-il nécessaire de renchérir sur les éloges d'Andhrée. Il vantait la bonne humeur du mari, la gaieté pétillante de Lilette. Oui, sa femme avait là, elle qui était plutôt d'un caractère grave, les amis qu'il lui fallait, des gens amusants qui devaient la distraire; et sans se douter qu'il réalisait ainsi son plus cher désir, il

la poussait à les aller voir, à être constamment en parties avec eux.

Et sa reconnaissance envers les Ponthieux venait encore de ce que, depuis qu'elle les fréquentait, Andhrée s'habillait mieux. Il avait trop confiance en la fidélité de sa femme pour la croire un instant capable d'un flirt. Ah! non, non, ce ne serait jamais elle qui jouerait les cocodettes ! Elle avait trop de sérieux, peut-être aussi pas assez de sens, pour se risquer comme tant d'autres, dans des aventures dangereuses. Si maintenant elle s'habillait avec chic, c'était simplement pour suivre Lilette et faire comme tout le monde. Et, quoiqu'il n'aimât plus Andhrée, il était enchanté de la voir en des robes élégantes, coiffée de chapeaux très chers. Par là, elle flattait son orgueil et sa vanité.

Il jugea bon de lui faire un compliment à ce sujet :

— Tiens, vous avez une nouvelle toilette... Elle est délicieuse.

Elle inclina la tête :

— Oui, j'en suis assez contente. Seulement, je vous préviens de quelque chose.

— Dites ?

— J'ai une très grosse note chez mon couturier.

Il tira une bouffée de cigare, la lança brusquement vers le plafond et grimaça un petit sourire dédaigneux. Une grosse note ? Et ensuite ? Elle possédait quatre-vingt mille livres de revenus ; ordinairement, elle n'en dépensait pas pour son compte personnel vingt mille. Elle avait bien le droit de gérer sa fortune comme il lui plairait ; même, si elle allait au delà de ses ressources, elle n'avait qu'à s'adresser à lui.

— Au fait, demanda-t-il, vous n'avez besoin de rien ?

Elle répondit :

— Mon Dieu ! je vous avouerai que je suis un peu gênée ; j'ai pris hier une culotte aux courses.

Une culotte ! ce mot s'échappant des lèvres d'Andhrée lui procura une seconde d'étonnement. Ce terme d'argot qu'il entendait tous les jours lui parut résonner d'une façon autre, en passant par la bouche de sa femme. Mais aussitôt il pensa qu'Andhrée, fréquentant constamment Lilette, devait être amenée à parler un peu comme elle ; et sans plus réfléchir :

— De combien y êtes-vous ?

— De cinq mille.

— Hé ! hé ! vous marchez !

Mais, loin de prendre quelque humeur de la confidence, il fut ravi. Andhrée mordait aux courses, c'était pour elle encore un nouveau sujet de distraction. Or, plus elle s'amuserait de son côté, plus elle le laisserait libre.

— C'est bien, fit-il ; je vais vous donner la somme tout de suite.

Il avait achevé son cigare ; d'un petit coup sec de la nuque, il dit au revoir à Andhrée et il remonta dans son cabinet de travail — un endroit où il mettait rarement les pieds — afin de prendre dans un coffre-fort la somme promise qu'il revint donner à sa femme.

Après quoi, il s'en alla chez la Princesse qui devait l'attendre.

Restée seule, Andhrée regarda la pendule. Les aiguilles marquaient 2 heures. Mme d'Alvarays songea qu'elle avait bien le temps de s'habiller ; aujourd'hui, Lilette, consacrant sa journée à des courses dans des magasins, ne viendrait la prendre que vers les 6 heures pour aller avec Ponthieux et d'Osmers dîner au restaurant de Bellevue.

Elle quitta le salon ; comme elle longeait le vestibule, elle entendit des éclats de voix, des appels de pieds, des cliquetis de fleurets. Elle continua de marcher, arriva à une porte qu'elle ouvrit, pénétra dans une grande pièce où se trouvait Robert en train de prendre sa leçon d'armes avec un professeur au visage de vieux grognard, coupé par une épaisse et noire moustache. A l'entrée de Mme d'Alvarays, le maître d'armes enleva son masque et salua du fleuret; mais l'enfant dit : « Continuons donc ! » Et comme le professeur ne le regardait plus, il lui porta un coup de bouton furieux sur le plastron.

— Eh bien ! Robert, vous ne venez pas me dire bonjour? demanda Andhrée.

— Attendez un peu, mère; après la leçon.

Il se remit en garde, impatient, faisant des appels de pied. Le professeur lui donna le fer : « Un, deux, fendez-vous... là, c'est bien... En garde... Hé là! hé là, Monsieur. »

Andhrée regarda son fils. Le petit bonhomme, maintenant entraîné aux sports, grandissait, prenait des muscles; déjà, sous la chemise, saillaient des biceps de jeune athlète. Mais au développement physique ne correspondait pas un développement égal en politesse. Déjà il avait des manières brusques, des airs décidés de petit lad. Encouragé par son père, il émettait des réflexions sur la structure des chevaux, raisonnait de l'entraînement, parlait boxe

et discutait escrime. En revanche, il dédaignait l'orthographe et restait effaré devant les règles les plus élémentaires de l'arithmétique.

La leçon terminée, il condescendit à venir saluer sa mère qu'il n'avait pas vue depuis la veille. Il l'embrassa distraitement, préoccupé par une idée qui le tourmentait depuis longtemps, et revenant tout de suite à son professeur : — « Dites, Monsieur, est-ce que vous savez le bâton? Je voudrais l'apprendre... »

Andhrée s'en alla; ce gamin, si gentil quand il était avec elle à Enghien, cet enfant dont elle eût voulu développer l'intelligence, menaçait, avec l'âge, de ne devenir qu'un sportsman, et non pas le sportsman comme d'Osmers, voyant le côté artistique des sports où s'épanouit la beauté physique, mais un homme seulement épris de force brutale et en faisant parade, ainsi que son mari.

Elle monta l'escalier, un peu triste.

Elle se rappela qu'un jour où elle avait voulu remplacer un professeur de boxe par un professeur d'histoire, l'enfant était allé se plaindre à Gaston. Froidement celui-ci avait dit à Andhrée, devant Robert : — « De quoi vous mêlez-vous? J'entends diriger moi-même l'instruction et l'éducation de mon fils. » Elle n'avait pas insisté; mais elle sentait l'amour grandissant de Robert pour son père, tandis qu'elle était dédaignée par le bambin pour lequel, cependant, elle se résignait à tant de sacrifices.

Maintenant, elle se trouvait dans une petite pièce, proche de sa chambre à coucher, un boudoir qu'elle avait voulu très simple : il n'y avait là qu'un fauteuil et une chaise longue, et, à chaque côté de la chaise, une table sur laquelle elle déposait le livre qu'elle venait de parcourir. Un tapis doux aux pieds s'étendait, blanc comme une nappe de neige; l'unique fenêtre qui éclairait la pièce se voilait d'un store ajouré en dentelles fines. Aux murs et au plafond, tendus d'une étoffe Liberty d'un rose tendre, un de ces roses pâles qui colorent certaines roses naissantes, frissonnait une clarté douce, qui donnait à cet endroit un recueillement d'exquise intimité. Dans cette pièce ne pénétrait que Mme d'Alvarays.

C'était là qu'elle avait écrit au marquis; c'était là qu'elle pensait à lui.

Aussitôt dans le boudoir, elle se jeta sur la chaise longue. Elle était brisée par la fatigue. Depuis qu'elle menait cette vie de fête, — couchée à 2 heures, levée à 8, à cause du Bois, le matin, — il lui semblait qu'elle était dans un rapide, dévorant cent kilo-

mètres à l'heure. Elle allait, les nerfs tendus, l'air fébrile, l'esprit inquiet, les yeux troubles. La notion du temps lui échappait. Les paupières fermées, elle voyait à la fois une foule d'endroits différents : le Bois, toujours ce Bois, qu'elle commençait à haïr ; les courses, des restaurants et des tziganes, car on les retrouvait toujours ! Et ces images se brouillaient, se confondaient, dansaient devant ses yeux ainsi qu'un kaléidoscope.

Parfois, elle se disait : « Non, c'est fini, demain, je resterai tranquille. » Mais Lilette arrivait, Lilette pleine de vigueur, d'entrain et de santé, qui, après le tub, même sans avoir dormi, apparaissait toujours frétillante et gaie ; et Lilette l'entraînait : « Viens donc ! on s'amusera. Tu verras quelque chose que tu ne connais pas. » Et elle suivait l'enragée, « se remettant en selle », selon le mot de Ponthieux, et repartait jusqu'au moment où, énervée de nouveau, échauffée par les dîners et les vins trop capiteux, elle eût voulu que la fête continuât toujours, sans trêve ni repos.

A ces instants, en effet, d'Osmers était là, et toutes les minutes passées près de lui paraissaient divines à Andhrée. Resterait-il toujours aussi réservé qu'au début ? Était-il simplement l'ami qu'elle avait rêvé ? A la longue, elle lui avait permis de lui baiser les mains, et il usait largement de cette permission. Certains soirs aussi, les Ponthieux décrétèrent qu'on devait jouer aux jeux innocents ; et il se trouva que le marquis, toujours en faute, eut beaucoup de gages. Pour le punir, Lilette le mettait dans l'obligation d'embrasser son amie ; et il ne semblait pas trouver ennuyeuse la pénitence, puisque aussitôt, il commettait de nouvelles et impardonnables fautes. Or, sans se l'avouer, Andhrée éprouvait alors d'indéfinissables langueurs. Il lui semblait que l'endroit de la joue où d'Osmers avait mis ses lèvres était brûlant, comme si elle eût reçu un coup de soleil ; puis, pareils à des ondes électriques, des frissons la faisaient tressaillir.

Aussi s'ingéniait-elle à ne rester jamais seule avec le marquis. Si elle craignait d'Osmers, peut-être aussi avait-elle peur d'être trahie par ses propres forces.

Si lasse, presque courbaturée, mais presque toujours en proie à la fièvre nerveuse qui ne l'abandonnait plus, elle avait fini par s'étendre tout à fait sur la chaise longue. Peu à peu, elle prit la pose qui lui était habituelle quand elle était couchée dans son lit. Un bras sur des coussins, la tête sur le bras, elle se tourna du

côté droit et, insensiblement, les idées et les images se confondirent, s'estompèrent dans une brume indécise...

Tout à coup, — il lui sembla que des jours et des jours elle dormait, — elle sursauta.

La femme de chambre venait de l'éveiller.

Andhrée se frotta les yeux, contempla un instant d'un air étonné la pièce où elle se trouvait :

— Quoi? Qu'y a-t-il?

La domestique s'excusa de réveiller ainsi madame. Elle lui demandait bien pardon, elle ne voulait pas venir; mais on avait tellement insisté!

La main devant la bouche pour étouffer un bâillement, les yeux vagues encore, Andhrée interrogea :

— Parlez... Qui me demande? Mme de Ponthieux?

— Non, Madame. M. le marquis d'Osmers.

Elle s'éveilla tout à fait :

— Vous avez dit que j'étais là?

— Oui.

La femme de chambre prit une mine contrite. Oh! ce n'était pas sa faute! Elle avait assez dit à M. le marquis que madame n'était pas visible. Mais celui-ci avait répliqué d'un air si arrogant qu'il avait une commission importante à faire à madame que, tout en sachant qu'elle serait peut-être grondée, elle avait cru de son devoir de la réveiller.

Andhrée hésita un instant; elle avait défendu au marquis de venir chez elle, sauf aux jours habituels de réception! il lui avait juré de se conformer à ce désir. Pourquoi lui désobéissait-il? Peut-être se passait-il quelque chose de grave.

— M. d'Osmers est au salon?

— Oui.

— C'est bien; dites-lui que je vais le voir dans deux minutes et revenez pour m'aider à me coiffer.

Elle alla vivement dans son cabinet de toilette, se regarda dans une glace. Oh! oh! ces vilains yeux boursouflés! Et cette mèche qui pendait là, sur la tempe gauche! Puis elle n'avait plus sur le visage un grain de poudre de riz. Mais elle était affreuse, tout simplement affreuse.

La femme de chambre rentrait :

— Vite! vite! aidez-moi à m'habiller!

— Quelle robe madame mettra-t-elle?

— Celle que l'on a apportée ce matin, la toilette de diner.

La femme de chambre eut un petit air d'admiration. La robe blanche, décolletée, brochée d'iris mauves. Oh! que madame allait être belle!

Le visage contre la vitre, d'Osmers, impatient, attendait Mme d'Alvarays. Au dessous de lui, un jardinet, une grille, le ruban jaune d'une allée; plus loin, la verdure d'une pelouse plantée de grands arbres à travers lesquels le soleil se jouait, et enfin l'avenue du Bois, avec son défilé de voitures où paradaient des femmes élégantes, l'ombrelle haute, de sapins aux chevaux trottinants, tandis que, sur les côtés réservés aux piétons, dansaient et se bousculaient, au milieu de nourrices, des fillettes et garçons bien pomponnés, jolis comme des poupées.

Un bruit de pas le fit se retourner. Il s'avança vers Andhrée qui, le teint reposé, les yeux clairs, s'avançait dans sa délicieuse robe de dîner.

Pour cacher son trouble, elle affecta un air dégagé. Hé! mon Dieu, par quel hasard? Paris était-il en révolution?

Il dit non avec un sourire. Il venait simplement sur l'ordre de Mme de Ponthieux. Celle-ci lui avait téléphoné qu'il se rendit chez Mme d'Alvarays où elle et son mari passeraient les prendre vers 6 heures. Il n'avait pas cru devoir désobéir.

— Vous m'aviez cependant promis de ne jamais venir seul, ici?

Elle le menaçait du doigt, s'efforçant d'être gaie, pour ne pas laisser transparaître sa gêne, car elle devinait bien que « le coup du téléphone » n'était qu'un prétexte.

Déjà, il lui avait pris la main, — cette main délicate, un peu grasse, douce au toucher comme une toison de chatte, cette main aux longs doigts fins et souples, aux ongles polis et brillants, cette divine main qui parlait, — et, tout en la serrant, il dit :

— Si j'ai manqué à ma promesse, c'est que j'avais besoin de vous voir seul à seule.

Il fixa son amie, espérant, par le magnétisme des yeux, lui faire comprendre ce qu'il allait avouer, mais elle évitait son regard; elle tentait de dégager ses doigts. Eh bien! eh bien! qu'avait-il donc de si important à lui confier? Etait-ce si pressé qu'il ne pût attendre une heure?

— Non, fit-il les dents serrées; non, pas une heure, pas une minute.

Il voulut l'embrasser; elle retira enfin sa main, se recula, affecta de ne pas se fâcher :

— Voyons, voulez-vous être sage?

Il la reprit malgré elle; d'un bras, il lui emprisonna la taille. Non, non, il ne pouvait plus garder son calme; il ne pouvait plus avoir cette sagesse qu'elle lui avait imposée.

Elle voulut le repousser, ne plus le sentir; mais elle reconnut bien vite qu'elle n'était pas la plus forte.

— Ah! comme vous êtes méchant!... Je vous en prie, marquis...

Et comme il ne l'abandonnait toujours pas :

— André, voyons... Si un domestique entrait?...

L'apparition probable d'un domestique ne pouvait guère en ce moment influer sur l'esprit d'Osmers; mais elle avait prononcé la phrase d'une façon si suppliante; ce petit nom, André, elle l'avait dit avec tant de douceur, qu'il se rendit à son désir; il la quitta, la laissa s'asseoir sur un fauteuil.

Puis il revint près d'elle, et penché sur les blancheurs rondes de la gorge, il murmura comme dans un sanglot :

— Vous ne savez pas ce que je souffre.

Elle le força à se redresser.

— Non, non, André, taisez-vous.

Ils étaient tous les deux très pâles, avec des yeux brillants de fièvre, des bouches contractées, des mains qui tremblaient. Près du fauteuil se trouvait un coussin : du pied, il poussa le coussin, s'y agenouilla dans un mouvement plein de grâce abandonnée.

Ressaisies les mains de la jeune femme, il caressa son visage sur ses menottes si fines. Oh! qu'elle ne le renvoyât pas, qu'elle le laissât parler. Elle allait décider de lui; qu'elle l'entendit au moins.

Puissance des accents tendres! Il l'implorait si doucement, il se faisait si câlin dans sa douleur, que Mme d'Alvarays, n'eut plus la force de l'éloigner. Il la gagnait, l'envahissait, prenait peu à peu possession d'elle par la magie enveloppante de son désir; et sans rien répondre, par une simple pression de mains, elle l'autorisa à la confession qu'il voulait si ardemment faire.

Comme dans un songe, elle l'entendit parler. Il lui disait que tous deux avaient été bien imprudents : ils avaient espéré s'aimer d'une pure amitié. Oui, c'était là un joli rêve! Et quand il avait juré d'obéir, il était sincère; il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour ne pas faillir à sa parole. Mais ne comprendrait-elle pas qu'à la voir ainsi, tous les jours et tous les soirs, à la sentir constamment près de lui, il avait fini par se convaincre que la sagesse qu'elle lui demandait était au-dessus de ses forces?

Elle l'écoutait, dans une déroute de son être.

Ce qu'il lui disait, elle l'avait pensé. Elle aussi, dans ce train de ête dévorant, toujours aux côtés du marquis, avait eu par instants a perception nette du danger. Elle avait compris la traîtrise de ces errements de mains qu'elle croyait si innocents; insensiblement, lle s'était prise au piège de ces caresses; et devait-elle se l'avouer? ertains soirs, après la griserie des soupers, si d'Osmers se fût nontré moins respectueux, s'il l'avait embrassée sur la bouche d'un baiser violent, elle n'eût peut-être pas été jusqu'à rendre le baiser. Mais aurait-elle eu assez d'énergie pour se fâcher?

Et par instants, la nuit, en se déshabillant, elle s'était demandé vec terreur : « Ne suis-je pas la femme de pur esprit que je royais être? Les plaisirs que peut inspirer la communion des dées ne sont-ils pas les seuls? Pourquoi ma chair est-elle inquiète? Pourquoi, si je rêve de mon ami, le vois-je toujours penché sur nes lèvres, quémandant des baisers! »

Et elle restait affolée maintenant; ses pensées se précisaient : lle aimait le marquis d'un amour inférieur à l'amour spirituel. Elle songeait à des caresses qui n'étaient plus des caresses d'âmes, des voluptés qui n'étaient plus celles de l'esprit.

Elle se redressa. Que devenait-elle donc : une fille?

Après avoir forcé d'Osmers à se relever, elle se mit debout à son our. Son visage était grave, son regard désolé. Elle voulut — sentant toute l'importance de ses paroles — faire preuve de ermeté :

— Oui, nous avons été des fous... Oui, nous avons cru à une mitié qui ne peut pas exister... Restons-en là.

Mais sa voix était molle; l'impassibilité voulue du visage était démentie par la tristesse du regard.

D'Osmers répliqua :

— Pourquoi ne pas vouloir?

Et de nouveau, comme elle s'y attendait, il dit l'indignité de Gaston vis-à-vis d'elle; il le montra toujours préoccupé de la Princesse, ne se gênant pas pour passer des nuits dehors. Et elle estait quand même fidèle!

Elle hocha la tête. Non, elle savait ce qu'elle faisait. A mots ouverts, elle laissa entendre que seule, sans enfant, elle lui eût peut-être cédé; mais Robert était là, son fils qui l'empêcherait de commettre la faute suprême. Car s'il apprenait jamais un jour?... Ah! ce serait alors pour elle une douleur atroce!...

— Il y a des choses que, vous autres, hommes, ne comprendrez jamais.

Elle le quitta, alla à une table sur laquelle se trouvait un album qu'elle feuilleta, machinalement, tandis qu'elle pensait : « Et peut-être mon fils, malgré tout ce que je fais, ne m'aimera-t-il pas ! »

D'Osmers laissa s'écouler quelques minutes. Si ardemment épris qu'il fût, dans le désir de passion sincère qui l'emportait, il ne perdait pas la faculté de réfléchir. En homme habitué à conquérir les femmes, il avait prévu toute la scène ; et elle s'était passée telle qu'il l'avait imaginée. Seulement, un mot de Mme d'Alvarays l'avait agréablement surpris : « Si j'étais seule, avait-elle dit, peut-être vous aurais-je cédé. » A certains regards, à certains abandons, il savait bien qu'elle devait l'aimer autrement que d'une pure amitié. Elle venait, par une phrase, de le convaincre.

Il se garda d'approcher d'elle. Et très respectueux :

— Je comprends toutes vos raisons. Mais vous saisissez aussi combien je souffre. Je crois qu'il vaut mieux que nous ne nous voyions plus. Demain, je partirai pour l'Angleterre où je resterai longtemps, très longtemps.

Et il se mit à marcher à petits pas, très calme, jouant avec une bague qui cerclait, d'un mince liséré d'or, l'index gauche.

Elle continua de feuilleter machinalement l'album, suffoquée comme si elle venait de recevoir un coup de poignard en plein cœur. Que disait-il? S'en aller? il voulait s'en aller?

Elle se vit, sans lui, toute seule, sortant sans l'espérance de le rencontrer, rentrant avec cette idée qu'elle ne lui parlerait pas le lendemain. Et plus de paroles tendres, plus de caresses. Avec lui il emporterait une moitié de sa vie, plus encore, toute son âme. Elle ferma les yeux, ne vit que du noir.

Elle se ressaisit enfin, et affectant ainsi que d'Osmers un grand calme, elle referma l'album, vint jusqu'à son ami.

— Vous avez raison ; il faut nous quitter.

D'un mouvement brusque, il la saisit, avança les lèvres :

— Alors, dites-moi adieu.

Déjà, il l'embrassait ; la tête renversée, les yeux mi-clos, dans l'étreinte nerveuse du marquis, elle ne songeait plus à le repousser : elle le voyait sur un bateau, emportant tous ses rêves et toute sa joie, tout ce qui était maintenant sa raison de vivre ; dans un ins-

:ant, ses songes de bonheur futur allaient être abolis! Il n'y aurait plus que du Passé ; à cette minute précise, le fil qui les liait l'un à l'autre se coupait.

Pourquoi donc se retenir encore? Pourquoi ne pas lui montrer combien elle le chérissait?

Toujours renversée dans les bras de d'Osmers, elle se laissa embrasser longuement ; et à son tour, frémissante, elle rendit le baiser, comme si elle eût embrassé, vivant, tout ce bonheur qui s'en allait.

Il sentait quelle puissance il avait sur elle; il sentit combien elle l'adorait.

Alors, sans en penser un mot, il dit :

— Vous ne m'aimez pas !

Elle le regarda, s'abandonna de nouveau, et avec un sourire ironiquement désolé :

— Non, non, je ne vous aime pas !

Et, toujours dans les bras de son ami, elle continua de parler. Elle ne l'aimait pas? Il en était certain? Mais pourquoi tenait-elle à être toujours avec lui? Pourquoi lui écrivait-elle quand elle ne pouvait pas le voir? Pourquoi pensait-elle constamment à lui? Pourquoi, enfin, certaines nuits, avait-elle d'affreuses insomnies? Et elle se blottissait contre lui, offrant ses joues, sa bouche, tout le satin parfumé de sa gorge.

Elle ne l'aimait pas! Ah! le méchant! Comme il savait bien qu'il était tout pour elle!

— Alors, murmura-t-il, pourquoi?...

Elle lui ferma la bouche avec la main; assez! qu'il n'exaspérât pas ses souffrances... Elle l'implorait! Il ne voyait donc pas son désespoir, toutes ses tortures, toute sa détresse?

Mais il répliquait : elle l'aimait; et cependant elle le laissait partir !

Elle s'arracha à l'étreinte de d'Osmers; et, arrangeant à coups de doigts fiévreux ses ondulations qui s'étaient un peu défaites, les yeux égarés, la voix saccadée, presque méchante :

— Oui, oui, allez-vous-en... que je ne vous voie plus!

— Bien! fit-il, puisque vous le désirez.

Elle se jeta de nouveau dans les bras du marquis; ses nerfs convulsés se détendirent dans un brusque soubresaut; elle se mit à pleurer; et tandis que les larmes ruisselaient sur ses joues, tandis que d'Osmers l'embrassait éperdument, elle hoquetait en sanglots

étouffés qui lui déchiraient la poitrine, des sanglots plaintifs comme des roucoulements de tourterelle blessée.

Et il sentait que tout en lui disant de partir, elle s'accrochait à lui, voulait le retenir, avec ses doigts crispés qui lui serraient les poignets, ses ongles aigus qui lui rentraient dans la chair. Le temps de la pure amitié était passé ; chez Andhrée une autre femme s'éveillait.

Il demanda, faisant chanter les syllabes :

— Dites-moi encore que vous m'aimez ?

— A quoi bon ? Ne le savez-vous pas ?

Et elle mit sa tête sur l'épaule du marquis afin qu'il ne vit pas la rougeur enflammée, qui, brusquement, colorait son visage. Il reprit :

— Et vous tenez toujours à ce que je m'en aille ?

— Oui, oui ; nous dinerons ce soir avec les Ponthieux... mais demain, vous partirez...

Elle pensait : « J'ai trop peur. »

V

A quelques pas de l'hôtel de Mme d'Alvarays, dissimulé derrière un arbre, dans un costume flambant neuf, M. Pâris guettait la sortie du marquis d'Osmers, non sans une certaine impatience, car il était fatigué.

A la soirée passée au Casino de Paris, parmi les dames aux éventails caressants, qui l'appelaient si gentiment « mon oncle », le digne homme avait distingué une petite blonde qui, répondant au nom de Zizine, habitait, en compagnie d'un caniche marron, une chambre tendue d'andrinople rouge, située rue de Moscou. Avec mademoiselle Zizine, en attendant que les vêtements commandés par la Princesse fussent prêts, M. Pâris connut des moments très gais, dans un oubli complet des devoirs contractés envers sa femme, à l'heure solennelle du mariage.

Cependant, s'il n'éprouvait aucun remords, du moins cédait-il à un léger ennui. Il n'exerçait sa filature que depuis deux jours ; et déjà, à cause de Zizine, il n'avait plus d'argent en poche. Or, bien plus que les actes de d'Osmers et de Mme d'Alvarays, cette pénurie l'inquiétait. Sa belle-fille ne montrerait-elle pas les dents quand demain, il réclamerait de nouveaux louis ?

Si, encore, il avait été heureux dans ses recherches! Mais la chance tournait contre lui. L'avant-veille, « les clients » étaient partis en automobile. M. Pâris ne disposait que d'un modeste sapin. Comment suivre une voiture électrique avec une haridelle qui faisait tout juste quatres kilomètre à l'heure?

Hier, il n'avait pas été mieux servi par les circonstances. Il avait vu le marquis et Andhrée s'en aller, en plein Paris, jusqu'à la rue Laffitte. Il les avait filés, mais tout à coup, il fut arrêté par un gardien de la paix qui leva vers le ciel un bâton blanc.

Quand il voulut continuer la poursuite, brrrt! depuis longtemps, Andhrée et les autres étaient déjà loin. Comme il ne manquait pas d'imagination, il raconta quand même une petite histoire à la Princesse; mais il voulait accomplir consciencieusement sa mission, et, désireux de ne pas se brûler, il entendait ce soir faire un coup de maitre. C'était déjà très important de savoir que le marquis avait rendu visite à Mme d'Alvarays pendant l'absence de Gaston; seulement, il fallait en apprendre davantage.

Au milieu de ses réflexions, il jeta un coup d'œil charmé sur une victoria qui stationnait non loin de lui. La Princesse, qu'il avait mise au courant de ses mésaventures, lui avait en effet loué une Urbaine avec deux chevaux qui filaient vite; et chaque fois qu'il voyait cet équipage, M. Pâris songeait : « Dire que c'est moi qui vais là-dedans! » Et il faisait gonfler ses joues, en gros propriétaire.

Au reste, il était déjà très ami avec son cocher, M. Jules, auquel il offrait des consommations et des cigares à cinq sous la pièce.

Tout à coup, il dressa l'oreille : le couen-couen d'une trompette d'automobile venait de retentir. M. Pâris connaissait ce couen-couen-là, sec, pétaradant de façon particulière; il ne fut donc pas étonné quand, toujours dissimulé derrière son arbre, il aperçut, passant à la grande allure, l'automobile des Ponthieux qui s'arrêta net devant l'hôtel d'Andhrée. Lilette et son mari descendirent vivement, entrèrent dans l'hôtel.

— Ah! bien! ah! bien! je ne me suis pas trompé.

Et il songea :

— Mes petits clients, à cette heure-ci, ne peuvent sortir que pour aller dîner... Seulement, puisqu'ils vont monter en automobile, ils ont l'intention d'aller assez loin... Pourvu, mon Dieu! que je ne les perde pas en route!

Il appela M. Jules, lui fit signe de venir le trouver avec son véhicule.

Dès que le cocher eut exécuté l'ordre :

— Vous voyez, dit M. Pâris, cette automobile ?

Avec condescendance, l'autre répondit :

— Oui... Il faut la suivre ?

— C'est ça... Mais le pourrez-vous ?

M. Jules se redressa, fit claquer son fouet, et désignant ses chevaux :

— Avec ces canards-là, j'en réponds... comme de moi-même...

Le visage de M. Pâris s'éclaira d'un bon sourire :

— Bien, mon cher Jules, bien ! Je ne sais pas où nous mangerons ce soir ; mais, si nous ne perdons pas de vue l'automobile, je vous promets un riche dîner.

Vingt minutes après, M. Pâris vit sortir les Ponthieux, Mme d'Alvarays et le Marquis. Le quatuor monta dans l'automobile qui démarra à une allure raisonnable : on allait dans un endroit chic ; il ne fallait pas arriver couvert de poussière.

Alors, rassuré, certain qu'il ne sèmerait pas en route Andhrée et d'Osmers, M. Pâris savoura la douceur de vivre. Il alluma un cigare, s'étendit dans la victoria, et jambes allongées, le chapeau un peu sur le nez, il se laissa aller, au grand trot des chevaux. Et dans le roulement très doux de la victoria, il regardait le ciel, admirait les arbres, aspirait l'air à grandes gorgées : un temps charmant, en vérité.

Quand il se trouva sur les quais, il contempla la Seine ; il observa, car il avait le don des comparaisons, que l'eau, à cet endroit, était moins pure qu'à Argenteuil ; puis il pensa à cette bonne Mme Pâris qui sans doute préparait maintenant son dîner. Ah ! si elle le voyait ainsi allongé dans son Urbaine, flambant et réjoui, en vrai millionnaire, voilà qui l'eût étonnée, la vieille ! Et comme elle aurait été fière de lui ! On en eût parlé longtemps à Colombes.

Une seule chose troublait la joie du digne homme, un gros regret qui lui fit pousser un soupir. Quel dommage que Zizine ne fût pas à ses côtés ! Avec elle, cette promenade eût été divine.

Dans la grande salle du Pavillon de Bellevue, Mme d'Alvarays ayant en face d'elle les Ponthieux, était assise auprès de d'Osmers.

Tandis que celui-ci commandait le menu, les yeux d'Andhrée se portaient, distraitement, sur le plafond de la salle, très blanc et

rès élevé, sur les globes en cristal taillé qui laissaient tomber une umière blanche, sur les feuilles vertes des palmiers posés çà et là, sur les colonnes blanches, sur les tables de bois blanc aussi, car, ci, c'était la symphonie en blanc majeur. Puis, en une seconde, elle vit encore un mur flanquant le restaurant surmonté de grandes baies cintrées, un mur blanc, sur lequel, de distance en distance, n des pots de grès flammé, s'épanouissaient des fleurs aux colorations chaudes; et, par la baie qui s'ouvrait à droite, elle contempla un instant les deux escaliers aux larges marches qui descendaient usqu'à la terrasse semée de gravier fin, garnie de tables, de chaises, le bancs, ainsi qu'une terrasse de casino de bains de mer; son egard alla plus loin, se porta sur des arbres dans lesquels des globes de lumière électrique mettaient des clartés pâles, enfin sur e ciel illuminé d'étoiles.

Lilette, qui venait de regarder, elle aussi, dit :

— C'est joli, hein ? Et il fait bon.

— Oui.

Puis les deux femmes donnèrent un coup d'œil aux toilettes des ineuses, formulèrent quelques critiques. En face d'elles se trouvaient des Anglaises bien jolies; mais elles devaient se faire abiller à Londres. Quels corsages voyants ! Et, soudain, Lilette ut son joli sourire, salua d'un air très aimable, en poussant le oude à son mari pour qu'il saluât aussi. A leur gauche, dinait un ouple de leurs amis, des gens charmants qu'ils avaient rencontrés ans le monde.

— Le mari est ambassadeur, hein ?

— Non, répondit Ponthieux; attaché d'ambassade seulement.

Lilette pouffa ; ambassadeur, attaché d'ambassade, c'était touours un diplomate; et l'on connaissait tant de gens à Paris !... S'il allait savoir exactement leurs qualités!

Peu intéressée par cette conversation, Andhrée prêtait l'oreille la musique des Tziganes qui, sur la terrasse, dans le noir bleuté es arbres, jouaient lentement une valse mélancolique. Dans l'éloinement, la musique pleurait, douce, comme amortie, et le chant laintif arrivait jusqu'à elle, en bouffées caressantes.

Tout à coup, Lilette la tira de sa passagère rêverie :

— Oh ! ma chère, regarde le commandant de gendarmerie qui ébarque!

Et elle indiquait un personnage qui, au milieu du restaurant, 'avançait lentement, le chapeau à la main, se cognant aux tables,

bousculé par les garçons auxquels il adressait de petits saluts d'excuses.

Ce personnage, c'était M. Pâris. Intimidé par le luxe de l'endroit, par l'éclat des lumières, la vue des dineuses poudrerizées et endiamantées, il marchait sur la pointe des pieds, les yeux fixes, les mains contre les cuisses. Mais, malgré son trouble, il avait aperçu Andhrée et ses amis; et il manœuvrait de façon à trouver une petite table voisine de celle occupée par Mme d'Alvarays.

Le hasard le servit à souhait. L'attaché d'ambassade venait de payer son addition et s'en allait avec sa femme. M. Pâris prit la place du diplomate et s'assit en constatant, avec une satisfaction particulière, que l'endroit où il se trouvait permettrait merveilleusement d'épier les faits et gestes d'Andhrée et du marquis.

Cependant il eut une légère crainte: la réflexion de Lilette avait provoqué chez ses amis et son mari une curiosité ; et tandis que le digne homme s'asseyait, ils le dévisagèrent un instant.

A voix basse, Ponthieux dit :

— Ma femme a raison; cet homme-là ressemble à un commandant de gendarmerie... mais à l'un de ceux qui mangent la grenouille...

M. Pâris n'entendit pas; seulement, en voyant qu'on s'occupait de lui, il se demanda : « Quoi ? Est-ce qu'ils me connaitraient ?

Mais déjà on ne le regardait plus ; il pensa alors que sans doute la coupe impeccable de ses vêtements, jointe à son air naturellement distingué, avait, seule, attiré l'attention sur lui ; et il fut tout entier à un maître d'hôtel qui interrogeait :

— Qu'est-ce que Monsieur veut prendre?

Ah! oui, qu'allait-il prendre? Grave problème. En venant, il avait fait le compte de ce qui lui restait sur les quinze louis de la Princesse. Sa fortune s'élevait à vingt-neuf francs soixante centimes. Il n'y avait pas de quoi s'offrir un dîner à tout casser. Toutefois M. Pâris songea qu'avec cette somme il pourrait quand même, en étant raisonnable, manger convenablement. Autrefois, quand il était marchand de vins, une famille de douze personnes aurait très bien dîné, chez lui, pour ce prix-là.

Le maitre d'hôtel lui proposa un menu qui lui sembla très ordinaire ; il accepta, et, tout en attendant qu'on le servit, il commença son métier de guetteur.

Malgré tout son bon vouloir, Andhrée laissait percer sur son visage un peu de tristesse; le marquis, plus apte qu'elle à déguiser

ses sentiments, n'avait pas cependant sa sérénité et sa présence d'esprit habituels. Tous deux paraissaient très las. Du bout des dents, ils chipotaient les mets ; et en vain essayaient-ils d'être dans le train, de répondre aux plaisanteries de Lilette et de son mari, ainsi qu'à l'ordinaire, avec gaieté et désinvolture ; ils restaient préoccupés l'un et l'autre ; et leurs préoccupations se trahissaient par de rapides froncements de sourcils, des contractions soudaines des lèvres.

Elle pensait : « Oui, il faut qu'il parte. Il le faut ! » Et elle réfléchissait aux lendemains, à l'abandon, au vide dans lequel elle allait se trouver. Que ferait-elle ? Par quels moyens arriver à calmer sa douleur ?

De son côté, le marquis songeait qu'il n'avait aucune envie de quitter Paris ; la perspective de passer deux jours seulement à Londres en un tel moment, n'avait rien de séduisant. Il n'avait offert de partir que pour se rendre compte de l'effet que sa proposition produirait sur Andhrée. Or il connaissait maintenant le résultat de l'expérience. Il savait qu'il était aimé comme il voulait l'être ; à son contact, son amie avait senti s'éveiller en elle tout le frissonnement voluptueux de l'amour. Et il filerait maintenant ! Il perdrait tout le bénéfice de ces si longs mois de flirt ?

Cependant, si elle ne le retenait pas ? Si, poussant jusqu'au bout ses scrupules d'honnête femme, elle l'obligeait à faire ce qu'il avait proposé ? Il faudrait bien qu'il prît le paquebot, ne fût-ce que pour lui montrer qu'il était capable de souffrir, comme elle, par passion. Et son anxiété croissait.

Malgré son inquiétude, il s'efforçait quand même à sourire à Andhrée, lui lançant ces phrases à double entente que connaissent les amoureux, la regardant avec des yeux où passaient des langueurs et des tristesses délicieuses ; et elle agissait de la même façon, toute à lui, ne pensant qu'à lui, n'écoutant que lui, voulant pour cette soirée suprême qu'il l'eût entière par le cœur, puisqu'elle ne pourrait jamais lui donner davantage. Et, par instants, elle s'oubliait à ce point qu'elle ne répondait plus ni aux interrogations de Lilette ni à celles de Ponthieux.

Tout en mangeant un filet aux truffes (ah ! qu'il était bon, comme il fondait sous la dent !), M. Pâris ne perdait pas de vue ses clients. M. Pâris triomphait. Il n'était pas de ces gens qui ne connaissent rien à la passion ; quand tant d'années on avait été, comme lui, la coqueluche des dames de tout un quartier parisien, on

finissait par acquérir de l'expérience. Et il n'avait pas eu besoin de mettre son binocle pour arriver à voir ce qui se passait entre Mme d'Alvarays et M. d'Osmers. Ces gens-là s'adoraient. A la seule façon dont ils se parlaient parfois, les yeux dans les yeux, le nez de l'un contre le nez de l'autre, buvant, pour ainsi dire, leurs paroles et confondant presque leur haleine, à ces signes caractéristiques, qui donc n'aurait pas reconnu deux amoureux?

M. Pâris laissa échapper un petit rire de joie, et très content, à belles dents, il acheva le filet aux truffes. Ah! ah! demain, il pourrait demander de l'argent à sa belle-fille, il en aurait des choses à lui raconter!

En attendant une salade de légumes, il se renversa sur sa chaise, un pouce dans l'entournure du gilet, les pectoraux développés, en proie à une béatitude infinie.

Lilette, qui l'aperçut dans cette pose, poussa le coude de son mari :

— Regarde le commandant de gendarmerie. En voilà un qui est content d'être au monde. Il a déjà bu une bouteille de vin... Il se demande à quel nouveau cru il doit goûter maintenant.

Suivant sa première idée, Ponthieux répliqua:

— Un homme qui mange une grenouille est toujours content.

Lilette haussa les épaules:

— Tu es bête... Cet homme-là est de la campagne; seulement, il a le sac.

Il reprit :

— Tu ne veux pas me croire... Tu verras sa tête, tout à l'heure, quand on lui présentera l'addition.

Sans remarquer qu'on l'observait, M. Pâris, toujours en proie à un profond sentiment de béatitude, se laissait aller à des songes heureux. Tout à coup, il retira le pouce de l'entournure de son gilet, prit une mine sérieuse. Une idée géniale venait de traverser son cerveau!

Après s'être assuré que personne ne faisait attention à lui, il poussa, par un geste volontairement malheureux, un croûton de pain qui tomba par terre; aussitôt il se baissa pour le ramasser, en réalité, pour regarder sous la table occupée par ses « clients ». Et que vit-il? Sur le soulier vernis du marquis était posé le pied chaussé de satin blanc de Mme d'Alvarays, et ce pied remuait, frétillait...

Les yeux injectés de sang, M. Pâris se releva. Il regrettait d'être

dans un endroit aussi mondain; car il eût voulu crier, hurler son triomphe. Ah! maintenant, il pouvait dire avec certitude que Mme d'Alvarays aimait le marquis. Etait-elle sa maîtresse? Il ne pouvait le jurer; mais il venait d'acquérir une preuve importante, une preuve qui remplirait d'aise l'âme de sa belle-fille.

Sur quoi, sans s'inquiéter du prix, il fit venir le sommelier et lui commanda une bouteille de corton. Après une découverte pareille, il pouvait s'offrir quelque chose de soigné. C'était bien le moins qu'il fêtât sa première victoire.

A la table de Ponthieux, la conversation languissait de plus en plus. Parfois, tous les quatre se surprenaient à écouter, sans parler, la musique lointaine des Tziganes.

Lilette finit par dire, en désignant Andhrée et son cavalier:

— Eh bien! mes amis, vous savez, ce soir... vous n'êtes pas drôles, tous les deux... Est-ce qu'il y a quelqu'un de mort dans votre famille?

Ils voulurent sourire, prendre des mines gaies. Mais Lilette continuait:

— J'espère que demain, pour aller chez les Turgys, vous aurez d'autres figures?

Car ce n'était pas amusant d'aller chez le chirurgien. Depuis qu'il rêvait d'obtenir un grade important dans la Légion d'honneur, il réunissait chez lui des hommes politiques, des généraux, des conseillers à la cour de cassation qui n'étaient pas très jeunes; et les dames de ces messieurs n'avaient pas non plus l'air de premières communiantes. Si Lilette avait accepté, après en avoir refusé quelques-unes, l'invitation pour la soirée du lendemain, c'est que M. Turgys avait été très gentil pour son mari, lorsque celui-ci, cinq ans auparavant, éprouva le besoin de se casser le bras en descendant un escalier. Elle l'avait fait aussi pour Andhrée qui était une grande amie de Suzanne. Mais tout cela n'empêchait pas qu'on s'ennuyait ferme dans la maison; si l'on n'était pas là, tous, en bande, elle avalerait joliment sa petite langue.

Le marquis répondit:

— Vous m'excuserez... Je ne pourrai pas être des vôtres.

Lilette sursauta. Hein? Avait-elle bien entendu? Il ne viendrait pas?

— N'avez-vous pas reçu votre invitation?

— Si; mais...

Du regard, il interrogea Andhrée. Devait-il tout dire?

Elle évita son regard. Il lança alors nettement :

— Je pars demain pour Londres.

Lilette fit sauter son assiette sur la table, donna des coups de couteau sur l'assiette, eut envie de casser un verre. Vraiment, d'Osmers savait cultiver l'art de la plaisanterie. Il filait juste au moment où l'on avait besoin de lui.

Elle interpella Andhrée :

— C'est sérieux, ce que raconte le marquis?

Avec une certaine gêne, d'un signe de tête, elle répondit oui.

— Vous êtes chic! murmura Ponthieux.

Mais Lilette s'emportait : elle ne permettrait jamais que le marquis les abandonnât ainsi, un soir où l'on devait s'ennuyer. C'était vilain, c'était lâche; ça n'avait de nom dans aucune langue.

Elle s'adressa de nouveau à Mme d'Alvarays :

— Je t'en prie, soutiens-moi; prie le marquis de retarder son départ.

Andhrée, de plus en plus gênée, répliqua :

— Ma chère amie, je n'ai pas de raisons pour intervenir dans les projets de M. d'Osmers; s'il part demain, c'est probablement parce qu'il le faut.

Lilette se méprit sur le sens des paroles de son amie. Elle crut que la tristesse d'Andhrée provenait de ce que celle-ci avait appris le départ précipité du marquis, et peut-être en était-il résulté une scène : elle voulant qu'il restât, lui tenant quand même à s'en aller. Dans ces conditions, elle n'avait plus à insister.

Pendant quelques minutes, tout le monde se tut. On se boudait.

Soudain, Ponthieux, qui ne pouvait rester longtemps affligé, dit à voix basse, avec un commencement de rire.

— Aïe! aïe! Il va se passer un drame.

— Quoi donc? interrogea Lilette.

Du doigt, il désigna à sa femme et à ses amis M. Paris qui, blême, les yeux éperdus, contemplait avec terreur son addition. Celle-ci s'élevait à cinquante-cinq francs! Dans sa joie, le digne homme n'avait plus regardé à la dépense et il avait absorbé des alcools aussi nombreux que généreux; de son côté, le cocher, M. Jules, avait commandé un dîner étonnant. D'où un total inattendu.

A quelques pas de lui, le maître d'hôtel, discrètement, surveillait son client qui fouillait ses poches, avec des gestes désespérés.

Recherches vaines, d'ailleurs, M. Paris n'ignorait pas qu'il n'avait plus que vingt neuf francs soixante centimes dans le gous-

set droit de son gilet. Comment se tirer de ce pas? Donner sa montre en gage? C'était un chronomètre en métal acheté dans un bazar. Il n'avait pas de bijoux, pas même une épingle de cravate. Son front s'emperlait de grosses gouttes de sueur; ses yeux ne quittaient pas l'addition. Il se vit obligé de confesser qu'il n'avait pas de quoi payer; il devina l'intervention du directeur de l'établissement, un homme chic, tout à fait chic, en sa redingote blanche; il se rendit compte du scandale; peut-être allait-il être arrêté? Il crut qu'il allait être foudroyé par une attaque d'apoplexie.

Ponthieux, qui le regardait toujours, se tordait :

— Voilà un commandant de gendarmerie qui va se faire empoigner comme un lapin.

Et la désolation ahurie de M. Pâris était si drôle que Lilette pouffa, tandis que Mme d'Alvarays ne pouvait elle-même s'empêcher de sourire.

Seul, le marquis gardait un air calme. En irrégulier qui connaissait les tortures que donne le manque d'argent, en bohème luxueux qui avait, lui aussi, pâli devant l'addition, il comprit les souffrances du digne homme.

Il le vit si malheureux, tellement angoissé, qu'il en eut pitié. Il appela le maître d'hôtel.

— Tenez, voici cinq louis et ma carte.

Puis désignant M. Pâris :

— Vous remettrez ceci à ce monsieur... Qu'il me renvoie le tout quand il voudra.

Lilette battit des mains, dans un subit revirement d'esprit :

— Ah! ça, c'est très chic!

Oui, ce pauvre homme était probablement un provincial. Ignorant de la cherté des restaurants parisiens, il avait cru pouvoir s'offrir une petite partie fine à bon compte. Au lieu de le blaguer, Ponthieux aurait mieux fait de devancer le marquis.

De son côté, par une pression de mains et un regard noyé, Andhrée faisait sentir à d'Osmer combien la touchaient la gentillesse de l'acte et la discrétion qu'il avait mise à l'accomplir. Oh! le bien-aimé! il possédait toutes les délicatesses.

En voyant les cinq louis et la carte, en entendant les paroles de d'Osmers que lui rapportait fidèlement le maître d'hôtel, M. Pâris crut cette fois qu'il allait s'évanouir de joie. Sauvé, il était sauvé!

Il ne chercha pas à comprendre; il ne vit que les cent francs.

Aussitôt, il régla l'addition, vint vers le marquis et se confondit en remerciements.

Mais quand il fut hors du restaurant, quand il put enfin réfléchir, il fut pris d'une gratitude infinie pour son sauveur. Comment, celui-ci, sans le connaitre, lui avait rendu un tel service, il lui avait épargné un tel affront!

— Si maintenant, pensait-il, je trahissais le marquis, je serais vraiment le dernier des misérables. Que ma belle-fille s'arrange comme elle voudra, elle ne saura jamais rien de moi. Jamais je n'oublierai le service de M. d'Osmers. Qu'il aime Mme d'Alvarays, après tout, ça ne regarde qu'eux... Quant à moi, je sais ce qu'il me reste à faire. La Princesse tient absolument à ce que je lui raconte des histoires : eh bien ! je les inventerai.

M. Jules et son urbaine étaient prêts à partir. M. Pâris monta dans la voiture et comme il lui restait quelques louis en poche, il donna l'ordre au cocher de le conduire rue de Moscou, chez Mlle Zizine : Il allait la surprendre. Comme elle serait heureuse!

A leur tour, les Ponthieux et leurs amis s'étaient levés. Enveloppés dans de longs manteaux qu'elles serraient contre elles, avec de jolis gestes frileux, Andhrée et Lilette, précédées de Ponthieux et du marquis, descendirent l'escalier menant à la terrasse.

Quand elle fut certaine que les hommes ne pourraient l'entendre, Lilette prit le bras de son amie :

— C'est sérieux? d'Osmers part demain pour Londres?

Mme d'Alvarays répondit affirmativement.

— Et tu ne vas pas avec lui?

— Non.

Et, au grand étonnement de Lilette, Andhrée conta la scène de l'après-midi.

Les deux femmes étaient maintenant sur la terrasse; à quelques pas d'elles, scintillaient les bouts lumineux des cigares que fumaient Ponthieux et le marquis causant ensemble. Autour d'elles, assis à des tables, des gens, en des poses un peu abandonnées, les regardaient avec des yeux curieux.

Insoucieuse des sentiments de la galerie, Lilette, d'un mouvement brusque, serra le poignet de son amie :

— Tu ne vas pas faire ça... tu ne vas pas le laisser partir! Songe à l'existence que tu mènerais sans lui !...

Andhrée inclina la tête.

— Crois-tu que je n'y aie pas pensé ? Mais il le faut, pour lui omme pour moi.

Lilette s'échauffait :

— Tu es folle !...

Alors, vraiment, Andhrée pensait que l'absence de d'Osmers affirait pour qu'elle l'oubliât, pour qu'elle pût se guérir de sa passion ? La malheureuse ! Mais, loin de ne plus aimer son flirt, elle adorerait davantage. Elle était capable un jour de prendre le bateau et de filer le rejoindre.

— Oh ! je suis sûre de moi ! objecta timidement Andhrée.

Lilette eut un petit ricanement :

— Mais rappelle-toi donc... Quand d'Osmers est allé à Monte-Carlo, tu t'ennuyais à périr... Tu attendais son retour avec une impatience telle que tu ne mangeais et ne dormais plus... Tu maigrissais à vue d'œil...

Et Andhrée voulait recommencer ce supplice ! Mais dès que le marquis reviendrait, elle irait se jeter à son cou ; bien mieux, Lilette le pariait, ce serait Mme d'Alvarays elle-même qui écrirait à d'Osmers de rentrer.

Cinq minutes auparavant, Andhrée était encore décidée à laisser partir son ami ; mais devant les objections de Lilette, elle restait interloquée ; elle sentait s'émousser sa volonté.

Lilette lui porta le dernier coup :

— Tu l'aimes, il t'aime... Eh bien ! aimez-vous donc. Ça n'est pas à soixante ans qu'on te fera la cour... Je te jure que moi, si j'avais un mari dans le genre du tien, je pourrais quand même posséder une ribambelle d'enfants, je penserais d'abord à moi, à mon bonheur... Mes enfants, d'ailleurs, n'en sauraient jamais rien... Et puis, je trouverais cela tout naturel de me venger d'un époux qui se moque de moi comme de sa première pantoufle.

Malgré ces encouragements, Andhrée restait dans sa conviction première. Non, jamais elle ne céderait au marquis. Mais elle se disait maintenant : « Pourquoi le laisser partir ? Pourquoi être tous deux si malheureux ? »

Mme de Ponthieux vit son amie vaincue. Satisfaite de cette victoire, d'abord, parce qu'elle croyait rendre un véritable service à Andhrée, ensuite parce que, le marquis restant à Paris, c'était la vie de fête qui ne s'arrêtait plus, elle entraîna vivement Mme d'Alvarays, la força presque à courir.

Dès qu'elle eut rejoint son mari et d'Osmers, elle dit à ce dernier :

— Vous n'irez pas à Londres.

Il murmura :

— Mais...

— Votre voyage n'est pas si pressé que vous ne puissiez l reculer... Nous venons de causer, Andhrée et moi... Et, elle auss partage mon avis... Elle vous prie de rester...

D'Osmers regarda Mme d'Alvarays :

— Est-ce vrai, Madame ?

Elle laissa échapper de ses lèvres, faiblement :

— Oui.

Et elle bénit la nuit qui empêchait qu'on la vît rougir.

Il la remercia d'un sourire heureux ; et, s'inclinant, il déclara sur un ton ironique, masquant sa joie, que, devant tant de force réunies, il devait céder ; il télégraphierait demain aux personne chez lesquelles il devait aller, pour les prévenir qu'une affair imprévue le retenait à Paris.

Lilette eut un petit trémoussement. Oh! qu'il était gentil Andhrée, pour le remercier, lui tendit une main tremblante, tandi que Ponthieux, enchanté, s'écriait : « A la bonne heure ! On v continuer de s'amuser ! Aller voir des Anglais, quelle idée ! Est-c qu'on n'en rencontre pas assez à Paris ? »

Le retour fut délicieux. Plusieurs fois, — conquête définitive d la chair sur l'esprit, — en cachette, d'Osmers et Andhrée s'embrassèrent.

Et ce ne fut pas Mme d'Alvarays qui donna les moins tendre baisers.

(A suivre.) AUGUSTE GERMAIN.

L'AME DU JUGE [1]

(Suite.)

M. Ravaud, un monstre ?... Pourquoi M. Ravaud était-il un monstre ? — M. Desplaces ne me l'avait pas expliqué et je me rappelai qu'un incident qui m'avait fort intéressé, ayant distrait ma pensée au moment où j'allais le prier de justifier la qualification qu'il donnait à mon patron, je n'avais plus songé à lui réclamer le renseignement que je désirais.

M. Ravaud, un monstre ?... — Plus je me remémorais les paroles de M. Desplaces, plus mes yeux se fixaient sur mon juge et, en vérité, une impression que je n'aurais pu définir naissait en moi, à mesure que je le regardais : et, en vérité, il me semblait que je ne le voyais plus ainsi que je l'avais toujours vu.

Il me semblait, oui, que, depuis la veille, M. Ravaud avait subi comme une sorte de métamorphose, que ses gestes, son attitude, toute sa personne n'étaient plus les mêmes que peu d'heures auparavant ; il me semblait que, suivant la théorie de certains spirites, un corps se détachait de son corps, un corps qui n'était point pareil à celui que l'on pouvait toucher et voir, et que ce corps immatériel, perceptible sans doute de moi seul, était une chose faite d'horreur et d'épouvante.

Sous l'influence de cette hallucination, je me rejetai en arrière et j'eus comme la sensation d'une suffocation.

— Oh ! si M. Desplaces avait dit vrai, pensai-je, alors ; si c'était l'âme de M. Ravaud !

Et, comme je sentais que les artères de mes tempes se gonflaient et battaient précipitamment, dans la fièvre qui m'envahissait, je me secouai, décidé à réagir vigoureusement contre l'obsession qui me hantait.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 26 août.

Mais, soudain, j'eus un long tressaillement : la voix de M. Ravaud s'élevait dans le calme de notre cabinet.

— Eh bien ! quoi ?... Qu'avez vous Xavier ?... On dirait que vous allez vous trouver mal...

Je sursautai et, rendu à moi-même par cette question, je balbutiai :

— Je... je... viens d'avoir comme une sorte de... d'étourdissement... oui, d'étourdissement, en effet, monsieur le juge... mais ce n'est rien... ce n'est rien...

M. Ravaud reprit avec beaucoup de sollicitude :

— Eh ! eh !... ce n'est rien... Vous êtes tout pâle, encore, mon pauvre Xavier .. Voulez-vous que je vous fasse donner un cordial un ?...

J'interrompis mon patron :

— Non, merci, mille mercis, monsieur le juge... Ce petit malaise est tout à fait passé, maintenant.

Et j'ajoutai :

— En travaillant, je l'oublierai complètement.

M. Ravaud se mit à rire.

— Ah ! ah !... brave Xavier... Je devine la cause de votre malaise... Vous vous êtes couché tard, hier, en rentrant de chez moi, contrairement à vos douces habitudes, et vous êtes un peu fatigué, aujourd'hui... Ah ! ah !... voilà ce que c'est que de s'amuser... brave Xavier... Ah ! ah !...

J'approuvai l'observation de mon patron.

— Je suis un peu las, en effet, dis-je.

Et je tentai de me railler :

— J'avais bien dit à monsieur le juge que je ne suis pas un homme du monde...

M. Ravaud eut encore un petit rire : — « Ah ! ah !... » et parut se plonger dans l'examen de quelque dossier.

Je profitai du silence qui, de nouveau, s'établit dans notre cabinet, pour analyser, tout en travaillant, celui que M. Desplaces appelait un monstre et que, moi-même, je venais d'apercevoir comme au travers d'une vision terrifiante.

Et, cette fois, je constatai, avec une sincère satisfaction, que M. Ravaud avait repris, à mes yeux, son aspect coutumier, l'aspect que je lui connaissais et que l'énervement d'une nuit agitée, sans doute, m'avait incité à dénaturer.

N'était-il pas impossible, en effet, que l'homme qui venait de me

parler avec tant de sympathie, qui venait d'être ému, presque, par ce qu'il avait cru être, en moi, une indisposition, fût un mauvais homme, fût un monstre, selon l'expression de M. Desplaces? — N'était-il pas impossible que ce magistrat, sévère, certes, avec les inculpés qui comparaissaient devant lui, mais compatissant au trouble d'un pauvre diable de greffier comme moi, eût une âme laide et cruelle — une âme faite d'horreur et d'épouvante?

Et, cependant, si cet homme eût été un homme bon, si ce magistrat eût été un magistrat honnête, pourquoi M. Desplaces aurait-il classé son âme dans son musée — section des laideurs secrètes; pourquoi M. Desplaces, qui n'avait point l'allure d'un calomniateur, l'aurait-il ainsi catalogué?

M. Desplaces avait jugé, à leur exacte valeur morale, la plupart de ceux et de celles qui se trouvaient chez M. Ravaud, et je n'avais point eu besoin, même, de ses indications, pour comprendre toute l'abomination qui enveloppait l'âme de certaines gens que j'avais rencontrées chez mon patron.

Ces personnes — des femmes, hélas — avaient, en apparence, tout le charme, toute la séduction des êtres de bonté et d'amour, et, pourtant, elles possédaient une âme qui n'était qu'un composé de férocité et de boue sanglante.

Pourquoi M. Desplaces qui ne s'était point trompé, dans ses appréciations sur elles et sur les hommes qui les entouraient, se serait-il abusé en flétrissant M. Ravaud ?

Je me laissais entrainer par ces réflexions, par ces « pourquoi, » quand, derechef, la voix de mon patron se fit entendre.

— Nous allons travailler sérieusement, aujourd'hui, Xavier, me dit-il — nous allons avoir une séance intéressante.

Je relevai la tête.

— Monsieur le juge a une nouvelle affaire? demandai-je.

M. Ravaud, tout en rangeant des papiers, répliqua :

— Une nouvelle affaire?... Mais, non... J'ai bien assez de celle de l'avenue de Messine, en ce moment: c'est de celle-là que je veux parler.

Et, après une légère pause, il déclara :

— Je vais interroger le comte d'Erigny.

Il y avait une quinzaine de jours, déjà, que M. Ravaud possédait son « beau crime » et que M. d'Erigny était soumis au régime du secret le plus absolu.

En apprenant que mon patron se décidait, enfin, à l'interroger,

je ne pus me défendre d'un intime sentiment de pitié envers ce malheureux — innocent ou coupable — et j'éprouvai comme une sorte de soulagement en songeant que sa torture allait, en partie, avoir un terme. Je ne pus me défendre de remarquer, aussi, en cette circonstance, combien peu M. Ravaud avait témoigné de compassion, d'humanité, en maintenant durant quinze longs jours un être, dans la situation atroce qui résulte du secret, combien peu, même, il semblait avoir la conscience de sa cruauté.

Ainsi qu'il en avait coutume, lorsqu'une cause importante lui était confiée, mon patron, après m'avoir annoncé qu'il allait interroger le comte d'Erigny, me fit quelques recommandations au sujet de la rédaction du procès-verbal que je devais écrire, de l'attention que je devais apporter aux questions, aux réponses qui allaient être formulées et de l'exactitude de pensée, même, qu'il m'était imposé de noter, en ces occasions.

M'étant pénétré des sages conseils de M. Ravaud, j'attendis avec anxiété, qu'il lui plût d'ordonner que l'on introduisit le comte d'Erigny, dans notre cabinet.

Quelques instants s'écoulèrent encore, pendant lesquels mon patron sembla se recueillir et il commanda, enfin, qu'on lui amenât son inculpé.

Je ressentis, alors, une grande émotion mêlée de curiosité et lorsque le comte, conduit par deux gardes municipaux, parut sur le seuil de notre cabinet, je ne pus m'empêcher de reposer, sur lui longuement, mon regard.

Vit il ce regard et l'angoisse qui s'y reflétait ? — Je l'ignore. — Il eut un sourire infiniment triste et, délivré de son escorte, sur un signe du juge, s'avançant dans le cabinet, il demeura immobile près de la cheminée dans laquelle grésillait un feu de coke, les mains jointes derrière le dos, la tête haute, attendant qu'on l'interpellât.

Il y avait quinze jours, environ, que je n'avais plus revu le comte d'Erigny et, me rappelant son aspect physique d'alors, j'eus comme un tressaillement de pitié en observant les ravages que la douleur, la honte, que le secret surtout dans lequel on l'avait tenu durant ces quinze jours, avaient faits sur lui.

Quoique n'abandonnant rien de sa native fierté, il sembla affaissé sous le lourd poids du silence dans lequel il venait de vivre sous la torturante épouvante des demi ténèbres en lesquelles on l'avait jeté. Ses cheveux et sa barbe qu'il portait ras et très soignés

avaient poussé, et, dans l'absence de leurs ordinaires afféteries, couraient, hirsutes presque, embroussaillés autour de ses tempes et de ses joues.

Peu habitué à recevoir, dans notre cabinet, des inculpés du genre de M. d'Erigny, socialement, je songeai, alors, non sans une ironique amertume, combien la loi qui proclame l'égalité des citoyens, dans toutes les circonstances de la vie, est hypocrite, est menteuse. N'est-il pas très évident, en effet, qu'un homme comme celui qui était devant moi, souffre cent fois plus, dans l'application de la loi, au point de vue criminel, qu'un rôdeur dont l'existence se passe dans l'air empesté de quelque bouge, le jour, ou dans la sinistre froideur des fortifications et des bords de la Seine, la nuit.

« J'aurais mauvaise grâce, Monsieur, à méconnaître la finesse de votre esprit. »

Or, la loi n'a cure de la condition sociale des individus qu'elle traque et emprisonne; elle les enfouit dans la même geôle, elle les livre aux mêmes mains brutales, à la même détresse physique et morale, alors que, peut-être, elle devrait considérer que l'âme et la chair des uns, dans l'égalité qu'elle préconise avec prudhomie, seront plus meurtries par ses rigueurs que l'âme et la chair des autres — de ceux qui, en contact quotidien avec le crime, affectent, justement, de posséder une âme et une chair insensibles aux coups du destin.

En formulant cette observation, je ne veux point indiquer que je sois disposé à quelque tendresse ridicule ou courtisanesque, envers

les riches, les heureux de la terre, envers ceux dont les heures sont pleines de toutes les félicités. Je constate, simplement et philosophiquement, que cette égalité dont la loi est si orgueilleuse, que cette égalité dont nous nous réclamons jusque sur nos murailles, n'est qu'un leurre, au sens humain du mot et de la chose — un leurre comme tant de phrases, de cris tombés de la bouche des tribuns ou de la plume des penseurs.

Donc, le comte d'Erigny, après être entré dans notre cabinet, s'était placé devant la cheminée et semblait attendre que M. Ravaud lui adressât la parole.

Bientôt, en effet, mon patron l'invita à s'asseoir et commença son interrogatoire.

Mais, dès le début de cet interrogatoire, un incident, moitié comique, moitié tragique, se produisit.

M. Ravaud, qui employait la formule « monsieur, » en interpellant le comte, voulut renouveler avec lui une plaisanterie un peu macabre qu'il aimait à se permettre depuis l'exécution d'Hartmann, avec les inculpés dont il examinait les aventures plus ou moins intéressantes.

A peine M. d'Erigny eut-il pris place, non loin de lui, sur une chaise à siège canné et à dossier de chêne verni, qu'il lui dit :

— Monsieur, vous êtes assis, en ce moment, sur la chaise qu'occupa Hartmann durant tout le temps de l'instruction de son procès.

Je pensai que cette plaisanterie qui, d'ordinaire, était accueillie avec indifférence par les « clients » de mon patron, ou exerçait, sur quelques-uns d'entre eux, une réelle intimidation que je blâmais, je pensai que cette plaisanterie, en somme, un peu vulgaire, serait dédaignée par M. d'Erigny; mais quelle ne fut pas ma stupéfaction, lorsque celui-ci, ayant écouté M. Ravaud, se leva vivement et répliqua :

— J'aurais mauvaise grâce, Monsieur, à méconnaître la finesse de votre esprit... Mais vous souffrirez, cependant, qu'en l'occurrence, je ne la goûte pas... Puisque c'est là, la chaise qui servait à Hartmann, lorsqu'il venait en visite chez vous, je ne saurais en user... Veuillez m'en faire donner une autre.

Mon patron, devant cette révolte polie et railleuse, était demeuré comme effaré. Pourtant, il se libéra vite de son étonnement.

— Vous parlez sérieusement, Monsieur? demanda-t-il, en tournant à demi la tête vers le comte.

M. d'Erigny, toujours ironique, déclara :

— Aussi sérieusement que vous-même, Monsieur, venez de vous exprimer.

Mon patron eut un battement rapide des paupières.

— Bien... bien... fit-il.

Et, du doigt, m'indiquant un siège égaré dans l'un des angles du cabinet, il ajouta :

— Xavier, voulez-vous donner cette chaise à Monsieur ?

J'exécutai l'ordre que je venais de recevoir et, pendant que le comte d'Erigny se rasseyait, je repris ma place devant mon bureau, non sans que le terrible craquement de mâchoires qui était particulier à M. Ravaud ne mît, en moi, un petit frisson.

La séance s'annonçait mal, en effet, pour mon patron ; dès son début, elle lui apportait un échec.

Mais il n'était pas homme à rester sans une revanche et je redoutai que, dans l'interrogatoire qu'il allait commencer, il ne la trouvât trop facilement.

Pourquoi cette crainte si peu logique avec mes fonctions, avec la cordialité, surtout, que ne cessait de me témoigner M. Ravaud? Pourquoi, en cet instant, me sentais-je plus attiré vers M. d'Erigny que vers celui dont j'étais le collaborateur ?

J'ai dit, déjà, que la personne du comte m'inspirait une sympathie qu'il m'eût été malaisé de définir, et c'est dans ce sentiment, sans doute, qu'il faut chercher la réponse à mes propres questions. Mais, une force plus puissante que cette sympathie m'incitait à plaindre le comte, à m'intéresser à lui, alors, à ne pas me résigner à le croire coupable, en dépit de tous les faits qui le condamnaient, et cette force était tout entière dans le souvenir que M. Desplaces avait laissé en moi, dans les paroles énigmatiques et sévères qu'il avait prononcées quant à M. Ravaud. — J'avais beau m'obliger à ne voir qu'une exagération de pensée, dans ces paroles, à envisager mon patron comme un magistrat intègre, incapable de l'une de ces vilenies dont tant d'autres, suivant M. Desplaces, étaient coutumiers — je ne réussissais plus à me détacher du doute obsédant qui, à son égard, s'était emparé de mon esprit et, instinctivement, je m'élevais contre une traitrise venant de lui et pouvant frapper M. d'Erigny.

Et, vraiment, comment éviter, conjurer cette traitrise, si elle se produisait ?

M. Ravaud n'était-il pas ce même juge — oh, ce fait revenait en ma mémoire, alors, et je m'étonnais de l'avoir pu oublier —

M. Ravaud n'était-il pas ce même juge qui, ayant une affaire très délicate à instruire contre un dessinateur, un artiste poursuivi pour avoir outragé la morale en quelques dessins trop suggestifs, n'entretenait jamais l'inculpé de l'affaire même qui l'intéressait, mais conversait, causait familièremet avec lui, sur son art, sur ses travaux, sur les modèles dont il se servait, le complimentant même sur son talent, sur la grâce, l'exquise séduction des « petites femmes » qu'il silhouettait, lui offrant, entre deux phrases, une cigarette, et, finalement, dressant contre le malheureux naïf un rapport implacable, dans lequel chaque réponse de l'artiste — réponse faite dans toute la sincérité d'un dialogue aimable — était commentée comme un aveu ?

Sous l'influence de ce rapport, la chambre des mises en accusation avait renvoyé le pauvre diable devant la cour d'assises, où il ne dut son salut, son acquittement, que grâce à une présence d'esprit qu'on ne lui soupçonnait pas.

Comme il se défendait d'avoir jamais fait, à M. Ravaud, le moindre aveu au sujet de la nature immorale de ses dessins, le président lui lut certains passages du rapport de mon patron en lesquels, justement, ses aveux étaient consignés.

Mais, alors, l'accusé eut un mouvement superbe :

— Comment M. Ravaud a-t-il pu écrire ces choses, ces mensonges ? s'écria-t il. Pendant tout le temps que je passais auprès de lui, il ne me parlait jamais de mon affaire; il ne me parlait que des Parisiennes dont, affirmait-il — ce qui me flattait — j'étais l'un des plus exacts interprétateurs.

Et il ajouta — ce qui, en provoquant le rire des jurés et de tous ceux qui l'écoutaient, lui assura la victoire :

— M. Ravaud, aussi, ne m'offrait-il pas des cigarettes que j'acceptais pour lui faire plaisir, car je ne suis pas fumeur !

Je me rappelai l'attitude que mon patron avait eue avec ce dessinateur — attitude qui constituait un véritable abus de confiance — et je tremblais qu'il n'attirât M. d'Erigny dans un traquenard pareil à celui qu'il avait tendu à l'artiste.

Et puis, M. Ravaud, comme tous ses collègues en instruction criminelle, n'avait-il pas à sa disposition, pour torturer un inculpé difficile à combattre, à intimider, à lasser, à vaincre, comme paraissait être M. d'Erigny, homme instruit et, par conséquent, peu accessible aux faiblesses qui résultent des surprises, des douleurs, des deuils que renferme la vie — M. Ravaud n'avait-il pas à sa dis-

position, pour réduire la résistance probable du comte, de terribles moyens de procédure, une puissance d'action formidable à laquelle on ne saurait comparer celle d'aucun autre agent de l'autorité?

Selon la critique même d'un magistrat, M. d'Erigny allait se trouver devant lui, ainsi qu'une épave humaine, rayée des contrôles de la Société, n'ayant plus aucun droit dans sa propre défense, ne pouvant même, pour établir cette défense, exiger la communication des témoignages matériels ou verbaux, recueillis contre elle, ne pouvant même connaitre le sens exact des charges dont on l'accable, s'exposant, en les voulant discuter, à un silence inexpliqué du juge, à un refus catégorique de lever le voile qui recouvre, mystérieux, l'accusation.

Je tremblais, oui, je tremblais, en considérant la situation de cet homme, de cet heureux de la terre qu'un cataclysme soudain avait précipité dans un abime au fond duquel roulent et hurlent toutes les misères, toutes les laideurs; je tremblais, oui, en considérant la situation de cet homme que je ne pouvais me résoudre à regarder comme un criminel, qu'un secret instinct me rendait sympathique.

Un trouble, un effroi naissaient en moi, en cette heure où la bataille allait s'engager entre lui et M. Ravaud; et, envisageant le paisible passé de mon existence, la placidité avec laquelle, jusqu'alors, j'avais accepté mon devoir de modeste fonctionnaire, je demeurais stupéfait, comme ahuri, devant le tumulte de mon âme, devant l'agitation de mes nerfs.

Quelle folie, quel extravagant tourment s'emparaient-ils donc de moi, en cette minute? Pourquoi ne restai-je point, tranquille, penché sur mes paperasses, notant, avec indifférence ou avec une banale curiosité, les paroles, les faits qui se succédaient autour de moi?

Pourquoi? — Parce que j'avais répondu à l'invitation de mon patron, parce qu'un soir j'avais rôdé en ses salons, parmi un tas de gens dont la vie était loin de la mienne; parce que j'y avais rencontré M. Desplaces et parce que sa voix avait éveillé en moi des sentiments dont j'ignorais l'existence, parce que, tragique magicien, il avait évoqué, devant moi, une âme terrible, une âme démoniaque.

Et c'est cette âme qu'un cauchemar — après M. Desplaces — m'avait présentée dans toute l'horreur, dans toute l'épouvante des choses, qui, en cet instant où M. Ravaud allait interroger le comte d'Erigny, reparaissait devant moi, se dressait — abomi-

nable — entre l'accusateur et l'accusé, pour me voler ma quiétude — ma douce, ma chère quiétude d'antan.

Sous l'influence de ces réflexions, je sentais qu'un peu de fièvre naissait en moi et je craignais de ne point conserver, durant l'entretien qui allait avoir lieu, entre M. Ravaud et le comte d'Erigny, mon calme habituel ou plutôt mon indifférence machinale de greffier qui doit rester étranger, dans l'instruction d'une affaire, à toute émotion, à toute impression personnelle.

Je réussis, cependant, à me ressaisir et, bientôt, la voix de mon patron, s'élevant de nouveau, me rendit à moi-même.

— Vous savez, Monsieur, commença M. Ravaud en s'adressant au comte, quelle est la nature de l'accusation qui pèse sur vous et, après l'interrogatoire sommaire, mais suffisamment explicite que vous avez subi, déjà, lors de votre arrestation, il me paraît inutile de préciser longuement les causes de cette accusation. — Vous êtes inculpé d'avoir empoisonné Mme la comtesse d'Erigny, votre femme, et nous avons, devant vous, sans que vous ayez pu ou voulu fournir, à cet égard, une discussion, des renseignements qui eussent été susceptibles même de vous innocenter, recueilli des preuves matérielles de votre culpabilité.

M. d'Erigny eut un sourire triste et dédaigneux.

— Je sais, oui, fit-il, je sais à quoi s'applique ce mot : « preuves, » Monsieur. Il s'agit, ici, n'est ce pas, actuellement comme il y a quinze jours, car il y a quinze jours que vous me détenez enfermé dans un cul de basse fosse, du flacon de chloroforme trouvé dans la chambre de ma femme et de certaine lettre saisie dans mon appartement privé ?

— Il s'agit, en effet, de ces deux choses, Monsieur, répliqua M. Ravaud, dont il serait, même de votre part, impossible de méconnaître l'importance, dans les circonstances présentes. Nous en reparlerons tout à l'heure. Auparavant, quoique je ne sois tenu à vous éclairer en rien sur votre situation, je veux bien vous informer qu'une autopsie a été pratiquée sur la dépouille de Mme d'Erigny et que, de cette autopsie, il résulte que les médecins qui, tout d'abord, l'avaient examinée, chez elle, ne s'étaient pas trompés : votre femme est morte anesthésiée, intoxiquée, par une application de chloroforme à haute dose, à l'aide du mouchoir tamponné et imbibé de cette substance trouvé à son côté, dans son lit. — J'aurais pu — c'était mon droit strict, peut-être mon devoir — ordonner que l'on vous confrontât avec le cadavre de Mme d'Erigny.

Mais votre condition sociale, la culture de votre intelligence, m'ont convaincu que cette confrontation n'était pas nécessaire, dans l'instruction de votre procès. Ayant nié le crime, devant les restes de votre femme, chez vous, vous l'auriez nié, avec la même assurance d'homme du monde et d'homme instruit, dans une salle de la Morgue.

A ces mots, le comte fit un mouvement et interrompit le juge.

— Pardon, Monsieur, dit-il, vous commettez une erreur quant à l'attitude que j'ai eue, chez moi, devant le cadavre de ma femme, lorsque vous m'avez interrogé. Je n'ai formulé aucune négation touchant ce que vous appelez, dans l'absolu de votre pensée : « le crime », parce que je n'avais aucune négation à faire entendre. Je me suis contenté d'affirmer que si ma femme, comme tout, en effet, concourt à l'établir, est morte empoisonnée, sa fin ne peut être attribuée qu'à un suicide, ajoutant même — ce qui devrait vous paraitre bien peu habile de la part d'un coupable — que ce suicide me stupéfie, car elle n'avait jamais manifesté l'intention d'attenter à sa vie.

Et il ajouta :

— Dans ces conditions, vous auriez donc pu, Monsieur, me torturer en m'infligeant le supplice d'une confrontation; mais, comme vous l'avez pensé, non parce que je possède une assurance d'homme instruit ou de mondain, simplement parce que je suis innocent des faits qu'on m'impute, je n'eusse pas plus, dans cette confrontation, satisfait à votre secret désir qui est de m'arracher un aveu, que je n'y ai satisfait, lors de votre venue chez moi.

M. Ravaud eut un battement rapide des paupières, une contraction de la lèvre, et continua :

— Ainsi, Monsieur, vous persistez à soutenir que vous n'avez point empoisonné Mme d'Erigny, malgré toutes les preuves matérielles et morales, même, qui vous accablent. Démontrez donc l'inanité de ces preuves, afin que l'on vous croie!... Mais, comment les infirmeriez-vous, ces preuves, puisque vous même en augmentez l'importance par les quelques explications que vous avez consenti à nous donner? — En ce qui concerne le chloroforme que vous possédiez, dans votre cabinet de toilette, ne nous avez-vous pas déclaré, en effet, que Mme d'Erigny, ne se présentant jamais chez vous, devait en ignorer l'existence? — En ce qui concerne la lettre que nous avons surprise, entre vos mains, et qui désigne, très clairement, votre femme comme un obstacle à

votre bonheur, ne vous êtes-vous pas refusé à nous en révéler l'auteur? — Enfin, ne nous avez vous pas avoué que, le soir même qui précéda la mort de la comtesse, vous avez eu avec elle, dans sa chambre, où vous n'entriez jamais, un entretien relatif à un arrangement ayant pour but de vous séparer d'elle, dans l'obtention du divorce? — Or, je vous le demande, de bonne foi, n'y a-t-il point là, dans la succession de ces faits, un enchaînement logique d'actes concourant chacun à un double résultat déterminé : la mort de Mme d'Erigny et votre indépendance recouvrée?

M. d'Erigny était un peu pâle. — Dans un raisonnement en apparence dénué de toute passion, M. Ravaud établissait, en effet, péremptoirement, que, étant données les circonstances qui avaient entouré la vie de Mme d'Erigny et précédé sa fin, on ne pouvait guère croire qu'elle se fût suicidée; il établissait, également, que le comte avait eu un intérêt direct et intime à être délivré d'elle et qu'en conséquence, il l'avait assassinée.

M. d'Erigny reprit la parole.

— Si j'étais juge d'instruction, fit-il, et si je me trouvais placé devant un cas pareil à celui qui m'est personnel, il est probable, Monsieur, que m'en tenant à l'aspect matériel de la cause, que dégageant de cette cause quelques points moraux, même, je penserais, parlerais, agirais ainsi que vous. Ma situation est telle, en vérité, qu'il ne m'est presque pas permis de la débarrasser de l'équivoque qui la caractérise. Ma femme, en effet, n'entrant jamais chez moi, je ne puis dire, je ne puis expliquer comment elle a su que je possédais du chloroforme; il ne m'est offert, à cet égard, que d'exprimer la supposition qu'en mon absence, elle se sera introduite, un jour, dans mon appartement et aura fait la découverte de ma pharmacie. Mais, encore, cette supposition me laisse très perplexe, provoque en moi une question que je vous livre, dussiez-vous la retourner contre moi : pourquoi ma femme, avec qui, depuis plus de cinq années, je n'avais plus de liens intimes, qui ne pouvait donc être inspirée par un sentiment de jalousie, se serait-elle introduite secrètement chez moi, afin d'y opérer comme une sorte d'inspection, de perquisition? Je me perds en conjectures, à cet égard; et, cependant, un fait est certain : elle a connu l'existence de ma pharmacie, elle s'est emparée du chloroforme qu'elle contenait et s'en est servie pour mourir. Cela, Monsieur, je ne puis que le constater sans le prouver, je ne puis que l'affirmer dans la solennité du plus solennel des serments.

— Soit, répliqua M. Ravaud qui écoutait attentivement M. d'Erigny; je veux bien admettre, pour un instant, seulement, que la défense que vous présentez, non sans habileté, puisse être recevable. Mais, cela dit, permettez-moi de vous faire remarquer que cette défense devient invraisemblable devant les faits qui se dressent contre elle, et ces faits consistent dans la lettre que vous connaissez et dans l'entretien que vous avez eu, avec Mme d'Erigny, quelques heures à peine avant sa mort. Cette lettre et cet entretien vous condamnent sans appel.

Le comte tressaillit et ses traits se contractèrent douloureusement :

— La lettre que l'on m'a dérobée, fit-il avec quelque nervosité, est de nature, je ne le nie pas, à m'incriminer, si l'on rapproche les termes dans lesquels elle est conçue, des événements qui m'amènent devant vous. Cette lettre révèle que j'avais une maîtresse, que j'aimais cette maîtresse, que j'en étais aimé et que nous déplorions, tous deux, qu'un obstacle fût entre nous pour nous empêcher d'unir nos destinées. De là, à conclure que ma maîtresse et moi, nous nous sommes entendus pour faire disparaître cet obstacle — alors que cet obstacle, dans la fatalité des circonstances, disparaît, en effet — vous n'hésitez pas et d'autres, ainsi que vous, n'hésiteraient pas. Pourtant, vous êtes dans l'erreur. Ma maîtresse et moi, nous ne sommes point des criminels. La femme qui m'écrivait ainsi m'aurait repoussé

M. Ravaud causait familièrement avec lui sur son art.

avec horreur si je lui avais proposé d'exercer quelque violence que ce fût contre celle qui était entre nous, légalement, et je l'eusse moi-même méprisée, éloignée de ma vie, si elle m'avait incitée à une action aussi abominable. — Il me serait aisé en vous la nommant, en vous priant de la faire comparaître devant vous, de la confronter avec moi, de l'interroger enfin, il me serait aisé, en la livrant à toutes les tortures que j'endure moi-même, depuis quinze jours, de vous démontrer, sans doute, mon innocence, de me disculper et de la laver de l'atroce accusation que vous formulez contre elle, peut-être, autant que contre moi. Mais, je vous l'ai déclaré et je vous le répète : ma bouche ne prononcera jamais le nom de cette femme ; dussé-je être enseveli sous les décombres de mon existence, être jugé, condamné, envoyé au bagne ou à l'échafaud, comme coupable d'un crime que je n'ai pas commis, vous ne saurez jamais qui est cette femme, vous ne saurez jamais son nom.

M. Ravaud ricana et eut un sinistre craquement de mâchoires.

— C'est là, observa-t-il, une résolution très chevaleresque, mais bien imprudente.

Puis, il poursuivit l'interrogatoire :

— Il est donc bien établi, qu'en ce qui concerne le chloroforme qui a déterminé la mort de Mme d'Erigny, vous ne fournissez aucune explication susceptible d'atténuer les faits relevés contre vous, et qu'en ce qui concerne la lettre singulière de votre maîtresse, vous me refusez même toute explication. C'est un système de défense qui peut avoir pour vous, je ne vous le cache pas, des conséquences graves. Mais, comme il ne m'appartient pas de vous empêcher de le produire, je l'enregistre simplement, tout en vous faisant remarquer qu'il est bien heureux, pour la justice, dans cette circonstance, que nous ayons découvert la lettre qui vous émeut tant. Faute de cette lettre, en effet, nous aurions été dans l'obligation de vous remettre en liberté, de renoncer au châtiment d'un crime d'autant plus inexcusable qu'il a pour auteur un homme occupant un rang dans la Société, qui le désignait comme devant être un exemple d'honneur et de moralité aux yeux de ceux que l'existence ne favorise pas de ses félicités.

M. Ravaud avait prononcé cette longue phrase sur le ton doctrinaire, doctoral, prudhomesque, dirait M. Desplaces, que tout magistrat affecte de prendre dans l'exercice de ses fonctions. Je ne sais pourquoi, en cet instant, sa voix me déplut, et pourquoi j'é-

prouvai un contentement intime, quand je vis que le comte d'Erigny ne répondait, à cette mercuriale vulgaire de maître d'école, que par un léger haussement d'épaules.

En somme, l'interrogatoire ne me paraissait pas trop défavorable au comte et, quoique les faits relevés contre lui, par mon patron, fussent évidemment de nature à l'incriminer, ces faits dont M. d'Erigny niait obstinément, et avec un grand accent de sincérité, l'importance tragique, ne constituaient que ce que l'on appelle des préventions contre lui, et je me persuadais qu'il est impossible de condamner, de juger même un homme sur de simples présomptions, sur une accumulation de preuves plutôt morales que matérielles. Mais, je ne me dissimulais pas que mon patron, tenant son beau crime, ne le lâcherait pas facilement et que le pauvre M. d'Erigny — dont je « sentais » l'innocence — ne sortirait pas indemne de ses mains.

La lettre, la fameuse lettre à laquelle M. Ravaud raccrochait énergiquement l'accusation, le plaçait dans une mauvaise posture, hélas, et l'entretien qu'il avait eu avec sa femme, le soir même du drame, était également inquiétant pour sa sécurité.

Ce fut par une discussion, sur cette entrevue, que, ce jour-là, se termina l'interrogatoire du comte.

— Lorsque nous avons perquisitionné chez vous, Monsieur, reprit M. Ravaud, vous nous avez parlé d'une proposition de divorce que vous aviez faite à votre femme, dans sa propre chambre, quelques heures seulement avant sa fin dramatique, et comme nous déclarions que nous pensions que Mme d'Erigny avait dû repousser cette proposition, vous nous avez répliqué que, contrairement à notre pensée, elle l'avait accueillie favorablement.

— Votre souvenir est exact, Monsieur, appuya le comte.

— Pour moi, continua mon patron, je ne parviens pas à concilier cet accord, que vous prétendez avoir existé entre Mme d'Erigny et vous, avec la fin si rapide, si violente de la malheureuse femme, et il me parait presque puéril de vous faire remarquer que si, vraiment, cet accord avait eu lieu, Mme d'Erigny ne se serait point suicidée, selon votre version, ou bien n'aurait point été assassinée par vous, selon mon opinion personnelle. Cependant, comme je veux vous offrir, dans l'épreuve pénible — à tous égards — que vous subissez, la plus grande latitude pour vous disculper, je suis disposé à écouter les explications que vous croiriez devoir me soumettre au sujet de la conversation que vous avez eue avec

la comtesse, dans cette occurrence. Parlez donc, si vous le jugez utile pour votre défense.

Devant cette invitation à une réplique, M. d'Erigny demeura quelques secondes comme hésitant. Mais, il parut accepter la discussion et, très doucement, très posément, fit le récit de la soirée qu'il avait passée avec sa femme.

— Est-il bien nécessaire, dit-il, que je vous fasse connaître la particularité des heures qui se sont écoulées, entre ma femme et moi, alors? — Je ne sais. — Pourtant, si la relation de cette entrevue, de ce rapprochement momentané, doit aider à vous éclairer sur les causes réelles de la mort de Mme d'Erigny, doit servir à vous édifier sur moi-même, je me résigne à cette relation.

Et s'étant recueilli, il poursuivit :

— Le soir qui précéda la mort de ma femme, je me rendis auprès d'elle, parce que l'existence qui était la nôtre, depuis plus de cinq ans, n'était plus acceptable, ni pour elle, ni pour moi; parce que j'étais résolu à rompre avec cette existence, à la suite d'une entente avec Mme d'Erigny — entente qui, je l'espérais, devait être facile à établir entre elle et moi. — Ma femme que j'avais avertie, pendant le dîner, de mon désir de l'entretenir relativement à des questions d'intérêt, ne fit aucune difficulté pour m'accorder cet entretien et, notre repas terminé, me reçut dans sa chambre. — Mme d'Erigny était d'une nature très froide, très réservée, en apparence, je vous l'ai déjà dit et l'intimité qu'elle m'accordait, en me rouvrant sa porte, depuis tant d'années vécues à l'écart l'un de l'autre, m'étonna. Elle aurait pu m'entendre dans un des salons de notre demeure, se retrouver avec moi, ainsi, sur une sorte de terrain neutre qui eût laissé plus de liberté à chacun de nous ; mais elle me donna rendez-vous en son appartement personnel et, comme je la savais sentimentale, quoique froide de pensées et d'impressions, je ne pus me défendre de songer, alors, que peut-être l'espoir d'une reprise de nos relations anciennes, résultant de ce rapprochement imprévu, s'était levé en son esprit. Mais elle fut déçue, dans cet espoir, si elle le posséda, car, je dois le confesser, si je respectais profondément Mme d'Erigny, je ne l'aimais plus et n'aurais même pu concevoir une réconciliation qui eût, en cet instant de ma vie, froissé tous mes instincts, tous mes sentiments. — Je n'aimais plus ma femme et il y avait cinq grandes années que toute affection passionnelle était éteinte, en moi, pour elle, semblait morte, en elle, pour moi. Il y avait cinq

grandes années que, pour le monde, aucun changement n'avait été apporté dans notre existence commune, mais que nous étions devenus étrangers l'un à l'autre, que nous étions séparés moralement et physiquement — autant que deux époux peuvent l'être — comme si des centaines, des milliers de lieues avaient été entre nous, comme si nos deux cœurs, nos deux intelligences ne s'étaient jamais connus et fondus les uns dans les autres. — Le désaccord qui s'était produit entre nous n'eut jamais rien de violent, de dramatique. Nous nous étions aperçus, un jour, que nous ne nous comprenions pas, que tout en nous était contraire, que nos sens, notre esprit n'avaient aucune aspiration commune, étaient réfractaires dans leurs désirs, dans leurs satisfactions, les uns aux autres, et, de même que nous nous étions pris croyant au partage d'une félicité, nous nous étions quittés, renonçant au mensonge de nos sourires, à la trop cruelle vérité de la tristesse, de l'ennui qui tombaient entre nous. — Dans ces conditions, il ne m'était pas possible de revenir vers ma femme, intimement, et il me paraissait difficile qu'elle-même formât le dessein de me ressaisir. — Je feignis donc de ne point remarquer la familiarité du lieu en lequel elle me recevait, lorque j'entrai dans sa chambre, et après quelques banales paroles échangées, fort aimablement, d'ailleurs, sur les sujets de causerie à l'ordre du jour, j'abordai nettement la question qui m'amenait devant elle. — Je lui rappelai les cinq années douloureuses que nous venions de vivre, dans l'hostilité de notre chair et de notre âme, auprès l'un de l'autre; je lui rappelai sa jeunesse encore radieuse, la mienne encore puissante et je conclus en la priant d'examiner si une sépération véritable, franche, ne serait pas plus digne de nous que cette cohabitation enveloppée d'hypocrisie mondaine, si un divorce, enfin, demandé et obtenu en dehors de toute discussion malsaine, comme en provoquent la plupart des divorces, ne vaudrait pas mieux pour nous que la misérable chaine qui nous rivait encore légalement l'un à l'autre.

Mme d'Erigny ne répondit pas, tout d'abord, à ma proposition. — Elle demeura, l'ayant écoutée sans surprise apparente, quelques secondes, silencieuse ; puis, levant sur moi un regard très doux et très triste, elle déclara, paisiblement, que je n'avais point tort, que nous étions trop jeunes encore, l'un et l'autre, pour continuer de vivre dans la contrainte de nos sentiments ; qu'elle n'eût, certes, jamais fait naître, entre elle et moi, une telle conversation ; qu'elle n'eût, certes, jamais pris l'initiative d'un divorce entre nous, mais

que cette initiative venant de moi, elle n'avait aucune objection à opposer à mes vœux et que je pouvais, à dater de l'heure où nous parlions, me considérer comme libre, absolument libre, organiser les démarches nécessaires devant aboutir à notre prochaine, à notre définitive séparation. — Je m'étais attendu, dans un sentiment de fatuité peut-être, dans l'un de ces sentiments de fatuité communs à tous les hommes, à plus d'étonnement, à plus de résistance de la part de Mme d'Erigny, en cette circonstance, et je ne saurais cacher que sa docilité, sa quiétude, me causèrent un certain dépit. — Cependant, comme elle m'accordait, sans récrimination, ce que je souhaitais, je me réjouis vite de l'entente qui s'était établie, entre elle et moi, et lorsque je la quittai, vers dix heures et demie environ, pour la première fois, depuis longtemps, j'étais heureux. — Je me souviens, maintenant, qu'au moment où j'allais sortir de la chambre, ma femme prononça un mot auquel, alors, je ne prêtai aucune importance, auquel je n'attachai qu'un sens banal, poli. — Mme d'Erigny, à ce moment, me tendit la main et, simplement murmura : « Adieu ! » Je ne l'aimais plus, non, je ne l'aimais plus, et mon âme, en cette heure, tressaillait devant la possibilité d'une joie désespérément entrevue, d'une joie qu'une autre devait m'offrir; mais, je le jure, je le jure sur mon honneur, sur Dieu, sur la dépouille même de la pauvre morte, si j'avais pu supposer, alors, que ce mot: « Adieu ! » voulût signifier que ma femme allait se tuer, allait disparaître dans la débâcle des jours que nous avions vécus ensemble... ah! je le jure, oui, je le jure, j'aurais arraché de mon cœur l'espérance qui le faisait battre, j'aurais renoncé à ma liberté, à mon bonheur entrevus, j'aurais continué de porter la triste résignation de ma triste existence... — Oh ! ce suicide... Pourquoi ce suicide ?... M'aimait-elle donc, la malheureuse ?... Et s'il en était ainsi, si son âme ne s'était pas détachée de la mienne, comme je le croyais, pourquoi, durant cinq années, avoir joué l'étrangère auprès de moi, pourquoi, en la minute solennelle qui nous réunissait, n'avoir pas dit qu'elle m'aimait ?..,

La scène qui se déroulait devant M. Ravaud et devant moi était très émouvante, et le cri de détresse par lequel M. d'Erigny venait de terminer son récit, me remua profondément.

De grosses larmes coulaient le long des joues de l'infortuné et, ayant entendu son cri, ayant vu ses larmes, je ne doutai plus de son innocence, je ne doutai plus qu'un ensemble de circonstances

terribles s'accumulaient, autour de lui, sur lui, pour le livrer à la sèche raison d'un juge, pour le faire paraître ce qu'il n'était point, en réalité, pour lui faire porter l'infamie d'un crime qu'il n'avait pas commis.

Comme il restait muet, M. Ravaud, qui n'avait cessé, durant tout son récit, de l'observer, lui dit :

— Vous avez terminé, Monsieur, la relation de votre entrevue avec Mme d'Erigny, au soir de sa mort ?

Le comte, au son de la voix de mon patron, releva la tête et répondit :

— Oui, Monsieur. — Je vous ai fait connaître tout ce qu'il m'est possible de ne pas vous laisser ignorer, dans le deuil atroce qui me frappe, afin que, désormais, votre conscience ne s'égare pas en des appréciations trop hâtives ou trop superficielles, concernant la cause qui est confiée à votre instruction. — Il vous serait même inutile, dorénavant, de continuer, contre moi, la torture des interrogatoires : je ne saurais que vous répéter ce que vous venez d'entendre.

M. Ravaud eut une contraction de la bouche.

— Je voudrais, Monsieur, dans un sentiment bien naturel d'humanité, fit-il, vous éviter, selon votre expression, la torture de mes questions, dans l'avenir. Mais il ne me sera point permis de déférer à votre désir : l'accusation, en vérité, qui pèse sur vous, perdrait trop à une telle bienveillance. Et la preuve de mon affirmation, je la trouve, immédiatement, dans les dernières paroles que vous venez de prononcer, dans la fin de la longue narration que vous venez de faire. N'avez-vous pas exprimé un doute, en effet, sur l'affection que Mme d'Erigny semblait ne point avoir pour vous et que sa mort, considérée comme le résultat d'un suicide, pourrait cependant, faire supposer en elle, à votre égard ? — Or, pour moi, il n'y a aucun doute à formuler, ici. L'existence, toute de séparation intime, qui se maintenait, depuis cinq ans, entre votre femme et vous, démontre absolument qu'elle n'avait pour vous aucune secrète et passionnelle sympathie, et que, par conséquent, elle n'avait aucune raison d'attenter à ses jours, même en recevant de vous une proposition d'éloignement définitif, de divorce. — Je crois plutôt — et tous les faits que j'ai notés, dans cette affaire, assurent ma conviction — que s'il est vrai que vous avez offert à Mme d'Érigny le divorce, elle a repoussé cette offre ainsi que lors de votre arrestation, je vous l'ai fait observer — et que, devant

son refus, vous avez résolu de vous en délivrer en l'assassinant. Mais peut-être ne lui avez-vous, même, parlé d'aucune séparation ; peut-être vous êtes-vous, simplement, introduit chez elle pendant son sommeil, l'avez-vous surprise, endormie, se présentant, sans défense, au dessein criminel que vous aviez formé ? — Nulle trace de violence n'a été signalée, sur le corps de Mme d'Erigny, et elle se serait débattue, et vous auriez été obligé de la brutaliser, m'objecterez-vous, si les choses s'étaient passées comme je les décris. — Mais, cette objection serait de peu de valeur. Vous avez très bien pu vous glisser jusqu'auprès de la malheureuse femme et sans la toucher même, lui faire aspirer les vapeurs toxiques qui l'ont tuée. Anesthésiée, il vous a été aisé de poursuivre votre œuvre de mort, jusqu'au bout, jusqu'à ce que la pauvre femme ne fût plus qu'un cadavre. — Telle est ma conviction, Monsieur. — Oh ! ne protestez pas... Tout, ici, vous condamne, le propre aveu, même, que vous avez imprudemment laissé échapper, en ce qui concerne l'ignorance dans laquelle se trouvait Mme d'Erigny, relativement au poison que vous possédiez, et, à défaut de cette ignorance, la lettre concluante que nous avons saisie entre vos mains. — De l'origine de cette lettre, des circonstances dans lesquelles elle vous a été adressée, pourrait, sans doute, je le reconnais, volontiers, naître quelque incident qui aiderait à vous dégager, dans une mesure indéterminée, des soupçons dirigés contre vous. Mais vous vous refusez à révéler et l'origine de cette lettre et les circonstances dans lesquelles elle a été écrite. C'est tant pis pour vous, et nous, juges, nous ne pouvons qu'en demeurer aux réflexions qu'elle nous inspire, aux certitudes qu'elle nous procure.

La logique de mon patron était effroyable : M. d'Erigny en devina l'implacabilité, sans doute, car, très pâle, il courba son front sur lequel perlaient des gouttes de sueur et parut comme abattu. Rien, en effet, ne pouvait le sauver du péril qui le menaçait — de la Cour d'assises, du bagne — si quelque fait ne survenait, dans cette affaire, pour démontrer son innocence.

M. Ravaud, arrêtant là le premier interrogatoire du comte, lui en présenta le procès-verbal à signer. Mais, M. d'Erigny ne voulut point apposer son nom au bas des lignes que j'avais tracées, et il fut reconduit à sa cellule.

Je le vis s'éloigner avec un grand serrement de cœur et j'allais me laisser entraîner par toutes les pensées tourmentées que m'inspirait sa situation vraiment étrange, quand mon attention fut at-

tirée, du côté de mon patron, par une scène très curieuse ainsi que par les habituels petits cris qu'il poussait, lorsqu'il avait réussi à surprendre l'aveu d'un inculpé ou lorsqu'il croyait être le maître de cet inculpé.

L'attitude de M. Ravaud, cette fois, était beaucoup plus caractéristique qu'en toute autre occasion, et c'est pourquoi je la remarquai davantage, c'est pourquoi elle m'inquiéta réellement — plus qu'elle ne m'avait inquiété après l'aveu fameux d'Hartmann — aveu qui avait été suivi, pourtant, chez mon patron, d'une sorte de crise nerveuse très bizarre.

A peine le comte d'Erigny fut-il sorti de notre cabinet que M. Ravaud se raidit, ferma les yeux, sembla perdre la conscience de toute chose. Puis, les secousses que j'avais déjà observées en lui, s'emparèrent de tout son être et l'on eût dit qu'il éprouvait, en cet instant, comme une grande satisfaction. Ses dents étaient serrées les unes contre les autres, mais sa lèvre souriait... souriait... souriait, exprimant comme une sorte de béatitude, comme une sorte d'extase. Et, soudain, il eut une détente de tout son corps, il poussa trois ou quatre cris, se pâma, dans un spasme, pareil à celui qu'éprouve un homme dans le plaisir d'amour, ou plus exactement dans la satisfaction des sens.

C'était de l'hystérie.

C'était là de l'hystérie, de la grande hystérie, ainsi qu'on dit chez les savants, et je ne pouvais me résoudre à qualifier le spectacle que j'avais sous les yeux.

Eh, quoi! — M. Ravaud était-il un monomane, l'un de ces monomanes terribles, abominables, comme en citent certains docteurs? — Eh, quoi! — M. Ravaud était-il un maniaque érotique que les souffrances humaines, le remuement de tous les crimes, livrent à une exaltation passionnelle et solitaire?

Je demeurais effrayé par les questions que je me posais et je

m'efforçais à les chasser de moi-même, quand une phrase retentit à mon oreille :

— Celui-là est un monstre...

Et, dans l'épouvante qui s'emparait de moi, il me sembla que je voyais glisser, devant mon regard, la silhouette ironique de M. Desplaces.

Lorsque M. Ravaud revint à lui, penché sur mon bureau je feignis de ne m'être occupé que de mes papiers.

V

A la suite de l'interrogatoire de M. d'Erigny et de la scène mystérieuse qui lui avait succédé, je vécus quelques jours tourmentés, je me trainai comme sous l'influence d'un cauchemar obsédant dont je ne parvenais pas à me délivrer.

M. Ravaud continuait de se montrer aimable, familier avec moi ; mais sa cordialité ne me rendait plus aussi heureux que par le passé, et je ne l'approchais qu'avec une sorte de terreur que je me reprochais de ressentir devant lui, mais qu'il m'était impossible de chasser de moi-même.

Pourquoi étais-je ainsi ? Pourquoi cette affaire d'Erigny bouleversait-elle ainsi ma vie ? Pourquoi même les paroles que M. Desplaces m'avait fait entendre, bourdonnaient-elles toujours en mes oreilles ?

Il est clair que je me trouvais, alors, dans un état de fièvre continuel et que j'eusse été fort incapable de répondre aux anxieuses questions que, sans cesse, je me posais.

En ce qui concernait l'affaire d'Erigny, quel mauvais génie me poussait à prendre, instinctivement, parti contre mon patron c'est-à-dire contre la Justice dont j'étais moi-même une infime représentation, au bénéfice de l'inculpé, de ce grand seigneur que je ne connaissais pas, dont la vie était loin de la mienne, et qui, certainement, si une douleur, une catastrophe se fussent abattues sur ma tête, n'aurait prêté aucune attention, n'aurait offert aucune pitié à ma détresse ?

M. d'Erigny, après tout, n'était-il pas un coupable, un assassin passionnel ainsi qu'il s'en rencontre tant aujourd'hui, et M. Ravaud n'avait il pas raison de le considérer comme tel ? — Il avait tué sa

femme afin de pouvoir épouser sa maîtresse ou vivre librement avec elle, le fait était indéniable, et je me demandais, avec inquiétude, quelle nécessité j'éprouvais à le croire innocent, en dépit de toutes les circonstances dramatiques qui concouraient à affirmer sa culpabilité.

Jamais je n'avais été aussi troublé devant un inculpé, jamais la discussion d'une affaire ne m'avait autant intéressé, enfiévré, et je commençais à me mépriser un peu en songeant que, peut-être, la qualité sociale de M. d'Erigny n'était pas étrangère aux tracas de mon esprit.

— Eh, quoi ! — me disais-je — voilà qu'un nom aristocratique, une grosse fortune, une influence mondaine considérable suffisent à t'abuser, à te circonvenir, mon pauvre Xavier !... Si tu avais devant toi, actuellement, au lieu d'un comte d'Erigny, un pauvre diable d'ouvrier ou d'employé, serais-tu tant ému par son malheur ? — Il n'est point bon, il n'est point juste, vraiment, que tu te laisses ainsi emporter par une sensiblerie de snob, par une indulgence que tu ne penserais même pas à accorder à un inculpé exempt de prestige, et il est temps que tu rentres en toi-même, que tu écoutes la saine logique de ton patron, que tu détournes ton regard, ton cœur, de l'homme indigne qui, dans une sorte de magnétisme qu'il ignore, s'en est emparé.

Mais, plus je m'ingéniais à me débarrasser de l'anxiété qui me torturait, dans l'analyse de l'affaire d'Erigny, plus je m'efforçais à renoncer à envisager cette affaire autrement que toute autre cause — plus je constatais qu'elle me hantait, plus je me convainquais que j'étais dans la vérité des choses en n'ayant point, sur elle, l'opinion de M. Ravaud.

M. Ravaud... Il m'effrayait, en vérité, maintenant, et je ne pouvais prononcer son nom, je ne pouvais me rencontrer avec lui sans que l'horrible crise nerveuse qui l'avait saisi, après l'interrogatoire de M. d'Erigny, ne m'apparût comme dans une vision macabre.

Chaque fois qu'il m'adressait la parole, désormais, il me semblait que j'allais le voir retomber dans l'état étrange que j'avais observé et que, de nouveau, j'allais assister à une série de contorsions pathologiques dont j'avais presque deviné la nature et qui, par cela même, m'épouvantaient.

L'affaire de l'avenue de Messine nous occupait fort, on le conçoit, et je tressaillais longuement lorsque mon patron, en compulsant

le dossier qui la concernait, me communiquait ses impressions.

— Eh! eh! Xavier... brave Xavier, murmurait-il souvent, ce M. d'Erigny voudrait bien m'échapper... mais il ne m'échappera pas... Il espère, je m'en doute, se tirer de l'impasse dans laquelle je l'ai acculé, à la faveur du mystère passionnel qui enveloppe son aventure... Il espère que les preuves matérielles que j'ai recueillies contre lui ne seront pas suffisantes, ne seront pas assez concluantes pour que je retienne l'accusation... Eh! eh!... brave Xavier... ce M. d'Erigny se trompe singulièrement quant à ma décision et je ne voudrais pas vous voir à sa place...

Lorsque M. Ravaud parlait ainsi, accompagnant ses phrases de quelques secousses nerveuses, de petits cris, je me sentais défaillir, positivement, et une peur atroce s'emparait de moi — une peur irréfléchie, inexpliquée, qui m'incitait à me lever et à me précipiter au dehors de notre cabinet.

Mon patron n'avait pas toujours, à propos de M. d'Erigny, l'expansion aussi joviale, aussi plaisante.

Ayant tenté d'interroger, de nouveau, le comte, il s'était heurté au mutisme absolu de ce dernier, qui lui avait déclaré, très catégoriquement, qu'il n'avait plus rien à lui dire. M. Ravaud, après chaque essai de ce genre, après chaque entrevue stérile avec l'inculpé, s'était assombri, avait été pris d'un accès de colère violent — de l'un de ces accès qui le boulversaient, intérieurement, et qui ne se révélaient que par les craquements de ses mâchoires, ainsi que par la salive sanguinolente qui lui venait aux lèvres.

Il était effroyable, alors, dans le silence qu'il observait, devant moi, ou bien il était terrifiant, dans les mots qu'il balbutiait, et qui me rappelaient certains mots que je lui avais déjà entendu prononcer lors de l'affaire Hartmann.

— Le crime... la mort... dans l'amour... Ah! c'est beau... c'est tragiquement beau...

Il était évident que M. Ravaud attachait un sens philosophique qui répondait à une succession de pensées qu'il n'avouait pas, à ces expressions. — Mais comme je ne comprenais pas très bien l'exact sentiment ou l'exacte sensation que lui inspiraient ces paroles, je n'en pouvais être qu'inquiété.

Depuis quelques jours, donc, sous l'influence de ces faits, de ces choses, je subissais un tourment cérébral d'autant plus intense que je vivais seul, étant célibataire, et que je n'avais, dans mon entourage, aucun ami assez intime pour que je pusse déverser en

lui l'anxiété qui m'enfiévrait, pour que je pusse, sans violer le secret professionnel qui m'était imposé, décharger mon âme du poids qui l'oppressait.

Cependant, mon existence devenait intolérable, et je cherchais, instinctivement, un moyen d'en atténuer la souffrance morale autant que physique, car mes nerfs s'exaspéraient à la seule évocation de l'affaire d'Erigny, lorsque je me souvins de M. Desplaces et de l'invitation qu'il m'avait adressée, à l'aller voir.

Une exclamation joyeuse jaillit de ma bouche, à ce souvenir.

— Je ne peux plus vivre ainsi que je vis, m'écriai-je. — Je crois à l'innocence du comte d'Erigny, contre toute vraisemblance, contre toutes les preuves irrécusables qui le condamnent. J'ai peur de M. Ravaud, de mon patron, contre toute raison, car il est charmant, paternel, avec moi — car je ne devrais avoir, pour lui, qu'un sentiment d'affection, de reconnaissance... Je deviens fou... Je ne peux plus vivre ainsi que je vis... J'irai trouver M. Desplaces, je lui confierai le trouble de mon âme et il m'aidera, sans doute, à remettre de l'ordre en moi-même.

M'étant ainsi stimulé à l'accomplissement d'une démarche qui me paraissait utile à mon repos, un dimanche, dans l'après-midi, je m'acheminai vers la demeure de M. Desplaces.

Ce jeune homme — il avait vingt-huit ans environ — habitait sur la rive droite de la Seine, rue d'Aumale, et, des hauteurs du boulevard Saint-Michel, où mon modeste logis était situé, la route était longue pour arriver jusque chez lui.

Je craignais qu'il ne fût sorti et quand l'omnibus de la ligne Odéon-Clichy me débarqua place Saint-Georges, je m'empressai, je courus presque vers la demeure de mon futur confident.

Lorsque je sonnai à la porte de son appartement — un rez-de-chaussée, dans une grande et luxueuse maison — mon cœur battait très fort et lorsque le valet de chambre qui vint m'ouvrir m'apprit que son maître se trouvait chez lui — seul, même — ma satisfaction fut profonde.

A l'annonce de mon nom, M. Desplaces qui était assis, devant une table chargée de livres, dans un salon excessivement coquet — d'une coquetterie presque féminine — à l'annonce de mon nom, M. Desplaces se leva, eut un geste de contentement et s'avança vers moi, la main tendue.

— A la bonne heure, fit-il, vous tenez vos promesses, vous... vous venez me voir... C'est gentil, çà, et votre visite me cause un

vrai plaisir, car, je vous l'ai dit, l'autre soir, chez M. Ravaud, vous m'avez beaucoup plu.

Et, me faisant asseoir sur un fauteuil, auprès de la table chargée de livres, il reprit la place qu'il occupait avant mon arrivée chez lui.

— Eh bien! continua-t il, après un échange de paroles cordiales, avez vous songé à toutes les curiosités que renferme mon musée des horreurs, depuis que nous nous sommes rencontrés, et venez-vous compléter votre instruction?

— J'ai beaucoup songé, en effet, aux âmes que vous collectionnez, à votre musée, répliquai-je, en souriant, et je viens justement... Non, vous ne vous douteriez jamais du motif qui m'amène chez vous plus tôt, peut-être, que je ne m'y serais présenté.

M. Desplaces me regarda attentivement.

— Ah! ah! murmura t-il, je devine... je devine plus que vous ne le croyez la cause de votre visite... Mes paroles ont produit leur petit effet sur vous, hein?... Et vous vous êtes mis à observer autour de vous... Et, je le parie, vous venez m'entretenir de M. Ravaud...

— Précisément, dis-je, je viens vous entretenir de M. Ravaud et de bien des choses, aussi.

M. Desplaces eut un rire.

— M'apportez vous quelque nouvelle âme, pour mon musée, demanda-t-il, plaisamment, et dois-je y ouvrir une vitrine neuve?

— Non, fis je, je ne crois pas vous offrir une âme que vous ne connaissiez déjà. Mais ce que je vais vous dire, va, peut être, tout de même, vous intéresser.

— Parlez donc, déclara M. Desplaces; à votre attitude, à votre voix, je suis sûr que je ne vais pas « m'embêter » avec vous.

Sur un plateau, près de nous, étaient d'excellentes liqueurs ainsi que de savoureux cigares. Ce fut en buvant et en fumant que je fis, alors, à mon interlocuteur, la confession du tourment qui m'obsédait depuis le premier interrogatoire du comte d'Erigny, ainsi que de l'effroi que m'inspiraient les crises nerveuses dont M. Ravaud, à certains moments, était coutumier.

Et je conclus ainsi :

— Un instinct que je ne saurais définir, que je m'étonne même de constater en moi, me pousse, irrésistiblement, à croire à l'innocence de M. d'Erigny, à penser que mon patron est convaincu,

lui aussi, de cette innocence, malgré les faits qui accusent le comte, et à redouter même que la preuve de la non-culpabilité de ce dernier lui étant connue, il ne la dissimule, pour que son beau crime ne lui échappe pas. Tel est mon sentiment en ce qui touche l'affaire d'Erigny. — Quant à celui que j'éprouve, maintenant, devant la personne de M. Ravaud, devant l'âme de M. Ravaud, j'ose à peine vous l'exprimer. — Vous m'avez dit, de cet homme, un soir : — « C'est un monstre... » — Eh bien, j'ai la conviction que M. Ravaud n'est pas seulement un monstre, j'ai la conviction qu'il est plus qu'un monstre, humainement, pathologiquement, qu'il est un monomane terrible, un fou conscient du mal qu'il peut faire, mais qu'il ne peut s'empêcher de faire, sous l'influence de la dépravation d'intelligence et de sens qui le mène.

Puis, j'ajoutai :

— Je ne me sentais pas la force de garder plus longtemps le secret de ces choses, des angoisses que j'endure, et je me demande, si, devenant fou, moi aussi, je ne l'eusse pas crié, un jour, ce secret, aux oreilles de quelque passant, dans la rue, quand je retourne à mon logis, après des heures écoulées dans l'atmosphère de crime et de démence que crée M. Ravaud. C'est parce que je souffrais et parce que j'avais peur de moi-même, que j'ai voulu vous le confier.

M. Desplaces m'avait écouté, attentivement, sans m'interrompre et, à mesure que je lui avais exposé mon récit, son visage avait pris une expression de gravité qui m'étonna, car je ne l'avais vu, jusqu'alors, que rieur ou ironique.

— Goûtez donc un peu de cette fine champagne, me dit-il, en emplissant un petit verre qu'il me tendit, et fumez donc encore un cigare. Je vais vous imiter et cela nous aidera à causer.

Puis, s'étant comme recueilli, il poursuivit ainsi :

— Les choses, les faits que vous venez de m'exposer, mon cher monsieur, sont au plus haut point intéressants, curieux. Cette affaire d'Erigny n'est pas vulgaire, banale, en effet, et je comprends que M. Ravaud ait été heureux d'en conduire l'instruction. C'est un beau crime, oui, que celui qu'il possède, en ce moment, et il doit faire des envieux, au Palais, parmi ses collègues à l'affût, ainsi que lui, de beaux crimes à étudier. — Vous croyez, instinctivement, à l'innocence du comte d'Erigny, et la pensée qu'innocent M. Ravaud pourrait, quand même, conclure en sa défaveur, dans le rapport qu'il est obligé, légalement, d'adresser à la chambre

des mises en accusation, vous tourmente, vous enfièvre. C'est fort bien ; cet état qui vous est, actuellement, particulier, démontre que vous êtes un sensible, que vous obéissez volontiers à vos intimes impressions. Cependant, dans la circonstance qui nous occupe, dans l'affaire d'Erigny dégagée de l'ingérence même de M. Ravaud, je vous demanderai la permission de ne pas partager votre anxiété. En l'espèce, selon une expression consacrée, rien ne prouve que M. d'Erigny soit innocent et tout concourt à affirmer qu'il est coupable. Je ne blâme donc pas M. Ravaud, quels que soient les sentiments qu'il m'inspire, d'agir avec lui comme il agirait avec le plus ordinaire des criminels. — M. d'Erigny crie son innocence avec une suprême énergie, m'objecterez-vous. Mais, de quelle valeur est sa protestation devant les éléments accusateurs qui l'accablent ? — A défaut du chloroforme qui a servi d'une façon si inexplicable à tuer sa femme, une lettre terrible ne se dresse-t-elle pas en face de ses négations, pour le démentir, pour le convaincre d'avoir voulu se libérer de l'obstacle qui l'empêchait d'être heureux, c'est-à-dire se donner tout entier à la femme qu'il aimait ? — Donc, jusqu'à plus ample information, jusqu'à ce qu'un incident vienne, péremptoirement, établir l'innocence de M. d'Erigny, je vous conseille de ne pas trop vous « emballer » en sa faveur et de demeurer, devant son cas, dans une sage réserve. — Ces réflexions exposées, j'ajoute que j'ai, ainsi que vous, dans cette affaire, une tendance à croire à la non-culpabilité du comte et je souhaite que l'incident libérateur auquel je viens de faire allusion, se produise au plus tôt, afin d'empêcher qu'une épouvantable erreur judiciaire endeuille, encore une fois, l'humanité. — Quant à M. Ravaud, je le considérais déjà comme un monstre ; les révélations très spéciales que vous venez de me faire, à son sujet, m'incitent à penser qu'il peut être, en certaines heures, capable de toutes les abominations. — Cet homme a l'âme d'un tortionnaire ; cet homme est un malade, un maniaque érotomane, un fou conscient, ainsi que vous l'avez très justement défini ; et, quoique très honnête, très probe, dans le train de sa vie habituelle — de la vie qu'il mène en dehors de ses fonctions de juge — il peut devenir le pire des misérables, dès qu'il se trouve face à face avec un inculpé. — Dans l'aberration de son esprit et de ses sens, il ne voit plus, alors, les choses, les êtres, tels que nous les voyons. Il est le juge dont la mission absolue, nécessaire est de noter des crimes, et tout inculpé qui comparait devant lui ne peut être, selon sa vision spéciale,

qu'un coupable. — Il n'est pas le seul à penser, à agir ainsi, dans le monde judiciaire et, dans mon musée d'âmes, se comptent quelques types de ce genre pour qui la recherche du crime, la sensation du crime, sont des besoins naturels comme le boire et le manger. Aux regards de ces types, le monde ne serait fait que d'abjections et tout homme porterait en soi la honte d'une action ténébreuse. Lorsqu'un infortuné est traîné devant eux, ils le jugent, en conséquence, non pas seulement sur le crime qui lui est — à tort ou à raison — reproché, mais, surtout, sur l'ensemble des forfaits qu'il a pu commettre — qu'il a commis, selon leur conviction — mettant ainsi leur conscience à l'abri de tout remords, au cas où ils le frapperaient d'un arrêt erroné. — C'est là un état d'âme bizarre que crée, chez quelques magistrats — chez les juges d'instruction principalement — le contact des bas-fonds sociaux, la promiscuité des geôles. — Vous m'avez dit que M. Ravaud vous effraie surtout par les crises nerveuses auxquelles il est sujet, par les accès de colère étrange qui s'emparent de lui, alors qu'il subit un échec, dans son instruction, ou alors qu'un inculpé lui résiste, dans l'obtention de l'aveu ; vous m'avez dit, également, que M. Ravaud vous stupéfie par l'attitude qu'il prend lorsqu'il semble être le maître de l'inculpé. Il est pareil, en ces circonstances, à un homme qui éprouve le plaisir sensuel, et le spasme qui le secoue tout entier ne laisse

« A la bonne heure, fit-il, vous tenez vos promessee »

aucun doute, en effet, sur la nature de sa satisfaction. — Ces faits démontrent que M. Ravaud est plus monstrueux, dans sa psychologie et dans sa physiologie, que je ne l'avais supposé. — C'est un malade terrifiant; mais l'agitation pathologique qui le caractérise ne me cause qu'une surprise relative. Le cas qui est le sien n'est pas unique, n'est pas rare même, dans le monde auquel il appartient. M. Ravaud est atteint d'une déviation du sens génésique, et il poursuit l'étude d'une affaire criminelle, passionnellement, comme d'autres hommes poursuivent la conquête d'une femme. Il regarde, il hume, il caresse un crime, comme d'autres caressent, hument, regardent une femme; et lorsqu'il lève, enfin, les voiles qui lui paraissent envelopper ce crime, lorsqu'il met, à nu, ce crime, devant lui — il est heureux... il a le spasme des amants.

M. Desplaces se tut, une seconde, eut un rire et me redit une phrase déjà prononcée :

— Ah! vous ne devez pas vous embêter, avec lui, mon cher monsieur, je vous le répète, car c'est un phénomène bigrement intéressant.

— Oui, répliquai je, M. Ravaud est, assurément, un phénomène digne d'exciter votre curiosité plutôt que la mienne; car je ne dissimule pas qu'il m'épouvante plus qu'il ne m'intéresse.

— Bah! tâchez de ne voir en lui qu'un objet de musée, instructif à observer, et la terreur qu'il vous inspire s'apaisera.

— Votre conseil est sage, fis-je; mais, dans les circonstances présentes, je ne me sens pas capable de le pratiquer. Le diable veut que je me passionne pour cette affaire d'Erigny et...

M. Desplaces m'interrompit.

— L'affaire d'Erigny... Ah! l'affaire d'Erigny... murmura-t-il. — Vous y revenez, vous y tenez, à cette affaire... Vous avez peut-être raison, après tout... Qui sait les étonnements qu'elle nous réserve?.. Eh bien, mon cher monsieur, puisque M. d'Erigny a su gagner votre sympathie, il ne saurait m'être indifférent... Notez, avec attention, toutes les phases de son instruction, devant M. Ravaud... Surveillez bien ce dernier, surtout... Ne le perdez ni de l'œil, ni de l'oreille, autant qu'il vous sera possible... Épiez la moindre de ses paroles, le moindre de ses gestes, en cette affaire, et n'hésitez pas à reprendre le chemin de la rue d'Aumale, dès que vous croirez avoir recueilli un indice, un incident susceptibles de faire échec à l'accusation... Si cet indice, cet incident se produisent — ce dont, hélas, je doute — je vous promets que l'on saura les utiliser en faveur de votre... protégé.

Ce dernier mot me fit sourire.

— M. d'Erigny, mon protégé! raillai-je. Oh! monsieur Desplaces, oubliez-vous que je ne suis qu'un pauvre greffier incapable de servir un homme comme M. d'Erigny ?

— Vous êtes un brave garçon, déclara M. Desplaces en me serrant la main, et, dans l'occasion, cela suffit.

Tout mon après-midi s'était écoulé auprès de mon nouvel ami et je me levai pour me retirer.

M. Desplaces, avant de se séparer de moi, me versa encore un petit verre de cette fine champagne qu'il m'avait vantée et qui, en vérité, était exquise ; puis, il me reconduisit jusqu'à la porte de son appartement.

Comme j'allais le quitter, il me retint un peu.

— C'est bien entendu, n'est-ce pas? me dit-il, doucement, s'il y a du « chichi, » là-bas, vous viendrez m'en informer immédiatement.

— C'est entendu, répliquai-je, tout en remarquant que M. Desplaces employait seulement, maintenant, les termes d'argot parisien qui lui semblaient familiers et dont il avait émaillé sa conversation, à la soirée de M. Ravaud, c'est entendu... je vous tiendrai au courant de toute l'aventure.

Et, sur un « au revoir » amical, je me dirigeai vers la rue.

En me retrouvant dans l'air froid du dehors, je me sentis plus léger et je ne sais encore si je dus attribuer le changement que je constatai en moi, à la fine champagne que m'avait fait déguster M. Desplaces ou au soulagement que les confidences qu'il avait bien voulu accepter de moi, m'avait procuré.

Positivement, j'étais plus léger qu'avant mon arrivée rue d'Aumale, et il me semblait, même, que du dégagement moral et physique de mon être, la cause de M. d'Erigny ressortait plus limpide, plus nette, comme délivrée du mystère qui l'embrouillait, des faits accusateurs qui l'assombrissaient.

Une joie, un orgueil, aussi, étaient en moi. — Je n'étais pas fâché de constater que mon intelligence de modeste fonctionnaire s'était rencontrée, dans un accord absolu, avec l'intelligence cultivée de M. Desplaces et que s'il n'était point, autant que moi, certain de l'innocence de M. d'Erigny, il avait approuvé, sans réserve, en la commentant même, mon opinion sur le cas de M. Ravaud.

Pourtant, si j'étais léger, si j'étais joyeux, si j'étais fier, je me

sentais triste, aussi — triste de ne plus pouvoir aimer mon patron, si bon pour moi, comme je l'avais aimé jusqu'alors — triste d'avoir à le considérer, désormais, comme un horrible malade, comme un fou abominable — triste de me croire obligé à de la méfiance envers lui — triste de me faire l'espion de ses actes, de ses paroles — de me poser, devant lui, ainsi qu'un violateur des mouvements de son âme, de cette âme que je me représentai, dès lors, comme un spectre barbouillé de sang et rôdant, sinistre, implacable, au travers de l'humanité, pour en surprendre toutes les faiblesses, toutes les hontes, toutes les misères — pour effacer, de la terre, ces mots sublimes : la Pitié, le Pardon.

(A suivre.) PIERRE DE LANO.

L'UNIQUE LANGAGE

(CONTE INÉDIT)

Sur son trône d'ivoire, le vieil Empereur demeurait immobile, soutenant de ses mains sa tête alourdie de chagrin.

Devant lui, les esclaves, au son d'une plaintive mélopée, évoluaient en de longs balancements, scandant le rythme désolé du choc de leurs bracelets d'or, et sur les marches du trône les princes et les dignitaires se tenaient, accablés.

Depuis trois lunes, Militho, la belle Militho, la joie des yeux, la caresse des cœurs, Militho, la fille chérie du puissant souverain, souffrait un mal étrange qui voilait son regard et effaçait le sourire de ses lèvres.

En vain les brahmanes avaient supplié les dieux et les devins l'avaient entourée de leurs sortilèges, l'âme de Militho semblait avoir fui, loin, très loin!...

Mais dans les yeux du vieil Empereur une larme s'était formée. Le long des rides profondes, elle glissa et vint tomber, cuisante, sur sa main. Alors il fit un geste qui fit taire les chanteuses, épeurées. Et le silence devint si profond, dans la salle pleine de monde, que la vie parut suspendue.

Brusquement, accompagnés du lourd cliquetis de leurs armures, des soldats pénétrèrent, escortant un vieux prêtre, à la longue barbe blanche, à la tunique élimée, aux sandales usées.

— Maître, dit le chef, nous amenons des forêts lointaines cet homme saint et vénérable. Consulte-le, peut-être saura-t-il chasser le mal mystérieux qui torture la belle Militho.

Dressé d'un seul effort, l'Empereur interrogea :

— Prêtre, aimé des dieux, peux-tu guérir ma fille?

De sa voix, à la fois grave et douce, le vieillard répondit :

— Je ne suis que l'humble serviteur des puissantes divinités. Pour te plaire, je puis les implorer.

— Ah! je t'en conjure!... Car est-il rien de plus douloureux pour un père que de n'être pas reconnu de son enfant?

Et déjà, raffermi d'espoir, tourné, autoritaire, vers la foule attentive, il ordonna :

— Qu'on nous laisse seuls!

Puis il reprit :

— Prêtre, si tu obtiens la clémence des dieux trois fois bénis, je ferai élever un temple magnifique, de porphyre et de marbre rose, et les richesses les plus grandes paieront ton bienfait... Parle, parle vite.

Le vieillard leva sa main ridée dans un geste apaiseur :

— Ne te réjouis pas si vite et ne t'imagine pas, parce que tu es un des plus grands du monde, que ton malheur doive être de plus courte durée. Il faut bien aux hommes le spectacle de ta douleur pour les aider à supporter les leurs.

— Prêtre, je t'en prie, aie pitié, je souffre et ma fille se meurt! Depuis le soir où, dans le bois d'oranger, un inconnu osa troubler sa solitaire promenade, profanant de son regard sa pure beauté, comme une fleur brisée par le vent d'orage, Militho, languissante, chaque jour s'étiole davantage.

— Qu'est devenu cet homme?

— Il paya sur l'heure son crime de sa vie.

Le prêtre se recueillit, semblant oublier l'Empereur qui, le torse en avant, les yeux fixés sur lui, attendait, angoissé, qu'il parlât.

Enfin, il se redressa, disant, inspiré :

— Puissant Empereur, tu es le seul artisan de ton malheur; dans ta colère, tu as fait cruellement exterminer l'audacieux sans vouloir l'entendre; mais l'âme de Militho, pour mieux écouter la musique de sa voix, flottait sur ses lèvres et, charmée, elle suivit son dernier souffle qui montait vers le ciel, implorant.... Qu'un homme, quels que soient sa race et son rang, retrouve, en parlant à ta fille, les paroles de l'inconnu, et le calme renaîtra sur son front, ses yeux retrouveront leur clarté et, de nouveau, sa bouche sourira à ta tendresse.

L'Empereur retomba sur son siège, découragé.

— Mais nous ignorons tous les mots qu'ils échangèrent dans le jardin fleuri d'oranger, et ma fille n'est pas capable de se souvenir!...

— Cherche et espère.

Et le prêtre, sans même s'incliner, repartit, appuyé sur son long bâton, allant rejoindre les forêts mystérieuses, où les lianes enroulent les arbres séculaires.

* * *

Sans oser y croire, l'Empereur fit connaître l'arrêt de l'homme saint et convia les illustres, les guerriers et les lettrés à retrouver, en parlant à Militho, les paroles du disparu : la guérison de la princesse serait payée par l'honneur de devenir son époux.

L'espoir de s'asseoir sur le trône était si magnifique, que les prétendants accoururent en foule. Mais ni les illustres au verbe fier, ni les guerriers au mâle langage, ni les lettrés aux phrases imagées, ne retrouvaient les paroles envolées dans le jardin fleuri d'orangers, et, comme un beau lys privé de rosée, Militho, dans l'attente vaine des mots mystérieux, se mourait lentement.

Et le découragement du vieil Empereur grandissait.

Un soir, on lui annonça qu'un jeune pâtre demandait la faveur d'être admis auprès de Militho.

Le père hésita. Devait-il, encore, tourmenter sa fille?...

Soudain, résolu, il dit :

— Qu'il tente l'épreuve! Mais prévenez ce téméraire qu'il payera de sa vie l'angoisse douloureuse de mon attente. S'il réussit : mon diadème. S'il échoue : le glaive!

Héroël, le pâtre aux longs cheveux d'or, à la gracilité presque féminine, lorsqu'on lui transmit les menaces du vieil Empereur; eut un beau geste d'insouciance et, sans une hésitation, il suivit son guide sur la terrasse du Palais où Militho, sur un lit de riches tapis, demeurait prostrée, sans contempler même le soleil couchant qui dorait les palmiers géants, rosait le marbre du temple et rayait de frissons lumineux l'eau tranquille des bassins.

Elle regarda le jeune homme de ses yeux de tristesse et, une seconde, ils restèrent silencieux. Puis, la face extasiée, Héroël murmura :

— Enfin, je vous revois! Depuis qu'à l'heure sainte où l'aube naissante fait tressaillir la vie, je vous aperçus marchant vers le fleuve sacré, vous avez pris tout mon cœur, vous avez absorbé toutes mes pensées et mes yeux se sont fermés ne voulant plus refleter d'autre visage... Désolé, j'ai vécu jusqu'à l'heure présente, qui dépasse mes espoirs : je suis près de vous, tout près, je pourrais vous prendre la main et baiser vos doigts fins... Mais n'ayez

aucune crainte, mon amour ne me fait pas oublier le respect que je dois à la belle Militho, fille d'Amilcar, le puissant Empereur!

Encore, il se tut; puis s'agenouillant, il se traina jusqu'à ses pieds et baisa le bord de sa longue robe blanche.

— Vous attendez, sans doute, que je prononce les paroles entendues dans le jardin fleuri d'orangers? je ne les sais pas et n'ai point cherché à les deviner, n'ayant jamais eu l'orgueilleuse pensée de me dresser jusqu'à vous. Je suis venu, ô belle Militho, simplement pour vous contempler et je ne trouve pas que cette joie, payée de ma vie, soit trop cher achetée. Jamais nul être ne quittera ce monde l'âme plus enivrée de joie, je vous aurai revue, j'aurai pu en toute liberté vous avouer mon amour, mon amour si complet, si sincère qu'il vous sacrifie avec bonheur sa jeunesse. Je n'ai rien à vous dire: je ne sais pas, hélas! les paroles enfuies dans le jardin fleuri d'orangers. Dans mon cœur, sur ma bouche, il n'y a que ce cri : « Militho, je vous aime! »

Et quand Amilcar, étonné de ne plus entendre les plaintes de sa fille, pénétra, entouré de ses gardes, sur la terrasse qui, maintenant se noyait dans la douceur du soir, Militho, penchée sur l'épaule d'Héroël, pleurait les larmes bienheureuses d'un cœur qui, de nouveau, vibrait...

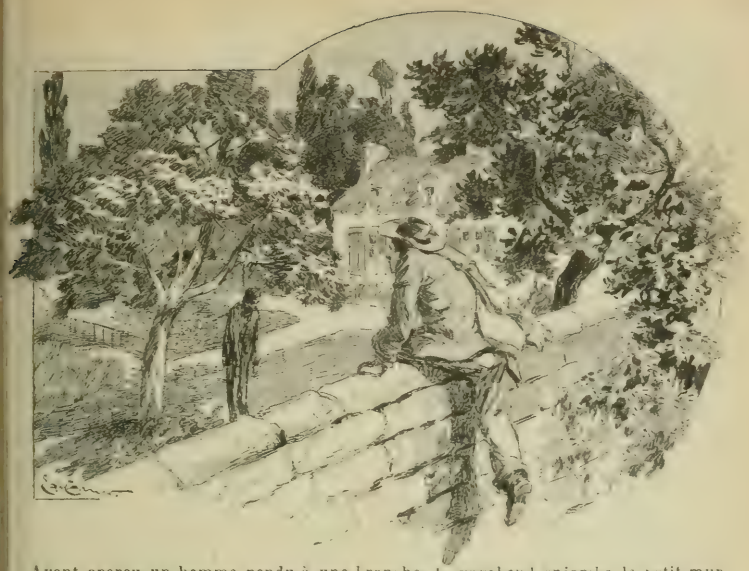
***

Les princes, les guerriers et les poètes, accourus en l'espoir d'être Roi, avaient parlé suivant l'ambition, la cupidité ou le désir. Seul, Héroël, amoureux sincère et désintéressé, avait trouvé l'*unique langage* parce que, suivant l'inspiration de son cœur, il avait simplement soupiré :

— Je vous donne ma vie pour le seul bonheur de vous dire mon amour!

DANIEL RICHE.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris.



Ayant aperçu un homme pendu à une branche, le vagabond enjamba le petit mur.

L'IMPOSSIBLE

Juste Bonnet était venu au monde avec un naturel plutôt gai; mais au fur et à mesure qu'il avançait dans la vie, son caractère s'assombrissait, car il était de ces gens vraiment à qui rien ne réussit, et sur qui la déveine s'abat, inexorable.

Tout petit, si sa nourrice le laissait seul quelques instants, elle pouvait être sûre, en rentrant, qu'un bond brusque du chien aurait fait chavirer le berceau.

Plus tard, à l'école, quand les camarades bruissaient par trop fort, si le maître d'études, agacé, se décidait à sévir dans le tas, c'était toujours à l'élève Juste Bonnet qu'allait la punition.

Inutile de dire que dans ces mêmes années de collège, ce fut Juste Bonnet qui servit à ses camarades de souffre-douleur; et que, quand arriva la période des examens, il brilla, devant ses examinateurs, par une éclatante et des plus absolues sécheresse.

Puis, quand il fut en âge de convoler en justes noces, toutes les jeunes filles dont il demanda la main lui rirent au nez; et quand,

vers la trentaine, lassé de vivre seul, il se décida à demander sa servante en mariage, celle ci lui répondit qu'elle regrettait bien, mais qu'elle se mariait avec un sabotier dans cinq semaines, et qu'elle comptait même qu'il lui ferait l'honneur de lui servir de témoin.

Juste Bonnet passait pour le meilleur des hommes, et il était fort estimé de tous ceux qui le connaissaient. Mais sa réputation de déveinard était si bien établie dans l'endroit où il habitait, que lorsque l'orage grondait sur la région, tous les voisins avaient les yeux sur la demeure de Juste Bonnet, assurés qu'ils étaient d'y voir tomber la foudre.

Il voulut, pour se distraire de tous ses malheurs, se mettre à faire l'élevage des chevaux. Aucune poulinière ne procréa. Elles s'étaient, on aurait dit, donné le mot pour être stériles. Juste Bonnet en fut pour ses frais, très chers dans les haras.

— J'élèverai des poules, se dit cet homme à qui l'oisiveté pesait.

Il éleva des poules. Elles moururent toutes, du choléra des poules précocement.

— Je planterai de la vigne... Peut-être réussirai-je mieux !

Il n'y avait pas un an que sa vigne était plantée que le phylloxera commença à la ravager. Cinq ans après, le dernier cep succombait sous les morsures de ses poux infernaux.

Voyant qu'aucun de ses projets ne réussissait, Juste Bonnet devint triste et maussade. Son teint se colora de bile ; il devint hypocondriaque. Ce fut d'abord à peine sensible; mais bientôt chacun put s'apercevoir que le chagrin le rongeait.

Un soir de Carnaval, ennuyé de la joie des autres qui festinaient en famille, tandis que lui dinait triste et seul ; un soir de Carnaval Juste Bonnet résolut de mourir.

Il prit soin, avant de mettre son projet à exécution, d'écrire un testament irrévocable, qu'il déposa chez le notaire, par lequel il léguait la propriété de tous ses biens, meubles et immeubles, à un arrière-petit cousin qu'il n'avait jamais vu, mais qui ne pourrait s'empêcher de s'avouer qu'il avait de la veine, lui, au moins, quand le notaire ouvrirait le testament et qu'il en ferait la haute et intelligible lecture.

Juste Bonnet eut vite choisi le genre de suicide qui convenait le mieux pour l'envoyer *ad patres* : il s'asphyxierait par le charbon.

Dans sa chambre à coucher, Juste Bonnet apporta donc un grand réchaud à charbon, et ferma la porte et les fenêtres hermétiquement en mettant du mastic dans tous les joints. Puis il alluma le réchaud, s'étendit sur son lit, croisa les bras sur sa poitrine, et stoïquement, attendit la mort.

La mort ne vint pas ; ce fut sa gouvernante qui entra, craignant un incendie, attirée par cette odeur bizarre qu'elle respirait depuis quelques instants. La porte avait bien été fermée à clef, mais n'avait pas été verrouillée intérieurement. Aussi la gouvernante n'eut-elle qu'à introduire son passe-partout dans la serrure ; et, sous une légère pression, la porte s'ouvrit.

La gouvernante angoissée, eut vite fait de comprendre le grand désastre qui serait arrivé, si par exemple elle était allée soigner ses lapins plutôt que de rester à la maison.

Sous la première bouffée d'air frais et pur, Juste Bonnet qui s'était d'ailleurs à peine évanoui, revint à lui, et fit un geste vaguement chasseur de mouches.

— Sauvé ! Il est sauvé ! gémit la gouvernante. Merci, mon Dieu !

Elle alla bien vite préparer une tisane qu'elle présenta à Juste Bonnet. Il l'avala d'un trait, et se sentit tout ragaillardi.

— Cela va mieux ? interrogea la gouvernante.

— Eh oui ! bougonna Juste qui venait de se rendre compte de sa résurrection... Vous aviez bien besoin vraiment de vous trouver là.

— Ainsi vous voulez mourir, mon bon maitre... Pourquoi ?... Est-ce que vous souffrez ?

— Non, je ne suis pas malade.

— Est-ce que je vous ai fait de la peine dans mon service ?

— Il s'agit bien de ça !

— Promettez-moi au moins que vous ne recommencerez plus !

— Flûte !

Bref, Juste Bonnet, après avoir ingurgité une autre tasse du thé que lui avait fait en hâte sa gouvernante, se sentit mieux, et put dormir d'un sommeil réparateur.

Durant trois ou quatre jours, Juste tout honteux de l'acte de destruction qu'il avait essayé d'accomplir sur lui-même, n'osa pas sortir de chez lui, et défendit vertement à sa gouvernante de lui faire, ainsi que de faire aux voisins, la moindre allusion à sa tentative de suicide.

Il resta l'âme à peu près calmée durant une quinzaine de jours ;

mais bientôt son dégoût de la vie le reprit... et il résolut d'en finir une bonne fois avec cette existence qui lui paraissait intolérable.

« L'asphyxie ne m'a pas réussi, se dit-il... Eh bien, je m'empoisonnerai ; c'est un moyen plus radical. »

Un matin, à son réveil, après avoir passé toute sa nuit à broyer du noir, il avala le contenu d'une fiole de laudanum achetée la veille.

Hélas ! il n'eut que des coliques et des vomissements : car la dose était trop forte. Il fut malade deux jours, et se sentit guéri dès l'aurore du troisième.

Malgré les efforts que fit Juste Bonnet pour la lui cacher, sa gouvernante s'aperçut de cette nouvelle tentative de suicide : et ce fut en pleurant qu'elle lui demanda les raisons de cet acharnement qu'il avait à vouloir s'ôter la vie.

Elle lui renouvela toutes ses questions maternelles :

— Quoi donc manquait à Monsieur ? Est-ce qu'il n'était pas heureux ? Est-ce qu'elle faisait mal son service ? Est-ce qu'elle n'avait pas toujours été pleine d'égards pour lui ?

Agacé à bon droit, Juste envoya promener la bavarde.

Puis il retomba dans ses sombres pensées. Il chercha quel genre de mort lui paraissait présenter le plus d'avantages certains ; et il crut l'avoir trouvé dans l'emploi du simple nœud coulant d'une corde lisse.

Il se pendit, la nuit venue, à un arbre de son jardin.

Par malheur son jardin donnait sur une route ; et un vagabond qui passait, en quête d'un gite, ayant aperçu un homme pendu à une branche, enjamba le petit mur et coupa la corde avec son couteau.

Une minute de plus, et c'en était fait de Juste Bonnet.

Mais Juste était sauvé. Le vagabond desserra le nœud coulant ; et le pendu, bientôt, put humer l'air à pleins poumons.

Dès qu'il put parler, Juste Bonnet se mit à invectiver le brave homme.

— De quoi vous occupez-vous, hein ! dites donc ?... Et pourquoi êtes-vous là ? Est-ce pour me chiper mes poires ?... Partez d'ici, hein ! et plus vite que ça !

Tout penaud de sa bonne action aussi mal récompensée, le vagabond s'en alla, en quête d'un gite, et d'autres aventures plus banales.

Juste Bonnet enroula la corde autour de son bras, et rentra chez lui, confus de cette nouvelle avanie qui lui arrivait.

Furieux, il se coucha, et ne put dormir, tant il avait les nerfs surexcités. Mais sa résolution était bien prise. Dès l'aube il allait se jeter dans son puits.

L'aurore se leva, Juste Bonnet s'habilla à la hâte, et se dirigea vers le puits. Il enjamba la margelle, s'y cramponna des mains un instant, et se laissa tomber dans l'eau.

Il y eut un bruit sourd; puis plus rien ne s'entendit... rien que les sabots d'une voisine qui venait prendre de l'eau pour faire à son homme la soupe matinale.

La ménagère mit son seau au bout de la corde qui glissa au fond du puits.

Inconsciemment Juste Bonnet qui se noyait, saisit la corde nerveusement, et il s'y cramponna si fort que la brave femme, croyant à un accroc de son seau le long des pierres de la maçonnerie, regarda dans le puits, et reconnut M. Juste qui surnageait.

Elle cria : « au secours! » de toute la force de sa voix. Son mari et quelques voisins accoururent aussitôt.

Quand ils surent de quoi il était question, l'un d'eux proposa à Juste Bonnet de se mettre les deux pieds dans le seau et de se laisser hisser jusqu'à la margelle.

D'une voix rendue encore plus caverneuse par l'endroit d'où elle partait, Juste Bonnet répondit :

— Non; laissez-moi mourir.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de ces braves gens qui s'en furent immédiatement chercher une longue échelle.

En hâte l'échelle fut introduite dans le puits.

Le plus dévoué descendit jusqu'à la nappe d'eau; et il put réussir à saisir un bras de Juste Bonnet, à moitié noyé déjà.

Tant bien que mal il chargea sur ses épaules le corps inerte; et il gravit chaque barreau de l'échelle jusqu'à l'orifice du puits.

Le corps fut recueilli par les autres voisins, et déposé pieusement sous un hangar. En lui frottant les tempes, en lui massant l'estomac, en lui tirant la langue, en lui faisant ingurgiter du rhum, on put arriver à rendre la vie à Juste Bonnet qui ne voulait pas d'elle.

Quand il fut revenu à lui, il lança à ses sauveurs ce court remerciement :

— Triples brutes!

Puis il se confina dans un mutisme absolu.

On le transporta dans sa chambre à coucher, et il y dormit, avec des briques chaudes aux pieds, accablé de fatigue.

A un moment donné, sa garde-malade s'étant un instant absentée, Juste Bonnet qui était de plus en plus résolu à mourir, profita du moment où il était seul pour prendre dans le tiroir de sa table de nuit un revolver toujours, par précaution, chargé de cinq balles.

Il ajusta et se tira cinq balles dans la tête.

Cela fit cinq détonations effrayantes; mais comme Juste Bonnet était très maladroit, il n'eut aucune égratignure; et il ne réussit à faire des trous qu'à son bois de lit.

Quand la gouvernante, effrayée, au bruit des détonations accourut, elle aperçut Juste Bonnet très pâle et navré qui tenait encore à la main son arme fumante.

— Oh! ne vous tuez pas! supplia-t-elle.

— Imbécile! répondit Juste Bonnet; vous voyez bien que je n'ai plus de balles!

Il se mit à rire sardoniquement, avec une exagération de nervosité. Puis il cria, rageur, à sa gouvernante :

— Vous, vous savez, je vais vous mettre à la porte; car j'en ai assez de votre manie de m'espionner sans cesse et de venir toujours me déranger quand je n'ai pas besoin de vous. Filez, allons! Ouste!

La pauvre gouvernante obéit. Elle s'en alla en levant les yeux au ciel, marmonnant entre ses vieilles dents quelque vague invocation à un Dieu propitiatoire.

Quand Juste Bonnet fut seul, il se tordit les bras, de rage, sur son lit; et il mordit ses oreillers. Puis la réaction arriva; et Juste se sentit pleurer comme un enfant.

Il songeait :

— Suis-je donc un maudit sur cette terre! Eh quoi! j'ai l'intention ferme de me donner la mort; et je ne puis réussir dans mon dessein! Toutes les fatalités sont contre moi!... Misère!...

Il sonna sa gouvernante pour qu'elle lui apportât quelque nourriture, et mangea.

Quand il eut fini, il prit un journal qu'il essaya de lire... mais il s'endormit d'un profond sommeil avant que d'en avoir lu un quart de colonne.

Il ne fit pas des rêves d'or, non; car depuis bien longtemps il ne rêvait plus que de choses sombres; et les songes qu'il avait étaient d'épouvantables cauchemars. Le rêve qu'il eut cette fois, fut la simple vision des derniers incidents de son existence; et Juste Bonnet se mit à trembler de tous ses membres, rien qu'à repasser

mentalement toute la série de suicides qu'il avait voulu perpétrer, et qui n'avaient pas abouti. N'avait-il pas essayé d'abord du charbon, qui lui avait donné un petit mal à la tête ; du poison, qui lui avait un peu barbouillé le cœur ; de la corde, qui lui avait légèrement égratigné la peau du cou ! Puis il s'était jeté à l'eau. Il avait changé de vêtements, et n'avait même pas pu attraper un rhumatisme. En dernière ressource, il avait voulu se tirer des balles... le bois de son lit seul avait été endommagé.

Mais ce fut dans ce sommeil agité qu'une idée géniale lui vint :

Pour être bien sûr de se tuer, il fallait qu'il usât de tous ces modes de suicides à la fois.

Son plan fut vite et bellement conçu dans tous ses détails ; car les inspirations les meilleures, chez certains hommes, sont incontestablement celles qui ont lieu durant le sommeil.

Voici ce qu'il ferait :

Il avalerait d'abord du LAUDANUM, se PENDRAIT à une forte branche d'arbre s'allongeant sur une RIVIÈRE. Il allumerait sous la branche d'arbre un énorme BRASERO de charbon ; et de la main droite, une fois pendu, il se tirerait à la tempe des coups de REVOLVER.

Il avait beau réfléchir, il ne voyait pas comment ce plan si génialement conçu, si bien combiné ne pourrait pas, cette fois, aboutir. Ce serait un suicide quintuple qu'il ferait là ; et ce serait aussi sa revanche contre le Destin : il ne mourrait pas au moins d'une façon banale. En admettant que le poison ne fit pas d'effet, qu'il en prît une trop forte ou trop faible dose, n'avait-il pas la pendaison qui ne le manquerait pas, et son revolver, avec lequel, cette fois, il viserait bien ? Si la corde était trop fragile, il tomberait dans la rivière, et s'y noierait infailliblement, avec d'autant plus de facilité qu'il ne savait pas nager, et que l'eau serait profonde à l'endroit qu'il choisirait. Pour ce qui était du charbon, il se rendait bien compte qu'il ne périrait pas asphyxié, mais il voulait quand même cette mise en scène, cet ultime décor, par fantaisie, par dilettantisme, et pour narguer le Destin.

Quand il se réveilla de son long sommeil, Juste Bonnet n'avait perdu aucun détail de ce qu'il venait de rêver. Il se ressouvenait parfaitement du plan que venait de combiner son imagination vagabonde.

Il s'étira d'abord les bras ; puis, de joie, se frotta les mains. Enfin il allait donc pouvoir sortir de cette vie !...

Tout joyeux, il se leva, et alla faire un tour de jardin. Le reste de la journée se passa pour lui dans la plus parfaite quiétude; et tous ceux qui, durant deux jours, approchèrent Juste Bonnet, s'étonnèrent de lui voir la figure presque radieuse, à lui qui ne portait jamais, même aux plus grands jours de fête, qu'une face funèbre de croquemort.

Le difficile était de trouver l'endroit favorable pour la mise à exécution de ce plan si bien combiné. Deux ou trois jours durant, Juste Bonnet chercha sur la rivière un chêne étendant sur l'eau profonde une forte branche. Le succès couronna ses efforts; et il trouva la branche désirée, assez forte pour supporter le poids d'un bœuf. Oui, c'est là qu'il se pendrait, dans cet endroit solitaire.

Personne, là du moins, n'aurait chance de le venir déranger; et la branche ne casserait pas. En outre, si, pour une raison quelconque, nœud mal fait ou corde trop faible, son corps glissait avant que la strangulation ne fût accomplie, il tomberait à l'eau comme une lourde masse, et se noierait, indubitablement.

Tout allait pour le mieux...

Une nuit donc, une nuit noire, Juste Bonnet partit de sa maison muni d'une grille, d'un sac de charbon de bois, d'un revolver, d'une fiole de laudanum et d'une corde.

Tout cela était bien lourd à ses bras et à ses épaules; mais il avait foi en la réussite de son plan; et la foi, comme chacun sait, soulève des montagnes.

Juste Bonnet marchait, allègrement même, portant avec joie son fardeau libérateur.

Quand il eut marché longtemps par la campagne, ayant sauté pas mal de buissons, traversé une vingtaine de champs bourbeux; après s'être heurté les pieds aux bornes et égratigné les mains aux ronces, il arriva enfin à son lieu de délivrance.

Comme il avait pris soin chez lui de faire un nœud coulant à sa corde, il n'eut donc qu'à l'attacher à l'arbre.

A un court rayon de lune, Juste Bonnet put voir la corde qui pendait, lamentable et dramatique. Et il fut content de l'effet.

Il disposa ensuite sa grille non loin du pied de l'arbre, la remplit de charbon, et l'alluma avec quelques journaux, des branches mortes et des feuilles sèches.

A la flamme il se chauffa les mains, stoïquement, y alluma une cigarette, la dernière, la cigarette des condamnés. Il la fuma jusqu'au bout, nonchalamment. Puis quand il eut aspiré la der-

nière bouffée, il s'assura d'un geste qu'il avait bien son revolver dans sa poche, avala précipitamment son laudanum, fit un : pouah ! de satisfaction, grimpa à bout de bras à la corde pendante, et se mit la tête dans le nœud coulant.

Sans s'inquiéter plus que de raison de la douleur que lui faisait cette pression circulaire de la corde sur le cou, d'un mouvement fébrile, il leva la main droite armée du revolver qu'il appliqua à la tempe droite, pressa la détente : et... paoum !... la balle coupa la corde, et le pendu roula dans la rivière.

Il rugit :
« Tant pis, ce sera vous. »

L'eau se referma bouillonnante sur Juste Bonnet ; et la fin tant désirée serait certainement venue si, par instinct de la conservation, sans se rendre du tout compte de ce qu'il faisait, Juste Bonnet ne s'était raccroché violemment à une des racines, baignant dans la rivière, de l'arbre auquel il avait voulu se pendre.

Il n'était pas resté une minute dans l'eau ; et bientôt il se trouva à terre, sur la rive, échoué.

Hélas ! il avait quand même trop bu d'eau durant cette courte baignade ; car dans un haut-le-cœur il rendit tout le laudanum absorbé.

Ironie dernière, le charbon qu'il avait allumé dans la grille, ne servit qu'à sécher ses vêtements, et à le réchauffer lui-même de son insolite bain froid.

Tant de péripéties en de si courts instants, avaient tellement éteint l'esprit, tellement annihilé les forces corporelles et l'énergie

de Juste Bonnet, qu'il resta là, le misérable, auprès du brasero qui le réchauffait, lamentable épave.

Quand la conscience lui revint, Juste Bonnet se mit à pleurer de rage. Rien n'y faisait ; il ne pouvait pas mourir ! C'était terrible, à la fin, d'être, nouveau Sisyphe, attaché de la sorte au rocher de l'existence !

Piteusement, ayant jeté dans l'eau sa grille, il revint chez lui et se coucha.

Il n'était pas au lit depuis une heure que chanta le coq. C'était le matin.

Quelle dure matinée eut à passer Juste Bonnet. Il était la proie d'une foule de pensées qui toutes, se heurtant, lui oppressaient le cœur... Il n'avait pas demandé à vivre, lui. Non, mais puisque enfin il était venu en ce monde de misère, il lui paraissait inique de n'en pouvoir sortir... Et il pleura d'amères larmes, en proie à une atroce douleur de se sentir vivre encore et malgré tout.

Mais bientôt une sombre énergie s'empara de lui ; car une idée subite lui était venue.

— Non, cria-t-il ; non, je n'ai pas essayé de tous les genres de suicides. Il y a l'instrument béni qui ne rate pas : il y a la guillotine !... J'ai vécu honnête jusqu'à présent ; mais je veux mourir : je deviendrai donc criminel. Je tuerai !

Puis après un temps de réflexion.

— Je tuerai. Mais qui ? puisque je ne veux de mal à personne, et que je n'ai pas d'ennemis connus ? Ah ! tant pis ! que le sort en soit jeté ! Je tuerai la première personne venue, n'importe qui ; et je serai donc enfin délivré.

Il chargea à nouveau son revolver, et descendit de sa chambre en le tenant à la main.

Au bas de l'escalier il rencontra sa gouvernante qui lui demanda gentiment s'il avait passé une bonne nuit.

Juste Bonnet crut voir sans doute une pointe d'ironie dans cette demande ; car une lueur mauvaise passa dans son œil, et il rugit :

— Tant pis ! ce sera vous !

Puis à bout portant, il envoya l'une après l'autre, froidement, férocement, les balles du revolver dans la poitrine de la pauvre femme qui tomba, morte, dans son sang.

Sans plus tarder, Juste Bonnet attela son cheval, et alla immédiatement se livrer aux mains de la gendarmerie.

Les gendarmes firent une enquête sommaire, prévinrent le

procureur de la République et gardèrent vingt-quatre heures Juste Bonnet en prison.

Quand il fut bien reconnu que Juste Bonnet était vraiment l'assassin, Juste Bonnet qui se frottait déjà les mains de l'aise qu'il avait à rêver guillotine.... fut immédiatement dirigé vers un asile d'aliénés, d'où il ne sortira plus.

Et comme sa manie de suicide est bien reconnue, on l'a mis dans un de ces cabanons rembourrés qu'on donne aux fous furieux. Il n'a pas même la ressource de se frapper violemment contre les murs ; car le choc serait impuissant même à lui aplatir un pou sur le crâne.

C'est bien en vain qu'il tenterait maintenant l'impossible suicide.

G. Guitton-Le Rouge.

EN FÊTE [1]

(Suite.)

VI

FÊTE DE NEUILLY

Grande Ménagerie internationale.

!!!La plus grande attraction du monde!!!

JEHAN SANS PEUR ET SES LIONS

MADEMOISELLE DUBARRY ET SON OURS VALSEUR

Débuts

Superbe collection des animaux les plus féroces et les plus rares de l'Univers

Cette affiche, au-dessous de laquelle resplendit le portrait de Jehan sans Peur, elle bariole de rouge et de bleu les murs, les palissades, les colonnes des quartiers élégants de Paris; elle s'étale dans des cadres de bois, avenue de la Grande-Armée; elle rayonne au commencement de la fête de Neuilly.

Et ce soir, comme, avec l'ouverture de la Ménagerie Internationale, coïncident les débuts de la Dubarry, tout un monde de cercleux, de fêtards, de femmes élégantes, — le même monde qui assistait à la revue de Rouvrée donnée à la Bodinière, — arrive en voitures découvertes, monte l'escalier de la baraque, assiège le bureau, où trône, dans une robe de velours noir, constellée de bijoux, une grosse dame au teint de brique, aux joues ornées d'anglaises, la mère de Jehan sans Peur.

Des gens s'interpellent, se reconnaissent, se disent bonsoir de

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 29 juillet.

la main. Sous des pardessus, des habits, sous des collets, de claires robes de mousseline et de batiste. Des bousculades se produisent; de petits cris s'échappent, suivis de rires de femmes. Et cependant, sur l'estrade, des trombones mugissent, des pistons nasillardent, des bassons ronflent, tandis que des lueurs brutales de lumière électrique jettent des nappes de clarté blanche sur des badauds qui regardent, avec des réflexions admiratives ou gouailleuses, entrer les spectateurs.

A chaque instant, la foule grossit : et cachée, là-bas, tout là-bas, derrière une cage, la Dubarry se frotte les mains, en disant à Jehan sans Peur : « Crois-tu que nous en avons un, de monde! » Car elle l'a réalisé, son rêve d'être aimée toute seule par le belluaire. Elle a évincé définitivement la veuve millionnaire. Comment? Oh! la vie est si facile quand on veut s'entendre! Elle a fait agrandir la ménagerie, elle est allée, elle-même, à Hambourg, acheter des lions, des ours, des panthères et un petit éléphant. Et toujours calme, avec des yeux amusés, elle est venue vers le belluaire en disant : « Prends... ce sera ma façon de te meubler. »

Puis, comme elle tenait absolument, pour le premier jour de la fête, à débuter, elle l'a prié de lui trouver un numéro sensationnel. Bienveillant, il a daigné consentir à cette fantaisie. Alors elle a lancé des invitations à tous les gens qu'elle connaissait. Dubarry en dompteuse! Quel événement! Attraction autrement intéressante qu'un rôle à la Bodinière! Et elle ne s'était pas trompée. Car ils viennent tous, les amis, et les camarades. S'ils pouvaient la voir dévorer?

Dès l'entrée dans la ménagerie, ils ont des gestes d'étonnement. Comme c'est large! Comme c'est vaste! Et cette rampe de gaz qui tient toute la longueur de la salle et flambe furieusement!

Cependant les femmes ont de petits froncements de narines. Oh! quelle odeur de fauves! Mais elles oublient vite ces parfums un peu sauvages pour admirer le petit éléphant qui se tient à l'entrée, très doux, avec des yeux malins sous ses longues oreilles, quémandant des friandises du bout de la trompe. A côté de lui, se trouve un employé, portant sur un plateau des petits pains ; les femmes en achètent, les donnent à l'éléphant, avec des cris de terreur: Seigneur Dieu, s'il allait les avaler aussi?

Elles continuent d'aller devant les cages, faisant « pfutt! pfutt! » et « chitt! chitt! » devant les singes aux visages de vieilles femmes hargneuses, qui bondissent, s'accrochent aux barreaux, et, avec des

claquements de dents semblent vouloir les mordre; elles prennen des mines dégoûtées à la vue des hyènes qui vont, la tête basse lâches et sournoises; elles s'extasient aux panthères fines et souple qui s'allongent ainsi que de grandes chattes voluptueuses; elles s répandent en exclamations admiratives devant les tigres hautain et nerveux, les tigres dont les peaux mouchetées font de si douil lettes descentes de lit; elles trouvent les ours lourds et communs.

Et soudain, avec de légers frissons dans le dos, elles se pâment voici des lions, majestueux et solennels, marchant lentemen comme des rois de tragédie, des lions énormes aux longues cri nières qui, de leurs yeux clignotants à cause de la flambée du gaz regardent d'un air las et ennuyé les spectateurs et semblent dire « Si nous étions dans le désert, croyez-vous que ça se passerai ainsi? » Et tout à coup retentissent des exclamations attendries oh! ici! des lionceaux tout jeunes, câlins et gentils, s'ébatten autour d'une lionne, sautent, se mordent, se renversent sur le do avec de petits grognements de satisfaction et, finalement, s'étirent gracieux comme de jeunes chiens auxquels on aurait donné d sucre.

Et l'admiration se change en émerveillement. Les cages succèden aux cages; il y en a tellement que le trajet, avec les pauses et le arrêts, dure au moins une demi-heure. Ah! jamais l'on n'a vu un ménagerie aussi vaste, montée avec un tel luxe. La Dubarry a fai royalement les choses.

Devant l'une des cages centrales, la Princesse était assise e compagnie de la Pompadour et de Rouvrée.

Celui-ci avait perdu sa douce quiétude d'égoïste. Il semblai très préoccupé. Si l'une des deux femmes lui adressait la parole, i répondait, dans un brusque soubresaut, comme s'il sortait d'u rêve.

La Princesse se pencha à l'oreille de la Pompadour:

— Qu'est-ce qu'il a, Rouvrée?

La petite danseuse répliqua tout bas:

— Il est très embêté.

— Pourquoi?

Dame, son amant, de plus en plus amoureux d'elle, avait fait de dettes; il s'était adressé à ces gens aimables qui prêtent cent loui à condition qu'on leur en rende deux cents. Mme Mère avait décou vert le pot aux roses, s'était fâchée, avait exigé que son fils rompi avec la ballerine. Mais lui, « penses-tu? » n'avait pas voul

capituler; agnelet calme devenu loup enragé, il avait montré les dents; il avait tenu à ce que sa mère lui rendît les comptes provenant de la succession paternelle. Mme Mère s'était rebiffée; et maintenant, la parole était aux notaires et aux avoués.

— Et je le fais marcher, va! conclut la danseuse.

— Tu as bien raison, dit la Princesse. Pour ce qu'ils valent, les hommes!

Et elle fut reprise par l'obsédante pensée qui la ramenait toujours vers d'Osmers. Dire que celui-là ne venait plus du tout la voir, qu'il ne lui téléphonait plus, qu'il ne lui envoyait même pas un mot! Ah! le joli Monsieur!

Et sa colère s'accroissait de ce que son beau-père, au rapport quotidien, ne lui apportait jamais rien de nouveau, ni de décisif.

Elle lui en donnait cependant, des louis et des papiers bleus ornés des signatures du caissier principal et du secrétaire de la Banque de France! C'était elle-même qui lui demandait : « Avez-vous besoin d'argent? »

Invariablement, M. Pâris répondait oui; il empochait la somme; mais chaque matin, quand il venait rendre compte de sa mission, il déclarait que « peut-être y avait-il quelque chose entre Mme d'Alvarays et le marquis, mais il fallait attendre encore. On ne pouvait se prononcer. Aux courses, au Bois, dans les restaurants, ils se tenaient parfaitement tous les deux. Il croyait bien à un flirt. Cependant jamais le marquis et Andhrée ne restaient seuls ensemble; jamais l'un n'allait chez l'autre, et *vice versa*. »

Afin d'obtenir une gratification importante, Zizine ayant envie d'une belle broche, il poussa un jour la plaisanterie jusqu'à affirmer que, connaissant un endroit où ses clients devaient aller en soirée, il s'était fait engager comme maître d'hôtel; et, le plus sérieusement du monde, il ajouta qu'il avait surveillé toute la nuit Andhrée et d'Osmers et que, ma foi! ceux-ci s'étaient livrés à de simples privautés permises dans les salons.

A la vérité, fidèle à l'engagement pris vis-à-vis de sa conscience, après avoir renvoyé les cinq louis au marquis, il s'arrangeait de façon à savoir où celui-ci se rendait chaque jour avec Mme d'Alvarays, afin de pouvoir donner à la princesse quelques renseignements qui justifiaient sa filature. Mais, en honnête homme, protecteur d'amoureux, il ne les suivait plus, préférant passer ses instants de liberté auprès de Mlle Zizine, qui, le tenant pour un industriel millionnaire, avait les plus grands égards pour lui.

Toutes ces histoires, M. Pàris les contait avec un tel aplomb, un accent de vérité si convaincant, que la Princesse l'écoutait avec une foi absolue. D'ailleurs, elle le jugeait trop simple d'esprit pour le soupçonner de mensonge. Cependant un vague instinct de femme jalouse, désireuse de vengeance, la poussait à croire que le flirt entre Andhrée et le marquis était plus vif que M. Pàris ne se l'imaginait. Comment! pendant des mois et des mois, d'Osmers, si càlin et si malin, ferait la cour sans rien obtenir! Hypothèse bien invraisemblable pour elle, qui connaissait l'homme et sa façon d'agir.

— Eh bien, ma chère amie, vous rêvez?

Elle releva la tête. Devant elle, Bourrelier, en habit, ganté de blanc, une énorme orchidée à la boutonnière, s'inclinait, la face toujours rouge et épanouie.

Elle lui tendit une main qu'il porta à ses lèvres, puis il demanda :

— Tiens! M. d'Alvarays n'est pas avec vous, ce soir?

— Non ; je ne sais pas ce qu'il ma raconté... Il avait des amis à voir...

Bourrelier s'assit aux côtés de la Princesse; et tout de suite, après avoir pris à témoins la Pompadour et Rouvrée, il déclara que jamais son amie n'avait été plus en beauté que ce soir.

Elle lui donna un coup d'éventail sur la main :

— Allons ! ne commencez pas !...

— Je me contente de continuer.

Et il eut un soupir profond qui disait tout son amour. Puis il éprouva le besoin de chanter son éternelle chanson : « Ah ! pourquoi la Princesse était-elle toujours inflexible ? »

— Vous savez bien, dit-elle, que vous, je vous réserve pour le mariage.

— Mais je ne demande pas mieux !... Donnez votre consentement... Et demain je fais publier les bans.

— Attendons encore un peu. Nous ne sommes pas pressés.

Il prit un air désolé ; puis, au bout de quelques minutes, sa physionomie se fit grave :

— Est-ce qu'il y a longtemps que vous n'avez vu M. d'Osmers ?

D'un ton indifférent, elle répondit :

— Depuis des siècles... Je ne sais ce qu'il fait.

Le boursier se gratta l'oreille. Il commençait à être inquiet.

Que devenait son titre romain ? Deux semaines auparavant, d'Osmers lui avait dit que l'affaire était en bonne voie, que tout allait être promptement arrangé. Mais, depuis, Bourrelier n'avait plus reçu de nouvelles, et, anxieux, il se demandait :

« Diable ! n'aurais je pas été roulé ? »

A ce moment, un brouhaha, des acclamations joyeuses, des bravos retentirent du côté de l'entrée. Des hommes levaient leurs cannes ou leurs chapeaux ; des femmes, tout en s'égosillant, battaient des mains. Déjà, la Princesse et la Pompadour étaient montées sur leurs chaises pour mieux voir.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Bourrelier.

— Une noce qui arrive !

A son tour, le boursier, grimpant sur un siège, vit, au bras de son mari — un jeune homme très fin qui riait en découvrant de jolies dents, — une mariée à la frimousse éveillée, qui, d'un geste gracieux, saluait le monde, gaie et pimpante sous le voile rejeté en arrière, la taille fine en sa robe de satin blanc.

Derrière le couple, venait le Rigolo, celui qui, à la soirée de *Paris-Cascade*, avait dansé si bien la gigue. Il avait pris le bras d'une vieille dame qu'il ne voulait plus quitter : « Je suis garçon d'honneur ! clamait-il ; je suis garçon d'honneur ! » Et, accompagnant la noce qui se composait d'une vingtaine de personnes, une foule suivait, qui, touchée de la gentillessse des mariés, formait une escorte d'honneur, aimable en sa gouaillerie.

La Princesse serra le bras de la Pompadour :

— Tu ne reconnais pas la mariée ?

— C'est Margot, l'ex-vendeuse de chez notre modiste ?

— Oui.

La Pompadour fit comme les autres ; elle battit des mains, tandis que la Princesse, attendrie par la grâce des deux petits, leur pardonnait enfin d'avoir touché les vingt mille francs envoyés par d'Osmers et applaudissait à son tour.

Margot passait devant la Princesse : elle l'aperçut ; vivement elle entraina son mari ; et dans une explosion de joie :

— Oh ! bonsoir, Madame, bonsoir !

Elle désigna Henri :

— Vous voyez, je l'ai enfin ! Et un peu grâce à vous !...

Elle lança cette phrase comme un chant de victoire.

— Mais, demanda la Princesse, vous ne dansez donc pas, ce soir ?

La petite fit une moue dédaigneuse. On en avait assez de la danse, pour aujourd'hui ! Après le déjeuner, on était allé dans des landaus, à la Cascade. Et, là, on avait pendant des heures polké, valsé, mazurké.

— Nous ne nous sentions pas le courage de recommencer... Alors, nous avons décidé de venir à la fête, voir les débuts de Mlle Dubarry... Après, nous irons sur les montagnes russes... C'est plus amusant et plus neuf, n'est-ce pas ?

Mais déjà le Rigolo avait fait déloger des gens ; il vint vers les mariés, les força à suivre, et il leur offrit des places d'honneur, devant la cage centrale, celle où devaient avoir lieu les plus beaux exercices. Les deux petits le remercièrent, avec leurs façons toujours si gentilles, pas du tout effarouchés, en Parisiens qui aimaient et comprenaient les plaisanteries.

Décoiffé, la canne levée, le Rigolo lança :

— Ne craignez rien, vous êtes sous ma protection... A présent, vous serez heureux !

Et, les bras allongés, il les bénit, tandis que les spectateurs applaudissaient, souriant aux enfants qui se tenaient serrés l'un contre l'autre, en extase.

L'orchestre avait quitté l'estrade ; à l'intérieur de la ménagerie, se mêlaient maintenant, aux rugissements des cuivres, les bâillements ennuyés des lions. Le spectacle allait commencer.

Soudain, la Princesse, qui, tout en écoutant Bourrelier, regardait distraitement à droite ou à gauche, tressaillit : au bras du marquis, Mme d'Alvarays entrait, suivie de Ponthieux. Un accès de colère crispa le visage de la Princesse : quoi ! sa rivale venait jusqu'ici dans ce milieu de fêtards et de demi mondaines, elle s'affichait aussi hardiment avec d'Osmers, qui lui parlait tout bas, presque à l'oreille !

Et sa colère s'accrut encore, quand elle dut constater que, ce soir, Mme d'Alvarays, avec sa physionomie si fine et si distinguée, ses yeux caressants aux longs cils recourbés, était plus jolie que jamais.

Bourrelier, qui suivait tous les gestes et tous les regards de sa voisine, dit :

— Tiens ! mais M. d'Alvarays vous a abandonnée pour sortir avec sa femme ?

C'était vrai ; la Princesse n'avait pas encore aperçu Gaston, qui marchait derrière les Ponthieux, les mains dans les poches, la

canne sous le bras. Elle réfléchit : Qu'est ce qu'il faisait là, cet imbécile ? Il était sans doute revenu trop tard des courses, et pris au dépourvu, il avait dîné chez Ponthieux. N'aurait-il pas pu lui téléphoner qu'il assisterait aux débuts de la Dubarry?

Cependant, elle ne s'inquiéta pas davantage de son amant. Elle se tourna vers Bourrelier :

— Qu'est-ce que vous pensez de Mlle d'Alvarays ? Vous la trouvez bien?

Il fit :

— Heu! heu!

— Elle s'habille comme une grue.

Tout en pensant le contraire, Bourrelier répondit oui. D'ailleurs, maintenant, les femmes du monde voulaient tellement jouer les cocottes !

Déjà, la Princesse ne l'écoutait plus ; elle continuait d'observer le marquis et sa compagne qui causaient avec abandon, souriants, s'entendant très bien. Et, du coup, elle fut presque contente : si son beau père n'avait pas été assez intelligent pour découvrir quelque chose, elle, ce soir, aurait certainement plus de perspicacité.

L'imminence de la représentation avait forcé les spectateurs à se masser devant les cages. Tandis qu'aux secondes, contenus par une barrière de bois à claire-voie, tout un peuple de petits bourgeois et d'employés en chapeaux ronds et casquettes, de femmes en chapeaux négligés ou nu-tête, se pressaient, lançant souvent des blagues qui n'étaient pas inédites, aux premières, gentlemen en habit et dames en toilettes légères, s'étaient assis sur les chaises. Mais derrière ceux ci, s'entassaient encore, en rangs serrés, d'autres gentlemen et d'autres dames qui, faute de sièges, restaient debout.

Andhrée et sa bande durent imiter ces derniers. Comme la Princesse les épiait toujours, elle vit le marquis saluer Silvany, lequel, les poches bourrées de livres, d'autres volumes sous les bras, venait, toujours impassible et doux, assister aux débuts de sa maîtresse.

Un bonisseur clama :

— Mesdames et Messieurs, le spectacle va commencer... Attention! Le dompteur Léopold et ses hyènes!

A l'entrée du dompteur, la Princesse vit Andhrée et le marquis céder à un même mouvement. Ils s'assurèrent que Gaston s'intéressait aux exercices du belluaire ; quand ils en furent certains, ils

se rapprochèrent d'un élan simultané; et leurs yeux qui se cherchaient, se sourirent. Peu leur importait le spectacle, — ce dompteur avec ses hyènes, hors d'œuvre banal d'une représentation qui n'avait servi qu'à les faire se trouver ensemble une fois de plus encore! Ce soir, ils étaient heureux.

Il n'en allait pas de même tous les jours. Depuis qu'Andhrée avait perdu de sa rigidité première, depuis qu'elle avait permis au marquis de la saisir parfois dans ses bras et de chanter la chanson des baisers, d'Osmers devenait fiévreux, ne commandait plus toujours à ses nerfs. Il la pressait, l'implorait. Et comme lui, épuisée de désirs, les mains brûlantes, la poitrine haletante, les yeux mourants, elle le repoussait; mais elle souffrait dans toute sa chair, avec l'envie de crier à pleine voix sa douleur. Ah! ne pouvoir lui céder! Être retenue par des scrupules quand tous ses désirs la poussaient à l'abandon suprême! Torture épouvantable, martyre qui la jetait dans un hébètement vague.

Car, après ces scènes, survenaient des bouderies; pis encore, des fâcheries. Le marquis s'écriait : « Non, vous ne m'aimez pas »! Et ils prenaient l'engagement de ne plus se voir, de ne plus jamais se parler.

Elle rentrait alors à l'hôtel, avec une tension des nerfs qui durait des heures. Puis une détente se faisait : les larmes venaient abondantes, si nombreuses qu'elle ne cherchait même pas à essuyer son visage. Et elle se promenait dans sa chambre, ouvrait la fenêtre pour boire de l'air, laissait glacer son corps par la fraîcheur nocturne, jusqu'au moment où, des blancheurs d'aube montant dans le ciel, elle s'enfouissait dans les draps, grelottant de fièvre, pour s'endormir enfin d'un sommeil traversé de visions désespérées.

Au matin, une sonnerie de téléphone retentissait; en sursaut, Andhrée se réveillait, décrochait le récepteur placé à portée de sa main. C'était le marquis qui téléphonait. Aussitôt toutes ses résolutions de rupture de s'en aller! Elle se faisait lâchement caressante, lui demandant pardon de l'avoir chagriné la veille, et de nouveau, rendez-vous était pris pour se retrouver bientôt avec les Ponthieux.

Ces souffrances presque quotidiennes creusaient les joues d'Andhrée, faisaient apparaître autour des yeux des cernes bleuâtres; toute la santé qui avait refleuri en elle semblait sur le point de disparaître. Et Andhrée avait de subites terreurs quand elle se regardait dans la glace : « Si elle allait devenir laide? »

Cependant, ce soir, elle se savait belle et elle était heureuse. Devant Gaston qui, à l'improviste, vint dîner chez les Ponthieux où Andhrée et le marquis se trouvaient aussi, ils avaient dû se montrer plus réservés; d'Osmers, avec le contentement intime et la joie ironique de se moquer un peu de d'Alvarays, lequel ne voyait rien, avait été vis-à vis d'Andhrée d'une politesse raffinée et d'une galanterie charmante. Et, sans qu'elle se l'avouât, celle-ci trouvait dans le danger de l'aventure, qui se corsait par la présence de son mari, un piment nouveau, un sentiment analogue à celui de l'écolier qui goûte un plaisir particulier à être en faute, sous l'œil exercé d'un surveillant.

Gaston contemplant toujours les hyènes, le marquis et sa compagne continuaient de parler entre eux, très bas, leurs joues se frôlant presque. Au bout de quelques minutes d'examen, la Princesse fut fixée : « Il faut que mon beau-père soit bête comme une cruche... Je parierais tout ce qu'on voudrait que d'Osmers est l'amant de cette femme-là. » Et elle haussa les épaules. Quand elle pensait que Gaston contemplait des animaux au lieu de s'apercevoir de la comédie qui se jouait devant lui ! Il se croyait très malin, sûr de la fidélité de son épouse. Quel admirable Empereur des aveugles, il aurait pu faire !

Soudain, elle se sentit bousculée par une foule de gens qui passèrent en jouant des coudes. Les exercices de M. Léopold étaient finis; on arrivait aux attractions; tout le monde se portait devant la grande cage centrale, une cage immense aux barreaux dorés, peinte en blanc avec des filets bleus.

Au bras de Bourrelier, la Princesse suivit le flot, se retrouva à côté de la Pompadour. Comme elle se retournait, elle aperçut, non loin d'elle, Mme d'Alvarays et ses amis.

Celle-ci, ainsi que son mari, la vit à son tour. Pas plus que Gaston, Andhrée ne broncha. Elle sentit seulement comme un petit coup de vrille au cœur; quant à lui, il attendit que sa femme se fût engagée de nouveau dans une conversation avec le marquis, pour pouvoir, en désignant du doigt les Ponthieux à sa maîtresse, indiquer qu'il avait dîné chez eux; ensuite il écarta les bras, ce qui signifiait qu'il n'avait pu agir autrement; enfin, les doigts sur la bouche, simulant un bâillement étouffé, il montra qu'il ne s'amusait pas du tout. Il se livrait à cette pantomime afin de désarmer sa maîtresse qu'il devinait furieuse. Car il la prévoyait, la scène ! Mais lui, n'enrageait pas moins : comment ! sa maîtresse était

encore avec Bourrelier! Elle laissait ce financier lui parle malgré les observations qu'il lui avait déjà faites à ce sujet! Ah lui aussi, à son tour, si la Princesse se fâchait, élèverait la voix

Bourrelier, qui voyait d'Osmers si près de lui, cherchait à rencontrer les yeux du marquis. Celui-ci l'aperçut. Aussitôt le colissier lui lança un grand coup de chapeau. Puis d'un clin d'œ interrogatif, il demanda : « Et notre affaire ? »

D'un signe de tête, d'Osmers fit comprendre que l'affaire alla très bien. Puis il parla : « Demain, peut-être, il y aurait u résultat. »

Bourrelier le remercia d'un battement de paupières. Et calé s sa chaise, les mains sur la pomme de sa canne, il se retourna, portant une attention soutenue au spectacle.

En un costume des plus riches et des plus collants, Jehan sa Peur, dans la grande cage aux barreaux dorés, faisait déjà, depu quelques instants, travailler ses lions.

A grands coups de fouet, il les pourchassait, les forçait à saut par-dessus les barrières. Et les fauves rugissaient terriblement.

Tous les spectateurs, même Andhrée et le marquis, suivaient travail du belluaire. Seule, la Princesse jetait des regards de cé à ces derniers, sans se soucier du dompteur et de ses animaux. fallait que ce soir, elle surprît quelque chose.

Après avoir mis quatre fois sa tête dans la gueule d'une lionn après avoir fait une promenade à califourchon sur le dos de ce bête, après avoir accompli bien d'autres exercices plus extraord naires, Jehan sans Peur arriva à la fin de son travail. Des acc mations retentirent.

Dans le crépitement des fusées lançant des étincelles dorées, milieu de coups de revolver retentissants, dans des feux d'artifi des clartés et des vols gris de nuages de poudre, une demi-douzai de lions se ruaient, bondissaient, tournoyaient sur eux-mêm pour bondir de nouveau, se cogner aux barreaux de la cage, qui semblait destinée à s'effondrer sous ces chocs, tandis que des rug sements emplissaient la ménagerie, des rugissements de bê fauves déchaînées qui faisaient taire l'éclat des cuivres et déc raient les oreilles des spectateurs.

Le Rigolo hurlait : « Bravo, bravo, Jehan ! » Margot et Hel l'imitèrent; aux premières comme aux secondes, les femmes pâmèrent, criant d'admiration. Ce fut un délire quand le dompte revint saluer.

La Pompadour poussa le coude de la Princesse :

— Maintenant, nous allons voir la Dubarry.

La Princesse dit oui, machinalement, d'un ton si sec que son amie la regarda :

— Qu'est-ce que tu as ? Tu n'es pas malade ? Tu es toute pâle.

— C'est vrai, fit Bourrelier.

La Princesse essaya de sourire : non, elle n'était pas souffrante : peut-être avait-elle trop chaud, simplement.

Elle cessa de parler ; elle venait enfin d'apercevoir Andhrée et le marquis qui, furtivement, s'étaient serré les mains. Ah ! cette fois, elle n'avait plus à douter ! Tous ses soupçons se confirmaient. Le marquis la trompait avec Mme d'Alvarays.

Dans la foule, des rires et des ricanements s'élevèrent. L'ours valseur de la Dubarry venait d'entrer dans la cage, — un ours énorme, tout blanc, qui, debout sur ses pattes de derrière, les autres pattes retombantes, avec sa grosse tête, toujours dodelinant, son ventre en avant, ressemblait à un gros clown maladroit. Trois coups secs de bâton appliqués sur le fond de la cage, le grincement d'une porte de fer : et la Dubarry apparut, costume de dompteuse en velours noir, épaules et bras nus, la jupe échancrée sur le côté droit laissant voir une jambe fine, moulée dans un maillot de soie rose. Une fourche à la main, elle s'avança, salua le public et commença de faire travailler la bête, qui docilement, consentit à sauter par-dessus des traverses de bois et à crever des cerceaux de papier.

Au bout de quelques minutes, la Pompadour murmura :

— C'est pas épatant, tout ça.

Le public, un peu déconfit semblait partager l'avis de la ballerine.

Seuls, Andhrée et d'Osmers ne formulèrent aucune opinion, occupés qu'ils étaient encore à se parler tout bas.

Cependant ils finirent par relever la tête. Un rire immense secouait la salle.

La Dubarry venait d'affubler l'ours d'une longue robe aux plis flottants ; elle le força à se dresser sur ses pattes de derrière, le coiffa d'une perruque jaune semblable à celle des danseuses de music-halls anglais ; puis elle fit un signe. Le gaz s'éteignit. Et, soudain, la cage, après une seconde d'obscurité, s'éclaira. Placées sur une estrade au-dessus des spectateurs, des lampes électriques

dardèrent des jets de lumière qui bariolèrent de nuances tendrement vertes et roses la robe aux plis flottants ; et aux sons de l'orchestre qui jouait lentement, l'ours, d'un pas mal assuré, se mit à valser, imitant de façon grotesque une danse de Loïe Fuller.

Avec un fouet qui remplaçait la fourche, la Dubarry battait la mesure, excitait l'animal du geste et de la voix, et peu à peu, aux « hop! hop! » de la petite dompteuse, l'ours tournait plus vite, accélérait la danse.

Tout à coup, combinés avec des jets qui venaient de l'estrade, d'autres jets électriques jaillirent des dessous : aux rougeurs des flammes se mêlèrent des flambées d'or, et l'on vit la Dubarry, saisissant la bête, se coller contre elle, tournoyer avec les grosses pattes de l'animal sur ses épaules, tandis que l'orchestre jouant toujours plus vite, le tournoiement s'exaspérait.

Des bravos claquèrent, des exclamations triomphales montèrent vers le plafond de toile de la baraque.

Grisée par ce succès, la Dubarry allait toujours, sentant contre sa joue le souffle chaud de l'animal, ravie de cette danse excentrique, ne demandant qu'à tourner le plus longtemps possible. Elle s'amusait, valsait pour son plaisir. Vu de la salle, le numéro devait être extraordinaire.

Une clameur soudaine ébranla la ménagerie. La Dubarry venait de tomber!

Sous le poids de l'ours, qui, empêtré dans les plis de la robe, s'agitait, grognant et furieux, donnant des coups de dents et de griffes, la jeune femme se débattait renversée sur le plancher, couvrant son visage avec ses bras, sans crier.

Déjà, le gaz était rallumé; des employés armés de fourches cherchaient à repousser la bête qui, de plus en plus furieuse, mettait en pièces la robe, atteignait de ses griffes la dompteuse qui continuait de se débattre. Enfin la porte s'ouvrit, donnant passage à Jehan sans Peur. Celui-ci, à coups de barre de fer, fit reculer l'animal, le força à rentrer dans une autre cage; puis il emporta la Dubarry qui, couverte de sang, essayait de sourire quand même.

La Princesse et la Pompadour s'étaient précipitées, précédées par Silvany; et soudain les deux femmes s'arrêtèrent net. Malgré des blessures aux bras et à la gorge, la Dubarry conservait son air calme. Assise sur une chaise le visage immobile, les yeux à demi fermés, elle murmurait : « Ça n'est rien. »

A ce moment, Jehan sans Peur voulut, avec un mouchoir, essuyer le sang qui s'échappait.

Mais Silvany, un Silvany nouveau, aux yeux de colère, à la parole vibrante, saisissait le dompteur, l'obligeait à se reculer, en disant avec un accent terrible :

— Vous, allez-vous en !

Et, comme stupéfait, l'autre ne répondait pas :

— N'avez-vous pas entendu triple idiot? repartit le baron. Si vous restez là, je vous casse la tête.

Il avait perdu toute son indolence; il paraissait fou de rage, si décidé à commettre une irréparable action que le belluaire recula ; et comme pris de peur, le visage décomposé, il s'éloigna.

Alors la Princesse et son amie virent Silvany saisir la Dubarry, l'embrasser d'un baiser passionné, puis, avec une habileté de praticien, étancher le sang qui ruisselait des blessures, se rendre compte de leur profondeur, tandis que, sans dissimuler maintenant son émotion, il murmurait : « Ma pauvre petite, ma pauvre petite, ce ne sera pas grave... Ne craignez rien... Moi aussi, autrefois, dans ma jeunesse, quand je voyageais, j'ai été blessé... Une panthère m'a labouré les côtes de ses griffes... Vous le savez... Vous avez vu?... Je porte encore les marques... »

Et tout en continuant d'étancher le sang, tandis que sa maîtresse, qui, maintenant, presque évanouie, incapable de prononcer une parole, le remerciait d'un regard attendri, il répétait avec son doux accent chantant : « Ma pauvre petite, ma pauvre petite... » et ces mots étaient dits avec tant de tendresse, tant de compassion profonde, que la Princesse et la Pompadour se regardèrent, étonnées. Quoi! celui-là avait donc toujours joué la comédie? Il était amoureux comme les autres?

Un médecin, qui se trouvait parmi les spectateurs, arrivait, offrait ses services. — « Oui, oui, docteur, dit Silvany, venez avec moi. » Et l'homme à l'apparence si débile, prenant sa maîtresse dans les bras, l'emportait vers sa voiture, presque en courant, tandis qu'il répétait toujours : « Pauvre... pauvre petite!... Oh! cette brute de dompteur! »

En rentrant à l'intérieur de la ménagerie, la Princesse et la Pompadour retrouvèrent tous les spectateurs debout et causant avec animation. Ils attendaient; ils voulaient savoir la gravité des blessures de la dompteuse.

Enfin, Jehan sans Peur annonça que l'accident, tout en étant

sérieux, ne mettait pas la vie de la Dubarry en danger. Cette annonce amena une détente; et, dans un brouhaha de paroles confuses, d'exclamations apitoyées, la foule se décida à se porter vers la sortie.

Toujours au bras du marquis, Andhrée, qui avait tenu à rester elle aussi, ne cachait pas son émotion. Cette pauvre Dubarry, ne lui devait-elle pas un peu de reconnaissance? D'Osmers se souvenait il que c'était elle et la Pompadour qui, le soir où le marquis sortait du cabaret de la Mort, l'avaient prévenu de l'attaque de la Purée et de ses compagnons? Il annuta. Et tous deux, ils eurent une même pensée : Oui, ils devaient se souvenir. Ce soir-là marquait la date de leurs premières amours.

Tout à leur conversation, ils ne firent pas attention à la Princesse qui s'était rapprochée d'eux et les écoutait. Elle allait blême, les dents serrées.

— Voulez-vous prendre mon bras? demanda Bourrelier à la jeune femme.

Elle répondit non : seulement qu'il se tint près d'elle.

Andhrée et toute la bande étaient arrivés à la sortie. Ils gravirent quelques marches, puis ils se trouvèrent sur l'estrade, devant le contrôle où trônait toujours, en sa bouffissure épaisse et constellée, la mère de Jehan sans Peur.

En attendant le moment de descendre, Andhrée continuait de causer avec le marquis, lorsqu'elle recula tout à coup. Devant elle, se dressait la Princesse, les traits contractés par la colère.

Celle-ci n'avait pu se contenir. Que Mme d'Alvarays emmenât à la fois Gaston et le marquis, c'en était trop!

Elle bousculà Andhrée et se plantant droit devant M. d'Alvarays, de façon à ce que sa femme entendît :

— Bonsoir, toi.

Il la regarda sans répondre. Comment! Devant Andhrée, sa maîtresse se permettait?

Celle-ci, délibérément, reprit :

— Il me semble que tu m'as abandonnée suffisamment ce soir. Peut être, pourrais tu venir un peu avec moi, maintenant?

Elle plastronnait, gorge en avant, grimaçant un sourire dans un affreux rictus.

Les Ponthieux échangèrent un clin d'œil. Oh! oh! ça se corsait davantage. Le marquis devint très pale. Qu'allait-il se passer? Le coup était-il dirigé contre lui? Il se roidit, décidé à répondre à l'attaque.

Mais la Princesse, la taille droite, les yeux fixes, avec l'aisance de mouvements des filles habituées aux disputes violentes, s'adressait à d'Alvarays :

— Eh bien! tu ne m'as pas entendu? Viens-tu, oui ou non?

Stupéfait, il balbutia, bêtement :

— Mais... mais...

Elle prit un air niais, pareil à celui de son amant :

— Mais... mais... quoi? Préfères-tu que Bourrelier me reconduise? Si c'est cela que tu désires, tu n'as qu'à me faire un signe.

Gaston sentit les regards de sa femme et de ses amis fixés sur lui. Il eut envie de gifler sa maîtresse; mais au nom de Bourrelier, de cet homme qu'il jugeait répugnant et qu'il rencontrait toujours sur sa route, tout son orgueil le fouetta. Laisser le champ libre à ce boursier? Consentir à ce que ce tripoteur pût dire le lendemain à ses amis: « Vous savez, j'ai ramené hier la Princesse à son hôtel? » Ah! cela, jamais il ne le permettrait.

Et cependant, pouvait-il commettre cette grossièreté d'abandonner là, ainsi, brusquement, sa femme devant les autres?

Il eut une minute d'hésitation, partagé entre le désir de dire son fait à la Princesse et la crainte du scandale.

La Princesse saisit son hésitation. Elle ricana:

— Tu peux venir, va!... Ta femme a un compagnon assez aimable... elle se passera bien de toi.

Il ne comprit pas la perfidie de la phrase. Ahuri, il regarda le marquis, jugeant qu'en effet celui-ci pourrait reconduire Mme d'Alvarays à la maison ; mais tout à coup il sentit une petite main qui le poussait vers la Princesse.

En même temps, il entendit une voix faible, une voix que l'émotion rendait enrouée, qui disait :

— Allez donc, Monsieur! Mais allez donc!

Il reconnut la voix d'Andhrée.

Alors, éperdu, les oreilles bourdonnantes, le cerveau vide, les yeux troubles, sous la poussée de sa femme, qui le jetait en avant, il tomba dans les bras de la Princesse. Celle-ci, salua Andhrée, et avec un rire canaille, elle lança :

— Merci, Madame!

Et, triomphalement elle entraîna son amant, lui prenant le bras, le tirant avec brusquerie, le remorquant comme un pantin vidé.

Les Ponthieux étaient restés en place, muets, n'osant plus se

regarder ni fixer Andhrée. Le marquis, très pâle, suivait de l'œil Gaston et la Princesse. Du pied, Lilette frappait le plancher de l'estrade. Ah! si une telle aventure lui était arrivée, si son mari avait jamais commis la grossièreté que Gaston venait de se permettre! Elle eût tué la Princesse, assassiné Ponthieux.

A ce moment, Henri et Margot passèrent, heureux et réjouis, maintenant qu'ils savaient que l'accident de la Dubarry n'était pas grave : derrière eux, le Rigolo disait : — « Vous savez, au premier, je serai le parrain. »

Dans un suprême effort de volonté, Andhrée s'était redressée. Elle eut une moue de dégoût : Quel misérable était son mari! Mais soudain, elle reprit une gravité hautaine. Sifflant les mots, elle demanda :

— Nous partons?

— Parfaitement, chère amie, dit Ponthieux, parfaitement.

Quand ils furent tous sur la chaussée, dans la fête emplie des stridences des cuivres, des roulements de tambours, des sonorités nasillardes des orgues de Barbarie, parmi les gens qui allaient, s'interpellant, criant, soufflant dans des mirlitons ou des bigophones, dans le tapage de la foule énervée et surexcitée, le marquis laissa les Ponthieux prendre quelque avance.

Alors, regardant Andhrée, lui étreignant avec force la main pour lui faire sentir combien il la plaignait :

— Pauvre... pauvre amie! murmura-t-il.

Elle le remercia d'un coup d'œil caressant : elle ne semblait ni triste ni désolée, son parti était pris. Ah! son mari allait jusque-là! Il n'avait plus aucun respect ni des bienséances ni du simple savoir-vivre. Ce sportsman se conduisait en palefrenier!

Elle saisit la main d'Osmers, appliqua sur la paume, dans le rond de chair que le gant laissait à découvert, ses lèvres chaudes et passionnées, puis, se penchant vers lui, si près que ses cheveux mettaient comme une caresse de soie sur la joue du marquis, elle dit d'un accent ferme, en femme maintenant décidée à tout :

— Attends-moi demain... A quatre heures, je serai chez toi.

VII

Le lendemain, sous un soleil agréablement chaud, après un déjeuner qui s'était prolongé, M. Pâris, en compagnie de

Mlle Zizine, musait aux devantures des boutiques du boulevard des Italiens; sa physionomie exprimait la joie de vivre. Oui, en ce moment, il aurait dû être là-bas, devant l'habitation de d'Osmers, aux aguets comme le chat qui surveille une souris.

Mais ne devait-il pas d'abord subordonner ses actes à sa propre volonté? Or, hier, la Princesse lui ayant versé une somme assez rondelette, M. Pâris avait jugé qu'il ne pouvait mieux employer cet argent qu'en offrant une partie de plaisir à Mlle Zizine. Celle-ci ne connaissait encore ni les Invalides, ni le Sacré Cœur. Ce serait une occasion de faire voir l'un de ces monuments à cette jeune fille qui, malgré les écarts de sa vie, nourrissait des sentiments artistiques et désirait toujours s'instruire.

Tandis qu'ils tardaient à prendre une décision, le regard de Mlle Zizine fut sollicité par l'éclat des diamants faux et des perles non moins fausses qui brillaient à une devanture de magasin. Un collier en strass la tenta particulièrement. Comme il serait joli sur la robe blanche que M. Pâris lui avait payée, l'avant-veille! Oh! si son amant chéri voulait le lui acheter!

M. Pâris déclara que si le collier ne coûtait pas des mille et des cents, il ferait encore cela pour être agréable à sa chère compagne. Tous deux pénétrèrent dans le magasin.

Dix minutes après, Zizine avait le collier en poche.

Ils sortirent du magasin, ravis. Mais comme, ayant finalement opté pour le Sacré-Cœur, ils se disposaient à monter dans l'Urbaine que M. Jules, calme et grave, dominait de sa majesté, M. Pâris sentit tout à coup une main qui l'empoignait par la basque de sa jaquette. Il se retourna, recula, devint cramoisi :

La Princesse se dressait devant lui :

— Ah! c'est ainsi que vous exécutez les ordres que je vous donne? Ah! je comprends maintenant pourquoi vous ne m'apportiez jamais un renseignement!

Les bras croisés, la Princesse contemplait son beau-père, en ricanant. Elle venait de prendre des nouvelles de la Dubarry qui n'allait pas très bien, la pauvre; en sortant de chez son amie qui demeurait rue Laffitte, elle avait aperçu M. Pâris. Étonnée de le voir accompagné par une jeune femme, elle l'avait suivi, l'avait vu entrer avec mademoiselle Zizine chez le marchand de perles fausses. Aussitôt sa religion avait été éclairée.

Il balbutia :

Ecoutez un peu...

— Que je vous écoute? Et pourquoi? Est-ce que vous pens que je ne saisis pas tout à présent? Voilà des semaines que vo vous moquez de moi... Je vois maintenant à quoi servait l'arge que je vous donnais... à vous goberger... et à entretenir des demo selles.

Devant le ton impérieux de la Princesse, Mlle Zizine resta interloquée; elle demanda à voix basse à M. Paris, dont les yeu effarés s'injectaient de sang :

— C'est ta femme?

— J'ai bien d'autres droits sur lui que sa femme, Mademoiseli dit la Princesse. Mais vous, je ne vous en veux pas, vous ne po viez pas savoir.

Elle força Zizine à abandonner le bras de son beau-père; pui s'adressant à celui-ci :

— Vous allez me faire le plaisir de rentrer immédiatement Colombes.

Elle empoigna le digne homme, monta avec lui dans l'Urbai et donna ordre à Jules de se rendre tout de suite à la gare Sain Lazare, tandis que Mlle Zizine, bouleversée, se demandant encor quelle pouvait être cette inconnue, regardait l'équipage s'éloign au grand trot.

A la gare Saint-Lazare, un train allait partir pour Colombes; l Princesse accompagna son beau père jusqu'au wagon; lorsqu'el vit le train s'ébranler, elle cria à M. Paris, effondré sur la ba quette :

— Ne craignez rien... maman saura tout !...

En s'en allant, elle ne perdit pas son temps à récriminer. Com ment, connaissant le caractère de son beau-père, n'avait-elle p prévu la comédie qu'il lui jouerait? Ce qui s'était passé ne devai il pas infailliblement se produire? Il fallait être aveuglée, comm elle l'était, par le dépit et un désir brutal de vengeance pour avo eu la naïveté de confier une mission aussi délicate à un tel homm

Mais, celui-ci liquidé, qui le remplacerait? Hier, quand il s'éta trouvé seul avec elle, Gaston lui avait reproché l'incartade do elle s'était rendue coupable, non pas tant à cause de la présence d sa femme qu'à cause de celle de ses amis. Une scène épouvantabl avec fanfare de gros mots, avait éclaté entre eux. Elle avait fail alors dire tout ce qu'elle savait, lui crier sous le nez : « D'Osme te trompe. Il te trompe... et tu es ridicule! » Mais il lui e demandé : Comment le sais tu? Prouve le-moi. » Elle n'avait to

ars que des soupçons, pas une preuve matérielle. Ah! que faire pour être certaine de la liaison du marquis et de Mme d'Alvarays?

Elle était arrivée devant la voiture où Jules, qui avait vu la scène, demandait, anxieux, s'il n'allait pas perdre son client, un si brave homme, si peu fier, un copain, quoi!

Elle dit au cocher :

— Rentrez... Maintenant, je n'ai plus besoin de vous.

Elle avait arrêté sa ligne de conduite. Puisqu'on ne pouvait se fier à personne, elle agirait elle-même. Et elle n'attendrait pas quarante-huit heures. Tout de suite, elle commencerait sa filature.

Elle se servirait d'un moyen classique, d'un moyen rococo, mais celui-là était encore le meilleur.

Après avoir monté la rue d'Amsterdam, elle avisa, à la sortie des grandes lignes de la gare Saint-Lazare, un fiacre de marauder, attelé d'un cheval blanc mélancolique. Par cette journée d'été, il ne passait que des voitures découvertes; il fallait se contenter du véhicule aux ressorts grinçants, qui avait cet avantage d'être fermé. Elle monta dedans et donna, à quelques numéros près, l'adresse de l'hôtel de Mme d'Alvarays.

Quand elle fut arrivée, elle baissa un des stores et attendit.

Son parti était pris. Si elle n'apercevait rien cet après-midi, elle serait plus heureuse les jours suivants; mais elle finirait par être fixée.

En ce moment, Andhrée s'habillait. Depuis la veille, depuis le moment où elle avait donné rendez-vous au marquis, elle se répétait qu'elle avait eu raison d'agir ainsi. La dernière grossièreté de son mari excusait sa conduite. Rester honnête plus longtemps, respecter le nom de cet homme, quelle duperie! Toutes ses anciennes idées, il fallait les balayer. Que rapportaient-elles? Des déceptions, toujours des déceptions. Vraiment, le monde est délicieux qui reproche aux femmes mariées de céder à l'adultère. Est-ce lui qui distribue le bonheur? Est-ce lui qui sèche les pleurs et calme les souffrances? Non, pensait-elle, il faut s'élever au-dessus des préjugés, vivre pour soi d'abord, travailler à sa propre félicité, ensuite on peut, en s'en moquant, songer à l'opinion des autres.

Elle s'arrangea aussi de façon à ne pas rencontrer son enfant pendant toute la journée.

Et elle voyait d'Osmers; plus encore, elle le sentait près d'elle. Par instants, il lui semblait qu'il lui parlait; et c'était dans l'air, flottant autour d'elle, comme des vols épars de caresses qui tour-

noyaient, se posaient et pénétraient peu à peu sa chair enfiévrée d'amour.

Au matin, elle se surprit devant la cheminée de sa chambre à coucher, une petite pendule Louis XV qui se trouvait là. Depuis combien de temps était-elle levée? Comment était-elle venue devant la cheminée? Elle ne se rappelait plus.

Elle se souvint seulement d'avoir eu, pendant toute la nuit, des cauchemars. Un détail se fixa: elle avait rêvé que, redevenue gamine, elle sautait à la corde.

Puis, à la façon des somnambules qui s'éveillent, elle passa la main sur son front, tint un instant cette main appuyée au sommet de la tête, comme pour chasser une lourdeur qui paralysait tout le crâne. Et elle n'eut plus qu'un désir, revoir le marquis, être dans ses bras, connaître enfin l'amour coupable, celui qui, dans les poèmes et dans les livres, apporte l'extase.

Elle continuait de s'habiller. Sur des bas de soie rose retombaient les hautes dentelles d'un jupon de soie rose, tandis que la taille s'emprisonnait dans un corset rose aussi; et, ainsi vêtue, dans les clartés du jupon, dans les reflets du corset, elle paraissait enveloppée de lumière.

Enfin, elle mit une robe tailleur, très simple; puis, la femme de chambre fixa, derrière le cou, avec une épingle, le col de drap.

Elle se coiffa.

Quatre heures sonnaient à la pendule.

— Vite! vite! mon ombrelle!

Elle allait être en retard! Déjà, d'Osmers croyait peut-être qu'elle n'allait pas venir.

Elle se reprocha ce retard comme une mauvaise action. Oh! le faire attendre, maintenant, le pauvre chéri!

En courant presque, dans les bruissements de la robe et des jupons, elle descendit l'escalier, répondit à la domestique qui demandait: « Madame sort à pied? » un oui bourru, presque brutal.

Enfin, elle se trouva dans la rue.

Elle se sentait la gorge étranglée: sa bouche n'avait plus de salive; les yeux ne voyaient rien: elle allait, la tête bourdonnant d'idées confuses, l'estomac contracté, s'arrêtant quelquefois à cause d'une douleur au cœur; puis, elle repartait à petits pas pressés. Maintenant, elle avait peur: et sa joie était plus âcre encore à cause de cette peur.

Derrière son store, la Princesse, qui guettait toujours, la vit passer. Elle eut un petit cri de joie : Ah ! Mme d'Alvarays à pied, et sans personne qui l'accompagnât ! Mais alors ?

— Suivez cette dame, dit-elle au cocher, en désignant Andhrée.

Quelques minutes après, Mme d'Alvarays s'arrêtait devant le rez-de-chaussée du marquis ; elle sonna et s'engouffra précipitamment dans le vestibule.

Alors, la Princesse eut un rire nerveux ; elle donna des coups d'ombrelle sur le plancher du véhicule ; et, renversée, se frottant les mains, elle exulta : Ça y était ! On ne pourrait pas lui soutenir le contraire, elle avait vu, de ses propres yeux vu, Andhrée entrer seule chez d'Osmers !

Cependant, il ne fallait pas triompher encore. Il se pouvait que le marquis eût invité d'autres personnes, les Ponthieux, par exemple, et que Mme d'Alvarays fût allée le retrouver. Gaston, mis au courant, pourrait répondre :

— Où était le mal, puisque ma femme était avec d'autres amis ?

Elle décida d'attendre.

Déjà Andhrée se trouvait dans le cabinet de travail du marquis. A l'arrivée, il l'avait prise, comme elle le désirait, dans ses bras, d'un geste enlaçant et câlin, et maintenant, il l'embrassait, là, derrière l'oreille, d'un long baiser qui la faisait défaillir. Elle rendit le baiser ; puis, ses lèvres contre celles d'Osmers, avec une voix suppliante démentie par le feu ardent des prunelles : « Voyons, fit-elle, vous allez être sage ?... Vous allez rester tranquille ?... »

Il l'embrassa de nouveau et lui promit de lui rendre la liberté ; mais à une condition : elle enlèverait sa coiffure.

— Oh ! je viens vous rendre une visite !...

Mais, avec une habileté de modiste, il avait dénoué déjà la voilette, enlevé une des épingles qui retenaient le chapeau.

Elle lui donna de petites tapes sur les doigts ; voyons, qu'il finit ! S'il ne se tenait pas mieux, elle s'en allait tout de suite. Et elle le grondait, l'index menaçant.

Sans répondre, il se rendit maître du chapeau, qu'il déposa avec précaution sur une chaise.

— Vous n'êtes pas gentil ; regardez... Maintenant, je suis peignée comme un chien fou.

Elle alla à une glace, se regarda, constata que d'Osmers était très habile : il n'avait pas du tout dérangé l'élégance de sa coiffure. Et comme il revenait, voulant la prendre par la taille, elle se déroba :

— Voyons, que faisiez-vous en m'attendant ?

Il ne consentit à répondre que lorsque, de nouveau, il l'eut tout près de lui, dans ses bras.

— J'étais avec un de mes amis qui, à votre arrivée, s'est enfui.

— Un ami ?

Hé ! oui, ne se souvenait-elle pas que le jour où elle était venue chez lui pour la première fois, il lui avait parlé de M. Tic-Tac ?

— Tic-Tac ? Non, je ne me rappelle pas.

— Un pierrot que j'ai apprivoisé.

Elle se mit à rire ! Oh ! oui, à présent, elle se souvenait. Et M. Tic-Tac était là, tout à l'heure ? Elle l'avait fait envoler ? Ah ! qu'elle eût voulu le voir, cependant !

Il désigna le jardin que, par la grande porte ouverte, ils apercevaient fleuri de roses et de pensées, puis montrant un arbre :

— C'est là que mon ami se tient ordinairement. Peut-être pourrai-je le décider à me rendre une nouvelle visite.

La tête sur l'épaule du marquis, abandonnée contre lui, elle se laissa mener jusqu'à la porte.

— Tic ! Tic ! appela d'Osmers, en imitant ensuite le bruit d'un baiser.

De l'arbre se détacha comme une petite boule grise qui volait ; la boule tomba à terre ; et, dans un ébouriffement de plumes où brillaient des yeux ronds, Andhrée vit, sautillant sur le gravier, M. Tic-Tac qui s'approchait, gouailleur et gai, levant le bec, le baissant ensuite, avec l'air de dire : « Tiens ! une personne que je ne connais pas ! »

— Tic-Tac, venez... venez... continuait d'Osmers.

Le pierrot regarda encore le couple, baissa le bec, le releva ensuite avec décision. Hé ! la jeune dame ne semblait pas farouche ; elle lui plaisait. Il se ramassa sur ses pattes, les détendit et dans un vol rapide, il vint se percher sur l'épaule de d'Osmers.

— Joli Tic-Tac, joli Tic-Tac, disait celui-ci.

Il prit l'oiseau, le caressa doucement de sa longue main fine ; puis, quand le pierrot fut rassuré, il le présenta aux lèvres de Mme d'Alvarays. Celle-ci l'embrassa, le prit à son tour ; et ce fut un jeu charmant d'amoureux. Ils avaient réuni leurs mains et, tout en jouant avec M. Tic-Tac, il arrivait souvent que, au lieu des plumes, c'étaient leurs lèvres qu'ils rencontraient.

Andhrée se renversait alors, s'écriait :

— Non, vous trichez... Ça n'est pas de jeu.

Et le pierrot, droit sur ses pattes, la tête penchée de côté, de ses yeux perçants et malins, semblait répondre : « Croyez-vous? »

Enfin, le marquis rendit la liberté à l'oiseau qui, alerte et guilleret, fila loin, très loin, dans le ciel bleu.

Andhrée restait dans les bras de d'Osmers. Elle sentait maintenant un souffle chaud ; toute une volupté d'amour montait vers elle. La tête renversée, elle murmura :

— Ah ! charmeur qui savez apprivoiser jusqu'aux oiseaux !

Il la baisa sur la bouche, violemment. Il s'emparait d'elle, maintenant, comme d'une chose conquise, d'une chose qui était à lui et ne lui échapperait plus.

— Je t'aime ! fit-il.

Elle ne voulut plus feindre une résistance inutile. En pensant avec quelle force il l'étreignait, devant la volonté impérieuse de celui qui allait être son amant, de longs frissons de volupté l'agitèrent ; tout son être, toute sa chair vibrèrent dans un frémissement exaspéré de passion.

— Oh ! ma Beauté ! murmura-t-elle.

Toujours dans les bras du marquis, tandis qu'il l'entraînait à petits pas, scandant la marche de baisers, elle allait, les yeux clos, les tempes battantes, la poitrine se soulevant en mouvements rythmiques ; et elle ne cherchait plus à savoir où il l'entraînait.

Quand ils furent dans la chambre, quand il commença à ôter l'épingle qui, par derrière, retenait le col, elle lui dit, simplement, les yeux toujours fermés pour ne rien voir :

— Remarquez comment l'épingle est mise... A cause de ma femme de chambre...

La nuit commençait de tomber quand Mme d'Alvarays quitta d'Osmers. Tout de suite, elle fut reprise par la réalité des choses. Mon Dieu ! si on l'avait vue, si on la voyait ?

Un fiacre passait. Elle le héla et, malgré le court trajet à faire à pied, elle monta dans la voiture. Une fois sur la banquette, elle respira dans un soupir de joie.

A ce soupir en correspondit un autre identique. Il s'échappait de la poitrine de la Princesse. Ah ! celle-ci, maintenant, était fixée. Elle la tenait, sa vengeance.

Rentrée à son hôtel, la Princesse demanda vivement à Eugène, qui venait lui ouvrir :

— Monsieur est là ?

— Non, Madame.

Tiens! comment se faisait-il? Gaston lui avait dit qu'il viendrait à 5 heures; il était 7 heures 1/4. Sans réfléchir plus longtemps, elle gravit quelques marches de l'escalier.

Soudain, elle entendit le domestique qui disait :

— On a déjà téléphoné de chez M. d'Alvarays pour savoir si madame était rentrée.

Elle s'arrêta. On avait téléphoné. Pourquoi ?

— Ah ! Madame, je ne sais pas...

Elle se disposait de nouveau à monter. Eugène intervint encore.

— Il y a là un monsieur qui désire voir Madame.

Sans se retourner, elle demanda :

— Son nom ?

— Le comte de San-Remo.

Elle chercha un instant. Le comte de San-Remo? Qui était-ce? Elle ne connaissait pas. Quelque rastaquouère, sans doute, un ami de courses de Gaston qui le relançait jusqu'ici.

— Dites qu'il revienne demain, je ne peux pas le recevoir.

Le domestique, tout en tendant une carte, prit une mine déconfite. Ce monsieur avait tellement insisté! Il tenait tant à voir madame! Depuis deux heures il attendait dans le petit salon.

— Puisqu'il pose depuis si longtemps, il peut attendre encore. Dites que je serai à lui tout à l'heure.

Elle gravit enfin l'escalier, alla à son cabinet de toilette, donna son chapeau à sa femme de chambre, et tout en passant une robe d'intérieur, elle songeait : Quelle jolie scène quand Gaston allait arriver pour dîner, quand elle lui raconterait tout! Elle s'imaginait sa fureur. Oh! il giflerait sa femme, il la battrait peut-être. Mais, surtout, ce qui l'enchantait, c'était la paire de claques que le marquis recevrait. Et le duel ensuite? D'Osmers pouvait être fort à l'épée ; il était moins entraîné que d'Alvarays. Et elle voyait le marquis recevant un coup en pleine poitrine, tombant, râlant, mort peut-être. Ah! le gredin, il ne l'aurait pas volée, la blessure!

Joyeuse, elle se mit à rire tout haut devant la domestique qui avait fini de l'habiller.

Tout à coup, elle se rappela :

— Au fait, il y a le comte de je ne sais quoi qui m'attend.

Elle descendit, arriva à la porte du petit salon, l'ouvrit. Elle aperçut Bourrelier.

— Où est le comte de San-Remo? demanda-t-elle.

Bourrelier s'avança, la bouche en cœur, les jambes écartées, les

pieds en dehors, ainsi qu'un danseur prêt à s'enlever; puis, arrivé près de la Princesse, il la salua profondément, se redressa et, désignant le creux de son estomac :

— J'ai l'honneur de vous présenter le comte de San-Remo... Le voici.

Elle ne rit pas; que signifiait cette plaisanterie?

Il répondit :

— Je ne plaisante pas..... J'ai mes parchemins en poche... Je suis comte romain.

Et, tout de suite, il déclara que son titre était bien à lui; il l'avait obtenu, grâce à d'Osmers, un bien gentil garçon celui-là, et bien serviable.

— En effet, dit ironiquement la Princesse, c'est un être charmant.

Puis au bout de quelques minutes de réflexion :

— Pourquoi, reprit-elle, avez vous éprouvé le besoin de devenir comte romain? Etait-ce un vœu?

Il prit un air triste : Oh! comment! elle ne comprenait pas?

Mais il avait agi ainsi pour elle, rien que pour elle! Il s'était rendu compte qu'elle n'aimait que les gens titrés : afin de lui plaire il s'était offert le luxe d'une particule. Maintenant, si elle consentait à l'épouser, elle n'aurait plus à rougir de lui.

Elle haussa les épaules : ah! il tombait bien pour lui parler encore de mariage! Il savait choisir ses moments! Elle connaissait peu de gens qui eussent, au même degré que lui, le sens aigu de la gaffe.

Bourrelier, désespéré, eut envie de crier, tellement il souffrait quoi! avoir tant fait pour cette femme et se voir accueilli de ce façon!

Il allait peut-être pleurer, se jeter aux genoux de la Princesse, quand Eugène entra dans la pièce. On téléphonait de nouveau de chez M. d'Alvarays; on demandait madame.

Le domestique avait apporté l'appareil téléphonique; tout en décrochant les récepteurs, la Princesse se demandait pourquoi Gaston voulait lui parler: sans doute il était pris par un diner en ville; tant pis! Elle l'obligerait à venir quand même et elle lui raconterait tout!

Elle écouta. Elle ne reconnut pas le timbre de voix de d'Alvarays.

Et, soudain, Bourrelier, qui l'observait, la vit pâlir un peu, frémir, devenir anxieuse, angoissée, puis encolérée et furibonde.

Elle raccrocha les récepteurs, en accompagnant son exclamation d'un violent mouvement de bras :

— Ah ! l'imbécile ! s'écria-t-elle.

— Qu'y a-t-il ? demanda Bourrelier.

— Ce qu'il y a : C'est que ce crétin de Gaston, pour maigrir, recommençait à monter en steeple... Il courait aujourd'hui à Saint-Germain. Oh ! il ne m'avait rien dit ! Il est tombé à la rivière... Il s'est complètement démoli. On le ramène à moitié mort... Il n'a pas encore repris connaissance. C'est son valet de chambre qui me prévient.

Entre la satisfaction intime que lui causait cette nouvelle et la crainte de déplaire à la Princesse, Bourrelier gardait un air niais, n'osant risquer le moindre geste, ni émettre le moindre mot.

Elle donna un coup de pied à une chaise, alla à la cheminée, s'y accouda, reprit sa marche, en s'écriant toujours :

« Quel crétin ! quel idiot ! »

Enfin, elle se calma, arrangea un pli de sa robe, remonta ses manches pour laisser tout l'avant-bras à nu, et, se plantant toute droite devant Bourrelier, elle demanda, presque aimable :

— Puisque me voilà seule, le comte de San-Remo veut-il me faire l'honneur de dîner avec moi ce soir ?

QUATRIÈME PARTIE

I

Sur Paris frissonnant et glacé, Décembre avait jeté à poignées des flocons de neige. Aux rebords des fenêtres, par les chaussées et les trottoirs, sur les passants filant, rapides, dans les gémissements du vent soufflant en tempête, la neige tombait, drue, serrée, compacte, — blancheur adorable qui, par sa chute persistante, devenait odieuse et sinistre. Au ras des toits pesait un ciel sale aux tons jaunes d'abcès prêt à crever. Et, planant sur la ville, toute l'horreur de l'hiver descendait avec cette neige qui continuait de tomber, lente et régulière, ou bien, tourbillonnant tout à coup, comme en une valse folle, sous le souffle déchaîné de l'ouragan.

Dans sa chambre à coucher, étendu sur une chaise longue proche de la fenêtre, M. d'Alvarays regardait le coin de l'avenue du Bois qui se trouvait devant lui. Sous les ululements du vent, les branches des arbres dénudés se tordaient, se renversaient désespérément, pareils à des bras d'êtres humains appelant au secours; de l'autre côté de l'avenue, au cinquième étage d'un hôtel, deux persiennes s'ouvraient et se refermaient, ainsi que des ailes d'oiseau désemparé; Gaston se pencha un peu, vit une femme qui courait, emportée par la rafale, les jupons relevés. Dans une glissade, un cheval de fiacre s'abattit et resta là, sur la chaussée, comme mort. Toutes ces tristesses, toute cette rage mauvaise l'agitèrent douloureusement. Pour échapper à ces tristesses, il prit un volume qu'il avait posé sur ses genoux, voulut le lire; mais déjà la pièce était si obscure que ses yeux ne distinguèrent plus les lettres.

Il remonta un peu les coussins sur lesquels il était appuyé, et s'adressant à Robert qui jouait à ses côtés :

— Quelle heure est-il donc?

L'enfant prit sa montre, s'approcha de la fenêtre :

— Trois heures et demie, père.

— Comment se fait-il que le docteur?...

Il n'acheva pas la phrase. M. Turgys et sa femme pénétraient dans la pièce.

— Vous deviez déjà me maudire, hein? fit le chirurgien. Je vous avais promis de venir vous voir avec Suzanne, à 2 heures. Mais figurez-vous qu'en route, j'ai rencontré un pauvre diable qui, grâce à la tempête, a eu la joue presque entièrement coupée par une ardoise... Je me suis attardé pour lui recoudre sa joue... en passant... Mais, et vous, comment va?

— Pas mal, dit Gaston; pas mal... Avant tout, permettez-moi de vous complimenter.

Le chirurgien eut un bon rire franc : ah! oui, son malade allait le féliciter, à propos de sa nomination au grade de commandeur de la Légion d'honneur!

— Ne vous donnez pas cette peine, mon cher ami... Je n'ai fait cela que pour embêter un de mes collègues.

M. Turgys prit la main de d'Alvarays :

— Voyons, comment marchez-vous, aujourd'hui?

Appuyé d'abord sur le bras du docteur, Gaston fit quelques pas, tout en boitaillant; puis il continua son chemin, seul, avec une

claudication si forte de la jambe droite, le corps tellement penché, qu'on eût pu croire que, à chaque pas, il allait tomber.

Turgys le regardait, ravi. Il se retourna vers sa femme : Hein! que pensait elle de la résurrection? Se rappelait-elle le soir où il était rentré en disant : « Je viens de raccommoder d'Alvarays.., mais je crois qu'il est fichu ? » Car il était alors dans un joli état, son client! Deux côtes brisées, une jambe cassée en trois endroits et la tête, oh! la tête ! Au crâne, il y avait un trou tellement large qu'un enfant de deux ans aurait pu y enfoncer la main.

Remettre les côtes en état, exercice déjà difficile. Mais raccommoder le crâne? C'était miracle que Gaston, ne s'étant pas tué sur le coup, ne fût pas resté idiot.

— Ah! dites donc! fit d'Alvarays.

— Dame! mon cher, ce sont des choses qui arrivent aux hommes les plus intelligents.

— Et ma jambe? Elle est dans un bel état!

Le chirurgien croisa les bras. Non! d'Alvarays pouvait se plaindre! Mais, bigre de bigre! s'il ne se fût pas agi d'un client, Turgys l'eût coupée tout de suite, cette satanée guibolle. Au tibia et à la cheville, les os éclatés avaient troué les chairs. C'était horrible à voir; toutes les chances existaient pour qu'une gangrène (d'Alvarays se souvenait peut-être des chaleurs d'alors) se déclarât; une gangrène admirable, à empoisonner tout un régiment. Gaston conservait cheville et tibia. Et il n'était pas content?

— Vous boiterez toujours, c'est entendu ; maintenant, vous aimeriez peut-être mieux avoir une jambe de bois? Avec un uniforme d'invalide et une clarinette, vous auriez peut-être du succès.

Gaston eut un léger sourire. Puis, revenant vers le docteur :

— Quand me permettrez-vous de sortir?

— Mon Dieu! avec un temps pareil, attendez encore un peu. Tout l'organisme a été ébranlé. Que vous attrapiez seulement l'influenza, vous voilà obligé de reprendre le lit. Vous avez gardé la chambre six mois. Restez-y encore quinze jours ou trois semaines. Cela n'en vaudra que mieux.

Gaston, en soupirant, revint s'asseoir sur la chaise longue.

Robert, blotti dans les jupes de Mme Turgys, quitta celle-ci pour venir jusqu'à son père :

— Alors, pendant un mois, nous jouerons encore aux dominos, ensemble? demanda l'enfant.

D'Alvarays prit Robert dans ses bras, puis, lui caressant les joues :

— Oui... et vous ne tricherez pas ?

— Oh ! père ! ça ne m'arrive que le dimanche.

Le garçonnet quitta Gaston et revint vers Suzanne qui demandait si l'on ne verrait pas Andhrée.

— Elle est sortie, dit d'Alvarays.

Mme Turgys eut une moue fâchée. Ah ! c'était ennuyeux ! Chaque fois qu'elle venait, son amie était absente. Que faisait-elle donc ? Elle jouait à présent les madame Benoiton.

Sur un ton un peu las, Gaston répondit que sa femme devait se trouver chez les Ponthieux. Et, non sans une certaine amertume, il ajouta :

— Je ne peux pas l'obliger à rester constamment près de moi... Soigner un malade, ça manque de charme.

En se levant, tout en abaissant sa voilette sur le nez pour partir, Suzanne répliqua que le devoir d'une femme était d'être toujours auprès de son mari. La prochaine fois qu'elle rencontrerait Andhrée, elle la gronderait. Et très fort encore. Avait-on jamais vu une pareille petite coureuse ?

Les Turgys partis, d'Alvarays demanda de la lumière et tandis qu'à côté de lui, très sage, Robert s'exerçait à remettre en place les pièces détachées d'un jeu de patience, il reprit son livre et se remit à lire.

Il n'avait plus maintenant son air sec et hautain d'autrefois : l'œil ne brillait plus avec sa fixité dure. Dans le visage amaigri, aux pommettes osseuses, la souffrance avait creusé des rides profondes. Les paupières lourdes capotaient sur des prunelles atones. Pareille à celle d'un vieillard à la bouche édentée, la lèvre inférieure pendait. Aux tempes, les cheveux étaient très blancs. Et dans les gestes, les mouvements de Gaston, dans la façon de parler, se trahissait l'abattement de l'homme vaincu par la maladie, destiné à ne jamais plus reconquérir la pleine santé.

Au bout de quelques instants, d'Alvarays interrompit sa lecture ; il réfléchit : Pourquoi avait-il demandé la permission de sortir ? Dehors, que ferait-il ? Où aller ? En ce moment, la Princesse n'était pas à Paris.

Il l'excusait d'être partie pendant le premier mois qui avait suivi son incident. Il avait déliré, ne reconnaissant plus personne, ne sachant où il se trouvait. Pour éviter les questions et les apitoiements des camarades, son amie avait eu raison de s'en aller sur une petite plage, près de Trouville. D'ailleurs, elle s'était très

bien conduite : tous les matins, elle téléphonait afin de prendre de ses nouvelles.

Mais ensuite, quand il se porta mieux, pourquoi ne rentra-t-elle pas ? Il se serait arrangé de façon à ce que, certains jours, pendant l'absence d'Andhrée, elle pût venir le voir, le réconforter par sa présence. Elle avait préféré quitter la Normandie pour se rendre en Bretagne chez une ancienne amie de sa mère, disait elle, une dame qui, après avoir fait fortune dans le commerce des nouveautés parisiennes, habitait Vannes ; cette dame était devenue très pieuse, si pieuse que la Princesse, se donnant là-bas comme veuve, dans la peur qu'une lettre ne fût décachetée, avait obligé Gaston à lui écrire poste restante. Ordre un peu étonnant qui avait fait naître dans l'esprit du malade certains soupçons : la dame pieuse ne portait-elle pas des moustaches ?

Et voici qui, peu à peu, avait dessillé les yeux de d'Alvarays : sa maîtresse qui, au début, lui écrivait quotidiennement, avait laissé d'abord s'écouler trois ou quatre jours, puis une semaine, enfin quinze jours, sans lui répondre. En vain, par des mots pressants, des dépêches, la suppliait-il de revenir à Paris. Elle répliquait : « Pourquoi veux-tu que je rentre ? Quoi que tu en dises, je ne peux pas aller te voir chez toi. Soigne-toi bien et laisse-moi prendre aussi de la santé. »

Enfin, brusquement, comme elle venait de lui annoncer son retour, elle avait changé d'avis. Elle déclarait qu'en Bretagne, elle avait été prise d'un gros rhume qui avait dégénéré en bronchite : puisque Gaston n'était pas encore guéri, elle partait, sur le conseil des médecins, se rétablir en Algérie.

La maladie, l'épuisement, le manque de désirs faisaient de d'Alvarays un autre homme. Il eut quelque clairvoyance. Il se demanda pourquoi il avait tellement aimé la Princesse. Afin de ne pas se donner un démenti, il tint à reconnaître qu'elle avait un certain esprit et qu'elle s'habillait mieux que les autres. Mais au fond, il s'avouait qu'il l'avait aimée surtout à cause de sa chair et de la science de ses baisers. Lui avait-elle jamais rendu son affection ? Il se rappela les mots aigres, les scènes, les disputes ; il revécut ce soir où il arrivait si content de lui apprendre son prochain divorce, ce soir où elle l'avait si vivement renvoyé à sa femme. Une maîtresse amoureuse se fût-elle conduite de cette façon ?

Et maintenant, il soupçonnait que la Princesse le trompait, que toutes ces histoires compliquées d'ancienne amie retrouvée et de

toux dégénérant en bronchite, étaient fabriquées de toutes pièces. Elle voyageait sans doute en compagnie d'un autre, peut être moins riche que lui, mais plus jeune. C'était un lâchage qu'elle voulait, non pas brutal, parce qu'il était malade ; malgré la rosserie, elle avait peut-être encore un peu de sensibilité. Mais il ne devait pas s'illusionner, elle désirait le quitter.

Et il était si las, si abattu, que cette pensée qui, six mois auparavant, l'eût affolé, l'eût poussé à tuer l'homme assez hardi pour lui prendre sa maîtresse, le laissait sans rage, presque calme.

Robert s'était approché de lui :

— Tenez, père, j'ai fini ; j'ai arrangé mon jeu de patience.

D'Alvarays félicita l'enfant, le prit dans ses bras, l'embrassa longuement sur le front ! Pauvre petiot ! Comme il était mignon !

Lorsque Gaston eut repris ses sens et recouvré la raison, quand il se rendit compte de la gravité de son accident, tout de suite il avait défendu que Robert remontât à cheval. Oui, il continuerait de chevaucher ; mais il ne remonterait plus qu'en présence de son père. Celui-ci pensait : « Mon Dieu ! si cet enfant, on me le ramenait comme moi, à demi mort ? »

Il embrassa encore son fils. Il ne le regardait plus maintenant comme un petit être seulement joli et fin, qu'on flatte un instant de la main pour dire aussitôt : « Maintenant, va jouer ».

(A suivre.) AUGUSTE GERMAIN.

L'AVENTURE DE M. LECAMUS

M. Lecamus, placier en accessoires de bicyclettes, voyageait en province. Par le plus grand des hasards, le vendredi saint le trouva à Pont-en-Vermandois, chef-lieu du département de Tarn-et-Meuse. Et comme il avait des principes avec lesquels il ne transigeait pas, il se mit immédiatement à la recherche d'un restaurant où il pût carrément affirmer, en mangeant gras, l'irréductibilité de ses opinions.

Ce n'était pas chose facile, Pont-en-Vermandois appartenant à cette catégorie de localités où n'ont point encore pénétré les doctrines de M. Lecamus.

Les charcutiers y chôment le vendredi saint, profitant de ce jour unique de liberté, pour joyeusement festoyer, dans les auberges de campagne, avec les bouchers, leurs compères.

M. Isidore Lecamus néanmoins ne désespéra point. Et, avec une farouche énergie, il parcourut le tour de ville et le Mail, dans l'espoir d'y découvrir un estaminet acquis à ses idées.

L'Hôtel du Cheval vert et des voyageurs de commerce, où il était descendu, lui inspirait à cet égard une légitime défiancé : il avait rencontré sous la porte cochère deux ecclésiastiques. D'autre part, le restaurant le plus confortable de la ville situé près de la cathédrale, portait cette enseigne : *Hôtel de l'Évêché*, qui lui sembla trop clairement symboliser les opinions de son propriétaire. Enfin l'*Estaminet Chave* sentait vraiment trop l'huile rance et le *Rendez-vous des pêcheurs à la ligne* lui apparut décidément dépourvu de tout confortable.

Restait le *Restaurant de la Barricade*, dont il aperçut dans une rue transversale, l'enseigne rutilante. Ce titre lui parut de bon augure.

« Voici mon affaire », pensa-t-il.

Et il entra.

Deux « sociétés » s'y trouvaient, dont l'une paraissait fort priser

les mérites d'une morue aux pommes de terre, tandis que l'autre absorbait un plat sur la nature duquel M. Lecamus n'osa point se prononcer à distance.

L'établissement semblait correctement tenu. La carte portait un choix de hors-d'œuvre variés, force poissons et quelques plats de viande. M. Lecamus commanda une omelette au lard, un « émincé de veau à la Lucullus » et une bouteille de vin du pays. Le faible rendement des accessoires de bicyclettes ne lui permettait pas de se lancer dans des prodigalités gastronomiques.

L'omelette lui parut suffisamment savoureuse, mais le lard avait vraiment un drôle de goût ou plutôt une drôle d'absence de goût. En termes mesurés, il en fit la remarque au garçon.

— Je vais vous dire, Monsieur, expliqua celui-ci. C'est qu'il ne restait plus de lard ; alors on vous a mis des petits croûtons à la place... C'est aussi bon.

M. Lecamus fronça les sourcils... Mais il réfléchit que les « émincés de veau à la Lucullus » constituaient un mets incontestablement gras, dont l'absorption suffisait à l'affirmation de ses principes, et il n'insista pas.

Vinrent les émincés de veau que le placier en accessoires de bicyclettes jugea succulents, à ce point que, sans reculer devant un supplément de 60 centimes, il en redemanda. Après quoi, il fit appeler le patron pour le complimenter.

— Par ma foi, Messire, s'écria-t-il avec jovialité — Isidore Lecamus affectionnait les formules de cape et d'épée — voilà un fricandeau auquel je viens de dire deux mots particulièrement agréables. Vous m'obligeriez fort en m'en voulant bien confier la recette pour Mme Lecamus, mon épouse, 271, rue de Reuilly, au cinquième à gauche.

— C'est bien simple, Monsieur, repondit en s'inclinant le digne aubergiste. Vous prenez un joli filet de thon...

— Vous dites ?...

— Je dis : vous prenez un joli filet de thon...

— De thon ?... pour faire de l'émincé de veau ?...

— Parfaitement. Vous n'ignorez pas que le thon mariné se fabrique la plupart du temps avec du veau. Ce service que le veau rend au thon en se substituant à lui dans des boîtes de fer blanc, le thon peut parfaitement le rendre à son tour au veau, en le remplaçant d'ailleurs avantageusement dans les émincés Lucullus.

— Ainsi, c'est du poisson que vous m'avez fait manger ?

— Oui, Monsieur...

— Mais savez-vous, monsieur l'aubergiste, que c'est un véritable abus de confiance ?

— Plait-il ?...

— Oui, je suis venu ici pour manger de la viande et vous m'avez traîtreusement servi du poisson en le décorant de pseudonymes fallacieux, dans l'unique but d'induire en erreur les carnivores comme moi...

— Excusez-moi, Monsieur, mais tout le monde sait que les émincés de veau à la Lucullus se font avec du thon. Le veau serait filandreux et coriace. La cuisinière bourgeoise dit : « Pour faire un émincé de veau Lucullus, prenez un joli filet de thon...

— Je me moque pas mal de votre cuisinière bourgeoise. Ce sont des supercheries indignes de notre siècle de lumière. On y sent la main de nos pires ennemis... En tout cas, et dussé-je prendre un nouveau supplément, je veux manger de la viande !

— Je suis désolé, Monsieur, nous n'avons plus rien comme boucherie. Mais une bonne tranche de pâté ferait peut-être bien l'affaire...

— Va pour une tranche de pâté, et vivement !

Advint la tranche de pâté que M. Lecamus dévora avec une satisfaction non déguisée. Un morceau de fromage de gruyère et une poire terminèrent ce repas et Isidore put prendre son café, la conscience tranquille, en digérant avec béatitude. Vraiment il pouvait être fier de lui : avoir réussi à manger gras le vendredi saint en un pays aussi dénué de toute ressource matérielle et morale n'était point un mince mérite...

Mais un homme de la valeur de M. Lecamus ne pouvait s'immobiliser indéfiniment dans les plaisirs de la table. D'ailleurs les affaires le réclamaient impérieusement. Et, dans sa quiétude digestive, il entrevoyait déjà une armée de guidons cintrés, de cadres dernier modèle, de pédaliers étroits et de jantes en bois, mobilisée par ses soins et placée aux quatre coins de la ville chez les loueurs soucieux de se monter à l'instar de Paris...

Il sonna donc d'un coup sec du dos de son couteau contre son verre et, à haute et intelligible voix, exigea l'addition qui lui fut immédiatement apportée. Elle se montait à 5 francs 5 centimes.

— Bigre ! pensa Isidore.

Mais il ajouta toujours par la pensée.

— Enfin, j'ai tout de même réussi à manger gras...

Et il paya. Puis, tandis qu'on lui rendait la monnaie, il eut l'idée de vérifier le compte.

Il portait :

Déjeuner	3 fr.
Café	0 45
	3.45
Suppléments :	
Émincés Lucullus	0 60
Pâté de saumon	1 »
Total	5.05

Pâté de saumon ?... Le rigide placier sentit une sueur froide inonder son front... Pâté de saumon ! Mais alors... il avait fait maigre, entièrement, absolument. Lui, il s'était soumis aux prescriptions de l'Église... Il avait sacrifié aux préjugés, à la superstition !...

— C'est trop fort ! s'écria-t-il, je suis donc ici dans une pétaudière.

Et, comme le patron accourait au bruit, il continua :

— Monsieur, on ne se moque pas du monde comme cela, et je vous signalerai à mes collègues, comme un cafard, un cagot, payé pour servir à vos clients des plats maigres sous des noms supposés... En attendant, donnez-moi une tranche de jambon, un rond de saucisson, n'importe quoi, pour rompre le maigre...

Mais le tenancier du *Restaurant de la Barricade* répondit d'un ton ferme :

— Monsieur, du jeudi saint au jour de Pâques, il n'en rentre pas ici...

— Au *Restaurant de la Barricade !* c'est raide !

— C'est comme cela, Monsieur. Si vous vouliez faire gras, il fallait aller à l'*Hôtel de l'Évêché !*

LÉO MARCHÉS.

L'AME DU JUGE[1]

(Suite.)

L'âme de M. Ravaud — l'Ame du Juge — ah! de quelle iniquité, de quelle cruauté, de quelle épouvante, était-elle donc faite, pour que, soudainement, presque, un pauvre petit greffier comme moi, esclave d'une discipline sévère n'ayant ou ne devant avoir aucune pensée, aucune impression personnelle, sous peine de manquer de pain, se mit à trembler devant elle — devant son invisibilité — comme le cheval tremble, dans la jungle, à l'odeur du tigre?

De quelle perversion, de quelle inhumanité était donc faite cette âme pour que tous mes instincts, tous mes sentiments subissent dans le contact que j'étais obligé d'avoir avec elle, comme une révolte qui m'emportait, moi, Xavier Maupin — le débonnaire, le placide Xavier Maupin, à la figure poupine, dans une débâcle de toutes mes illusions, de toutes les choses que, jusqu'alors, j'avais considérées comme dignes de mon respect, de ma vénération?

Dans le trouble qui m'agitait, il me semblait que je devenais pareil à ces anarchistes qui, poussés malgré eux par un idéal que l'on peut discuter, mais que l'on n'a pas le droit de mépriser, vers un but déterminé, font table rase de toutes les conventions sociales pour mieux atteindre ce but. Il me semblait que j'étais pareil à ces anarchistes et que j'allais, moi aussi, calmer ma désespérance, mon tourment.

L'attitude de mon patron, la psychologie et la physiologie spéciales qui le caractérisaient, étaient, certes, suffisantes à provoquer en moi une telle perturbation morale et physique; mais les paroles de M. Desplaces, qui connaissait à merveille le monde auquel il appartenait, de par ses liens mondains et familiaux, accroissaient encore cette perturbation.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 26 août.

Et puis — pourquoi hésiterais-je à le confesser — il se levait, en oi, alors, des souvenirs auxquels — je l'ai déjà dit, je crois — je avais jamais eu l'idée de prêter attention et qui, maintenant, 'apparaissaient comme autant de monstruosités susceptibles d'af-·mer la répulsion que j'éprouvais pour tout ce qui se rattachait au onde judiciaire, comme autant de témoignages susceptibles de riger mon activité cérébrale contre tout ce qui, de près ou de in, touchait à ce monde.

L'âme de M. Ravaud — l'Ame du Juge — je la voyais, alors, ısser en mon imagination, ou comme une silhouette grotesque ou mme une ombre odieuse. Je la voyais, en tout et partout, ou gri-açante ainsi qu'un clown de cirque, ou avide de crime, d'abjec-ɔn, ainsi qu'un traître de mélodrame.

Et, en vérité, m'en tenant aux souvenirs qui me hantaient, étais-je pas fondé à envisager ainsi cette âme?

Je me rappelais qu'un jour étant entré dans la salle où siégeait, ıtes chambres réunies, la Cour d'appel, je n'avais pu me fendre d'un sourire moqueur dont je n'étais pas coutumier, ·urtant, en remarquant que plusieurs des hommes vêtus de rouge ıi étaient devant moi, se trouvaient fort ridicules, fort plaisants, us leurs robes qui laissaient apercevoir, entr'ouvertes, leurs bre-lles, ou qui, trop courtes, ne parvenaient pas à cacher quelque s de pantalon fripé ou maculé de boue.

Il est bien évident qu'à cette époque, ayant le respect inné des oses, des décors, des hommes officiels, je ne m'attardai point en on ironie; mais, à présent, cette ironie se réveillait en moi et, oquant le spectacle auquel j'avais assisté, je la sentais grandir, ıffirmer, se développer, d'autant plus forte qu'elle s'était ignorée squ'alors, qu'elle se révélait à elle-même, dans la poussée de mon altation.

Je me rappelais, aussi, ces tortures infligées aux malheureux culpés, sous le regard indifférent ou hostile de quelque juge instruction — ces coups de crosse ou de fourreau de sabre, ·pliqués, comme par mégarde, sur les pieds des misérables, afin · les presser dans leur marche ou de les rendre plus dociles aux ıestions qu'ils allaient subir.

Si les victimes de ces brutalités se plaignaient, hurlaient, on gnait l'étonnement devant leurs gémissements; on leur deman-.it, avec une pitié hypocrite, la raison de leurs lamentations et rsqu'ils la disaient, cette raison, on leur répondait qu'ils devaient

se tromper ou qu'ils avaient dû se heurter, maladroitement, à ceu qui les conduisaient.

Je suis un brave garçon sentimental. Comme il m'eût été tro pénible de supposer que des gendarmes fussent assez abominable pour frapper ainsi d'une douleur, d'un supplice, ceux qui leu étaient confiés, que des juges fussent assez inhumains pour per mettre ces atrocités, je m'en rapportais, alors, à l'explication qu l'on fournissait aux inculpés et je ne songeais plus à ces petit incidents.

Je me rappelais, encore, certaines scènes très tristes, dans leu expression, qui m'avaient, parfois, fort ému. — Tantôt, c'était u pauvre diable qu'on laissait mourir de faim et de soif, pendant deu jours, et que l'on conduisait devant le juge d'instruction sur l table duquel se trouvait, comme par hasard, une carafe plein d'eau et des verres. — Le malheureux, affolé à la vue de cette eau ne songeait même plus au drame qui l'amenait là, ne songea même plus à se défendre. — Il disait tout ce qu'on voulait qu'il d — pour boire — pour pouvoir mouiller, de cette eau qu'il conten plait, d'un œil d'hypnotisé — ses lèvres tuméfiées. — Tantôt, c'éta un amant passionné à qui l'on promettait une visite de sa maîtress et à qui, en effet, en échange d'une soumission, d'un aveu, o ménageait une entrevue intime avec celle qu'il adorait... — Tantô c'était un père à qui l'on faisait entendre la voix de quelque enfa chéri et à qui l'on refusait la vue, le baiser de cet enfant, si l'inte rogatoire qu'il subissait pendant que cette voix gazouillait, incon ciente, dans une pièce voisine du cabinet d'instruction, n'était p satisfaisant.

Je me rappelais, enfin, ces procès de mœurs, durant lesquels d détails immondes, des choses ignobles sont étalés et remués et apr lesquels certains moralistes, mis en belle humeur par les débats q se sont déroulés devant eux, s'en vont au mauvais lieu pour donn un libre cours à leur gaîté, pour apaiser la fièvre de leurs nerfs.

Oh! l'âme de M. Ravaud — l'Ame du Juge — était-il possib qu'elle fût faite de tant de noirceurs, était-il possible qu'elle fût complice de tant de bassesse, et n'avais-je point été la victime quelque hideux cauchemar, lorsque tous ces incidents, toutes c choses s'étaient produits devant moi, avaient frappé mes regar ou ma pensée désespérément endormie?

Hélas, aucun cauchemar ne m'avait abusé sur ces choses, aucu cauchemar ne m'abusait en l'instant où elles se dressaient, deva

ıoi, sous la forme de souvenirs et tout ce que je me rappelais, je avais vu, je l'avais entendu, et je me plaignais, je me méprisais e l'aveuglement stupide dans lequel je m'étais complu jusqu'alors u plutôt dans lequel mon existence mercenaire, mon existence ıde et humiliée de petit employé, m'avait maintenu.

J'avais vu, j'avais entendu ces choses, et je ne m'étais pas levé, ux heures où elles s'étaient produites, pour crier mon indignation, ıa colère ; et il avait fallu qu'une sympathie inexpliquée naquît n moi pour M. d'Erigny, pour un homme qui n'avait rien de ommun avec moi, dans la vie, pour que cette colère cette indination, enfin, me sortissent de la niaiserie en laquelle je croupisais — ainsi qu'une bête ridicule dans une eau stagnante. Il avait ıllu, surtout, que je rencontrasse, un soir, chez M. Ravaud, n homme qui me fit toucher du doigt les plaies morales qui nlaidissent le monde en lequel je vivais ma banale vie, pour que ; comprisse la psychologie de ce monde.

Ah! il m'avait servi, vraiment, de posséder un habit, une queue e pie même démodée ! Il est étrange, en effet, de considérer à uoi tiennent certains mouvements de notre être. — Si je n'avais as eu cette queue de pie, achetée dans un magasin de confection, ; n'aurais pu me rendre à la soirée que donnait mon patron et je erais encore le Xavier Maupin d'autrefois, c'est-à-dire le garçon aïf, ignorant, que je fus si longtemps.

Pourtant, dans la révolte qui m'agitait, je ne parvenais pas à me étacher complètement de M. Ravaud ; j'aurais dû le haïr, je le ais bien, mais je l'avais admiré, je l'avais aimé, durant de trop ›ngs jours pour ne le plus aimer, pour ne le plus admirer.

Oui, je l'aimais, je l'admirais encore — malgré tout ce que je avais, maintenant, de son âme, et je me disais que certaines paro-ɜs même de M. Desplaces, concernant sa psychologie atroce, xcusaient, en les expliquant, les aberrations de pensée et de sens ui lui étaient particulières.

M. Desplaces — et j'avais reconnu la justesse de son observaon — avait déclaré que M. Ravaud obéissait plus, dans l'attitude u'il avait adoptée, à l'ambiance de l'atmosphère en laquelle il vait coutume de vivre qu'à de méchants instincts, qu'à une native épravation morale ou physique, et que, partant, il n'était responable que relativement des maux, des iniquités qu'il créait, auxuels il offrait sa sanction toute puissante de magistrat.

J'avais approuvé cette réflexion et, dans la détresse même qui,

de plus en plus, saisissait mon être, je me convainquais de son exactitude...

M. Ravaud — le Juge — songeais-je, est placé devant un inculpé ainsi qu'un lutteur devant un lutteur. — Il faut que celui-ci « tombe » celui-là. — Or, dans l'ordre judiciaire, le hasard ne devant compter pour rien dans la bataille qui se livre, c'est le juge qui doit nécessairement « tomber » l'inculpé. Quels que soient les ruses, les efforts de ce dernier pour vaincre, il sera vaincu; le juge ne lui permettra pas de se dérober à son étreinte.

M. Ravaud, songeais je encore, est placé devant un inculpé ainsi qu'un joueur devant un autre joueur. — Il doit, nécessairement, retourner le roi et faire la vole, si c'est à l'écarté que la partie se lie ou abattre neuf, si la partie se déroule au baccara. — Or, quoi qu'il advienne de l'adversaire du juge, c'est le juge qui retournera le roi, fera la vole ou abattra neuf, dût-il, pour obtenir ce résultat, faire sauter la coupe ou biseauter les cartes.

Cet état d'esprit était très blâmable, sans doute, chez M. Ravaud; mais, comme il ne lui était pas spécial, individuel, comme, aussi, mon patron n'en percevait pas, sous l'influence atmosphérique dont parlait M. Desplaces, la détestable expression, je ne pouvais trop, tout en demeurant épouvanté par les souffrances, les larmes, les désespoirs qu'il était susceptible de créer, le condamner, sans mêler à mon indignation, un sentiment de pitié affectueuse, qui, en me permettant de ne pas briser, irrémédiablement, les liens d'amitié qui existaient entre mon patron et moi, me laissait cependant, toute liberté, toute initiative, dans l'avenir qui allait naître entre nous.

Quelques jours s'étaient écoulés, depuis la visite que j'avais faite à M. Desplaces, et l'instruction de l'affaire d'Erigny n'avait subi aucune modification dans un sens favorable ou défavorable, soit à l'accusation, soit à l'inculpé.

M. d'Erigny, appelé plusieurs fois à comparaître devant M. Ravaud, avait, dans chaque entrevue qu'il avait eue avec mon patron, refusé de répondre à ses questions ou plutôt refusé d'ajouter un complément d'information aux renseignements qu'il avait fournis, lors de son premier interrogatoire, tant sur le crime qui lui était reproché — sur la mort de la comtesse — que sur l'intimité de sa vie conjugale.

Dans ces conditions, le débat, entre le juge et l'inculpé, se trouvait forcément écourté et, afin de développer son instruction, de

donner plus d'ampleur à son enquête, M. Ravaud dut songer à recourir à des témoignages se rattachant plus ou moins directement à l'affaire.

Mais, lorsqu'il voulut dresser la liste des témoins qu'il désirait entendre, il fut très embarrassé. La nature intime même du crime dont était accusé M. d'Erigny excluait, soit à la charge, soit à la décharge du comte, tout témoignage qui n'eût point une étroite relation avec les deux héros du drame accompli, et comme en dehors de ces deux héros — le comte et sa femme — on ne rencontrait que des serviteurs — les gens du monde qui fréquentaient M. et Mme d'Erigny ayant, habilement, fait annoncer par les journaux qu'ils ne connaissaient rien de l'aventure dont leurs amis étaient victimes — M. Ravaud fut bien obligé de se contenter d'une discussion avec lesdits serviteurs.

Il fit mander, par devant lui, la domesticité attachée aux personnes de M. et Mme d'Erigny; mais ce supplément d'enquête fut infructueux dans ses résultats. — Tous les anciens domestiques — hommes et femmes — du ménage d'Erigny, déclarèrent, eux aussi, qu'ils ne savaient rien du drame qui avait troublé l'existence de leurs maitres, et, malgré les prières, malgré les menaces, se maintinrent, unanimement, dans cette affirmation.

Le vieux Félix lui-même qui, cependant, semblait posséder, particulièrement, la confiance du comte, jura qu'il ignorait absolument la cause du suicide de Mme d'Erigny — M. Ravaud ne parvint jamais à lui faire admettre un autre mot que celui de : « suicide, » en parlant de la mort de sa maitresse — et qu'il était incapable d'être utile, en quoi que ce fût, à la justice.

Comme mon patron lui rappelait la scène imprévue qui s'était passée, entre lui et le comte, au moment de l'arrestation, et comme il lui reprochait d'avoir obéi aux injonctions de ce dernier, en répétant ses paroles aux journalistes, ajoutant qu'il pourrait s'autoriser de ce fait, pour le faire incarcérer, sous l'inculpation de complicité avec M. d'Erigny et de manœuvres tendant à entraver le fonctionnement normal de l'instruction, le pauvre vieux dévoué répondit simplement :

— J'ai vu monsieur le comte tout petit et je l'aime comme s'il était mon enfant... Je ne sais si j'ai bien ou mal agi en exécutant les ordres qu'il m'a donnés devant vous... Je n'avais qu'une chose à faire, dans cette occasion : lui obéir, sans me préoccuper de vous qui m'êtes étranger, sans me soucier de ce que vous appelez les

droits de la justice. Faites-moi jeter en prison, si cela peut vous être agréable. — Vous commettrez ainsi un abus d'autorité dont je vous demanderai compte plus tard, mais vous ne réussirez pas à m'arracher, par intimidation, un renseignement que je ne suis pas en mesure de vous procurer, sur cette maudite affaire.

M. Ravaud ne releva pas le ton un peu brutal de cette déclaration. Comme s'il ne l'avait pas entendue, il posa au vieux Félix une question assez insidieuse.

— Vous êtes, lui dit-il, le valet de chambre ou plutôt l'intendant de M. d'Erigny et j'ai appris que, depuis l'arrestation de votre maître, vous avez, de votre propre initiative, gardé auprès de vous tout le personnel qui servait le comte. — Pourquoi avoir pris une mesure si peu conforme avec la situation de votre maître, désormais?

Le vieillard, à ces mots, se redressa et eut un sourire.

— Parce que, répliqua-t-il, il faut que monsieur le comte trouve sa maison en ordre, telle qu'il l'a laissée, lorsqu'il y rentrera.

La phrase, dans la bouche de ce fidèle, était sublime. — Je me sentis tout remué, en l'écoutant, et la foi que le vieux Félix affirmait ainsi, dans l'innocence de son maître, sans permettre à la raideur professionnelle du juge de le troubler, se fût communiquée à moi, en cet instant, si déjà je n'avais supposé que M. d'Erigny n'était pas coupable. — Ah! le brave et bon Félix, comme j'aurais été heureux de lui crier mon admiration, si je n'avais été le greffier de M. Ravaud!

Les témoignages des domestiques qui avaient été et qui restaient attachés au service de M. d'Erigny, ne procurèrent donc à mon patron aucune satisfaction et il comprit que, seuls, les mondains de l'entourage du comte et de sa femme, auraient pu l'éclairer sur le drame qui s'était déroulé avenue de Messine, s'ils avaient voulu parler. — Mais, je le répète, ces mondains eurent le soin de se tenir, dans ces circonstances, éloignés de tout contact avec la justice, en affectant une ignorance absolue de l'intimité du ménage d'Erigny et lorsque M. Ravaud, après l'insuccès qu'il avait subi auprès de la domesticité du comte, tenta encore de recourir à l'obligeance des anciens amis de ce dernier, il éprouva une nouvelle déception.

Hommes et femmes se dérobèrent à son appel officieux, fort nettement, proclamant très haut qu'ils ne répondraient même pas, au

mépris de la loi, à une citation dans une affaire qui ne les concernait en aucune façon.

M. d'Erigny demeurait donc seul en face de mon patron et, ainsi circonscrite, l'instruction de son procès ne pouvait être de longue durée, ne pouvait être que très affirmative, dans le sens de sa culpabilité.

Le sentiment de cette culpabilité s'empara même alors, très violemment, de la presse ainsi que du public, et de nouveau, ce fut une bataille, une guerre acharnée entre les deux camps opposés qui luttaient pour et contre la cause du comte.

M. Ravaud tenait son beau crime, c'était là un fait indéniable, et il se réjouissait de la notoriété que ce beau crime donnait à son nom. Mais, pourtant, il n'était pas complètement satisfait, en cette affaire, et les entretiens qu'il voulait bien avoir avec moi, à cet égard, ne me laissaient aucun doute sur l'état de son âme.

— Ce comte d'Erigny est entre mes mains, me disait-il, et ne m'échappera pas... Mais, en vérité, je n'ai pas eu beaucoup de peine à le garder, car, entre nous, Xavier, son aventure est simple. — Il a été fort maladroit, ce M. d'Erigny; lorsque l'on commet un crime, on n'est pas bête comme il l'a été. — Ne devait-il pas se douter, en effet, craindre, tout au moins, que la mort violente de sa femme serait reconnue, et, par conséquent, ne devait-il pas tout préparer, chez lui, autour de la morte même, pour que les faits ne l'accusassent pas? — Le suicide de la comtesse pouvait, à la rigueur, je le confesse, être admis. Mais, alors, pourquoi conserver cette pharmacie, nous en indiquer même la possession : pourquoi ne la point faire disparaitre, afin de laisser Mme d'Erigny, seule, en face du poison dont la provenance, alors, aurait été difficilement explicable? — Je vous le dis, Xavier, ce comte d'Erigny a été bien maladroit, plus que maladroit : imbécile, ridicule dans son crime, car, dans la prévision, encore, que le Parquet ordonnerait une enquête sur la mort de sa femme, ne devait il pas détruire cette lettre terrible qui est la preuve irréfutable de son forfait? — Ah! ah! ce M. d'Erigny est un sot, en vérité, un grand sot, et je n'ai pas eu beaucoup de peine à le vaincre dans ses révoltes, à le démentir dans ses protestations d'innocence. Ah! ah!...

Je ne savais que répondre à M. Ravaud quand il s'exprimait ainsi, devant moi, avec cette familiarité charmante qui lui était habituelle, qui me faisait regretter de trop connaitre son âme, et je me contentais de balbutier quelques : — « Monsieur le juge

a raison... monsieur le juge n'a point tort... » qui me permettraient de ne pas contrarier mon patron, tout en m'évitant d'émettre une opinion en désaccord avec ma pensée.

Car, cette pensée était de plus en plus favorable à M. d'Erigny; car, en écoutant M. Ravaud railler la maladresse, la sottise du comte, dans le crime qui lui était reproché, je songeais que cette sottise, cette maladresse, précisément, démontraient qu'il n'était pas coupable.

— Je n'ai donc aucune difficulté à avouer, devant vous, Xavier, continuait mon patron, que je n'ai pas eu beaucoup de mal à établir le crime de ce M. d'Erigny. Mais c'est là, justement, ce qui me chagrine, en cette histoire. — Je déplore, sincèrement, la facilité avec laquelle j'ai pu conduire mon instruction. — J'eusse voulu qu'autour du crime de ce comte d'Erigny, s'élevassent quelques complications, quelques obstacles, qu'il m'aurait été offert de démêler et de détruire. Ainsi, par exemple, que n'eussé-je pas donné pour découvrir l'origine de la lettre accusatrice, pour découvrir son auteur — complice certaine du comte — et pour mener les deux amants assassins devant la cour d'assises? — Ah, c'eût été là, pour moi, Xavier, une grande joie; mais j'ai dû renoncer à la goûter.

M. Ravaud disait vrai, en parlant ainsi : si l'instruction de l'affaire d'Erigny lui avait procuré un réel contentement dans son résultat, elle avait aussi créé, en lui, une amertume, dans le mystère qui n'avait cessé de l'envelopper.

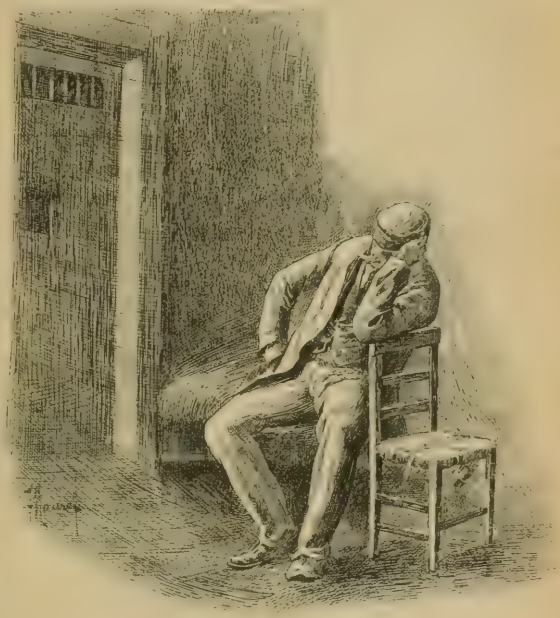
Il ne savait pas, il n'avait pu savoir le nom de la femme qui avait écrit, à M. d'Erigny, la lettre si compromettante saisie chez lui, et il était probable que, malgré toutes les recherches qu'il avait provoquées, à ce sujet, il ne saurait jamais ce nom.

Il avait lancé, sur les traces énigmatiques de cette femme, les plus habiles policiers, il s'était même servi de l'effronterie du journaliste judiciaire, Ulysse Barrière, dans l'espérance de découvrir un indice qui le mît sur ces traces, qui les lui fissent apparaître; mais tous ces efforts, dans cette circonstance, étaient restés stériles.

Ulysse Barrière, dont j'apercevais, quelquefois, la silhouette de valet infidèle, la face de croque mort cynique, rôder dans le couloir conduisant à notre cabinet, Ulysse Barrière, pour s'attirer les bonnes grâces de M. Ravaud, n'avait pas hésité à mentir dans son journal, à faire naître des soupçons abominables sur le compte de

quelques femmes, amies de la comtesse défunte, insinuant que l'auteur de la fameuse lettre pourrait bien être Mme S*** ou Mme R***; mais ces lâchetés, ces ignominies n'avaient eu aucun succès. Le public les avait accueillies avec indifférence, le monde les avait notées avec mépris et les personnes ainsi désignées — suffisamment pour qu'on ne doutât point de leur identité — n'avaient même pas élevé la voix pour se défendre, pour protester contre la basse, l'infâme calomnie qui les frappait.

Ulysse Barrière — ce bandit de lettres — n'avait touché, dans cette occurrence, que le prix de ses lignes, un peu déconfit de n'y pas ajouter le bénéfice d'un chantage.



C'était un pauvre diable qu'on laissait mourir de faim et de soif.

M. Ravaud en avait donc été pour ses frais — ainsi qu'on dit vulgairement — dans cette chasse à la femme, car il n'avait même pas réussi à établir que le comte d'Erigny eût une liaison clandestine, soit dans le monde de la galanterie, soit dans le sien propre, parmi les femmes libres, fréquentant, habituellement, le salon de la comtesse, ou étrangères à sa maison.

Je concevais très bien l'ennui que cet échec, frappant une partie de l'instruction, causait à mon patron; toutefois, comme il ne paraissait pas considérer ce côté de son enquête comme très important, nécessaire dans ses éléments, aux conclusions de son rapport, je ne prêtais, moi-même, qu'une attention superficielle à la décou-

verte de la femme qui avait écrit, à M. d'Erigny, la lettre suggestive que nous possédions.

Mais, tout à coup, M. Ravaud sembla éprouver une crise de mauvaise humeur qui ne lui était pas coutumière; tout à coup, il devint sombre, abattu, et comme je ne voyais, dans sa vie, alors, aucun motif qui justifiât une pareille attitude, si ce n'était la contrariété qu'il ressentait de n'avoir pu découvrir la maîtresse de M. d'Erigny, je fus, malgré moi, ramené vers le mystère qui entourait l'existence de cette maîtresse, vers la déception que ce mystère infligeait à mon patron.

Mon activité cérébrale étant ainsi tournée obstinément vers M. Ravaud, je me rappelai le conseil que M. Desplaces m'avait donné, lorsque je l'avais visité quelques jours auparavant, et je me mis à observer mon juge avec une sorte de curiosité fiévreuse, à relever, également, en ma mémoire, les faits qui avaient précédé son changement d'humeur, qui avaient déterminé sa tristesse.

Je me souvins, alors, très nettement, que la morosité de M. Ravaud s'était accrue et affirmée à la suite d'une circonstance qui, par elle-même, n'était pas plus de nature à jeter le trouble dans son esprit qu'à retenir mon attention. — Une après-midi — une semaine environ après la campagne que mon patron avait dirigée, en vue de rechercher la maîtresse de M. d'Erigny — on lui avait remis un pli chargé, assez volumineux, qu'il avait ouvert avec indifférence — l'indifférence qu'il affectait généralement, dans son cabinet, en dépouillant son courrier — mais, après la lecture duquel il avait tressailli et pâli. — Oui, je me souvenais, parfaitement, de la nervosité, de l'émotion que M. Ravaud avait manifestées, comme malgré lui, après avoir pris connaissance des pièces — deux lettres — que renfermait l'enveloppe en question, pièces qu'il avait lues, relues, devant lesquelles il était resté longtemps songeur, qu'il avait soigneusement ramassées sur son bureau, qu'il avait serrées en une armoire dont il avait seul la clef et qui lui servait à ranger — à l'abri de toute indiscrétion — les papiers secrets et importants des affaires qui lui étaient confiées.

Pourtant, je ne me serais pas attardé à noter l'impression que la réception de ce pli chargé avait paru exercer sur M. Ravaud et j'eusse peut-être oublié sa maussaderie, l'envisageant ainsi que l'une des formes du mal étrange, dont, parfois, il subissait les atteintes, si je n'avais remarqué que mon patron était comme obsédé par ce pli, semblait comme hypnotisé, magnétiquement

hanté, par les pièces qu'il contenait. — Il se levait, soudainement, en certaines heures, allait vers son armoire, y reprenait l'enveloppe, en retirait les papiers énigmatiques, et, revenant s'asseoir devant sa table, les lisait, les relisait, sans cesse.

J'avais observé que ces papiers devaient se rattacher, directement, intimement, à l'affaire d'Erigny, car M. Ravaud les plaçait souvent dans le dossier du crime de l'avenue de Messine et, étalant ce dossier devant lui, paraissait en rapprocher certaines pièces de celles qui l'intriguaient si fortement. Je ne pus douter même, bientôt, que le pli chargé ne concernât l'affaire d'Erigny, car je vis que mon patron semblait comparer l'une des lettres qu'il renfermait à la fameuse lettre saisie chez le comte, lors de son arrestation. Et, comme il ne me parlait jamais de l'envoi si mystérieux qui lui avait été fait, je conclus, en moi-même, que cet envoi devait être d'une nature ou fort grave, quant aux révélations qu'il avait espérées, relativement à la maîtresse de M. d'Erigny, ou fort compromettante pour le résultat de l'instruction.

Un secret instinct me disait que l'affaire d'Erigny venait d'entrer dans une nouvelle phase et, dans l'ignorance en laquelle M. Ravaud, si expansif avec moi, d'ordinaire, me laissait, alors, je m'enfiévrais, me torturant l'imagination pour deviner quels éléments très naturels ou très bizarres tombaient, ainsi, à l'improviste, entre les mains de mon patron.

Je souhaitais, sincèrement, ardemment, que ces éléments fussent favorables à M. d'Erigny; mais, tel que je connaissais, maintenant, M. Ravaud, je me demandais, avec effroi, si, en ce cas, il se résignerait à les dévoiler, à les opposer, loyalement, à l'attitude qu'il avait adoptée, jusqu'à présent, dans l'affaire. Le crime qu'il possédait, dont il avait reconstitué, sans trop de peine, ainsi qu'il le disait lui-même, toute la genèse, tout l'accomplissement, était trop beau, au point de vue passionnel et de la condition sociale de son auteur présumé, presque certain, pour que M. Ravaud se décidât à le rendre comme une chose désormais inutile, et à perdre, ainsi, le bénéfice professionnel d'une instruction que bien de ses collègues lui avaient enviée. Je tremblais, donc, autant sur le sort de M. d'Erigny, après ainsi qu'avant la réception du pli chargé : je tremblais d'autant plus, même, que je « sentais » que ce pli devait être favorable à la cause du comte — le silence de mon patron, à l'égard des pièces qu'il renfermait, ne me permettant plus d'hésiter dans cette appréciation. — Si le pli eût contenu des pièces accusa-

trices, pensais je, M. Ravaud, qui ne cherchait qu'à « corser » son rapport, n'eût pas gardé un mutisme si obstiné devant ces pièces. Il aurait eu une joie presque exubérante à les mettre en évidence, à les agiter devant l'inculpé, et il n'aurait pas manqué de me les soumettre, tout au moins de m'en confier et la provenance et la nature. — Mais il se taisait, mais il s'absorbait, avec un regard de fou, avec des craquements de mâchoires significatifs, dans l'examen de ces pièces, et les ayant lues, relues et relues encore, ayant compulsé l'une d'elles avec la lettre de la maîtresse de M. d'Erigny, il les replaçait dans son armoire dont il conservait, maintenant, je le remarquai aussi, soigneusement la clef.

Je me désespérais en songeant que, selon toute vraisemblance, je ne parviendrais jamais à savoir normalement, à surprendre même le mot de l'énigme qui me tourmentait, quand, une après-midi, la fièvre en laquelle je vivais, depuis tant de jours déjà, s'accrut en moi, en même temps que ma curiosité anxieuse se développa étrangement.

M. Ravaud venait d'ordonner au chef de la Sûreté de se rendre, de nouveau, au domicile de M. d'Erigny pour y rechercher, pour y saisir de l'écriture de la défunte comtesse.

Le fonctionnaire, ainsi requis, accomplit la mission dont mon patron l'avait chargé et ne tarda point à revenir, de l'avenue de Messine, porteur de trois ou quatre lettres écrites jadis par Mme d'Erigny à son mari, ainsi que d'un calepin trouvé dans la chambre mortuaire, sur lequel la pauvre jeune femme avait l'habitude de noter ses principales dépenses.

M. Ravaud, sans fournir au chef de la Sûreté aucune explication sur la valeur, sur l'utilité des papiers qui lui étaient remis, le remercia du zèle dont il avait fait preuve, en cette occasion, et le congédia.

Je croyais que, cette fois, ayant eu connaissance de la démarche faite par le chef de la Sûreté au domicile du comte, M. Ravaud romprait avec moi le silence embarrassant qu'il gardait si obstinément, me rendrait sa confiante familiarité, me dirait, enfin, la pensée qui l'avait incité à vouloir se procurer de l'écriture de Mme d'Erigny. Mais je fus trompé dans mon espoir. Mon patron ne me donna, au sujet des nouvelles pièces qu'il venait de recueillir, aucun détail, aucun renseignement, et il se renferma, plus que jamais, même, dans son mutisme.

Dans la situation qui m'était ainsi faite, je n'avais qu'à me main-

tenir en une prudente réserve, qu'à me borner à mon rôle de modeste greffier. — Mais, s'il m'était interdit de me mêler aux agissements de M. Ravaud, il m'était loisible d'observer ce qui se passait, en lui, autour de lui, et ce fut l'occupation à laquelle je m'adonnai, minutieusement, dès lors.

Ce fut à la faveur de cet espionnage — pourquoi craindre le mot? — que je remarquai, encore, que mon patron avait joint les lettres de Mme d'Erigny au dossier de l'affaire qui portait son nom et qu'il s'était livré, se livrait quotidiennement, même, à l'examen de ces lettres, en les rapprochant — ainsi qu'il avait fait précédemment, pour la missive attribuée à la maîtresse du comte — des pièces, de l'une des deux pièces, plutôt, que contenait le pli chargé.

Mon anxiété fut grande, devant cette attitude de M. Ravaud : elle devint plus grande encore, lorsqu'un jour, après avoir serré les pièces mystérieuses du dossier de l'affaire d'Erigny, en son armoire, je le vis reprendre avec moi sa cordialité passée et l'entendis m'annoncer qu'il allait, enfin, rédiger un rapport, pour la Chambre des mises en accusation, concluant à la culpabilité du comte.

Mon anxiété fut grande, alors, oui ; mais elle devait se changer en épouvante à la suite d'une scène à laquelle j'assistai ; dont mon patron fut le terrifiant acteur ; dont je ne puis évoquer le souvenir, sans me demander comment, lorsque j'en fus le témoin, je ne suis pas devenu fou ; comment, lorsque je me la représente, je ne deviens pas fou.

VI

En m'annonçant qu'il se proposait d'écrire son rapport, sur l'affaire d'Erigny, M. Ravaud m'avait informé qu'il allait consacrer plusieurs soirées à ce travail et m'avait prié de vouloir bien me rendre chez lui, chaque jour, vers 9 heures, pour l'aider dans sa besogne — pour recopier ses feuillets, au fur et à mesure de leur production.

— Je sais bien, mon brave Xavier, m'avait-il dit, alors, que je vous demande là un surcroît de peine, une chose ennuyeuse, même. Vous vous couchez tôt, vous — comme les poules — et je vais déranger vos petites habitudes. Mais, je compte absolument sur

votre zèle, en cette occasion, car je ne veux plus tarder à conclure contre ce M. d'Erigny.

Et il avait ajouté :

— Vous serez récompensé, d'ailleurs, du mal que je vais vous causer.

M. Ravaud ne m'avait jamais appelé à travailler avec lui, en sa demeure personnelle, et je n'éprouvai, dans les conditions où sa prière m'était adressée, à cet égard, qu'une médiocre satisfaction; ne pouvant me défendre de songer que quelques mois avant les événements qui m'avaient si intimement séparé de lui, j'eusse été heureux de la confiance qu'il me témoignait ainsi.

Cependant, je ne pouvais me dérober à son désir, je ne pouvais même admettre, dans l'état de mes relations avec lui, qu'il me payât mon dérangement et j'acquiesçai, cordialement, à sa demande

— Je suis à la disposition de monsieur le juge, lui répondis je, et ne saurais accepter une récompense en échange du petit service qu'il requiert de moi.

M. Ravaud m'envoya un geste amical.

— Brave Xavier... murmura-t-il, ah! brave Xavier... fidèle, désintéressé... Mais si, mais si, on vous récompensera...

Ce fut deux jours après ce court et aimable entretien que, sur les indications de mon patron, je me présentai, chez lui, rue Saint-Louis-en-l'Isle, pour recopier les feuillets du rapport qu'il destinait à la chambre des mises en accusation.

Il était 8 heures 1/2 environ, quand je sonnai à sa porte et un domestique m'introduisit dans un petit salon où, bientôt, M. Ravaud vint me rejoindre.

— Ah! vous voilà, Xavier, fit-il. Vous êtes exact, c'est gentil; vous êtes même en avance et nous ne commencerons à travailler que dans quelques instants. Nous prenons le thé, en famille, après dîner. Venez donc en boire une tasse... cela vous aidera à vous tenir éveillé.

Je voulus, un peu confus, par tant de prévenances, m'excuser, refuser la tasse de thé qui m'était offerte. Mais mon patron ne porta aucune attention à mes observations et me poussant, devant lui, vers une pièce contiguë à la salle à manger qu'une large baie ouverte laissait entrevoir, il me mit en présence de son père, M. le Premier Président, et de sa femme.

M. le Premier me reçut avec le même bienveillant accueil que

j'avais trouvé auprès de lui, lors de la réception à laquelle j'avais assisté. Quant à Mme Ravaud que je n'avais pas eu l'occasion de saluer, alors, elle me regarda ainsi qu'un être, une chose, un objet tout à fait insignifiants. Il est vrai que si je n'eus pas le don de lui paraître digne de son attention, elle n'eut pas celui de me plaire énormément. — Je la considérai comme une créature banale et peu encline à la bonté, sous ses cheveux châtains, ou plutôt d'un châtain très indécis, dans sa petite taille boulotte, avec ses lèvres pincées et son nez pointu. Elle pouvait être âgée d'une trentaine d'années ; mais elle était de celles qui n'ont ni physionomie distincte, ni âge déterminé; elle était de ces femmes neutres, physiquement, que la vulgarité, l'incolorité, si je puis ainsi m'exprimer, de leurs personnes, aigrissent et enfièlent.

J'avalai la tasse de thé — excellente, d'ailleurs — qu'elle me versa et me tendit sans grâce, avec une parfaite indifférence et après quelques phrases — sur les nouvelles du jour — échangées entre M. le Premier, mon patron et moi, je suivis ce dernier dans son cabinet de travail, afin de procéder à l'exécution de la besogne qui nous incombait.

Ce cabinet de travail était formé par une grande, une vaste pièce meublée avec beaucoup de luxe, de confort et autour de laquelle courait, en vitrines, une bibliothèque chargée d'ouvrages d'histoire, de droit, de romans même. — En son milieu et faisant face à la cheminée, se trouvait une immense table rectangulaire qui servait de bureau à M. Ravaud.

Dans un angle, je remarquai une cage assez haute et large dans laquelle, au lieu d'oiseaux, trottinaient, grimpaient, se poursuivaient une dizaine de petites souris blanches — de ces petites souris familières telles qu'en vendent, aux amateurs de bestioles, quelques marchands des quais avoisinant le Châlelet et l'Hôtel de Ville.

Je ne m'étonnai point de trouver, chez M. Ravaud, quelques spécimens de ces gentils animaux. Je pensai, simplement, en les apercevant, qu'il aimait à se distraire, comme certains hommes d'études, dans la douce compagnie des bêtes.

Lorsque M. Ravaud se fut enfermé, dans son cabinet, avec moi, il prit sur sa table quelques feuillets et me les tendit.

— Voici, fit-il, les premières pages de mon rapport, sur le cas de ce M. d'Erigny ; je les ai écrites hier soir. Pendant que vous allez les recopier, je continuerai mon travail et vous en passerai

le manuscrit, au fur et à mesure de son achèvement. Mais, comme il n'y a guère de place pour vous, ici, mon brave Xavier, je vais vous installer, tout près de moi, dans un petit salon attenant à mon cabinet. Vous y serez très bien — comme chez vous — et, ainsi, nous ne nous gênerons pas.

En prononçant ces mots, mon patron relevant deux épaisses draperies qui fermaient une porte dont on avait retiré les battants et qui donnait accès en une jolie pièce pouvant servir de lieu de repos, aux heures de trop lourd labeur, à celui qui occupait le cabinet, m'introduisit dans cette pièce et me planta devant une table qui en ornait l'un des panneaux.

— Là... vous allez vous placer là... dit-il, avec un rire... Ah! ah! brave Xavier... vous n'y serez pas trop mal, hein... Ah! ah!...

Puis, il me quitta, en me recommandant de ne le point déranger et en ajoutant qu'il m'appellerait, lorsqu'il aurait besoin de moi.

Je me mis donc à la besogne qui m'était confiée et, ce soir-là, quand nous nous séparâmes, vers minuit, M. Ravaud et moi, les heures s'étaient écoulées sans incident.

Il en fut de même pour les deux soirées qui suivirent et je commençais à m'habituer à ce travail nocturne, quand le quatrième jour de mon installation chez mon patron, se produisit le fait inouï dont, précédemment, j'ai parlé, quand eut lieu une scène à laquelle j'assistai, muet d'horreur — une scène qui paralysa, en moi, momentanément, toute activité physique, toute faculté morale, devant le souvenir de laquelle je me sens encore comme hypnotisé, comme impuissant à trouver des mots, des pensées pour la décrire.

Il y avait à peu près une heure que, ce soir-là, je recopiais les feuillets du rapport d'Erigny, quand, au travers des lourdes portières qui séparaient le cabinet de M. Ravaud de la pièce en laquelle je me tenais, j'entendis que mon patron, ayant quitté son bureau, marchait dans son cabinet. Puis, je compris, au bruit qu'il provoquait, qu'il revenait s'asseoir devant sa table; et, comme j'allais ne plus prêter d'attention à ses mouvements, ma curiosité fut de nouveau excitée par un autre bruit que, tout d'abord, je ne pus définir.

M. Ravaud utilisait, volontiers, des plumes d'oie, lorsqu'il écrivait, et, de ma place, je percevais, très nettement, le grincement de la corne humectée d'encre, sur le papier. Mais, depuis quelques instants, le grincement qui me prouvait que mon patron continuait

la rédaction de son rapport, avait cessé et une sorte de cliquetis métallique, de claquement pareil à celui que produisent deux planchettes de bois sec et dur, heurtées l'une contre l'autre, lui avait succédé. Des petis cris aigus, aussi, semblables à ceux que poussent des oiseaux ou des souris effarouchés, montaient, par intervalles, dans le silence du cabinet, et, bientôt, se mêlèrent à ce cliquetis métallique, à ce claquement de planchettes, à ces cris de bestioles effrayées, comme des soupirs, de brefs, de saccadés soupirs, précédés et suivis d'une manifestation que je connaissais bien, que je connaissais trop, même — du craquement sinistre de mâchoires qui caractérisait M. Ravaud, lorsqu'il éprouvait de la colère, de l'émotion.

Il était 8 heures environ, quand je sonnai à la porte.

Instinctivement, je pensai, alors, qu'il devait se produire, dans le cabinet de mon patron, des choses étranges; tout entier à l'angoisse qui s'emparait de moi, très intrigué par ce mouvement insolite qui avait lieu à quelques pas de moi, j'abandonnai mon travail et me mis à écouter, attentivement, anxieusement, l'oreille éperdument tendue vers les portières qui étaient entre moi et mon juge. Les bruits divers qui venaient de me détourner de ma besogne, continuaient de se produire, et à les entendre, ainsi, dans l'immobilité, une sorte de peur me saisissait.

Puis, je songeai que M. Ravaud, si sujet aux crises nerveuse dont j'ai parlé, avait pu être soudainement frappé par une indisp sition, et une pitié me porta vers lui.

Mû, d'une part, par l'effroi qui naissait en moi, d'autre part, pa un sentiment naturel d'humanité, je me levai et, doucement, trè doucement, m'appuyant aux murs, aux meubles pour soutenir me pas, marchant sur le bout des pieds, je me dirigeai vers les por tières que j'entr'ouvris et au travers desquelles je pus voir se dé rouler la scène terrifiante qui, jamais, ne s'effacera de ma mémoire

La disposition des lieux était telle que, d'où je me trouvai placé, je voyais, en face de moi, M. Ravaud, assis devant sa tabl et fortement éclairé par une lampe à haute colonnade, dite à foye incandescent.

Et il était sinistre, abominable, M. Ravaud, dans son attitude en cette heure d'épouvante.

Près de lui, devant lui — la lampe étant posée un peu à gauch — j'aperçus un objet mat et brillant, en ses diverses parties, dont tout d'abord, je ne pus déterminer la forme ou la nature, mais qu je me pris à examiner fiévreusement, car mon patron le maniait le remaniait en tous sens, dans une agitation extraordinaire de doigts, tandis qu'il ne cessait d'exhaler des soupirs saccadés et d faire craquer ses mâchoires.—J'entr'ouvris davantage les portière — au risque de me trahir — afin d'examiner mieux l'objet qu paraissait tant procurer d'émoi à M. Ravaud et je fixais, sur ce objet, toute l'intensité de mon regard, quand, tout à coup, je m rejetai en arrière, machinalement, étouffant, en ma gorge, un cri— un cri d'horreur — prêt à en jaillir.

Dans cet objet que mon patron maniait si nerveusement, cares sait, pour ainsi dire, comme un amant caresse une femme — selon l'expression de M. Desplaces — je venais de reconnaître — ah! l'atroce vision! — une guillotine, une petite guillotine, très bien construite, toute pareille à celle qui apparaît, à l'aube de certains jours sinistres et cruels—sur la place de la Roquette; et je me ren dais compte, maintenant, des bruits qui, un moment auparavant, m'avaient intrigué et j'entendais, maintenant, distinctement, ces bruits — ce cliquetis métallique, qui était produit par le couperet de la petite guillotine — couperet que M. Ravaud faisait mouvoir — abaissait ou remontait, tour à tour; — ce claquement sec de planchettes, qui était produit par le jeu de la bascule et par celui de la lunette, ouverte et refermée alternativement; — ces cris aigus

de bestioles effarouchées, qui étaient produits par les jolies souris blanches que j'avais remarquées, dans le cabinet de M. Ravaud.

La cage qui les contenait n'était plus, à présent, reléguée dans un angle du cabinet. Elle était posée sur le bureau même de mon patron, à sa droite; par intervalle, il y plongeait la main, s'emparait de l'une des pauvres bêtes, la saisissait délicatement, la caressait, comme il caressait sa guillotine — et, la plaçant sur la bascule de l'instrument hideux—comme le bourreau fait des criminels qui lui sont livrés — lui introduisant la tête dans la lunette, il pressait un ressort... Un bruit d'acier retentissait, le couperet s'abattait sur le cou de l'animal et la tête de la pauvre petite victime roulait dans un minuscule panier empli de son.

J'aurais voulu fuir — me dérober à cet affreux spectacle; mais, une force plus puissante que ma volonté — une sorte de paralysie de tout mon être moral et physique, je le répète — me retenait à la place que j'occupais et, dans l'effroi de mon âme comme dans l'effroi de ma chair, je contemplais M. Ravaud dans l'accomplissement de sa sanglante besogne.

Cependant, ma pensée n'était pas complètement annihilée par la terreur qui m'envahissait et, fixant mon patron, je me demandais de quelle monomanie insensée cet homme était possédé, de quel goût de crime et de sang il était avide, pour en être arrivé là... là... à cette folie de tortionnaire, à ce mal de remueur de charnier, à cette jouissance d'hystérique.

Car il jouissait, le malheureux — il jouissait, dans la manifestation de sa folie, dans l'accès de son mal, dans les secousses nerveuses de son hystérie. — Car il jouissait, dans la réalisation du rêve que son cerveau déséquilibré lui présentait et, à mesure qu'il abattait une tête de souris, à mesure que le couperet de la machine ainsi que ses doigts se teintaient du sang des bestioles, il riait... riait... riait... odieusement, tragiquement... il riait d'un rire d'idiot qui vient de commettre un meurtre ou un viol et qui se roule sur la chair chaude, palpitante, de sa victime.

M. Ravaud coupa le cou, ainsi, devant moi, à cinq souris et, sur chaque animal qui mourait, il laisait tomber son rire abominable.

Comment, alors, sur la cinquième tête qu'il abattait, me trouvai-je en face de lui, sur le seuil de son cabinet, tenant ouvertes, de mes deux bras étendus, les portières qui nous séparaient? — Je ne saurais le dire. Je ne saurais dire davantage à la suite de quel

mouvement spontané de mon être matériel ou moral, je m'avançai, aussi, vers lui, me découvrant tout entier.

Je frémis, encore aujourd'hui, en songeant aux conséquences qu'une telle audace inconsciente, de ma part, eût pu déterminer, et pour moi et pour M. d'Erigny, dont le sort était entre les mains d'un pareil monstre.

Mais, comme je me dressais devant mon patron, un effroi s'ajouta à l'effroi que j'éprouvais. Il venait de guillotiner sa cinquième souris et il s'était repris à rire... à rire... à rire... inextinguiblement. Puis, soudain, il releva le front et ses yeux se fixèrent sur moi, égarés, brillants, terribles — sur moi qui ne savais si j'allais me précipiter vers lui pour lui arracher sa guillotine ainsi que ses victimes.

Je crus, alors, qu'il allait bondir — qu'il allait se ruer sur moi, qu'il allait me chasser, ou que, dans une réaction brusque de ses sens et de son esprit, il allait se traîner à mes genoux pour me supplier d'oublier la scène à laquelle j'assistais, pour me supplier de ne la révéler à qui que ce fût. — Mais, non, M. Ravaud ne fit aucun mouvement, tandis que son regard m'enveloppait, et j'eus l'impression, très nette, très exacte — qu'il ne me voyait pas.

Il ne me voyait pas — c'est à-dire qu'il n'était plus lui; qu'il n'y avait plus rien, en lui, en cette heure, de son humanité; qu'il n'était plus que la loque hideuse, charnellement de lui-même; qu'il n'était plus que l'abjecte expression d'une âme, moralement.

Il ne me voyait pas! — Je le maudis, certes, alors, mais je le plaignis sincèrement, car il était irresponsable des infamies en lesquelles il se complaisait, car il était un malade atroce qui, peut-être, connaissait son mal — un fou qui, peut-être, dans la lucidité de sa vie habituelle et normale, connaissait sa folie — et ne pouvait combattre ce mal, et ne pouvait vaincre sa folie.

Ces réflexions m'étaient inspirées par l'affection que j'avais eue pour M. Ravaud et je me laissais entraîner par la pitié qu'elles renfermaient, quand, tout à coup, mon patron qui avait cessé de me regarder et qui avait rabaissé ses yeux sur sa guillotine, se tordit dans un spasme violent auquel succéda une longue crise de gâtisme.

M. Ravaud, en effet, maintenant, poussait des cris rauques, inarticulés, comme des grognements, et ses mains repliées au bout de ses bras à demi tendus, et ses jambes recourbées sous son siège, étaient agitées par une sorte de balancement.

— Hon... Hon... Hon...

Tels étaient les seuls sons qui sortaient, alors, de sa bouche qu'entourait une bave épaisse et sanguinolente.

— Hon... Hon... Hon...

Je ne pus supporter plus longtemps cette scène si effroyable, si terrible et, à reculons, doucement, très doucement, je rentrai dans la pièce qui m'était affectée.

Revenu à ma place, je constatai qu'une sueur abondante inondait mon front et que mes tempes battaient fiévreusement.

J'aurais bien souhaité de pouvoir me retirer, retourner en mon logis, alors; mais je me dis que la crise qui s'était emparée de M, Ravaud allait avoir une fin et que j'agirais peut-être sagement en attendant que mon patron vint me rendre ma liberté lui-même, afin qu'il ne se doutât point que je l'avais surpris dans toute l'horreur du mal dont il était atteint.

Je raisonnai bien, ainsi; car, en effet, quelques minutes après être sorti du cabinet, j'entendis que M. Ravaud toussait et qu'il se levait. Il me sembla, aussi, qu'il ouvrait une porte et qu'il se dirigeait vers quelque autre pièce de sa maison.

Il ne tarda point, d'ailleurs, à reparaitre dans son cabinet et, cette fois, soulevant les portières qui nous séparaient, il s'avança vers moi.

Je le regardai, en apparence indifférent, et je remarquai qu'il était très pâle, comme affaissé par de la fatigue.

Mais il souriait et me tendait la main.

— Vous pouvez vous retirer, Xavier, me dit-il. — C'est assez travailler, ce soir.

Je touchai la main qu'il m'offrait. Elle était glacée, humide. — Je devinai que M. Ravaud, en s'éveillant de sa hideuse folie, avait dû se rendre vers un lavabo, afin d'effacer le sang qui tachait ses doigts, et, dans le « bonsoir » que je lui jetai, je me sentis tressaillir encore, profondément.

A la suite de la soirée macabre que j'avais passée, chez mon patron, j'eus une nuit tourmentée, faite de fugitives somnolences que rompaient d'effroyables cauchemars et le lendemain, lorsqu'au matin, ayant à peine dormi, je sortis de mon lit, je ressentis une lassitude comme si tous mes membres s'étaient meurtris, d ns une chute.

Ce que j'avais vu, chez M. Ravaud, n'était point ordinaire, en effet, et je ne pouvais être surpris de l'impression que des faits aussi abominables laissaient en moi.

J'aurais voulu ne plus songer à ces faits; mais leur souvenir m'obsédait et je ne cessais de me les représenter, de les reconstituer, en mon imagination, dans toute leur tragique horreur.

En cette heure de ma vie — de ma petite vie humble et paisible — une rancune, aussi, se levait en moi, contre le destin qui me prenait, moi, chétif, insignifiant, dans l'agglomération des êtres, moi, pauvre et infime greffier d'un juge d'instruction, pour me jeter en une atmosphère de drame, de folie, de fourberie, en laquelle, j'en avais le pressentiment, je ne tarderais pas à étouffer, à être asphyxié comme par les vapeurs délétères d'un réchaud.

Oui, une rancune naissait en moi contre le destin, en cette heure — contre le destin dont j'étais le jouet misérable. Pourquoi, songeais-je, le sort trouble t-il, ainsi, mon existence en me précipitant au travers de tant d'atrocités? Pourquoi le sort ne porte t-il pas ses coups sur tant d'autres qui ne demanderaient pas mieux, sans doute, étant plus forts que moi, physiquement, et moins naïfs, moralement, que d'être initiés à la psychologie monstrueuse ou à la physiologie bestiale d'un M. Ravaud? — Je suis un modeste employé, un brave garçon qui ne désire qu'une chose: couler des jours tranquilles et médiocres jusqu'à ce que la mort le saisisse, comme elle saisit tous les êtres — riches ou pauvres — toutes les choses — belles ou laides — ici-bas; et voilà que, soudainement, je sors de ma quiétude pour entrer, corps et âme, dans la plus fantastique, dans la plus diabolique des aventures... Je n'ai pas de chance, en vérité, et si jamais je réussis à me libérer, sain d'esprit, de cette intrigue, le destin qui me fait tant souffrir, actuellement, le destin qui semble me choisir pour sujet de ses railleries et de ses cruautés, me devra bien une revanche en redonnant, à mon cerveau le calme qu'il a perdu, à mes nerfs leur doux, leur cher repos d'antan.

Je réfléchissais ainsi tout en m'habillant pour me rendre à mon bureau; et comme, ce jour là, M. Ravaud ne passa, auprès de moi, dans son cabinet du Palais de Justice, que quelques instants, j'eus le loisir de supputer longuement les sentiments qui m'animaient, les impressions que j'éprouvais.

Une pensée se dégagea de cet examen et cette pensée fut qu'il me fallait, sans retard, dans la situation en laquelle je me débattais, revoir M. Desplaces, afin de lui faire connaitre l'incident mystérieux des lettres reçues par mon patron, y compris celles qu'avait écrites Mme d'Erigny et qu'il avait ordonné de saisir, avenue

de Messine, ainsi que le récit de la scène à laquelle je venais d'assister — de la scène en laquelle M. Ravaud, tortionnaire, fou sanguinaire, idiot abject, tour à tour, guillotinait des souris.

Je résolus, donc, de revoir M. Desplaces, au plus tôt, et, afin de le rencontrer chez lui, je lui expédiai un télégramme — un « petit bleu » — l'avisant que, ce même jour, vers 7 heures, j'aurais l'honneur de frapper à sa porte, ayant des choses graves à lui communiquer.

La réponse de M. Desplaces ne se fit pas attendre. Par voie de « petit bleu, » également, il m'informa qu'il serait à ma disposition, à l'heure que je lui indiquais.

Ce soir-là, donc, n'ayant eu que peu de travail à mon bureau, je quittai le Palais plus tôt que de coutume, afin de pouvoir converser avec M. Desplaces et me rendre, ensuite, chez mon patron, rue Saint-Louis-en-l'Isle, comme il était convenu, entre lui et moi.

Mon ami — ou mieux, mon conseiller — me parut assez impatient d'apprendre ce que j'avais à lui dire, quand il me reçut dans ce salon où, déjà, nous avions, ensemble, passé toute une après-midi.

— Eh bien! me cria-t-il, moitié riant, moitié sérieux, dès qu'il m'aperçut, il y a donc du « chichi, » là-bas, pour que vous me convoquiez en séance extraordinaire?

— Si vous entendez par ce mot « chichi, » fis-je, des choses étranges, épouvantables, tellement étranges et épouvantables que j'ose à peine y songer — oui, il y a du nouveau, là-bas, et c'est pourquoi je me suis permis de vous déranger ce soir.

— Vous ne me dérangez pas, reprit M. Desplaces, et je suis toujours heureux de vous voir, je le répète; mais, sapristi, cette fois, vous m'intriguez... De quelles choses étranges et épouvantables voulez-vous parler?

— Vous allez les connaître, ces choses, répliquai-je. Je vous demanderai même la faveur de n'en pas différer l'exposé plus longtemps, car, après mon dîner, depuis quelque temps, je travaille, chez M. Ravaud, à recopier le rapport qu'il doit adresser à la chambre des mises en accusation, sur l'affaire d'Erigny, et il m'attend, aujourd'hui, comme les soirs précédents.

— Diable... murmura M. Desplaces; nous n'avons que peu d'instants à rester ensemble, dans ces conditions. Et, pourtant, il est nécessaire que nous causions, je le devine à votre attitude troublée, anxieuse... Eh bien! dînez avec moi... voulez-vous?... De cette façon, nous aurons le temps de bavarder.

J'acceptai la cordiale invitation de M. Desplaces et, comme il était prêt à sortir, nous nous dirigeâmes ou plutôt il me guida vers un restaurant du boulevard où nous nous plaçâmes dans un coin isolé, afin de n'avoir point à redouter quelque oreille indiscrète.

Lorsque nous fûmes installés, mon ami reprit, le premier, la parole.

— A quelle heure, me demanda t-il, faut-il que vous soyez chez M. Ravaud?

— A 9 heures.

M. Desplaces regarda sa montre.

— Eh bien, ne vous inquiétez plus des minutes écoulées, déclara-t-il. Vous serez, chez votre juge, au bon moment. Nous prendrons une voiture qui nous y conduira rapidement. Ainsi donc, causez tout à votre aise, je vous écoute.

En cet instant, on nous servit le potage — une sorte de purée rougeâtre dont j'ignorais absolument la nature et le goût.

Je crois que M. Desplaces surprit l'interrogation intime que j'adressais à mon assiette, car il me dit :

— C'est de la bisque... de la bisque d'écrevisse... Aimez-vous ça?

— Pour vous répondre, fis-je, très franchement, il faudrait que j'eusse déjà mangé de ce potage, et j'avoue...

M. Desplaces m'interrompit en riant :

— Pas possible... vous n'avez jamais mangé de la bisque?.. Ah, mon cher monsieur Maupin, je vois que votre éducation est bien incomplète au moral comme au physique ; mais, rassurez-vous — elle « se fera » avec moi...

Et il ajouta :

— Allons, goûtez ça, et si vous faites la grimace, on vous donnera autre chose.

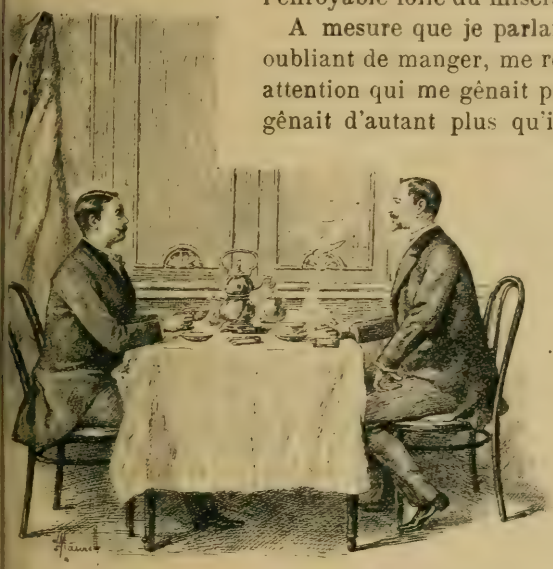
Je portai une cuillerée de potage à ma bouche et, ma foi, trouvai la bisque à ma convenance.

— Ça va, alors? dit M. Desplaces, — Eh bien, ne perdons plus de temps en paroles inutiles... Que se passe-t il du côté de M. Ravaud?

Je me recueillis durant quelques secondes et, baissant le ton de ma voix, je fis, à mon ami, le récit des faits que j'avais notés, depuis la visite que, pour la première fois, je lui avais faite rue d'Aumale. — Je lui exposai les sentiments de crainte inexpliquée, inexplicable même, que m'avaient inspirés la réception du pli chargé, par M. Ravaud, ainsi que le mystère dont il semblait

entourer les pièces contenues en ce pli; je lui exposai, également, la perquisition qu'il avait, récemment, ordonné d'exécuter chez M. d'Erigny, afin de se procurer de l'écriture de la défunte comtesse et les bizarres comparaisons auxquelles il se livrait, en rapprochant ces diverses pièces dont j'ignorais la teneur, de la première lettre anonyme saisie avenue de Messine, lors de l'arrestation du comte. — Enfin, je lui racontai, en détail, la scène à laquelle, la veille, j'avais assisté chez mon patron, et lui décrivis l'effroyable folie du misérable.

A mesure que je parlais, M. Desplaces, oubliant de manger, me regardait avec une attention qui me gênait presque — qui me gênait d'autant plus qu'il me laissait discourir sans m'interrompre.



« Sapristi! dit-il, qu'elle sacrée histoire de loup-garou. »

Lorsque j'eus terminé ma narration, il resta, un instant, silencieux encore, puis, se renversant un peu sur le dossier de son siège, il murmura :

— Pour un homme « épaté » vous avez un homme « épaté » devant vous, mon cher Monsieur... Et moi qui me croyais très original avec mon musée d'âmes — avec mon musée des horreurs — à l'instar de cette bonne Mme Tussaud... Ah! çà, mais c'est fantasmagorique, insensé, démoniaque, ce que vous me racontez là... C'est invraisemblable... Allons, allons, mon cher monsieur Maupin, vous me paraissez très ému... Cette affaire d'Erigny, si enigmatique, est bien faite pour troubler une conscience honnête comme la vôtre, après tout... Allons! allons!... Êtes-vous bien sûr d'avoir vu tout ce que vous m'affirmez avoir vu, chez M. Ravaud?... N'avez-vous pas un peu rêvé tout cela?.. Un cauchemar a pu vous...

J'interrompis M. Desplaces.

— Me supposeriez-vous atteint de folie? lui dis-je, avec un sincère accent de tristesse. J'ai vu, hélas, de mes yeux vu, les choses que je viens de vous rapporter dans toute la plénitude de ma raison, soyez-en convaincu.

Et j'ajoutai :

— Plût à Dieu que mon imagination seule me les eût représentées en un rêve...

— Je viens de vous peiner, reprit mon ami, en émettant un doute au sujet des faits que vous me révélez. J'ai eu tort; pardonnez-moi. Mais ce doute n'était-il pas naturel... Maintenant, je vous crois, oui, je vous crois et je reconnais que si je vous ai un peu étonné, par mes histoires, sur le monde judiciaire, le soir où nous nous sommes si heureusement rencontrés chez M. Ravaud, c'est vous qui, à présent, me stupéfiez par les vôtres.

Puis, il observa avec justesse :

— Mais, comment concevoir que votre juge se sachant atteint de l'horrible monomanie que vous avez décrite, vous ait appelé à travailler auprès de lui, se soit exposé à avoir un témoin de sa folie, de son sadisme — car cet homme est un sadique, tout simplement?

— Cette remarque est fort sensée, répliquai-je, et je l'ai déjà formulée en moi-même, depuis hier. — M. Ravaud, cela est certain, se sait sujet aux crises terribles dont nous parlons. Mais, selon moi, ces crises doivent se produire à des dates déterminées et dehors desquelles se trouvait, probablement, le temps qu'il me priait de passer auprès de lui, pour recopier son rapport. Il a dû, hier, être surpris par l'une de ces crises, comme les épileptiques sont, parfois, surpris par une attaque de leur mal, à la minute où ils pensent le moins à ce mal. — Perdant toute conscience, alors M. Ravaud a obéi à la monstrueuse folie qui est en lui, comme une bête endormie s'éveillant soudain, pour rugir et pour mordre. Peut-être même a-t-il tenté de vaincre cette folie, me sachant près de lui. Mais la bête — l'immonde bête — a été plus forte que lui et l'a entraîné dans le sang, dans l'épouvante.

— C'est cela... c'est cela... murmura M. Desplaces. Oui, c'est ainsi que les choses ont dû se produire, hier, chez M. Ravaud.. Mais, dites-moi, ne peut il se douter, maintenant, que vous ayez découvert le secret horrible de sa vie, que vous vous soyez aperçu du mal abominable dont il est frappé?

— Non, déclarai-je, M. Ravaud ne suppose pas que j'ai découvert ce mal, ce secret. — Il sait que je n'entre jamais dans son cabinet sans qu'il m'y appelle et il doit être assuré qu'hier, ainsi que les soirs précédents, je me suis conformé à cette règle. — La preuve de sa quiétude, à cet égard, est tout entière dans l'au revoir cordial qu'il est venu lui-même, après sa crise, me donner.

Notre diner s'achevait. M. Desplaces voulut le terminer aimablement, presque gaîment.

— Sapristi, dit-il, quelle sacrée histoire de loup-garou, de vampire, comme on voudra... Elle m'a positivement bouleversé, et vous-même, mon cher monsieur Maupin, vous ne me paraissez pas très solide, actuellement. Si l'on buvait un peu de champagne, hein?... Ça nous remettrait un peu d'aplomb... ça vous donnera du cœur pour retourner, ce soir, chez votre tragique patron et pour recopier, d'une main sûre, son rapport.

Je n'avais aucune objection à opposer à la proposition de mon ami. Nous bûmes donc quelques coupes de champagne et je confesse que ce vin, alors, me sembla très réconfortant. Il me procura un « montant, » selon l'expression de M. Desplaces, dont j'avais, en effet, quelque peu besoin pour me retrouver, sans défaillance, devant mon terrible juge.

Il était 8 heures 1/2; et, ainsi que l'avait dit mon compagnon, avant notre repas, nous montâmes dans une voiture qui nous emporta vers l'Isle-Saint-Louis.

Dans le fiacre, M. Desplaces me communiqua ses dernières observations sur tout ce que je lui avais confié et je l'écoutai attentivement.

— Quant à la maladie, au sadisme, à la monomanie de M. Ravaud, dit-il, n'en parlons plus, puisque nous ne pouvons rien, en ce qui les concerne, puisque nous ne pouvons ni les révéler — car on ne nous croirait pas — ni les empêcher de se manifester. — Reste donc la mystérieuse question des pièces qui lui ont été adressées, sous pli chargé, et qu'il s'est procurées en ordonnant une nouvelle saisie chez M. d'Erigny. Il est évident que ces diverses pièces se rattachent à des faits que seul notre homme connait et que le silence obstiné dont il les entoure peut faire supposer comme étant favorables à l'inculpé. Défavorables au malheureux comte d'Erigny, il s'en servirait, certainement, pour l'écraser définitivement. Mais, si elles lui sont favorables, pourquoi les conserve-t-il, les garde-t-il avec tant de soin? — On ne saurait, ici, admettre

qu'une hypothèse : dans la folie monstrueuse qui le mène, même en ses heures lucides, en apparence semblables à toutes celles que vivent les autres hommes, il aime à se repaître de ces pièces, à les contempler, à les manier — avant de les détruire — comme il manie sa guillotine, à se dire qu'elles constituent la preuve d'une innocence, qu'il ne tient qu'à lui qu'elles servent à la proclamation de cette innocence ou qu'elles soient à tout jamais ignorées et du malheureux qu'elles sauveraient et de ceux qui s'en empareraient, pour rendre ce malheureux à la liberté. C'est encore, là, une sorte de sadisme par lequel M. Ravaud peut, fort bien, sous l'influence de sa névrose, être dominé. — Mais, il ne nous est permis, à cet égard, que d'établir des conjectures, et comme nous n'avons pas la faculté de connaître la nature des pièces qui nous intriguent, qui nous tourmentent, nous n'avons qu'à nous résigner, c'est-à-dire qu'à renoncer à surprendre le secret qu'elles renferment ou qu'à attendre l'incident, né du hasard, qui nous livrera ce secret.

— S'il en est ainsi, fis-je avec vivacité, M. d'Erigny est perdu, car M. Ravaud va, bientôt, terminer son rapport qui conclut à la culpabilité du comte, et l'envoyer à la chambre des mises en accusation.

— Que voulez-vous faire à cela, mon cher Monsieur? répliqua M. Desplaces; un hasard, seul, je le répète, peut nous faire connaître la nature des pièces que vous supposez être favorables à M. d'Erigny.

— Ah! le hasard... murmurai-je.

M. Desplaces devina ma pensée.

— Eh! oui, je sais, comme vous, fit-il, que le hasard est un personnage fort capricieux qui, souvent, se décide à parler quand sa voix est inutile; mais...

— Mais...

— Mais il est, parfois, aimable, complaisant, le hasard; il aime, même, à ce qu'on l'aide à se manifester...

J'écoutais, anxieux, mon compagnon qui me paraissait hésiter, dans l'expression d'un sentiment, d'une pensée.

— Que voulez-vous dire? m'écriai-je.

M. Desplaces, alors se tournant à demi vers moi, prononça nettement :

— Tout simplement ceci, mon cher monsieur Maupin : que si un homme, en ce moment, est capable d'aider le hasard que nous souhaitons à montrer le bout de son nez, cet homme, c'est vous...

Et sans me donner le temps de l'interroger, il poursuivit avec énergie :

— Tâchez de connaitre les pièces en question, tâchez de les posséder, ne serait-ce que durant quelques minutes, tâchez de jeter un rapide regard sur leur contenu et, alors... alors, vous reviendrez me voir et je vous dirai — au cas où elles seraient favorables, à M. d'Erigny — ce qu'il nous restera à faire. — Jusque-là, jusqu'à ce que nous soyons fixés, quant à leur valeur, nous n'avons qu'à nous croiser les bras, car nous sommes impuissants.

Je sursautai :

— Vous ne songez pas au conseil que vous me donnez !... Comment me serait-il possible de savoir ce que contiennent ces pièces, puisque M. Ravaud ne s'en dessaisit jamais ?

M. Desplaces eut un geste en lequel reparaissait le sceptique :

— Cela, mon cher monsieur Maupin, déclara-t-il, ne me regarde pas...

Nous arrivions rue Saint-Louis. — Je priai mon compagnon de me déposer, sur le trottoir, à quelque distance de la maison qu'habitait mon patron, et, lui ayant serré la main, je le quittai absolument bouleversé par les derniers mots qu'il venait de me faire entendre.

— Eh! quoi! songeais-je, M. Desplaces m'a cru fou lorsque je lui ai raconté la scène en laquelle M. Ravaud guillotinait des souris; mais n'est-il pas fou, lui-même, en voulant que je dérobe, à mon patron, les pièces secrètes du dossier d'Erigny, et que j'en prenne connaissance à son insu ?

Et comme j'entrais chez M. Ravaud, une pensée égoïste que je me reprochai, bientôt, me visita.

— Folie ici — folie là, murmurai-je — tout n'est que folie dans cette malheureuse affaire. Il est clair qu'elle emportera ma raison si on en éternise encore un peu la discussion. — Allons, qu'elle finisse donc et qu'on n'en parle plus !

Durant tout le jour qui succéda à cet entretien, je fus obsédé par le souvenir des conseils que m'avait donnés M. Desplaces, et je me tins à mon bureau, observant les moindres gestes de mon patron,

Ainsi qu'il en avait l'habitude, presque quotidienne, je le vis ouvrir son armoire, en tirer les pièces mystérieuses qu'il y cachait et étaler ces pièces, devant lui, pour les parcourir encore, comme s'il ne devait pas en savoir, par cœur, le contenu, depuis qu'elles étaient en sa possession.

Alors, une sorte de colère s'empara de moi si paisible, si débonnaire.

— Eh! quoi! me dis-je, voici des papiers qui sont à la portée de ma main, des papiers qui renferment peut-être la preuve de l'innocence d'un homme et il ne dépendrait que de moi que, les connaissant, cet homme qui, sûrement, marche vers la mort morale, tout au moins, fût rendu à la vie, à l'honneur auxquels on le soustrait. — M. Desplaces a raison. Je suis le seul être en mesure de pouvoir lever le voile sur le secret que détiennent ces papiers et il faut absolument que ce secret me soit livré. — Mais, comment, par quel moyen obtenir cette satisfaction? Mais, comment, par quel moyen amener M. Ravaud à me confier le mot de l'énigme qu'il garde si jalousement?

En réfléchissant ainsi, je me convainquais que le vœu que je formais ne se réaliserait jamais; que mon patron ne consentirait jamais à me révéler la nature des pièces qui m'inquiétaient, puisque jusqu'alors, il n'avait pas jugé utile de me parler de ces pièces et, logiquement, je pensais que si jamais je parvenais à en avoir la communication, ce serait à un coup de force, à un incident aventureux que je serais redevable de cette communication.

Un incident aventureux... un coup de force!... En vérité, aurais-je pu dire, en cette heure, ce que j'entendais par ces mots ou ne redoutais-je point de trop en comprendre la signification? — En regardant M. Ravaud manier et remanier, avec une nervosité extrême, les documents en question, ne me sentais-je pas envahi par une sorte de démence, d'ivresse, qui me poussait à me lever brusquement, à me jeter sur ces documents, sur celui qui les feuilletait, à les arracher de ses doigts, à les saisir, à les voler, à me réfugier, en quelque coin, pour les lire, à mon tour, et pour clamer, publiquement, les phrases libératrices qui les recouvraient?

En vérité, aurais-je pu dire, en cette heure, ce qui se passait en moi, ou ne redoutais-je point de trop comprendre la signification du trouble qui était en mon âme?

Je fermai les yeux, m'efforçant à me souvenir que je n'étais que le pauvre greffier d'un homme abominable, dans sa toute-puissance, m'efforçant à lutter contre l'impulsion folle qui m'incitait à me dresser, devant cet homme, ainsi qu'un justicier sans mandat, sans armes, sans raison d'aucune sorte, hélas, et ce jour-là, comme les précédents, les minutes s'écoulèrent, pour moi, dans une fiévreuse désespérance, dans la monotonie apparente de ma besogne.

Le lendemain, je me retrouvai à mon bureau, résigné à contempler M. Ravaud dans l'examen des papiers mystérieux de l'affaire d'Erigny, quand une idée assez étrange naquit en moi et s'y développa. Comme mon patron avait, de nouveau, et pour la vingtième fois peut-être, étalé sur sa table son dossier secret, je me rappelai, soudain, avoir entendu déclarer, par certaines gens familiers de sciences occultes, qu'une influence magnétique se dégage, souvent, de la pensée, pour aller toucher des choses ou des êtres et les soumettre à la volonté de celui qui dirige vers ces choses, vers ces êtres, toute l'intensité psychique de sa personnalité. En termes plus précis, j'avais entendu déclarer qu'un homme, par exemple, désirant violemment la réalisation d'un fait qui, pour une cause quelconque, l'intéresserait, verrait, presque nécessairement, ce fait se produire, contre les vœux mêmes de ceux qui tenteraient d'en empêcher la manifestation. — Or, je souhaitais ardemment qu'un incident se levât, entre mon patron et moi, pour me permettre de prendre connaissance des pièces qu'il détenait, et je songeais, non sans quelque ironie à l'adresse des spirites, que si leurs assertions n'étaient point de simples plaisanteries, elles n'avaient aucun motif plausible pour ne point affirmer, dans ma situation, leur exactitude, quand un incident, précisément, eut lieu dans notre cabinet, qui me stupéfia, par la concordance d'association qu'il affectait d'avoir avec mes intimes réflexions.

Un garçon, attaché au service de M. le Procureur de la République, vint avertir M. Ravaud que ce magistrat le priait de se rendre auprès de lui. Mon patron avait devant lui, alors, le dossier de l'affaire d'Erigny, sur lequel étaient posées les fameuses pièces ; je le vis se lever, prendre son chapeau, se disposer à suivre l'envoyé du Procureur de la République, et je pensai que, selon qu'il en avait coutume, lorsqu'il s'absentait de son cabinet, me laissant seul, il allait enfermer dans son armoire les papiers dont il semblait si friand. Mais, contrairement à ses habitudes, et à mon profond étonnement, il me quitta sans avoir pris ces précautions, laissant sur sa table les lettres qu'il cachait, ordinairement, avec tant de minutie.

Je me demandai, alors, vraiment, si je ne rêvais pas, si, réellement, M. Ravaud avait bien oublié de serrer ces lettres, dont la nature était, pour moi, l'objet d'un si vif tourment.

En sortant de son cabinet, mon patron m'avait averti qu'il ne demeurerait que quelques instants avec M. le Procureur de la

République, et je me dis qu'il fallait que je misse, à tout prix, ces quelques minutes à profit pour parcourir, tout au moins, les documents qui, enfin, s'offraient à moi.

Je laissai s'éloigner M. Ravaud: quand je jugeai qu'il devait être arrivé chez le Procureur, je me précipitai vers son bureau et, ayant soin de bien noter les dispositions en lesquelles se trouvaient placées les lettres, afin de les ranger, ensuite, telles que mon patron les avait ordonnées, je les lus — une à une — avec une hâte faite d'angoisse et de fièvre.

Oh, cette lecture!... Une sueur froide perlait sur mon front, mouillait mon dos, à mesure que je l'accomplissais; et quand je l'eus terminée, il me sembla que j'étais ivre, que le sol, les murs, les meubles de notre cabinet dansaient, sous moi et autour de moi, une valse échevelée. — Oh! cette lecture!... J'eus le temps de la réaliser deux fois, et lorsque, pour la seconde fois, je l'eus achevée, il me fallut vaincre l'émotion qui s'était emparée de moi, émotion sous l'influence de laquelle je craignais de m'évanouir, de tomber inerte, suffoqué par les battements précipités, terribles de mon cœur.

Je réussis, heureusement, à me ressaisir, à réagir contre la détresse de tout mon être, et, ayant replacé les lettres dans le même ordre qu'elles occupaient avant que je les prisse, je retournai m'asseoir devant mon bureau, épongeant, avec mon mouchoir, sur mon front, sur ma face, la sueur qui les baignait.

Quand M. Ravaud reparut devant moi, rien, autour de lui, n'aurait pu lui révéler mon indiscrétion; mais je n'osai pas le regarder, et je courbai la tête, obstinément, sur mon papier, comme si j'avais été absorbé par mon travail.

(A suivre). PIERRE DE LANO.

Le gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard G de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.

SUR JOHANN STRAUSS
IMPRESSIONS DE VIENNE

Le grand Johann Strauss est mort il y a peu de temps! Et désormais, muette la lyre de ce roi de la valse!

A cette nouvelle, nymphes du Danube et sylphides des forêts viennoises ont tressailli de douleur au fond de leurs retraites, comme tressaillirent jadis leurs sœurs d'Ionie lorsque mourut, de la main des Bacchantes, *Orpheus* le chantre divin!

Car en Johann Strauss disparaît aussi l'un des plus grands génies de la mélodie, et le plus célèbre représentant d'une trilogie de musiciens dont le nom, depuis plus de soixante années, est populaire à Vienne : le père est pour ainsi dire le précurseur, le créateur de ce genre où son fils aîné, l'héritier de son nom, devait à jamais s'immortaliser, et le frère cadet Johann II, musicien de mérite, excellent chef d'orchestre surtout, mais que la gloire de son aîné a tenu toute sa vie quelque peu effacé.

Désormais, celui-là seul survit, dernier héritier d'un nom à jamais illustre, et l'on peut presque ajouter dernier témoin d'un passé qui semble déjà lointain aux Viennois eux-mêmes, et auquel son frère aîné et son père surtout ont dû le meilleur de leurs inspirations.

Ce passé, ce n'est rien moins que le cœur et la vie même de la vieille ville, enfouis dans la poussière de ses vieilles ruelles et de ses antiques maisons, le tout sacrifié sans pitié pour créer la Vienne nouvelle, resplendissante dans sa ceinture de palais neufs et de monuments. Ainsi marche quelquefois le progrès!

Du temps du vieux Johann Strauss avait commencé déjà l'œuvre de destruction, et le musicien dans sa vieillesse ne tarissait pas de malédictions contre ceux qui saccageaient peu à peu tous les souvenirs chers à son enfance. C'était comme une part même de son

âme chantante qui s'accrochait désespérément à ces pans de muraille abattus sous la pioche du démolisseur.

C'est qu'il sentait bien qu'une partie du caractère national, et la plus intéressante peut-être, allait être de ce fait même profondément modifiée, et que pour revêtir une parure factice, sa vieille cité allait perdre sa beauté et son charme pittoresque.

Il savait que la danse, cette antique et aimable compagne de la vie viennoise, allait se trouver singulièrement dépaysée dans ce cadre de maisons neuves et de larges avenues.

La valse surtout, cette valse au rythme lent, à la mélodie charmante et discrète dont il était le créateur, lui paraissait ne pouvoir exister sans la vie intime et familiale dans laquelle elle était née et s'était développée.

Et il se plaisait à rappeler à ce fils dont l'imagination goûtait avidement ces récits, les temps où, dans des ruelles étroites, de maisons basses aux petites fenêtres abritaient la vie obscure des bourgeois, mais où l'on *voisinait* d'ailleurs si familièrement (« *gemüthlich* », mot qui n'a pas d'équivalent en français) non seulement de porte à porte, mais de quartier à quartier. Temps heureux où chaque soirée presque rassemblait un cercle de familles, où bientôt au son d'un vieux clavecin, jeunes gens et jeunes filles rythmaient une valse gracieuse et lente!

Valse d'ailleurs à tout propos et toujours, en ce temps, à en croire le bon vieux Strauss, dont les journaux viennois rappelaient ces jours-ci les souvenirs. Valse à tout môment de la journée dans certains quartiers, maintenant disparus, et sur certains ponts à péage, semblables en ce point à notre vieux pont d'Avignon de classique mémoire, et sur lequel aussi jadis — et la chanson le dit — on dansait tout le jour, mais à vrai dire des rondes.

Tel était ce passé dont le père aimait à entretenir son fils, et qui certes n'a pas peu contribué à éveiller la vocation musicale de celui-ci, car elle évoquait journellement dans son imagination tout un essaim de visions poétiques.

Et il semble bien que ces visions mêmes excitaient sa fécondité, et le maître, une valse terminée, en composait une autre, puis une nouvelle, chacune ayant son caractère et son originalité, tel un vaillant ouvrier qui, pour une clientèle toujours renouvelée excelle à fabriquer, sous les formes les plus diverses, un objet tout ensemble solide et beau.

Grâce à cet inépuisable don de mélodie, le jeune auteur ne

tarda pas d'ailleurs à conquérir son public et, phénomène extraordinaire, il sembla que cette Vienne antique si regrettée du vieux Strauss renaissait à la vie sous la baguette de ce magicien de la musique.

On s'y remit à danser avec ardeur, non plus à vrai dire dans le calme des maisons closes et des étroites ruelles, mais en plus nombreuse et plus bruyante société, dans de vastes halls brillamment éclairés, ou dans le plein air des jardins publics.

Quel que soit le changement opéré, la valse de Johann Strauss avait accompli ce miracle de ramener vers des plaisirs plus délicats tout un peuple que le progrès des civilisations menaçait d'entraîner vers des distractions moins saines.

Et pourtant malgré cette royauté conquise sur les masses par la puissance de son génie, je me figure que le maître de la danse dut bien souvent regretter pour ses œuvres ce décor de girandoles multicolores et d'arbres taillés au cordeau.

Sa valse est, pour qui sait la comprendre, tout un poème d'un charme à la fois profond et grave, et comme telle a besoin pour être sentie d'être placée dans un milieu propice.

Ce cadre, unique peut-être, de la nature viennoise, avec son double aspect de prairies verdoyantes et de forêts mystérieuses qui descendent jusqu'au grand fleuve bleu, semble au contraire créé pour en être l'accompagnement et la parure.

Et voici par exemple un spectacle que je vis un jour et dont le souvenir m'est demeuré précieusement, car il me fut comme la révélation d'une beauté dont je n'avais pour ainsi dire fait jusqu'à présent que respirer le parfum sans en pénétrer l'essence.

Un jour que, dans une « rêverie de promeneur solitaire » je m'étais égaré dans les bois profonds du *Wiener Wald*, haute frondaison d'ombre et de silence, — je fus surpris et charmé d'entendre dans le lointain le rythme lent d'une valse de Johann Strauss.

Je m'approchai, curieux comme l'on est lorsque, dans une solitude qui semble complète, quelque indice rappelle subitement la présence d'êtres animés. Je n'étais pas d'ailleurs moins intrigué de savoir à quelle sorte d'hommes j'avais à faire.

Bientôt, dans l'échappée d'une clairière, je pus jouir d'une vue qui me rappelle les plus charmantes idylles du vieux poète de Sicile. C'était dans un vallon fermé de tous côtés par la noire ceinture des grands arbres, un cabaret champêtre et, sur une estrade,

quelques musiciens, gens du peuple mais comme il en est là-bas, qui comprennent et savent rendre tous les secrets de la musique. Plus bas, une noce de campagne ; — des couples valsaient silencieux, et comme pénétrés de la beauté sublime de ces deux choses unies dans une harmonie parfaite : la musique et la nature.

Voilà ce que je vis ce jour, le tout baigné dans une lumière tempérée et comme amollie par le vert sombre des grands arbres et le vert tendre des prairies. Je crois bien que le grand Strauss lui-même n'eût pas rêvé pour sa musique un cadre mieux approprié que ce joli coin du *Wiener Wald* qu'il aimait tant, et au delà duquel il pouvait presque apercevoir le long ruban moiré de son « beau Danube bleu » !

Le « beau Danube bleu », titre heureux qui chante, lui aussi, dans la mémoire des hommes, et associe pour toujours le nom d'un des chefs-d'œuvre du maître à celui d'un des sites les plus merveilleux de la création.

Je me rappelle encore lorsque j'étais tout jeune, combien ce titre seul, entrevu sur une couverture où le bleu régnait en maître, évoquait en moi de visions lointaines et charmantes, et combien je rêvais de voir ces rivages dignes d'inspirer une telle musique !

Tout récemment j'ai pu accomplir mon rêve. En descendant le Danube, de Vienne à Budapesth, et tandis que le bateau s'avançait, doucement porté par les flots bleus, fidèles compagnons de mon voyage, se déroulaient aussi dans ma mémoire les motifs de la belle valse qui parlait jadis à ma jeune imagination un si poétique langage.

Et puisque désormais est endormi le *Maître* à qui j'ai dû tant d'heures exquises, mes rêves de jadis et mes impressions d'hier, qu'il me permette de venir apporter sur sa tombe, et comme l'hommage d'un de ses plus humbles admirateurs, une gerbe de fleurs toutes fraîches encore dont le parfum s'exhale pour moi si pénétrant dans le « Jardin du Souvenir ».

Hélas ! je ne suis pas poète, et j'ai même passé l'âge où toute sensation vive prend d'elle-même une forme poétique. Aussi n'ai-je d'autre ambition que d'essayer de rendre simplement et du mieux que je pourrai ce que j'ai ressenti moi-même lorsque, pour la première, pour la seule fois peut-être de ma vie, j'ai contemplé ces rivages où mon imagination avait bien souvent séjourné, et que j'ai pu connaître et rapprocher le réel de son expression musicale.

On comprend mieux un grand artiste lorsqu'on peut voir les

lieux de son inspiration, et dans cette communion spirituelle avec lui, remonter à la source même de ses émotions.

C'est ce que je fis ce jour-là. Je communiai en Strauss; et peu à peu, comme à mon insu, les motifs de la valse célèbre venaient d'eux-mêmes et comme appelés par tel ou tel aspect de la nature, dont ils accompagnaient le lent passage et formaient comme la légende musicale.

D'abord, c'était une mélodie limpide, dans un rythme à la fois sonore et doux. Et le panorama présentait à mes yeux des paysages baignés d'une molle lumière, des prairies émaillées de fleurs — *mollia arva* — endormies sous la caresse des flots, ou de petites collines boisées qui, d'une pente agréable, descendaient vers le fleuve comme pour y mirer leurs formes élégantes, et telles que des baigneuses délicates trempent le bout du pied dans la vague écumante.

Entre temps, et comme pour accentuer la note de cet idyllique tableau, paissaient de grands troupeaux de vaches blanches tachées de jaune, avec de longues cornes recourbées...

Mais le rythme peu à peu se transforme, s'enfle, monte en saccades précipitées comme à l'assaut d'une citadelle.

C'est que le paysage lui-même a changé. Aux champs fertiles succède une nature moins riante, mais belle encore dans sa majesté austère.

Enserré entre une double rangée de noires montagnes, le fleuve s'avance assombri et comme silencieux sous les hautes forêts de pins qui le dominent, et qui, à l'horizon, semblent se rapprocher pour lui fermer le chemin sans issues.

Paysage d'une pénétrante grandeur, et qui évoque les mystères druidiques des anciens Gaulois.

Et bientôt apparaissent, au milieu d'antiques roches moussues et rongées par l'âge, les derniers vestiges d'un passé presque millénaire qui conserve dans son aspect quelque chose de violent et de tourmenté, comme la civilisation qu'il représente.

C'est la sombre « *Burg* » de Komorn, un nom dont l'assonance seule suggère une vision du moyen âge et rappelle les poèmes barbares de M. Leconte de Lisle. Antique résidence des rois de Hongrie, que surplombent comme un nid d'aigle perché sur le plus haut des monts, les restes encore majestueux du château de *Mathias Corvin*.

Longtemps on aperçoit cette ruine silencieuse qui semble

éternellement rêver à la tristesse des choses disparues, tandis que tout à l'entour la nature semble s'harmoniser à la mélancolie des choses, que le fleuve bleu coule plus sombre et comme retenant son haleine, et que là-haut, près de l'antique donjon, des nuages noirs s'assemblent, funestes messagers de tempêtes!

Puis nouveau changement : le rythme s'adoucit, la mélodie reparaît avec ses modulations caressantes. Le paysage aussi s'est rasséréné et vers l'horizon élargi et baigné de lumière, pointent de nouveau les campagnes fertiles et les collines verdoyantes.

Ce sont aussi bientôt de coquettes petites villes dont les toits roses se mirent aux flots clairs du joli fleuve! *Gran* qui expose de loin à l'admiration du touriste sa cathédrale Renaissance construite à grands frais sur un rocher escarpé. *Vicegrad* avec les restes de son château royal du XIe siècle, résidence d'été de ce même Mathias Corvin dont tout à l'heure nous apercevions la forteresse!

Heureux souverain qui pouvait, sans presque se déranger, jouir de deux aspects si différents de la nature, et qui à Vicegrad même par des jardins superbes qui descendaient jusqu'au Danube, s'était créé (c'est un légat du pape de cette époque qui l'affirme) un véritable paradis terrestre!

Enfin, dans le lointain rayonnement du soleil couchant, c'est avec le lent rappel des motifs du début de la valse, l'apparition si belle dans ce calme vespéral de *Buda Pesth*, la coquette cité hongroise dont les deux parties, l'ancienne et la nouvelle ville, se regardent et semblent se comparer sur les deux rives opposées du Danube.

D'un côté la gracieuse île Marguerite, toute fleurie dans sa retraite d'arbres centenaires, exhalant son parfum discret et subtil de jolie femme.

Puis les bâtiments nouveaux du Parlement, et sur un joli quai bordé de platanes, où piquent les toilettes claires de nombreux promeneurs, d'élégantes maisons neuves aux couleurs tendres, toutes modernes par leur architecture.

Tandis qu'en face, massif et puissant, s'étale sur une hauteur le vieux *Burg Royal* avec ses jardins bizarrement plantés en terrasses, et que contraste plus vivant encore, sur un monticule pelé, brûlé du soleil, avec ses arbres rabougris, témoins décrépits d'un passé séculaire, demeurent encore les débris de la haute citadelle qui longtemps commanda la ville et reste le dernier souvenir de la longue domination étrangère!

Mais je m'arrête dans cette interprétation d'une musique dont

je n'ai pu que si prosaïquement rendre l'expression. Mon excuse, c'est de n'avoir eu de prétention que d'apporter au musicien le tribut d'une longue reconnaissance pour le monde d'impressions qu'il m'a découvert.

Hélas ! depuis quelques années s'abat sur notre vieux monde un mal terrible. Peu à peu disparaissent, enlevés presque successivement ces « *maîtres du chœur* », ceux dont la voix puissante et consolatrice faisait croire à la poésie, à la beauté, à l'idéal.

Et les hommes épouvantés de voir disparaître ainsi le passé sans vouloir cependant désespérer encore de l'avenir, répètent avec anxiété le vers du poète :

« Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu ? »

MAURICE WOLFF.
Vienne, 15-18 juin 99.

L'AME DU JUGE[1]

(Suite.)

Les pièces que je venais de tenir entre mes mains étaient au nombre de neuf, en y comprenant la première lettre anonyme saisie chez M. d'Erigny, lors de son arrestation, cinq lettres que Mme d'Erigny, avait, jadis, adressées à son mari, et un carnet de comptes, tout entier de son écriture.

Comme je connaissais la teneur de la missive anonyme qui, seule, figurait dans le rapport de M. Ravaud, je ne m'y arrêtai pas, et comme les lettres signées de Mme d'Erigny ne se rattachaient, naturellement, en aucun point à l'affaire, les ayant parcourues, je négligeai vite de les examiner.

Mais, avec quelle force d'attention, de pensée, je lus et relus les deux pièces qui étaient parvenues à mon patron sous pli chargé, et aux pages desquelles l'enveloppe timbrée de cinq cachets aux initiales A. B. — des initiales insignifiantes, cela était certain — était épinglée.

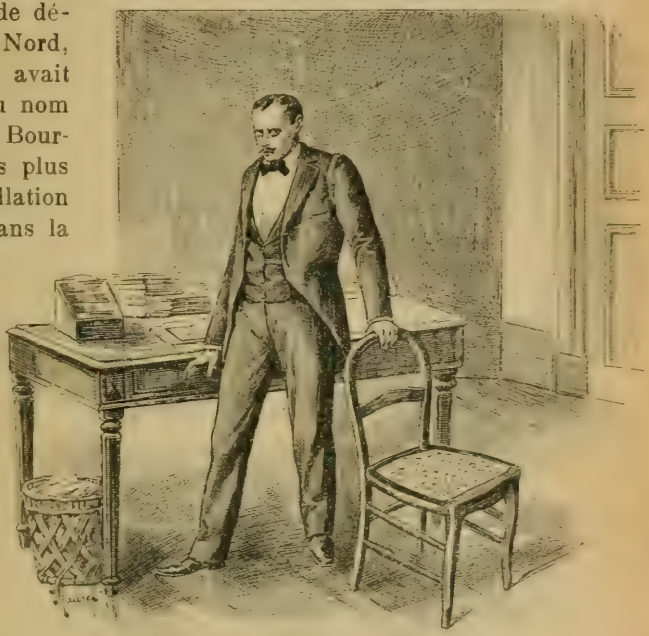
Avec quelle force d'attention, de pensée, oui, je lus et relus ces deux pièces, qui constituaient, ainsi que mes pressentiments me l'avaient assuré — la preuve absolue de l'innocence de M. d'Erigny, et qui démontraient l'infamie du juge qui, les possédant, ne les produisait pas, afin de ne point abandonner le beau crime qu'il avait souhaité, afin de demeurer dans l'atrcce névrose qui l'affolait, le maître d'une vie, d'une destinée, afin, aussi, que l'on ne pût dire que son habileté de magistrat s'était trouvée, un jour, en défaut — afin... que sais-je, mon Dieu, que sais-je ? — afin de se repaître, bête monstrueuse, de la souffrance d'un malheureux, de procurer à ses sens dépravés, par cette souffrance même, la satisfaction, la jouissance dont ils avaient le besoin.

L'une des lettres qu'avait contenues le pli chargé était anonyme, mais son écriture était la même que celle de l'épitre qui avait été saisie chez M. d'Erigny. — Elle émanait, par conséquent, de la

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 26 août.

même personne, de cette maitresse du comte que mon patron aurait tant voulu découvrir.

L'autre lettre — qui lui était jointe — était de l'écriture de Mme d'Erigny, portait sa signature, était datée du soir même de sa mort et était adressée à la maitresse de M. d'Erigny — à l'expéditrice de l'enveloppe mystérieuse dont les timbres postaux oblitérateurs indiquaient, comme point de départ, la gare du Nord, enveloppe qui avait été déposée au nom de Mme Angèle Bourgeois, je le sus plus tard — appellation équivalente, dans la circonstance, à un anonymat, encore.



Les pièces que je venais de tenir étaient au nombre de neuf.

Depuis cette heure émouvante en laquelle je lus, fiévreusement, ces deux épitres, j'ai eu, à ma disposition, leurs pages si dramatiques, et j'ai pu les copier. Il m'est donc offert de pouvoir les reproduire dans leur exactitude absolue.

La première lettre — écrite par l'amie de M. d'Erigny — était adressée directement à M. Ravaud et était ainsi conçue :

« Monsieur le juge d'instruction,

« Les journaux annoncent que, dans la mort si malheureuse de Mme la comtesse d'Erigny, vous croyez à la culpabilité de son

infortuné mari et que vous vous préparez à conclure devant la chambre des mises en accusation, dans le sens très formel de cette culpabilité.

« Je suis celle qui a écrit, à M. d'Erigny, la lettre si funeste qui, affirme-t-on, sert de base à votre conviction, vous incite à penser qu'un crime abominable a été commis avenue de Messine et si, depuis l'arrestation du comte — de mon ami — je me suis tenue obstinément dans le silence qu'il avait eu la générosité de me conseiller, c'est que je pouvais supposer que l'accusation qui était dirigée contre lui ne serait que passagère, que, dans les interrogatoires que vous lui feriez subir, dans l'examen même de toute cette lugubre affaire, vous reconnaîtriez vite son innocence.

« Mes prévisions, mon espérance ont été déçues, hélas, et M. d'Erigny, accablé par des circonstances fatales, est à la veille d'être envoyé devant la Cour d'assises, d'être condamné peut être, car, dit-on, les conclusions que vous devez prendre contre lui sont sans pitié.

« Dans ces conditions, il ne m'est plus permis de me taire et, possédant la preuve péremptoire de l'innocence de M. d'Erigny, je vous livre cette preuve, afin que vous répariez l'erreur que vous avez commise, afin que vous rendiez à la liberté et à l'honneur un homme qui n'a jamais mérité de perdre cette liberté, qui n'a jamais menti à cet honneur.

« Tout d'abord, laissez-moi vous déclarer combien je me repens d'avoir écrit, à M. d'Erigny, la lettre dont on s'est emparé pour l'accuser d'être l'auteur d'une action atroce; dont les termes, en effet, dans les circonstances douloureuses qu'il a traversées et qu'il traverse encore, étaient susceptibles d'être si dramatiquement interprétés.

« Mais, voyez comme, souvent, la justice peut être égarée par les apparences les plus vraisemblables, dans la recherche d'un crime! — Ces lignes que j'avais tracées, plusieurs mois avant la mort de Mme d'Erigny, m'avaient été inspirées par un sentiment d'affection un peu exaltée, je le confesse, sans cependant exprimer une pensée coupable, ainsi que vous l'avez cru.

« Et la démonstration de cette vérité est tout entière dans les pages que je joins à cette lettre — pages que Mme d'Erigny a écrites, quelques instants avant de mourir, quelques minutes avant de se suicider — car elle s'est volontairement donné la mort — qu'elle m'a adressées et que j'ai reçues alors que plus rien ne pouvait la sauver.

« J'étais sinon une amie très intime de la comtesse, du moins l'une des nombreuses jeunes femmes qui fréquentaient assez assidûment son salon et j'étais loin de me douter, certes, en venant chez elle, en l'accueillant chez moi, aux jours habituels de nos visites mondaines, que le secret de la sympathie qui existait, entre M. d'Erigny et moi, ne lui était pas ignoré.

« Elle connaissait ce secret, pourtant, et c'est de lui — de lui seul — qu'elle est morte, ainsi que la dernière lettre qu'elle a écrite le prouve.

« M. d'Erigny, en communiquant à sa pauvre femme un projet de divorce qui, d'ailleurs, ne m'a jamais été soumis, a précipité l'événement funeste dont il porte le deuil, mais ne l'a point déterminé. En parcourant les pages que je vous envoie, vous trouverez encore la démonstration de cette assertion. Mme d'Erigny, dans la douleur intime que son mari et moi, bien à notre insu, nous lui infligions, avait résolu, depuis longtemps, de ne pas supporter, au delà d'une certaine limite, d'une certaine heure, même, cette douleur, de s'en libérer en se suicidant.

« Tels sont les faits, monsieur le juge d'instruction, qu'il est de mon devoir, aujourd'hui, de vous exposer, qui vous aideront, dans leur loyale et sincère simplicité, à conjurer un véritable crime, cette fois — à empêcher qu'une monstrueuse iniquité s'accomplisse.

« Ces faits étant établis, je vous supplie de ne point vous étonner si je ne signe pas ma lettre, si je continue à garder l'anonymat que m'a si énergiquement conseillé M. d'Erigny, par la voie de la presse, anonymat qui vous a tant engagé, sans doute, à être implacable envers mon malheureux ami, lorsqu'il s'appliquait à la lettre que vous avez saisie chez lui.

« Je ne signe pas, je garde l'anonymat, ici, pour deux raisons qui, je l'espère, seront facilement comprises de vous : — parce que mon nom, mon identité révélés n'ajouteraient rien à l'importance de la preuve que je vous apporte, en faveur de l'innocence de M. d'Erigny ; parce que la révélation de cette identité, de ce nom, ferait naître, sur ma personne, un scandale qui briserait ma vie à tout jamais et qui serait plutôt nuisible aux intérêts de mon ami. »

La seconde lettre, adressée, avant de mourir, par Mme d'Erigny, à la maîtresse du comte, était ainsi libellée :

« Ma chère... *(A cette place, un prénom, sans doute, soigneusement effacé à l'aide d'un grattoir.)*

« Ne soyez ni trop surprise, ni trop chagrinée par ce que vous allez lire.

« Je vais mourir, et je veux vous dire pourquoi je m'en vais, librement, volontairement, dans cet inconnu que tant d'êtres redoutent, que je ne crains pas ou plutôt que je ne crains plus, parce que j'espère qu'il m'offrira la paix, la consolation, le bonheur peut-être que je n'ai pas pu ou su obtenir de la vie.

« Je vais mourir, ma chère... *(ici, même coup de grattoir que précédemment)* et vous ne vous plaindrez pas de l'existence, vous, puisque ma mort va vous procurer la joie qui m'a été refusée, puisque la dernière personne à laquelle je penserai, avant de fermer les yeux, sera vous.

« Ne voyez aucune ironie, aucune amertume, même, dans cette phrase. En disparaissant, je formerai le vœu que vous rendiez heureux celui de qui j'attendais tant, de qui, peut-être encore, je n'ai pas su tirer toute l'affection que j'espérais; je formerai, également, le vœu qu'il vous procure toutes les félicités qu'il ne m'a point offertes et que je le crois capable de donner à une femme, pourtant.

« Par ces paroles, vous devinerez aisément que je connaissais — depuis longtemps — les liens intimes qui vous unissent à mon mari et vous reconnaitrez que si je n'ai jamais tenté de les briser, c'est que, vraiment, je n'étais pas trop méchante.

« Je suis une sentimentale et une résignée. J'ai toujours pensé qu'il ne sert à rien de vouloir empêcher qu'une peine vous atteigne et, dans le cas qui nous est personnel à toutes deux, qu'eussé-je gagné, je vous le demande, à me jeter entre vous et mon mari?

« J'ai aimé, j'ai toujours aimé, j'aime encore, en cette heure suprême, mon mari, et j'ai souffert, éperdûment, dans mon âme, lorsque j'ai senti qu'il se détachait de moi et j'ai souffert, éperdûment, dans tout mon être, lorsque j'ai constaté qu'il ne se contentait pas de liaisons éphémères sans importance, qu'il vous aimait, vous, ma chère... *(toujours la même rature)*, que vous l'adoriez, que le destin vous avait jetés dans les bras l'un de l'autre.

« J'ai aimé mon mari et il a dédaigné mon amour. Mais, à la pensée désolée que son indifférence m'a inspirée, je n'ai jamais

nêlé un sentiment de colère, de rancune. J'ai pleuré sur mon délaissement, mais j'ai presque excusé M. d'Erigny de l'outrage lont ainsi, il me frappait, car, j'ai, sans cesse, été convaincue qu'il ıe savait pas que je le chérissais.

« Hélas, je suis ainsi faite, dans mon sentimentalisme, dans ma ésignation instinctifs, que je n'ai pas le don de montrer, d'exhiber – pardonnez-moi ce mot — les intimes impressions que j'éprouve t je conçois fort bien que la passivité, la pudeur apparentes de ma ature, trompent ceux qui m'approchent, quant aux mouvements xacts, réels de mon cœur.

« J'ai donc, par ma faute, je le veux bien admettre, perdu ma art de bonheur ici-bas; en n'ayant point sur mes lèvres le sourire ui charme, aux heures où un homme recherche de la séduction; n n'ayant point sur mes lèvres la parole qui fait naître une affec- on, le baiser qui scelle cette affection, aux heures où un homme echerche le mot qui le retiendra, la caresse qui le fera tressaillir, ai perdu, oui, ma part de bonheur, ici-bas, j'ai perdu le mari que avais tant souhaité de posséder et j'ai fait un vide, en son exis- ence, qu'une autre femme a comblé. Je ne me lamente pas, ma hère... (*même rature, encore*) — et je n'ai contre vous, contre ıon mari, dans ce mécompte que le sort m'a apporté, nulle aigreur. e vous envie tous deux; je suis triste, très triste, simplement; ıais je ne suis plus résignée et comme il me devient intolérable 'endurer davantage ma souffrance, je m'en vais, je quitte une lace que vous occuperez mieux que moi.

« S'il faut dire toute la vérité, ici, je vous confesse que j'eusse eut-être encore enduré cette souffrance pendant quelque temps — ombien de temps? le sais-je? — un mois, six mois, un an?.. le ais-je, le sais-je? — si un incident soudainement survenu, entre ıon mari et moi, ne m'avait déterminée à en finir, immédiatement, vec moi-même.

« Figurez-vous que, ce soir, M. d'Erigny m'a demandé l'autori- ation de se présenter dans ma chambre, afin de m'entretenir d'une ffaire d'intérêt.

« Un moment — est-on bête, mon Dieu, est-on naïve — j'ai ongé que le prétexte invoqué par M. d'Erigny, pour entrer chez oi, cachait un souhait, un désir... une résurrection de notre ten- resse passée, de notre tendresse écoulée et si lointaine; mais je me uis vite éveillée de ce rêve : mon mari venait, tout simplement, e proposer de nous séparer, de recourir au divorce afin que nous

pussions, chacun de notre côté, reprendre une liberté qui lui paraissait très précieuse.

« Dès les premiers mots de son discours, j'ai cru que j'allais défaillir ; mais je me suis remise de mon émoi et l'ai écouté sans l'interrompre.

« Quand il eut parlé, j'ai même poussé la dissimulation des sentiments qui m'agitaient, jusqu'à sembler accepter la proposition qui m'était faite et, après m'avoir baisé très galamment la main, il est sorti de ma chambre — heureux — je l'ai deviné — heureux comme jamais peut-être — même au temps de notre commune tendresse — il ne l'avait été.

« Je n'ai pas pleuré, alors, mais mon parti a été vivement pris.

« Un jour, en furetant dans l'appartement de mon mari, pendant l'une de ses absences — j'avais découvert qu'il possédait du chloroforme et, comme déjà, j'étais persuadée que je m'effacerais devant vous, ma chère... (*même rature*) je m'étais emparée du flacon contenant ce poison qui convenait assez à la conception que je me faisais d'un suicide. Ce que je redoutais, en effet, en me donnant volontairement la mort, c'était la torture, l'angoisse physique d'une agonie déterminée par un coup de feu ou par l'absorption d'un toxique quelconque. — Or, le chloroforme endort, lentement, doucement, et il ne suffit que de l'aspirer un peu longuement pour ne plus se réveiller.

« Tout à l'heure, donc, ma chère... (*même rature*) je me servirai du chloroforme que j'ai dérobé à mon mari. Et demain, sans plus tarder, il sera ainsi mieux divorcé que par l'arrêt d'un tribunal, et vous pourrez vous aimer, vous et lui, en dehors de la vilenie d'un adultère, en dehors de la crainte incessante d'un scandale.

« Oui, je vais, dans quelques instants, m'étendre sur mon lit, et mourir — mourir d'avoir trop aimé, de trop aimer encore, hélas, mon mari — mourir, sans vous maudire, ma chère... (*même rature.*)

« Mais, avant de m'en aller, pour toujours, en des pays pleins de clartés ou pleins de ténèbres — c'est là le grand mystère qui effraie — j'ai voulu vous dire pourquoi je disparais, cette confidence vous était bien due, n'est-ce pas?

« Je vais sortir de ma demeure, vivante, pour la dernière fois, à votre intention. — Lorsque cette lettre sera achevée, j'irai moi-même la jeter dans une boite postale proche d'ici ; puis, je rentrerai, sans être aperçue de qui que ce soit, car j'ai renvoyé, ce soir, après

e départ de M. d'Erigny, ma femme de chambre, et je me ferai
elle, un peu, pour que la mort n'ait point trop peur de moi... pour
u'elle me prenne vite, vite, car je ne sais de quelle folie, de quelle
lésespérance je serais frappée demain, si, demain, je vivais encore.

« Adieu, ma chère... (*même rature*) pardonnez-moi le trouble
ue cette lettre va jeter dans votre existence — oh! momentané-
nent, je l'espère — comme je vous pardonne le mal que vous
n'avez fait et, surtout, n'allez point, trop, je le répète, vous cha-
griner... Un peu plus tôt, un peu plus tard, ce qui arrive aujour-
l'hui devait arriver. »

Telles étaient les deux lettres, si concluantes en faveur de l'inno-
ence de M. d'Erigny, que M. Ravaud avait reçues et qu'il avait
bstinément, abominablement, soustraites à l'instruction.

Je ne saurais décrire l'émotion qui s'empara de moi, lorsque j'en
us pris connaissance et je me hâtai de télégraphier à M. Desplaces
u'il fallait, absolument, que j'eusse avec lui, ce même jour, après
a fermeture de mon bureau, un nouvel entretien.

VII

Depuis la veille, M. Ravaud avait achevé la rédaction de son
apport, sur l'affaire d'Erigny, et j'en avais moi-même terminé la
opie.

J'étais donc libre de disposer de ma soirée, à mon gré, n'étant
lus obligé de me rendre chez mon patron, et de pouvoir, sans pré-
ipitation, causer avec M. Desplaces des faits qui nous intéres-
aient.

Il m'attendait, avec une certaine impatience, lorsque j'arrivai
hez lui, rue d'Aumale, et, tout de suite, sans se perdre en banales
paroles de politesse, il m'interrogea :

— Eh bien! me cria-t-il presque, dès que j'entrai dans son salon,
vous avez du neuf à m'apprendre?

J'étais fort ému, je l'avoue, en ce moment, car j'avais la cons-
ience que si j'accomplissais un devoir d'honnête homme, en vio-
ant le secret professionnel au bénéfice d'un malheureux fausse-
nent, indignement inculpé d'assassinat, je trahissais mon patron
— ce patron, ce juge que j'avais si sincèrement aimé, qui m'avait
accordé tant de confiance, qui s'était montré si bon envers moi, et

une sorte d'angoisse me torturait lorsque je cherchai à concilier et le devoir qui m'était tracé, que je devais observer jusqu'au bout, et la trahison qu'un sentiment hautement humain m'imposait.

M. Desplaces vit le trouble qui m'agitait et voulut bien ne pas le railler.

— Allons, vous me paraissez très ému, fit-il. Remettez-vous, ne vous pressez pas pour me répondre.

Et comme, positivement, je défaillais, il ajouta :

— Allons, allons, que diable... vous n'êtes pas une demoiselle pour vous évanouir ainsi... Ah ! mon pauvre monsieur Maupin, que se passe-t-il donc, cette fois, là-bas, pour que vous soyez en cet état ?

M. Desplaces avait raison. Je n'étais pas une demoiselle, et il était vraiment ridicule de ma part de tomber ainsi en syncope. Je me raidis contre l'énervement qui m'envahissait et, d'un jet, violemment, je lançai quelques paroles vers mon ami, quelques paroles qui s'étranglèrent presque, en ma gorge :

— J'ai vu les pièces... J'ai vu les pièces...

M. Desplaces, malgré son calme habituel, sursauta à ces mots.

— Vous avez vu les pièces... les fameuses, les mystérieuses pièces que M. Ravaud tenait si secrètes?... s'exclama-t-il. — Eh bien ! que disent-elles, ces pièces, que disent-elles?... Parlez, mon cher monsieur, parlez donc, je vous en prie...

— Elles disent toutes choses que nous prévoyions, répliquai-je. — Elles disent, elles hurlent que M. d'Erigny est innocent... que sa pauvre femme, ainsi qu'il l'a toujours affirmé, à l'instruction, s'est suicidée, s'est volontairement donné la mort en absorbant une forte dose de chloroforme.

Une grande agitation saisit alors M. Desplaces, et il se mit à marcher précipitamment, de long en large, dans le salon, en murmurant des mots confus :

— Ah! mon Dieu... ah! mon Dieu... Mais, elle est épouvantable, cette histoire-là... atroce, invraisemblable... Ah ! mon Dieu... Et cet infortuné M. d'Erigny, que va-t-il devenir, en tout cela?... Comment le sauver... comment conjurer le danger qui le menace?...

Bientôt, cependant, la nervosité qui s'était emparée de mon ami s'apaisa, et, se plaçant devant moi, il me demanda de lui faire connaitre le contenu exact des pièces en question, ainsi que le moyen que j'avais employé pour forcer le secret dont elles étaient entourées.

Je lui fis donc le récit de l'incidence qui les avait mises, durant ıelques instants, à ma disposition ou plutôt à la portée de mon gard et, autant que je le pus, je lui répétai les termes dans squels elles étaient conçues.

Lorsque j'eus achevé cette narration, M. Desplaces se frotta les ains et reprit un peu de son ordinaire enjouement.

— Hein! que vous disais-je, mon cher monsieur... que le ısard est un bon diable, quelıefois, et qu'il vient en aide à ux qui espèrent en lui?... Eh en, avais-je tort?... Le hasard ce hasard sur quel vous n'oez compter — est montré faırable à nos sirs... Mais, n'est pas tout ... Il faut, aintenant, ıe nous metıns à profit le ncours qu'il ıus a offert, ıur tirer M. Erigny des iffes de votre ıer patron... t cela, sans tard, immé-

« Vous êtes, Monsieur, en possession d'un secret, qui concerne l'affaire d'Erigny? »

atement, car M. Ravaud serait bien capable de faire dispaître, de détruire les pièces qui lui sont si précieuses, et alors, ıus pourrions dire bonsoir à toute espérance de secours à apporter ce pauvre comte.

Cette remarque me fit tressaillir.

— Nous devons d'autant plus craindre, déclarai-je, que M. Raıud ne détruise ces pièces, que son rapport est terminé et que, emain, après-demain, au plus tard, il le fera parvenir à la ıambre des mises en accusation. — Alors, ainsi que vous le evinez fort justement, il se séparera, sans doute, des lettres qu'il

a eu tant de joie à posséder, qui lui ont procuré tant de sensation horribles et la cause de M. d'Erigny sera désespérée.

M. Desplaces eut un coup de colère.

— Ah! le scélérat, gronda-t-il, il serait à tuer, s'il faisait ça...

Mais, reprenant son calme, il continua :

— Pouvez-vous, ce soir, m'accorder tout votre temps?

— Je suis tout à vous, fis-je, car rien ne m'appelle plus che M. Ravaud, puisque je lui ai remis, recopiés, les derniers feuillet de son rapport, hier.

— Eh bien! poursuivit M. Desplaces, nous allons dine ensemble et puis, savez-vous ce que nous ferons ensuite?... Nou nous rendrons, en toute hâte, chez Me Labussière, le défenseu choisi par M. d'Erigny et nous lui confierons tout ce que nous con naissons de cette épouvantable aventure. Me Labussière est no seulement un grand, un bel orateur, c'est aussi un homme très fin, d conseil pratique; il nous dira, lui, comment, dans les circonstance actuelles si anormales, si fantastisques, il faut agir pour servir ut lement son client, et nous agirons sous sa direction.

Et mon ami ajouta :

— C'est là, voyez-vous, mon cher monsieur, la seule démarch sensée qu'il nous soit offert d'accomplir, en ce moment, car, du dia ble si, moi qui ne suis pas une bête, pourtant, je vois clair en tout cette affaire, je devine même par quel moyen servir M. d'Erigny

J'approuvai, absolument, les réflexions de M. Desplaces e après un repas assez rapide, nous nous dirigeâmes ensemble ve la demeure de Me Labussière.

Le célèbre avocat habitait sur la rive gauche de la Seine, qu Voltaire, l'un des anciens et superbes hôtels qui forment l'orne ment de ce quartier. — Tout jeune encore — il avait à peine qua rante-cinq ans — fort riche et très recherché dans la société par sienne, il avait acquis une situation considérable que ses idée libérales, que son extrême bonté si vantée par les humbles, pa les déshérités de la vie, accroissaient chaque jour. C'était un bea type d'honnête homme, et dans la grouillante, dans la suspeci fourmilière du Palais, il apparaissait comme un pur diamant égar parmi de la verroterie.

Nous avions toute chance, évidemment, de trouver en lui, e l'heure si grave qui sonnait, alors, un conseiller prudent en mên temps qu'un auxiliaire énergique, résolu à opérer le sauvetage d pauvre comte d'Erigny.

En cheminant — car nous n'avions pas voulu héler une voiture pour nous rendre chez Me Labussière — en cheminant, nous conversions, mon compagnon et moi, et M. Desplaces me disait :

— Quelle décision Me Labussière va-t-il prendre, lorsqu'il saura l'abominable crime commis par M. Ravaud?... Je l'ignore absolument. — Mais ce que je crois pouvoir affirmer, mon cher monsieur Maupin, c'est qu'il ne nous conseillera pas de dénoncer la conduite de ce misérable, soit au ministre de la Justice, soit aux magistrats dont il relève, en sa qualité de juge d'instruction. Et il ne nous donnera pas ce conseil pour deux raisons : d'abord, parce qu'il craindrait que M. Ravaud ne fût informé de la plainte portée contre lui et n'eût le temps, avant de répondre à cette plainte, devant qui de droit, de détruire les papiers qui le condamnent; ensuite, parce qu'il craindrait aussi que cette plainte n'eût aucune suite, ne fût pas prise en considération, en haut lieu, ne fût, en une phrase comme en dix, étouffée.

— Comment, m'écriai-je, vous pensez...

M. Desplaces m'interrompit par un rire railleur.

— Je pense... je pense... fit-il, que vous êtes né naïf, mon cher monsieur Maupin, et que, décidément, malgré toute l'expérience que vous faites d'un certain monde, depuis quelque temps, vous resterez et mourrez naïf.

Et, saisissant mon bras, il baissa le ton de sa voix.

— Voyons, continua-t-il, vous en êtes là, encore, devant ce monde, vous en êtes à supposer qu'il admettrait aisément le hideux forfait de M. Ravaud — l'un des siens?... — Oubliez-vous donc que les loups ne se mangent pas entre eux. Et il y a des loups, des tas de loups, dans le monde judiciaire, qui hurleraient, dans l'occurrence, avec votre patron, qui le défendraient contre toute attaque, contre tout magistrat même qui, dans son honnêteté, dans sa conscience, tenterait de le tourmenter. — Non, Me Labussière ne voudra pas qu'une plainte soit déposée contre M. Ravaud, parce qu'on la considérerait comme un acte de folie de la part de celui qui la signerait ; parce qu'on ferait une enquête qui conclurait à une atroce fumisterie; parce que votre doux patron, comme conséquence de cette enquête, serait, évidemment, prié de quitter son cabinet d'instruction, mais obtiendrait, en échange, une belle robe rouge de conseiller à la Cour.

Les paroles de mon ami me stupéfiaient.

— Mais les lettres... mais les pièces... les mystérieuses pièces,

m'écriai-je, on les trouverait, cependant, et l'on ne pourra nier...

M. Desplaces m'interrompit encore.

— On les trouverait, oui, ces pièces, dit-il, si l'on dénonça l'infamie de M. Ravaud. Mais on les ferait disparaître et — officiellement — on annoncerait, par un communiqué aux journaux qu'on ne les a pas trouvées.

Et il ajouta :

— Ne comprenez-vous donc pas que la honte d'un scandale comme celui que nous connaissons, si elle était rendue publique, rejaillirait sur toute une caste sociale, et que, jamais, ceux qui mènent cette caste ne permettraient qu'elle en fût atteinte ? C'est parce que Me Labussière est édifié, à cet égard, qu'il ne voudra point, soyez-en certain, que le coup qui doit être porté à M. Ravaud, qui doit l'abattre comme une balle abat un chien enragé, le frappe sous la forme d'une plainte régulière adressée à l'autorité compétente.

Je levai les bras au ciel et murmurai :

— Mais c'est donc la fin de tout, cette abomination, cette lâcheté, cette cruauté, cette folie auxquelles nous nous heurtons, que nous voyons tourbillonner autour de nous, qui se lèvent, sous nos pas, comme de monstrueuses bêtes surgissant d'un fumier !

M. Desplaces eut un sourire ironique.

— C'est la fin de quelque chose, évidemment, observa-t-il ; mais c'est aussi le commencement ou plutôt le symptôme d'une humanité différente de la nôtre. — Qui vivra, verra ce qu'elle vaudra.

Comme il prononçait ces mots, nous arrivions devant la demeure de Me Labussière, et, étant entrés dans l'hôtel, nous fûmes introduits dans un petit salon — sorte de pièce d'attente attenant sans doute au cabinet de l'avocat, qu'une lampe posée dans un coin, sur un guéridon, éclairait faiblement.

M. Desplaces, qui connaissait Me Labussière et en était personnellement connu, fit annoncer son seul nom ; quelques minutes après l'accomplissement de cette formalité, une porte s'ouvrit et Me Labussière, la main tendue, s'avança vers mon ami. Lorsqu'ils eurent, tous deux, échangé des phrases quelconques de politesse, M. Desplaces me présenta.

A l'énoncé de ma qualité, le célèbre avocat parut être visité comme par une pensée divinatrice, et redressant la tête, se penchant un peu en avant, pour mieux m'examiner, il dit :

— M. Maupin, le greffier de M. Ravaud... Hum!... Voyons, que se passe-t-il, mon cher Desplaces, pour que vous me procuriez l'honneur de recevoir monsieur?

Mon compagnon ne fit pas languir la curiosité de Me Labussière.

— Mon cher maître, répliqua-t-il, il se passe, au sujet de votre malheureux client, M. le comte d'Erigny, des choses, des faits de la plus haute gravité, et comme M. Maupin est en possession du secret de ces choses, de ces faits, je vous l'ai amené afin qu'il vous le confie.

L'avocat ne répondit pas à ces paroles; mais nous indiquant une porte — celle par laquelle il était entré dans le petit salon — il prononça simplement :

— Venez dans mon cabinet. — Nous y causerons plus à l'aise.

Nous suivîmes Me Labussière, et lorsque nous fûmes dans son cabinet, il en referma soigneusement les ouvertures que masquaient de lourdes portières.

— Maintenant, fit-il, je vous écoute, Messieurs.

Puis, s'adressant à moi, il m'interrogea :

— Vous êtes en possession d'un secret, Monsieur, qui concerne l'affaire du comte d'Erigny? me demanda-t-il. Permettez-moi, tout d'abord, avant tout entretien, une question : ce secret est-il ou n'est-il pas favorable à la cause de mon client?

— Ce secret, dis je, un peu ému, consiste dans la preuve absolue de l'innocence de M. d'Erigny.

Me Labussière était assis devant son bureau et nous étions placés en face de lui. Je remarquai qu'en entendant ma déclaration, il pâlit légèrement et que ses doigts furent agités par un tremblement nerveux.

Se penchant de nouveau, vers moi, le visage anxieux, il reprit :

— Que dites-vous là, Monsieur? La preuve de l'innocence de M. d'Erigny serait en votre possession!

— En ma possession n'est peut-être pas le mot très exact de la situation, observai-je. Cette preuve est entre les mains de mon patron, M. Ravaud, et c'est grâce à un hasard que j'ai pu la connaître.

— Et vous venez me confier, vous, le greffier de M. Ravaud, à moi, le défenseur de M. d'Erigny, un tel secret!

Un sourire triste erra sur mes lèvres.

— Vous êtes étonné, n'est-ce pas, Maître, qu'un pauvre employé

comme moi trahisse celui qui, en somme, le fait vivre ? Rien n'est plus naturel, n'est plus simple, cependant, que la démarche que j'accomplis auprès de vous, en ce moment, de concert avec M. Desplaces que, depuis longtemps, j'ai tenu au courant des agissements de M. Ravaud ; je n'ai pas voulu être le complice d'un crime abominable, voilà tout, et si je ne vous confiais le secret en question, je serais le complice de ce crime.

Me Labussière eut le regret de ce que sa précédente phrase avait pu contenir de doute, d'étonnement, à mon égard :

— Je vous demande pardon, Monsieur, fit-il, mais je suis tellement ému, en ce moment... Au nom du ciel, parlez, parlez vite, puisque vous m'apportez une bonne nouvelle... parlez vite, Monsieur, car je suis de ceux, moi, qui croient à l'innocence de mon infortuné client, malgré toutes les accablantes apparences qui le condamnent et qui me font désespérer de pouvoir le sauver jamais.

Tour à tour, alors, M. Desplaces et moi contâmes à Me Labussière, qui nous écoutait anxieusement et qui, à mesure que nous nous exprimions, manifestait, tantôt une stupéfaction inouïe, tantôt une indignation violente, ce que nous savions de l'affaire d'Erigny, ce que nous savions de M. Ravaud, de l'horrible folie sous l'influence de laquelle il n'hésitait pas à se rendre coupable de la plus effroyable des forfaitures.

Quand nous eûmes achevé notre récit, le grand avocat, la figure cachée entre ses deux mains, semblait comme secoué par un tremblement continu ; lorsqu'il nous montra sa face, il était blême et, avec une intense émotion, nous vîmes qu'il pleurait.

Soudain, il se leva, vint à nous et nous étreignit.

— Ah ! mes amis... mes amis... balbutia-t-il, merci ! merci !...

Mais cet accès de sensibilité fut rapide, en lui, et comme M. Desplaces l'interrogeait, lui demandant par quel moyen faire connaître à tous, désormais, au plus tôt, l'innocence du comte, il se retrouva le lutteur, le tribun superbe qu'il était, et d'une voix tonnante, il déclara :

— Ce qu'il faut faire ?.. Vous demandez, mon cher Desplaces, ce qu'il faut faire pour sauver M. d'Erigny ?.. Eh ! parbleu, ne le devinez-vous pas ?... Il faut voler, oui, voler, entendez-vous, au monstrueux Ravaud les papiers qu'il détient, et me les remettre... Il faut lui voler ces papiers, oui, sans tarder... Et que celui qui les lui dérobera ne craigne rien... Je me charge de le protéger.

Je tremblais très fort, en cet instant, car il n'était pas douteux que le vol dont parlait Me Labussière ne pouvait être accompli que par moi, et je sentais que toute ma vie si banale de modeste employé s'écroulait dans un drame que, par une bizarrerie des choses, contrastant avec l'insignifiance de ma personne et de mes fonctions, j'avais machiné de toutes pièces; mais je me sentais emporté par l'accent de Me Labussière, par la grandeur humanitaire, aussi, du rôle qui m'était dévolu, à moi, chétif, dans la vie, et je ne m'appartenais plus.

— Maître, dis-je, en regardant l'avocat, les papiers qui prouvent l'innocence de M. d'Erigny seront, ici, chez vous, demain. — Je m'en emparerai et vous les apporterai, si, toutefois, M. Ravaud les possède encore, ne les a pas détruits.

A ces mots, une épouvante contracta le visage de Me Labussière.

— Que dites-vous là, fit-il... Pourquoi M. Ravaud qui, jusqu'à présent...

J'interrompis l'avocat.

— Jusqu'à présent, objectai-je, mon patron n'avait point achevé son rapport pour la chambre des mises en accusation, et il ne lui était point nécessaire de se débarrasser de ces papiers. Mais, ce rapport est terminé et il pourrait devenir, pour lui, imprudent de les garder plus longtemps. J'espère, pourtant, que je les lui déroberai avant qu'il ne les fasse disparaitre.

— Agissez, agissez vite, mon cher enfant, conclut alors Me Labussière que ma figure poupine incitait, sans doute, à une cordiale familiarité, et, comme le disaient nos pères qui n'avaient pas toujours tort, remettons-nous-en, dans les circonstances terribles que nous traversons, à la grâce de Dieu.

Nous nous entretînmes, alors, avec plus de calme, des particularités étranges qui caractérisaient l'affaire d'Erigny et de la mystérieuse aventure passionnelle qui l'avait créée.

Comme M. Desplaces exprimait son étonnement de ce que M. Ravaud n'eût point, à l'aide des moyens policiers dont il disposait, su ou pu retrouver l'énigmatique amie du comte, Me Labussière, très judicieusement, reprit la parole :

— L'échec subi par M. Ravaud, dans cette occurrence, dit-il, n'a rien d'anormal, n'a rien qui puisse provoquer une surprise. — Mme d'Erigny était une mondaine fort répandue dans la société parisienne, fort recherchée dans les salons, et elle recevait, par conséquent, beaucoup de personnages divers — hommes ou femmes

— parmi lesquels se trouvait la maîtresse de son mari. — Mais, comment, même à la faveur d'une enquête judiciaire, reconnaître cette maîtresse? — M. Ravaud a tenté l'expérience et cette expérience, fatalement, devait être stérile. — Tout nous incite à penser, dans cette histoire, en effet, que l'amie de M. d'Erigny est une femme libre, c'est-à-dire une veuve ou une divorcée — la lettre saisie avenue de Messine et qui forme la base de l'accusation, ne laisse aucun doute à cet égard, même. — Or, comme Mme d'Erigny devait être en relations mondaines non pas avec une, mais avec cinq, dix, quinze femmes veuves ou divorcées, peut-être, il devenait fort difficile, impossible même, à M. Ravaud, de porter son regard inquisiteur sur telle ou telle de ces femmes. — Il aurait pu, je ne me le dissimule pas, réussir à se procurer de leur écriture et, ainsi, établir une piste presque sûre sur laquelle il se serait lancé, dès qu'il aurait constaté que l'écriture de l'une d'elles lui aurait paru identique à celle de la lettre saisie. Mais c'eût été là, de sa part, jouer un jeu dangereux, car la femme soupçonnée se serait défendue, aurait crié que toutes les écritures de femmes se ressemblant à peu près — ce qui est vrai — elle n'était pour rien dans le drame; et comme on n'agit pas, tout à fait, avec une mondaine ainsi qu'avec une « pierreuse », M. Ravaud eût risqué de provoquer un gros scandale, sans grand profit pour lui-même. — Devant la presque impossibilité matérielle et morale de convaincre l'une des amies de Mme d'Erigny de complicité avec le comte, dans un assassinat, M. Ravaud a renoncé sagement à faire rechercher cette femme dont la personnalité, certes, au lendemain de l'arrestation de mon client, eût singulièrement compliqué l'affaire. — M. Ravaud a renoncé bien plus encore à la découverte de la maîtresse de M. d'Erigny, lorsque les documents que vous me signalez lui ont été remis. Cette découverte, alors, il ne l'a plus désirée, car la femme en question l'aurait trop embarrassée dans ses desseins. Il a feint d'ignorer son existence, et pour réaliser ses projets, pour ne pas abandonner son crime, il a tenu secrètes les pièces qui lui ont été confiées — pièces dont l'authenticité lui était affirmée par les comparaisons d'écritures auxquelles, chaque jour, il se livrait. — A partir du moment où ces lettres ont été en sa possession, il a vu clair, dans l'affaire d'Erigny, il n'a plus douté de l'innocence du comte ni de celle qui était, qui est restée son amie. Mais, comme c'est un homme coupable qu'il lui fallait, comme c'est une femme coupable qu'il souhaitait de placer en face de lui, il a eu peur que cette

femme, qu'il avait pourchassée tout d'abord, ne se montrât et ne vint détruire ses espérances, ne vint lui arracher des mains celui qu'il tient avec tant de cruelle énergie, et il a peur, encore, croyez-le, que cette femme, ainsi qu'un spectre vengeur, ne se dresse devant lui. — Je suis surpris, même, que devant le silence obstiné de M. Ravaud, quant aux pièces qu'elle lui a communiquées, elle

« Donnez-moi la main, cher enfant, et que le Dieu des braves gens vous conduise. »

ne se soit pas déjà dévoilée. Il faut, pour qu'elle demeure ainsi, dans le mystère qui la protège, que des considérations mondaines, sociales ou familiales s'imposent à elle, bien puissamment, ou qu'elle ait une foi bien aveugle dans la conscience du juge chargé d'instruire le procès de son amant, comptant, sans doute, qu'après un examen long et réfléchi de l'affaire, il le libérera. — Aussi, ne puis-je me représenter, sans frémir, son désespoir, lorsqu'elle apprendra que M. Ravaud conclut à la culpabilité du comte et ne

mentionne, aucunement, dans son rapport, les pièces qu'elle lui a adressées; se croyant désarmée, alors, incapable de prouver désor mais l'innocence du malheureux, que fera-t-elle? — Je redoute, d sa part, en cette occasion, quelque folie, quelque maladresse. C'es pourquoi il me faut, au plus tôt, les pièces en question, il me faut au plus tôt, tenir M. Ravaud entre mes mains, comme l'on tient la gorge une bête mauvaise pour l'empêcher de mordre.

— Vous aurez ces pièces demain, Maître, répétai-je.

— Je compte sur votre promesse, mon cher enfant, fit Me Labu sière, et si, dans l'acte irrégulier que vous allez accomplir, en vou emparant de ces pièces, vous éprouviez une hésitation, un scrupule chassez de votre esprit ce scrupule, cette hésitation, et dites-vous afin de vous affermir dans votre résolution, que c'est pour le droit pour la justice, pour l'humanité que vous agissez.

Et il ajouta :

— Dites-vous, aussi, que vous n'avez rien, rien à craindre, dan l'accomplissement de cette résolution ; car je suis là, moi, Me Labus sière, pour vous défendre, pour vous protéger. Donnez-moi la mair mon cher enfant, et que le Dieu des braves gens vous conduise.

Une forte émotion me saisit, comme Me Labussière prononça ces mots, et ce fut en tremblant que je reçus son étreinte.

Nous quittâmes, alors, l'avocat, et quelques instants après ce entretien dramatique, nous longions les quais, à peu près déserts cette heure, retournant vers le centre de Paris.

Comme nous arrivions au coin du pont Royal, je m'arrêtai e instinctivement, mon compagnon imita mon mouvement de halte

Puis, étonné, il me regarda.

— Eh bien, qu'avez-vous ? me demanda-t-il. Pourquoi cett pause à l'angle de ce pont ?

— Vous oubliez, lui dis-je, qu'il est tard; que j'habite tout dan le haut du boulevard Saint-Michel, et que...

M. Desplaces se mit à rire.

— Ah! ah! je vois ce qui vous chagrine... Vous avez peur de n pas dormir votre dose habituelle de sommeil, hein ?... Bah! pou une fois que cela vous arriverait, vous n'en mourriez pas... Reste donc avec moi un peu de temps encore... Nous allons souper, e tout en mangeant, nous bavarderons... Positivement, j'ai une fair de loup... Toutes ces sacrées émotions, ça creuse, ma parole...

Je voulus refuser l'invitation de mon ami.

— Vous ne ferez pas cela, insista M. Desplaces. Je vous ai, j

vous garde. Vous ne rentrerez pas seul, d'ailleurs; je prendrai une voiture, quand nous nous serons restaurés, et je vous reconduirai.

Je ne pouvais, en vérité, me dérober à la prière de mon compagnon, et je le suivis là où il lui plut de m'emmener.

Nous débouchâmes, bientôt, sur l'avenue de l'Opéra et, étant entrés au *Café de Paris*, nous nous y installâmes.

Comme nous dégustions d'excellentes huitres arrosées d'un certain vin de Sauterne qui, je l'avoue, me paraissait fort agréable, M. Desplaces eut un petit gloussement satisfait.

— Tout de même, fit-il, ce pauvre M. d'Erigny ne se doute guère, actuellement, que nous sommes en train de le sauver, hein ? Ce qu'il sera « épaté » par cette histoire-là, quand il la connaîtra !

— Evidemment, répliquai-je, M. d'Erigny éprouvera une réelle stupéfaction, lorsqu'il saura tout ce que nous savons, lorsqu'il apprendra notre intervention en sa faveur. Mais, mon cher monsieur Desplaces, son étonnement n'atteindra jamais celui qui m'envahit, quand je pense que me voilà jeté dans un drame, un véritable drame, comme on n'en fabrique pas, même pour l'Ambigu.

— Entre nous, continua mon compagnon, la bouche pleine, il vous devra une « belle chandelle, » ce pauvre comte, car, sans vous...

— Il est certain, murmurai-je, que, sans moi, M. d'Erigny partait, tout simplement, pour le bagne. — Pourtant, mon cher monsieur, ce n'est point à moi que sa reconnaissance devra aller, lorsqu'il sera libéré.

M. Desplaces se redressa, légèrement ironique.

— A qui donc, s'il vous plaît, devra-t-il accorder sa gratitude ?

— A vous.

— A moi !

— Oui, à vous qui, par vos discours, dès notre première rencontre, chez M. Ravaud, avez éveillé en moi des curiosités qui ont servi la cause de M. d'Erigny... A vous qui, depuis cette rencontre, avez fait naître en moi une initiative de pensée et d'action que je ne possédais pas.

M. Desplaces eut un rire.

— Il y a du pour et du contre, mon cher monsieur Maupin, fit-il, dans vos paroles. — Il se peut, en effet, que j'aie provoqué en vous une initiative favorable à la cause de M. d'Erigny. — Mais, il y a une différence d'attitude entre vous et moi, en cette circonstance. Moi, je suis et ne serai jamais qu'un notateur de mouvements

humains, que le collectionneur d'âmes qui s'est présenté à vous chez M. Ravaud; et dans le procès d'Erigny, je le confesse, avant de prendre souci de la situation d'un malheureux innocent, j'ai, peut-être été intéressé par l'étrangeté de la cause en question, par la bizarrerie des personnages qui en étaient les éléments. Je n'ai donc qu'un mérite relatif à m'être mêlé d'une affaire qui flattait, à son origine, mon seul goût de psychologue amateur. — Vous, c'est autre chose. — Vous êtes un brave garçon, un cœur généreux, et vous avez été angoissé, jusqu'en vos entrailles, par la douleur de M. d'Erigny, par la folie abominable du juge chargé d'instruire son procès. Vous avez hurlé, sous la souffrance et sous l'épouvante que cette aventure vous a imposées, et c'est dans un mouvement admirable de bonté que vous êtes venu à moi pour me communiquer votre tourment. — Je suis un sceptique et vous êtes une âme tendre. C'est donc à vous que revient la plus grande reconnaissance de M. d'Erigny, dans le sauvetage que nous accomplissons.

M. Desplaces, certes, était, ainsi qu'il se qualifiait lui-même, un sceptique; mais je trouvai que, dans le cas qui nous occupait, il avait un peu oublié son scepticisme pour s'offrir à la réalisation d'une œuvre généreuse, et je voulus protester contre la trop grande modestie des paroles qu'il prononçait.

— Nos tempéraments diffèrent, assurément, répliquai-je; mais ils se sont accordés dans la conception d'une vision de justice et de pitié, et ils ne sauraient être classés diversement dans la satisfaction finale qui doit résulter de cette vision.

M. Desplaces eut un rire encore.

— Bah! bah! fit-il. Dans cette aventure-là, vous avez été le bon Dieu et je suis demeuré le Diable que je n'ai jamais cessé d'être. Seulement, il est arrivé, comme il arrive parfois, que le bon Dieu et le Diable se sont entendus pour marcher de compagnie vers un but déterminé; voilà tout.

Et se levant, car notre souper était terminé, il me précéda dans l'avenue. Hélant un fiacre, alors, il lui jeta mon adresse et nous roulâmes vers le boulevard Saint-Michel.

— Demain, dis-je à mon ami, comme je descendais devant ma porte, dès que le « coup » sera fait, je vous télégraphierai, et vous vous rendrez chez Me Labussière, où nous nous retrouverons.

— Convenu, me cria M. Desplaces.

Et, après une forte poignée de main, nous nous séparâmes.

Le « coup !... » J'allais « faire un coup !... » Etait-ce bien moi

qui parlais ainsi ? Moi, Xavier Maupin, greffier d'un juge d'instruction, qui employais ce langage de cambrioleur ?...

Lorsque je me vis seul, en mon petit logis, je sentis qu'un effroi s'emparait de moi, à la pensée de l'acte audacieux que j'avais promis d'accomplir, et que mon sang se figeait en mes veines, devant les conséquences probables qu'il allait entraîner.

La griserie, l'enthousiasme, le courage que j'avais manifestés devant M. Desplaces et Me Labussière, m'abandonnaient, sortaient, fuyaient de mon être comme un liquide d'un vase troué, et je me regardai, dans une glace, blême, pantelant, ayant toutes les apparences d'un criminel reculant devant sa victime.

Ma victime, à moi, c'était M. Ravaud — M. Ravaud dont personnellement, je n'avais recueilli que des attentions affectueuses, des bontés, et quand je songeais que j'allais le trahir plus encore que je ne l'avais trahi, que j'allais lever contre lui un scandale destiné à l'abattre, je me prenais à trembler, à défaillir, à regretter même l'élan généreux qui m'avait jeté entre lui et l'infortuné dont il avait juré la perte.

Mais, en considérant l'infamie dont il se rendait coupable, sous l'influence de sa hideuse folie, je me raffermissais dans mon rôle de justicier et je me persuadais que je devais marcher violemment contre lui, que rien, désormais, ne devait m'arrêter dans la voie que je m'étais tracée.

En me glissant dans mes draps, il me sembla, ce soir-là, dans l'incohérence de mes sentiments, dans la fragilité de mes idées, que je me trouvais dans la situation d'un naufragé qui serait ballotté par des vagues furieuses et reporté, tantôt vers la terre, tantôt vers la haute mer, sans pouvoir se rendre compte si, enfin, une lame plus forte que les autres, le déposera sur la grève ou si un remous écumeux ne l'entraînera pas vers le large, l'engloutissant à tout jamais.

Et, ramenant sur moi-même, toute la sollicitude, toute la pitié que j'avais tant prodiguée au comte d'Erigny, depuis que j'étais certain de son innocence, je ne pus me défendre de murmurer, en éteignant ma bougie :

— Pauvre, pauvre Xavier... Qu'adviendra-t-il de toi, faible créature, dans cette circonstance ?.. Pauvre, pauvre Xavier... Qu'avais-tu besoin de te lancer dans une bagarre qui, sans doute, ne te vaudra que des horions !...

Evidemment, en me lamentant ainsi, je ne témoignais pas que

j'eusse l'âme d'un héros. Mais, il faut convenir, pour mon excuse, que mes paisibles et modestes fonctions ne m'avaient guère préparé, jusqu'alors, à jouer, dans la vie, les redresseurs de torts — les d'Artagnan ou les Lagardère.

Je n'étais qu'un pauvre petit greffier. Et, en cette heure, où je demandais au sommeil un oubli réparateur de toutes mes forces annihilées, j'eusse bien voulu ne rester, toujours, qu'un pauvre petit greffier.

VIII

Malgré l'agitation morale et physique qui me torturait, je dormis, cette nuit-là, et quand je m'éveillai, le lendemain de ce jour si plein d'émotions diverses, je constatai qu'en dépit de l'heure tardive à laquelle je m'étais couché, je n'étais point resté dans mon lit au delà du moment qui, quotidiennement, était marqué dans mon existence comme le point de départ de mon labeur.

Je constatai aussi que les terreurs, les défaillances qui, la veille, en rentrant chez moi, m'avaient assailli, s'étaient effacées de mon esprit et, ne me rappelant, des minutes dramatiques que je venais de vivre, que celles qui se rattachaient à mon entrevue avec Me Labussière, ne me rappelant que les paroles enflammées du célèbre avocat, je considérai que j'avais un devoir à accomplir et que, dorénavant, je n'appartenais qu'à ce devoir.

La veille en me retrouvant seul, dans mon logis, il m'eût été impossible d'éprouver les impressions qui, alors, entraient en moi, de raisonner ainsi qu'alors, je raisonnais. Mais, la veille, quand je me vis seul dans ma chambre, c'était la nuit et l'on sait que la nuit exerce une influence spéciale sur les gens qui sont obsédés par une préoccupation. Elle accroît cette préoccupation en en dénaturant le sens, pour ainsi dire, en l'enveloppant comme une sorte de mystérieuse anxiété. En naissant, la lumière chasse cette anxiété, remet toute chose au point.

Pour moi, en cette heure, les choses remises au point consistaient dans le vol que je devais commettre, dans le cabinet de M. Ravaud, afin de m'emparer des papiers qu'il détenait et qui contenaient la preuve de l'innocence de M. d'Erigny.

Ce vol, en lui-même, ne représentait pas un acte compliqué et j'en percevais très nettement l'exécution. Mais, lorsque je songeais

au moyen que j'emploierais pour le réaliser, à la circonstance qui m'en faciliterait la mise en œuvre, je n'étais plus aussi rassuré.

Je sortis de chez moi, cependant, ce matin-là, dans la résolution très formelle de tenir la promesse que j'avais faite à Me Labussière et je me hâtai, plus que de coutume, vers mon bureau, car je redoutais que M. Ravaud, ayant achevé son rapport, ne se débarrassât des lettres qu'il avait soustraites à l'instruction.

Il faisait un froid humide et quand j'arrivai dans notre cabinet, je fus heureux d'y trouver un ardent feu de charbon de terre vers lequel je me précipitai.

J'étais seul. Mon patron ne tarderait pas, sans doute, à apparaître et, en l'attendant, me sentant incapable de travailler, je décidai de me chauffer.

En vérité, j'avais besoin de mettre en moi un peu de calorique, car, par instants, comme si une fièvre subite et vite passée eût traversé tout mon être, je grelottais. — Etait-ce la fatigue de la soirée écoulée en compagnie de M. Desplaces, était-ce la température anormale de cette matinée hivernale, était-ce l'appréhension de l'acte que je devais accomplir, qui, alors, me troublaient ainsi ? — Je n'aurais su préciser laquelle de ces prédispositions exerçait sur moi son action ; je crois qu'elles concouraient, toutes les trois, à l'état de malaise que j'éprouvais.

Je m'étais assis, devant la cheminée, et, ainsi placé, je tournais le dos à l'armoire — à la fameuse armoire en laquelle M. Ravaud serrait ses papiers. — Je n'osais me déranger, pour regarder cette armoire, et une sensation étrange germait en moi, en y pensant : il me semblait que les portes-battants qui la fermaient, s'ouvraient, s'allongeaient... s'allongeaient... arrivaient jusqu'à moi, m'encadraient et se repliant, me ramassaient, m'emportaient dans l'ombre où se trouvaient les lettres dont je convoitais la possession.

Je subissais là, tout éveillé, ou plutôt dans la somnolence que me communiquait le feu qui me grillait les jambes, un intolérable cauchemar ; je me secouai, afin de m'en délivrer et m'éloignai un peu du foyer dont la chaleur me paraissait trop favorable à l'enfantement de l'hallucinante impression qui venait de m'émouvoir.

Comme je m'efforçais à reprendre mon calme moral, à vaincre, sous la caresse du feu bienfaisant, ce grelottement convulsif et intermittent dont je souffrais, la porte du cabinet s'ouvrit et M. Ravaud se montra à moi.

J'eus, en l'apercevant, une sorte de sursaut, comme si je ne l'a-

vais point attendu, comme si j'avais été étonné de son arrivée, pourtant, normale.

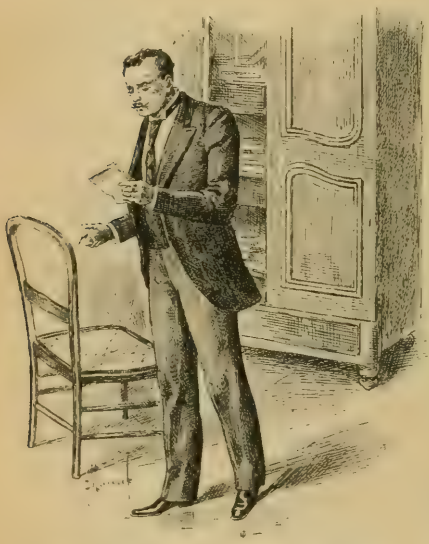
— Bonjour, Xavier, bonjour, mon ami, me dit-il, dès son entrée. — Eh! eh!... il fait froid, hein, ce matin, et l'on se chauffe... eh! eh!...

Je me levai à l'approche de mon patron.

— Je ne sais ce que je ressens, aujourd'hui, fis-je; j'ai froid, oui, très froid... Je prie monsieur le juge de m'excuser si...

M. Ravaud coupa ma phrase.

— Vous excuser ?... Et de quoi, brave Xavier ?... Vous avez froid, vous vous chauffez... eh bien ! c'est parfait...



Je vérifiai l'authenticité dans un bref examen.

Malgré cette cordiale approbation, je quittai le siège que j'occupais devant la cheminée et retournai vers mon bureau où je feignis de classer quelques papiers car, vraiment, plus le temps s'écoulait, moins je me reconnaissais la faculté d'entreprendre une besogne sérieuse.

Mon patron, également, s'était assis devant sa table de travail, après s'être débarrassé de son paletot et de son chapeau qu'il avait accrochés à leurs places habituelles, à gauche de la porte du cabinet, et, pendant quelques longues minutes, il affecta d'être très sollicité par l'examen des dossiers qui étaient auprès de lui, par le dépouillement de sa correspondance.

Lorsqu'il eut achevé ce dépouillement et cet examen, il fouilla dans la poche de son pantalon — ainsi qu'il faisait chaque jour — en tira un petit trousseau de clefs retenues ensemble par un anneau d'acier nickelé et fit jouer les serrures des tiroirs de son bureau, après quoi il laissa, selon sa coutume, sur l'un de ces tiroirs, le trousseau de clefs qui, à chaque mouvement qu'il imprimait à la table, se balançaient et cliquetaient doucement.

La clef qui s'adaptait à la serrure de l'armoire secrète se trouvait parmi celles dont j'entendais le chant métallique — je le savais — et je n'aurais eu, alors, qu'à étendre la main, en me penchant sur le bureau de mon patron, pour la toucher, pour la saisir. Mais, en cet instant, il me semblait que cette clef était à une distance incalculable de mes doigts et que jamais, jamais, il ne me serait offert de m'en emparer. — Comment, par quel moyen miraculeux, en effet, allait il m'être donné de la dérober à celui qui, à chaque seconde, en la frôlant de son vêtement, de son bras, de son genou, la faisait si gentiment murmurer son refrain métallique ?

Il se retira dans l'embrasure d'une fenêtre pour les parcourir.

Je me rappelai, alors, les contes de fées dont mon enfance, comme celle de tous les hommes, avait été bercée et je perçus une voix qui, en la profondeur de mon intimité, s'élevait, parlait à la clef.

— Ah ! petite clef, disait cette voix, pourquoi, ainsi que certaines de tes pareilles du temps jadis, du temps où il y avait des Princes Charmants qui punissaient les vilaines gens, ah! petite clef, pourquoi n'es-tu point une fée, toi aussi, et par la vertu magique de ta nature, ne quittes-tu pas cet anneau d'acier qui te retient, ne viens-tu pas, de toi-même, te glisser dans la main de celui qui te désire, qui implore ton aide pour accomplir une bonne, une grande action ?

Hélas! ma voix intérieure bien vite se tut, et après avoir caressé, une seconde, l'idée chimérique que j'allais être mis en possession de la clef, sans que j'eusse à me bouger seulement, il me fallut bien revenir à la réalité des choses, à la difficile, à la dangereuse mission dont je m'étais chargé.

Tout à coup, il me sembla que toutes les clefs suspendues au

tiroir du bureau de mon patron se mettaient à danser une sarabande échevelée et cliquetaient effroyablement.

Comme cette nouvelle et affolante impression me visitait, je vis que M. Ravaud venait de se lever en imprimant à sa table un mouvement d'oscillation, et j'entendis qu'il m'adressait la parole.

— Eh bien ! brave Xavier, disait-il, la voilà donc terminée cette affaire... l'affaire de M. d'Erigny... Eh ! eh !... mon rapport est maintenant entre les mains de ces messieurs de la chambre des mises en accusation et notre beau crime va entrer en pleine lumière... le beau crime de ce M. d'Erigny... Eh !... eh !...

J'étais ahuri, en cette heure, et ne trouvai tout d'abord, rien à répondre à la phrase de mon patron. Cependant, après un court silence, je balbutiai, pour ne pas rester coi, pour « dire quelque chose, » quelques mots insignifiants :

— Le rapport de monsieur le juge est un fameux rapport... et le crime de M. d'Erigny est un beau crime.. Ah ! ils n'en ont pas tous les jours, comme cela, des rapports et des crimes, ces messieurs de la chambre...

M. Ravaud eut un ricanement.

— Ah ! ah !... fit-il, brave Xavier... je les gâte, hein, ces messieurs de la chambre... je les gâte... Ah ! ah !...

Je regardai mon patron et j'eus peur qu'une crise nerveuse, comme je lui en connaissais, ne s'emparât de lui, en ce moment. Il sautillait, en effet, dans notre cabinet, comme s'il eût marché sur la pointe des pieds, et, en même temps que sa face se contractait, il lui venait dans la gorge des cris, de petits cris comme ceux qu'il poussait habituellement à la fin de ses accès.

Cependant, il parut se calmer, dans la jouissance qu'il éprouvait, au souvenir du rapport qu'il avait rédigé sur l'affaire de M. d'Erigny, et je vis qu'il se dirigeait vers la patère où il avait accroché son chapeau.

Prenant, alors, cet objet, il s'en couvrit la tête et se tournant vers moi, il me dit :

— Je sors... Je vais jusque chez M. le Procureur de la République que je veux entretenir d'une certaine affaire de vol dont je possède le dossier... vous savez... ces diamants dérobés à un bijoutier de la rue de la Paix, par une aventurière que la Sûreté recherche... Si l'on me demande pendant ma courte absence, vous répondrez que je serai de retour à mon cabinet dans un instant.

Il m'eût été impossible d'articuler un son, en cette minute.

J'acquiesçai, en m'inclinant légèrement, à la recommandation de M. Ravaud et, dès qu'il fut sorti, sous l'influence de l'émotion que faisait naitre en moi la situation dans laquelle j'allais me trouver, situation que j'avais tant souhaité de voir se produire, pourtant, je crus que j'allais m'évanouir.

Mais je réagis éperdument, de toute mon énergie morale et physique, contre la faiblesse qui m'envahissait, et, songeant que, décidément, le sort favorisait mes desseins, le sort se déclarait pour M. d'Erigny, je me dressai, dans la résolution de voler à mon patron les lettres qui prouvaient l'innocence du malheureux comte.

Je n'avais rien à redouter d'une personne qui, étrangère à notre cabinet d'instruction, m'eût surpris fouillant dans l'armoire de M. Ravaud, puisque, étant le greffier de ce juge, mes fonctions autorisaient, en apparence, ce geste. Aussitôt donc que je me sentis seul, bien seul, que le bruit des pas de mon patron eût disparu, dans le long et double couloir qui borde les cabinets des juges d'instruction, je me précipitai vers le trousseau de clefs suspendu au tiroir du bureau de M. Ravaud et, y cherchant instinctivement, fiévreusement, celle qui ouvrait la serrure de l'armoire, je me portai vers cette armoire.

N'ayant jamais eu, en mains, ces clefs qui étaient au nombre de huit, et qui étaient à peu près pareilles de grandeur et de forme, je dus, dans une fébrile impatience les essayer toutes, tour à tour, sur l'armoire, avant de saisir celle dont j'avais besoin. — Je réusssis, enfin, à la reconnaitre et, brusquement, je la plantai dans la serrure dont je fis jouer le pène.

Beaucoup de papiers s'offrirent alors à moi, et je tentai, dans un rapide coup d'œil, de découvrir parmi eux les pièces qui m'étaient nécessaires.

Mais, quoique je fusse habitué à l'aspect de ces pièces, à la couleur jaunâtre même, de la chemise en laquelle mon patron les enfermait, je n'aperçus rien, tout d'abord, devant moi, qui leur ressemblât.

Avec d'infinies précautions, je soulevai les paperasses que contenait l'armoire, espérant violemment que celles que je souhaitais allaient m'apparaitre, habilement dissimulées, mais rien encore, rien qui eût un point commun avec les fameuses lettres, avec le dossier d'Erigny, ne vint me satisfaire.

Une sueur froide, alors, inonda mon front, mon dos, et j'eus la sensation que le sol fuyait sous mes pieds.

Une pensée affreuse, angoissante, jaillit en moi.

— M. Ravaud, me dis-je, a remis son rapport à la chambre des mises en accusation et, ainsi que je le prévoyais, en même temps qu'il livrait ce rapport, il a détruit les preuves de l'innocence de M. d'Erigny — les preuves de sa personnelle infamie, du crime — du seul crime qui soit, en cette affaire, et dont il est l'auteur.

Cependant, malgré le désespoir qui entrait en moi en me pénétrant de cette réflexion, je ne voulus pas renoncer à m'assurer de ce qu'intérieurement je nommais le malheur qui me frappait, qui frappait tous ceux — M. Desplaces et Me Labussière — qui s'intéressaient à la cause de M. d'Erigny.

Effrayé par la suggestion rapide des minutes qui s'écoulaient, je recommençai mes fouilles et, pantelant, abattu, fou presque, j'allais les abandonner, quand, en un coin obscur de l'armoire, dépassant les bords d'une chemise jaunâtre, une enveloppe timbrée de cachets de cire, dont deux seulement étaient visibles, m'apparut.

Nerveusement, je saisis cette enveloppe et constatai, en retenant un cri de joie, qu'elle était celle-là même qui avait contenu les lettres adressées à mon patron. Avec elle se trouvaient ces lettres dont je m'emparai, avidement, dont je vérifiai l'authenticité, dans un bref examen et que j'engouffrai dans la poche intérieure de mon vêtement.

Puis, ayant refermé l'armoire et suspendu le trousseau de clefs à la serrure du tiroir où l'avait placé M. Ravaud, ayant, en outre, eu le soin d'en arrêter le balancement qui eût pu faire deviner à mon patron qu'on l'avait touché, après en avoir retiré la clef dont je m'étais servi pour ouvrir l'armoire — clef que je mis résolument dans ma poche, je retournai vers ma table de travail et me laissai tomber — plutôt que je ne m'assis, sur ma chaise.

Il était temps, en vérité, que ces choses fussent accomplies, car à peine m'étais-je appuyé au dossier de mon siège, pour mieux respirer, pour m'alléger de l'oppression qui comprimait mes poumons, que le pas bien connu de mon patron retentit dans le couloir et que la porte de notre cabinet s'ouvrit pour lui donner passage.

— Pourvu, songeai-je, alors, que ce diable d'homme ne s'avise pas de vouloir tripoter encore les lettres qu'il croit posséder... La disparition de sa clef le mettrait hors de lui. Et s'il allait changer subitement d'attitude à mon égard... s'il allait, dans le trouble,

dans la colère qu'il manifesterait, me soupçonner... car, enfin, il ne pourrait soupçonner que moi d'être l'auteur de cette disparition, actuellement... je me trouverais jeté en « de jolis draps... »

Et j'ajoutai, mentalement :

— Que ce soir, que demain, il s'aperçoive — comme il est certain qu'il s'en apercevra — de la perte de sa clef... je m'en moque. Avant ce soir, avant demain, il aura repris son trousseau, sans l'inspecter même, il l'aura emporté avec lui — ici et là — et, en admettant même qu'il apprenne que c'est moi qui l'ai volé, il ne lui sera plus permis de me menacer, car je serai à l'abri de sa vengeance, ou de me reprendre, comme il n'y manquerait pas, maintenant, s'il découvrait mon larcin, les papiers qu'il gardait si jalousement, car ces papiers seront entre les mains de Me Labussière.

Dans la situation que je venais de créer, entre M. Ravaud et moi, il me venait des envies folles de me précipiter hors de notre cabinet, de fuir sa présence, de me rendre, au plus vite, chez Me Labussière, afin de lui remettre les pièces libératrices que je détenais.

Je craignais, à chaque instant, que mon patron n'allât vers son armoire, pour l'ouvrir, pour y rechercher les papiers secrets de l'affaire d'Erigny, et ne me donnât le spectacle d'une scène dont je ne pouvais déterminer les conséquences.

Pourtant, dans l'agitation, dans l'énervement qui me torturaient, je remarquai que je n'éprouvais aucune sensation de faiblesse, que même la défaillance à laquelle je m'étais abandonné bien involontairement, au moment où je m'emparais des lettres, avait complètement disparu en moi, et que s'il avait fallu lutter, en cette heure, pour conserver le bénéfice des efforts que je venais de tenter en faveur d'une cause si humaine et si juste, j'aurais été capable d'une révolte, d'une défense énergiques.

Mais tant d'incidents que je redoutais, ne se produisirent pas et je constatai, encore, que, dans l'aventure dont j'étais le machiniste, en style de théâtre, la chance était pour moi.

M. Ravaud, ce matin-là, laissa son trousseau de clefs appendu à la serrure du tiroir de sa table, ne marqua aucune velléité de revoir, de tripoter ses pièces secrètes, et nous nous quittâmes, comme si, entre lui et moi, un drame n'eût pas surgi.

Il était midi environ. Dès que je fus dans la rue, au lieu de me diriger vers le petit restaurant où, quotidiennement, je déjeunais,

je me hâtai vers le bureau du télégraphe qui fait face au Palais de Justice et expédiai un « bleu » à M. Desplaces, le priant de se rendre, sans tarder, chez Me Labussière. Puis j'achetai un « croissant » de deux sous que je me mis à grignoter — car j'avais faim — tout en me dirigeant vers la demeure du célèbre avocat.

Comme j'arrivais à sa porte, j'éprouvai une surprise : je me trouvai en présence de M. Desplaces.

— Comment, m'écriai-je, vous ici... déjà...

— Pourquoi déjà? me demanda-t-il.

— Parce que je viens seulement de vous adresser un télégramme vous donnant rendez-vous ici, et il me paraît prodigieux que vous l'ayez reçu.

M. Desplaces me regarda fixement.

— En effet, dit-il, je n'ai rien reçu de vous. Mais un pressentiment m'a averti que je vous trouverais chez Me Labussière et je suis venu au-devant de vous, sans attendre votre appel.

Et il ajouta :

— J'ai bien agi, hein?... Le « coup » est fait?... Vous avez les lettres?...

A ces mots qui me rappelaient tant d'angoisses subies, je sentis que je pâlissais un peu.

— Oui, murmurai je, le « coup » est fait... oui, j'ai les lettres...

Et comme M. Desplaces, dans un grand élan de satisfaction, se précipitait vers moi, les deux mains tendues, j'arrêtai son mouvement.

— Je vous en prie, balbutiai-je, ne restons pas sur ce trottoir... Entrons, au plus vite, chez Me Labussière... Je suis étourdi... Je ne tiens plus debout.

Mon ami me saisit le bras.

— Vous avez raison, fit-il. — Entrons chez Me Labussière.

Et me soutenant, comme s'il eût craint une faiblesse physique, de ma part, il disparut avec moi sous le portail de la maison qu'habitait l'avocat.

Me Labussière avait, sans doute, dans la prévision des événements dont nous avions souhaité la réalisation, donné des ordres au sujet de notre visite probable, car son domestique nous introduisit immédiatement dans son cabinet, lorsque nous lui eûmes décliné nos noms.

Il nous rejoignit aussitôt et, dès que nous l'aperçûmes, nous remarquâmes qu'il était fort ému, comme bouleversé.

Sans nous perdre, alors, en paroles inutiles, je fouillai dans la poche intérieure de mon vêtement, j'en tirai les lettres que j'avais dérobées à M. Ravaud et je les lui tendis.

Le mutisme de cette scène était empreint d'un grand sentiment dramatique auquel M. Desplaces, lui-même, si sceptique en apparence, ne chercha pas à se soustraire, car je vis que ses lèvres étaient agitées par un imperceptible tremblotement.

Me Labussière saisit les papiers que je lui offrais et se retira dans l'embrasure d'une fenêtre pour les parcourir.

Nous le laissâmes, silencieux toujours, à cet examen, suivant sur son visage les impressions diverses que lui procurait cette lecture.

Me Labussière la coupait — cette lecture — soit par des gestes indignés, soit par des exclamations étouffées — par des : « oh... » par des « ah... » qui marquaient les étapes de sa stupéfaction, de sa colère, de sa pitié.

Lorsqu'il eut achevé de prendre connaissance des documents que je venais de lui apporter, il les plia, les plaça soigneusement sur son bureau, et, s'avançant vers moi, les bras ouverts, il me dit simplement :

— Mon cher enfant, vous venez d'accomplir une action héroïque... Je vous en remercie non pas seulement au nom de mon pauvre client que vous sauvez d'une détresse sans exemple, mais, aussi, au nom de l'humanité... Permettez-moi de vous embrasser...

Et, m'attirant sur sa poitrine, il m'étreignit fortement.

C'était trop d'émoi, en vérité, pour un simple, très simple garçon comme moi. Je me prêtai à l'accolade de Me Labussière et je la lui rendis, fiévreux, enflammé par l'orgueil que me communiquaient ses paroles. Mais, quand le célèbre avocat s'éloigna de moi, il me sembla que tout, autour de moi, tournait vertigineusement, et je sentis que je m'affaissais sur le tapis du cabinet.

Positivement, je m'évanouis ; et quand je repris mes sens, je vis que M. Desplaces s'employait anxieusement à me tirer de ma syncope.

— Eh bien ! eh bien ! me dit-il, dès que j'ouvris les yeux, en voilà un homme !... Voulez-vous bien ne pas avoir ainsi des vapeurs, comme une petite dame...

Je souris péniblement.

— Hélas ! murmurai-je, je crois bien, mon cher monsieur Desplaces, que, malgré le bel éloge de Me Labussière, je n'ai pas, décidément, l'âme d'un héros...

— Bah! bah! répliqua mon ami, en affectant un peu de gaîté... laissez votre âme où elle est... J'ignore ce qu'elle est, cette âme, en tant qu'héroïque, mais je sais bien qu'elle est admirable de bonté; et c'est le principal en notre histoire.

Me Labussière qui, pendant mon évaouissement, s'était remis à relire les lettres que je lui avais livrées, éleva de nouveau la voix.

— Vous voilà ressuscité, fit-il, en m'interpellant, tout d'abord... Allons! c'est parfait... Tâchons, maintenant, de recouvrer un peu de calme pour causer utilement.

(A suivre). PIERRE DE LANO.

EN FÊTE [1]

(Suite.)

L'enfant, dans la chambre délaissée par la mère, s'était implanté, avait pris une place considérable. Docile aux observations de la gouvernante qui lui recommandait d'être sage, de ne pas crier, de ne pas faire de bruit, surtout intimidé et attristé par la vue de son père qui d'abord, si maigre et si blanc, lui avait fait peur, il avait refréné ses instincts de petit sportsman ; presque toujours enfermé, ne faisant plus guère d'exercices physiques, il redevenait le bambin souple et caressant qu'il était autrefois près d'Andhrée, à Enghien.

Et sous les câlineries, les abandons si gracieux de Robert, Gaston avait éprouvé un brusque et nouveau sentiment : c'était sa chair qui était là, cette chair si jeune, si fraîche, si facilement maniable. Un autre d'Alvarays revivait devant lui. Comment n'avoir ressenti pour ce bambin que l'affection banale qu'on porte aux enfants des autres ?

Robert devint son garde-malade, son vrai compagnon pendant les journées si longues de souffrance. Gaston, à présent, ne pouvait plus se passer de lui ; il le voulait toujours à ses côtés ; il exigeait que son fils ayant maintenant des professeurs, les leçons fussent données en sa présence.

— Au fait, demanda-t-il, avez-vous fini vos devoirs ?

— Oh ! oui, père, il y a longtemps.

— C'est très bien ; vous savez, ce soir, il y a un praliné au chocolat ! Vous en aurez beaucoup pour votre peine.

Robert quitta le bras de son père, battit des mains : Du praliné au chocolat ! Oh ! tant mieux ! voilà qui était bon !

Et il retourna vers la table jouer avec son jeu de patience.

D'Alvarays reprit le volume qu'il avait abandonné, un roman qu venait de paraitre. Sur les œuvres d'imagination comme sur les autres ouvrages, la maladie avait encore amené en lui un nouveau changement d'opinion. Il n'avait plus envie de se moquer de ces

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 29 juillet.

gratte papiers, de ces barbouilleurs d'encre, de ces farceurs comme il les appelait autrefois. Lui qui, depuis quinze ans, n'avait pas ouvert un volume, pour distraire ses ennuis et oublier ses douleurs, demanda des livres, et il fut très étonné de trouver, de cette façon, des compagnons joyeux ou mélancoliques, rieurs ou graves qui l'emmenaient en pleine réalité, dans le frémissement intense de la vie moderne, où bien le faisait s'embarquer pour le pays des rêves et des chimères. Il parcourut aussi des volumes d'histoire, se risqua dans des ouvrages de pensées hautes. Et son cerveau vierge de toute littérature, d'aperçus historiques et philosophiques, se meubla d'une foule d'idées nouvelles. C'était pour lui de l'étonnement et de l'enchantement. Il admettait maintenant que des gens pussent passer des heures dans le recueillement du cabinet de travail ou des bibliothèques ; il ne les méprisait plus : au contraire, il s'émerveillait de leurs facultés créatrices, de leur génie d'invention. « Où diable, allaient-ils chercher tout ça ? »

Et il comprenait qu'Andhrée autrefois, durant sa maladie, fût une enragée de lecture. Par les livres, la douleur s'apaise.

Tout en continuant de jouer, Robert demanda :

— Père, est-ce que nous ne verrons pas mère avant le diner ?

— Si, mon chéri, répondit Gaston. Elle devrait même déjà être ici.

Il songea encore : Oui, tout à l'heure, Suzanne Turgys avait raison de dire que l'on ne voyait plus souvent Andhrée à la maison. Si, pendant tout le temps où il était en danger de mort, sa femme, d'après les dires des domestiques, avait veillé souvent, à son chevet, elle l'avait du jour où il s'était mieux porté, abandonné aux mains d'une infirmière. Il n'avait pas récriminé. Exiger qu'elle restât dans l'hôtel pour le soigner eût été tout de même un peu osé de sa part. Il avait voulu la liberté ; il l'avait eue. Il lui avait dit : « Faites ce que vous voudrez. » Elle avait usé de la permission ; pouvait-il maintenant, parce qu'il était impotent, revenir sur sa détermination ?

Cependant, par une habitude d'autoritarisme que la maladie n'avait pu vaincre, un instant il fut sur le point d'ordonner à sa femme de se trouver plus souvent à la maison. Mais il réfléchit : ne pouvait-elle pas lui répondre : « Pardon, tant que vous étiez bien portant, vous ne demandiez qu'une chose : me voir dehors... A présent, vous vous ennuyez ici et vous désirez me voir rester. Mais vous, quand j'étais malade, m'avez-vous consolée, m'avez-

vous tenu compagnie? » Que répliquerait-il ? Oui il avait le droit d'user de ses prérogatives de mari, de la forcer à demeurer tout le temps dans l'hôtel. De cette façon, serait-il mieux soigné? Comment le traiterait-elle?

Enfin, si elle lui disait hardiment : « Non! » si elle affirmait qu'au lieu de cette vie triste elle préférait partir, que ferait-il? Il n'avait plus d'énergie, plus de force combative. Il se voyait seul, avec son enfant, dans cette vaste habitation. A cause de son égoïsme et de son orgueil, il n'avait pas d'amis, de ces dévouements loyaux sur lesquels les hommes, au moment des trahisons et des lâchages féminins, peuvent compter. C'était l'abandon morne, la solitude désespérée.

Et il laissait Andhrée s'en aller; il la voyait partir sans même lui demander où elle se rendait. D'ailleurs, ne savait-il pas qui l'entrainait? C'étaient les Ponthieux, toujours les Ponthieux. Sans les détester, il leur en voulait quand même, à ces gens : Lilette n'aurait-elle pas dû avoir les mêmes idées que Mme Turgys, déclarer à Andhrée que le devoir d'une épouse est de soigner son mari, la conseiller, l'obliger même à tenir ce rôle? Mais, Lilette!

Cependant, qu'est-ce que pouvait faire Andhrée durant toutes les nombreuses après-midi qu'elle passait dehors? Elle allait au théâtre, en soirées; cela, il le comprenait. Mais maintenant, l'après-midi, avec le froid qui sévissait, il n'y avait plus de promenades possibles : les courses étaient terminées. Et, un instant, il se rappela que Mme d'Alvarays avait, dans le seul mois d'octobre, perdu avec les books trente mille francs. Malgré son dédain de l'argent, il avait dû montrer les dents et engager sa femme à quelque prudence.

La voyant enragée de luxe, d'une coquetterie furieuse, il pensait: « Elle court les magasins. » Il croyait aux rendez-vous avec les couturiers, les modistes et les corsetières. Toutefois, ces rendez-vous lui semblaient bien nombreux.

Il eut un jour, cette idée: « Si ma femme avait un amant? » Mais l'hypothèse lui sembla si invraisemblable qu'il sourit, se prenant un peu en pitié. Cette idée, cependant, lui traversa encore quelquefois l'esprit.

Et lui, l'amoureux du mouvement et du bruit, il arrivait, dans son abattement, à cette conclusion : la vie s'était vengée de lui ; elle l'avait tué dans sa force physique. Il était un homme fini et usé. Et sans remords — car son orgueil, malgré tout persistant, lui

défendait d'en avoir — Il arrivait à penser que, peut-être, il s'était trompé de route, qu'il n'avait pas suivi le vrai chemin. Aujourd'hui, s'il n'avait pas lui-même encouragé Andhrée à la fête, il l'aurait eue, comme autrefois, à ses côtés, bonne et aimable, d'une tendresse toujours égale, d'un dévouement constant. Unis dans des idées semblables, ils eussent élevé Robert, reportant leur mutulle affection sur cette tête blonde, sur ce corps fait d'eux-mêmes.

Il allait même jusqu'à penser que désormais, si sa femme se fût seulement montrée un peu aimable, il aurait de son propre mouvement abandonné la Princesse ; oui, il s'en fût détaché tout à fait.

Mais tout cela, il ne pouvait le dire à Andhrée. Elle aurait songé sans doute que ces beaux élans vers la vertu et l'honnêteté, il ne les ressentait que parce qu'il était malade. Elle ne pouvait pas le croire, elle, aussi gravement atteint. Aux ouvertures faites par lui, elle aurait répondu par un sourire ironique, un sourire signifiant : « Je te connais, très cher ! Dès que tu iras mieux, tu recommenceras. » Et elle eût tourné, avec désinvolture, les talons.

« Allons ! pensa-t-il, j'ai voulu qu'il en fût ainsi. Tant pis pour moi ! »

Et cependant, tout en continuant de lire il regardait la pendule : que pouvait faire Andhrée, dehors ?

Sous une poussée brusque, la porte s'ouvrit : Mme d'Alvarays entra dans la pièce. Aussitôt, une odeur violente de verveine, coupée de chypre, emplit la chambre.

Elle vint jusqu'à son mari et, sur un ton léger :

— Comment allez-vous ?

— Toujours de la même façon.

Mais, déjà, Robert s'était précipité vers sa mère, voulant l'embrasser.

Elle ne le laissa pas effleurer, même du bout des lèvres, la voilette : elle l'écarta d'un mouvement presque brusque.

— Mère, est-ce que vous resterez avec nous ? demanda l'enfant.

— Non, mon chéri.

Et se tournant vers son mari :

— Vous permettez ? Les Ponthieux ont une loge... Ils tiennent à ce que je dîne avec eux.

Gaston conserva son calme :

— Comment donc ! je vous en prie !

Elle le remercia d'un geste ; puis, comme Robert s'attachait à elle, voulant la retenir, se pendre à son cou :

— Attendez, mon chéri ; je vais m'habiller... Tout à l'heure, je reviendrai vous voir.

Et, vivement, elle disparut.

Dans son cabinet de toilette, tout de suite, elle se lava le visage à grande eau. Elle sortait de chez d'Osmer. Elle sentait encore sur ses joues la cuisson des baisers de l'amant. Que son enfant mit ses lèvres où l'autre avait posé les siennes ? Non, cela, jamais, malgré sa folie, elle ne le permettrait.

Et cependant, comme elle l'adorait, son marquis!

Quels délicieux mois d'amour elle venait de vivre! Oh ! l'ardeur des caresses, la saveur enfiévrée des baisers, l'extase éperdue des abandons et ensuite les langueurs prostrées ! Elle aussi, comme tant d'autres femmes et aussi certains hommes, quand la maladie la clouait à Enghien, avait méprisé les voluptés charnelles. Elle regardait comme peu enviables les créatures dominées par leurs sens ; celles-là ne compromettaient-elles pas, non-seulement leur dignité, mais aussi leur liberté ?

Elle avait reconnu que son mépris était exagéré et cherchant des excuses, elle pensait : « l'Amour n'est-il pas le seul but de la Vie, la source de toute énergie, la loi de l'existence ? »

Surtout quand, au-dessus de la chair, triomphait la volupté de l'Esprit.

Car le marquis était non seulement pour Andhrée la Beauté physique, mais la Beauté morale. L'adoré! après les bottines boutonnées et les cheveux arrangés, quand, un peu lasse, elle le regardait avec des yeux battus, comme il apparaissait enjoué et spirituel ! Comme il trouvait, pour dire sa passion, des phrases délicieuses, aux résonnances de musiques ! Comme, toujours, il était aimable et ravissant! Il semblait alors la remercier de toute la joie voluptueuse qu'il lui avait donnée ; son amour semblait grandir ; et nul comme lui ne savait rendre les baisers d'adieu, ces baisers qui ont l'air de rattacher aujourd'hui à demain.

Ils furent des imprudents et des fous. En plein jour, ils sortirent dans le coupé de d'Osmers, les volets de bois fermés cependant. Dans les restaurants de banlieue, ils déjeunèrent seuls, sous des tonnelles ; ils vinrent au spectacle, toujours seuls, dans des baignoires dont ils relevaient les grillages, et souvent ils s'en retournaient sans trop connaitre la donnée de la pièce. Ils usèrent des cabinets particuliers, elle, filant devant lui, tête basse, le visage

engouffré dans le col du manteau, un mouchoir cachant le nez et les yeux ; elle grimpait quatre à quatre les escaliers, se précipitait dans le cabinet qu'un maître d'hôtel au courant de ces choses ouvrait vivement. Mon Dieu ! si quelqu'un l'avait vue ! Alors, une fois dans la pièce, elle respirait longuement. Encore un danger évité ! Et elle se pendait au cou du marquis, d'autant plus heureuse que le risque était plus grand.

Journées de rêves et de fantaisies : aux yeux d'Andhrée, toutes les choses prenaient des beautés particulières. Les gens lui semblaient bons et beaux. Dans son exaltation, elle eût voulu que tout le monde fût en joie. Si elle rencontrait des amoureux, elle avait pour eux un sentiment de sympathie.

Août et septembre lui apportèrent les plus vives félicités. Elle avait dû, Gaston gardant le lit, demeurer à Paris. D'Osmers qui, à cause du monde, ne voulait pas avoir l'air de ne pas partir en villégiature, loua une maison à Saint-Cloud, une maisonnette cachée, retirée dans des fleurs et dans des arbres.

Chaque jour, elle allait à pied jusqu'à l'avenue de la Grande-Armée : là, il l'attendait et tous deux filaient en poste, vers l'habitation amie. Certaines fois ils allaient plus loin, se rendaient jusqu'à Meudon, descendaient de voiture et ils marchaient au hasard, dans les bois, gais et heureux, avec des âmes de grisette et de jeune employé de magasin. Puis le marquis prenait les devants, découvrait un vague « bouchon », y entrait pour voir si par hasard il ne rencontrait pas quelqu'un de connaissance. Il faisait un signe. Elle pouvait venir. Et ils restaient à bavarder, les yeux dans les yeux, les mains dans les mains, comme des amoureux de vingt ans.

Elle se découvrait une fraîcheur d'âme inconnue, toute une ingénuité et une candeur nouvelles. Elle se surprit certains soirs à chanter, émue, quand ils rentraient dans des tombées tièdes et lumineuses de soleil couchant.

Ils échangèrent leurs portraits. D'Osmers mit celui d'Andhrée dans sa chambre à coucher, le disposa de façon à le voir en s'éveillant et en s'endormant. Elle serra la photographie du marquis dans un porte-cartes qui ne la quittait jamais. Le soir, elle prenait la photographie, l'embrassait ; après l'avoir glissée sous l'oreiller, elle se disait : « Il est là. » Elle lui donna une épingle de cravate, un crayon en or ; il lui orna le doigt d'une bague ; elle raconta à Gaston que c'était là un cadeau de Lilette.

Ils commirent tous les adorables enfantillages de l'amour.

Mais maintenant Andhrée connaissait aussi les tortures de la jalousie.

Depuis six semaines il lui semblait, soupçon vague, idée chinérique peut-être, que d'Osmers, toujours câlin et doux, semblait cependant l'aimer moins. Elle repoussait cette idée, n'y voulait pas croire. Et pourtant! Durant tout l'été, elle l'avait eu à elle, rien qu'à elle. Il était sa chose, comme elle, elle était son bien. Mais, vers novembre, il se montra préoccupé.

Il restait le charmeur aux paroles éloquentes, l'être félin aux séductions qui l'enivraient; mais parfois, lorsqu'elle se blottissait dans ses bras, tête renversée, lèvres offertes, elle percevait dans les regards de son amant une fixité qui l'étonnait. Auprès d'elle, il semblait l'oublier; il paraissait vivre dans un autre monde; ses yeux reflétaient de l'ennui, plus encore, de l'inquiétude. Et il ne pouvait certaines fois se défendre de manières brusques, de mouvements presque brutaux; pourquoi était-il aussi nerveux?

Elle eut peur, chercha : une autre femme? Et sa jalousie, qui dormait, s'éveilla.

Cependant elle eut une autre pensée. Un soir, au retour des courses où le marquis avait perdu la forte somme; comme elle le grondait, lui reprochant de jouer trop cher, il avait eu un sourire mélancolique. Tout de même, elle pensa : « Serait-il gêné ? Serait-ce la raison de son changement d'humeur? »

Mais, quelques jours après, il lui offrait une nouvelle bague, un anneau d'or imperceptible, avec un chaton griffant un diamant de cinq cents louis. Elle songea : « Je me suis trompée... Il est très riche. »

Et elle continuait de se demander avec angoisse pourquoi il n'avait plus le même regard, pourquoi parfois il était si triste. Oh! oh ! il pouvait dire le contraire! Elle voyait bien qu'il n'était plus le même.

Enfin, aujourd'hui, oui, tout à l'heure, lui qui la trouvait si élégante, la déclarait la mieux habillée des Parisiennes, pourquoi s'était-il montré si méchant? Par ce temps abominable, elle avait mis un corsage de velours noir. Aussitôt il avait critiqué ce vêtement. Et cependant il l'avait déjà vu, il le connaissait, elle l'avait déjà porté une fois sans qu'il formulât une critique. Et au sujet de cette chose misérable, ils s'étaient disputés, boudés. Fâcherie, naturellement, suivie d'une réconciliation. Elle était si jolie. Sa Beauté! Pouvait-elle lui tenir rigueur?

Eh bien! elle lui en voulait cependant. Quand elle lui avait dit : « Nous dînons ce soir chez les Ponthieux. Ils nous attendent. Ils ont une loge pour le Palais-Royal », il n'avait pas pris une mine enchantée ; il avait presque hésité, un instant, comme un gentleman sur le point d'esquisser un refus.

Elle se garda d'émettre une réflexion quelconque. Au demeurant, n'est-ce pas? il était libre; un homme est souvent pris par les amitiés des autres hommes. Et « les amis masculins passent même avant celles qu'ils prétendent adorer ».

Mais, tout en finissant de s'habiller, d'une robe neuve qu'il n'avait pas encore vue, une robe délicieuse qui la ferait très décolletée, — et ce soir, elle risquait pour lui d'attraper un gros rhume, — elle se dépêchait. Viendrait-il dîner, comme il l'avait promis?

Couverte d'un lourd manteau, elle rentra vivement dans la chambre de Gaston, lui dit bonsoir, embrassa longuement Robert, — oui, maintenant, il pouvait l'enfant, tant qu'il voudrait, mettre ses lèvres sur les joues maternelles, — et elle disparut, emmitouflée dans sa fourrure, d'un pas rapide.

Oh! que le marquis fût chez les Ponthieux! Pourvu qu'il n'eût pas envoyé un mot dans lequel il disait que, « au dernier moment, une affaire imprévue... »

D'Alvarays regarda sa femme s'en aller, mélancolique, un peu songeur : c'était du même pas que, lui, autrefois, il filait rejoindre la Princesse!

Il poussa un soupir, se leva de la chaise longue, marcha, toujours en boitaillant, vint jusqu'à son fils :

— Tu n'as pas faim?

— Oh! si!

Gaston sonna pour qu'on servît.

Avec Robert, dans la chambre à coucher, il dîna, questionnant le garçonnet, lui défendant de mettre les coudes sur la table, lui demandant où il en était en histoire de France. Connaissait-il l'existence de François Ier?

Et tandis que l'enfant répondait, bavardait intarissablement; Gaston songeait :

— A-t-on idée par un temps pareil d'aller au théâtre!

Ensuite il joua aux dominos avec Robert.

Dehors, la neige fouettait les vitres, le vent continuait de siffler.

D'Alvarays se coucha, désespéré.

II

Le même soir, vers 6 heures 1/2, la Dubarry, qui était en train de ire de la tapisserie, fit un petit cri de joie, quand un domestique nonça :

— M. le marquis d'Osmers.

Elle se trouvait dans un salonnet, blanc et vert, meublé à l'anaise. Vivement, elle donna une petite tape sur une jupe de drap ès simple; elle remit machinalement en place une mèche de cheux qui lui chatouillait le nez; et s'avançant à la rencontre du arquis :

— Ah! fit-elle, par quel hasard?

Il demanda :

— Je voulais voir Silvany... Croyez-vous qu'il rentrera?

Elle eut un sourire : Silvany ne pas rentrer dîner! Mais il était aintenant le plus rangé des hommes.

Et comme, tandis qu'elle parlait, elle voyait d'Osmers la regarr avec des yeux où elle lisait un peu de surprise :

— Ah! je vous épate, hein? Vous me trouvez engraissée?

Elle ne lui laissa pas esquisser un signe de dénégation. Qu'il ne crût pas obligé, par politesse, de dire le contraire. Est-ce qu'elle se voyait pas dans la glace? Elle en avait maintenant des ues! on eût dit des quartiers de pommes. Et son menton, où se ssinait un double pli? Et sa poitrine? Dans la rue, les troupiers uchaient en la regardant; ils la prenaient sans doute pour une urrice.

— Dame! finit par dire le marquis, vous avez un peu engraissé effet. Il y a d'ailleurs si longtemps que je ne vous ai vue!

Elle réfléchit. Hé oui! ils ne s'étaient pas rencontrés depuis que urs, à la fête de Neuilly, l'avait si joliment arrangée. Et il s'en ait passé des choses depuis ce moment-là!

D'abord le marquis savait-il que Silvany s'était battu avec han-sans-Peur?

— Hein? Qu'est-ce que vous me racontez?

Elle avait repris son air calme; mais dans ses prunelles pétillait la gaîté. Ah! il ignorait tout!

— Eh bien! mon cher ami, attendez que je vous raconte.

Après son accident, elle était restée trois semaines au lit. Par sa

femme de chambre, elle faisait donner de ses nouvelles à Jehan sans-Peur; mais celui-ci, espérant probablement la voir, n s'était il pas avisé un jour de se promener sous ses fenêtres! L baron l'avait aperçu.

— Il faut vous dire, mon cher, que Silvany m'a soignée ave un dévouement, une tendresse! Je n'ai jamais connu ma mère; j ne sais pas si les mères soignent aussi bien leurs enfants... Pa une minute, vous entendez? pas une minute il ne m'a quittée Après ma machine, il est resté deux jours sans manger...

Bref, le baron avait aperçu le belluaire qui faisait le beau, para dait sur le trottoir, à la grande admiration des demoiselles d'u magasin situé en face de lui. Oh! alors, ç'avait été étonnant! L visage toujours si pâle de son ami était devenu très rouge; le baro avait quitté précipitamment le salon. Aussitôt, devinant qu'u incident grave allait se passer, elle s'était approchée de la fenêtr et qu'avait-elle vu? Silvany qui, tout à coup, arrivait sur Jehan sans-Peur, lui faisait signe de filer; et comme l'autre sembla hésiter, aussitôt le baron lui détachait sur les yeux deux coups d poing terribles, puis, sur le nez encore des coups de poing qu firent jaillir le sang, si bien que Jehan-sans-Peur était tombé su le trottoir, comme assommé.

Quand Silvany rentra, elle s'était jetée à son cou : « Ah! mo chéri, je ne te croyais pas aussi violent! Tu as été superbe. »

Et qu'on ne lui parlât plus maintenant des professionnels de l force, des saltimbanques aux biceps vigoureux. Tous, tous, marquis entendait bien? Ils étaient des lâches. En public, ils fa saient les malins; mais quels dangers couraient-ils? Les lutteu ne se mesuraient qu'avec des amateurs soudoyés d'avance; le dompteurs ne faisaient travailler que des lions émasculés. Tou ces gens-là tenaient à leur peau davantage encore que les bou geois.

Et elle adorait maintenant le baron, si mince, d'apparence frêle, qui, au fond, était un nerveux et un violent : — « Mon che il me flanque des gifles. Alors, vous comprenez, je n'ai plu besoin d'aller dehors. J'ai ce qu'il me faut chez moi. »

Elle continua : après sa guérison, elle était partie aussitôt e Russie, dans le Caucase, où le baron avait des propriétés. Ah mon cher, quelle vie elle avait menée! Il fallait voir Silvany lâ bas. A Paris, pour elle, il n'était qu'un monsieur ordinaire, u gigolo très riche et très chic, semblable à bien d'autres; dans

Caucase, il l'avait stupéfiée. Il apparaissait, en grand seigneur, presque en roi. Quand il passait, les moujicks se jetaient à plat ventre, éblouis devant le Maître. Et les fêtes! Le baron possédait là-bas un palais immense, « renversant », trois fois grand comme le Trocadéro, un palais avec tout le confort et le luxe moderne; il avait fait venir des musiciens, des danseuses; et c'étaient d'autres ballets que ceux de l'Opéra, encore que dans ce dernier endroit on vît la Pompadour! Enfin, pour elle, Silvany avait fait manœuvrer tout un régiment de Cosaques, des hommes superbes, des gaillards extraordinaires.

Comme, devant l'enthousiasme manifesté par la Dubarry vis-à-vis des Cosaques, le marquis souriait un peu :

— Oh! non, non! déclara-t-elle; n'ayez pas de mauvaises pensées. Je suis maintenant toute à Silvany. J'engraisse; trouvez-moi une meilleure preuve?

A présent, depuis leur retour, c'est-à-dire depuis deux semaines, le baron et elle menaient la vie la plus bourgeoise du monde; elle n'était sortie que trois fois pour aller commander des toilettes; quant à lui, il faisait comme le reste des mortels : il se levait à midi et se couchait à 11 heures du soir.

— Et il ne joue plus, mon bon! Avant le diner, pour se distraire, il va bien encore au cercle. Il ponte un peu, très peu, et à 7 heures 1/2 juste, il est là pour se mettre à table. Et il ne sort pas ensuite. Il travaille à son grand ouvrage sur Brahma tandis qu'à côté de lui, je fais de la tapisserie. C'est le ménage, mon bon, le ménage.

Le marquis ne cherchait pas à dissimuler sa surprise; elle saisit les pensées de d'Osmers.

Avec un fin sourire, certaine d'être toujours jolie, elle dit :

— Que voulez-vous? on vieillit.

Puis :

— Vous nous restez à diner, n'est-ce pas? Silvany sera enchanté de vous voir.

Il accepta l'invitation. Et comme, dans la conversation, survenait le nom de la Princesse :

— Au fait, demanda la Dubarry, que devient-elle, celle-là?

Il fit signe qu'il n'en savait rien; depuis six mois, il n'avait eu de ses nouvelles.

— Je sais, reprit la jeune femme, qu'elle est partie avec Bourrelier en Normandie, puis, de là, en Bretagne; maintenant, elle doit être en Algérie...

— Toujours avec Bourrelier?

— Oh! certainement.

Il se retint pour ne pas laisser échapper un sourire ironique. Comment! la Princesse filait le parfait amour avec Bourrelier. C'était donc pour cela que ce dernier avait vendu sa maison de coulisse? Et ce départ coïncidait avec le moment où le financier était devenu comte romain? Ainsi qu'il en avait eu un soir le pressentiment, d'Osmers avait aidé au rapprochement de ces deux créatures d'élite? Ah! Paris donnait seul des spectacles aussi joyeux!

Très intéressé, il demanda :

— Croyez-vous que d'Alvarays sache qu'il est lâché?

— Il n'en est peut-être pas sûr; mais il doit s'en douter.

A ce moment, le baron pénétra dans la pièce. D'Osmers regarda la pendule : 7 heures 1/2 sonnaient.

A table, malgré toutes les prévenances amicales dont Silvany le comblait, le marquis n'arrivait pas à dissimuler un air ennuyé. Il écoutait, les yeux fixes, l'esprit ailleurs, son ami lui dire quelle joie il éprouvait à vivre cette vie nouvelle. Oh! comme l'on avait tort de se coucher tard! Comme les veillées étaient funestes à la santé! Le baron vantait les charmes de l'existence régulière. Et ce qu'il ne disait pas, c'était que si, pendant des années, il avait passé tant de nuits devant des tapis verts, s'il avait commis, au jeu, tant de folies, il l'avait fait à cause de la Dubarry. Car il l'avait toujours aimée, l'Enfant Candide; il l'avait adorée d'une passion profonde et secrète. Au début, arrivant de pays où la femme n'est qu'une esclave, où il parlait en maitre, il avait eu envie de battre sa maitresse, si frivole et si légère, de la faire fouetter par ses domestiques; mais il avait réfléchi qu'il était dans une ville où les jolies filles sont libres. Qu'il élevât la voix, qu'il se montrât jaloux, la Dubarry, en bohème insoucieuse de l'argent, lui tirerait sa révérence : « Au revoir, mon bon! je vais voir d'autres seigneurs. » Alors il avait tout enduré, et les plus audacieuses et éhontées fantaisies, et les pires trahisons. Et quand on le croyait un indifférent absolu, un homme méprisant supérieurement l'amour, il n'était qu'un pauvre être qui souffrait et jouait pour s'étourdir.

Il avait fallu la scène de la ménagerie pour qu'il se montrât enfin sous son vrai jour. Ah! quand il avait rudoyé le dompteur, quand, ensuite, il lui avait, à coups de poing, abîmé la figure, de quels yeux pleins d'admiration la Dubarry l'avait regardé! Comme

elle l'avait embrassé passionnément! A cet instant, il avait compris qu'à Paris, ainsi que sous d'autres cieux, certaines femmes n'aiment que les hommes qui les dominent, impérieusement, brutalement. Et c'était bien la vérité, puisque, depuis qu'il se montrait dur et, au besoin, violent, il trouvait en sa maîtresse toute la douceur et l'affection si longtemps rêvées, jamais obtenues auparavant.

Et il continuait, expliquant à d'Osmers comment il entendait désormais régler sa vie : avec la Dubarry, il partirait bientôt pour le Midi, reviendrait peut-être passer quelques jours à Paris; puis, comme sa maîtresse ne s'ennuyait pas là-bas, ils fileraient en Russie, à moins qu'ils n'allassent plus loin encore, voir des Chinois par exemple, — car l'Enfant tenait à voir Pékin, « ce devait être si rigolo! » — mais, désormais, ils ne séjourneraient plus dans la Grand' Ville; ils n'y feraient que de brusques apparitions.

La Dubarry approuvait son ami, se déclarait enchantée du programme. Et, à les entendre l'un et l'autre, d'Osmers, qui avait fini par écouter d'une oreille moins distraite, se croyait transporté dans un milieu nouveau, chez des gens que n'auraient jamais agités des passions violentes, des bourgeois calmes et paisibles, arrangeant benoitement leurs petites affaires, des réguliers aux allures méthodiques.

Tant de sagesse ajoutait à son inquiétude. Il n'était pas venu là pour assister aux expansions de deux amoureux. S'il n'eût obéi qu'à son désir, il eût été, à cet instant précis, chez les Ponthieux, dînant aux côtés de Mme d'Alvarays. Au lieu de cela, il avait dû envoyer le mot traditionnel, l'excuse de l'affaire urgente.

Et l'affaire pressait en effet.

Fidèle à sa règle de vie, au retour de Monte-Carlo, alors qu'il avait cent mille francs en poche, pour éblouir Andhrée, il avait mené grand train; quand elle se fut donnée à lui, ce train, selon un mot de Ponthieux, devint un « express ». Chevaux, équipages, automobiles, vêtements sans cesse renouvelés, entretien de Fredy, le seul valet de chambre du moment, sorties, dîners, location de la maison de Saint-Cloud qu'il fit tapisser et meubler à neuf, tout cela, avec quelques dettes arriérées qu'il fallut payer, finit par le mettre presque à sec.

Il ponta cher aux courses, gagna pendant un mois. Sa rage de luxe s'accrut encore; il dépensa de plus en plus follement.

L'homme pratique, le Yankee, demeurait d'ailleurs, malgré tout,

en lui. Chaque semaine, il passait un certain nombre d'heures avec des financiers, s'occupant de l'affaire de mines qu'ils devaient lancer en octobre, l'affaire superbe où il toucherait, d'un seul coup, quatre cent mille francs. Et il n'avait aucun doute sur la réalisation de ce capital; à la tête de la Société se trouvait un banquier anglais milliardaire, un homme considérable qui, lorsqu'il avait donné sa parole, ne la retirait jamais.

Il pouvait donc dépenser, s'endetter comme il le fit; il allait avoir encore une fois la grosse somme.

Octobre arriva : avec une décision toute britannique, le banquier retira sa parole d'honneur. La Société se disloqua.

Ce fut le désastre : des billets que d'Osmers avait souscrits arrivaient à échéance. Il fit quelques emprunts à des amis; il se mit dans les mains des usuriers. Et, pour comble de malechance, Bourrelier n'était plus là, ainsi que Silvany. D'Osmers écrivit au premier, ne reçut aucune réponse; il n'osa pas s'adresser par lettre au baron. Alors pour arriver à vivre, à avoir « la matérielle », sur les paris de Mme d'Alvarays, aux courses, paris qu'elle ne voulait jamais faire elle-même, il réalisa quelques bénéfices, disant à son amie qu'il avait eu un cheval à six quand on le lui avait donné à sept contre un. Quelquefois même, quand il était acculé, l'écart des points devenait un peu plus grand; et si le cheval arrivait, il gardait la différence.

Malgré tout, le papier timbré commença à mettre ses teintes bleues rayées de noir chez le concierge de d'Osmers. Un tapissier s'était fâché et faisait tirer sur le marquis toute l'artillerie féroce de la procédure commerciale. D'autres fournisseurs agirent de même.

Si le marquis ne trouvait pas, ce soir, vingt mille francs, il allait être vendu, le lendemain, sur le coup de 11 heures du matin.

Or, à la minute présente, il devait cent vingt mille francs à Silvany; celui-ci consentirait-il à un nouveau prêt? Avec le genre de vie se modifie la générosité humaine; le baron devenu rangé aurait-il maintenant le chèque aussi facile qu'autrefois?

Ce fut avec une véritable angoisse, avec une voix presque tremblante, malgré tout son aplomb, que, après le dîner, profitant d'un instant où la Dubarry les avait laissés seuls, il s'ouvrit à Silvany; il ne rusa point; il dit nettement la situation.

Le baron n'eut aucune résistance; comme d'Osmers lui avait

demandé trente mille francs, se réservant de tomber ensuite à vingt mille, s'il effarouchait un peu son interlocuteur, Silvany lui promit de lui envoyer le lendemain matin, à la première heure, la somme demandée. Seulement, il ajouta : « Mon cher ami, j'ai beaucoup compromis ma fortune par mes folies au jeu; en ce moment, je la rétablis. Ce sera le dernier prêt, si vous le voulez bien. »

Dans la voiture qui, maintenant, l'emportait vers le Palais-Royal, d'Osmers songeait : Encore une fois, il venait d'être sauvé; encore une fois, pendant quelques jours, il vivrait tranquille; mais il restait d'autres dettes, des billets en cours, et, par la suite, comment sortirait-il de cette impasse? Il ne voyait aucune affaire en vue; il se doutait bien que dans son entourage sa situation de fortune devait être sue : des bookmakers qu'il n'avait pas réglés, des fournisseurs impayés avaient dû jaser ; des gens, qui le connaissaient de nom simplement, devaient le savoir ruiné. Il était un homme à la mer.

Que faire? Rester à Paris pour finir comme tant d'autres fêtards? Arriver, par une déchéance lente et continue, à être le monsieur qui, dans les cercles, une fois le louis emprunté et perdu, contemple mélancoliquement la partie; être celui qui, dans les restaurants, laisse des « ardoises », qui, dans les bars, demande cent sous au barman pour payer une voiture et oublie de les rendre, et finalement, engage au Mont-de-Piété des bijoux achetés à crédit? Non, jamais il ne mènerait une telle existence. Il avait encore, pour cela, trop d'énergie et trop d'orgueil.

Et cependant, s'il se trouvait complètement à bout de ressources, aurait-il assez d'énergie et d'orgueil pour aller jusqu'au suicide? Après s'être longuement interrogé, il s'avoua que non.

Alors, quitter Paris, retourner en Amérique? Hypothèse admissible. Mais là-bas, comme après cette vie parisienne si joyeuse et si bruyante, il s'ennuierait sans doute! Et puis, il ne possédait plus l'ardeur et la décision d'autrefois.

Il ne perdit pas encore courage. Il restait toujours beau et charmeur; Andhrée le lui répétait souvent. Pourquoi alors ne ferait-il pas comme tant d'autres, pourquoi ne se marierait-il pas? Oui, mais épouser qui? Il ne portait pas un grand nom français; il devait voir les choses comme elles étaient; vis-à-vis des familles honorables, si celles-ci faisaient une enquête sur sa vie, il passerait seulement pour un rastaquouère. Restaient les salons interlopes, où les

jeunes étrangères bluffent comme les hommes et parlent souvent de dots qu'elles n'ont souvent pas.

Tout cela, d'ailleurs, demanderait du temps ; ces intrigues, cette course au mariage, au mariage riche, seraient longues et difficiles. Et il ne pouvait plus attendre.

Mais pourquoi chercher si loin? Et une pensée qu'il avait eue depuis longtemps, une de ces pensées vagues qui viennent un instant à l'esprit et s'évanouissent aussitôt, se précisa : pourquoi n'épouserait-il pas Andhrée?

Il l'avait ardemment aimée; pendant des semaines, au contact si sincère et si ardent de sa maîtresse, il avait été, lui aussi, très sincère et très jeune. Flambée d'amour qui l'avait stupéfié; il n'aurait jamais cru pouvoir redevenir aussi naïf, éprouver des sentiments aussi purs. Par instants, il s'était revu avec l'autre, la Morte, l'adorée, qui avait dominé toute sa vie. Il avait eu les mêmes joies, les mêmes fièvres, les mêmes cris de passion qu'à vingt ans. Ame désabusée, il avait été un cœur candide et tendre.

Hélas! sa flambée d'amour, comme elle s'était vite éteinte!

Un jour, il se surprit à penser à d'autres choses, tandis que sa maîtresse lui parlait, aux embarras matériels et désolants qui traversaient sa vie. Jusque-là, dès qu'Andhrée était à ses côtés, il vivait un songe de rêve et de joie; il ne pensait qu'à elle, comme elle pensait seulement à lui, il s'enthousiasmait à la vue de ce visage aux traits réguliers, il éprouvait d'exquis frissons à toucher cette peau si blanche, au grain si fin.

Et tout d'un coup, — pourquoi l'amour naît-il? pourquoi s'en va-t-il? — Mme d'Alvarays ne fut plus pour lui l'adorée vue à travers son désir, celle que, en chauffant son enthousiasme, il nimbait de beauté supra-terrestre. Elle redevint à ses yeux une femme simplement, oh! une maîtresse toujours charmante, qui lui faisait honneur; car elle était belle et élégante. Il continua d'être câlin et doux; mais il n'avait plus pour elle une affection éperdue, l'amour était parti.

D'ailleurs, les événements se précipitaient terribles. Et dans le désarroi de sa vie, dans ses crises d'argent, il finissait par ne plus pouvoir rester maître de ses nerfs et de ses paroles. Il cédait à des mouvements d'humeur, il finissait par avoir des mots aigres. Il ne pouvait pas conter ses ennuis à Andhrée; mais n'aurait-elle pas dû, elle, comprendre parfois?

Jusqu'à ce soir, il n'avait pas encore pressenti son amie. Brusquement, il se décida. Désormais, il fallait arriver au mariage. Il savait le chiffre de la fortune d'Andhrée. Ponthieux le lui avait dit. Eh bien! il pouvait devenir possesseur de quatre-vingt mille livres de rentes, chiffre éloquent.

Il se vit encore un instant, ruiné, obligé de quitter son rez-de-chaussée, à la merci des fournisseurs et de la valetaille.

Puis, soudain, la vision fut autre : il était marié, il menait une existence tranquille; il n'était plus d'Osmers, le bohème, mais un seigneur important, qui pouvait faire loi, insolent envers les fournisseurs, capable de se fâcher si on lui proposait d'entrer dans des combinaisons louches.

Il pourrait le prendre de haut avec des commissaires de police.

Quand il eut rejoint Andhrée et les Ponthieux au Palais-Royal, jamais homme n'entendit comme lui, avec plus de souriante ironie, les phrases moqueuses de Lilette qui lui demandait s'il avait bien dîné. C'était vraiment heureux qu'il eût daigné venir.

— Vous savez, nous avions cru qu'à cause du froid, vous aviez succombé en route.

Il dit chez qui il avait dîné, en regardant Andhrée qui, affectant de bouder, ne se tournait qu'à demi vers lui. Mais comme il continuait de parler, donnant des nouvelles de Silvany, elle accentua le demi-tour, se trouva de trois quarts. Néanmoins, elle ne se montra pas aimable. Pourquoi lorsqu'elle l'avait quitté, ne lui avait-il pas avoué franchement qu'il irait chez le baron? Pourquoi avait-il menti?

Malgré la gaieté du spectacle, — trois dames apparurent sur la scène, avec des caleçons d'hommes, tandis que trois hommes se présentaient habillés en femmes, malgré les maladresses d'un artiste qui s'asseyait constamment à côté des sièges qu'on lui présentait, malgré les ahurissements d'un comique qui, prénommé Arthur, ne comprenait pas pourquoi on l'appelait constamment Anatole, malgré toutes ces facéties héroïques dans leur pérennité, Mme d'Alvarays ne laissa pas une seule fois échapper un sourire. En vain, Lilette essaya-t-elle de la « dégeler ». Andhrée voulait que le marquis comprît bien qu'elle était fâchée.

— C'est votre faute aussi, dit Mme de Ponthieux à d'Osmers, qui faisait exprès de demander pourquoi Mme d'Alvarays était si maussade; elle voulait vous faire une surprise à dîner. Vous n'aviez qu'à venir.

— Quelle surprise?

Lilette se pencha vers son amie.

— On peut dire?

— Si tu veux.

Alors Mme de Ponthieux expliqua que le mois prochain Mme d'Alvarays donnerait une fête dans son hôtel. On jouerait la comédie, et il y aurait de plus une pantomime et des tableaux vivants.

— Elle a consenti à paraître en scène et vous lui donnerez la réplique.

D'Osmers remercia Andhrée d'avoir bien voulu le choisir comme partenaire. Mais après quelques paroles échangées, celle-ci affecta de ne s'intéresser qu'à la pièce.

La soirée fut lugubre.

A la fin du spectacle, Lilette, toujours compatissante, dit :

— Marquis, vous reconduisez Mme d'Alvarays?

— Si madame veut bien me le permettre.

Andhrée avait été trop malheureuse toute la soirée pour refuser. Elle murmura :

— Je n'ai pas mon cocher. Si cela ne dérange pas M. d'Osmers...

Aussitôt dans la voiture, il la prit dans ses bras, la força à relever sa voilette et l'embrassa.

Elle tenta de se dégager, intentionnellement ne rendit pas le baiser.

— Voyons! dit-il, vous m'en voulez encore? Mais pouvais-je savoir que, au dernier moment, je serais obligé de rester chez Silvany?

— C'est bien vrai que vous avez dîné là?

— Je vous le jure!

Et, de sa voix câline, tout en gardant Andhrée serrée contre lui, il songeait qu'il n'y avait pas de temps à perdre; il devait commencer de mettre tout de suite à exécution le plan qu'il avait conçu; sans démasquer ce soir même ses batteries, il travaillerait aux premiers travaux d'approche. Désormais, il s'ingénierait à n'avoir plus d'inquiétudes, devant sa maîtresse; au contraire, il affecterait une passion constante.

Aussitôt, il dit combien il s'ennuyait loin d'elle.

— Vous ne l'avez pas prouvé, ce soir.

— Mais il s'agissait d'une affaire urgente, que je ne pouvais remettre à demain.

Il prit un air très malheureux. Croyait-elle vraiment qu'il l'avait abandonnée de gaîté de cœur?

— Je n'ai qu'un désir, vous le savez bien, c'est d'être toujours avec vous, près de vous.

Il jouait si bien la comédie, ses mensonges, il les disait avec tant de sincérité, avec une fièvre si apparente; ses caresses, elles étaient toujours si ardentes, qu'Andhrée sentait ses soupçons s'en aller, oui, il était encore amoureux comme au premier jour. Elle avait tort de s'imaginer des bêtises, d'avoir des accès de jalousie. Elle se trompait. Elle devait se faire pardonner.

D'un long baiser très doux, il lui donna le pardon qu'elle réclamait.

Mais, aussitôt, elle l'entendit se plaindre. Tout à l'heure encore, disait-il, ils allaient se quitter. A cause de son mari, elle ne devait pas rentrer trop tard. Et le marquis se désolait à la pensée qu'elle allait de nouveau l'abandonner.

Si Gaston n'avait pas été malade, s'il avait continué comme autrefois la fête avec la Princesse, certains soirs où ceux-ci seraient partis en voyage, Andhrée et le marquis auraient pu, eux aussi, s'arranger de façon à partir ensemble, ils auraient passé vingt-quatre ou quarante-huit heures, l'un près de l'autre, en amants que rien ne sépare. Oh! les longues matinées au lit, les réveils, seulement, vers 1 heure de l'après-midi!

Cette joie, hélas! de dormir de longues heures côte à côte, sans le souci de penser : « Hé! mon Dieu! il ne faut pas que je me mette en retard! » Andhrée ne l'avait pas connue. Et aux paroles de son amant elle éprouvait un regret très vif; oui, comme elle aussi aurait voulu que rien ne s'opposât à une félicité aussi grande!

Il dit par jeu, tout bas à l'oreille de son amie :

— Ne rentre pas à l'hôtel ce soir.

Elle lui mit la main sur la bouche :

— Ne continue pas. Tu sais bien que c'est impossible.

Ce fut au tour du marquis de paraître fâché. Et comme de ses deux mains dégantées, elle lui pressait le visage : « Voyons... voyons... ne fais pas de vilains yeux... » Il répliqua, en simulant toujours une profonde tristesse, qu'il ne pouvait plus vivre ainsi, qu'il souffrait trop, qu'il se sentait devenir un peu méchant parce qu'il ne l'avait pas constamment près de lui.

Il eut même une phrase dans laquelle il se montra jaloux de Gaston.

Elle sourit comme s'il avait dit une énorme bêtise, flattée au fond de le voir montrer une jalousie si soigneusement cachée jusqu'alors. Et tout en le flattant de la main :

— Ce n'est vraiment pas un rival dangereux pour toi, à présent... Embrasse-moi, et que ce soit fini...

Mais ce ne fut pas fini. Jusqu'au moment où il la déposa devant l'hôtel, le marquis se plaignit, à cause de cette vie en partie double qu'elle menait. Ah! si elle voulait!...

Il n'ajouta rien de plus.

C'était à elle de comprendre.

III

« Madame, encore un peu souffrante, me prie de dire à Monsieur qu'elle désire le voir, ce matin, à 11 heures.

« Nous sommes rentrés cette nuit.

« LÉONTINE. »

Dès que d'Alvarays eût lu ce billet signé du prénom de la femme de chambre que la Princesse honorait de sa confiance, il se fit habiller vivement; quoique le temps ne fût pas beau, malgré les recommandations du docteur, il irait de suite au rendez-vous.

Il éprouvait des sentiments divers. Si sa maîtresse le prévenait de son retour, c'est que, contrairement à ce qu'il pensait, elle n'avait pas envie de le quitter. Et de cela, il tirait une petite satisfaction de vanité. D'autre part, elle avait peut-être été réellement malade; dans quel état allait-il la trouver? Et un peu d'apitoiement lui venait.

Mais en s'interrogeant, il finissait par s'avouer qu'il allait au rendez-vous par curiosité d'abord, aussi par la force de l'habitude, et qui sait? quoiqu'il n'y comptât guère, dans l'espoir de trouver auprès d'elle un peu d'amitié et de cette compassion que l'on accorde aux impotents et que sa femme ne lui donnait pas. Dans sa conduite, n'entrait plus aucun sentiment d'amour. Le désir charnel d'autrefois, ce désir brutal qui l'aiguillonnait et le mettait à la merci de la Princesse, était mort. Avec lui, disparue la passion.

En descendant de son coupé, tout en boitaillant sur le trottoir, il remarqua avec une légère suprise deux voitures stationnant devant la demeure de la Princesse. Que faisaient-elles là, à cette heure?

E il fut encore un peu étonné quand, dans le valet de chambre qui vint lui ouvrir la porte, il ne reconnut plus Eugène, le vieux serviteur à la mine de sacristain qui, depuis tant d'années, était chez la Princesse.

Comme il faisait quelques pas dans le vestibule, le nouveau domestique demanda respectueusement :

— Qui dois-je annoncer?

Gaston ne répondit pas, en homme qui est chez soi et n'éprouve pas le besoin de relever l'impair d'un maladroit. Il continua son chemin; déjà, il mettait le pied sur la première marche de l'escalier; le valet de chambre lui barra le passage :

— Je ne puis permettre à Monsieur, sans que monsieur me dise son nom... Monsieur doit comprendre.

— Mais je suis M. d'Alvarays, fit Gaston, avec un peu d'impatience.

Comme l'autre n'avait pas l'air de comprendre, il se fâcha :

— Vous n'entendez pas?... M. d'Alvarays?

Il bouscula l'intrus qui ne bougeait toujours pas :

— Allons, ôtez-vous de mon chemin, imbécile... ou je vous flanque à la porte.

Le domestique ahuri regarda Gaston qui, trouvant dans la colère un regain de forces, montait assez rapidement l'escalier.

Fidèle esclave de la consigne, il allait cependant s'élancer de nouveau après ce gentleman si désobéissant, quand il entendit la Princesse qui s'écriait :

— Comment! c'est toi!

Il se retira discrètement; du moment que sa maîtresse connaissait ce monsieur...

Habillée d'une robe de soie grise, garnie de mousseline crème, coiffée d'une capote noire ornée de plumes blanches, la Princesse sortait de la chambre à coucher. A la vue de son amant, elle s'était arrêtée net, et elle semblait tellement interloquée que Gaston, arrivé près d'elle, s'arrêta à son tour, très ému : Était-il changé à ce point que personne ne le reconnaissait?

Mais déjà, elle avait repris son air hautain : — Ne restons pas là... Viens dans ma chambre.

Quand ils furent dans la pièce, tout de suite, sans offrir ses lèvres, sans même tendre la main, elle demanda sévèrement :

— Qui t'a dit que j'étais à Paris?

La surprise de Gaston grandissait. Quelle question lui posait-elle là?

— Tu ne te rappelles donc plus que tu m'as fait prévenir toi-même par Léontine?

Elle eut son petit rire sec. Ah! maintenant, elle comprenait : à son retour, elle avait fait maison nette. Léontine, congédiée, s'était vengée de cette façon.

— Mon cher, tu tombes dans un mauvais moment.

— Explique-moi.

Elle boutonna ses gants, et tout en se livrant à cette opération délicate, — les gants étaient étroits et le poignet de la Princesse un peu fort — elle donna l'explication. Si elle n'avait pas été trahie par Léontine, jamais elle n'eût avisé son amant de sa rentrée à Paris. Mais, après tout, mieux valait peut-être qu'il en fût ainsi. Ce qu'il aurait appris plus tard, il allait le savoir maintenant. Car il la connaissait : quand elle avait pris une résolution, elle l'exécutait toujours.

— Où veux-tu en venir? Tu m'as trompé?... Tu es avec un autre?

Elle l'interrompit vivement :

— Non, mon cher, je ne vous ai pas trompé. Et cependant, si je l'avais fait, vous avouerez que j'aurais eu quelques excuses.

— Vous pouviez revenir plus tôt, je vous l'ai assez demandé. Je sais bien que la société d'un malade n'est pas gaie; cependant, je croyais m'être toujours assez galamment conduit envers vous pour que vous puissiez me donner cette petite marque d'affection.

Elle ricana : Oh! s'il s'imaginait être le seul homme qui se fût conduit galamment avec elle, il se trompait dans les grands prix!... Mais cent autres ne demandaient qu'à le remplacer! La preuve c'est qu'elle en avait trouvé un...

— Allons! fit Gaston, avouez donc que vous avez un autre amant.

Elle dit non. Elle reconnut cependant qu'elle avait rencontré une personne qui lui avait fait la cour, qui l'adorait, qui la désirait éperdûment.

— Et cette personne est riche?

— Enormément.

— Et vous lui avez résisté? C'est bien invraisemblable.

Elle fut surprise du ton narquois sur lequel Gaston lui parlait. Il ne l'aimait donc plus? Il s'était donc détaché d'elle, pendant ces longs mois d'absence? Elle allait bien voir.

Elle énuméra tous les mérites du nouveau soupirant; et comme d'Alvarays gardait toujours le même calme, elle finit par dire qu'elle allait lui céder.

— Ah!

— Oui, mon cher, car celui-là m'aime comme tu ne m'as jamais aimée... Il m'a offert sa main... Et je me marie ce matin, dans une heure... Ce soir, nous quittons Paris ensemble... Voilà pourquoi je ne tenais pas à ce qu'on te prévînt.

Si indifférent qu'il fût maintenant aux frasques de son ancienne amie, d'Alvarays se sentit tout de même un peu étourdi. Il éprouva le besoin de s'asseoir; quand il fut dans un fauteuil, il ne trouva rien à répondre. Du bout de sa canne, il décrivit machinalement des demi-cercles sur le tapis dont il comptait les fleurs.

La princesse restait debout, vexée de ne pas l'entendre se fâcher; elle eût voulu qu'il fît une scène, qu'il criât, qu'il s'emportât. Elle eût été si heureuse de le faire souffrir une dernière fois, cet homme qu'elle avait toujours exécré!

Mais lui, l'air goguenard, un sourire aux lèvres, continuait de décrire des demi-cercles.

Elle le trouva alors bien vanné. « Ça ne lui avait pas réussi d'être malade, à ce pauvre vieux. »

Il releva enfin la tête :

— Et qui épousez-vous?

— Le comte de San-Remo.

Elle n'entra pas dans plus d'explications. Elle n'avait pas besoin de lui dire que ce comte n'était autre que Bourrelier.

D'Alvarays eut l'air de chercher un instant; puis il déclara :

— J'ignore ce noble...

— Il est Italien.

— Je m'en doutais un peu... Et c'est avec lui que vous avez parcouru la Bretagne et l'Algérie?

— Parfaitement. Et vous savez, durant tout le voyage, il a été très respectueux... Il ne m'a pas seulement touchée du bout du doigt.

Elle disait vrai. Au lendemain de l'accident de Gaston, elle était partie en voyage avec Bourrelier; celui-ci venait de vendre sa maison de coulisse, déclarant qu'avec les lois nouvelles, il était impossible de faire maintenant des affaires à la Bourse. Désireux de quitter Paris pendant un certain temps, il avait demandé à la Princesse de l'accompagner.

Aussitôt elle avait accepté. Si Gaston mourait, il fallait qu'elle prît ses précautions. Et pendant le voyage, effectué « en camarades », elle s'était rendu compte du caractère du financier, de ses goûts et de ses façons d'agir. Elle en avait conclu qu'avec lui, elle serait très heureuse. Le comte de San-Remo en valait bien d'autres.

Quand il lui eut fait une donation en règle, elle consentit au mariage.

Pendant quelques minutes, le silence continua de régner. D'Alvarays avait recommencé à décrire des demi-cercles; seulement, il le faisait plus nerveusement; sa bottine frappait le plancher de petits coups de talon secs.

Avec impatience, la Princesse dit enfin :

— Mon cher, je vous demande pardon, mais il faut vous retirer... On va venir me chercher.

Difficilement, Gaston se mit debout. Il passa devant son ancienne amie, s'efforçant de marcher droit, le buste raide, le visage dur : Oh ! son intention n'était pas de récriminer longuement. Sa maîtresse avait passé son temps à se moquer de lui, il n'en pouvait plus douter. La dernière plaisanterie était naturelle et logique.

Seulement, n'étant plus le petit garçon de jadis, ayant reconquis en face de cette femme qui l'avait si longtemps maté, tout son aplomb et tout son sang-froid, il tint en lui exprimant son dégoût, à lui faire voir qu'il n'était plus sa dupe, qu'il la détestait autant qu'il l'avait aimée. Arrivé près de la porte, il se retourna :

— Vous n'êtes qu'une gredine... Et si jamais mon fils devait tomber dans les pattes d'une fille telle que vous, j'aimerais mieux lui couper le cou tout de suite.

Il mit son chapeau, ouvrit la porte.

D'un bond, elle le rejoignit :

— Mon cher, je ne suis qu'une fille... Mais sache que nous autres, nous valons bien vos femmes mariées...

Il s'en allait, ne voulant pas répondre. Alors, comme il commençait de descendre l'escalier, elle cria :

— Et de moi ou de ta femme, je ne sais pas quelle est la plus grue des deux... Tu pourras le demander à d'Osmers de ma part.

Il ne se retourna pas, continua la descente. Dans le vestibule, il se heurta à deux personnes qui le saluaient très bas; il reconnut M. Pâris, premier témoin de sa belle-fille, M. Pâris superbe en

habit et cravate blanche, qui donnait le bras à sa femme, en toilette de soie noire.

— Jolie noce! pensa-t-il. La petite noce intime, en famille et en cachette.

Comme il allait monter dans son coupé, il vit sauter d'une voiture Bourrelier, frisé, frais et luisant, qui, à la vue de Gaston, devint très rouge et se précipita dans l'hôtel de la Princesse.

Presque en même temps, d'Alvarays remarqua, aux œillères des chevaux attelés à la voiture que le financier venait de quitter, des couronnes de comte toutes neuves.

— Voici le mari! dit-il.

Il eut un rire nerveux.

Le burlesque atteignait à l'épique.

Vers 2 heures de l'après-midi, étendu sur sa chaise longue, Gaston songeait à l'aventure de la matinée quand il vit entrer, brusquement causant, et riant à haute voix, sa femme accompagnée de d'Osmers et des Ponthieux.

Lilette se précipita vers lui : Eh bien! voyons, il n'allait donc pas mieux? Il ne finirait donc pas par quitter cette éternelle chaise longue? Qu'est-ce que signifiait ce repos constant?

— Ce n'est plus de la maladie, fit Ponthieux, c'est de la flême.

— Je suis sorti ce matin, répondit Gaston, et je me sentais un peu fatigué.

— Lilette se récria : Il en faisait des affaires pour une jambe cassée! Si, au lieu d'être rentier, il eût été couvreur, il aurait dû reprendre depuis longtemps son métier. Pull-up! qu'il se levât tout de suite pour les accompagner!

— Où?

Comment, il ne devinait pas? Était-il frappé aussi d'amnésie? Avait-il oublié que, dans trois semaines, il donnait une fête étourdissante, avec comédie, bal et tout ce qui s'ensuit, une fête dont tout Paris parlerait?

Il fit signe qu'il se rappelait. Oui, Andhrée l'avait mis au courant de ce projet; et il y avait souscrit volontiers, pensant que cette soirée apporterait un peu de gaîté dans sa vie.

Mais Lilette continuait : Le programme du spectacle, complètement arrêté, était tout à fait smart. Après un prologue en vers, récité par une de leurs amies, une duchesse autrichienne qui, dans le temps, disait-on — mais on dit tant de choses! — avait chanté

dans un beuglant de Buda-Pesth, on donnerait un acte d'un jeune auteur qui venait de débuter brillamment aux Français. C'était une pièce rosse. L'amoureuse personnifiée par Andhrée, l'amant joué par le marquis, un rôle d'amie qu'elle tiendrait elle-même, le domestique, personnage dans lequel le ventre de Ponthieux s'emploierait très bien, les meubles, les portes, le décor, tout était rosse. Lilette défiait la Rosserie de faire plus rosse : « Au fond, dit-elle, c'est idiot, la rosserie. La plupart des gens sont méchants sans le savoir. Enfin, il faut suivre le train! » Elle ajouta que pour faire plaisir à Rouvrée, il y aurait une pantomime avec la Pompadour; dans ce petit ouvrage paraîtrait aussi la Dubarry qui, autorisée par Silvany, ferait ainsi ses adieux au public parisien. La représentation se terminerait par des tableaux vivants où l'on verrait les plus jolies et les mieux faites des danseuses du moment.

— C'est moi-même qui les choisirai, dit Lilette; je vous promets qu'elles seront bien.

Ponthieux se frotta les mains et fit claquer sa langue. Sa femme lui donna une petite tape sur la joue :

— Toi, je te prie, ce soir-là, de rester tranquille. Tu feras comme dans les musées : « Regardez; n'y touchez pas ».

Elle avait tellement d'enjouement, tant de belle humeur communicative que Gaston se laissait entraîner; à ce contact joyeux, il s'échauffait; avec un sourire, il demanda :

— Enfin! Que voulez-vous de moi?

Comment! il le demandait? Mais ne devait-on pas se rendre compte de la disposition de la salle, de l'emplacement du théâtre, de la façon dont on arrangerait les loges d'artistes? Son concours, pour cela, était nécessaire.

— Allons! en route. Je suis l'architecte, dit Lilette.

Andhrée et d'Osmers partirent en avant, se donnant le bras, causant ensemble.

En les voyant s'en aller ainsi, d'Alvarays se rappela soudain la phrase de la Princesse. Qu'avait-elle voulu insinuer? Entendait-elle dire que sa femme était la maîtresse du Marquis?

Il songea : « Bah! c'est une méchanceté de plus, la flèche du Parthe. Toutes les filles se vengent ainsi; le procédé est classique. »

Et cependant! N'avait-il pas eu un jour cette idée qu'Andhrée le trompait? Il n'avait pas voulu s'y arrêter. Mais, en réfléchissant un peu, la chose était-elle aussi impossible qu'il le croyait?

D'Osmers, beau et élégant, parlait bien; il apparaissait comme le Don Juan rêvé. Il tenait toujours compagnie aux Ponthieux dont Andhrée faisait sa seule fréquentation. Pourquoi ne l'aurait-il pas séduite?

Il voulut encore repousser cette idée, mais, malgré lui, le soupçon revenait, une inquiétude se glissait en son esprit.

Tandis que Lilette se rendait compte du nombre d'invités que le salon pourrait contenir, tandis que tout le monde émettait des avis et discutait la longueur de la scène et la disposition des loges, d'Alvarays surveillait Andhrée et d'Osmers.

Mais ceux-ci se tenaient sur leurs gardes. Ils causaient d'une manière affable, se permettaient seulement des plaisanteries de bon ton, en gens qui se connaissent depuis longtemps et qui sont amis, sans plus.

A la fin, Gaston pensa : « Je ne m'étais pas trompé... La Princesse a voulu me jeter un doute dans l'esprit afin de me rendre malheureux encore une fois de plus. Mais ça n'a pas pris. »

Cependant, à un certain moment, tandis qu'il tournait le dos, Andhrée avait trouvé le moyen d'embrasser son amant et de lui glisser à l'oreille :

— Oui, ma Beauté, à tout à l'heure, chez toi.

IV

Chez d'Osmers, Andhrée achevait de se rhabiller.

Avant de boutonner son corsage, elle se chauffait les mains aux flambées des bûches qui jetaient sur le bois du lit des clartés dorées et dansantes. Brrr! dire qu'il allait falloir s'en aller! Et il ne devait pas faire chaud dehors avec cette pluie qui cinglait les vitres.

Saisie d'un frisson, comme si elle eût déjà senti sur ses épaules les gouttes d'eau froide, elle frotta vivement ses mains l'une contre l'autre. Elle ne prendrait jamais trop de calorique.

Comme il était dur de quitter cette chambre bien chaude, où pendant des heures, dans les bras d'Osmers, elle avait perdu toute notion du temps et le sens exact des réalités! Elle jeta un coup d'œil sur le lit : après son départ, le valet de chambre aurait de l'ouvrage.

Cette idée en amena une autre :

— Au fait, demanda-t-elle, pourquoi n'avez-vous plus Frédy?

Plus rapidement habillé que Mme d'Alvarays, le marquis s'était assis dans un fauteuil; il répondit :

— Que voulez-vous? Frédy est comme tous les valets de chambre... Au bout d'un certain temps ils deviennent les maîtres... On ne peut plus les garder.

Il se tut, la tête renversée sur le dos du fauteuil, les doigts tambourinant sur les genoux, laissant errer son regard sur le plafond.

Elle avait fini de se chauffer les mains; elle se retourna, regarda son amant :

— Eh bien! vous ne dites rien?

Il conserva le même mutisme. Elle vint jusqu'à lui :

— Qu'as-tu? Tu sembles tout triste?

Il fit mollement :

— Mais non...

Elle lui prit les joues dans les mains :

— Si, tu as quelque chose...

Il eut un air ennuyé; non, qu'elle n'insistât pas; il n'avait rien du tout.

Elle s'entêta : Est-ce qu'elle ne le connaissait pas? Ne voyait-elle pas tout de suite quand il était en proie à quelques soucis? Tout à l'heure — avant — il était très gai; pourquoi avait-il changé d'humeur?

Il poussa un soupir, la repoussa légèrement et fit quelques pas dans la pièce.

Elle le força à s'arrêter. Voyons, elle écoutait sa confession?

— A quoi bon? vous savez bien la cause de ma tristesse. Chaque fois que je vous vois partir, je souffre et je suis si malheureux!

Elle devint très triste à son tour : Il allait recommencer? Pourquoi n'était-il pas raisonnable? Croyait il qu'elle s'en allait de gaité de cœur, qu'elle ne souffrait pas, elle aussi, quand elle lui donnait le baiser d'adieu? Mais puisque la situation était telle, pourquoi toujours revenir sur ce sujet? Il la torturait inutilement, maintenant, chaque fois qu'elle venait le voir; il lui gâtait ainsi son bonheur. Elle se fit grondeuse : Était-ce fini?

Il garda le silence. Elle, pendue à son cou, le dévisageait avec une mine suppliante, commençait à se désoler. Oh! qu'il ne fit plus ces vilains yeux, qu'il ne prit pas cette mine attristée! Il était si mignon, si aimant, si caressant quand il le voulait!

Elle lui offrait ses joues, sa bouche, ses cheveux. Elle se faisait chatte, s'offrait comme pour une première étreinte.

Mais elle voyait bien qu'il demeurait insensible, absorbé par ses pensées, tout à la douleur qu'il devait endurer.

Et, peu à peu, elle s'énervait. Ses yeux se fonçaient. Elle lui serrait les poignets. Oh! qu'il ne restât pas muet ainsi! qu'il lui répondît!

Et près de son pied, d'Osmers sentait frémir un autre pied.

Cependant, il ne parlait toujours pas : il désirait la laisser se monter, se désespérer, il entendait même la laisser pleurer pour arriver enfin dans quelques minutes à l'explication qu'il voulait.

Depuis la soirée passée au Palais-Royal, en vain essayait-il de l'amener à l'idée possible d'une rupture entre elle et son mari, à la réalisation de ce plan qui le ferait riche; dès qu'il poussait une pointe en ce sens, Mme d'Alvarays feignait de ne pas comprendre; aussitôt elle se dérobait.

Et, cependant, sa situation devenait de plus en plus critique; aujourd'hui, un créancier s'était encore fâché, avaif fait du scandale dans la loge du concierge. Il ne pouvait plus attendre.

Quand il jugea qu'Andhrée était dans l'état d'esprit où il la désirait, il daigna l'embrasser et, comme en un sanglot :

— Non, murmura-t-il, vous ne m'aimez pas comme je vous aime.

Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de d'Osmers :

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! mais que puis-je faire encore pour vous le prouver?

Il répéta la même phrase.

Elle se mit à pleurer.

Il se dégagea, gagna la cheminée, s'y adossa; et tristement :

— Vous me demandez ce que vous pourriez faire? Il faut que je vous le dise, moi?

Le mouchoir mouillé de larmes appuyé contre la bouche, les yeux l'implorant, elle se rapprocha :

— Dis... dis... je t'en prie.

Il sembla se faire violence pour exprimer sa pensée :

— Ce que tu pourrais faire? Cela ne t'est jamais venu à l'idée? Mais, mon rêve, ce serait de vivre, à deux, tous les deux, toujours... toujours...

Elle cessa de pleurer. Ah! cette demande, elle l'avait prévue! Depuis quelques jours, elle sentait qu'il la ferait.

Mais elle n'avait pas voulu y réfléchir, espérant qu'il ne la formulerait peut-être jamais.

— Tu veux que je quitte mon mari?

Il se fit tendre. Il l'enlaça, lui caressa les joues ainsi qu'à une enfant, lui baisa les yeux. Et il développait ses rêves : Ils partaient tous les deux, elle demandait le divorce; au bout d'un certain temps, il l'épousait; ils restaient à l'étranger quelques années; puis ils rentraient à Paris où — ces choses s'oublient si vite! — on leur ferait très bon accueil; et comme ils seraient heureux, comme leur amour s'épanouirait superbement!

Elle sanglota :

— Tu sais bien que c'est impossible.

Et, tout en pleurant, avec de petits hoquets soulevant la poitrine, elle l'adjurait de réfléchir : son mari, quand il était valide, n'avait pas voulu divorcer; maintenant, il le voudrait encore moins. Alors elle se laisserait enlever, elle fuirait honteusement? C'était le scandale, la faute connue de tous les salons, rendue publique peut être par les journaux. Eh bien! ce scandale soit, elle l'accepterait encore pour elle. Que lui importait maintenant son honneur pourvu que son amant fût heureux!

— Mais ce scandale rejaillira sur mon fils...

Et dans une crise nerveuse qui la jeta à demi pâmée sur le lit, avec le ton plaintif des enfants qui se lamentent :

— Tu comprends bien qu'à cause de lui, je ne peux pas le faire... Non, je ne peux pas...

L'œil sec, il la regardait se tordre, déchirer de ses doigts convulsés les dentelles des draps.

Il pensait : « La partie est perdue! »

Et devant l'avenir sinistre qui s'ouvrait devant lui, il restait affolé.

Sans aucun sentiment de pitié, il regardait toujours cette malheureuse qui continuait de crier et de sangloter devant lui. Il ne se rappelait plus de quel amour ardent il l'avait adorée pendant quelques mois. Il éprouvait, au contraire, envers elle, de la haine puisqu'elle consommait sa ruine. Il eut envie de prendre son chapeau, de la laisser là et de s'en aller. A quoi bon jouer la comédie, puisque cette femme, qui prétendait si éperdument l'adorer, ne le servait pas

Un instant même, dans une de ces pensées fugaces qui traversent l'esprit avec des brusqueries d'éclairs, il revit la Princesse.

S'il l'avait voulu, celle-là, il l'eût épousée. Pourquoi ne l'avait-il pas fait? C'était une fille: et après? Elle était riche: et l'argent donne la considération. Arrivé au point où il en était, il ne comprenait plus les scrupules d'autrefois.

Les sanglots et les cris d'Andhrée, les soubresauts qui secouaient tout le corps, s'étaient enfin calmés. Le marquis vit les doigts de la jeune femme se détendre, abandonner les draps; puis la tête se releva, le dos se redressa. Andhrée, debout maintenant, passa la main sur le front, regarda autour d'elle comme si elle s'éveillait d'un cauchemar; elle vit d'Osmers, revint à la réalité et, se précipitant dans les bras de son amant :

— Oh! mon chéri... mon chéri... dit-elle en pleurant encore, jure-moi que tu ne m'en veux pas.

Et, tout en le serrant contre elle, tout en l'embrassant avec frénésie, ella répétait : « Dis... dis... que tu ne m'en veux pas? »

Alors, il comprit que, peut être, il avait perdu trop tôt tout espoir. Elle lui revenait humble et douce, ainsi qu'un chien battu. Il la dominait toujours. Elle était sa chose. Elle avait dit d'abord ce qu'elle devait. Mais quand elle serait tout à fait de sang-froid, quand elle réfléchirait, elle se ferait peut-être à ce projet d'enlèvement qu'il lui proposait.

Si elle résistait encore, il la menacerait de la quitter, de partir loin de France.

Elle restait sur son épaule, pleurant toujours, ivre de douleur, se collant contre sa poitrine comme si elle eût voulu entrer en lui.

Il se dit qu'elle l'adorait vraiment; qu'elle aurait beau lutter, qu'elle ferait ce qu'il voudrait.

Perdant aussitôt son air dur, — cet air méchant que, dans son affolement, Andhrée n'avait pu voir, — il redevint l'être câlin et tendre qu'elle connaissait si bien. Il lui jura qu'il ne lui en voulait pas, qu'il comprenait toutes les raisons qu'elle lui avait données. Mais elle, de son côté, ne devait pas non plus lui garder rancune de cette scène. En lui demandant de partir ensemble et de l'épouser ensuite, ne lui prouvait-il pas son amour?

La douceur des phrases, les pensées exprimées, calmaient la jeune femme :

— Oh! oui, je sais comme tu m'aimes... Oh! ma Beauté, ma Beauté!

Et elle se laissait câliner, reprenait insensiblement ses esprits, sous les caresses de d'Osmers. Oh! oui, il l'adorait! Et comme il

devait souffrir, si elle en jugeait pas les souffrances qu'elle-même endurait!

Tout à coup elle regarda la pendule. Huit heures moins vingt! Et Gaston auquel elle avait promis de dîner avec lui, Gaston qui l'attendait à 7 heures 1/2?

— Je t'en prie, mon chéri, aide-moi à boutonner mes bottines, oui... c'est bien... Et mon épingle à chapeau... Et mes gants... Ah! ils sont dans ma poche...

En un instant, elle fut prête.

Il la conduisit lui-même jusqu'à la porte.

— Veux-tu un fiacre?

— Non, non... J'arriverai plus vite à pied.

Elle lui donna un dernier baiser.

— Mon chéri... mon bien aimé... Je ferai tout pour toi.

V

Jusqu'à 10 heures du soir, des équipages défilèrent devant l'hôtel des d'Alvarays.

De la rue, les badauds rangés sur les trottoirs pouvaient voir, à travers les hautes fenêtres, les lustres de la galerie et du grand salon qui flambaient, découpant des carrés de lumière d'autant plus brillants que les hôtels voisins restaient plongés dans l'obscurité. Contenus par les deux gardiens de la paix préposés au défilé des voitures, ils apercevaient aussi, dans l'emmitouflement des zibelines et des vizons, les belles dames en cheveux et les messieurs en habit. Et certains s'étonnaient : il y en avait du monde!

En effet, le bruit avait couru que la fête donnée par Mme d'Alvarays serait merveilleuse; les invitations avaient été très recherchées. Sous peine de déchéance mondaine, les personnages dans le train devaient assister à cette soirée.

A l'arrivée, une cohue se produisit au vestiaire. Encore qu'il y eût là un nombreux personnel, les invités se bousculaient pour se débarrasser de leurs chapeaux et de leurs manteaux. Des cris de colère, des exclamations de dépit résonnèrent. Quelques pieds furent écrasés. Des coudes meurtrirent des côtes.

Maintenant, l'ordre régnait. Dans le grand salon, assises sur des chaises de satin rouge aux cannelures dorées, les femmes attendaient, devant le petit théâtre installé au fond de la pièce. Et

c'étaient un fouillis, une cohue de tulle, de mousseline, de satin broché, de crêpe de Chine, d'étoffes légères et rares, des scintillements de diamants, de perles, de pierreries, des décolletages hardis. Et dans les battements des éventails, des odeurs de poudre de riz s'envolaient, mariées aux parfums des chairs et des robes.

A l'entrée du salon, refluant jusque dans la galerie, les hommes, debout, s'écrasaient, en rangs compacts, la plupart n'ignorant pas que le seul résultat de leur entêtement serait, outre l'inévitable cassure du plastron, le chiffonnement de l'habit, mais demeurant quand même solides au poste; car si les débuts de Mme d'Alvarays étaient intéressants, il y avait aussi les tableaux qui le seraient probablement davantage.

Après avoir reçu ses invités, Gaston avait pris place au premier rang.

Dans toute cette fièvre, parmi tous ces gens désireux de s'amuser qui parlaient haut et riaient quelquefois très fort, il restait mélancolique. Il s'était imaginé que le mouvement, la gaîté des conversations, la rencontre d'amis qu'il n'avait pas vus depuis longtemps, cette rentrée dans le monde bruyant et joyeux qu'il avait tant aimé, seraient pour lui comme autant de coups de fouet qui le cingleraient, le remettraient en selle. Ah ! redevenir valide, se laisser emporter de nouveau dans le train de fête, ressentir les impressions d'autrefois !

Un instant, il avait eu cette pensée : « Ce soir, il faudra que je trouve un flirt. »

Et il avait jeté son dévolu sur l'Autrichienne qui devait dire l'à-propos. Elle était blonde, aussi grande et grasse que la Princesse. Le mari n'était pas riche. Pourquoi ne s'entendrait-on pas?

A présent, toutes ces velléités de recommencer la vie gaie s'en allaient. Il avait serré les mains de beaucoup d'hommes épanouis de santé, salué beaucoup de jeunes femmes aux joues printannières. Et si un instant, dans ce frémissement de vie, il avait eu la griserie d'antan, s'il s'était laissé aller à un accès de bonne humeur, déjà, il éprouvait une certaine fatigue.

Il restait allongé dans le fauteuil qu'on avait mis exprès pour lui, — un fauteuil, quand tous les autres étaient assis sur des chaises ! Cette seule remarque le rendit plus mélancolique encore.

Mais il eut un bon sourire ; auprès de lui, car il avait tenu à avoir à ses côtés son petit compagnon d'infortune se trouvait Robert, un Robert délicieux, en costume de marquis Louis XV,

les cheveux poudrés, les petites mains presque cachées sous les dentelles des manches.

Et l'enfant disait :

— Père, est-ce qu'on ne va pas bientôt commencer ?

Comme il tirait fortement Gaston par le bras, sa gouvernante intervint :

— Robert, voulez-vous bien vous tenir ?

D'Alvarays fit doucement :

— Laissez-le, miss.

Et s'adressant au bambin :

— Écoute, on frappe... le rideau va se lever.

Robert se tourna vers d'Alvarays : Était-ce dans cette pièce-là qu'on allait voir mère ?

Gaston eut un pâle sourire.

— Non, mon enfant, pas encore.

Et il songea : « Que sa femme jouât la comédie, quoi de plus naturel et de plus répandu dans son monde? On citait celles qui n'avaient pas interprété, une fois au moins dans leur jeunesse, un proverbe de Musset ou un acte de Labiche. Et cependant, s'il voulait être sincère, cela le taquinait un peu, maintenant, que Mme d'Alvarays parût sur les planches. Sentiment mesquin et bien bourgeois, il le reconnaissait, sentiment qui prouvait qu'il avait, comme le reste du corps, le cerveau légèrement affaibli.

Mais vraiment, quand tant d'artistes, pour des prix relativement modiques, n'eussent pas mieux demandé que de remplacer sa femme, pourquoi celle-ci avait-elle tenu à descendre au rang des cabotines ?

(A suivre.) AUGUSTE GERMAIN.

QUELQUES MAISONS PARISIENNES

(HYGIÈNE ET PROPRIÉTAIRES)

Le Comité des habitations à bon marché du département de la Seine a résolu d'ouvrir une vaste enquête générale sur l'état de l'habitation à Paris.

Le Comité a un double but : rechercher combien il existe encore de logements insalubres pouvant faire courir de réels dangers à la santé publique et aussi constater l'état d'encombrement excessif des logements habités par la classe ouvrière.

D'après les recherches du docteur Bertillon, il y aurait encore à Paris près de 80,000 pièces occupées par 361,000 personnes, ce qui fait plus de 4 personnes par pièce, quand, en moyenne, le chiffre 2 répond à une bonne hygiène.

Il y a sûrement là une grave question de *surpeuplement* à élucider.

* * *

Il arrive fréquemment de rencontrer un excellent homme, membre de plusieurs sociétés de secours mutuels, administrateur du bureau de bienfaisance, qui, en désignant un ignoble trou à rats, rongé par une humidité lépreuse, vous dit complaisamment :

— Cette maison est à moi... elle ne rapporte guère ; mais c'est un bijou de famille qui se loue facilement, parce que « la boîte » est située au centre de la ville.

Or, si nous examinons le bijou, nous découvrons qu'il a fallu

une rude myopie aux enquêteurs de 1848 et à leurs successeurs pour laisser subsister une verrue aussi douloureusement laide, sur l'épiderme granitique de la capitale.

Elle ne rapporte guère, parce que ceux qui l'ont bâtie ne prévoyaient pas qu'un jour viendrait, où le Parisien se contenterait de l'espace dont jouit une sardine dans son habitation métallique ou un hareng dans son cylindrique logement, et alors... les pièces sont larges, bien qu'obscures; et hautes, quoiqu'humides. De telle façon que la place qui pourrait être utilisée pour vingt « appartements » contient à peine dix logements.

Elle se loue facilement, ce qui enchante le digne possesseur du « bijou » parce qu'elle offre à l'ouvrier l'immense avantage de pouvoir habiter près de celui qui l'emploie.

Donc notre vautour philanthrope est satisfait, et c'est pourquoi il lorgne ironiquement les « grandes casernes » de constructions récentes aux balcons desquelles pend désespérément l'écriteau bien connu: *Appartement à louer, s'adresser présentement.*

On se demande avec stupeur pourquoi l'administration et les conseillers municipaux qui sont armés de la loi du 13 avril 1850, ne font rien alors que toutes les prescriptions de l'hygiène sont méconnues, alors que ces « bijoux » de famille sont des centres d'épidémies et partant, constituent une menace constante pour la santé publique!

Risquez un pèlerinage aux maisons situées dans les rues Saint-Merri, Maubuée, Saint-Martin, Beaubourg, dans ce « marais » empuanté par les ateliers de tous genres qui y pullulent et dites-moi si les conditions qu'exige une hygiène bien entendue y sont remplies?

M. Alphonse Vivier, au congrès de la Rochelle de 1882, a réduit les conditions à quatre :

1° Ouverture de la grandeur nécessaire pour l'éclairement et l'aération du logement;

2° Écoulement des eaux ménagères par des conduites extérieures. (Les eaux sales croupissant dans des récipients par suite de la peine qu'on éprouve à les descendre sont le plus souvent une cause d'infection.)

3° Lieux d'aisances renfermés et convenablement aérés.

4° Murs blanchis à la chaux chaque année.

***

Vous savez aussi bien que moi que l'aération (je parle toujours des vieux bâtiments) est presque nulle aux étages élevés, ce qui peut paraître paradoxal à celui qui n'en a pas fait une étude particulière et consciencieuse — que si nous dépassons le troisième les plafonds élevés du premier s'abaissent progressivement, comme dans la maison du baigneur. Quant à l'éclairage, il est douteux sur la rue et presque nul sur la cour. Vous pensez, si, dans un air aussi vicié, les microbes se peuvent développer à l'aise !

Et que de dangers cette colonisation présente, quand on pense que la contagiosité de la tuberculose par l'air est l'une des plus terribles.

A ce sujet, un détail curieux.

Une loi de 1893 condamne à une amende de 50 à 200 francs tout médecin n'ayant pas déclaré une maladie infectieuse.

La liste des maladies que le médecin est tenu de déclarer est assez complète : eh bien ! la tuberculose n'y figure pas ! Et cette maladie cependant, surtout dans les quartiers d'hygiène douteuse, comme ceux dont nous parlons, est responsable de la mortalité des villes dans la proportion d'un quart...

Nous venons de dire que le médecin doit faire une déclaration en cas de certaines maladies.

Cette déclaration a pour résultat de faire venir dans les locaux contaminés les employés du service de désinfection de l'Hôtel de Ville qui vaporisent de « l'aldèhyde formique » dans les appartements qui n'ont jamais été à pareille fête !

Généralement le médecin est « attrapé » ferme par les locataires curieux du dérangement.

Mais continuons notre promenade.

Les eaux sales s'écoulent bien par des conduites extérieures dont l'orifice répand une odeur fétide. Cet orifice qui s'appelle *plomb*, sans doute parce qu'il est le plus souvent *construit en zinc*, remplit à tous les étages le rôle de ces boites que la malignité des Parisiens a baptisé du nom de « Poubelles » ; c'est du premier au cinquième un charnier où les os de volailles, les œufs en déliquescence et enfin le dessus du panier des ordures ménagères marinent dans une sauce innommable qui révèle sa honteuse origine !...

Les lieux d'aisances — appellation ironique — ont des portes « qui oublient de fermer », et leur aération s'obtient au moyen d'un *jour* pratiqué sur l'escalier *obscur*.

Inutile d'ajouter que le blanc d'Espagne marié à quelques sous de colle est absolument inconnu à la cage en maçonnerie qui enserre les marches délabrées de l'escalier ruisselant, vermineux, rongé par la maladie des vieux plâtres.

Ce tableau n'est pas chargé, c'est la reproduction exacte de « l'extérieur » des maisons parisiennes des quartiers du centre.

Quant à l'intérieur je n'en parlerai même pas, de peur de provoquer des nausées.

Et pourquoi, me direz-vous, les locataires tolèrent-ils cette pourriture ? Pourquoi n'écrivent-ils pas à la salubrité publique?

Par indifférence, dit la circulaire ministérielle du 27 décembre 1858. Allons donc! bonne circulaire, tu te trompes! Il n'est indifferent à personne de vivre avec les poux, les puces, les vers et les punaises, d'attraper des scrofules, des fièvres et des rhumatismes. Ce qui retient le locataire de ces bouges, pour le petit façonnier, chapelier, tailleur, ciseleur, etc., c'est l'impossibilité d'habiter les maisons neuves où M. Gourd règne en maître: les sculptures extérieures, ces mascarons en carton-pâte, ces faux marbres, le luxe criard du bourgeois enrichi signifient : *On ne travaille pas ici.*

Les écrivains de l'autre moitié du siècle croyaient connaître à fond le répertoire du propriétaire lorsqu'ils mettaient dans sa bouche : « avez-vous des enfants? des perroquets? des chiens? des chats? Êtes-vous artiste? Homme de lettres? Musicien? »

Aujourd'hui le propriétaire vous demande : « Travaillez-vous ? »

Songez-donc, vous saliriez « l'escayier » « les collidors ». Et son beau papier? Et le stylobas est faux-chêne. Et le parquet étroit, plus brillant qu'un Saint-Gobin!

Voilà ce qui empêche le locataire de réclamer l'application de la loi du 13 avril 1850.

Ce qui est vrai pour le façonnier l'est aussi pour l'ouvrier; ils ont donc tout intérêt à ce que la pioche du démolisseur ne vienne pas détruire les taudis infectes qui après tout sont des abris.

Des publicistes ont dénoncé avec indignité des propriétaires qui louaient 300, 350, 400 francs même, une chambre unique où grouillaient une, deux, trois familles, vivant dans la plus honteuse promiscuité.

On a dit avec raison :

« Le logement est aussi nécessaire que l'alimentation. Il joue même au point de vue social, un rôle plus considérable en ce qui concerne la moralité publique. »

Elle est propre alors la moralité !

Allez donc voir les bouges de la place Lacépède où dans un espace de quelques pieds carrés grouillent une vingtaine d'Italiens des deux sexes ! Visitez aussi la rue de l'Hôtel-de-Ville chez des « mères » qui logent jusqu'à dix Limousins dans une boite étroite décorée du nom de chambre. Rendez-vous également dans le quartier Saint-Paul, où vit la petite Pologne : ceci pour Paris seulement !

Et Marseille ! et Lyon ! et le Havre !

Dans cette dernière ville, il existe de véritables casernes, peuplées par une population bizarre. Dans les chambres que j'ai visitées (quartier marin), j'ai vu jusqu'à *40 Bretons* couchés dans la même pièce ! (hein ? 40 Bretons !)

En voilà assez, n'est-ce pas ? nous sommes loin des Grecs qui, dans l'habitation *la plus pauvre* voulaient l'andronitide (pièce où se tenaient les hommes, et le gynécée (où se tenaient les femmes), sans compter le thalamos (chambre à coucher) et l'antithalamos. Nous sommes loin même des pigeons qui, d'après M. de Buffon, ne se tiennent dans « le logement » qu'on leur offre qu'autant qu'ils y trouvent toutes les aisances nécessaires.

* * *

N'humilions pas les hommes en leur racontant ce que font les bêtes. Citons seulement les anciens, dont le confortable nous a été raconté dans la très intéressante histoire de l'habitation reconstituée en 1889 à l'Exposition universelle par cet artiste impeccable qui s'appellait Charles Garnier !...

Que l'employé ou le bourgeois comparent leur logis à un nid, qu'ils disent avec quelque emphase, mon foyer, mon « home ».

Vous n'empêcherez pas que celui qui moisit dans les infâmes « boxes » que lui loue mon philanthrophe de tout à l'heure, ne dise soit avec une pointe de mélancolie, soit avec l'insouciance qui caractérise le travailleur Parisien :

« Je vais à la « turne », ou bien au « perchoir », ou encore dans

mon « poussier », à la « cambuse », à la « piaule », dans la « carrée ».

La « drôle de maison » de Paul de Kock a fait place à la maison de la rue de la Goutte-d'Or de Zola. Dans l'une, on danse, on rit, on est folâtre ; dans l'autre on sanglote, et dans ce concert lamentable les murs mêlent leurs larmes !

O excellent homme ! O membre de plusieurs sociétés de Secours mutuels ! O digne possesseur du bijou de famille ! rentre en toi-même et dis-toi bien que si les doges avaient leurs « plombs », tu as les tiens aussi. Qu'il est temps que tu blanchisses tes murs et ta conscience, et qu'enfin tu ne lègues pas à ta postérité la renommée qui a illustré les Borgia, les Médicis et les Ruggieri !

Quand ce ne serait, d'ailleurs, qu'en vue de l'Exposition !

J. Desormes.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe Dir. 152, r. de Vaugirard Paris.

« Elle pleure, encore : une débutante dans le métier, » dit le garçon.

LES YEUX QUI PLEURENT...

Au coin de l'avenue de Tourville et de la rue Chevert, dans le petit restaurant où il prenait ses repas, Jean Vignes avait remarqué, depuis quelques soirs, une jeune fille brune, élégante, fort triste, ne parlant point, évitant de regarder ses voisins de table. Ses yeux noirs semblaient toujours gonflés par les larmes. Jean qui aurait bien désiré connaître la cause de ce chagrin, visible pour tous, interrogea le garçon qui, goguenard, répondit :

— Oh! la petite Marguerite! vous pouvez marcher sans crainte! Elle pleure, encore : une débutante dans le métier!

Une certaine pitié, mêlée de sympathie, décida Jean à échanger quelques mots avec sa voisine : si bien le stratagème réussit, qu'ils prirent rendez-vous le lendemain soir pour 8 heures, au bureau d'omnibus près de l'École Militaire.

Lorsque Jean parut, Marguerite, assise à l'intérieur, vint à sa rencontre :

— Vous êtes exacte, dit-il, une qualité de plus!

— Et vous? Tout cela durera-t-il?

Pour toute réponse, il lui offrit gentiment le bras, et ils s'en allèrent par l'avenue Bosquet, marchant à petits pas.

Sur les bords de la Seine, les jeunes gens se rapprochèrent davantage. Par ce soir frais de juin, les arbres du Cours-la-Reine formaient une charmille sombre, immense. Peu de monde dans l'avenue, et, d'ailleurs, l'obscurité voilait à quelques pas les couples amoureux.

— Marguerite! murmura-t-il doucement.

Elle leva sur son compagnon ses yeux, ses beaux yeux remplis de larmes. Il s'en aperçut.

— Vous paraissez triste, ma chérie?

Elle ne répondit pas.

Ils étaient près du fleuve qui, grossi par les fortes pluies des jours précédents, roulait des flots glauques.

— Ah! l'eau!... s'écria-t-elle avec une sorte de volupté fébrile. Comme on doit être bien, tout au fond, étendue, ne pensant plus à rien, ne souffrant point !

— Voyons, petite Marguerite, l'eau est trop trouble pour s'y noyer. Quant à moi, j'aurais vraiment peur de me salir!

— Qu'importe, puisqu'on meurt! Ce doit être bon, le néant de toute chose.

— Est-ce que réellement vous désireriez mourir? Quelle folie!

Elle se tut tout d'abord, puis, se parlant à elle-même, hachant ses mots :

— Je suis si malheureuse! Il y a quinze jours, j'avais l'intention bien arrêtée de mourir. Une compagne m'ayant dit que le laudanum empoisonne sans douleur, qu'on s'en va en dormant, j'en ai pris une trop forte dose; cela me rendit très malade. Avec quelle joie, mon Dieu ! j'avalai la potion qui devait anéantir tous mes maux! Je le croyais, du moins.

— La vie ne sera pas toujours triste. Du courage, chère Marguerite ; vous êtes si jeune ; ayez confiance en l'avenir.

— Du courage? Je n'en ai plus. Et pourquoi en aurais-je?

Assis près d'elle, sur un des petits bancs voisins de la place de la Concorde, Jean essaya de la consoler. Tendrement, il enlaça la taille de Marguerite; sa pitié augmenta devant ce désespoir d'abandonnée. Il voulut sauver cette jeune fille.

— Marguerite, je vous aimerai, je vous consolerai, je vous guérirai, s'écria-t-il en posant ses lèvres brûlantes sur celles de la jeune fille.

Elle soupira longuement.

— Non, vous ne m'aimez pas. Ah! les hommes.

— Je t'aimerai, Marguerite, je veux que tu connaisses enfin le bonheur et que tu bénisses la vie. Je t'aime! Je t'aime!

Il la prenait tendrement dans ses bras.

— Marguerite, m'aimerais-tu, si je te rendais heureuse?

Elle colla ses lèvres sur les joues de Jean.

— Marguerite, reprit-il, de grâce! réponds-moi. Dis, tu m'aimeras?

Très bas, un souffle dans l'oreille, il entendit :

— Oui, Jean, je t'aimerai bien.

Il la regarda. La pauvre enfant pleurait à chaudes larmes, tout en essayant de sourire à son ami.

— Pourquoi pleures-tu, Marguerite? T'ai-je causé de la peine?

Brusquement, elle se dégagea de la douce étreinte qui déjà l'enveloppait d'ineffable tendresse.

— De la peine, vous? Oh! vous êtes bon au contraire, mais je vous en prie, laissez-moi pleurer, c'est plus fort que moi. Ce sont mes souvenirs.

Sa jeunesse, son passé maudit s'en allaient dans ce torrent de pleurs qui lavaient les baisers des autres hommes et la rendaient vierge pour un nouvel amour.

Combien de temps restèrent-ils sur le petit banc, la main dans la main, osant à peine parler, mais se pressant l'un près de l'autre.

Le froid de la nuit les décida à reprendre leur promenade. C'était la fête des Invalides. Chevaux de bois et baraques projetaient d'éclatantes lueurs sur le fleuve, l'air était empli de bruits discordants et étranges de tous les instruments à vent, entremêlés des cris et des rires d'une foule en joie. Par-dessus tout éclatait, comme un *Te Deum* d'amour, la marche d'*Aïda*, et cette musique semblait graver plus profondément au cœur de Jean une passion qu'il croyait sincère, mais qui n'était en réalité que pitié et simple réveil des sens.

Délaissant la foule, ils s'isolèrent à pas lents vers le Cours-la-Reine, comme attirés par le mystère troublant de la solitude qu'ils venaient de parcourir; n'était-elle pas propice à la fusion plus intime de leurs cœurs, à l'échange des pensées en attendant celle plus voluptueuse des êtres?

La jeune fille raconta son histoire toute de malheurs et de larmes.

Toute jeune encore, de vieux messieurs la trouvant belle, l'attendaient au seuil de l'atelier, le soir, et la suivaient. L'un d'eux, qui passait depuis longtemps devant le magasin de modes, fit miroiter de telles promesses qu'elle se décida enfin à le suivre. Oh ! l'horrible souvenir ! Elle ne revit jamais l'homme !

Elle était tombée. Elle allait devenir chair à plaisir ; les autres femmes la mépriseraient ; elle roulerait de plus en plus au fond de l'abîme, elle pleurerait toutes ses larmes, crèverait peut-être sur quelque grabat d'hôpital.

Marguerite s'était tue ; à pas lents ils allaient dans la nuit, Jean songeait.

L'artiste éprouvait quelque remords à voler ce qui restait d'innocence à sa compagne. Depuis longtemps il rêvait à une jeune femme qui fût à lui seul. Cyniquement, il se dit : « Pourquoi hésiterais-je, après tout ? Moi ou un autre ? Il vaut mieux encore que ce soit moi. »

Ils étaient arrivés à la porte de l'hôtel où logeait Marguerite.

— Bonsoir ! dit-elle, en lui tendant la main, dormez-bien et à demain.

Jean s'empara de la petite main.

— Pourquoi demain ? fit-il en suppliant ; Marguerite, ne savez-vous pas que je vous aime ?

Elle resta quelques instants indécise, puis en soupirant :

— Eh bien ! oui, viens...

Malgré les désirs qui l'agitaient, il la suivit très discrètement.

Dès qu'ils furent arrivés à la chambrette du second qu'habitait Marguerite, elle lui abandonna ses lèvres...

. . . . . .

— C'est notre nuit de noces, dit-il, n'est-ce pas ?

Mais elle, pleurant, angoissée, s'écria en étreignant le jeune homme :

— Tu m'abandonneras comme tu dois avoir abandonné les autres !

Ce fut elle qui, quinze jours plus tard, ne vint point au rendez-vous.

La veille, Marguerite avait laissé prendre une mèche de ses cheveux noirs, disant à son ami :

— Faut-il que je t'aime, pour permettre le larcin de ma chevelure !

Mensonges de femme, dont les seins désiraient d'autres caresses,

les lèvres d'autres baisers, le corps d'autres étreintes. Eternelle trahison d'Eve !

Jean ne maudit point sa maîtresse. Il vint deux soirs l'attendre à la même heure; elle ne parut pas.

Ce fut fini. Et l'écrivain vit alors, à l'absence de tout chagrin, qu'il ne l'avait jamais aimée...

Il rencontra Marguerite en plein bal de quartier, le soir du 14 juillet, au bras d'un grand jeune homme blond, vague employé de commerce; une seconde fois, quinze jours plus tard, il la rencontra dans un café, où le hasard l'avait conduit en compagnie de Landais, un camarade. La malheureuse, un peu grise, avait noué ses mains autour du cou d'un sous-officier d'infanterie.

« Marguerite ! ne savez-vous pas que je vous aime ? »

Jean, de dégoût, voulut jeter la mèche de ses cheveux; Landais l'en empêcha :

— Je la garde, je t'en débarrasse pour mieux dire. Elle fera ma fortune, le jour où à l'instar de Dumas, tu auras racheté cette pécheresse, La Dame aux Camélias? Non, mais tiens, mon vieux, la Dame aux Yeux qui pleurent...

Landais, le joyeux Bohème, s'agenouilla devant la mèche soyeuse qu'il baisa avant de l'enfouir dans son porte-monnaie.

Jean sourit en levant imperceptiblement les épaules : il songeait à son prochain livre.

GEORGES SOREAU.

EN FÊTE[1]

(Suite et fin.)

Dans sa chambre, Andhrée s'habillait. Elle était seule encore ; elle n'avait pas voulu qu'une domestique l'approchât.

Ce soir, elle était folle. Il y avait cette représentation ; mais qu'importait la représentation ?

Auprès d'elle, le marquis se trouvait là, à quelques pas, dans la chambre de Gaston. Et c'était lui qui l'énervait, l'affolait, la tuait !

Depuis trois semaines, il ne cessait de répéter : « Quitte ton mari, je t'en supplie... Viens... viens... »

Et ses demandes étaient si instantes, son désir si pressant, sa force d'amour si enveloppante et si impérieuse qu'elle faiblissait, que tout en disant non, elle avait envie de répondre oui. Elle devenait idiote. Elle ne savait plus.

Son mari ? son enfant ? Ces mots finissaient par n'avoir plus de signification. Elle les répétait, sachant que c'était une défense et et une arme, machinalement, sans énergie, en des phrases veules, comme ces duellistes lassés qui, à la fin, laissent s'échapper de leurs doigts crispés leur épée.

Car c'était bien un duel que d'Osmers avait engagé contre elle. Pourquoi tenait-il autant à ce qu'elle sacrifiât tout, qu'elle abandonnât enfant et mari pour s'enfuir avec lui, en un mot qu'elle se déshonorât, quand, pendant tant de mois, au plus fort de leur amour, il ne le lui avait jamais demandé ? Elle eût compris qu'au début, dans l'emportement de la passion première, il proposât un enlèvement ? Mais non, il avait accepté la situation ; il n'avait jamais songé à récriminer.

Et voilà que subitement, il avait changé, s'était montré jaloux et despotique. Pourquoi ?

Oui, un jour, il lui avait dit : « Maintenant, ton mari est rétabli ;

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 29 juillet.

et...? » Mais ce n'était pas sincère, il parlait ainsi pour l'exaspérer. Il la connaissait trop pour qu'il pût croire que, du moment qu'elle avait juré que jamais, il entendait? jamais, Gaston ne lui donnerait même un seul baiser, elle faillirait à ce serment.

Eh bien ! maintenant, elle comprenait : Le marquis n'avait attendu aussi longtemps que pour arriver à la conviction absolue qu'elle l'adorait. A présent, il avait cette certitude. Et il en abusait.

Il était odieux. N'y a-t-il pas de la lâcheté à commander à une femme quand un homme sait qu'il la possède toute, qu'il sait que, sur un signe, elle obéira? Il se conduisait comme un lâche.

Et soudain, la pensée d'Andhrée évoluait : La misérable c'était elle. La lâcheté qu'elle prêtait à son amant, c'était elle qui la possédait. S'il voulait l'emmener, l'emporter, la ravir comme une héroïne de roman, c'était parce qu'il l'aimait, parce qu'il la désirait aussi ardemment, davantage peut-être qu'au premier jour. Quoi ! il aurait pu continuer d'accepter la situation. Il était heureux ; il vivait une vie de luxe, fêté et choyé, partout où il passait. Et il faisait bon marché de tous ces plaisirs, il quittait Paris, cet endroit qu'il aimait tant, cette ville où il brillait, pour elle, rien que pour elle, dans le seul désir de l'avoir toujours près de lui. Et elle lui reprochait sa conduite, elle lui en voulait de l'aimer aussi profondément!

Non, elle ne l'adorait pas comme il l'adorait, lui, sa divine et vivante Beauté.

Pêle-mêle, en chaos, toutes ces pensées se mêlaient, se confondaient, dans le cerveau d'Andhrée.

Elle marchait dans sa chambre, sans voir les objets, ne pensant plus à s'habiller, éperdue, désirant presque un anéantissement subit. Car il fallait prendre une décision : Tout à l'heure, dans cinq ou dix minutes, elle devrait rendre une réponse au marquis.

Il lui avait dit : « Si, ce soir même, vous ne dites pas oui, demain, je pars. »

Et, cette fois, ce n'était plus comme lorsqu'il avait parlé d'un voyage en Angleterre ; à l'accent décidé de d'Osmers, elle s'était tout de suite convaincue que sa parole, il la tiendrait. Demain, si elle s'obstinait à ne pas souscrire à sa volonté, il s'en irait.

Les minutes coulaient. Elle devait se décider.

On frappa à la porte. Andhrée s'éveilla de son rêve.

— Qui est là ?

— Moi, Lilette.

Mme d Alvarays alla ouvrir.

— Comment, s'écria Mme de Ponthieux, tu n'es pas encore habillée ?

— Où en est-on ?

Lilette, costumée et maquillée, s'exclama : mais le prologue venait d'être dit ! Et entre parenthèses, la duchesse autrichienne avait remporté une de ces tapes !

— Dépêche-toi, ma chère... Il n'y a plus avant nous que la pantomime de Rouvrée avec la Dubarry et la Pompadour... Tu n'as que le temps...

De nouveau, on frappa à la porte :

— Entrez, fit Andhrée.

Lilette aussitôt prit un air admiratif :

— Oh ! comme le marquis est chic !

D'Osmers se montra, habillé déjà pour paraître en scène. Il regarda Andhrée et poussa le même cri que Mme de Ponthieux. Comment ! elle n'était pas encore prête ? Mais à quoi donc pensait-elle ? Il fallait se dépêcher.

— Je venais pour vous aider à vous maquiller, comme vous me l'aviez demandé.

— Oui, oui, répondit Andhrée, je suis à vous ; je n'en ai d'ailleurs que pour quelques minutes.

— Allons, fais vite, dit Lilette.

Celle-ci se retira discrètement : si le marquis voulait aider son amie à quitter sa robe de chambre, elle ne devait pas les gêner. D'ailleurs, elle n'avait pas encore mis son chapeau et ce n'était pas là une petite affaire !

Dès qu'il fut seul avec Andhrée, d'Osmers la saisit dans ses bras :

— Eh bien ?

Comme elle, il était inquiet et affolé. Toute sa vie, il la jouait en ce moment. Un mot d'Andhrée : et il devenait riche ou il était voué à la misère noire, à la fuite honteuse vers des pays où peut-être il ne ferait plus fortune.

Elle entendit la voix frémissante de son amant, l'angoisse avec laquelle il l'interrogeait ; elle sentit sa fièvre, son exaspération, son désespoir. Il tremblait ; à son front perlaient des gouttelettes de sueur. Oh ! comme il l'adorait ! Jamais femme n'avait été aimée comme elle !

Alors, à son tour, elle le saisit dans ses bras, lui baisa les yeux et la bouche, et à demi pâmée, les yeux clos :

— Demain, nous partirons ensemble.

Il eut envie de crier de joie. Il lui sembla qu'il vivait dans un monde nouveau ; il se revit élégant, fastueux, superbe. Il poussa un soupir de triomphe que Mme d'Alvarays prit pour un soupir de reconnaissance.

Elle offrit sa bouche; leurs lèvres se rencontrèrent. Par la robe de chambre entre-bâillée luisaient les blancheurs de la gorge que ne comprimait pas le corset. Il la sentait frémir sous sa caresse, défaillir sous les baisers. Leur fièvre commune les grisait comme un vin capiteux. Un même désir leur vint. Le marquis entraîna Andhrée :

— Oh ! chéri, pousse le verrou, murmura-t-elle.

Trois quarts d'heure après, quand le rideau fut tombé sur la pantomime, Gaston gagna les coulisses pour féliciter les interprètes.

Il avait déjà agi de même façon envers la duchesse autrichienne, ceci non sans une certaine envie de rire : car, avec son accent encore accentué par le trac, l'étrangère avait fait un four remarquable.

Il avait pensé alors :

— Dire que j'ai pu songer un instant à flirter avec cette dame ridicule ! Il faut vraiment que je sois bien touché.

Derrière le théâtre, il trouva la Dubarry, la Pompadour et Rouvrée, tous les trois, enchantés; ils venaient de remporter un vrai succès.

D'Alvarays remarqua que la Pompadour avait au cou un collier de perles qui valait bien dans les trente mille. Il fit ses compliments à Rouvrée qui aussitôt se rengorgea. Maintenant, s'il pensait encore à lui, il vivait surtout pour faire resplendir la beauté de sa maîtresse.

— Et madame votre mère ? Comment êtes-vous avec elle ? interrogea Gaston.

Rouvrée prit un air dégagé, ancien régime, qui ne lui convenait pas très bien. Peuh ! il était toujours fâché avec la vieille. Celle-ci ne voulait rien comprendre; elle n'admettait pas qu'un jeune homme pût avoir une liaison. Mais il se moquait bien de cette fâcherie ! Il était en possession de l'héritage paternel ; il s'était fait un très gentil intérieur, grâce à la Pompadour qui vivait tout à fait avec lui. Que demander de plus ?

— N'est-ce pas, Bichette? fit-il en caressant les joues de sa petite.

Celle-ci sourit : certainement, ils étaient très heureux tous les deux ; et tant qu'il aurait de l'argent, il en serait ainsi.

Mais la Dubarry l'interrompit pour déclarer qu'il ne fallait pas aller se déshabiller maintenant. Ils devaient tous les trois filer dans la salle, afin de voir la pièce dans laquelle jouerait Mme d'Alvarays.

Sur ce mot, Gaston les quitta, désireux de serrer la main de sa femme et de lui donner du courage.

A son arrivée dans la chambre d'Andhrée, il eut une légère surprise. La pièce était pleine de monde. D'abord il ne reconnut pas Ponthieux qui, affublé d'une perruque, le visage orné de favoris poivre et sel, vêtu d'une livrée, ressemblait à un gros valet de chambre, lippu et farceur. Lilette aussi lui parut changée; mais surtout ce qui l'étonna, ce fut sa femme.

Un pinceau à la main, le marquis achevait d'allonger les sourcils de Mme d'Alvarays; et, sous le blanc, le fard rouge, avec les touches de khol destinées à aviver l'éclat des yeux, le visage de la jeune femme semblait tout autre. Les traits si fins s'accentuaient; les pommettes plaquées de rouge saillaient davantage; la bouche, passée au carmin, semblait agrandie.

D'Osmers avait achevé son ouvrage. Il se recula pour juger de l'effet. Tout le monde déclara que le maquillage était parfait.

Andhrée avait aperçu Gaston.

— Et vous, comment me trouvez-vous?

— Très bien, fit-il.

Mais il pensait le contraire : cet artifice de théâtre, ce trompe-l'œil grossier lui semblaient une déchéance; ils masquaient la personnalité. C'était du mensonge que sa femme mettait sur le visage.

Et il contemplait avec un certain dépit, d'Osmers qui, après lui avoir jeté un négligent bonsoir, éprouvait encore le besoin de faire quelques retouches, de mettre du noir ici, du rouge là. Evidemment, celui-ci se conduisait en homme galant; il n'usait que de privautés permises. Cependant, Gaston enrageait un peu contre ces plaisirs qui autorisent de tels rapprochements et de telles familiarités. Andhrée, d'ailleurs, ne semblait ressentir aucun ennui à se laisser ainsi tripoter la figure. Elle souriait même au marquis.

Il eut un nouveau soupçon : la phrase de la Princesse lui revint à la mémoire.

Mais aussitôt, il se prit en pitié et il s'en alla, en songeant qu'il tournait tout à fait au bourgeois, qu'il devenait d' « un pot-au-feu » rance.

En bas, il tomba dans une grande pièce qu'on avait aménagée de façon à ce qu'elle servît de foyer aux artistes. Les danseuses, qui devaient paraître dans les tableaux vivants, venaient d'arriver; et c'étaient, en des costumes divers, tout un lot de grandes et jolies filles, — Mme de Ponthieux les avait bien choisies, — aux jambes moulées par des maillots, aux épaules et aux bras nus pour la plupart. Il y avait des Anglaises aux visages allongés, aux yeux vert-de-mer; des Italiennes au corps souple, aux prunelles noires; des Françaises babillardes. Des amis de Gaston ou de Ponthieux avaient pénétré jusqu'ici. Et déjà, des plaisanteries s'échangeaient, suivies de rires enroués. Même, parfois, des femmes criaient comme si on les eût chatouillées. Et des chairs montait une odeur chaude qui, se combinant avec celle des fards et du blanc gras, mettait en cet endroit une lourdeur entêtante.

Pendant quelques minutes, d'Alvarays se mut à travers ces déshabillés, ces jambes qui, malgré le maillot, semblaient nues, ces poitrines offertes, ces visages maquillés, ces perruques trop frisées; il dit bonjour à des amis qui, les mains dans les poches, en habitués des coulisses tutoyaient déjà des ballerines; il essaya comme les autres, de dire quelques plaisanteries.

Mais bientôt, il abandonna le foyer. Décidément, ce soir, il manquait d'entrain.

Il se rendit dans un petit fumoir qu'il s'était réservé, un endroit où ne pouvaient pénétrer que les intimes.

Il tomba sur Turgys et Silvany en train de fumer des cigarettes.

— Eh bien! demanda le docteur, comment ça va-t-il?

Gaston s'allongea sur la chaise longue qu'il avait fait descendre de sa chambre à coucher :

— Je me sens très vanné.

Silvany étouffa un bâillement. Lui aussi, il était comme d'Alvarays. Ah! c'était la dernière fois qu'il consentait à ce que la Dubarry jouât la comédie! Cette vie de Paris, comme il fallait avoir des nerfs et des muscles pour y résister! Il admirait ceux qui pouvaient, jusqu'à la vieillesse, se coucher tard, se lever tôt, parader au Bois, aux premières, dans tous les endroits mondains et demi mondains, sans faiblir, chevaliers invaincus de la mode et de la fête. Quant à lui, il arrêtait les frais, il dételait.

La semaine prochaine, il partait en Italie avec son amie. Quand le reverrait-on à Paris? Il n'en savait rien et ne cherchait même pas à le savoir.

— Vous avez bien raison, fit le docteur. Vous ne vous doutez pas comme le nombre des paralytiques généraux et des ataxiques augmente.

D'Alvarays approuva aussi le baron. En lui-même, il enviait le sort de celui-ci, Ah! si Andhrée n'avait pas été la femme qu'elle était maintenant, comme il lui eût proposé de filer dans un petit trou où ils n'auraient vu personne, où ils auraient vécu, reportant l'affection qu'ils n'avaient plus l'un pour l'autre sur leur enfant!

Mais c'était un rêve qu'il ne fallait pas caresser plus longtemps. Jamais elle ne consentirait à un tel voyage.

L'entrée d'un domestique le tira de ces songeries. Celui-ci venait prévenir ces messieurs que les trois coups étaient frappés. La pièce où Mme d'Alvarays devait jouer allait commencer :

— Allons! En route! dit le docteur. D'ailleurs, ma femme est là, et elle doit se demander ce que je suis devenu.

— En route! répéta Silvany.

Mais comme il voyait Gaston rester étendu sur sa chaise longue :

— Eh bien! vous ne nous accompagnez pas?

D'Alvarays dit non. Il retournerait dans la salle seulement tout à l'heure.

Le chirurgien l'approuva ; il n'était pas encore très solide ; s'il se sentait fatigué, il faisait bien de rester là.

Il lui tâta le pouls :

— Pas de fièvre? Non... Enfin, il vaut toujours mieux prendre des précautions.

Une fois seul, Gaston pensa qu'il restait pour un motif autre que la fatigue. Il ne voulait pas voir jouer Andhrée.

Il éprouvait un sentiment nouveau, analogue à celui que doit avoir un mari d'actrice quand sa femme débute. Il se pouvait que Mme d'Alvarays fût mauvaise dans son rôle. Oh! il savait bien que tous les invités n'en déclareraient pas moins qu'elle était admirable! Mais c'était pour lui-même qu'il ne voulait pas la voir. Il eût souffert d'assister à un échec. Si elle n'était pas plus heureuse que l'Autrichienne, si elle s'exposait, par des gaucheries et une diction maladroite, à des sourires, il serait très vexé. Malgré ce qui s'était passé entre eux, elle portait toujours son nom, elle restait sa

femme. Et puis, — avant tout — elle était la mère de Robert.

Et allant jusqu'au bout de sa pensée, s'avouant enfin ce qu'il voulait se cacher à lui-même, il reconnut qu'il avait un peu de colère. A cause de son fils, jamais Andhrée n'aurait dû se montrer en public.

Cette fois, après s'être bien convaincu que sa pensée intime était celle-là, il eut un ricanement. Ah! il ne pouvait pas le nier. Il était tout à fait « coco et raplapla ».

A ce moment, il entendit des bravos. Tiens! la pièce marchait! Était-ce sa femme qu'on applaudissait ?

Il jugea :

— Pourquoi pas? Elle n'est pas plus bête ni plus maladroite qu'une autre!

Et les yeux mi-clos, tout en fumant un cigare, il se la représentait sur la scène. Elle était encore jolie, elle avait, avec de beaux yeux, de la ligne. Elle devait produire de l'effet.

Tout à coup, de nouveaux bravos éclatèrent, enthousiastes, prolongés, furieux. Gaston se releva. Que se passait-il? Les spectateurs n'avaient pas encore marché avec autant d'entrain.

Il connaissait la pièce, l'ayant vu répéter. On ne pouvait applaudir que sa femme ou le marquis, ou plutôt, tous les deux ensemble; car dès que l'un parlait, l'autre apparaissait. Il se rappela. Ils avaient au début une scène charmante où ils jouaient des amoureux dépités. Cette scène-là, sûrement, avait provoqué l'emballement de la salle.

Il commençait à s'ennuyer dans ce fumoir désert. Pourquoi ne se rapprocherait-il pas? Il entendrait ce qui se dirait sur la scène. Il suivrait les mouvements de la pièce; il connaîtrait — à peu près — les sentiments d'un auteur, le jour de la première.

Et, flatté du succès d'Andhrée, il avança, arriva jusqu'aux coulisses.

Des gens étaient là; des machinistes, des habilleuses, quelques danseuses, puis des maîtres d'hôtel, engagés spécialement pour cette soirée, qui, n'ayant pas à servir au buffet, s'étaient glissés jusqu'ici pour se distraire. Tout ce monde avançait le cou et tendait l'oreille afin de saisir ce qui se passait sur la scène.

Gaston examina les visages: ils semblaient tous réjouis. Soudain la pièce sembla languir. Les gens qui entouraient d'Alvarays eurent des mines moins intéressées. Il ne restait plus en scène que Mme de Ponthieux et son mari.

A côté de lui, Gaston entendit un maître d'hôtel qui disait à un de ses compagnons :

— Le marquis a fichu le camp avec sa femme... Mais il va revenir...

L'ami se laissa aller à un doux accès de rigolade. Sûr, que d'Osmers allait rentrer ce soir; mais demain, il n'en ferait peut-être pas autant.

Et comme l'autre tenait à savoir pourquoi, l'ami conta : Comment, son copain ne savait pas ? Il ne connaissait donc pas Fredy, le prince des valets de chambre, Fredy qui avait été chez de Galles et autres couronnes? Mais l'histoire, Fredy la racontait à qui voulait l'entendre. S'il avait quitté d'Osmers, c'est parce que celui-ci était dans le trente-sixième dessous, à fond de cale. La galette? Nib de nib. Le papier timbré pleuvait chez lui, comme si tous les huissiers de Paris s'étaient réunis pour lui offrir la goutte.

Et joyeux, avec la férocité du larbin qui voit encore dégringoler un de ceux qui pouvaient lui commander, le maître d'hôtel ajouta :

— On a vendu d'Osmers aujourd'hui... Il lui reste son lit... Enfin, heureusement, cette nuit-ci ne lui coûtera pas cher d'hôtel.

L'autre répliqua :

— Bah! mon vieux ; tout ça ne signifie rien... Avec sa tête, il trouvera toujours des tailleurs pour lui faire crédit... Et il finira par faire le riche mariage.

L'ami allait répliquer; son camarade lui fit signe de se taire. Le marquis rentrait en scène; il allait y avoir sûrement entre lui et Mme d'Alvarays un grand duo d'amour. Il fallait fermer, se taire. Tous les deux jouaient crânement bien.

D'Alvarays avait entendu la conversation. Il resta encore, quelques instants, à écouter distraitement la pièce ; puis il regagna le fumoir.

Brusquement, il venait de voir ce qu'était d'Osmers. Il avait fait sa connaissance. Il l'avait reçu, avec la facilité qu'on accorde aux étrangers dans certains salons parisiens. Le marquis paradait, semblait avoir de l'argent, était séduisant, et beau joueur. Il lui avait été présenté par Ponthieux et d'autres qui se portaient en quelque sorte garants de sa moralité. Gaston n'avait pas demandé plus de renseignements.

A présent, il se rappelait certaines histoires de courses défavo-

rables à d'Osmers, des chevaux tirés sur des ordres. Mais les propriétaires d'écuries n'étaient-ils pas tous en butte aux mêmes suspicions?

Il se souvenait aussi des bonnes fortunes de d'Osmers. On lui avait dit (qui, d'ailleurs?) que parfois le marquis oubliait de les rémunérer. N'était-ce pas encore une de ces calomnies, si fréquentes dans certains milieux parisiens, où, dès qu'un homme possédant un physique agréable, est courtisé par les femmes, il est en butte à des insinuations malveillantes?

Ce soir, cependant, Gaston pouvait croire que, dans ces calomnies, il entrait des parcelles de vérité. Les domestiques avaient parlé, ne sachant pas qui les écoutait. Et « la vérité, personne ne la connaît que par les domestiques. »

Et il avait accueilli, patronné en quelque sorte un rastaquouère, un aventurier discrédité, à la côte, capable maintenant de quels méfaits? Et il ne pouvait rien dire — tout au moins à présent; — il serait même obligé de le féliciter tout à l'heure, de le remercier du « grand honneur que... »

Il enrageait. Il marchait de long en large, boitant à peine, dépité et vexé.

Soudain, il entendit des claquements de mains, des cris, des rappels. Le rideau venait de tomber.

Et tout à coup, il vit le chirurgien et le baron qui arrivaient, les yeux brillants, du rose aux pommettes, l'enthousiasme peint sur leurs visages. Ils serrèrent, chacun d'un même mouvement, la main de d'Alvarays :

— Ah! mon cher! Votre femme a été extraordinaire... Vous auriez dû venir la voir... On ne joue pas mieux que ça à la Comédie-Française.

Gaston oublia subitement le marquis. Vraiment, sa femme avait été aussi remarquable qu'ils le disaient?

Et comme les deux hommes, avec un emballement sincère, répétaient leurs dires, il éprouva un soulagement, puis un peu de fierté. Ah! tant mieux, qu'il en fût ainsi!

A ce moment, Suzanne Turgys se précipitait dans la pièce, enfiévrée, elle aussi, débordante d'enthousiasme :

— Où est Andhrée, que je l'embrasse?

— Elle doit regagner sa chambre pour se déshabiller, dit Gaston. Montons tous, si vous voulez, pour la féliciter?

Après le baisser du rideau, quand on l'eût applaudie, acclamée

et réclamée, quand elle eut salué et remercié trois fois le public, Mme d'Alvarays sortit de scène, énervée et vibrante comme si l'archet d'un invisible violon eût caressé pendant des heures ses nerfs.

Ce furent d'abord les Ponthieux qui lui crièrent : « Ah! ma chère amie, vous et le marquis, vous avez été étonnants ! »

Puis des gens vinrent, les uns qu'elle connaissait, les autres qu'elle ignorait, qui se confondirent tous en exclamations : Divine, elle avait été divine! Hein? quand elle avait lancé au marquis : « Non, Monsieur vous ne m'aurez jamais ! » avec quelle indignation, elle avait dit cette phrase! Et quelle vérité d'accent! C'était la nature même. On eût cru qu'elle ressentait ce qu'elle disait. Et quand elle avait cédé : — « Eh bien! oui, je suis à toi... prends-moi... » quelle grâce et aussi quel feu dans l'abandon!

Des femmes s'extasiaient, des hommes lui prenaient les mains ; elle jouissait du triomphe que connaissent les grandes artistes.

Enfin, elle put se dérober, fuir toutes ces louanges qui finissaient par l'agacer. Elle voyait en face d'elle le marquis très entouré, très fêté, lui aussi, qui la regardait avec l'air de dire : « Filons-nous? »

Tous deux, ils prirent vivement par des corridors. Elle le guida. A un moment, ils arrivèrent dans un endroit très sombre. Elle regarda autour d'elle. Ils étaient seuls. Elle se colla contre lui, l'écrasa dans un baiser :

— Oh! ma Beauté!

Et c'était avec de l'amour, de la reconnaissance! Car si elle avait obtenu ce succès, c'était parce que, tous deux, ils s'adoraient. Dans cette pièce rosse, ils avaient réussi à faire flamber la passion qui les emportait; insoucieux du texte, sous la méchanceté et la dureté des phrases, ils avaient fini par faire sentir un sentiment humain, mettre tant d'ardeur amoureuse qu'ils avaient communiqué cette ardeur au public.

— Oh! ma Passion, répéta-t-elle, en se blottissant encore une fois contre lui.

Puis, ils s'échappèrent, gagnèrent vivement l'escalier qu'ils gravirent en courant.

Il l'accompagna jusqu'à sa chambre. Quand elle fut sur le point d'entrer, il lui saisit une main, appliqua ses lèvres sur cette blancheur palpitante de fièvre :

— Ma chérie... ma chérie...

Brusquement, elle retira sa main. Elle avait des yeux anxieux, une certaine contraction des lèvres.

D'Osmers se retourna, aperçut Gaston qui arrivait, précédant les Ponthieux et les Turgys.

Andhrée et le marquis eurent une même pensée. D'Alvarays les avait-il vus? Ils restèrent immobiles, pâlissant sous le maquillage.

Mais Gaston, qui s'était arrêté un instant, avançait, conservant sa physionomie ordinaire. Il adressa quelques mots de félicitation à d'Osmers, complimenta sa femme, sans ironie, sur un ton calme. Les deux amants respirèrent.

D'ailleurs, un concert d'exclamations s'élevait encore. D'autres invités survenaient qui tenaient à crier leur admiration. Jamais ils n'avaient assisté dans le monde à une représentation pareille. Parfait! c'était parfait! Les artistes se laissèrent aller aux joies du triomphe.

Gaston était redescendu dans le fumoir. En se trouvant seul, il poussa un juron éclatant.

Il avait vu le marquis embrasser la main d'Andhrée; il avait saisi le regard passionné de celle-ci, quand elle avait reçu ce baiser. La Princesse n'avait donc pas menti? D'Osmers était l'amant de sa femme?

Il eût eu envie de provoquer un scandale, de se jeter sur le marquis et de le gifler.

Mais, aussitôt, il pensa qu'il n'y avait peut-être qu'un flirt. Dans la fièvre de cette fête, après tant de répétitions, après sa réussite si brillante, Andhrée avait sans doute, simplement autorisé le marquis à une familiarité trop grande. En tous cas, était-il permis, ce soir, à Gaston de se colleter avec d'Osmers, de rendre publique une altercation dont les personnes présentes finiraient peut-être par deviner la cause?

Il mâchonnait à petits coups de dents son cigare. Et, tout en traînant la jambe, il faisait les cent pas dans la pièce, le sourcil froncé, l'œil fixe. Il retrouvait une énergie passagère; tout son orgueil lui revenait. Jamais il n'admettrait d'être un mari trompé et ridicule. Il saurait bien si sa femme était la maîtresse de d'Osmers. Mais que ce dernier prît garde! S'il ne pouvait plus manier une épée, il savait encore se servir du pistolet. Il tirait juste; ce serait un duel sérieux. Que lui importait maintenant sa peau? Il en avait fait le sacrifice. Dans ces conditions, on tue plus facilement son adversaire.

Mais, en réfléchissant encore, il pensa : En admettant que

d'Osmers fût tué, que se passerait-il? Il ne pourrait plus vivre avec Andhrée, il arrivait au divorce. C'était l'abandon. Il restait seul avec son enfant.

Et l'égoïste en lui reparut : malade, infirme, il serait livré à la valetaille, grugé par tout ce monde de domestiques fourbes et voleurs. Oui, il n'avait plus d'amour pour Andhrée, encore qu'elle fût bien jolie ce soir, et aussi bien intelligente. Car, pour obtenir un triomphe pareil à celui qu'elle avait remporté, il fallait avoir beaucoup de souplesse d'esprit. Mais enfin, s'il n'avait plus d'amour, il ressentait toujours pour elle un sentiment d'amitié. Et elle l'abandonnerait, s'en irait, honteusement chassée!

Cependant, il ne pouvait pas tolérer une liaison?

Toutes ces pensées contradictoires l'agitaient. Il se sentait incapable de prendre une décision.

D'un mouvement de doigts violent, il saisit son cigare qu'il envoya au bout de la pièce :

— Ah! zut, fit-il; ne restons plus là.

Quand il revint dans le salon, les tableaux vivants dans lesquels, — idée de Lilette, — représentaient tous les Couchers depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, étaient terminés. Et ce, au grand désespoir de certains gentlemen. Le coucher de Vénus, entre autres, avait fait écarquiller beaucoup d'yeux, la danseuse qui personnifiait la déesse ayant montré un corps de statue aux formes impeccables, l'on ne pouvait lui opposer, dans un autre genre, que la ballerine qui avait représenté une Montmartroise se déshabillant; celle-ci avait une sveltesse piquante, un sourire polisson à faire damner des saints.

Maintenant, dans le salon, les domestiques préparaient le souper. Gaston gagna la galerie où l'on dansait.

A travers les traines tournoyantes, parmi les couples enlacés, il se glissa avec précaution, recevant quand même quelques coups de coude.

Comme il continuait d'aller, il sentit une menotte d'enfant qui pressait sa main.

— Père, demandait Robert, où étiez vous donc?

Il emmena son fils hors de la cohue :

— Vous le saviez bien... dans le fumoir.

Robert eut l'air fâché! Il ne s'était plus rappelé que son père lui avait dit en effet qu'il se reposerait dans le fumoir; et il s'ennuyait de rester sans le voir si longtemps.

La gouvernante intervint : peut-être était-ce l'heure d'aller se coucher ?

Mais l'enfant s'accrocha à son père, serra la taille de Gaston dans ses petits bras ; et, câlinement, il fit :

— Oh ! non, non, pas encore... N'est-ce pas, père ?

D'ailleurs, il voulait voir sa mère, lui dire combien il l'avait trouvée belle, lui aussi.

— Où est-elle, maman ?

Déjà, Gaston faisait un geste pour confesser son ignorance, quand il aperçut sa femme qui se dirigeait vers lui. Il fut un peu surpris. Comment ! elle n'était pas au bras du marquis ?

Andhrée venait lentement, dans un décolleté provocant. Le visage animé, des yeux brillants, la bouche souriante, avec les blancheurs de ses épaules et de sa gorge resplendissant aux lumières, les cheveux haut relevés, se tordant tumultueusement, en révolte, sur le front dégagé, dans une démarche souple, qui faisait un peu onduler les hanches, elle s'avançait, grande fleur de Volupté maintenant épanouie, sous le feu admiratif des regards masculins.

Elle n'avait pas voulu que d'Osmers l'accompagnât. Elle se demandait toujours si son mari n'avait pas vu le baiser, n'avait pas entendu son amant l'appeler « ma chérie ». Cette nuit, il fallait se garder de toute imprudence.

Et à regret, — c'eût été si doux de valser et de mener le cotillon avec le marquis ! — ils avaient convenu qu'ils ne danseraient pas ensemble. S'ils se sentaient l'un près de l'autre, ils perdraient peut-être encore la tête, se laisseraient aller à quelque mouvement de folie. Non, ils devraient rester sages, ne pas confirmer les soupçons que d'Alvarays pouvait avoir.

Elle permit à Robert de rester encore au bal et remercia d'une petite inclinaison de tête son mari qui lui disait :

— Vous êtes divine, ce soir, ma chère.

Ponthieux survenait avec Rouvrée et Silvany. Quand ils se furent extasiés sur la beauté d'Andhrée, Ponthieux se tourna vers Gaston : ils ne dansaient pas, eux ; ils étaient dans la catégorie des gens sérieux et des invalides. Qu'allait-on faire, en attendant le souper ?

— Un petit bac, si vous voulez ? dit d'Osmers en s'approchant.

Ponthieux battit des mains : Parfaitement ; l'idée était bonne.

Mais où cartonnerait-on? Il y avait une salle pour les joueurs; seulement, elle était déjà envahie.

— Allons dans le fumoir, dit Gaston.

Tout le monde l'approuva : là, au moins, on éviterait les raseurs et les donneurs de Conseils.

Comme déjà ils se dirigeaient tous vers le fumoir, Andhrée ne put s'empêcher de dire à d'Osmers :

— Marquis, je mets vingt-cinq louis dans votre première banque.

Il s'inclina :

— Bien, Madame.

Du bout de l'éventail, elle fit un petit signe amical :

— Et tout à l'heure, j'irai voir si vous avez la veine...

Ils échangèrent un sourire. Et, tout en regardant son amant s'en aller, tout en sentant monter à ses lèvres des chaleurs de baisers, elle songeait :

— Dire que dans quelques heures il sera tout à fait à moi!

VI

Autour d'une table qu'un domestique venait d'installer, Gaston, Ponthieux, Rouvrée et Silvany étaient déjà assis.

— Tiens! fit Ponthieux, le marquis nous manque... Où est-il donc?

— Il est allé se laver les mains, répondit Rouvrée.

Les cartes n'étaient pas encore sur la table. Ponthieux regarda ses mains, eut son bon gros rire :

D'Osmers a eu une riche idée d'aller débarbouiller ses pattes... Malgré que j'aie mis des gants, les miennes ne sont pas dans un état irréprochable... Je vais en faire autant que lui.

Au moment où il sortait, d'Osmers rentrait.

— Attendez-moi une seconde, fit Ponthieux, je reviens tout de suite.

Et il se précipita au lavatory.

A son retour, Gaston était déjà en banque, prêt à faire couper les cartes.

Ponthieux coupa, avec un petit tremblement de doigts nerveux. Il n'avait plus sa bonne figure joviale. Un peu d'inquiétude perçait dans ses yeux.

— Messieurs, dit Gaston, faites vos jeux...

Chacun avança sa mise sur le tapis. Ce fut d'Osmers qui ponta le moins cher.

Il avait pour cela deux raisons : en poche, il lui restait cent louis. Au milieu de sa débâcle, il avait pu sauver une petite statue de marbre, un objet très rare, rapporté d'Italie, qu'il avait vendue la veille ; c'était le prix de cette statue qu'il allait risquer.

Et demain, pas même demain, aujourd'hui, car minuit était sonné depuis longtemps, il partait avec Andhrée, il l'enlevait ! S'il perdait, où prendrait-il l'argent nécessaire au voyage ?

Il jouait serré, attendant la passe, anxieux et fébrile.

A chaque pièce qu'il avançait, il sentait son estomac se contracter. Ses yeux fixaient avec angoisse la carte que le banquier allait retourner. Et il éprouvait un indicible bien-être, une joie véritable quand il gagnait.

Il finit par se prendre en pitié. Quoi ! pour d'aussi misérables gains, il avait quelque plaisir ! Il se rappela un soir où il était en compagnie de petits bookmakers et d'entraineurs dangereux dans un claque-dents misérable. Là des gens risquaient deux francs cinquante et faisaient « paroli, masse en avant » avec une pièce de 10 francs, l'air fier, contemplés par une galerie qui avait l'air de dire : « Quel estomac ! »

Il se trouva ridicule, et commença de jouer cher.

Mais après des alternatives de perte et de gain, quand Gaston eut terminé sa banque, d'Osmers compta ce qu'il avait devant lui. Au demeurant, il restait avec 100 francs de bénéfice.

Ponthieux s'assit à la place de d'Alvarays. Par une intuition spéciale aux joueurs, le marquis devina que la banque serait « rasoir ». D'ailleurs, lui maigre, n'aimait pas jouer contre les gens gras.

Il misa prudemment ; tous les autres perdirent avec acharnement ; il n'en fut que pour vingt-cinq louis.

— Messieurs, dit Ponthieux, la banque est aux enchères !

Silvany déclina l'honneur : il avait fait le vœu de ne plus prendre de banque. Il n'entendait que ponter. Il se tourna vers Rouvrée et d'Osmers :

— Messieurs, à vous...

D'Osmers dit :

— Vingt-cinq louis.

Rouvrée risposta :

— Cinquante.

— Soixante-quinze.

Rouvrée eut un hochement de tête amical. Il cédait la place au marquis.

Celui ci se mit en banque. Il sortit de son portefeuille un billet de mille francs, un autre de vingt-cinq louis qu'il étala sur la table. C'était toute sa fortune.

Un peu pâle, il donna les cartes. Il abattit :

— Huit !

— Neuf ! répondirent les deux tableaux.

Il eut une angoisse terrible :

— Combien à payer ?

Ponthieux compta : Il y avait cinquante louis.

Flegmatique maintenant, le marquis reprit :

— Messieurs, faites vos jeux... Il y a encore vingt-cinq louis.

Il envoya les cartes. Comme il les lançait au second tableau, il heurta, par mégarde, un chandelier à deux branches qui, tombant sur la table, roula, éclaboussant le sol de larges taches de bougie.

Rouvrée et Silvany se précipitèrent pour ramasser le chandelier, tandis que d'Alvarays, fatigué, intervenait trop tardivement.

— Une bougie renversée ! fit Ponthieux ; c'est la guigne pour nous.

A ce moment, dans la pièce, entrait Mme d'Alvarays, le teint toujours animé, les yeux brillants, les lèvres chaudes de fièvre. Elle n'avait pu rester plus longtemps loin du marquis : elle venait savoir où il en était : Gagnait-il ?

Avec un pâle sourire, il murmura :

— Nos affaires vont mal.

Tandis qu'elle le suivait du regard, il donna le coup. Un tableau abattit deux, l'autre six ; le marquis tira sept.

— Je vous l'avais dit, s'écria Ponthieux ; toute bougie renversée porte malheur aux pontes.

— Faites vos jeux ! dit le marquis.

Les mises s'enflèrent ; mais d'Osmers avait la veine. A chaque fois il envoyait des bûches ou amenait un point supérieur. Et sauf Ponthieux qui ne marchait pas, les autres s'exaspéraient. Ils allaient frenétiquement, risquaient le gros paquet. Rouvrée, particulièrement, jouait avec passion.

Un moment avant de donner les cartes, le marquis compta ce

qu'il avait devant lui : Vingt mille francs étaient là, entassés. Il regarda Mme d'Alvarays :

— Faut-il continuer ?

Elle fit signe que oui.

Il envoya les cartes. Le coup de vingt mille était tenu :

— Sept !

— Huit !

— Neuf, fit d'Osmers.

Il se leva, ramassa les quarante mille francs qui se trouvaient devant lui, et froidement :

— Messieurs, il y a une suite.

Mais Ponthieux, brusquement, saisissait le paquet que d'Osmers se disposait à brûler :

— Messieurs, s'écria-t-il, je demande à ce qu'on compte les cartes.

D'Alvarays regarda son ami. Silvany et Rouvrée en firent autant. Que se passait-il ? Ponthieux devenait-il fou ?

Mais ce dernier, les mains sur la table, de façon à ce que le marquis ne pût toucher aux cartes, répétait :

— Je demande à ce que nous comptions...

Blême, les yeux agrandis de peur, d'Osmers fixait Ponthieux. Il eut un mouvement de révolte, voulut se précipiter vers celui-ci, en s'écriant : — « Comment ? Comment ? »

Sans se rendre compte de la gravité de l'incident, Andhrée était allée jusqu'au marquis. Elle le vit décidé à un acte de violence. Déjà, les mains de d'Osmers se levaient pour gifler Ponthieux. Elle retint les bras de son amant : « Voyons, voyons, du calme ! »

Gaston demanda à Ponthieux :

— Enfin... expliquez-nous...

Ponthieux ne répondit pas. Il avait pris les cartes, et déjà il les comptait.

Andhrée fixa d'Osmers. Celui-ci, la tête haute, les narines pincées, avec de petites gouttes de sueur perlant à la racine des cheveux, regardait Ponthieux qui comptait toujours.

Autour d'eux, un silence lugubre. Des frissons de drame passaient dans l'atmosphère. Il semblait qu'on fût à une cour d'assises au moment où le président va rendre un verdict.

Ponthieux, penché sur la table, se releva enfin :

— Il y a trente cartes de trop.

Les regards de Gaston et de ses amis se portèrent sur le marquis.

Andhrée, comprenant enfin, se retint pour ne pas se jeter sur Ponthieux et lui labourer le visage avec ses ongles. Quoi! Il osait dire que son amant avait triché, que sa Beauté avait commis une pareille infamie!

D'Osmers s'était redressé, véhément et superbe. Il apostrophait Ponthieux. Ah ! celui-ci avait de la chance que la table les séparât ! Autrement, il eût été corrigé d'importance.

Ponthieux resta calme ; il gardait son air bon enfant:

— Expliquez-nous pourquoi il y a trente cartes de trop.

Comme d'Osmers faisait mine de répondre, il l'interrompit, s'adressa à ses autres amis : Ceux-ci se rappelaient sans doute que tout à l'heure, il était allé se laver les mains. Or, dans le lavatory, il avait trouvé un valet de cœur à terre, oh ! une carte qui n'offrait rien de particulier. Il l'avait ramassée machinalement ; puis il avait pensé que ce soir, on jouait chez d'Alvarays. Les réunions mondaines n'excluent pas les grecs ; de tout temps, on avait vu des gentilhommes tricher. Il avait gardé le valet de cœur, se disant que par là-bas, dans les autres salles, s'il y avait par hasard un scandale, — et il n'y croyait pas ! — ceci pourrait toujours servir.

Mais, tout à coup, après la chute du chandelier, il était resté étonné de voir que dans le jeu du marquis se trouvaient des cartes d'un rose tendre pareilles à celle qu'il tenait, maintenant, dans sa main. Par quel miracle?

D'un mouvement brusque, d'Osmers s'était jeté en avant, il avait tourné autour de la table, il allait empoigner Ponthieux, quand Silvany et Gaston le retinrent :

— Misérable! hurlait-il.

Ponthieux gardait toujours sa placidité. Sans tremblement dans la voix, fixant d'un air narquois le marquis maintenu par ses amis, il dit doucement :

— Ecoutez, il se peut qu'un domestique bien intentionné à votre égard ait glissé dans le paquet ces malencontreuses cartes. Mais moi, j'offre ainsi que tous ces messieurs, j'en suis sûr, de me laisser fouiller. Voulez-vous en faire autant?

Déjà Gaston et Rouvrée s'avançaient : Qu'on les fouillât, ils ne demandaient pas mieux. Silvany restait à sa place, indifférent, sachant bien que cette formalité n'était qu'une plaisanterie, un moyen d'éprouver d'Osmers. Et lui, qui savait dans quelle gêne profonde se trouvait le marquis, pensait : « Il est bien capable du coup ! »

Andhrée n'avait pas cessé d'observer son amant. A la proposition de Ponthieux, elle l'avait vu blême encore, perdre de sa colère et de sa rage. Il s'était mis à trembler ; et maintenant c'étaient de grosses gouttes de sueur qui lui tombaient le long des tempes.

Blême elle aussi, elle le dévisagea. Non il ne pouvait être un tricheur, un de ces chevaliers de tripot et de correctionnelle, un de ces escrocs mondains dont les noms s'étalent chaque jour dans les journaux. Sa Beauté, ce serait ça ?

Oubliant tout, la présence de ses amis et celle de son mari, en femme qui aime et veut sauver un homme, elle se précipita vers lui :

— Mais, Monsieur, implora-t-elle, laissez-vous donc fouiller?... Que M. de Ponthieux se rende compte qu'il s'est trompé.

Et dans son désir ardent d'une réconciliation qui la ferait si heureuse, qui révélerait à ses yeux son amant, elle ajouta, calme :

— Ensuite, vous vous embrasserez.

Il retrouva assez de force pour reprendre son arrogance de grand bandit. Il regarda Andhrée :

— De quel droit M. de Ponthieux me fouillerait-il devant une femme ?... M. de Ponthieux n'est qu'un imbécile ou un malhonnête homme...

Ponthieux perdit alors toute bonhomie. Son naturel sanguin finit par prendre le dessus ; il vit rouge ; il se rua sur d'Osmers, et serrant d'une main dans ses gros doigts courts la gorge du marquis, il fouilla de l'autre main dans la poche intérieure de l'habit de celui-ci :

— Ah ! tu dis que je suis un malhonnête homme... Ah ! tu dis...

Soudain il se redressa, brandit un paquet de cartes et le montrant à ses amis :

— Tenez, voilà le reste.

Le marquis s'effondra. Oui il avait triché. Se voyant sans argent, incapable d'emmener Andhrée, il avait eu recours au moyen suprême : Il avait glissé dans le jeu une portée, risquant tout pour avoir, non madame d'Alvarays, — elle lui était bien indifférente ! — mais sa fortune. Quatre-vingt mille livres de revenus valaient bien cette canaillerie.

Et il s'était laissé pincer. Tout était fini.

Alors, ce ne fut qu'un être désemparé, une loque humaine, que Ponthieux, Silvany et Rouvrée conduisirent jusqu'à la porte de l'hôtel.

Le marquis prit son chapeau, mit son pardessus, sans savoir ce qu'il faisait, étonné d'être encore là.

Quand il se trouva sur le trottoir, il entendit Ponthieux lui crier :

— Nous vous laissons les quarante mille balles que vous nous avez râflées... Nous sommes encore chouettes, hein ?

Il vit des mers, des pays qu'il allait traverser ; il crut se trouver déjà sur le paquebot qui l'emmènerait.

Machinalement, il tâta la poche où il avait mis les quarante mille francs ; il pensa à ce que venait de lui dire Ponthieux. Enfin, il ne serait pas sans ressources ; peut-être se referait-il un jour.

Il disparut, sous une averse, dans un clapotis d'eau.

VII

En voyant l'exécution de son amant, madame d'Alvarays avait ressenti plus d'hébétement que de douleur ; les yeux morts, les mains glacées, elle tomba sur une chaise. En ce moment, elle eût voulu disparaître, s'effondrer dans un abîme.

Quoi ! elle avait aimé un escroc ; elle allait partir avec un aventurier de tripot ?

En vain songeait-elle que Gaston se trouvait là, qu'ils étaient seuls ; elle ne pouvait commander à sa raison : Qu'il crût ce qu'il voudrait !

Tous ses rêves de bonheur, d'un seul coup, venaient d'être balayés. Qu'importait le reste, désormais ? Sa vie était finie.

Gaston avait observé sa femme ; il l'avait vue pâlir quand d'Osmers avait été accusé par Ponthieux, puis trembler, prête à s'évanouir au moment où le marquis, sous la rude poussée de ses amis, avait franchi la porte.

Il s'avança jusqu'à elle :

— Vous l'aimiez ?

Elle pâlit davantage, le regarda avec des yeux de folle. Elle fut sur le point de tout avouer, de crier sa faute dans un accès de rage désespéré qui l'eût soulagée.

Elle put se contenir. Avouer tout ce n'était pas seulement se déshonorer, c'était déshonorer aussi son fils. Un jour Gaston dirait peut-être à Robert : « Ta mère s'est conduite comme une fille et je l'ai jetée à la porte. »

Elle baissa la tête, accablée.

Mais d'Alvarays continuait :

— C'était votre amant ?

Essuyant des larmes qui perlaient au bord des cils, elle se leva ; l'air décidé, elle répliqua :

— Il allait l'être.

Il se demanda : « Dit-elle la vérité ? » Elle avait parlé avec une sincérité si apparente qu'il la crut. Oui, elle avait flirté avec d'Osmers, elle s'était compromise, mais elle ne s'était pas donnée à lui :

— Vous avez aimé ce gredin, et vous osez me l'avouer!

Devant le ton menaçant de son mari, elle retrouva un peu d'énergie : Qu'osait-il dire? Il avait l'audace de lui parler avec arrogance ; mais qui donc lui avait reproché de mener une vie rangée ? Qui l'avait jetée dans ce train de fête? Qui la forçait à sortir toujours avec les Ponthieux? Qui donc enfin s'affichait avec une maitresse connue de Tout-Paris, une demi-mondaine canaille qui, sous ses yeux mêmes, était venue le saisir pour l'emporter comme un trophée de victoire?

Elle avait suivi le train, avait changé de tenue et de manières ; elle s'était compromise. A qui incombait la responsabilité de toutes ces fautes ?

Il lui reprochait encore de s'être éprise d'un grec ? Mais n'était-ce pas Gaston qui lui avait présenté d'Osmers? Lui, homme, capable de se mieux renseigner qu'elle sur la moralité du marquis, l'avait reçu, l'avait introduit dans sa maison. Et il osait récriminer !

Et malgré elle, pour excuser sa conduite non aux yeux de son mari mais à ses propres yeux, elle disait toutes les séductions de d'Osmers. Elle avait rencontré un cavalier aimable, qui parlait bien, s'intéressait aux choses qu'elle aimait. Quoi d'étonnant à ce que dans sa solitude, elle eût répondu aux avances qui lui étaient faites?

Gaston s'était tu, tandis que rapidement, sur un ton enflammé, en phrases saccadées elle dévoilait toutes ses pensées. Que répondre en effet ?

Il finit par dire :

— Mais enfin, si d'Osmers avait exigé de vous...? S'il vous avait voulue tout entière ?

Crânement, elle riposta :

— Je serais partie avec lui... Il m'avait proposé de m'épouser... J'aurais consenti.

— Vous auriez fait ça?

— Oui.

Pendant quelques minutes, il resta sans parler. Qu'avait-il donc ce marquis, pour affoler ainsi les femmes?

Mais soudain il redressa la tête : Tout le plan de d'Osmers, il venait de le deviner. Et il s'écria : la malheureuse! elle n'avait donc rien compris? Elle croyait sans doute d'Osmers très riche. La vérité, c'était qu'il était ruiné, qu'il avait été vendu hier.

— Vendu?

— Oui, tous ses meubles, tous ses livres, tous ses bibelots ont été dispersés, à cause de ses créanciers.

Maintenant, comprenait-elle le plan du marquis? Il voulait l'enlever et l'épouser parce qu'il savait qu'elle possédait de gros revenus. Il se moquait bien d'elle; il faisait une affaire.

Sans forces, devant ce dernier coup, Andhrée retomba sur sa chaise. Elle se rappelait son étonnement quand le marquis lui avait proposé de partir ensemble. Pourquoi ne lui avait-il pas adressé cette demande dans les premiers temps de leur liaison? Il n'avait dû y penser que lorsqu'il s'était vu acculé, à bout de ressources. Il désirait l'enlever pour vivre d'elle. Son mari disait vrai.

Ainsi, peut-être d'Osmers ne l'avait-il jamais aimée! Toutes ses protestations, ses serments, toutes ses paroles ardentes, autant de mensonges destinés à la prendre au piège. Amoureuse, elle n'avait été qu'une dupe.

Elle sanglota : Maintenant, elle se méprisait; elle avait honte de s'être laissée aller à une telle action. Elle n'avait plus d'excuses à se donner. L'infamie de son amant la rendait infâme.

Dans des hoquets, elle sanglota :

— Laissez-moi partir... je veux partir...

Où? Elle n'en savait rien; mais elle aurait voulu marcher dans la nuit, aller loin, loin, toujours, trouver un endroit où se tuer.

Elle s'était levée, faisait un pas vers la porte. Gaston la retint. Elle se débattit, s'entêtant à la fuite.

— Je suis infâme, répétait-elle, je ne peux plus vivre ici... Laissez-moi partir.

Elle sanglotait, le visage bouleversé, tout le corps secoué de soubresauts violents.

Et elle était si malheureuse, si désespérée que Gaston sentit tout un élan de pitié le pousser vers elle. Il pensait, persuadé qu'Andhrée n'avait pas failli : « Pour une fois que ma femme a flirté, la leçon aura été bonne. »

Il l'empêcha de marcher, la força à se rasseoir, et lui tapotant les mains :

— Voyons, voyons, ma chère amie, calmez-vous.

Sans forces, elle le laissait faire maintenant, anéantie, poussant toujours de petits cris qui semblaient lui déchirer la gorge.

Gaston continuait de parler, triste : oui, c'était lui qui l'avai poussée dans ce train de fête; mais à présent il lui demandait pardon. Pourquoi ne pas mener tous deux une autre vie?

Elle hocha la tête : il avait ces bonnes idées parce qu'il était encore souffrant; mais quand il serait valide, il recommencerait, il retournerait chez sa maîtresse. Il dit :

— Non, c'est fini!

Elle haussa les épaules, indiquant qu'elle n'en croyait rien.

— La Princesse est mariée, ajouta-t-il.

Elle eut des sanglots moins violents, ses cris cessèrent. Elle regarda son mari : « Comment, la Princesse était mariée?

— Oui, avec un comte romain... Et elle n'habite plus Paris.

Elle retrouvait un peu de calme; elle essuya ses yeux, laissa reprendre ses mains par Gaston qui continuait : il l'avouait, sa passion pour la Princesse avait amené tout le désaccord entre lui et sa femme. Puis aussi, à cette époque, il était si plein de vigueur, si débordant de jeunesse et de santé!...

— Vous ne pouviez arriver à croire que les autres pussent être malades!... dit Andhrée. Vous nous rendez mères; vous nous clouez au lit pour des mois. Et vous vous plaignez... Voilà votre morale!

Il ne récrimina pas. N'avait-elle pas raison une fois de plus.

Il se contenta de dire que, maintenant, toutes ses idées de fête et de vie à outrance étaient disparues. N'avait-il pas l'air d'un vieillard, avec ses rides au front, ses cheveux blanchis sur les tempes? Et quand il marchait! Quelle lamentable impression de déchéance!

S'animant peu à peu, il la conjurait de rester. S'ils n'avaient plus l'amour ardent de la jeunesse, ils pouvaient avoir l'un pour l'autre une bonne et durable amitié.

— Et vous savez, ajouta-t-il, nous pourrons causer ensemble.

Tandis que j'étais, comme vous autrefois, sur ma chaise longue, j'ai beaucoup lu. Je suis maintenant aussi ferré que vous sur les romans et le théâtre contemporains.

Puis, il fit une dernière proposition, celle que, depuis si longtemps, il rêvait de réaliser. Sa femme en avait sans doute assez de Paris; si elle le voulait, ils partiraient ensemble dans quelque coin intime et tranquille?

Elle l'écoutait, les bras le long du corps, le menton sur la poitrine, abattue et désemparée.

Oh! oui, cette vie, elle l'exécrait maintenant. Toute cette existence bruyante, passée aux courses ou dans des soirées, à travers des restaurants, des théâtres, des cafés de nuit, avec les tziganes, ces horribles tziganes qui toujours râclaient leurs violons, instrumentistes féroces d'une danse macabre, tous ces coudoiements avec des filles, toutes ces promiscuités louches, toutes ces amours douteuses qui conduisent à des catastrophes, toutes ces hontes, toute cette boue où elle s'était enlisée, comme elle désirait ardemment fuir tout cela! Oh! partir, loin, très loin; aller dans un endroit où l'air serait pur, où le ciel serait bleu, où il y aurait du soleil! Et tout oublier! Vivre une vie nouvelle, une vie où elle se retremperait, dans une atmosphère calme et sereine, au milieu de gens que les papotages, les indiscrétions, les méchancetés mondaines n'intéresseraient pas!

Elle se referait une autre âme, redeviendrait l'Andhrée d'autrefois, bonne, simple, aux sentiments vrais.

Elle dit sur un ton las :

— Si vous voulez partir, je vous accompagnerai...

La porte de la pièce s'ouvrit, poussée par une main tremblante.

C'était Robert qui venait, se demandant pourquoi on ne voyait plus père.

Andhrée courut à l'enfant, le saisit, l'embrassa :

— Mon chéri! mon chéri! mon adoré...

Elle l'embrassait toujours dans une foi ardente de passion maternelle; éloignée et détachée de lui si longtemps, elle l'avait oublié. Et n'était-ce pas lui qui devait la rattacher à la vie? N'était-ce pas pour lui qu'elle devait recommencer une autre existence?

— Embrassez le sur les yeux, implora Gaston.

Elle fit comme il le demandait.

Il prit alors l'enfant et le baisa à l'endroit où elle avait posé ses lèvres.

D'un regard, elle le remercia : Par l'enfant, ils pourraient peut-être encore se transmettre l'un à l'autre d'affectueux baisers.

Soudain, toute une bande, les Ponthieux, les Turgys, Silvany et Rouvrée entraient dans la pièce.

— Ah! mon vieux Gaston! s'écria Ponthieux nous lui en avons fait une conduite, au marquis!

D'Alvarays fit sèchement :

— C'est par vous que je l'ai connu... Permettez-moi de ne pas vous remercier.

Ponthieux eut son gros rire : Son ami avait raison; c'était lui qui avait fait cette découverte. Bah! à Paris, des histoires pareilles ne tirent pas à conséquence.

Il ajouta :

— J'y suis de trente mille tout de même... D'Osmers m'avait fait prendre des actions d'une mine de zinc qui n'a jamais existé.

— C'est peu, finit Silvany, j'y suis, moi, de cent cinquante mille...

Rouvrée gémit. Ce soir même, d'Osmers lui coûtait six cents louis; il ne pourrait pas offrir à la Pompadour un collier qu'il lui avait promis.

— Toi, méfie-toi, dit Ponthieux; Mme Mère avait du bon. Elle te servait de régulateur.

Andhrée, en entendant parler de nouveau du marquis, avait repris un air gêné; elle redevenait très pâle.

Gaston s'en aperçut :

— Messieurs, si vous le voulez bien, nous ne ferons plus allusion à cet incident.

Et d'un ton sec :

— Cela me serait très désagréable.

Tout le monde s'inclina. D'Alvarays alla jusqu'aux Turgys qui venaient prendre congé de lui; le docteur était obligé de s'en aller, ayant dans la matinée une importante opération à faire.

Lilette s'approcha d'Andhrée. Comme elle ouvrait la bouche pour la questionner, celle-ci l'interrompit :

— C'est fini... Ne m'adresse jamais plus un mot, à ce sujet.

Elle avait parlé d'un ton si décidé que Mme de Ponthieux n'osa pas insister.

D'ailleurs, un maître d'hôtel se présentait, demandant si l'on pouvait servir le souper.

Gaston fit un signe de tête affirmatif.

Robert fixa des yeux suppliants sur Andhrée.

— Mère... Est-ce que je souperai aussi ?

Elle le caressa de la main, le prit dans ses bras, l'embrassa encore :

— Oui, mon chéri.

Et se tournant vers les autres qui attendaient :

— Messieurs, dit-elle en souriant, c'est ce soir l'entrée de mon fils dans le monde. Vous souffrirez bien que je le place à ma droite ?

AUGUSTE GERMAIN.

CONFESSIONS

La sœur Evangéline, à genoux, les bras croisés, se tut, ayant tout dit ou ne voulant plus rien dire.

Elle baissa davantage la tête, humble, comme brisée. Il lui semblait qu'un grand froid tombait du plafond, venait des murs blanchis à la chaux et l'étreignait terriblement. Elle eut un frisson puis rougit, se sentant comme touchée par les yeux de toutes les sœurs assises autour d'elles.

Dans le silence, la supérieure se leva. Les regards se tournèrent attentifs vers son mouvement. Avant même qu'elle ouvrit les lèvres, on écoutait.

Elle s'exprima d'une voix lente, peu accentuée, d'une voix calme, morte. Car parler *recto tono*, sans chercher aucun effet, sans souligner aucun mot, fait partie de la modestie religieuse, car l'absence de vie doit, dans ce cimetière d'âmes éteintes, un couvent, envahir jusqu'aux paroles, jusqu'à la façon dont elles sont prononcées.

— Ma fille, disait-elle, vous êtes toute nouvelle parmi nous. Voici à peine quinze jours que je suis allée vous prendre à la maison-mère. Mais la maitresse des novices a dû vous y instruire dans toutes nos saintes pratiques. Vous savez donc très bien ce que vous venez de faire. La *coulpe* est l'ancienne confession publique des premiers chrétiens, mais combien adoucie ! Vous n'avez eu à nous exposer que les fautes extérieures. Si vous avez pêché par pensée ou par désir, c'est à votre confesseur que vous devez en réserver l'aveu.

« Les manquements à la règle dont vous vous êtes accusée sont légers, sans doute. Cependant, efforcez-vous de les éviter désormais. Lutter courageusement contre le démon sur de petits objets c'est l'empêcher de nous attaquer sur des points importants. Ou plutôt tout est important dans la voie de la perfection, et vous savez le mot du Psalmiste : « Il n'est rien de petit dans la maison du Seigneur. »

« Peut-être avez-vous oublié quelques fautes. Celles-là, vos sœurs vont vous les rappeler, non pas pour vous causer de la peine, mais par esprit de charité. Vous indiquer les moyens que l'Ennemi emploie à vous surprendre, c'est la meilleure façon de vous mettre en garde contre ses ruses et ses malices. »

— Mes sœurs, si quelqu'une de vous connaît une faute que notre sœur Evangéline ait oubliée dans sa coulpe, qu'elle lève la main.

Les religieuses se regardaient les unes les autres. Aucune main ne se levait. On entendit un son de cloche.

— Mes sœurs, rendez-vous modestement deux à deux, les bras croisés et les yeux baissés, à la cour de récréation... Vous, madame Evangéline, relevez-vous et restez.

***

Dès qu'elles furent seules, la vieille supérieure vint à sa jeune compagne.

— Ma fille, ma chère fille, vous courez un danger terrible. Je n'ai pas voulu parler devant vos sœurs; je craignais de les scandaliser. Mais il faut absolument que j'arrache la mauvaise herbe qui grandit dans votre cœur, l'amour du monde. Si je la laissais croître, elle étoufferait bientôt toutes les saintes pensées, toutes les nobles résolutions.

« Déjà, dans vos prières, vous êtes distraite bien souvent. Vous ne pensez pas assez à Dieu, parce que vous pensez trop au monde, c'est-à-dire au diable.

« Le monde est le diable habillé », a dit notre sainte fondatrice, la Vénérable Louise de Fermont. Avez-vous remarqué que le mot *monde* est le mot *démon*, à peine masqué, retourné seulement ?

« Et le monde, pour vous tenter, pour vous attirer dans l'abîme, a pris sa forme la plus séduisante et la plus terrible, celle d'un jeune homme dont les yeux brillent et dont les paroles mentent, comme toute tentation. Diable veut dire trompeur. »

— Oh! ma mère... s'était écriée la sœur Évangéline, les yeux pleins de larmes.

— Oui, je suis votre mère et je vous aime, et je veux vous sauver du danger. Ayez confiance en moi. Répétez-moi les paroles caressantes et fausses de ce jeune homme avec qui vous avez causé si

longtemps dans le train, profitant de l'encombrement qui m'avait reléguée à deux places de vous.

Mais la petite sœur pleurait, sanglotait :

— Je suis bien coupable, ma mère ! Je n'ose pas, je n'ose pas..

— Allons, mon enfant, prenez courage... Non ?... vous ne pouvez pas ?... Eh bien ! écoutez. Je vais, moi, votre supérieure, vous faire une confession à peu près semblable à celle que vous me devez... Vous oserez ensuite.

La vieille, toute ridée et si blanche, rougit un peu. Et dans ses yeux éteints s'alluma comme un reflet vivant. Elle reprit :

* * *

J'étais bien jeune alors. On me disait jolie. Quand nous traversions la petite ville, je souriais parfois à mon image qui passait dans la glace d'un magasin.

Un jour, dans la diligence, — car je vous parle d'avant les chemins de fer, — un jeune homme assis en face de moi me parla d'une voix douce. Il me dit qu'il faisait très beau et que le soleil brillait beaucoup. Je lui répondis qu'il fallait en remercier la divine Providence.

Il se tut quelques instants. Puis il déclara qu'il faisait décidément trop chaud. Je lui fis observer qu'il fallait se soumettre aux volontés de Dieu.

Je ne sais quoi dans sa figure fine et un peu triste, dans ses gestes rares et gracieux, dans sa voix lente et mélancolique m'attirait vers lui.

Comme il se taisait de nouveau, je repris la conversation, remarquant que, sans l'amour de Dieu, la vie serait insupportable.

— Surtout la vie de couvent ! interrompit-il avec un sourire qui me déplut.

— Qu'en savez-vous ?

— J'ai passé deux ans en religion.

— Et vous avez brisé les liens sacrés ! Et vous avez oublié vos vœux perpétuels !

Il répliqua, le misérable orgueilleux :

— Il le fallait. J'avais besoin de vivre une vie véritable, une vie vivante et agissante. J'ai fait mon devoir. Dieu ne m'avait pas

créé, avec mes grands instincts d'activité, pour que je reste enfermé dans un monastère. Je ne devais pas laisser la lumière sous le boisseau. Quand le Seigneur allume le feu de l'intelligence, il veut qu'il brûle. Le serviteur à qui il a confié dix deniers n'a pas le droit de les enfouir sous la terre.

Ces horribles paroles me paraissaient belles. Une tentation entrait en moi d'imiter l'abominable révolté. L'orgueil m'insinuait que moi aussi j'avais reçu des dons à faire valoir, que je n'avais pas le droit de les laisser improductifs dans l'ombre d'un cloître. Mais comment en sortir? Et ces mots m'échappèrent, qui répondaient à ma pensée, non à ses paroles :

— C'est bien difficile!

Il s'écria :

— Rien n'est difficile quand il s'agit du grand devoir à remplir, quand il s'agit de se reconquérir, de redevenir une personne.

Je le poussai du genou en chuchotant :

— Plus bas!... Prenez garde à la supérieure. Elle est un peu sourde, mais elle fait tout son possible pour nous entendre.

Oh! combien j'ai honte, ma chère fille, lorsque je me rappelle mon péché. Je faisais cause commune avec un ennemi de Dieu. Mon genou avait pressé le genou d'un homme!

Je sentais du feu circuler en moi. J'étais tout émue, affreusement, — et délicieusement, hélas!

Lui, me regardant comme dans une extase, m'engageait au courage. J'avais, disait-il, des yeux trop brillants et un esprit trop vif pour rester enfermée parmi ces nonnes laides ou vieilles.

Enfin... Ma pauvre enfant! dois-je vous confesser tout mon crime?... Oui, sans doute, parce qu'il est plus grand que le vôtre et que vous n'hésiterez plus devant un aveu moindre.

A force de protestations d'amour, le misérable flatteur m'arracha la promesse de quitter le couvent et de l'épouser. Il reviendrait m'enlever dans quelques jours. Je me laissai entraîner à lui donner les détails nécessaires et il affirma que la hauteur des murs ne prévaudrait pas contre son adresse et ses habiletés.

Au jour et à l'heure fixés, je réussis à sortir du dortoir sans que personne s'en aperçût. Dans le jardin, au pied du mur, j'attendis longtemps.

Mon émotion trop forte m'avait forcée à m'asseoir. Je tremblais de tous mes membres. Une grande angoisse me secouait. Je ne savais ni ce que je désirais, ni ce que je craignais.

Je regrettais la vie douce et sainte du couvent. Et pourtant je m'irritais à l'idée que le jeune homme peut-être m'avait déjà oubliée, avait renoncé à la dangereuse entreprise.

Je me dressai toute frissonnante, et j'écoutai. Contre le mur, un bruit de frottement. On eût dit que quelqu'un, sans échelle, sans aide d'aucune sorte, avec une souplesse d'animal rampant, grimpait.

Une voix que je reconnus demanda :

— Etes-vous là ?

Je répondis, haletante d'effroi et d'amour.

— Oui.

Je regardais le haut de la muraille. Il me semblait à chaque instant, dans la nuit épaisse, voir surgir la tête du courageux bien-aimé.

Il n'était pas au bout des obstacles, car il se plaignit :

— C'est plus haut que je ne croyais. Et pas de place où poser le pied.

Je dis des mots étranges :

— Venez vite. Je vous aime.

Mais presque aussitôt je suppliai :

— Allez-vous-en, je vous en prie. Renoncez à ce crime. Ayez pitié de moi et de votre propre salut.

La voix répondit, vaillante :

— Je vous aime et vous m'aimez. Vous serez à moi, malgré tout.

Et le bruit de rampement continua. J'entendais aussi une respiration essoufflée.

Puis de brusques silences de quelques secondes annonçaient un obstacle, une difficulté.

Je me taisais pour ne pas le distraire, ne pas augmenter un danger que je sentais terrible.

— J'y suis ! dit la voix.

Et une main toucha la crête de la haute muraille.

Mais j'entendis un plâtras tomber. Et je m'évanouis parce qu'un blasphème venait d'éclater, parce qu'une chute lourde venait d'avoir lieu et que maintenant un râle continu, de l'autre côté du mur, me pénétrait jusqu'aux moelles.

J'ignore combien dura mon évanouissement. Quand je revins à moi, le silence de la nuit était absolu. Je pouvais croire que j'avais rêvé un affreux cauchemar. Je rentrai au dortoir, je me couchai, je ne dormis point.

J'espérais que, blessé peu gravement, le sacrilège amoureux était reparti, obéissant à l'avertissement du Dieu jaloux.

*
* *

Le lendemain était un dimanche. Le vieil aumônier paraissait ému en disant sa messe. Il tremblait en montant en chaire. Son sermon fut court, mais bien terrible, pour moi surtout.

« Mes chères sœurs, nous dit à peu près le vénérable prêtre, je me proposais de vous parler de la perpétuité des vœux, de vous montrer combien Dieu est jaloux et exige qu'on tienne rigoureusement les promesses qu'on lui fit. Un événement récent me dispense de tout discours sur ce sujet. Le simple récit de ce qui vient d'arriver contre le mur même de notre jardin sera plus éloquent que toutes les considérations. »

Le vieillard raconta qu'un jeune homme, un voleur, avait essayé de pénétrer dans le couvent. La Providence l'en avait empêché. Ce voleur était un ancien Frère des Écoles chrétiennes, qui avait jeté le froc aux orties.

« Dieu, ajouta le prédicateur, l'a puni terriblement. Son premier crime a été suivi d'un second, car toujours, suivant le mot de l'Esprit-Saint, l'abime appelle l'abime. Et au milieu de son dernier crime, la main de Dieu s'est appesantie sur lui.

« Le misérable, en essayant d'escalader le mur, est tombé si malheureusement que ce matin les passants ont trouvé son cadavre encore chaud. C'était un spectacle horrible : par le crâne ouvert, la cervelle coulait. Le renégat a dû souffrir affreusement : la miséricorde divine lui a envoyé, avant la mort, la douleur qui pouvait peut être le pousser au repentir. Mes sœurs, prions pour lui. »

Je ne priai pas ce jour-là, j'étais dans un état épouvantable. J'aurais voulu pleurer, j'aurais voulu crier comme une mère qui vient de perdre son enfant. Et il fallait retenir mes cris, et il fallait retenir mes larmes !

J'eus un mois de douleur silencieuse, contenue, sauvage, qui, si Dieu n'était si bon, m'eût conduite à la folie.

Mais le temps apaise tout, sauf le remords. Peu à peu, je compris que le Très-Haut m'avait châtiée en père et que, tout en me punissant, il m'avait sauvée.

Depuis j'ai offert au Seigneur toutes mes œuvres et toutes mes prières pour le salut de cette âme. J'ose espérer que le Bon Maître a prévu mes supplications, les a acceptées d'avance et a donné à ce pauvre pécheur la contrition parfaite. C'est la grâce que je lui souhaite.

D'une voix faible et entrecoupée de sanglots, la sœur Évangéline avoua à son tour.

La supérieure lui donna des conseils pratiques pour repousser la tentation : des oraisons jaculatoires toutes puissantes, ne jamais rester inoccupée et, dans tout travail manuel qui laisse la pensée libre, réciter des *Ave Maria* sans interruption, en latin bien entendu.

Puis, très émues, les deux pauvres filles se donnèrent le baiser de paix.

Quand la sœur Évangéline fut sortie, la vieille religieuse tomba à genoux et, la figure dans les mains, s'écria :

— Mon Dieu, mon Dieu, quand donc me pardonnerez-vous ?... Après trente-cinq ans de larmes et de prières, ne m'avez-vous pas laissé succomber à un nouveau péché ? N'y a-t-il pas une faute dans la joie mauvaise que j'ai éprouvée à raconter mon crime, dans la joie étrange que j'ai ressentie à entendre raconter un crime qui délicieusement me rappelait le mien ?

Et, dans des sanglots, elle répéta longtemps la phrase du *Pater :*

— Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal !

LÉO CHARADE.

QUAND ON PENSE

J'aime les petits coins ombreux,
Pleins de calme, où, le cœur tranquille,
Loin des bruits troublants de la ville,
J'essaie un instant d'être heureux.
Je ne crains pas que le silence
Pèse d'un poids trop lourd sur moi
Et jette en mon âme un émoi :
On n'est jamais seul quand on pense.

Quand l'air se charge des parfums
De mille fleurs fraîches écloses;
Quand je vois des nuages roses
Flotter sur mes rêves défunts;
Dans une douce somnolence
Qui plaît à mon esprit lassé,
J'écoute les voix du passé :
On n'est jamais seul quand on pense.

Se dégageant du flot impur
Des passions et de la haine,
L'Idée apaisante et sereine,
Lentement, monte vers l'azur.
Et je vis avec l'espérance
Qu'un jour les peuples, plus humains,
S'aimeront, se tendront les mains :
On n'est jamais seul quand on pense.

Tout disparaît : richesse, orgueil,
Temps des frimas, saison des roses ;
Le néant apparent des choses
Est pour l'homme un suprême écueil.
Je me tourne avec confiance
Vers un idéal de bonté,
De justice et de vérité :
On n'est jamais seul quand on pense.

GUSTAVE HAREL.

LA JOLIE MAISON

Imperceptible au fond du vaste horizon, sur le flanc touffu du coteau, semblable de loin, dans les verdures qui l'enfouissent, à quelque nid d'oiseau suspendu dans les feuilles, toute petite, haut perchée elle domine, au dessus du village qu'on dirait culbuté de la pente au bord de la rivière. Et la plaine aux champs bariolés qui s'étend à ses pieds, entre l'U majuscule de la Marne, et la Marne elle-même dessinant sa grande lettre claire en jambages bleus, au long des collines que les bois font frisées, et les deux ponts du chemin de fer, menus là-bas comme des joujoux, et la voie en courbe où courent, pareilles à des fourmis, les locomotives, et le clocher qui, derrière une bosse de terre, se hausse au dessus de l'invisible bourg, et le ciel qui s'ouvre de tous les côtés à en donner le vertige, tout semble lui appartenir, être une dépendance d'elle et comme son domaine à elle, à la petite maisonnette, imperceptible au fond du vaste horizon, qu'elle-même contient tout entier dans l'œil de sa lucarne ronde.

— En somme, une bicoque, monsieur Cate...

Sensible dans l'orgueil de sa maison, M. Cate fronce ses joues maigres, comme si on les pinçait.

— Oui, mais la vue!...

Inertes, les paysans le laissent admirer, aveugles quant à eux à la beauté de l'horizon. De la terre, ce qui pousse dessus les intéresse seul; toujours courbés sur le sol, ils n'en voient que les mottes de terreau et la pointe de leurs sabots quand ils marchent, ou les croupes rousses du bétail qui va devant. Dans le village toutes les maisons se font face et tournent le dos au paysage.

— Une belle vue, v'là grand'chose! Voir les terres, c'est pas les avoir.

Mais M. Cate cligne de l'œil, des deux yeux même, de toute sa longue figure astucieuse de polichinelle. En son air supérieur et vexé d'incompris et sous ses lunettes il ricane. Parlez, mes patauds!

Généreusement il les excuse. Pour comprendre sa maisonnette et l'estimer à sa valeur, il faut avoir le sens artiste.

Dans le village, pour les gens du pays, elle vaudrait peut-être 5.000 francs, peut être pas. Mais pour quelqu'un qui la comprendrait, un amateur riche, un peintre, un poète...

— Elle vaut 50.000 francs comme un sou.

Et c'est bien là-dessus qu'il compte. M. Cate, car cette maisonnette dont il a découvert le site sauvage, le pittoresque et l'horizon, qu'il a fait élever avec ses minces économies, dans un endroit où personne avant lui n'eût jamais pensé à bâtir, cette maisonnette, gentiment construite, en chalet, avec des sentiers dans les bois, des cavernes dans les roches, un kiosque où prendre le café, cette maisonnette, chérie de M. Cate comme son chef-d'œuvre, et qu'il habite provisoirement, n'est pas pour lui. C'est une spéculation. Elle représente actuellement toute sa fortune, sa fortune future, celle que l'amateur inévitable, gourmet des beautés de la nature, ne manquera pas sous peu de verser à M. Cate pour son acquisition enthousiaste.

— Maintenant, ma vieille, a dit M. Cate à sa femme, le chalet une fois construit, notre fortune est faite. Nous n'avons plus qu'à nous croiser les bras et à attendre.

Et la première année s'est écoulée sans impatience, dans une attente qui n'a pas semblé trop longue à M. Cate. A y demeurer, il a pris de plus en plus goût à la maisonnette.

— Si nous étions riches, nous la garderions pour nous, nous n'en voudrions pas d'autre.

Il n'est pas pressé.

— J'aime mieux ne rien précipiter et la vendre son prix.

Mais la seconde année a vu le bout des économies de M. Cate.

— Retournons à Paris, propose sa femme, tu reprendras ton métier.

Seulement M. Cate, qui s'est habitué à garder les bras croisés, ne se les décroise pas facilement. C'est si agréable aussi de vivre à la campagne, en propriétaires. Et puis M. Cate s'est attaché au pays.

— Avec de l'activité on se tire d'affaire partout, émet-il sentencieusement, ici comme ailleurs.

Par malheur, son activité ne trouve pas aisément à s'employer dans le village, et c'est à peine si ses qualités de beau parleur, jointes à son talent pour la chansonnette, lui valent de loin en loin

quelques repas de parasite. Sans Mme Cate, qui courageusement a pris le parti d'aller en journée faire la couture et au besoin le ménage chez les paysans riches, M. Cate ne vivrait plus, il dépérirait dans sa maisonnette précieuse.

Et malgré tout il dépérit. L'été suivant a verdoyé sans amener plus que les autres cette floraison miraculeuse : l'amateur artiste qui enrichira M. Cate en lui achetant son horizon. Sans que M. Cate pourtant, héroïque bien qu'amaigri, se décourage, inébranlable dans ses espérances, avec je ne sais quoi de châtelain dans l'âme qui résiste à tout, même à l'inutilité expérimentée des perfectionnements qu'il vient d'apporter à la tenue du chalet.

Ainsi, à la porte, à côté d'un crayon attaché au bout d'une ficelle, comme le gobelet des Wallace, il a posé contre le mur une ardoise, en haut de laquelle est tracée l'indication suivante : « Prière aux visiteurs d'écrire leur nom, en cas d'absence du propriétaire. » Mesure économique au point de vue des cartes, et qui permettrait en tout cas à M. Cate, qui est poli, de rendre les visites faites, car il aime à rendre visite, de préférence un peu tard, au moment du diner pour lequel il reste facilement, si peu qu'on l'y encourage, et même quelquefois en dépit des découragements. Mais c'est curieux comme l'ardoise reste vierge, sans un mot écrit dessus, comme s'il ne venait jamais personne.

Une autre précaution qu'a prise encore M. Cate a été d'installer au bas de la pente sur laquelle sa maison est juchée un petit drapeau, et une boite dont il n'y a qu'à lever le couvercle. Si le petit drapeau est fièrement, tout droit arboré, cela veut dire : quatre livres de pain, que le boulanger en passant n'a qu'à déposer dans la boîte. Si le drapeau est couché, cela veut dire : deux livres seulement. Et la chose a été bien entendue avec le boulanger. Comment se fait-il cependant qu'il n'y ait jamais de pain dans la boite et que le boulanger ne s'arrête avec sa voiture, en dépit du drapeau, que si Mme Cate se trouve là en personne, pour lui donner sa monnaie, en échange de la miche brune ? On lui a pourtant bien expliqué.

— Mais c'est si routinier, ces êtres-là !

Cet été pourtant, de nouvelles espérances s'avivent en M. Cate. Pour rendre service et aussi moyennant quelque salaire, il apprend la natation à de jeunes Parisiens, en villégiature aux environs. Communicatif, il s'est lié avec les familles auxquelles il vend, un

peu cher, le poisson frais qu'il pêche. Et on est venu voir sa maisonnette, ses grottes, sa vue.

— Quel site charmant!

— On demeurerait là toute sa vie!...

— La maison de mes rêves!

— Et quelle perspective!

Ce n'étaient que roucoulements. Ces dames surtout s'extasiaient. Le cœur de M. Cate a battu.

— C'est à vendre, a-t-il insinué.

Mais personne n'a parlé d'acheter.

Vont-ils donc finir là, de misère, dans la jolie maison, devant l'horizon magnifique? M. Cate a-t-il bâti son mausolée dans son chef-d'œuvre, et doit-il en mourir comme tant d'autres? Peut-être. Mais M. Cate ne cédera pas, et à la proposition d'un carrier qui veut lui acheter 2,000 francs sa propriété artistique, pour en exploiter la pierre d'ailleurs excellente, M. Cate, famélique, répond par un ricanement de mépris, qui met en fuite le vandale.

— Tiens bon, ma vieille, fait M. Cate à Mme Cate qui n'en peut plus; tiens bon. Nous serons récompensés. Je suis sûr qu'il viendra quelqu'un.

Et il semble que son pressentiment se réalise. Voilà qu'il vient en effet quelqu'un, en bicyclette, une folle petite femme, rieuse, vive, pimpante, en culotte de zouave, avec un diable-au-corps de verve, de gaieté, d'exubérance. Un jeune homme calme, méthodique, l'accompagne, son jeune mari, M. Bertier, toujours un peu en arrière d'elle et en extase, et virant à ses caprices comme le papillon à la brise.

M. Cate qui, de sa loge aérienne, guette derrière ses lunettes les nouveaux arrivés, les voit, un jour de beau soleil, laisser leurs bicyclettes sur la route, gravir la pente raide, monter à l'assaut de sa maisonnette.

Sur sa longue jambe maigre, de là-haut, il imite le héron de la fable :

— Des calicots en goguette. Jamais des artistes! Ce ne sont pas eux qui achèteront.

Quand, essoufflée, rose jusqu'au bout des oreilles, avec un babillage clair qui s'entend du village, des rires qui réveillent dans leurs cachettes et font causer tous les oiseaux du bois, la petite dame émerge en ses culottes militaires, et tout de suite, comme une folie d'enfant, avec je ne sais quels mille bruits de

grelots dans la voix, telle que si on la tournait, émet une véritable musique de ravissement :

— Oh! la jolie maison! Et les grottes! Et le kiosque! Et la belle vue!... Oh! regarde, Maurice, la belle vue, et la Marne, et le chemin de fer... Et qu'elle est drôle, cette maison, toute seule dans les bois! Oh! Maurice, comme on serait bien là, tous les deux, toujours, au moins l'été...

— Louons la, dit Maurice; nous voulions en louer une.

— Oh! oui, tu veux bien?

— C'est qu'elle n'est pas à louer, dit M. Cate, commençant à dresser l'oreille et bâtissant déjà toutes sortes de plans astucieux derrière ses lunettes.

La petite dame ne se décourage pas, secoue sa blonde tête capricieuse.

— Eh bien! achète-la, Maurice. Nous viendrons tous les étés, ce sera charmant; le pays est délicieux. Tu as déjà parlé d'acheter une maison de campagne.

— C'est que, dit Maurice, elle n'est peut-être pas à vendre non plus...

— Non plus, fait M. Cate avec effort, mais machiavélique devant l'occasion. Je l'ai construite pour moi et je l'habite. C'est une maison originale, pittoresque et dont l'horizon seul vaut très cher. C'est, si je puis dire, dans son genre, un objet d'art.

— Oh! Monsieur, interrompit la jeune dame, avec une petite moue volontaire, vendez-nous-la tout de même, nous la paierons ce qu'elle vaut.

— J'aurais de la peine à m'en séparer, dit M. Cate, exagérant une voix désintéressée. Il me faudrait un bon prix pour me décider.

— Combien? demande Maurice.

M. Cate hésite un moment, puis se lance :

— Il me faudrait 25.000 francs.

Mais il descendrait bien à 10.000 et même un peu au-dessous, si c'était nécessaire, car au fond il est bien découragé, M. Cate.

— C'est un peu cher, constate Maurice.

— Mais non, Maurice...

La jeune femme a passé son bras autour du cou du jeune mari, elle l'embrasse, avec des yeux qui câlinent...

— Oh! Maurice, dis, achète...

Elle est vraiment charmante, M. Bertier est riche et, depuis quinze jours qu'il est marié, toutes ses ordinaires facultés com-

merciales se trouvent annihilées par l'extase exclusive où il vit dans la contemplation d'Hélène.

— Eh bien ! c'est convenu, fait-il.

— A condition que nous habitions la maisonnette de suite, tout de suite...

— Vous y coucherez ce soir, fait M. Cate, si vous le désirez. Nous pourrons signer quand vous voudrez, j'ai là du papier timbré.

. . . . . .

Et M. Cate ne peut y croire. A chaque moment il a peur que Maurice ne se ravise, que le caprice de Mme Bertier ne se démente, que la convention ne soit dénoncée. Ce n'est que le jour où tout est conclu chez le notaire de la ville où, un à un, M. Cate a empoché les billets bleus, qu'il se sent rassuré sur son bonheur. Et comme un vieux pigeon maigre, il se rengorge.

Son sens artiste ne l'a pas trompé. Voilà ce que c'est que de tenir bon !

Maintenant ils en ont assez pour finir tranquillement leur vieillesse, eux deux, Mme Cate, qui n'ira plus en journée chez les gens du pays. Ils vont louer une bicoque de villageois au bord de l'eau, cultiver un bout de jardin, vivre en rentiers, sans souci, pour de bon.

Joyeusement ils déménagent leurs quelques frusques, laissent la place libre aux nouveaux propriétaires qui font venir de Paris des meubles mignons comme des jouets, et transforment la maisonnette en une boite de poupée. En dépit de la pente ardue à grimper pour y parvenir, de l'exiguïté des chambres, Hélène ne se lasse pas de se ravir, se complait tous les jours et embrasse Maurice dans tous les coins, par reconnaissance.

— Un vrai nid d'amoureux là-haut, fait M. Cate, paternel.

Habillé de neuf ainsi que Mme Cate, il promène son triomphe par tout le village, rend enfin les soupers d'autrefois et goguenarde?

— Hein ? Croyez-vous qu'on l'a achetée, ma vue ? Croyez-vous que ça vaille quelque chose, de la perspective ? Il n'y a pas que les choux, voyez-vous.

On hoche la tête, on trouve M. Cate très fort.

— Ben sûr. Seulement, fallait des gens comme ça, qui ne regardent pas à l'argent, et un caprice de la petite dame.

Pourtant à la longue tout s'use, même le contentement, même

l'orgueil de M. Cate ; et, au bout d'une quinzaine, il se surprend quelque mélancolie, le nez levé vers la petite maison haut perchée, blanche au flanc vert du coteau, au dessus du village.

A habiter si bas maintenant, au niveau de la rivière, avec tout le monde, il se sent humilié. L'horizon trop court gêne sa vue habituée à un large espace ; il se sent, comme il dit, étriqué, et l'air même semble lui manquer. Tout au fond il regrette sa maisonnette.

— Oui, je la regrette, avoue-t-il.

C'est sa création. Il s'y est attaché. Et il garde une tristesse de l'avoir aliénée.

Mme Cate a beau dire :

— C'est pourtant bien plus commode ici. On n'a pas à escalader toujours cette maudite côte, et le boulanger n'oublie jamais de déposer son pain.

C'est plus fort que M. Cate. Il ne se résigne pas. Et un jour il se risque. Il voudrait au moins la revoir de près. Il se fait beau, se lustre et monte là-haut rendre une visite à « ses jeunes propriétaires ».

Il les trouve satisfaits, sous le kiosque : Maurice en contemplation devant Hélène suivant son habitude, Hélène babillante, tourbillonnante, toute musicale de gaieté et de plus en plus enthousiaste de la maisonnette.

— Elle est un peu petite, mais si gentille ! Voyez, nous avons planté des fleurs, nous embellissons. Il n'y a que le jardin qui est tellement en pente que j'ai toujours peur de rouler en bas comme une petite boule ; on dirait qu'on est sur un toit, et pour les bicyclettes, ça n'est pas commode. Maurice voudrait installer un ascenseur. Mais ça ne serait pas nature. Il n'y a pas d'ascenseurs dans la nature.

M. Cate approuve, avec son sens artiste. Au fond il n'écoute guère, il regarde sa maison, devenue celle d'autrui, plus coquette encore avec les rideaux japonais qui ornent les fenêtres, les papiers frais, les tentures neuves, les meubles jolis entrevus par les croisées ouvertes. Il la retrouve plus belle encore qu'il n'avait pensé. Et la vue, dont il est déjà désaccoutumé, le surprend par sa profondeur, sa variété, l'U clair de la Marne et les fourmis du chemin de fer sillonnant la plaine bariolée... Il soupire.

Comme il voudrait que la maison fût encore à lui, avec l'argent s'entend ! Distrait, il suit à peine le bavardage d'Hélène.

— Ce que nous allons faire encore, continue-t-elle, c'est creuser les grottes ; elles ne sont pas assez profondes ; il y a juste de quoi entrer et puis elles se trouvent bouchées. Nous allons déblayer.

— Gardez-vous en bien, dit M. Cate.

— Pourquoi? demande Hélène. Risquerions-nous d'ébouler le côteau ?

— Ce n'est pas ça, dit M. Cate. Mais il ne faut pas déranger les morts.

— Il y a donc des morts dans les grottes ?

— C'est comme un cimetière, fait M. Cate, pas fâché de déranger les nouveaux occupants dans la béatitude de leur possession dont il reste jaloux. En 1814 on y a enterré je ne sais combien de cosaques tués dans un petit combat aux environs d'ici.

— Des cosaques !

Hélène a pâli et regarde vers les cavernes, d'un air effrayé, la main devant sa bouche, comme pour se garer.

— Des morts! Maurice tu entends?

— Oui, dit Maurice. Qu'est ce que ça fait, puisqu'ils sont morts?

— Qu'est ce que ça fait? Mais ça fait tout. Ça fait que je ne veux pas rester ici s'il y a des morts, et des cosaques encore! C'est épouvantable, si près, chez nous, dans cette solitude, dans ces rochers. Je n'en dormirai pas... je n'en mangerai plus... Maurice, Maurice, ça n'est pas possible...

Elle semble tellement émue que M. Cate, qui a dit la chose machinalement, sans y mettre autrement de malice éprouve sur le moment un remords et, pour rassurer la jeune femme :

— Oh ! vous savez, on m'a dit ça autrefois dans le village et je n'y songeais plus depuis longtemps. Après tout, je n'ai jamais été y voir. Il n'y a peut-être rien derrière ces pierres que deux ou trois vieilles chouettes inoffensives.

Mais Hélène ne se rassure pas.

— Oh ! si, si... on vous l'a dit, ce doit être vrai... C'est effrayant... effrayant, il me semble qu'ils vont sortir, que je vais les voir avec leur grande barbe...

— En tous cas, poursuit M. Cate avec bienveillance, quand bien même il se trouverait là des cosaques enterrés, il n'en resterait plus aujourd'hui que quelques squelettes incapables de vous nuire.

Mais le mot squelettes, maladroitement échappé, achève le mal, détermine la crise; Hélène, toute blanche, s'est rejetée convulsivement sur Maurice dans une attaque de nerfs.

— Vite, de l'eau, du vinaigre.

— C'est ça, bassinez lui les tempes; moi je lui tape dans les mains...

— Ça passe...

Hélène en effet revient à elle, un peu de rose aux joues, en un petit air alangui et convalescent qui attendrit Maurice jusqu'aux larmes.

Et, d'une voix endolorie, suppliante.

— Oh! Maurice... tu m'emmèneras... je ne savais pas cette chose affreuse... j'ai horreur maintenant... je ne pourrais jamais rester, vivre ici, je mourrais, bien sûr... allons-nous-en, emmène-moi...

— Comme tu voudras, ma chérie, concède Maurice, flegmatique dans sa tendresse à tous les caprices d'Hélène. Mais est-on bien certain de la chose, seulement.

— Dame! fait M. Cate, plus affirmatif, sans pitié maintenant devant les effets d'une révélation dont il commence a espérer un résultat qu'il ose à peine formuler en lui-même. Dame! Tous les gens du pays l'assurent et le maitre d'école lui-même me l'a affirmé.

— On pourrait pratiquer des fouilles, dit Maurice.

— Oh! non, non! s'écrie Hélène. Comme a dit M. Cate, il ne faut pas déranger les morts. Et vois-tu si, en fouillant, tu déterrais un grand vilain, odieux cosaque, tout en os?... Mais je ne coucherai pas ici ce soir, pense donc; la nuit, ce serait terrible...

— Comme tu voudras pour ce soir, ma chérie.

— Oh! ce soir ni les autres...

— Vous auriez pu au moins m'avertir, observa Maurice.

— Y pensais-je? s'exclame M. Cate.

Et pourquoi s'en faire un épouvantail?

N'y a-t-il pas plutôt dans cette crypte à cosaques un intérêt historique, un sujet de patriotique inspiration, un élément de drame enfin, susceptible encore de rehausser la valeur artistique de sa maison?

Mais il pérore seul. Les jeunes gens sont rentrés. Hélène déjà fait ses malles.

Un peu vexé, M. Cate redescend la côte, ragaillardi peu à peu cependant par une idée encore confuse qui grandit dans sa tête, plisse sa longue figure astucieuse, lui donne son air sardonique et polichinelle des bons jours.

— Ce n'est peut-être que la surprise du moment, je sais bien.

C'est une petite capricieuse. Aujourd'hui elle a peur des cosaques, demain elle en rira, après demain elle voudra les déterrer et fera collection de leurs sabres.

Une espéracce occulte persiste malgré tout, car sa gaieté ne le quitte pas. Il fredonne en retrouvant Mme Cate.

— Tu es bien joyeux, observa-t-elle.

Mais M. Cate ne dit rien. Et, de peur de parler, d'effaroucher la chance qu'il voit venir, il prend sa ligne, s'asseoit au bord de la rivière où il reste jusqu'au soir, immobile, profilé entre deux saules en longue silhouette philosophique, au muet rire de polichinelle.

* * *

Le lendemain matin il brandissait triomphalement, sous le nez de Mme Cate interloquée, une lettre avec une clef qu'on venait de lui remettre de la part de M. Bertier.

— Ha! ha! Elle est bonne, celle-là... Vive la Russie, madame Cate! Et bravo pour les cosaques!

Une lettre de Maurice, expressive en sa brièveté :

« Nous quittons le pays, nous n'y reviendrons jamais. Revendez la maison, à n'importe quel prix et trouvez un gardien pour l'habiter en attendant. »

Un gardien! M. Cate savait bien quel gardien il allait établir là, un gardien sûr, fidèle, incorruptible, incapable de déranger même un brin d'herbe.

— Nous remontons là-haut, Mme Cate! Nous avons l'argent et la maison. Tout ça, grâce aux cosaques.

— Quels cosaques?

— Ceux des grottes.

— N'y a jamais eu de cosaques.

— Jamais? quand le maître d'école en personne...

— Des blagues! on a voulu te monter le cou dans le pays au moment où tu parlais toujours de faire des fouilles partout pour trouver des choses *minrovingiennes*.

— Mérovingiennes, Mme Cate!

— Et on s'amusait de te voir creuser les grottes, à la recherche des cosaques, au moins jusqu'à une lieue sous terre. Ça aurait fourni du travail à quelques paresseux et on aurait bien ri dans le village. C'est justement la femme du maître d'école qui m'a avoué

la chose, il y a bien six mois, un jour que je lavais avec elle à la rivière.

— Fichtre! dit M. Cate. Pourvu que M. Bertier n'ait pas poussé depuis ses informations!

Il courait déjà. Mais les jeunes gens étaient partis de la veille, sans en demander davantage. La maison était close, les volets fermés. Personne ne l'habitait plus et M. Cate n'eut qu'à tourner la clef dans la serrure pour entrer comme chez lui.

— Sans compter le mobilier qui reste!

Le soir même M. Cate était réinstallé et prenait son café sous le kiosque, devant sa vue. Et tous les soirs, il est là, il domine de nouveau, il règne sur l'horizon, au dessus du village, à hauteur de la lune et face à face avec elle.

Par acquit de conscience il a accroché tout en bas un écriteau : *A vendre*. Mais c'est pour la forme. Il ne vendra pas, à aucun prix, jamais.

D'ailleurs il est tranquille. On ne trouve pas deux fois un caprice comme celui d'Hélène, un acquéreur commode comme M. Bertier. Et personne en effet ne se présente.

Quant aux grottes, qui sont fraîches, il en a fait sa cave ; des bouteilles noires s'alignent le long des roches ; il y en a, même en l'air, qui montrent leur cou dans des fissures. Il les appelle ses cosaques, familièrement.

Aujourd'hui c'est un homme gai qui a toujours le mot pour rire, ami de la jeunesse et de la calembredaine et renommé pour sa bonne humeur dans le pays.

HENRY FÈVRE.

L'AME DU JUGE [1]

(Suite et fin.)

Et, après une pause, parlant autant à M. Desplaces qu'à moi il continua :

— Tout à l'heure, quand je suis venu vous rejoindre dans ce cabinet, vous avez dû remarquer que je me trouvais sous l'influence d'une assez vive émotion. — J'étais ému, très ému, en effet parce que je venais d'apprendre que M. Ravaud avait envoyé son rapport concluant férocement à la culpabilité de M. d'Erigny, à la chambre des mises en accusation, et parce que je redoutais que notre intervention, en faveur du malheureux, ne se produisît trop tard, c'est-à-dire n'échouât devant la destruction des pièces dont nous convoitions la possession. — J'étais ému aussi parce qu'un incident très dramatique avait eu lieu, chez moi, ce matin, au sujet justement, de ces pièces. — La personne qui a révélé les lettres libératrices que je détiens, désormais, cette même personne qui est l'auteur de la trop fameuse lettre saisie chez M. d'Erigny, lors de son arrestation, et qui a servi de base accusatrice au rapport de M. Ravaud, s'est présentée ici, éplorée, affolée, réclamant mes conseils avant — c'était son intention formelle — d'aller trouver

Saisissant une pincette, il éparpilla les cendres qui garnissaient le foyer.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 26 août.

M. Ravaud, de se faire connaître publiquement, pour obtenir que l'innocence du comte fût proclamée. — Croyant pouvoir sauver son ami, tout en conservant l'incognito, l'anonymat, même devant moi, elle avait adressé à M. Ravaud les documents en question, persuadée que le juge, édifié par la nature de ces documents, n'hésiterait pas à abandonner les poursuites acharnées qu'il dirigeait contre M. d'Erigny, sans trop se préoccuper de l'identité de celle qui correspondait, ainsi, avec lui. — Mais, en constatant que M. Ravaud négligeait ces pièces, en apprenant qu'il n'en avait tenu aucun compte, puisqu'il conclut à la culpabilité de M. d'Erigny, elle a senti comme une terreur, comme une épouvante l'envahir ; et, faisant le sacrifice d'elle-même, bravant tout scandale, elle a résolu de se démasquer, afin qu'à sa voix, devant ses clameurs, ses protestations, une abominable iniquité ne pût être consommée. — C'est alors qu'elle est venue me trouver, afin que je la conseille, que je la dirige, que je la soutienne dans l'œuvre réparatrice qu'elle a entreprise. — C'est une coïncidence bizarre — tout n'est-il pas bizarre, en cette affaire ? — que cette jeune femme, dont vous me permettrez de vous taire le nom, car il est, désormais, inutile de le prononcer — c'est une coïncidence bizarre, dis-je, que cette jeune femme se soit présentée chez moi, au moment précis où vous-mêmes, mes chers amis, m'apportiez les moyens de sauver mon client. — Comme j'étais impatient de connaître le résultat des actes que nous avions nous-mêmes décidé d'exécuter, je l'ai, sans la

Je crus qu'il allait bondir, se précipiter sur moi.

mettre au courant de nos projets, dissuadée de voir M. Ravaud, lui insinuant, simplement, que d'une démarche suprême que je me proposais de tenter auprès de ce juge, résulterait, sans doute, la réalisation de ses espérances. — Elle a bien voulu consentir à m'accorder sa confiance, en cette circonstance; elle a bien voulu me promettre qu'elle attendrait le résultat de la démarche que je lui ai signalée, et, grâce à Dieu, son attente n'aura pas été longue, car je vais lui faire savoir que, dorénavant, elle n'ait plus à s'inquiéter de la situation de M. d'Erigny, qu'elle ait à se réjouir du succès de notre audacieuse aventure; car, vous devinez bien que je ne lui cacherai rien du dramatique incident auquel nous devons de pouvoir libérer son ami et la rendre heureuse.

Et Me Labussière eut un murmure :

— La rendre heureuse... Pauvre femme !.. Qui sait si ces lettres — si l'une de ces lettres, plutôt — celle que Mme d'Erigny a écrite — ne va pas briser son bonheur, lorsqu'elle sera sue du comte ?... Car un amour, si puissant qu'il soit, peut-il continuer de vivre, peut-il s'épanouir sur un cercueil, sur le souvenir d'un drame?

M. Desplaces prit, alors, la parole.

— Maître, dit-il, permettez-moi une question : au cas où, pour une cause quelconque, il eût été impossible à M. Maupin de se procurer les lettres confisquées par M. Ravaud, auriez-vous conseillé à l amie de M. d'Erigny de se présenter devant le juge ?

— Je n'aurais pas, certes, répliqua Me Labussière, après une seconde réflexion, laissé cette personne se livrer, sans défense, aux griffes de ce monstre, car il eût été fort capable de nier la réception de toutes lettres et d'arrêter la pauvre femme comme complice du comte. — J'aurais arrangé, combiné l'entrevue qu'elle voulait avoir avec M. Ravaud de façon à ce que cette entrevue ne pût avoir, pour elle, des conséquences néfastes. Mais je ne me dissimule pas que, d'un homme comme M. Ravaud, on peut tout redouter, et que j'eusse craint que de terribles complications résultassent de la démarche projetée.

— Et maintenant qu'allez-vous faire ?

L'avocat se redressa.

— Ce que je vais faire ?... Vous le demandez ?.. s'écria-t-il. — Je vais créer un scandale, un énorme scandale sur le nom de M. Ravaud, et nous allons rire... Ah! oui, nous allons rire...

— Un scandale ?...

— Oui, un scandale qui, je vous le jure, abattra pour toujours la

bête féroce qui guette ses victimes en un coin du Palais. — Vous comprenez qu'il faut en finir, avec cet homme, et le mettre dans l'impossibilité de continuer son petit trafic de douleurs humaines. C'est un fou dangereux ; je le ferai jeter dans un cabanon.

Timidement, à mon tour, je prononçai quelques mots.

— Et moi... moi... maître, fis-je, que vais-je devenir en tout cela... quelle va être ma situation ?

— Vous, mon cher enfant, déclara Me Labussière, vous allez tout simplement retourner à votre bureau, auprès de votre patron, et y reprendre vos fonctions comme si rien ne s'était passé, entre vous et lui, jusqu'à ce qu'un nouvel incident vous commande d'abandonner votre emploi. — Quoi qu'il advienne, d'ailleurs, je vous l'ai déjà affirmé, ne craignez rien ; ma main est dans la vôtre et l'on ne vous inquiétera pas.

Sur cette phrase qui me rassurait, quant à ma sécurité, M. Desplaces et moi nous nous levâmes, prêts à prendre congé de Me Labussière dont les préoccupations devaient être grandes en cette heure.

Selon son avis, je m'acheminai, en compagnie de mon ami, vers mon bureau, et nous nous séparâmes, à l'angle de la place Saint-Michel, après nous être entendus pour dîner ensemble, le soir même.

Décidément, nous ne nous quittions plus, M. Desplaces et moi.

Lorsque je m'installai, cette après-midi-là, devant ma table de travail, j'éprouvai l'appréhension angoissante de voir entrer, dans notre cabinet, M. Ravaud, car je pensais qu'alors il s'était, sans doute, aperçu de la disparition de sa clef et qu'entre lui et moi une scène dont je ne pouvais fixer la nature ou déterminer les conséquences était susceptible de se produire.

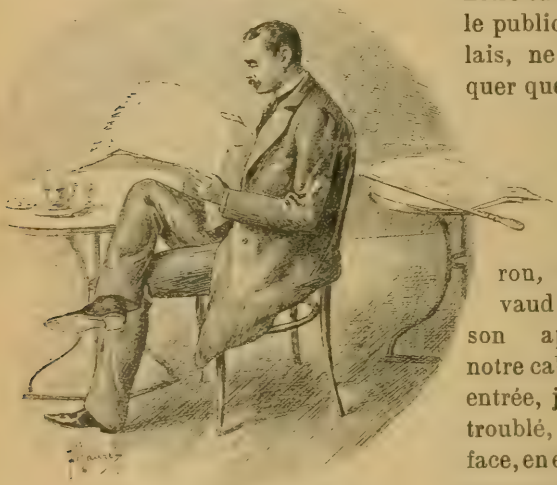
Mais mon anxiété, à cet égard, fut de courte durée. — L'un des garçons qui desservaient mon patron vint me remettre, quelques instants après mon arrivée, un billet par lequel M. Ravaud m'avertissait qu'il ne paraîtrait plus, dans cette journée, en son cabinet, étant retenu, chez lui, par des affaires personnelles.

Je ressentis un grand soulagement, dans mon esprit ainsi que dans ma chair, en constatant que je n'allais pas avoir à subir la présence de M. Ravaud, immédiatement après l'accomplissement d'un fait qui avait élevé, entre lui et moi, une barrière formidable et comme, dans la succession si dramatique des événements auxquels, depuis quelques mois, je me trouvais mêlé, je commençais

à m'habituer à considérer, sans trop d'appréhension, le bon et le mauvais côté des choses, je m'en remis au destin, au hasard, quant au résultat de ma prochaine rencontre avec mon patron.

Cette rencontre eut lieu, dans la matinée suivante, et elle déposa, en moi, un souvenir impérissable.

Je m'étais levé, ce jour-là, très ému, redoutant et souhaitant, en même temps, d'apprendre par les journaux, l'incident scandaleux que Me Labussière avait juré de créer autour du nom de mon patron, mais les feuilles parisiennes étaient muettes, encore, à ce sujet, et quand je fus dans notre cabinet, rien, dans le public ou dans le Palais, ne semblait indiquer que l'affaire d'Erigny allait avoir un épilogue retentissant.



Les informations du journal étaient fort exactes.

Il était 9 heures 1/2 environ, lorsque M. Ravaud fit, à son tour, son apparition dans notre cabinet, et dès son entrée, je vis qu'il était troublé, inquiet. — Sa face, en effet, était blême, comme s'il avait beaucoup souffert, depuis la veille, et sa bouche était agitée par des contractions incessantes, pareilles à celles qui la tordaient, durant les crises nerveuses que je lui connaissais.

Tout en observant mon patron, je songeais.

Pour être dans cet état physique lamentable, me disais-je, ou bien M. Ravaud a été frappé, hier soir, de l'un des accès de sa terrible folie, de son abominable névrose, et il a, sans doute, encore, joué avec sa guillotine, coupé le cou à quelques pauvres petites souris; ou bien il a constaté la perte de sa clef — de cette clef que je lui ai dérobée et que, maintenant, Me Labussière possède, avec les papiers que nous convoitions.

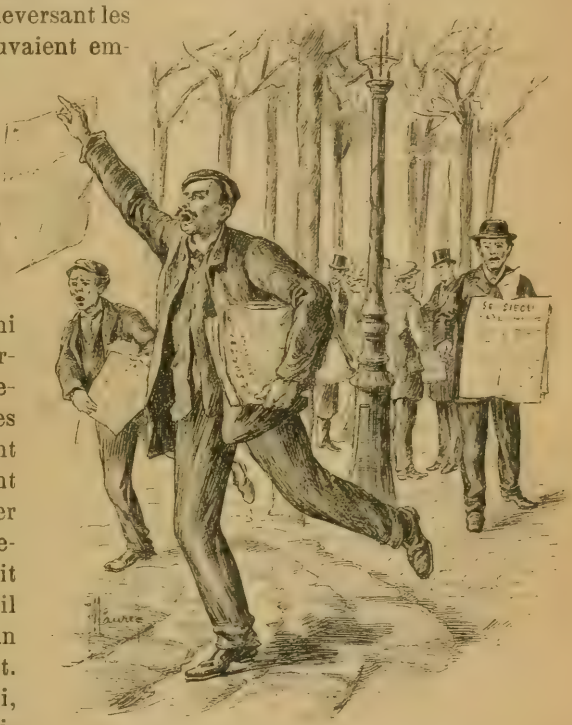
Je n'ai jamais su si, la veille de ce jour, mon patron avait guil-

otiné des souris, mais je ne fus pas long à être édifié sur la fièvre que faisait naître, en lui, l'absence de sa clef.

C'est à peine s'il me lança un salut, en s'avançant vers sa table, et je remarquai que, dès qu'il fut assis devant cette table, il se mit, avec une fébrilité extraordinaire, à en inspecter minutieusement ous les tiroirs ainsi que tous les oins, remuant, bouleversant les lossiers qui s'y trouvaient empilés, feuilletant, une à une, toutes es pièces que enfermaient ces lossiers.

Puis, il se leva, evint au milieu lu cabinet, rôda out alentour, à demi courbé vers le parquet, fouillant du regard les angles des murailles, déplaçant es meubles, faisant horriblement craquer es mâchoires, à mesure qu'il prolongeait et examen et qu'il n'en obtenait aucun résultat satisfaisant.

Il se dirigea, aussi, ers le foyer, et, saisissant une pincette, l éparpilla les centres qui le garnissaient, plongeant son regard dans l'épaisse couche le charbon calciné, avec une telle expression de douleur, de démence, qu'on eût dit qu'il tentait d'y rechercher comme un lambeau de son âme.



Tous ces titres étaient hurlés par les vendeurs.

Enfin, il se redressa, et, soudain, sa silhouette se détacha, auprès de moi, si lugubre, si macabre, que, je l'avoue, un sentiment de peur s'empara de moi, que j'eus un mouvement d'instinctif, d'involontaire recul.

J'entendis, alors, sa voix qui m'interpellait, comme cassée comme saccadée; et ayant porté sur lui mon regard, je vis que les commissures de ses lèvres laissaient échapper une bave sanguino lente.

— Xavier... Xavier... balbutia-t-il, n'auriez-vous pas trouvé ici, soit dans l'après-midi d'hier, soit ce matin, un objet... un obje auquel je tiens beaucoup?...

A ces mots, je sentis qu'un tremblement secouait tout mon corps et je compris qu'il m'allait être très difficile de dissimuler, à mon patron, la vérité du fait que j'avais créé.

— Cependant, comme j'étais désireux de retarder, le plus possible, entre lui et moi, la scène pénible que je prévoyais, je feignis l'étonnement devant sa question.

— Un objet?... murmurai-je; monsieur le juge a perdu un obje auquel il attache de l'importance? Je n'ai rien trouvé, ici, qui lu appartienne, mais s'il veut bien me dire de quel objet il s'agit...

M. Ravaud demeurait, auprès de moi, tout droit, livide, atrocement grimaçant sous les contractions nerveuses qui agitaient sa face. Il me sembla, tout à coup, qu'il se métamorphosait en un spectre diabolique, quand, en un geste d'automate, d'hypnotisé, il tendit vers mon bureau son bras gauche et, me montrant les papiers qui y étaient entassés, prononça :

— J'ai perdu, oui, la clef, la petite clef qui ouvre l'armoire en laquelle je serre mes dossiers... Voyez, Xavier, voyez vite, si elle ne se serait pas glissée dans vos affaires, sur votre table...

Mon patron s'effondrait, positivement, sous l'angoisse qui le torturait, en ce moment. Le spectacle de sa détresse me fit mal et je me reconnus incapable d'en supporter davantage l'expression.

Cet homme était un monstre et méritait, certes, la souffrance qu'il subissait, alors, la honte que Me Labussière allait déverser sur lui; mais je l'avais aimé, mais il m'avait aimé, mais j'avais peut-être été le seul être vivant pour lequel, en dehors des siens, il eût éprouvé quelque sympathie, et je ne voulus pas, au risque de le tuer, prolonger le supplice qu'il endurait.

Je me levai, je repoussai ma chaise, et m'éloignant de M. Ravaud afin d'être prêt à me défendre contre sa colère, si, en m'écoutant il allait se jeter sur moi, je déclarai :

— Il est inutile, monsieur le juge, que je cherche votre clef sur mon bureau... Il est inutile, aussi, que vous essayiez de la retrouver, car elle n'est ni chez vous, ni ici.

A ces paroles, une mousse rougeâtre jaillit presque de la bouche
e mon patron et se mit à glisser, en bulles produites par le souffle
aletant qui montait de sa poitrine, sur son menton, entre les poils
e sa moustache.

— Que dites-vous donc, Xavier, fit-il, en se tournant vers moi,
faré et par mon attitude et par mes paroles, que dites-vous donc,
on ami?...

— Je dis, monsieur le juge, répétai-je, que la clef de votre
moire n'est point ici.

L'accent du misérable devint pâteux.

— Elle n'est... point... ici... Et où... est-elle?.. Vous le... savez...
a...avier, bra...ave Xa...avier?..

Je brusquai la situation.

— Oui, monsieur le juge, affirmai-je, je sais où est cette clef,
mme je sais où sont les papiers... souvenez-vous... les papiers
crets de l'affaire d'Erigny... la lettre que vous a adressée l'amie
malheureux inculpé ainsi que la déclaration écrite par
me d'Erigny, déclaration qui prouve l'innocence de son mari...

M. Ravaud chancela, s'appuya d'une main au marbre de la che-
inée et eut comme un hurlement.

— Quoi... quoi... mais, Xa...avier... vous deve...nez... fou...
uoi... quoi... de quels... pa...apiers... voulez-vous... pa...arler?..

— C'est assez de mensonges, d'infamie, monsieur le juge, répli-
ai-je, avec une énergie qui me surprenait... M'étant aperçu que
us dissimuliez les papiers en question, je me suis arrangé pour
prendre connaissance et je m'en suis emparé, car s'ils étaient
stés entre vos mains, vous les auriez détruits et le pauvre M. d'Eri-
y eût été condamné; car rien ne pouvait le sauver de la terrible
cusation qui pesait sur lui et qui, pourtant, était fausse.

Le visage de mon patron s'empourpra et je crus qu'il allait
écrouler sous l'apoplexie.

— Vous a...avez fait cela... vous... Xa...a...avier... gémit-il,
us... a...avez... fait cela?..

— Oui, monsieur le juge, m'écriai-je, oui, j'ai fait cela, car il ne
llait pas qu'un crime effroyable pût être accompli et accompli par
us, magistrat, chargé de proclamer la vérité, dans cette affaire,
quelque sens que ce fût, mais parjurant votre conscience, afin
satisfaire je ne sais quelle hideuse monomanie.

M. Ravaud, en m'écoutant, avait paru recouvrer un peu de
lme moral, un peu de force physique aussi; et, raide, il dardait

sur moi un regard terrible, farouche, un regard de fauve avide d torture et de sang, pareil à celui qu'il jetait sur chaque souris qu' couchait sur son ignoble guillotine.

Je crus qu'il allait bondir, se précipiter vers moi, me poursuivi de ses deux bras grand ouverts, de ses deux mains crispées, pou m'étrangler.

Mais il devina, sans doute, que j'étais décidé à me défendr car il baissa tout à coup la tête et se mit à marcher lentemen devant la cheminée — revenant sans cesse sur ses pas — secou par de convulsifs hoquets.

Il continua ce va-et-vient de bête prise au piège, durant quelqu instants, puis, s'arrêtant, il m'interrogea, de plus en pl bégayant :

— Où... où... sont... ont... les pa...apiers?.. Je... veux...eux. sa...a...voir où sont... ont... les pa...a...piers?..

— Je les ai remis à Me Labussière, le défenseur de M. d'Erign répondis-je.

Et j'ajoutai :

— Je souhaite ardemment, monsieur le juge, que le malheureu dont vous aviez juré la perte se montre plus humain désormai envers vous, que vous ne l'avez été envers lui.

M. Ravaud laissa cette observation sans réplique. Il tourn encore quelques secondes dans son cabinet, en grommelant d mots confus dont le sens m'échappait, et, lourdement, le d voûté, comme s'il eût vieilli soudain de vingt ans depuis que cet scène avait pris naissance, il se vêtit de son pardessus, se couvr de son chapeau, puis, sans même se préoccuper de moi, il sorti en titubant.

Demeuré seul, j'eus le pressentiment que je ne reverrais pl jamais mon patron.

— Il va se tuer, sûrement, pensai-je.

En vérité, je fis le vœu, alors, que M. Ravaud retînt en l assez de lucidité, assez de courage, en cette heure où tout son êt s'abîmait dans un désastre inouï, pour qu'il demandât à la mo volontaire, au suicide, la faveur de le préserver de la honte qui l menaçait.

Mais, en songeant ainsi, je sentis qu'un chagrin très aigu entra en mon âme, et je me mis à pleurer, à sangloter comme un enfan

Cependant, lorsque cette manifestation d'une peine que ta d'événements divers avaient provoquée en moi, qui avait sa genès

tout autant dans les infortunes de mon patron que dans toutes les vilenies qui, sous l'égide de M. Desplaces, m'avaient été révélées, lorsque ma peine se fut apaisée, je réfléchis que ma présence devenait, dorénavant, insolite en ce Palais de Justice où j'avais vécu tant d'années et, ramassant les quelques objets personnels dont je m'étais entouré, dans mon bureau, je sortis à mon tour de notre cabinet et m'en fus, un peu affolé, chez Me Labussière, pour le mettre au courant de la scène qui s'était déroulée entre M. Ravaud et moi et de la situation qui, pour moi, en résultait.

IX

Par mon attitude, par mon initiative, dans l'affaire d'Erigny, j'avais amené l'avortement d'un drame inouï, mais quel drame effroyable j'avais créé!

Au cours de la visite que j'avais faite à Me Labussière, après avoir abandonné le Palais de Justice, le célèbre avocat, en approuvant ma conduite, m'avait conseillé de me retirer paisiblement, en mon logis, et d'y vivre ainsi que j'avais coutume, en attendant qu'il eût le loisir de s'occuper de moi, de me chercher un emploi en remplacement de celui dont, volontairement, je venais de faire le sacrifice.

Après avoir passé une partie de la soirée avec M. Desplaces, je m'étais donc couché, relativement rassuré sur le côté matériel de mon existence et, en dépit des émotions qui avaient marqué mes heures précédentes, je m'endormis, sans trop de peine, profondément.

Lorsque, le lendemain, dans la matinée, je sortis, mon premier soin fut d'acheter un journal, afin de savoir si, enfin, le scandale qui devait éclater, sur le nom de M. Ravaud, était rendu public.

Ah! ce scandale, certes, il était rendu public... A peine, en effet, eus-je jeté un regard sur ma « gazette » que, malgré moi, je bondis, effaré.

En gros caractères, en vedette, sur la première page, s'étalait une inscription qui me parut terrible : — Les Forfaits d'un Juge d'instruction — et toute la première page et les deux tiers de celle qui lui succédait, étaient remplis par la narration du rôle odieux que M. Ravaud — dont le nom était imprimé — avait tenu dans l'affaire d'Erigny.

Afin de lire avec calme, avec tout le calme dont je me sentais capable, encore, car la fièvre me chauffait la peau, ce long récit du crime commis par mon malheureux patron, j'entrai dans un café et m'y fis servir une consommation — du café, je crois.

Les informations du journal étaient fort exactes; fort exactes, aussi, étaient les reproductions des lettres que j'avais dérobées, et je devinai que cette relation d'un fait presque invraisemblable, avait été dictée par Me Labussière à ceux qu'il avait, tout d'abord, choisis pour la publier.

Ceux-là étaient nombreux, car toute la presse du matin entretenait les lecteurs de l'affaire d'Erigny, devenue l'affaire Ravaud.— Ayant achevé de parcourir mon journal, j'en demandai d'autres, en effet, au garçon qui me servait, et tous contenaient le récit du crime commis par mon patron.

J'étais violemment intéressé par tous ces articles qui défilaient devant mes yeux et qui faisaient revivre, en mon imagination, avec une grande intensité, l'épouvante dans laquelle je m'étais traîné durant si longtemps. Mais je fus surtout, en cette circonstance, impressionné par le portrait que les journalistes firent de moi, car — ai-je besoin de le mentionner? — mon nom s'étalait, en toutes lettres, dans les feuilles parisiennes, et mon identité était offerte à toutes les curiosités.

N'étant pas habitué à la moindre publicité concernant mon humble personne, je ne pus me défendre d'une inquiétude en lisant mon nom en tous ces journaux.

— Pourvu, songeai-je, que tout ce « chichi-là », comme dirait M. Desplaces, n'aille pas me jouer un vilain tour... On fait payer aux petits, souvent, les fautes des grands, et si Me Labussière n'était point, actuellement, entre moi et ceux que tant d'abominations vont chagriner, je ne donnerais pas deux sous de ma liberté.

Je raisonnais juste, évidemment. Mais, comme je me trouvais réellement bien protégé, comme aussi, sans doute, en haut lieu, on considérait qu'une affaire Ravaud était suffisante, dans l'esclandre qu'elle provoquait, et qu'en y ajoutant une « affaire Maupin, » on la compliquerait maladroitement, je ne subis en cette occurrence, aucune tracasserie.

En rentrant chez moi, vers 2 heures, après un assez frugal déjeuner, je fus très étonné, presque bouleversé, en trouvant, à la porte de la maison que j'habitais, une dizaine de jeunes gens très impatients qui, sur un signe de mon concierge, à l'instant où je

passais devant sa loge, se précipitèrent sur mes pas, en m'interpellant :

— Monsieur Maupin... monsieur Maupin...

En entendant cette clameur, je me retournai vivement et ne dissimulai pas l'effroi que me causait mon nom, ainsi bruyamment prononcé.

Mais, mon concierge apaisa, d'une phrase, mon émoi.

— Ces messieurs, me dit-il, vous attendent, depuis longtemps, déjà, monsieur Maupin. Ce sont des « gazettiers » qui viennent vous demander des renseignements sur « l'affaire ».

Je n'étais pas très diplomate, très « roublard, » ne connaissant que peu de choses de la vie parisienne; mais je compris que, dans cette occasion, il me serait préjudiciable de ne point me montrer aimable, envers ces messieurs de la presse et, m'avançant vers les reporters, je les accueillis cordialement.

— Il faut, pensai-je, que ces jeunes gens-là disent beaucoup de bien de moi, dans leurs journaux, et pour obtenir cette satisfaction, je vais leur fournir tous les renseignements qu'ils désireront.

Et, à haute voix, je m'exprimai ainsi :

— Ah! parfaitement... parfaitement... ces messieurs viennent pour l'affaire d'Erigny... Je suis à leur disposition... à leur entière disposition...

Le plus âgé de la troupe prit, alors, la parole.

— Nous vous prions d'excuser notre importunité, Monsieur, mais, en vérité, nous vous serions bien obligés de nous procurer quelques détails sur ce M. Ravaud dont vous étiez le greffier.

— Si vous voulez bien prendre la peine de monter jusqu'à mon modeste logement, répliquai-je, nous causerons tout à notre aise et je tâcherai de vous contenter.

Et, ayant dit ces mots, suivi du petit bataillon, je gravis les marches de mon escalier.

— Ce n'est ni spacieux, ni beau, chez moi. Messieurs, fis-je en souriant, légèrement, lorsque j'eus introduit les journalistes dans mon logis. — « Casez-vous » donc, ici, comme vous le pourrez et interrogez-moi sur les points qui vous intéressent le plus, en cette triste histoire.

Celui qui, d'entre mes visiteurs, m'avait déjà parlé, me pria, alors, de raconter comment je m'étais emparé des papiers qui prouvaient l'innocence de M. d'Erigny, comment je m'étais aperçu de l'abominable monomanie de M. Ravaud guillotinant des souris,

et à quels signes j'avais reconnu qu'il était atteint d'une abjecte maladie nerveuse.

Tous ces faits étaient notés, en effet, dans les journaux du matin, et ces messieurs souhaitaient ardemment de pouvoir les reproduire avec d'amples détails, dans les organes du soir auxquels ils étaient attachés.

Je n'hésitai pas à leur communiquer tout ce que je savais sur mon infortuné patron, tant au point de vue pathologique qu'au point de vue du crime juridique qu'il avait commis et pendant que je discourais, je remarquai, non sans une intime gaîté — car la scène, ainsi, était assez plaisante — que mes auditeurs avaient formé comme une sorte de cercle autour de moi et que, les uns debout, les autres assis sur le parquet même de ma chambre ou sur mon lit — les sièges étant rares chez moi — ils inscrivaient, avec une rapidité vertigineuse, sur des feuilles de carnets, dits « Bloc-Note », les indications que je leur dictais.

Lorsque j'eus, à peu près, terminé ma conférence, ces messieurs se mêlèrent, de nouveau, et l'un d'eux eut une exclamation soudaine :

— Ce que je trouve épatant, moi, dans tout ça, c'est le coup de la guillotine pour souris... Après ça, vous savez mes enfants, on peut « tirer l'échelle ».

— Sûr, il n'est pas « dans une musette » le coup de la guillotine, dit un autre, mais il ne m' « époile » pas plus que ça...

Un rire général accueillit cette phrase de philosophe et une voix jaillit du groupe :

— Eh ben! mon vieux, qu'est-ce qu'il te faut, alors, pour t' « époiler? »

— Remarquez bien, reprit le journaliste philosophe, que mes paroles ne signifient pas que je ne reste pas « bleu » tout de même, quoique assez calme, devant le coup de la guillotine à M. Ravaud... Mais, comme nous n'en sommes plus à compter les accès de la névrose judiciaire, ce fait-là qui relève de l'un de ces accès, ne m'étonne pas plus que tant d'autres faits autour desquels il s'est produit moins de « tamtam ».

— Tu auras, comme ça, fit un camarade, beaucoup d'histoires à raconter à tes petits enfants, quand tu seras grand-père?

Le philosophe répliqua :

— J'aurai toujours l'histoire de la peau d'Hartmann, mon bon, histoire que tu n'ignores pas plus que moi, d'ailleurs. Lorsqu'on

eut raccourci le sympathique assassin, tu te souviens qu'on le dépouilla de son cuir, comme un simple lapin, et que ce fut très chic, dans le monde judiciaire et policier, d'offrir à de belles madames des carnets de visite reliés avec la peau du pauvre diable...

A ces derniers mots, une clameur formidable s'éleva dans ma chambre et toute la troupe des reporters répéta ces mots sur le rythme d'un refrain en vogue :

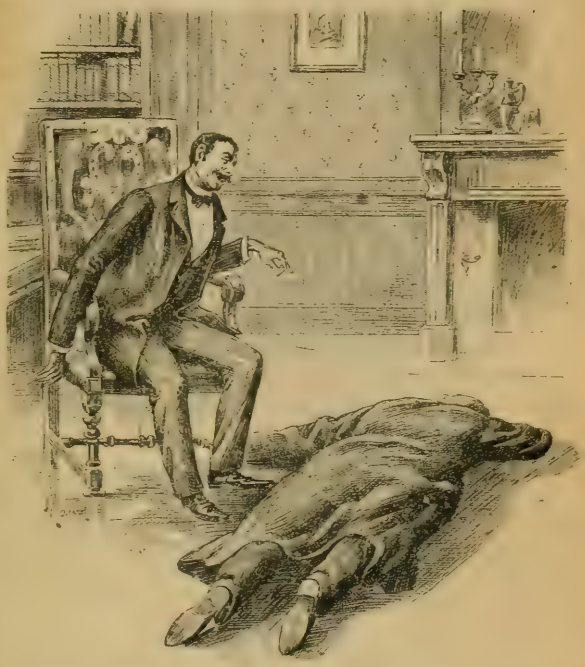
— Ah... la peau... la peau... la peau... du pauvre dia... able!...

Le journaliste philosophe, rit franchement.

— Tas d'idiots... murmura-t-il. Il n'y a pas moyen d'être sérieux deux minutes, avec vous.

Et il continua :

— Vous ne vous doutez pas, j'en suis sûr, que le plus psychologue de nos présidents d'assises, par exemple, l'exquis M. Ouvrard-Joudieu, possède l'un de ces carnets-là qui lui sert à noter ses impressions, au cours des audiences qu'il dirige... On irait loin, mes enfants, si l'on voulait faire une enquête sur la névrose judiciaire... On serait conduit à analyser des faits comme celui-ci qui vaut bien les guillotinades de M. Ravaud : un magistrat, un procureur de la République s'essayant au tir du revolver sur de malheureux fous échappés de leur cabanon. — Celui-là, croyez-le, ne cherchait point tant, en mitraillant ces infortunés, à les obliger à regagner



Monsieur Ravaud riait, divaguait devant le cadavre de son père.

leur niche, qu'à se procurer une intime jouissance — cette même jouissance que M. Ravaud éprouvait à couper le cou à des souris. — N'est-ce point aussi, dans un ordre moins macabre, une névrose spéciale que ce manque de conscience, de conviction, chez certains magistrats qui, aujourd'hui, occupant le siège du ministère public, ne trouveront pas, en eux-mêmes, assez de colère, assez de férocité, pour demander la tête d'un accusé, et qui, mis dans le cas de prendre, auprès de ce même accusé, la place d'un avocat, ne trouveraient pas, en eux-mêmes, assez de pitié, assez de générosité, pour réclamer son acquittement? — Tout cela — tous ces faits, toutes ces choses, relèvent d'une folie particulière au monde judiciaire, d'une folie contre laquelle les déclamations des orateurs, les diatribes des écrivains, les protestations indignées des humanitaires, sont et seront impuissantes, et que seule, une loi, une bonne loi, réformant les mœurs, les règlements spéciaux, sous l'influence desquels s'agite le monde judiciaire, supprimera. Arrachez les crochets d'un reptile et vous ne craindrez plus sa morsure venimeuse. — Faites, des juges, des hommes qui composent la magistrature, des êtres comme les autres hommes, et vous ne redouterez plus la folie sanguinaire que les pierres du Palais suent par tous leurs pores.

Des applaudissements, moitié sérieux, moitié plaisants, saluèrent ce petit discours et ces messieurs, après m'avoir remercié de mon hospitalité ainsi que de mon obligeance à leur fournir les renseignements qu'ils souhaitaient, se retirèrent.

Je devais encore, ce jour-là, dîner avec M. Desplaces, et vers 6 heures, je redescendis de mes étages pour me rendre rue d'Aumale.

J'étais fort curieux de constater comment ces messieurs de la presse avaient reproduit mes paroles en leurs journaux et, aussitôt que je fus sur le boulevard Saint-Michel, je dévalisai un kiosque de toutes les feuilles du soir que je pus trouver.

Ces feuilles étaient effarantes, sous les titres énormes qu'elles portaient en vedette de leur première page, et la diversité de ces titres me stupéfia.

C'était une série macabre de : *Un Juge Hystérique; Folie criminelle d'un Juge; Un Juge Sanguinaire; Les Amusements d'un Juge; La Petite Guillotine d'un Juge; Un Juge Gâteux...*

Et tous ces titres non seulement s'étalaient sur les journaux accrochés, grand ouverts, aux parois des kiosques, mais étaient

hurlés formidablement par des vendeurs qui parcouraient les trottoirs.

Dans l'omnibus Clichy-Odéon qui devait me porter près de la rue d'Aumale, je me mis à lire l'un des journaux que j'avais achetés et j'observais que le reporter qui en avait rédigé les informations, avait assez bien respecté la forme et le fond du récit que j'avais fait, devant lui, quand j'eus un tel sursaut que je faillis dégringoler de la banquette sur laquelle j'étais assis — un sursaut comme m'en eût donné un cahot de la lourde voiture qui m'entraînait chez M. Desplaces.

Le discours qu'avait prononcé, chez moi, l'un des journalistes que j'avais reçus, le discours sur la névrose, sur la folie spéciale qui caractérisent le monde judiciaire, était reproduit entièrement et m'était — avec toutes sortes d'éloges — attribué.

Je ne saurais nier les impressions que j'avais ressenties en écoutant mon hôte et, certes, tout ce que j'entendais et voyais, depuis quelque temps, était bien fait pour m'inciter à partager l'opinion qu'il avait du monde judiciaire, mais je n'avais point prononcé de telles paroles et je blâmai la plaisanterie qui consistait à m'en octroyer la paternité.

Toutefois, je ne m'attardai pas en cette contrariété et m'empressai de me rendre chez M. Desplaces, dès que l'omnibus s'arrêta sur la place Saint-Georges.

— Eh bien ! me cria mon ami, dès mon entrée chez lui, pour du « chichi, » il y a du « chichi, » dans Paris, aujourd'hui...

Et, repoussant un tas de journaux dépliés qui traînaient autour de lui, il vint à moi.

— Bravo... bravo... mon cher monsieur Maupin, fit-il, je viens de lire votre interview... C'est parfait.

Puis, il ajouta en riant :

— Vous voilà célèbre, maintenant, hein !...

— Hum !... murmurai-je, cette célébrité-là ne me dit rien qui vaille...

— Bah ! bah ! conclut M. Desplaces, à Paris, il faut qu'un homme soit célèbre, ne serait-ce que durant une heure, un jour, dans sa vie... C'est à vous de l'être, actuellement, ce sera un autre qui le deviendra, demain, et pour de moins bonnes raisons que celles qui sont les vôtres... Allons dîner. — Je suis content que le Ravaud soit « roulé, » et comme j'ai une faim de loup, nous n'allons pas nous « embêter ».

Le lendemain de ce jour, encore si plein d'émotion, le scandale déjà énorme que Me Labussière, dans une volonté sans pitié, et mes révélations publiées dans les journaux, avaient élevé autour du nom de M. Ravaud, devint formidable — apparut comme l'une des convulsions sociales de ce siècle — et, dans les journées qui suivirent, s'accrut en des proportions presque inquiétantes, au point de vue gouvernemental, même.

Des députés, des sénateurs, écrivirent en effet, au Ministre de la Justice pour l'informer qu'ils se proposaient de l'interpeller, au sujet de l'affaire Ravaud — on ne disait plus « l'affaire d'Erigny » — et des groupes parlementaires se réunirent afin de délibérer sur le dépôt d'une proposition de loi tendant à réformer la procédure de l'instruction criminelle.

Il y eut, aussi, à ce propos, des meetings populaires où des orateurs violents demandèrent que tout juge enquêteur fût semestriellement soumis à un examen médical destiné à noter son état mental, et que ses actes fussent, désormais, surveillés par une commission composée de docteurs et de juristes.

Cette dernière motion, évidemment née de la fièvre qui s'était emparée du public à la suite de l'aventure de mon patron, était sinon déraisonnable, du moins fort exagérée, et je ne la mentionne que pour marquer le souvenir du trouble psychologique que cette maudite affaire provoqua dans les foules.

Un apaisement se produisit, cependant, dans toutes les classes de la Société, quand les journaux annoncèrent qu'une enquête sévère était ouverte sur le cas de M. Ravaud et que M. le comte d'Erigny, sa victime, ayant été reconnu innocent du crime dont on l'accusait, avait été mis en liberté.

Mais si la conscience publique semblait éprouver un soulagement, en constatant qu'un drame effroyable avait pu être conjuré, en cette circonstance, un autre drame, tout aussi épouvantable, peut-être, vint alors ranimer les curiosités, les discussions.

Le bruit — un bruit sinistre — courut tout à coup, dans Paris, qu'un dénoûment terrible venait d'être donné à l'affaire Ravaud, qu'une scène tragique avait eu lieu, à la suite de tant de scandale, entre M. le Premier Président Ravaud et son fils, mon infortuné patron, et que cette scène avait eu, pour résultat, la mort de l'un de ces deux hommes.

Une grande anxiété m'envahit, en apprenant cette nouvelle lugubre, et comme je ne voulais pas demeurer sous l'influence

douloureuse de cette anxiété, je résolus de me renseigner relativement à ce racontar.

Je me rendis, à cet effet, chez Me Labussière, et ce que me fit connaître le célèbre avocat, me causa une peine extrême.

Ainsi qu'on le disait, dans Paris, une scène très violente avait eu lieu entre M. le Premier et son fils, lorsque celui-ci, poursuivi par les clameurs furieuses de toute l'humanité, avait été obligé de se réfugier chez lui et de n'en plus sortir, dans la crainte d'être signalé à quelque passant et d'être écharpé par la foule.

M. le Premier, après avoir lu tous les journaux qui enregistraient le scandale dont son fils était l'auteur, après avoir recueilli, à cet égard, d'exactes informations auprès de M. le Procureur général, avait été pris d'une tristesse profonde et, ayant longuement réfléchi, s'était fait annoncer chez mon patron.

Celui-ci avait, alors, auprès de lui, sa femme qui pleurait — pour la première fois de sa vie, peut-être — et M. le Premier avait prié sa belle-fille de le laisser seul avec M. Ravaud.

Tous ces détails avaient été rapportés à Me Labussière par le secrétaire de M. le Premier qui, très intéressé par tant d'événements étranges concernant ceux qu'il servait, dans le désarroi qui régnait chez ses maîtres, avait trouvé le loisir d'écouter ce qui s'y disait et ce qui s'y faisait.

M. le Premier, donc, était entré chez son fils, était demeuré seul avec lui et, tout aussitôt, l'avait interpellé avec véhémence.

— Ainsi, c'est bien vrai, lui avait-il dit, vous êtes un criminel, vous êtes un monstre... le criminel, le monstre que les journaux du monde entier désignent, en cette heure, à la haine de tous les honnêtes gens... Ainsi, c'est bien vrai, vous avez tenté — sous l'influence de je ne sais quelle abominable folie — de faire condamner un innocent; ainsi, c'est bien vrai, vous êtes un hideux monomane atteint de sadisme sanguinaire.

Comme M. Ravaud semblait écouter son père, sans le comprendre, assis dans un fauteuil et balançant, de droite et de gauche, sa tête sans expression, M. le Premier continua :

— Vous êtes un misérable... vous êtes un malheureux... et je vous renie, oui, je vous renie comme mon fils... Ah! pourquoi, après une carrière sans tache, pourquoi, après tant d'honneur accumulé par les miens, sur mon nom, Dieu permet-il que la honte, soudain, salisse les souvenirs glorieux que rappelle ce nom, couvre de boue mon irréprochable passé?... Pourquoi Dieu

permet-il que, sur mes cheveux blancs, que sur mes soixante-dix années d'existence, tombe tant d'opprobre?

Et, dans un hoquet fait de sanglots, M. le Premier, marchant de long en large, devant son fils, murmurait :

— Vous avez fait cela... vous avez fait ces choses... vous... Ah! c'est affreux!...

Un moment, pourtant, il parut se calmer, et, venant se dresser devant M. Ravaud qui n'avait rien abandonné de son attitude, qui s'obstinait en son silence et en son balancement de tête, il prononça :

— Vous êtes un misérable, soit... Nulle parole, désormais, si affligée fût-elle, n'effacerait le crime que vous avez commis, n'atténuerait l'abjection, dans laquelle vous vous êtes traîné... Inutile, donc, de vous faire entendre des plaintes, des lamentations dont le sens cruel vous échapperait, sans doute... Mais avez-vous songé à ce qui va advenir de vous dans cette aventure tragique; avez-vous songé à ce qu'il vous reste à faire pour éviter qu'une honte plus grande encore que celle qui vous frappe, ne s'abatte sur vous?... — Vous n'ignorez pas que vous allez être traduit devant la Cour, n'est-ce pas, que le bagne vous attend?... Or, je vous le demande, quelles résolutions avez-vous prises pour vous soustraire au châtiment que vous avez mérité, pour empêcher que votre nom, que mon nom ne reçoive, ainsi, une suprême, une indélébile flétrissure?...

Une sorte de balbutiement indistinct sortit, alors, des lèvres de M. Ravaud :

— Hon... Hon... Hon... fit-il, en se balançant toujours, et ce fut toute sa réplique aux paroles de son père.

M. le Premier accepta, sans doute, ce bégaiement comme l'expression de la confusion qui courbait son fils devant lui, comme un témoignage de soumission même à son autorité, car il poursuivit :

— Si vous n'avez pas songé au devoir qui, dans le malheur qui nous atteint, s'impose à vous, j'y ai pensé, moi, et ce que vous ordonne ce devoir est bien simple : vous allez disparaître à tout jamais, afin d'éviter la condamnation infamante qui vous menace, afin qu'il ne soit plus question de vous, désormais... Oui, vous allez disparaître, oui, vous allez vous tuer, afin que votre crime soit au moins racheté par le courage que comporte la mort volontaire...

A ces mots, M. Ravaud eut un balancement plus accentué et le même balbutiement glissa de sa bouche :

— Hon... Hon... Hon...

M. le Premier se méprit sur le sens de ce grognement.

— Vous dites non!... s'écria-t-il... Ah! lâche!... Ah! lâche!...

Et, revenant vers son fils dont il s'était un peu éloigné, il eut un éclat terrible :

— Tu vas te tuer, misérable... tu vas te tuer... Je le veux, entends-tu, je le veux!...

Mais il recula, soudain, le regard plein d'épouvante.

Devant lui, M. Ravaud dont le corps tout entier, maintenant, avait un mouvement de balancement, faisait entendre des : « Hon... Hon... Hon... » continus et riait atrocement, d'un rire qui découvrait ses dents au travers desquelles jaillissait une mousse sanguinolente.

M. le Premier, sûrement, ne comprit pas, alors, que son fils subissait l'une des atroces crises nerveuses qui le rendaient fou, en certaines heures. Il crut, certainement, que M. Ravaud le raillait, se dérobait, dans une attitude équivoque, à l'ordre de mort qu'il lui donnait et il se précipita vers lui pour le secouer brutalement, pour le trainer, peut-être, vers cette mort qu'il lui infligeait, en sa douleur, comme jadis, en sa félicité, il lui avait offert la vie.

— Il faut que tu meures... il faut que tu meures... misérable! hurla-t-il. Et si ta main est trop lâche pour exécuter ma volonté, la mienne...

M. le Premier n'acheva point sa phrase.

Un hideux, un navrant spectacle surgissait devant lui, et comme s'il eût fui devant une vision, devant une hallucination sinistre et fantastique, tout à la fois, il reculait... il reculait encore...

M. Ravaud — son fils, son malheureux fils — projetait tout son corps d'avant en arrière, et les bras repliés, les mains pendantes, fermées à demi, l'œil bestial, la langue sortant entre les commissures des lèvres, tantôt à droite, tantôt à gauche de la bouche, riait, riait toujours, sans cesse, en poussant de petits gloussements et en prononçant des mots étranges :

— Guillo-otine... pe-etite guillo-otine... sou-ouris... Il a-avoue... il a-avoue... Beau-au cri-ime... Beau-au cri-ime... Xa-avier... bra-ave Xa-avier... Ve-enez... ve-enez, pe-etites sou-ouris... Hon... Hon... Hon...

M. le Premier devina, alors, que son fils s'effondrait dans

l'odieuse folie qui l'avait mené au crime, à la forfaiture. — En un geste désespéré, il se couvrit le visage de ses deux mains, puis, élevant les bras vers le ciel, il jeta un grand cri et, la face congestionnée, il s'écroula, lourdement, sur le tapis.

Lorsqu'au bruit de sa chute, on entra dans le salon où s'était déroulée cette scène tragique, et lorsqu'on voulut le secourir, on constata qu'il était mort, foudroyé par l'apoplexie.

« La reconnaissance que je vous dois sera éternelle. »

Quant à M. Ravaud, il riait, il divaguait, devant le cadavre de son père. — La folie — le gâtisme, plutôt — s'était emparé de lui à tout jamais, et, désormais — loque humaine — il était en dehors des lois dont il avait mérité les rigueurs.

On me raconta, vers ce temps, que, dans sa démence, il avait adopté un geste... un geste affreux : il faisait, sans relâche, de sa main droite, le simulacre horrible de couper une tête...

Quelques jours après la mort si dramatique de M. le Premier Président Ravaud — type superbe de l'intègre magistrat — je reçus un billet de Me Labussière par lequel il me priait de me rendre chez lui.

Je me hâtai de répondre à son appel et lorsque je fus introduit dans son cabinet, j'éprouvai un étonnement ému.

Je m'y trouvai en face de M. Desplaces et aussi d'un personnage que j'avais déjà rencontré, en des circonstances douloureuses — de M. le comte d'Erigny.

Dès qu'il m'aperçut, l'ancien prisonnier de M. Ravaud se leva, vint à moi, m'attira sur sa poitrine et m'embrassa.

— Vous êtes mon ami... mon ami bien cher, me dit-il; je sais tout ce que vous avez fait en ma faveur, je sais que sans vous j'étais perdu... La reconnaissance que je vous dois, que je vous ai vouée, sera éternelle.

Ces paroles si simples me troublèrent profondément et je crois que je ne sus que répliquer à M. d'Erigny.

Le comte, d'ailleurs, reprit la parole.

— Pour moi, qui aurais dû, selon l'égoïsme du monde, fit-il, vous être indifférent, vous avez perdu, volontairement, l'emploi dont vous viviez... N'en cherchez pas un autre... Votre place, dorénavant, est à mes côtés.

Il eut un geste large et sa voix se fit grave.

Comme j'allais ouvrir la bouche, pour protester contre cette générosité, Me Labussière ne me permit pas de prononcer une syllabe.

— M. le comte d'Erigny vient de nous apprendre, mon cher enfant, me dit-il, qu'il vous réserve, chez lui, la fonction de régisseur. — Il est possesseur de domaines importants et — que votre fierté se rassure — ce n'est point une sinécure qu'il vous offre. — Acceptez sa proposition, car elle est tout autant honorable pour lui que pour vous.

Quelques instants après cet entretien, ayant vivement remercié

M. d'Erigny d'avoir, avec tant d'empressement, songé à ma pauvre petite existence, je sortis de chez Me Labussière, accompagné par M. Desplaces, laissant le célèbre et bon avocat en conférence avec son client.

— Je crois, me dit mon ami, avec un air de mystère, lorsque nous fûmes sur le quai Voltaire — je crois que M. d'Erigny et Me Labussière ont beaucoup de choses à régler ensemble; nous avons bien fait de n'être pas indiscrets, en restant plus longtemps auprès d'eux.

Et il ajouta :

— Parmi ces choses, voyez-vous, Xavier — lui aussi, à présent, m'appelait Xavier et non plus : mon cher monsieur Maupin! — parmi ces choses, voyez-vous, Xavier, je ne serais pas trop surpris d'apprendre que le mariage du comte, avec une certaine Mme Germaine de Pontac, comptât premièrement.

J'eus un sursaut.

— Cette dame, m'écriai-je, ne serait autre, alors...

M. Desplaces m'interrompit.

— Que la « Dame à la lettre, » que l'auteur des lettres, des fameuses lettres que nous connaissons, oui. — Allons, tout est bien qui finit bien. Elle a mérité, elle aussi, d'être heureuse.

— Mais, mon cher ami, observai-je — je nommais, à mon tour, M. Desplaces : mon cher ami — comment avez-vous su tout cela?

Mon compagnon eut un sourire.

— Un peu par raccroc, je l'avoue... mais, enfin, je l'ai su.

Comme nous traversions le pont des Saints-Pères, pour retourner dans Paris et que du point où nous étions placés, se déroulait sur notre droite, le panorama de la Seine et de la vieille cité, M. Desplaces m'arrêta, tout à coup, porta son regard vers le Palais de Justice, et il eut un geste large et sa voix se fit grave.

— Vous connaissez mon musée d'âmes, dit-il, et vous croyez peut être que l'âme de M. Ravaud y est enfermée à tout jamais, classée, cataloguée... Eh bien! si vous pensez ainsi, vous vous trompez... Elle est là bas, toujours, cette âme; elle plane, sur ce Palais édifié sur tant de souffrances, d'iniquités, de larmes, et elle se mêle, toujours, à la cohue grouillante d'hommes noirs de toute sorte qui errent, ainsi que des fantômes, derrière ces murailles maudites... Elle est en eux tous, l'âme de M. Ravaud, prête à la folie du tortionnaire, prête à l'oubli de toute humanité... Ah! l'âme de M. Ravaud — l'Ame du Juge — de quel enfer a-t-elle donc surgi?

— Il existe de braves gens, cependant, parmi ces hommes noirs dont vous parlez, et...

Mon compagnon coupa ma phrase.

— Oui, déclara-il, il existe de braves gens, je vous le concède, parmi eux; mais ces braves gens-là meurent — comme M. le Premier Président Ravaud — de l'infamie des autres... de ceux qui ne sont pas des braves gens.

J'éprouvai comme un frisson en entendant ainsi s'exprimer M. Desplaces.

— Mon cher ami, fis-je, voulez-vous qu'au moins, en ce jour où il semble que, tous, nous ayons un peu de joie, nous ne parlions plus de ces choses?

M. Desplaces sourit et nous reprîmes notre marche.

— Vous avez raison, Xavier, conclut-il. — Oublions ces choses... ces laides choses — tout au moins, en ce jour — et allons diner. — Nous viderons une coupe de champagne en l'honneur du comte d'Erigny et nous en boirons une autre à votre santé.

PIERRE DE LANO.

UNE LARME D'HUISSIER

— Quoi! dit Chamouillard en relevant sa grosse tête ahurie et en fixant sur son interlocuteur ses petits yeux percés en « trou de vrille », on a pu voir une larme d'huissier?

Paolo se renversa sur le dossier de sa chaise et, de sa voix sonore, il répondit :

— Oui, mon excellent ami! On a vu trembler, ainsi qu'une gemme, une larme éblouissante qui se détacha d'une paupière éraillée et roula, silencieuse et superbe, sur le tapis ridé que lui faisait la peau d'un officier ministériel.

— Pardon, interrompit Chamouillard qui, parfois, se piquait de littérature, mais n'êtes-vous pas quelque peu parent de M. de Cagliostro, et n'avez-vous pas, comme ce mystérieux gentilhomme, vécu déjà, à une autre époque, avec d'autres huissiers?

— Non, digne Chamouillard! L'huissier dont je parle est un huissier moderne, comme la lumière électrique, les romans d'Ohnet et les chapeaux à 3 fr. 75... Je vois briller dans vos yeux la flamme indiscrète de la curiosité. Vous me demandez des noms, des preuves... l'histoire enfin... Soit! je m'exécute.

Chacun fit comme Chamouillard, c'est-à-dire prêta une oreille attentive et Paolo commença son récit.

Et, dans le grand salon de la belle comtesse de Z..., — c'était son jour de réception littéraire, — la flamme des bougies ruisselait sur les mille et un bibelots de bronze, accentuant le fouillis dentelé des plantes vertes, tremblotant le long des tentures qui retombaient majestueuses et graves...

Dans l'air s'épandaient de vagues parfums semblant encore porter, en leurs effluves grisantes, comme les relents des chairs caressées.

Un triple rang d'épaules adorables se dressait, baigné de lumière, devant les habits noirs piqués du pleur blanc des gardénias...

*
* *

Paolo raconta ce qui suit :

C'était l'hiver dernier. Un de mes amis, homme de lettres distingué, mais bohème impénitent, attendait avec anxiété l'arrivée toujours désagréable de l'huissier Ducrochet et de son digne acolyte, le commissaire-priseur Marcel Listampeux.

Ces messieurs devaient procéder à la vente du mobilier de Verneuil — c'est le nom de mon ami, — faute par lui de remettre une somme de cent vingt francs dus à un propriétaire sans entrailles, bien que ventru à l'excès.

Mme Verneuil, souffrante depuis quelques mois s'était, « pour la cérémonie », levée de grand matin.

Georgette, leur fille, trop jeune pour comprendre ce qui se passait autour d'elle, n'en gardait pas moins une attitude sérieuse qui s'harmonisait avec la tristesse des pauvres gens.

L'homme de lettres regardait alternativement sa femme et son enfant, puis son regard se dirigeait vers la cheminée sur laquelle, entre deux chandeliers de cuivre, se trouvait un petit carton.

L'heure fatale arriva.

Après le recolement, c'est-à-dire la vérification des objets saisis, Verneuil et sa famille se disposaient à quitter le petit appartement, quand l'huissier, obligeamment, leur dit en désignant le carton :

— Je ne sais ce qu'il y a dans cette boîte, mais elle n'est pas saisie.

C'était indiquer clairement que l'écrivain pouvait la prendre.

Verneuil, avec la précipitation de l'homme qui retrouve un objet précieux, s'élança sur le carton en murmurant :

— Sapristi ! j'oublie le principal !

— C'est sa caisse, hasarda le commissaire-priseur en souriant à Ducrochet.

— Pardon, dit une voix s'adressant à mon ami, vous n'avez pas le droit d'emporter la moindre chose, sauf, bien entendu, ce que la loi vous autorise d'enlever, c'est-à-dire votre lit... et deux chaises !

Ceci fut dit brièvement, d'une voix blanche et désagréable par un petit monsieur mal mis, les cheveux en brosse, avec l'air d'un bull-dog rossé.

C'est M. Germais, le propriétaire, bégaya le commissaire-priseur.

Verneuil avait froncé les sourcils. Reculant de deux pas il toisa M. Vautour.

— L'objet que renferme ce carton n'a aucune valeur pour vous, tandis que « pour aujourd'hui » à mes yeux, il en a une énorme. Donc, je l'emporte.

Cette conclusion peu logique n'eut pas le don de satisfaire le propriétaire qui tendit ses deux mains vers la boîte litigieuse, et cria pour être bien entendu de tous :

— Je vous dis que vous ne passerez pas.

Des têtes curieuses se montraient déjà, têtes de marchands de bric-à-brac venus là pour un « pon bedit affaire »; ces requins des ventes publiques imposaient une trêve à leur appétit, ravis d'un intermède qui allait peut-être tourner au tragique.

Madame Verneuil s'approcha, tenant par la main sa fillette, que l'effroi collait à ses jupes.

— Laissez-lui ce carton, supplia-t-elle.

— Non, répondit avec entêtement l'homme de lettres. Tout, mais pas cela!...

***

Les acteurs de cette petite scène regardaient M. Germais, attendant avec impatience ce qu'il allait décider. Les yeux brillant de convoitise, la même résolution éclatant sur son front bas, le propriétaire barrait le chemin, toujours les bras en avant, prêt à se jeter sur sa proie.

Verneuil essaya de passer au milieu des cris et des huées; les deux hommes s'empoignèrent.

Dans la lutte, le carton s'ouvrit et... une poupée tomba.

— Une pépée, dit la fillette en larmes, en indiquant de son petit doigt le jouet qui gisait sur le parquet.

— Une poupée! laissa tomber M. Germais, confondu!..

— Mon Dieu, oui... répéta Verneuil très rouge, avec une sorte d'attendrissement honteux... Une poupée! C'est aujourd'hui la fête de bébé, et j'ai voulu que ma pauvre fillette ait, comme les années précédentes, un souvenir de ce jour qu'elle attend si impatiemment!...

Se sentant ridicule, M. Germais disparut.

La petite Georgette s'accroupit près de sa poupée et l'invita tout de suite à faire la dînette.

Quant à Ducrochet, très ému, il se retourna pour essuyer de sa manche grasse ses yeux humides et rougis... Verneuil lui même me l'a affirmé!... Et c'est ainsi, Mesdames et Messieurs, que j'ai été quasi témoin de ce phénomène : la chute d'une larme d'huissier!...

Un murmure flatteur, qui se perdit dans le froufrou soyeux des robes qui se levaient, accueillit cette péroraison habilement ménagée.

Dans un salon voisin, le prélude d'une valse langoureuse égrena son voluptueux adagio.

Un jeune avocat s'approcha de Paolo.

— Votre ami Verneuil est-il bien sûr d'avoir?...

— Parbleu!...

— Eh! bien... non!...

— Comment?

— Au risque de détruire brutalement ses illusions et les votres, je vous apprendrai que votre ami a été dupe d'un mirage : ce qu'il a pris pour de l'émotion était tout bonnement... la conséquence d'une conjonctivite chronique qui fait horriblement souffrir ce pauvre Ducrochet!...

Et, très correct, le jeune maître s'inclina...

R. J. Bénard.

TABLE DES MATIÈRES

ROMANS

Robert de Bonnières. . .	*Les Monach* 65,	148
Auguste Germain.	*En Fête* . 35, 112, 194, 247, 330, 412, 521,	566
Pierre de Lano.	*L'Ame du Juge*. 161, 290, 365, 448, 488,	612
George du Maurier. . .	*Trilby*. 13, 94,	224

RÉCITS, CONTES ET NOUVELLES

Edmond Char.	*Le Bouquet de Violettes*.	321
Léo Charade.	*Confessions*.	593
Henry Coutant.	*Dilettantisme*.	220
Henry Fèvre.	*La Jolie Maison*.	601
G. Guitton-Le-Rouge . .	*L'Impossible*	401
Léo Marchès.	*L'Aventure de M. Lecamus*. . . .	444
A. Payson-Terhune . . .	*Le Pique-Notes*.	281
Paul Peltier.	*Le Coquillage rose*.	81
Daniel Riche.	*L'Oiseau*.	5
—	*L'Unique Langage*	397
Georges Soreau	*Les Yeux qui pleurent*.	561

VARIÉTÉS

J. Carmant	*La Sibérie Russe*.	241
J. Desormes	*Quelques Maisons parisiennes*. . .	555
Maurice Wolff	*Sur Johann Strauss: impressions de Vienne*.	481

POÉSIES

Gustave Harel.	*Quand on pense*.	600
—	*Soir d'Été*.	288
Albert Mérat	*Les Anes*.	12
Guy de Maupassant. . . .	*Découverte*	191
Antony Valabrègue . . .	*Peurs de Femme*.	329

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris.

BINDING SECT. MAR 11 1976

AP
20
L4
sér.3
t.13

La Lecture

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

41